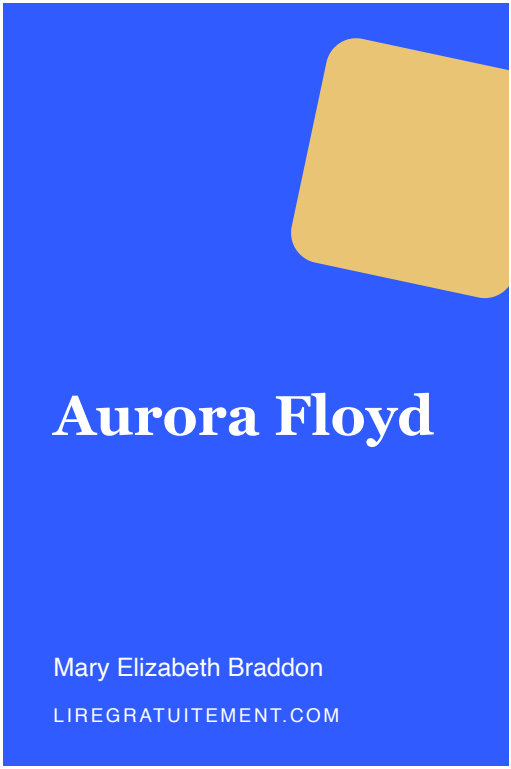


Aurora Floyd

Mary Elizabeth Braddon

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Les faibles rayons d'une lueur rougeâtre éclairent çà et là les épais ombrages des bois du Kent. Le doigt vermeil de l'automne s'est légèrement posé sur le feuillage, — avec cette sobriété de touche que déploie un peintre lorsqu'il se sert de ses plus brillantes couleurs pour parachever son tableau : mais le soleil, qui se couche dans toute la majesté qu'il conserve encore au mois d'août, dore le paisible paysage et l'embrase de sa splendeur.

Les bois environnants, les luxuriantes prairies, les étangs calmes et limpides, les haies coquettement taillées, les routes unies et sinueuses ; les sommets des collines se fondant au loin dans l'horizon empourpré ; les chaumières apparaissant comme des points blancs à travers le feuillage qui les enveloppe ; les auberges isolées au bord de la route avec leurs toits de chaume brunis et les souches moussues de leurs cheminées ; les nobles manoirs cachés derrière des chênes centenaires ; les petites maisons gothiques ; les chalets rustiques à la mode suisse ; les portails soutenus par des colonnes et surmontés d'écussons sculptés dans la pierre, qu'enlacent de gracieuses guirlandes de lierre ; les églises de village, les élégantes écoles, enfin tout ce qui compose un merveilleux paysage anglais est baigné dans une brume vaporeuse, qui s'épaissit à mesure que des obscures profondeurs des forêts et des sentiers bordés de haies se répandent les ombres du crépuscule, et que tous les contours du paysage se détachent d'une manière plus indécise sur le fond du ciel dont la pourpre prend une teinte de plus en plus foncée.

Le soleil à son déclin illumine encore d'une splendeur éblouissante la façade monumentale d'un vaste château, construit en briques rouges, du style en faveur au commencement de l'ère des Georges, et semble la quitter à regret. Les longues rangées de fenêtres étroites paraissent comme embrasées sous le reflet de cette lueur vermeille, et plus d'un brave villageois, en retournant au logis, s'arrête pour regarder au-delà de la pelouse couverte de rosée, et du paisible lac, craignant presque que l'éclat de ces fenêtres ne provienne d'une cause surnaturelle et que la maison de M. Floyd ne soit en feu.

Ce superbe château en briques rouges appartient à maître Floyd, comme les paysans du Kent l'appellent dans leur patois, à Archibald-Martin Floyd, de la grande maison de banque Floyd, Floyd et Floyd, de Lombard Street, dans la Cité.

Les paysans du Kent connaissent très-peu cette maison de banque de la Cité, car depuis longtemps Archibald-Martin, l'associé principal, ne prend plus une part active aux affaires, qui sont gérées entièrement par ses neveux André et Alexandre Floyd, l'un et l'autre entre deux âges, hommes rangés, possédant famille et maisons de campagne ; tous deux sont redevables de leur fortune à leur oncle qui, quelque trente ans auparavant, les avait placés dans sa maison, alors qu'ils n'étaient encore que de jeunes Écossais rougeauds, grands, efflanqués, d'un blond ardent, tout frais débarqués d'un village situé au nord d'Aberdeen, et d'un nom impossible à prononcer.

Dans les premiers temps qu'ils étaient entrés dans la maison de leur oncle, ces jeunes messieurs écrivaient leurs noms Mc Floyd ; mais ils n'avaient pas tardé à suivre le sage exemple de leur parent et à abandonner la redoutable particule. « Nous

n'avons pas besoin de dire à ces gens du Midi que nous sommes Écossais, » fit remarquer Alick à son frère, la première fois qu'il écrivit son nom A. Floyd tout court.

La maison de banque écossaise avait merveilleusement prospéré dans l'hospitalière capitale de l'Angleterre. Un succès sans précédent avait couronné toutes les entreprises de la vieille et honorable maison Floyd, Floyd et Floyd. Il y avait plus d'un siècle, en effet, que la raison commerciale était constamment Floyd, Floyd et Floyd ; car à mesure qu'un membre de la maison venait à baisser ou à mourir, du vieux tronc surgissait une branche plus vivace, et il n'y avait pas encore eu lieu de changer la triple répétition du nom si bien connu sur les plaques de cuivre qui ornaient les portes en acajou de la maison de banque. C'est une de ces plaques de cuivre que, trente ans environ avant la soirée du mois d'août où commence mon récit, Archibald-Martin Floyd montrait du doigt à ses neveux, qui n'avaient encore que la peau et les os, la première fois qu'il leur fit franchir le seuil de sa maison d'affaires.

— Voyez, mes enfants, — dit-il, regardez les trois noms gravés sur cette plaque de cuivre. Votre oncle George a plus de cinquante ans et il est célibataire : c'est le premier nom ; notre cousin germain, Stephen Floyd, de Calcutta, va se retirer des affaires avant peu : c'est le second nom ; le troisième est le mien, et j'ai trente-sept ans, souvenez-vous-en, mes enfants, et je ne suis pas disposé à faire la folie de me marier. Bientôt on aura besoin de vos noms pour remplir les vides ; en attendant, faites bien attention à les conserver purs ; car, pour peu qu'ils soient souillés d'une tache, il leur faudra renoncer à jamais à être inscrits sur cette plaque de cuivre.

Peut-être nos jeunes Écossais tout frais débarqués prirent-ils à cœur cette leçon ; ou peut-être bien la probité était-elle une vertu naturelle et innée dans la maison Floyd. Quoi qu'il en soit, ni Alick ni André ne déshonorèrent leurs ancêtres ; et lorsque Stephen Floyd, le négociant des Indes orientales, eut liquidé, et que l'oncle George fut fatigué des affaires et de la manie de bâtir, cette marotte des vieux garçons, les jeunes gens prirent la place de leurs parents et se chargèrent de la gestion de la maison. Archibald-Martin Floyd avait induit ses neveux en erreur sur un seul point, et ce point le regardait personnellement. Dix ans après avoir tenu aux jeunes gens le langage que nous avons rapporté, non-seulement le banquier fit la folie de se marier, mais, si vraiment on peut qualifier pareilles choses de folies, il descendit encore plus bas du piédestal sur lequel se drape la sagesse humaine, en tombant amoureux, à en perdre la tête, d'une femme fort jolie, mais sans fortune, qu'il ramena avec lui après une tournée dans les provinces manufacturières, et qu'il présenta presque sans cérémonie à ses parents et à ses voisins de campagne comme son épouse.

Tout cela s'était fait si précipitamment, que ces mêmes voisins étaient à peine revenus de la surprise que leur avait causée la lecture d'un certain paragraphe du Times, annonçant le mariage de « Archibald-Martin Floyd, banquier, de Lombard Street et de Felden, avec Éliza, fille unique de feu le Capitaine Prodder, » lorsque la berline de voyage du nouveau marié passa rapidement devant le pavillon gothique, situé à l'entrée du domaine du banquier, longea l'avenue et franchit le grand portail en pierre attenant à la maison, et qu'Éliza Floyd mit le pied dans le château, en saluant d'un air plein de bonté les domestiques ravis, rangés dans le vestibule pour recevoir leur nouvelle maîtresse.

L'épouse du banquier était une jeune femme de trente ans environ ; elle avait la taille haute, le teint brun et de grands yeux noirs dont le feu faisait rayonner d'une beauté éblouissante des traits qui, autrement, n'eussent en rien attiré les regards.

Que le lecteur se représente un de ces visages dont tout le charme consiste dans l'éclat surnaturel de deux yeux magnifiques, et se rappelle jusqu'à quel point ces visages-là ont une puissance de fascination supérieure aux autres. La même somme de beauté, répartie sur un nez bien fait, des lèvres roses et saillantes, un front symétrique et un teint délicat, ne fera qu'une femme pourvue d'attraits ordinaires ; mais concentrée sur un seul point, dans l'éclat merveilleux des yeux, elle en fait une divinité, une enchanteresse. On peut rencontrer la première de ces deux femmes tous les jours ; on ne rencontre la seconde qu'une fois dans sa vie.

Floyd présenta sa femme à la bourgeoisie du voisinage, dans un grand dîner qu'il donna peu de temps après son arrivée à Felden, nom que portait sa maison de campagne ; et, une fois cette cérémonie accomplie, il ne dit pas un mot de plus sur le choix qu'il avait fait ni à ses voisins, ni à ses parents, qui eussent été fort aises d'apprendre comment s'était consommé ce mariage inattendu, et qui trahissaient leur curiosité en pure perte par des demi-mots à l'adresse de l'heureux époux.

Cette discrétion de la part d'Archibald ne fit, bien entendu, que mettre plus activement à l'œuvre les mille langues de la renommée. À en croire les rumeurs qui circulaient dans Beckenham et dans West Wickham, villages près desquels Felden était situé, il n'y avait guère dans la société de condition basse et vile d'où M Floyd ne fût sortie. C'était, selon les uns, une ouvrière tra-

vaillant dans une manufacture, et le vieux sot de banquier l'avait vue dans les rues de Manchester, avec un mouchoir de couleur sur la tête, un collier de corail au cou, marchant dans la boue, sans bas et sans souliers ; c'est ainsi qu'il l'avait rencontrée ; il en était devenu amoureux sur-le-champ, et lui avait proposé de l'épouser sans tambour ni trompette. C'était, selon les autres, une actrice, et il l'avait vue au théâtre de Manchester. Bien pis encore, disaient ceux-ci, c'était une pauvre saltimbanque, affublée d'une robe de mousseline d'un blanc sale, de velours de coton rouge parsemé de paillettes, faisant des tours dans une baraque de toile, en compagnie d'une misérable troupe de vagabonds nomades et d'un cochon savant. D'autres disaient encore que c'était une écuyère, et que ce n'était pas dans les contrées manufacturières, mais au Cirque d'Astley, que le banquier l'avait rencontrée ; et il y avait même des gens qui étaient prêts à jurer l'avoir vue, de leurs propres yeux, dans cette arène couverte de sciure de bois, sauter au travers de cerceaux dorés et danser la cachucha sur six chevaux nus. On répétait aussi tout bas des cancans qui allaient plus loin encore, et que je n'ose pas rapporter ici, car les bouches qui déchiraient si impitoyablement et à si belles dents le nom et la réputation d'Éliza étaient inspirées par la méchanceté. Il pouvait se faire que quelques-unes de ces femmes eussent des raisons personnelles pour éprouver du dépit contre la nouvelle épouse, et que, dans ces charmantes villas du Kent, plus d'une beauté sur le déclin eût spéculé sur les revenus du banquier et sur les avantages d'une union avec le propriétaire de Felden.

La partie féminine de la société était étonnée et indignée de l'indolence des deux neveux écossais et de George Floyd, le vieux célibataire, frère d'Archibald Floyd. Pourquoi ces gens-là ne

montraient-ils pas un peu de caractère et n'organisaient-ils pas un conseil de famille pour faire enfermer leur parent insensé dans une maison de fous ? Il le méritait bien.

La vieille noblesse du faubourg Saint-Germain, les duchesses hors d'âge et les vidames de l'autre siècle n'auraient pu médire d'un orléaniste enrichi avec plus de rancune mordante que tout ce monde n'en mettait à jaser sans relâche sur le compte de la femme du banquier. Chacun de ses actes était un nouveau sujet de critique ; à propos même de ce premier grand dîner dont nous avons parlé, quoiqu'Éliza ne se fût pas plus mêlée des préparatifs du cuisinier et de la femme de charge que si elle eût été en visite au palais de Buckingham, les invités dans leur mauvaise humeur trouvèrent que tout avait dégénéré depuis que « cette femme » était entrée dans la maison. Ils détestaient l'heureuse aventurière : ils la détestaient pour ses beaux yeux et pour ses magnifiques bijoux, présents extravagants d'un mari passionné ; ils la détestaient pour sa majestueuse prestance et pour ses mouvements pleins de grâce qui ne trahissaient jamais la prétendue obscurité de son origine ; ils la détestaient surtout pour son insolence, parce qu'elle n'avait pas le moins du monde l'air effrayé à la vue des imposants membres du nouveau cercle dans lequel elle se trouvait.

Si elle se fût débonnairement soumise aux nombreuses humiliations que ces provinciaux étaient prêts à lui faire subir ; si elle eût recherché leur protection et si elle se fût laissé tancer par eux ; peut-être avec le temps lui auraient-ils pardonné. Mais elle ne fit rien de tout cela. Si on venait la voir, c'était fort bien ; elle était franchement et complétement charmée de recevoir des visites. On pouvait la trouver les mains couvertes de gants de jardi-

nage, les cheveux sans apprêt, portant un arrosoir, occupée dans ses serres, et elle vous accueillait avec autant de sérénité que si elle fût née dans un palais et accoutumée depuis sa plus tendre enfance à recevoir des hommages. On avait beau être d'une politesse aussi froide que possible, elle était toujours affable, franche, gaie et bonne. Elle aimait à parler sans cesse de son « cher vieil Archy, » comme elle se permettait d'appeler celui qui était en même temps son bienfaiteur et son mari ; ou bien elle montrait à ses hôtes quelque nouveau tableau qu'il avait acheté, et elle osait, l'impudente, l'ignorante, la prétentieuse créature ! parler d'art, comme si tout le jargon ronflant sous lequel ils essayaient de l'écraser lui eût été aussi familier qu'à un membre de l'Académie royale. Quand l'étiquette exigeait qu'elle rendît ses visites de cérémonie, elle avait l'audace de se rendre chez ses voisins dans un petit panier traîné par un seul poney à tous crins, car cette femme artificieuse avait le tort d'affecter de la simplicité dans ses goûts, et de ne point faire d'étalage. La grandeur qui l'entourait était pour elle chose toute naturelle ; elle causait et riait avec sa verve théâtrale, à la grande admiration des jeunes gens assez aveugles pour ne pas voir les charmes de race de celles qui la dénigraient, mais qui ne se lassaient jamais de vanter les manières aimables et les yeux superbes de M Floyd.

Je serais curieux de savoir si la pauvre Éliza connaissait la totalité ou même la moitié des méchancetés qu'on débitait sur son compte. Je soupçonne fort qu'elle chercha d'une façon ou d'une autre à être mise au courant de tout, et qu'elle ne fit qu'en rire. Elle était habituée à une vie d'émotions, et Felden eût pu lui paraître un séjour monotone sans ces médisances sans cesse renouvelées. Elle prenait un malin plaisir à la déconvenue de ses ennemis.

— Il faut qu'elles aient eu bien envie ou bien besoin de vous épouser, Archy, — disait-elle, — pour qu'elles me haïssent avec tant d'acharnement. Pauvres vieilles filles sans dot, penser que je leur ai arraché leur proie ! Je sais que c'est dur pour elles de songer qu'elles ne peuvent me faire pendre pour avoir épousé un homme riche.

Mais le banquier était si profondément blessé lorsqu'Éliza, qu'il adorait, lui répétait les cancans que lui avait rapportés sa femme de chambre, fermement dévouée à sa bonne et aimable maîtresse, qu'Éliza prit le parti de ne plus les lui raconter. Ils la divertissaient, elle ; mais lui, ils le piquaient au vif. Fier et sensible, comme presque tous les hommes intègres et consciencieux, il ne pouvait endurer que personne osât toucher au nom de la femme qu'il aimait si tendrement. Que faisait l'obscurité d'où il l'avait tirée pour l'élever jusqu'à lui ? Une étoile est-elle moins brillante, parce qu'elle scintille, au milieu de la nuit, sur une mare aussi bien que sur la mer ? Une femme vertueuse et bonne est-elle moins estimable parce qu'elle gagne misérablement sa vie par le seul travail auquel elle puisse se livrer, et parce qu'elle joue le rôle de Juliette devant un auditoire composé d'ouvriers qui payent à raison de six pence par tête le privilège de l'admirer et de l'applaudir ?

Oui, il faut révéler le crime, les mauvaises langues n'avaient pas tout à fait tort dans leurs conjectures : Éliza Prodder était actrice, et c'était sur les sales planches d'un théâtre de second ordre du comté de Lancastre que l'opulent banquier l'avait vue pour la première fois. Archibald nourrissait une admiration traditionnelle, passive, mais sincère, pour le vrai drame anglais. Oui, le drame anglais, car il avait vécu à une époque où le drame était

anglais, où George Barnwel et Jane Shore figuraient parmi les chefs-d'œuvre favoris d'un public qui hantait les théâtres. Ah ! que nous avons tristement dégénéré depuis ces jours classiques, et qu'il est rare aujourd'hui qu'on nous mette sous les yeux la charmante histoire de Milwood et de son novice admirateur ! C'est vraiment déplorable. Pénétré, donc, de la solennité de Shakspeare et du drame anglais, Floyd, de passage, un soir, dans une petite ville du comté de Lancastre, entra dans une loge poudreuse du théâtre pour assister à la représentation de Roméo et Juliette : le rôle de l'héritière des Capulet était rempli par M Éliza Percival, Prodder, de son véritable nom.

Je ne crois pas que M Percival fût bonne actrice ou qu'elle se fût jamais distinguée dans sa profession, mais elle avait une voix grave et mélodieuse qui prononçait les paroles de l'auteur dont elle se faisait l'interprète avec une certaine richesse de ton qui, quoiqu'un peu monotone, faisait plaisir à entendre, et sur la scène elle était vraiment belle, car son visage illuminait le petit théâtre mieux que ne le faisait tout le gaz que le directeur liardait aux spectateurs clair-semés dans la salle.

Ce n'était pas encore, à cette époque, la mode de faire des pièces de Shakspeare des drames à effet. On n'avait pas encore intercalé dans Hamlet la fameuse scène nautique, et le prince de Danemark ne piquait pas une tête pour sauver la pauvre Ophélie. Dans ce petit théâtre du comté de Lancastre, on eût considéré comme une impardonnable infraction à toutes les lois de l'art dramatique qu'Othello ou son porte-fanion s'avisassent de s'asseoir à aucun moment de l'auguste représentation. L'espérance du Danemark n'était pas un homme du Nord accoutré d'une longue robe, et laissant flotter sa blonde chevelure ; c'était tout

bonnement un individu portant un court justaucorps de velours de coton noir passé, taillé comme une blouse d'enfant, et garni de perles de Venise, qui pendaient et sur lesquelles l'acteur marchait de temps en temps dans le cours de la pièce. Les acteurs, dans leur simplicité, prétendaient que la tragédie, pour être la tragédie, doit ne ressembler à rien absolument de ce qui a jamais eu lieu sous la calotte des cieux. Or, Éliza suivait patiemment le vieux sentier battu ; car c'était une créature trop bonne, trop peu sérieuse, trop complaisante pour tenter follement de contrarier les travers du siècle, qu'elle n'était pas née pour corriger.

Que dire alors de sa manière de jouer le rôle de la jeune Italienne passionnée ? Elle portait une robe de satin blanc ornée de paillettes qu'on avait cousues sur le bord d'une jupe fanée, dans la ferme persuasion, persuasion partagée par toutes les actrices de province, que les paillettes sont l'antidote de la saleté. Elle était en train de rire et de babiller dans le petit foyer, une minute avant d'entrer en scène pour pleurer son frère assassiné et son amant exilé. M Percival ne prenait pas sa profession fort à cœur ; les émoluments qu'elle touchait dans le comté de Lancastre la rémunéraient à peine des tracas et des fatigues que lui causaient des répétitions commençant de fort bonne heure et des représentations finissant très-tard ; quelle compensation y eût donc trouvé l'épuisement moral auquel s'assujettit le véritable artiste qui vit de la vie du personnage qu'il représente ?

Les comédiens avec lesquels jouait Éliza échangeaient entre eux, dans les intervalles d'un dialogue, où ils se prodiguaient les menaces les plus vindicatives, des observations amicales sur leurs affaires particulières ; pendant les moments de répit que le jeu de la scène leur laissait, ils calculaient à demi-voix, mais par-

fois de façon à être cependant entendus, le chiffre de la recette ; et quand Hamlet appelait Horatio sous le feu de la rampe pour lui demander : « Vois-tu cela ? » il était assez probable que le confident du prince était au fond du théâtre en train de raconter à Polonius la manière honteuse dont sa maîtresse d'hôtel s'y prenait pour lui voler du thé et du sucre.

Ce ne fut donc pas le jeu de M Percival qui captiva le banquier. Archibald savait qu'elle était aussi mauvaise actrice qu'aucune femme qui ait jamais joué la tragédie et la haute comédie pour vingt-cinq shillings par semaine. Il avait vu M O'Neil dans ce même rôle, et il ne put s'empêcher de sourire de pitié en entendant les ouvriers applaudir la pauvre Éliza dans la scène de l'empoisonnement. Mais, malgré tout, il tomba amoureux d'elle. Ce fut une nouvelle édition de l'éternelle histoire, vieille comme le monde. Ce fut l'histoire d'Arthur de Pendennis ensorcelé et transporté par M Fotheringay au petit théâtre de Chatteries, avec cette différence que, au lieu d'un faible et impressionnable adolescent, c'était un homme de quarante-sept ans, versé dans les affaires, calme, posé, qui n'avait jamais, avant ce soir-là, ressenti le plus léger frémissement d'émotion en voyant un visage féminin. À partir de ce soir-là, par exemple, le monde ne renferma plus pour lui qu'un seul être, la vie n'eut plus qu'un seul but. Il retourna au théâtre le lendemain, puis le surlendemain, et s'arrangea de façon à lier connaissance avec quelques-uns des acteurs dans une taverne voisine du théâtre. Ils le grugèrent d'importance, ces comédiens râpés ; ils lui firent payer une infinité de grogs, le flattèrent, le cajolèrent, et arrachèrent le secret de son cœur ; puis ils allèrent rapporter à Éliza qu'elle était tombée sur une bonne aubaine, qu'un vieux garçon, qui avait toujours de l'argent plein ses poches, était amoureux fou d'elle, et que, si elle savait bien mener

sa barque, elle l'épouserait dès le lendemain. Ces bons apôtres le lui montrèrent par un trou percé à la toile : il était assis presque tout seul dans une des loges, attendant que la pièce commençât et que les yeux noirs d'Éliza vinssent l'éblouir encore une fois.

Éliza rit de sa conquête ; ce n'en était qu'une de plus parmi un grand nombre d'autres analogues, qui avaient toutes eu le même dénoûment et ne l'avaient conduite à rien de mieux qu'à la location d'une loge le soir de son bénéfice, ou à un bouquet laissé pour elle à la porte du théâtre. Elle ne connaissait pas la force d'un premier amour sur un homme de quarante-sept ans. Une semaine ne s'était pas écoulée, qu'Archibald lui avait fait l'offre sérieuse de sa main et de sa fortune.

Il avait appris beaucoup de choses sur son compte par ses camarades de théâtre, et il n'en avait entendu dire que du bien. C'étaient des tentations auxquelles elle avait résisté ; des bracelets de diamants qu'elle avait refusés avec indignation ; des actes touchants de tendre charité qu'elle avait faits en secret ; son indépendance, qu'elle avait conservée, malgré toute sa pauvreté et ses rudes épreuves ; ils lui racontèrent une centaine d'anecdotes sur sa bonté, qui lui firent monter le sang au visage d'orgueil et de généreuse émotion. Elle-même lui fit le simple récit de son existence ; elle lui dit qu'elle était la fille d'un Capitaine de navire marchand appelé Prodder ; qu'elle était née à Liverpool ; qu'elle se souvenait peu de son père, qui était presque toujours en mer, ni de son frère, son aîné de trois ans, qui, après s'être querellé avec son père, le Capitaine, avait disparu, et dont on n'avait plus entendu parler, ni de sa mère qui était morte, quand elle, Éliza, était âgée de dix ans. Le reste fut relaté en peu de mots. Elle avait été recueillie dans la famille d'une tante, qui tenait une boutique

d'épicerie dans la ville natale de M Prodder. Elle avait appris à faire des fleurs artificielles ; mais elle n'avait pas mordu à ce genre de travail. Elle allait souvent dans les théâtres de Liverpool, et l'idée lui vint qu'elle aimerait à monter sur les planches. Comme elle était jeune, hardie et énergique, un beau jour elle avait quitté la maison de sa tante, était allée droit chez le régisseur d'un des petits théâtres, et l'avait prié de la laisser jouer le rôle de lady Macbeth. Le régisseur lui rit au nez ; mais il lui dit que, en considération de sa belle prestance et de ses beaux yeux noirs, il lui donnerait quinze shillings par semaine pour figurer : terme technique dont il se servait pour désigner l'emploi des femmes qui circulent sur le théâtre tantôt vêtues en paysannes, tantôt en costumes de cour confectionnés avec de la cotonnade garnie d'or, et qui regardent d'un air distrait tout ce qui se passe sur la scène. Après avoir été comparse quelque temps, Éliza commença à jouer de petits rôles refusés avec indignation par les actrices qui lui étaient supérieures : de ces rôles modestes, elle se lança dans l'arène tragique, où elle sut se maintenir sans encombre pendant neuf ans, jusqu'à la veille du vingt-neuvième anniversaire de sa naissance, où le destin jeta le riche banquier sur son chemin, et où, dans l'église paroissiale d'une petite ville de province, l'actrice échangea le nom de Prodder contre celui de Floyd.

Elle avait accepté le banquier en partie parce qu'elle était mue par un sentiment de reconnaissance pour l'ardeur généreuse de son affection, et portée à l'aimer mieux que tout autre homme qu'elle connaissait, et en partie d'après les avis de ses amis du théâtre, qui lui avaient dit, avec plus de franchise que d'élégance, qu'elle serait une étrange folle de laisser échapper une pareille chance ; mais à l'époque où elle donna sa main à Floyd, elle

n'avait aucune idée de l'énormité de la fortune qu'elle était invitée à partager. Il lui dit qu'il était banquier, et son active imagination évoqua incontinent l'image de la seule femme de banquier qu'elle eût jamais connue : c'était une grosse femme qui portait des robes de soie, habitait une maison carrée enduite de stuc et ayant des jalousies vertes, avec une cuisinière et une femme de chambre, et prenait trois billets de loge au bénéfice de M Percival.

C'est pourquoi, lorsque le mari couvrit sa charmante fiancée de bracelets et de colliers de diamants, de soieries et de brocarts qui se tenaient raides et qu'on ne pouvait manier à cause même de leur richesse ; quand il l'amena tout droit de sa province dans l'île de Wight, où il la logea dans de spacieux appartements, au meilleur hôtel de Ryde, et qu'il jeta son argent à droite et à gauche, comme s'il eût porté la lampe d'Aladin dans la poche de son habit, Éliza fit des remontrances à son nouveau maître, craignant que son amour ne l'eût rendu fou, et que cette extravagance alarmante ne fût le premier symptôme de la démence.

Quand Archibald fit entrer sa femme dans la longue galerie de tableaux de Felden, Éliza joignit ses mains dans le sincère transport de sa joie féminine, en voyant les magnificences dont elle était entourée. Elle tomba à genoux et adressa des hommages vraiment dramatiques à son seigneur et maître.

— Ô Archy, — dit-elle, — btout cela est trop pour moi. J'ai peur de mourir de bonheur et que ma grandeur me tue.

Dans toute la maturité de la beauté, d'une santé florissante, pleine de fraîcheur et d'entrain, Éliza était bien peu fondée à son-

ger qu'elle ne jouirait de ces splendeurs que durant très-peu de temps.

Maintenant que le lecteur connaît les antécédents d'Éliza, il y trouvera peut-être l'explication du sans-gêne insolent et de la noble audace avec lesquels M Floyd traitait les familles provinciales de second rang qui s'appliquaient à la couvrir de confusion. Elle avait été actrice : pendant neuf ans elle avait vécu dans ce monde idéal, où les ducs et les marquis sont aussi communs que les bouchers et les boulangers dans la vie journalière, où tout noble est généralement pauvre d'esprit, bafoué de tous les côtés et traité avec mépris par les spectateurs, à cause de son rang. Comment eût-elle été interdite en entrant dans les salons de ces manoirs du Kent après avoir, pendant neuf ans, paru tous les soirs sur un théâtre pour être le point de mire de tous les yeux et émerveiller son auditoire toute une soirée ? Était-il probable qu'elle s'en laisserait imposer par les Lenfield, qui étaient des carrossiers de Park Lane, ou par M Manderlys, dont le père avait fait sa fortune grâce à un brevet pour un nouveau genre d'amidon, elle qui avait reçu le roi Duncan à la porte de son château, et s'était assise sur son trône, condescendant à offrir l'hospitalité aux Thanes venus lui rendre hommage à Dunsinane ? Ils avaient donc beau faire, ils n'étaient pas dans le cas de soumettre cette réprouvée ; tandis que, pour accroître encore leur mortification, il devenait chaque jour plus évident que M. et M Floyd étaient un des couples les plus heureux qu'on eût jamais vu porter les liens du mariage, et les changer en guirlandes de roses. Si ce que je rapporte ici était une histoire très-romanesque, il ne serait pas déplacé de faire se morfondre Éliza dans sa cage dorée, usant ses forces à pleurer un amant abandonné, délaissé dans un funeste moment d'ambitieuse folie. Mais comme mon récit est véridique,

vrai non-seulement dans un sens général, mais rigoureusement vrai quant aux faits principaux que je vais relater, et comme je pourrais désigner, dans un certain comté, assez loin au nord des charmants bois du Kent, la maison même où les événements que je vais rapporter ont eu lieu, je suis obligé de dire aussi la vérité à cet égard, et de donner comme un fait positif que l'amour qu'Éliza avait pour son mari était une affection aussi pure et aussi sincère que jamais homme doit espérer en obtenir du cœur généreux d'une excellente femme. Je ne saurais dire quelle part la reconnaissance pouvait avoir dans cet amour. Si elle habitait une belle maison et était servie par des domestiques pleins d'attention et de déférence ; si elle mangeait des mets délicats et buvait des vins recherchés ; si elle portait de riches toilettes et des bijoux magnifiques ; si elle se prélassait sur les coussins moelleux d'une voiture, traînée par des chevaux vifs et fringants, conduite par un cocher à tête poudrée ; si, partout où elle allait, on lui rendait toutes sortes d'hommages extérieurs ; si elle n'avait qu'à formuler un désir pour qu'il fût satisfait comme par enchantement ; elle savait qu'elle devait tout cela à son mari, à Archibald Floyd ; et il peut se faire que tout naturellement elle finit par l'identifier avec tous les avantages dont elle jouissait et par l'aimer pour toutes ces choses-là. Un amour de ce genre peut paraître une affection basse et méprisable ; et sans doute Éliza aurait dû ressentir un souverain mépris pour l'homme qui épiait tous ses caprices, satisfaisait toutes ses fantaisies et qui l'aimait et l'honorait, toute ci-devant actrice de province qu'elle était, autant qu'il eût pu le faire, si elle eût descendu les marches du trône le plus altier de la chrétienté pour lui donner sa main.

Elle était reconnaissante à son égard, elle l'aimait et elle le rendait parfaitement heureux ; si heureux que le brave Écossais

était quelquefois presque frappé d'épouvante en contemplant sa prospérité, et disposé à prier le ciel à deux genoux de ne pas la lui ravir : s'il plaisait à la Providence de l'éprouver, qu'elle le dépouillât de toute sa fortune sans lui laisser un sou, pour débuter de nouveau dans le monde, pourvu que ce fût avec elle. Hélas ! c'était, entre tous, ce bien-là qu'il devait perdre !

Éliza et son mari vécurent pendant un an de cette vie heureuse à Felden. Il voulut l'emmener sur le continent ou à Londres passer la belle saison ; mais elle ne put se résoudre à quitter sa charmante maison du Kent. Elle était plus heureuse que les journées n'étaient longues, dans ses jardins et ses serres, au milieu de ses chiens et de ses chevaux, et parmi ses pauvres. Aux yeux de ces derniers, elle était un ange descendu du ciel pour les consoler. Elle avait l'adresse de se faire aimer de ces gens-là avant d'entreprendre de réformer leurs mauvaises habitudes. Dans les premiers temps, en commençant à faire leur connaissance, elle fermait les yeux sur la malpropreté et le désordre de leurs chaumières, comme elle les eût fermés sur un tapis râpé dans le salon d'une duchesse pauvre ; mais peu à peu elle conseillait adroitement telle ou telle petite amélioration dans le ménage de ses protégés, et finissait, en moins d'un mois, sans sermonner ni blesser personne, par opérer une transformation complète. M Floyd était excessivement habile dans sa conduite à l'égard de ces paysans vicieux. Au lieu de leur dire tout de suite d'une manière franche et chrétienne qu'ils étaient tous malpropres, dépravés, ingrats, impies, elle faisait de la diplomatie et agissait avec eux comme si elle eût été un candidat sollicitant les suffrages du comté. Par l'appât de chapeaux neufs, elle amenait les jeunes filles à aller régulièrement à l'église ; au moyen de tabac qu'elle leur donnait pour fumer chez eux, et dans quelques cas (oh ! horreur !), grâce

au cadeau d'une bouteille de gin, elle détournait les hommes mariés de continuer à fréquenter les cabarets. Elle parvenait à faire nettoyer une cheminée ou un foyer sales, en faisant présent à la maîtresse du logis d'un brillant vase de porcelaine ou d'un garde-feu en cuivre. Une robe neuve lui servait à corriger une humeur acariâtre, et un gilet de toile de Perse à pacifier une querelle de famille invétérée. Mais une année après son mariage, tandis que les jardiniers étaient à l'ouvrage pour mettre à exécution les plans d'embellissement qu'elle avait tracés ; tandis que l'œuvre de la réforme progressait lentement, mais sûrement, parmi les êtres qu'elle comblait de ses bontés et qui lui en étaient reconnaissants ; tandis que les langues de ses détracteurs continuaient à déchirer à belles dents sa réputation sans tache ; tandis qu'Archibald était transporté de joie de tenir dans ses bras une petite fille ; sans qu'aucun symptôme précurseur fût venu amortir la violence du coup, la lumière s'éteignit lentement de ces yeux si brillants, ils se fermèrent pour l'éternité, et Archibald devint veuf.

02

L'enfant qu'Éliza laissa après elle, lorsqu'elle fut enlevée si subitement à tous les bonheurs et à toutes les joies de ce monde, fut baptisée sous le nom d'Aurora. Ce nom romanesque avait été une fantaisie de cette pauvre Éliza ; et il n'y avait pas un seul de ses caprices, quelque insignifiant qu'il fût, qui n'eût toujours été sacré pour son mari et qui ne lui fût désormais doublement sacré. Personne ici-bas ne connut l'amertume réelle du chagrin qu'éprouva le pauvre Archibald. Ses neveux et leurs femmes lui

faisaient constamment des visites de condoléance ; et l'une de ses nièces par alliance, créature douée d'une bonté tout à fait maternelle, et femme dévouée à son mari, insista même pour voir et consoler le pauvre affligé. Dieu sait si sa tendresse apporta quelque soulagement à cette âme brisée ! Elle trouva en lui un homme qui semblait frappé de paralysie, engourdi, presque hébété. Peut-être adopta-t-elle le meilleur plan de conduite qu'on eût pu suivre. Elle lui parla peu de l'objet de son affliction ; mais elle alla le voir fréquemment, elle eut la patience de s'asseoir en face de lui durant des heures entières, et lui tint des conversations sur toute sorte de banalités ou de lieux communs : l'état du pays, le temps, le changement de ministère et autres sujets analogues si éloignés de celui qui faisait le chagrin de son existence, qu'une main moins prudente que celle de M Alexandre Floyd aurait à peine touché les cordes brisées du cœur du malheureux veuf.

Ce ne fut que six mois après la mort d'Éliza que M Alexandre osa prononcer son nom ; mais quand elle vint à en parler, ce ne fut pas en manifestant une hésitation sérieuse, mais d'un ton familier et avec des termes de tendresse, comme si elle eût été habituée à parler de la défunte. Elle comprit tout de suite qu'elle avait eu raison. Le temps était venu où le veuf éprouvait du soulagement à parler de la femme qu'il avait perdue ; et, à partir de ce moment, M Alexandre conquit les bonnes grâces de son oncle. Plusieurs années après, il lui dit que, même dans la sombre torpeur de son chagrin, il avait eu la vague intuition qu'elle avait pitié de lui, et qu'elle était une « bonne femme. » Le même soir, cette bonne femme entra, avec une petite fille dans les bras, dans la grande chambre où le banquier se tenait isolé au coin de son feu ; cette petite fille était une enfant au visage pâle, ayant de

grands et beaux yeux noirs, qui regardaient fixement Floyd avec un sombre étonnement. Ce baby à l'air grave, à la physionomie déplaisante, devait, en grandissant, se métamorphoser en Aurora Floyd, l'héroïne de mon récit.

L'enfant pâle, aux yeux noirs, devint l'idole d'Archibald-Martin Floyd, le seul objet pour lequel, dans le monde entier, la vie lui parût valoir la peine d'être supportée. À partir du jour de la mort de sa femme, il avait abandonné toute participation active aux affaires de sa maison de Lombard Street, et il n'avait plus d'autre occupation, d'autre plaisir que d'écouter le babil et de flatter les caprices de cette petite fille. Son amour pour elle était une faiblesse, tournant presque à la folie. Si ses neveux eussent été le moins du monde méchants, ils auraient pu concevoir quelques idées vagues de ce conseil de famille, auquel les voisins tenaient tant. Floyd enviait aux bonnes les soins qu'elles étaient payées pour donner à l'enfant. Il les surveillait furtivement, craignant qu'elles ne fussent dures avec elle. Toutes les épaisses portes du grand château de Felden Woods ne pouvaient empêcher le plus faible murmure de cette petite voix enfantine de parvenir à ses oreilles, toujours sur le qui-vive et toujours empressées.

Il la regardait grandir comme un enfant regarde croître un gland qu'il espère voir devenir chêne. Il répétait les syllabes qu'elle balbutiait, au point que l'on était fatigué de son bavardage incessant à propos de cette enfant. De tout cela il résulta naturellement qu'Aurora fut gâtée, dans toute l'acception du mot. Nous ne disons pas qu'une fleur est gâtée, parce qu'elle est cultivée dans une serre où aucun souffle de l'air ne peut l'affecter trop rudement ; mais dans ce cas, la brillante plante exotique est certai-

nement taillée et émondée par la main impitoyable du jardinier, tandis qu'Aurora se développait sans entrave, et il n'y avait personne pour élaguer les branches vagabondes de cette luxuriante nature. Elle disait ce qui lui plaisait ; elle pensait, parlait, agissait comme elle le voulait ; elle apprenait ce qui lui faisait plaisir, et, en grandissant, elle devint une jeune femme brillante, impétueuse, aussi affectueuse, aussi généreuse que sa mère ; mais son caractère était animé d'un feu natif qui lui donnait une certaine originalité. Assez généralement, les petites filles laides dans leur enfance deviennent belles en devenant femmes, et c'est ce qui arriva à Aurora. À dix-sept ans, elle était deux fois aussi belle que sa mère l'avait été à vingt-neuf ; mais elle avait la même irrégularité de traits, compensée par une paire d'yeux semblables aux étoiles de ciel, et par deux rangées de dents blanches d'une perfection sans égale. Quand on la regardait en face, on ne pouvait guère remarquer que ses yeux et ses dents ; car ils vous éblouissaient, vous aveuglaient au point de vous empêcher de critiquer son petit nez douteux ou la grandeur de sa bouche souriante. Quand elle relevait les touffes de sa riche chevelure noir de corbeau, elle laissait voir un front trop bas pour être conforme au type ordinaire de la beauté. Un phrénologue aurait dit que sa tête avait de la noblesse ; un sculpteur aurait ajouté qu'elle était posée sur le cou d'une Cléopâtre.

M Floyd connaissait très-peu l'histoire de sa pauvre mère. Dans le cabinet particulier, du banquier il y avait appendu à la muraille un pastel représentant Éliza dans tout l'éclat de sa beauté et de sa prospérité ; mais ce portrait ne disait rien de l'histoire de son original, et Aurora n'avait jamais entendu parler ni du Capitaine de navire marchand, ni du pauvre logement de Liverpool, ni de la tante à la mine renfrognée qui tenait une boutique d'épi-

cerie, ni des fleurs artificielles, ni du théâtre de province. On ne lui avait jamais dit que le nom de son grand-père maternel était Prodder, et que sa mère avait joué le rôle de Juliette devant un auditoire composé d'ouvriers, pour le modique salaire, incertain quelquefois, de quatre shillings et deux pence par représentation. Les familles du comté acceptèrent l'héritière du riche banquier, et en firent même grand cas ; mais elles ne furent pas longues à dire qu'Aurora était bien la fille de sa mère, que son caractère trahissait fortement l'actrice et l'écuyère, et qu'elle sentait passablement les paillettes et la sciure de bois. La vérité est que M Floyd, ayant à peine quitté les langes, montra une disposition très-marquée à devenir ce qu'on appelle « une femme forte. » À l'âge de six ans elle dédaigna sa poupée et demanda un cheval de bois. À dix ans elle pouvait soutenir une conversation à propos de chiens d'arrêt, de chiens couchants, de chiens pour chasser le renard, de lévriers, etc. ; mais, par contre, elle poussait sa gouvernante au désespoir en oubliant obstinément sous quel empereur romain Jérusalem a été détruite, et quel était le légat du pape à l'époque du divorce de Catherine d'Aragon. À onze ans elle ne se gênait pas pour qualifier les chevaux des écuries des Lenfield de tas de rossinantes. À douze ans elle risqua sa demi-couronne à une poule organisée par les domestiques de son père, et soutint triomphalement le cheval qui remporta la victoire ; à treize ans enfin elle galopait à travers la campagne avec son oncle André, qui était membre de la société des chasses de Croydon. Ce n'était pas sans chagrin que le banquier voyait les progrès de sa fille dans ces talents d'un goût douteux ; mais elle était si belle, si franche, si intrépide, si généreuse, si affectueuse et si sincère, qu'il ne pouvait se décider à lui dire qu'elle n'était pas tout à fait ce qu'il pouvait désirer qu'elle fût. S'il eût pu gouverner ou diri-

ger cette nature fougueuse, il aurait fait d'elle la personne la plus douce, la plus élégante, la plus parfaite et la plus accomplie de son sexe, mais il n'y pouvait réussir, et force lui était de remercier Dieu de la lui conserver telle, qu'elle était, et de satisfaire à tous ses caprices.

Lucy, la fille aînée d'Alexandre Floyd, cousine germaine d'Aurora, autrefois éloignée d'elle, était l'amie et la confidente de cette jeune fille, et venait de temps en temps de la maison de campagne de son père, située à Fulham, passer un mois à Felden. Mais Lucy avait une demi-douzaine de frères et de sœurs, et recevait une éducation bien différente de celle que recevait l'héritière. C'était une jeune fille de petite taille, au visage blond, aux yeux bleus, aux lèvres vermeilles, aux cheveux dorés, qui regardait Felden comme le paradis sur la terre, et Aurora comme plus fortunée que la princesse royale d'Angleterre, ou que Titania, la reine des fées. Elle avait une peur atroce des poneys de sa cousine et de ses chiens de Terre-Neuve, et elle avait la ferme conviction qu'il y avait de grands risques de mort subite à s'approcher d'un cheval ; mais elle aimait et admirait Aurora comme font habituellement les caractères faibles, et elle acceptait le patronage et la protection de M Floyd comme une chose toute naturelle.

Enfin un nuage obscur, mais indéfini, vint assombrir l'intérieur de Felden. Il y eut de la froideur entre le banquier et son enfant bien-aimée. La jeune fille passait la moitié de son temps à cheval, parcourant les sentiers ombreux des alentours de Beckenham, accompagnée seulement de son groom, jeune et joli garçon, qu'à cause de sa bonne mine M. Floyd avait choisi pour le service particulier d'Aurora. Après ces longues courses solitaires, elle dînait dans sa chambre, laissant son père prendre son repas tout

seul dans la grande salle à manger, qui paraissait remplie quand elle s'y asseyait, et vide et désolée quand elle n'y était pas.

Les gens de Felden se sont longtemps souvenus de certaine soirée du mois de juin, où la tempête éclata entre le père et la fille.

Aurora s'était absentée depuis deux heures de l'après-midi jusqu'au coucher du soleil, et le banquier arpentait la longue terrasse de pierre, sa montre à la main, le demi-jour lui permettant à peine de distinguer les chiffres sur le cadran ; il attendait que sa fille rentrât à la maison. Il avait renvoyé son dîner sans y avoir touché ; ses journaux étaient restés sur la table sans qu'il les eût coupés, et les espions intimes, nous voulons parler des serviteurs, se racontaient les uns aux autres que sa main avait tremblé si violemment, qu'il avait répandu la moitié d'une carafe de vin sur la table, en essayant d'emplir son verre. La femme de charge et ses satellites se glissaient dans le vestibule, et, au travers des portes vitrées, regardaient leur maître qui, dans son inquiétude, attendait sur la terrasse. Les palefreniers et les garçons d'écurie jasaient à propos du « tapage ; » c'est ainsi qu'ils appelaient la terrible rupture survenue entre le père et l'enfant ; et lorsqu'enfin on entendit les sabots des chevaux dans la longue avenue, et que M Floyd arrêta son alezan pur sang au bas des marches de la terrasse, il y avait un groupe d'auditeurs curieux cachés aux environs, dans l'ombre du crépuscule, et brûlant d'entendre et de voir.

Mais ces yeux et ces oreilles avides furent très-peu satisfaits. Aurora sauta légèrement à terre avant que le groom eût eu le temps de descendre de cheval pour l'aider, et l'alezan, les flancs

gonflés et couverts d'écume, fut conduit immédiatement à l'écurie.

Floyd observa le groom et les deux chevaux au moment où ils disparurent par les deux grandes portes qui menaient à la cour des écuries ; puis il dit très-tranquillement :

— Tu abuses de cet animal, Aurora. Une course de six heures ne fait de bien ni à lui ni à toi. Ton groom n'aurait pas dû le tolérer.

Il se dirigea vers son cabinet, après avoir dit à sa fille de le suivre ; et ils restèrent enfermés ensemble pendant plus d'une heure.

Le lendemain matin de bonne heure la gouvernante de M Floyd quitta Felden, et entre le déjeuner et le luncheon le banquier alla visiter les écuries et examiner la jument favorite de sa fille, belle pouliche alezane, qui était tout muscles et tout os, et qui avait été élevée pour faire un cheval de course. L'animal s'était foulé un nerf et boitait en marchant. Floyd envoya chercher le groom de sa fille, lui paya ses gages, et le congédia sur-le-champ. Ce jeune homme ne fit aucune observation, mais il alla tranquillement à sa chambre, quitta sa livrée, fit son paquet dans un sac de nuit, et sortit de la maison sans dire adieu aux autres domestiques, qui se vengèrent de cet affront en déclarant que c'était une brute hargneuse dont l'absence n'était pas une perte pour le château.

Trois jours après celui-là, le 14 juin 1856, Floyd et sa fille partirent de Felden pour Paris, ou Aurora fut placée, pour y achever son éducation, qui était fort imparfaite, dans une pension très-dispendieuse et exclusivement protestante, tenue par les demoi-

selles Lespard, et dans un superbe hôtel, entre cour et jardins, situé rue Saint-Dominique-Saint-Germain.

Il y a un an et deux mois que M Floyd est partie pour aller s'installer dans cette pension parisienne ; nous sommes dans les derniers jours du mois d'août 1857, et le banquier se promène de nouveau de long en large sur la terrasse en pierre, en face des fenêtres étroites de son château ; il attend l'arrivée d'Aurora qui revient de Paris. Les domestiques n'ont pas manqué d'exprimer leur étonnement de ce qu'il n'avait pas traversé la Manche pour aller chercher sa fille, et, à leurs yeux, c'est une atteinte à la dignité de la maison que M Floyd voyage ainsi sans être accompagnée.

— Une pauvre jeune créature, qui, pas plus qu'un enfant au berceau, ne connaît rien de notre monde pervers, — dit la femme de charge, — toute seule au milieu d'un tas de Français à moustaches !...

Il avait suffi d'un jour pour que Floyd devînt un vieillard : ç'avait été le jour terrible et inattendu de la mort de sa femme ; mais le chagrin même que lui avait causé cette perte n'avait pas paru l'affecter aussi vivement que la privation de la société de sa fille pendant les quatorze mois qu'elle avait été absente de Felden.

Peut-être à l'âge de soixante-cinq ans était-il moins en état de supporter un chagrin même moins fort ; mais ceux qui l'observaient de près déclaraient qu'il semblait aussi abattu par l'absence de sa fille qu'il eût pu l'être par sa mort. Et en ce moment même, où il se promène de long en large sur la vaste terrasse, d'où il peut embrasser le ravissant paysage qui s'étend devant lui et se fond vaguement à l'horizon dans les flots de lumière em-

pourprée que le soleil répand de toutes parts en se couchant ; en ce moment, où il espère à chaque heure, à chaque instant, serrer sa fille unique dans ses bras, Archibald a plutôt l'air d'être en proie à une inquiétude nerveuse que dans les joyeux transports d'une douce attente.

Il ne cesse de regarder à sa montre, et s'arrête pour écouter l'horloge de l'église de Beckenham, qui sonne huit heures ; ses oreilles, d'une sensibilité surnaturelle, ne laissent échapper aucun son, et perçoivent le bruit d'une voiture qui roule au loin sur la grande route. Toute l'agitation, toute l'anxiété qu'il ressent depuis une semaine, n'ont rien été en comparaison de la fièvre concentrée qu'il endure en ce moment. Cette voiture dépassera-t-elle la loge du concierge ou s'y arrêtera-t-elle ? Assurément son cœur n'aurait pu battre si fort, s'il n'eût été sous l'empire d'une merveilleuse prescience magnétique, d'un pressentiment d'espérance et d'amour paternel. La voiture s'arrête. Il entend le grincement de la grille qui s'ouvre ; le paysage empourpré s'obscurcit à ses yeux ; il ne voit, il ne connaît rien jusqu'au moment où deux bras empressés se jettent autour de son cou, et où le visage d'Aurora se cache sur son épaule.

M Floyd était arrivée dans une piètre voiture de louage, qui repartit aussitôt qu'elle eut mis pied à terre et que les domestiques en eurent enlevé le peu de bagage qu'elle apportait avec elle. Le banquier emmena sa fille dans le cabinet où ils avaient eu une longue conférence quatorze mois auparavant. Une lampe brûlait sur la table de la bibliothèque ; Archibald conduisit sa fille sous les rayons de cette lumière.

Une année avait fait une femme de la jeune fille : une femme avec de grands yeux noirs creux, avec des joues pâles et défaites.

Le régime suivi à la pension de Paris avait évidemment été trop rude pour l'enfant gâté.

— Aurora !... Aurora !... — s'écria le vieillard d'un ton où perçait la pitié, — comme tu as mauvaise mine !... comme tu es changée !... comme...

Elle lui mit la main légèrement, mais impérieusement, sur les lèvres.

— Ne parle pas de moi, dit-elle, je me remettrai ; mais toi... toi... mon cher père... tu es bien changé aussi !...

Elle était aussi grande que son père, et, les mains appuyées sur son épaule, elle le regarda longtemps et d'un air sérieux. Des larmes vinrent mouiller ses yeux, qui étaient restés secs jusque-là, et inondèrent silencieusement ses joues décolorées.

— Mon père,... mon bon père,... — dit-elle d'une voix tremblante, — je crois que mon cœur, fût-il de roc, se briserait en voyant l'altération de tes traits chéris...

Le vieillard l'interrompit d'un geste nerveux, d'un geste où il y avait presque de la terreur.

— Pas un mot... pas un mot, Aurora, — dit-il brusquement ; si... un mot,... un seul... Cet homme est-il mort ?

— Oui...

03

Les tantes, les oncles, les cousins et les cousines d'Aurora ne manquèrent pas de pousser des exclamations en observant le triste changement qu'un séjour d'un an à Paris avait opéré chez leur jeune parente. Je crains fort que l'altération de la bonne mine de M Floyd n'ait porté une rude atteinte à la réputation des demoiselles Lespard auprès de la société qui environnait Felden. Aurora était abattue, elle n'avait pas d'appétit, elle dormait mal, elle avait les nerfs agacés, elle était irritable, elle ne prenait plus aucun intérêt à ses chiens ni à ses chevaux ; en un mot, c'était un être complètement changé. M Alexandre Floyd déclara qu'il était parfaitement clair que ces cruelles Françaises avaient réduit la pauvre Aurora à l'état d'ombre.

— La pauvre enfant n'avait pas l'habitude d'étudier, — dit-elle ; — elle était accoutumée à l'exercice, au grand air, et sans aucun doute elle a tristement dépéri dans l'atmosphère renfermée d'une salle d'étude.

Mais Aurora était une de ces natures impressionnables qui surmontent promptement toute mauvaise influence. Lucy Floyd vint à Felden dans les premiers jours du mois de septembre, et trouva sa belle cousine presque entièrement remise du régime fatigant de la pension parisienne, mais ayant toujours assez de répugnance à s'entretenir longuement de cette maison d'éducation. Elle répondait très-brièvement aux questions de Lucy ; elle disait qu'elle haïssait les demoiselles Lespard et la rue Saint-Dominique, et que le souvenir même de Paris lui était désagréable. Comme la plupart des jeunes femmes qui ont des yeux noirs et des cheveux noir de corbeau, M Floyd savait couper court à un

entretien ; aussi Lucy renonça-t-elle à lui demander de plus amples renseignements sur un sujet qui paraissait si évidemment déplaire à sa cousine. La pauvre Lucy avait été bien élevée, sans pitié ni merci ; elle parlait une demi-douzaine de langues, connaissait tout ce qui concerne les sciences naturelles, avait lu Gibbon, Niebuhr et Arnold, depuis la première jusqu'à la dernière page, et regardait l'héritière comme une grossière ignorante n'ayant que de l'éclat ; c'est pourquoi elle attribua tout tranquillement l'aversion d'Aurora pour Paris au peu de goût que la jeune fille avait pour l'instruction, et ne s'en inquiéta guère davantage. Toute autre raison qu'eût pu avoir M Floyd pour frémir presque d'horreur lorsqu'on lui parlait de Paris dépassait la pénétration bornée de Lucy.

Le 15 septembre était le jour de naissance d'Aurora, et Archibald résolut, pour célébrer ce dix-neuvième anniversaire de la première apparition de sa fille sur la scène du monde, de donner une fête, où ses voisins de campagne et ses connaissances de la ville auraient également l'occasion de voir et d'admirer sa charmante héritière.

M Alexandre vint à Felden pour surveiller les préparatifs du bal. Elle emmena Aurora et Lucy pour commander le souper et la musique, et pour choisir des robes et des parures de fleurs. L'héritière du banquier était très-déplacée dans une boutique de modiste ; mais elle savait apprécier et choisir les couleurs et les formes avec cette rapidité de jugement et cette délicatesse de goût qui indiquent l'âme d'un artiste ; et tandis que la pauvre et débonnaire Lucy occasionnait un tracas infini et bouleversait une quantité innombrable de boîtes de fleurs, avant de pouvoir trouver une coiffure en harmonie avec ses joues vermeilles et ses che-

veux blonds, Aurora, après avoir jeté un seul coup d'œil sur les brillants parterres de gaze peinte, se décida sans plus tarder pour une guirlande en forme de couronne, composée de graines écarlates et de feuilles emmêlées et retombantes d'un vert foncé et luisant, qu'on eût dites fraîchement cueillies sur le bord d'une eau courante. Elle observait l'embarras de Lucy avec un sourire moitié de pitié et moitié de mépris.

— Regardez cette pauvre enfant, — dit-elle ; — je savais bien qu'elle voudrait mettre du rose et du jaune sur ses cheveux blonds. Mais, niaise de Lucy, ne savez-vous pas que votre beauté est de celles qui n'ont vraiment pas besoin de parure ? Quelques perles ou quelques myosotis en fleur, ou une couronne de nymphéas blancs et un nuage de tarlatane blanche vous donneraient l'air d'une sylphide ; mais je parie que vous voudriez porter du satin de couleur d'ambre et des roses pompons.

De chez la modiste elles allèrent chez Gunter, dans Berkeley Square, et dans cet établissement renommé dans le monde entier, M Alexandre commanda des dindes conservées dans leur gelée, des jambons habilement glacés dans leur jus, des vins généreux et toute sorte d'autres chefs-d'œuvre de cet art sublime de la confiserie qui tient le milieu entre l'adresse et la cuisine et dans lequel le dieu de Berkeley Square est sans rival. Si jamais un habitant de la Nouvelle-Zélande vient méditer sur les ruines de Saint-Paul, peut-être visitera-t-il les débris de ce temple d'un rang plus humble, situé dans Berkeley Square, et sera-t-il frappé d'étonnement en voyant les sabotières, les moules à gelées, les ustensiles à réfrigération, les casseroles, les réchauds, négligés depuis longtemps, et tous les mystérieux accessoires d'un art abandonné.

Du West End, M Alexandre se fit conduire dans Charing Cross ; elle, avait à s'acquitter d'une commission chez Dent : acheter une montre pour un de ses fils, qui venait de partir pour Eton.

Aurora se jeta, d'un air fatigué, dans le fond de la voiture, pendant que sa tante et Lucy s'arrêtèrent dans la boutique de l'horloger. Une chose à faire observer, c'est que, quoique M Floyd eût en grande partie repris son ancien éclat et son ancienne gaieté, un sombre nuage se répandait sur ses traits, lorsqu'elle était abandonnée à elle-même durant quelques minutes. Ce nuage s'appesantit sur son beau visage, tandis que par la portière ouverte elle regardait les passants d'un air pensif. M Alexandre fut longtemps à faire son achat, et il y avait près d'un quart d'heure qu'Aurora observait insoucieusement les personnages mouvants de la foule, quand un homme, marchant d'un pas empressé, fut attiré par son visage penché à la portière de la voiture, et tressaillit, comme s'il eût été frappé d'une grande surprise. Il poursuivit cependant son chemin et s'avança rapidement dans la direction des Horse Guards ; mais avant de tourner le coin de la rue, il s'arrêta tout à coup, resta immobile deux à trois minutes en se grattant le derrière de la tête avec sa grosse main nue, puis il revint lentement vers la boutique de Dent. C'était un homme ayant de larges épaules, un gros cou, des favoris roux, portant un habit écourté et une cravate d'une couleur éclatante ; il fumait un cigare énorme, dont la fumée infecte se mêlait à une très-forte odeur de grog au rhum qu'il avait ingurgité il n'y avait pas longtemps. La position que cet individu occupait dans la société se trahissait par la tête lisse et unie d'un bouledogue, dont les yeux ronds sortaient de la poche de sa veste, et par un épagneul de Blenheim qu'il portait sous le bras. C'était bien la dernière personne, parmi toutes celles

qui circulaient entre Cokspur Street et la statue du roi Charles, qu'on eût présumé avoir quelque chose à dire à M Aurora ; néanmoins il s'avança résolument jusqu'à la voiture, et, appuyant ses coudes sur la portière, il lui fit un signe de tête d'une familiarité amicale.

— Eh bien ! — dit-il, sans se donner la peine de quitter son infect cigare, — comment vous portez-vous ?

Après cette courte salutation, il ne dit mot et se mit à rouler lentement ses grands yeux bruns de côté et d'autre, examinant d'un air pensif M Floyd, et la voiture dans laquelle elle était assise ; il poussa même la clairvoyance au point de faire attention à un gros sac de maroquin déposé sur la banquette de derrière, et de s'enquérir accidentellement « s'il n'y avait rien qui en valût la peine dans le sac de la vieille ? »

Mais Aurora ne le laissa pas longtemps employer ainsi ses loisirs ; car, le regardant avec ses yeux étincelants, elle lui lança un éclair de fureur toute féminine, et, le visage pourpre d'indignation, elle lui demanda d'un ton sévère s'il avait quelque chose à lui dire.

Il avait beaucoup de choses à lui dire ; mais, comme il avança la tête à la portière et parla à voix basse, en lançant des bouffées d'odeur de rhum, ce qu'il dit, de quelque nature que ce fût, ne parvint qu'aux oreilles d'Aurora seule. Quand il eut fini son chuchotement, il tira de la poche de son gilet un portefeuille de cuir tout graisseux et un petit bout de crayon de mine de plomb ; puis il écrivit deux ou trois lignes sur une feuille de papier qu'il détacha et remit à Aurora.

— Voici l'adresse, — dit-il, — vous n'oublierez pas d'envoyer ?

Elle secoua là tête et se détourna de lui avec un geste de dégoût et de répugnance qu'elle ne put contenir.

— Vous ne voudriez pas acheter un épagneul, — dit l'homme, tenant à la hauteur de la portière l'animal au poil noir et brun, luisant et frisé, — ou un caniche français, qui sait tenir un morceau de pain en équilibre sur le bout du nez pendant que l'on compte jusqu'à dix ? Voulez-vous ?... Je vous les donnerais à bon marché... quinze livres les deux.

— Non.

Àce moment, M Alexandre sortit de chez l'horloger, tout juste à temps pour apercevoir les larges épaules de l'individu qui se retirait d'un air maussade de la voiture.

— Cet individu vous a-t-il demandé l'aumône, Aurora ? — lui dit-elle lorsqu'elles quittèrent la place.

— Non. Je lui ai acheté une fois un chien, et il m'a reconnue.

— Et il voulait que vous lui en achetassiez un aujourd'hui ?

— Oui...

M Floyd garda le silence et eut un air sombre pendant tout le temps du retour au château, regardant par la portière de la voiture, et ne daignant faire aucune attention ni à sa tante ni à sa cousine.

Je ne sais si c'est par soumission à cette supériorité palpable de force et de vitalité dont était douée la nature d'Aurora et qui semblait l'élever au-dessus de ses compagnes, ou simplement par cet esprit de flatterie commun aux meilleurs d'entre nous, mais M Alexandre et sa blonde fille avaient toujours un muet respect

pour l'héritière du banquier ; elles se taisaient quand cela lui plaisait, ou causaient, selon son royal caprice. Je crois vraiment que c'étaient les yeux d'Aurora plutôt que les millions de Floyd qui en imposaient à ses parentes, et que, si elle eût été une balayeuse des rues, vêtue de haillons et mendiant un sou, on l'eût crainte, on lui eût fait place, et l'on n'eût soufflé mot lorsqu'elle eût été en colère.

Aux arbres de la grande avenue de Felden étaient suspendues des lanternes de couleur étincelantes, pour éclairer les invités à la fête donnée en l'honneur de l'anniversaire de la naissance d'Aurora. La grande rangée de fenêtres du rez-de-chaussée flamboyait ; les accords de la musique dominaient par intervalles le roulement perpétuel des roues de voitures et l'annonce répétée à haute voix des noms des arrivants, et ils éveillaient les échos des bois plongés dans le silence. À l'extrémité d'une enfilade d'une demi-douzaine de salons donnant les uns dans les autres, les eaux d'une fontaine, auxquelles la lumière prêtait mille reflets brillants, jaillissaient au milieu des richesses florales d'une serre remplie d'arbustes exotiques. De grosses touffes de plantes tropicales étaient groupées dans l'immense vestibule, et des guirlandes de fleurs étaient suspendues aux rideaux des portes et des fenêtres cintrées. Tout n'était que lumière et splendeur, et, au milieu de toute cette magnificence qu'elle surpassait, dans la sombre majesté de sa beauté, Aurora couronnée d'écarlate et vêtue de blanc, se tenait à côté de son père.

Au nombre des invités qui arrivèrent fort tard au bal de Floyd, se trouvaient deux officiers, en garnison à Windsor, qui avaient traversé la campagne dans un phaéton. Le plus âgé, c'était celui

qui avait conduit la voiture, avait été d'une humeur fort maussade et fort désagréable durant tout le trajet.

— Maldon, — dit-il, — si j'avais eu la moindre idée de la distance, il aurait fallu que je vous visse, vous et votre banquier du Kent, considérablement dans l'embarras, avant de consentir à tuer mes chevaux pour venir à cette ridicule fête.

— Mais ce ne sera pas une fête ridicule, — répondit le jeune homme vivement. — Archibald Floyd est le meilleur homme de la chrétienté, et quant à sa fille,...

— Oh ! cela va sans dire, c'est une divinité, avec cinquante mille livres de fortune, qui sans doute seront scrupuleusement placées sur sa tête si jamais on lui laisse épouser un mauvais garnement, sans sou ni maille, comme Francis-Lewis Maldon, du 11 hussards de Sa Majesté. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas aller sur vos brisées, mon cher ami. Entrez dans la lice et gagnez le prix ; ma bénédiction est acquise à vos vertueux efforts. Je me figure la jeune Écossaise avec des cheveux rouges (naturellement vous les qualifiez de blonds), de grands pieds et des taches de rousseur !...

— Aurora Floyd !... des cheveux rouges et des taches de rousseur !

Le jeune officier se mit à rire aux éclats en entendant cette stupéfiante plaisanterie.

— Vous la verrez dans un quart d'heure, Bulstrode, — dit-il.

Talbot Bulstode, Capitaine au 11 hussards de Sa Majesté, avait consenti à amener son camarade dans sa voiture, de Windsor à Beckenham, et à s'affubler de son uniforme, afin d'en orner la fête de Felden, principalement parce que ayant, à l'âge de trente-

deux ans, parcouru toute la série des émotions et des distractions de la vie, et se trouvant réduit à l'état de prodigue épuisé sous le rapport de ce genre de monnaie, quoique assez bien pourvu sous celui des simples et viles richesses, il était trop las du monde et de lui-même pour s'inquiéter beaucoup de savoir où ses amis et ses camarades l'emmenaient. C'était le fils aîné d'un riche baronnet de Cornouailles, dont un ancêtre avait reçu son titre directement des mains du roi Jacques d'Écosse, à l'époque où les baronnies avaient commencé à devenir à la mode ; ce même ancêtre était propre parent d'un certain gentilhomme sans feu ni lieu, malheureux et persécuté, nommé Walter Raleigh, et qui n'avait pas été trop bien traité par ce même roi Jacques d'Écosse. Or, de tous les orgueils qui aient jamais gonflé poitrine humaine, l'orgueil des habitants du pays de Cornouailles est peut-être le plus fort ; et la famille de Bulstrode était une des plus fières. Talbot n'était pas un fils dégénéré de cette altière maison ; dès sa plus tendre enfance, il avait été le plus orgueilleux des hommes. Cette fierté avait été la faculté salutaire qui avait présidé à son heureuse carrière. D'autres hommes auraient pu descendre commodément ce sentier uni que la richesse et la grandeur rendaient si agréable ; mais ce n'est pas ce que fit Bulstrode. Les vices et les folies du reste de l'humanité peuvent être réparables ; mais le vice ou la folie chez un Bulstrode auraient laissé sur un écusson, que rien n'avait encore terni, une tache que ni le temps ni les larmes n'auraient jamais lavée. Cet orgueil de naissance, auquel ne se mêlait absolument aucun orgueil de richesse et de position, avait un certain côté noble et chevaleresque, et Talbot était aimé de plus d'un parvenu que des hommes de plus basse extraction aurait méprisé. Dans les affaires ordinaires de la vie, il était aussi humble qu'une femme ou un enfant ; ce n'était que quand l'hon-

neur était en jeu que le dragon endormi de l'orgueil qui avait gardé les pommes d'or de sa jeunesse, de sa pureté, de sa probité et de sa loyauté, s'éveillait et défiait l'ennemi. À trente-deux ans, il était encore célibataire, non pas qu'il n'eût jamais aimé, mais parce qu'il n'avait jamais rencontré une femme que la pureté de son âme rendît digne à ses yeux de devenir la mère d'une noble race et d'élever des fils appelés à faire honneur au nom de Bulstrode. Dans une femme de son choix, il cherchait plus que la vertu ordinaire qu'on rencontre tous les jours ; il demandait ces grandes et royales qualités qui sont très-rares chez nos sœurs. Une intégrité sans peur, un sentiment de l'honneur aussi vif que celui qui l'animait, des intentions loyales, du désintéressement, une âme au-dessus des mesquineries de la vie journalière, c'étaient là autant de mérites qu'il cherchait dans l'être qu'il aimait ; et au premier frémissement d'émotion que lui causaient deux beaux yeux, il devenait difficile et sévère sur le compte de la femme à qui ils appartenaient, et il commençait à tâcher de découvrir les taches les plus légères sur la robe brillante de sa virginité. Il aurait épousé la fille d'un mendiant, si elle avait répondu à son idéal presque introuvable ; il aurait repoussé la descendante d'une race de rois, si elle fût tombée du dixième d'un pouce au-dessous. Les femmes craignaient Bulstrode : les mères fuyaient toutes confuses la froide étincelle de ses yeux si perçants ; les filles à marier rougissaient, tremblaient, et sentaient leurs coquettes affectations, leur tactique de bal, les abandonner sous le calme regard de ce jeune officier ; au point qu'à force de le redouter, les aimables et volages créatures avaient fini par l'éviter et le prendre en aversion, et par faire du château et de la fortune de Bulstrode un partage et une proie à l'abri des coups de filet dans les grandes pêcheries matrimoniales. Aussi, à

trente-deux ans, Talbot marchait-il avec sérénité et sans danger au milieu des pièges tendus dans Belgrave, fort de la croyance populaire que le Capitaine Bulstrode du 11 hussards n'était pas un homme à marier. Cette croyance était corroborée sans doute par le fait que l'habitant du pays de Cornouailles n'était nullement un de ces ignorants élégants dont tout le talent consiste à savoir faire la raie de leurs cheveux, à pommader leurs moustaches, et à fumer dans une pipe d'écume de mer culottée par leur domestique, et qui sont devenus le type reconnu du militaire, en temps de paix.

Bulstrode avait la passion des travaux scientifiques ; il ne fumait pas, ne buvait pas, ne jouait pas. Il n'était allé qu'une fois dans sa vie au Derby, et ce jour-là il avait quitté tranquillement le Pavillon au moment où la grande course avait lieu, où les visages pâles étaient tournés vers le coin fatal, où les spectateurs étaient malades d'effroi et d'inquiétude, et agités et affolés par l'incertitude et l'attente. Il n'allait jamais à la chasse, quoiqu'il montât à cheval comme le Colonel Assheton Smith. C'était une très-bonne lame, un des meilleurs élèves d'Angelo, un des visiteurs favoris de la salle d'armes de ce prévôt au cœur simple, à l'esprit honorable ; mais il n'avait jamais manié une queue de billard de sa vie, ni touché une carte depuis son enfance, si ce n'est lorsqu'il jouait le soir une partie de whist avec son père, sa mère et le curé de la paroisse, dans le salon, situé au midi, du château de Bulstrode. Il avait une aversion particulière pour tous les jeux de hasard et d'adresse, et prétendait qu'il était au-dessous d'un gentilhomme d'avoir recours, même pour s'amuser, aux pitoyables distractions des chevaliers d'industrie. Son appartement était tenu aussi proprement que celui d'une femme. Des boîtes d'instruments de mathématiques remplaçaient les caisses de cigares ; des épreuves de

reproductions de Raphaël ornaient les murailles ordinairement couvertes de gravures françaises et d'aquarelles représentant des chasses. Il connaissait parfaitement tous les tours de phrase de Descartes et de Condillac, mais il eût été grandement embarrassé de traduire le noble style de M. Paul de Kock. Ceux qui parlaient de lui se résumaient en disant qu'il n'avait rien d'un officier ; mais il existait certain régiment d'infanterie, qu'il commandait lorsque les hauteurs d'Inkermann furent emportées d'assaut, et dans les rangs duquel on avait une autre opinion sur le compte du Capitaine Bulstrode. Il avait permuté pour entrer dans le 11 hussards à son retour de Crimée, d'où, entre autres distinctions, il avait apporté une raideur dans une jambe, qui, pendant un certain temps, le mit dans l'incapacité de danser. C'était donc par pure bienveillance ou par suite de cette indifférence pour tout que l'on prend aisément pour du désintéressement, que Bulstrode avait consenti à accepter une invitation au bal de Felden.

Les invités du banquier n'appartenaient pas au cercle d'élite familier au Capitaine de hussards ; aussi Talbot, après avoir adressé quelques compliments au maître de la maison, se retira au milieu de la foule réunie à l'une des portes, et se mit tranquillement à observer les danseurs. Il ne manquait pas cependant d'être lui-même l'objet de l'attention de ceux qui l'entouraient, car il était précisément un de ces hommes qui ne peuvent se confondre dans la foule. Grand, la poitrine large, le visage pâle et sans favoris, le nez aquilin, les yeux gris clair et froids, la moustache épaisse, et les cheveux noirs coupés aussi ras que s'il fût sorti récemment de Coldbath Fields ou de la prison de Millbank, il formait un contraste frappant avec le jeune cornette aux favoris jaunes qui l'avait accompagné. Cette raideur de jambe, qui, chez d'autres, aurait pu paraître un défaut, ajoutait à la distinction de

sa démarche, et, rapprochée des brillantes décorations qui ornaient le plastron de son uniforme, révélaient des actions d'éclat récemment accomplies. Il prenait fort peu de plaisir dans la joyeuse assemblée qui passait et repassait devant lui en suivant le mouvement d'une valse de Jullien. Il avait déjà entendu la même musique, exécutée par les mêmes musiciens ; les visages, bien qu'ils ne lui fussent pas familiers, n'étaient pas nouveaux pour lui : c'étaient des beautés au teint brun vêtues de rose, et des beautés blondes vêtues de bleu ; des beautés grandes et superbes, couvertes de soieries, de dentelles, de bijoux, d'atours étincelants, et des beautés moins altières et plus modestes, enveloppées de crêpe blanc et de boutons de rose. Tous ces filets de gaze et de tarlatane avaient été tendus pour lui, et il avait échappé à tous ; le nom de Bulstrode pouvait disparaître des annales de la noblesse du pays de Cornouailles pour ne plus laisser de trace que sur des pierres tumulaires ; mais il ne serait jamais terni par une indigne descendance, ni traîné dans la fange d'une cour de divorce par une femme coupable. Pendant qu'il demeurait nonchalamment adossé dans l'embrasure d'une porte, appuyé sur sa canne et reposant sa jambe malade, se demandant s'il y avait quelque chose sur terre qui récompensât l'homme de la peine de vivre, le cornette Maldon s'approcha de lui, ayant une main gantée légèrement posée sur son bras et une divinité marchant à ses côtés. Une divinité ! une femme d'une beauté impérieuse, en costume blanc et cerise, éblouissante à voir, enivrante à contempler. Le Capitaine avait servi dans l'Inde, et avait une fois goûté d'une horrible liqueur spiritueuse appelée bang, qui rend à moitié fous les hommes qui en boivent ; et il ne put s'empêcher de se figurer que la beauté de cette femme avait la puissance de cette prépara-

tion alcoolique : qu'elle était féroce, enivrante, dangereuse, et qu'elle devait mener à la folie.

Son camarade le présenta à cette merveilleuse créature, et il apprit que sur terre elle se nommait Aurora Floyd, et qu'elle était l'héritière de Felden.

Bulstrode fut bientôt remis de sa première impression. Cette créature impérieuse, cette Cléopâtre en crinoline, avait un front bas, un nez qui déviait de la ligne normale de la beauté et une grande bouche. Ce n'était qu'un piège de plus, recouvert de mousseline blanche et dont l'appât consistait en fleurs artificielles, comme toutes les autres femmes. Elle devait avoir cinquante mille livres de dot, aussi n'avait-elle pas besoin d'un mari riche ; mais elle n'avait point un nom marquant dans la société, aussi avait-elle naturellement besoin d'une position, et sans doute elle avait lu l'histoire des Raleigh Bulstrode dans les sublimes pages de Burke. C'est pourquoi les yeux gris clair de Talbot prirent une expression aussi froide que jamais, au moment où il salua l'héritière. Maldon procura à sa compagne une chaise tout près du pilastre contre lequel s'était adossé Bulstrode, et M Alexandre Floyd s'étant emparée à l'instant même du cornette, dans la cruelle intention de l'emmener danser avec une dame qui exécutait une plus grande partie de ses pas sur les pieds de son cavalier que sur le parquet de la salle de danse, Aurora et Talbot restèrent seuls ensemble.

Le Capitaine abaissa les yeux sur la fille du banquier. Son regard s'arrêta sur cette tête gracieuse, parée de sa couronne d'éclatantes graines rouges qui entouraient les touffes lisses et unies de cheveux plus que noirs. Il s'attendait à lui voir baisser modestement les paupières, comme le font les jeunes filles qui ont de

longs cils, mais il fut désappointé, car Aurora regardait droit devant elle, ni lui ni les lumières, ni les fleurs, ni les danseurs, mais bien loin dans le vide. Elle était si jeune, si heureuse, si admirée, si chérie, qu'il était difficile de s'expliquer le sombre nuage qui ternissait l'éclat de ses beaux yeux.

Pendant qu'il cherchait ce qu'il lui dirait, elle leva les yeux sur lui, et lui adressa la question la plus étrange qu'il eût jamais entendue sortir des lèvres d'une jeune fille.

— Savez-vous, — dit-elle, — si Thunderbolt a gagné le Saint-Léger ?

Il était trop confus pour répondre à la minute, et elle continua d'un ton assez impatient :

— On doit avoir appris cela ce soir à six heures à Londres ; mais je l'ai déjà demandé à une demi-douzaine des personnes qui sont ici, et aucune ne paraît en rien savoir.

Les cheveux ras de Talbot semblèrent se dresser sur sa tête, en entendant cette terrible question. Grand Dieu ! quelle horrible femme !... La vive imagination du hussard se représenta immédiatement l'héritier de tous les Raleigh Bulstrode recevant ses premières impressions enfantines d'une pareille mère. Elle lui apprendrait à déchiffrer l'Almanach des Courses, elle inventerait un alphabet royal du turf, et lui dirait que D se met pour Derby, grand champ de course de la vieille Angleterre ; et E pour Epsom, rendez-vous à la mode, etc. Il dit à M Floyd qu'il n'était jamais allé à Doncastre de sa vie, qu'il n'avait jamais lu un journal de sport, et qu'il ne connaissait pas plus Thunderbolt que le roi Chéops.

Elle le regarda d'un air assez dédaigneux.

— Chéops ne valait pas grand'chose, — dit-elle, mais il a gagné la coupe d'automne à Liverpool l'année de Blink Bonny.

Bulstrode tressaillit de plus belle ; mais un sentiment de pitié se mêlait à l'horreur qu'il éprouvait.

— Si j'avais une sœur, — se dit-il à lui-même, — je la ferais causer avec cette malheureuse jeune fille pour la convaincre de son indignité.

Aurora n'adressa plus la parole au Capitaine, mais elle se remit à regarder dans le vide d'un air distrait, faisant tourner et retourner un bracelet autour de son poignet si bien modelé. C'était un bracelet de diamants, valant deux ou trois centaines de livres, que son père lui avait donné dans la journée. Floyd aurait placé toute sa fortune en chefs-d'œuvre artistiques sortis des mains de Hunt et Roskell, les Froment-Meurice de Londres, si Aurora avait désiré après des bijoux et des colifichets. Les yeux de M Floyd tombèrent sur le riche bijou, et elle le considéra longtemps et gravement, plutôt comme si elle eût calculé la valeur des pierres que si elle en eût admiré le travail.

Tandis que Talbot l'observait, frappé à la fois d'étonnement, de pitié et d'horreur, un jeune homme accourut à l'endroit où elle était assise et lui rappela la promesse qu'elle lui avait faite de danser avec lui au quadrille qui était en train de se former. Elle consulta son carnet d'ivoire, d'or et de turquoise, se leva avec un certain air d'ennui dédaigneux, et prit son bras. Talbot la suivit des yeux au moment où elle s'éloigna. Comme elle était d'une taille plus élevée que la plupart des personnes qui composaient

l'assemblée, il fut longtemps avant de perdre de vue sa tête de reine.

— Une Cléopâtre avec un nez camus deux fois trop petit pour son visage, et le goût des chevaux ! — dit Bulstrode pensant à la divinité qui venait de disparaître. — Elle devrait porter un registre de Paris au lieu de ce carnet d'ivoire. Comme elle avait l'air distrait tout le temps qu'elle est restée assise là ! Je parierais qu'elle a fait un agenda pour le Saint-Léger, et qu'elle calculait combien elle s'attend à perdre. Qu'est-ce que ce pauvre banquier fera d'elle ? Il n'a qu'à la mettre dans une maison de fous ou à la faire élire membre du Jockey-Club. Avec ses yeux noirs et ses cinquante mille livres, elle pourrait dominer le monde du sport. Il y a eu une femme pape, pourquoi n'y aurait-il pas un Napoléon du turf du sexe féminin ?

Plus tard, alors que le frémissement des feuilles des arbres des bois de Beckenham annonçait cette heure froide et brumeuse qui précède la venue de l'aube, Bulstrode emmena son ami hors du château du banquier encore illuminé. Durant toute cette longue course à travers la campagne, il parla d'Aurora. Il fut sans pitié pour ses folies ; il ridiculisa, censura, railla, et condamna ses goûts douteux. Il dit à Maldon de l'épouser à ses risques et périls, et lui souhaita toute espèce de bonheur avec une semblable épouse. Il déclara que, s'il avait une pareille sœur, il la tuerait d'un coup de fusil, à moins qu'elle ne se corrigeât et ne jetât au feu son carnet de paris. Il tomba dans un accès d'humeur sauvage à propos des défauts de la jeune fille, et parla d'elle comme si elle lui eût fait une offense impardonnable en ayant du goût pour le turf. Le pauvre et humble jeune cornette s'arma enfin de courage, et interrompit son supérieur pour lui dire qu'Aurora était une

jeune fille très-gaie, très-bonne enfant, une femme parfaite, et que, si elle voulait savoir qui avait gagné le Saint-Léger, ce n'était pas l'affaire du Capitaine Bulstrode ; et que lui, Bulstrode, n'avait pas besoin de tant faire de morale à ce propos.

Pendant que nos deux officiers s'animent à son sujet, Aurora est assise dans son cabinet de toilette et écoute le babillage de Lucy Floyd.

— Il n'y a jamais eu une fête si charmante, — dit cette jeune fille ; — Aurora, avez-vous vu ceci et cela, puis cela encore ? Et surtout avez-vous observé le Capitaine Bulstrode qui a fait toute la campagne de Crimée, qui boite en marchant, et qui est le fils de sir John Walter Raleigh Bulstrode, de Bulstrode Castle, près de Camelford ?

Aurora secoua la tête avec un geste d'ennui.

— Non, je n'ai fait attention à aucune de ces personnes-là.

Le bavardage enfantin de la pauvre Lucy s'arrêta court.

— Vous êtes fatiguée, chère Aurora, — dit-elle ; — que je suis cruelle de vous tourmenter !

Aurora jeta ses bras au cou de sa cousine, et cacha son visage sur la blanche épaule de Lucy.

— Je suis fatiguée, — dit-elle, — très-fatiguée.

Son ton trahissait une lassitude si désespérée, que sa douce cousine en fut alarmée.

— Vous n'êtes pas heureuse, ma chère Aurora ? — lui demanda-t-elle avec un empressement inquiet.

— Non, non… je ne suis que fatiguée. Tenez, allez-vous-en, Lucy. Bonne nuit… bonne nuit…

Elle poussa doucement sa cousine hors de la pièce et refusa les services de sa femme de chambre, qu'elle congédia aussi. Ensuite, toute fatiguée qu'elle était, elle porta la bougie de dessus la table de toilette sur un pupitre placé à l'autre extrémité de la chambre, et, s'asseyant devant ce pupitre, elle l'ouvrit, et, d'une de ses cases les plus cachées, elle tira le sale chiffon de papier crayonné que lui avait remis, une semaine auparavant, l'homme qui avait essayé de lui vendre un chien dans Cockspur Street.

Le bracelet de diamants, cadeau qu'Archibald avait fait à sa fille le jour de sa naissance, était serré dans son écrin de satin et de velours sur la table de toilette d'Aurora. Elle prit la boîte de maroquin dans sa main, regarda le bijou quelques instants, puis ferma le couvercle de la petite boîte qui fit entendre un son aigu et métallique.

— Il y avait des larmes dans les yeux de mon père quand il m'a attaché ce bracelet au bras, — dit-elle en se rasseyant devant son pupitre. — S'il pouvait me voir maintenant !…

Elle enveloppa la boîte de maroquin dans une feuille de grand papier à lettre, cacheta le paquet en plusieurs endroits avec de la cire rouge et un cachet simple, et écrivit dessus cette adresse :

J. C.
Aux soins de M. Joseph Green,
auberge de la Cloche,
Doncastre.

Le lendemain matin de bonne heure, M Floyd emmena sa tante et sa cousine à Croydon, et, les ayant laissées dans une boutique de mercerie, elle alla seule à la poste où elle fit enregistrer le précieux paquet, dont elle paya le port.

04

Deux jours après la fête donnée en l'honneur de l'anniversaire de la naissance d'Aurora, le phaéton de Bulstrode entrait de nouveau dans l'avenue de Felden. Le Capitaine faisait un nouveau sacrifice sur l'autel de l'amitié, et amenait Maldon de Windsor à Felden, afin que le jeune cornette pût prendre sur la santé des membres féminins de la famille Floyd ces informations empressées, que, par une agréable fiction sociale, on suppose être indispensables après une soirée de valses et de quadrilles intermittents.

Le jeune officier lui était très-reconnaissant de sa complaisance ; car, quoique Talbot fût le meilleur des camarades, il n'était guère disposé à se déranger pour le plaisir d'autrui. Il eût été bien plus agréable pour le Capitaine de passer sa journée dans son appartement à méditer sur ces livres de science que ses collègues du régiment classaient sous le titre générique de lectures assommantes, ou, suivant la croyance enracinée de ces jeunes écervelés, à s'occuper à chercher la quadrature du cercle.

Bulstrode était un personnage tout à fait inexplicable pour ses camarades du 11 hussards. Ses vieux in-folios, ses boîtes d'instruments de mathématiques, ses épreuves de gravures avant la lettre étaient des extravagances compréhensibles, à la rigueur, de la

part d'un étudiant de l'université d'Oxford, mais pas celles d'un officier qui avait fait la campagne de Crimée et avait été blessé à Inkermann. Les jeunes gens qui déjeunaient chez lui tremblaient en lisant les titres des énormes volumes rangés sur les tablettes de sa bibliothèque, et ouvraient de grands yeux stupéfaits devant les saints aux mines renfrognées et devant les anges anguleux, des gravures de l'école préraphaélite qui étaient suspendues aux murailles. Ils n'osaient même pas proposer de fumer dans ce sanctuaire, et ils avaient honte des empreintes humides laissées par les bouteilles de vin de Moselle sur les tablettes d'acajou.

Il paraissait naturel à tous d'avoir peur de Bulstrode, précisément comme les petits garçons sont effrayés à la vue d'un bedeau, d'un policeman où d'un maître d'école, avant même qu'on leur ait appris les attributions de ces terribles personnages. Le Colonel du 11 hussards, vigoureux et robuste gentleman qui parcourait à cheval quinze milles sans s'arrêter, et qui occupait un rang élevé dans le livre de la pairie, craignait Talbot. Son regard gris, froid, pénétrant et fixe, frappait d'une muette terreur les hommes aussi bien que les femmes. Quand Talbot était à la table du mess, le Colonel avait peur de raconter ses anecdotes favorites, car il avait vaguement conscience que le Capitaine connaissait les passages contestables de ces brillants récits, quoique cet officier n'eût jamais manifesté la moindre incrédulité ni d'une façon ni d'une autre. L'adjudant irlandais se gardait de se vanter de ses conquêtes ; les jeunes gens baissaient la voix lorsqu'ils devisaient entre eux des coulisses du Théâtre de la Reine ; mais dès que Talbot avait quitté la salle, les bouchons sautaient de plus belle et les rires devenaient plus bruyants.

Le Capitaine savait qu'il était plus respecté qu'aimé, et, comme tous les hommes fiers qui repoussent la sympathie des autres tout à fait malgré eux-mêmes, il était affligé et blessé de ce que ses camarades ne s'attachaient pas à lui.

— Quelqu'un, — pensait-il, — parmi les millions d'êtres qui peuplent le monde, m'aimera-t-il jamais ? Personne ne m'a jamais aimé, pas même mon père et ma mère : ils ont été fiers de moi, mais ils ne m'ont pas aimé. Combien de jeunes fous ont fait mourir leurs vieux parents de chagrin et ont, jusqu'au dernier battement du cœur de ceux dont ils causaient la mort, été aimés comme je ne l'ai jamais été de ma vie ! Peut-être ma mère m'aurait-elle aimé davantage si je lui eusse causé plus de peine, si j'avais traîné le nom de Bulstrode dans tout Londres au bas de lettres de change et d'autres obligations déshonorantes ; si j'avais été chassé de mon régiment et que je fusse parti à pied pour le pays de Cornouailles, sans bas ni souliers, et que je me fusse jeté à ses pieds après avoir déposé dans son sein, avec force sanglots, l'aveu de mes fautes et de mes chagrins, et que je lui eusse demandé d'hypothéquer son douaire pour le payement de mes dettes. Mais je ne lui ai jamais rien demandé, la chère femme, excepté son affection, qu'elle a été incapable de me donner. Je suppose que c'est parce que je ne sais pas la demander. Que de fois je me suis assis à côté d'elle à Bulstrode, lui parlant de toute sorte de sujets indifférents, cependant sentant au fond de mon cœur un vague désir de me jeter sur son cœur et de la supplier d'aimer et de bénir son fils ! mais j'étais retenu par une barrière de glace que toute ma vie je n'ai pas eu la force de renverser. Quelle femme m'a jamais aimé ? Pas une. On a essayé de me marier parce que je dois être sir Talbot Bulstrode, de Bulstrode Castle ; mais on n'a pas tardé à renoncer à l'entreprise et à me fuir, me

laissant glacé et découragé. Je frémis lorsque je me souviens que j'aurai trente-trois ans au mois de mars prochain, et que je n'ai jamais été aimé. Je vais vendre mon grade, maintenant que la guerre est finie, car je ne suis bon à rien parmi mes camarades, et si une bonne petite créature tombait amoureuse de moi, je l'épouserais et l'emmènerais à Bulstrode, chez mon père et ma mère, et je me ferais gentilhomme campagnard.

Bulstrode faisait cette déclaration en toute sincérité. Il désirait qu'une créature bonne et pure tombât amoureuse de lui, afin qu'il pût l'épouser. Il voulait quelque manifestation spontanée d'un sentiment désintéressé, qui pût l'autoriser à dire :

— Je suis aimé !

Il se sentait peu capable d'aimer de son côté ; mais il pensait qu'il serait reconnaissant envers la femme qui voudrait avoir pour lui une affection désintéressée, et consacrer sa vie à le rendre heureux.

— Ce serait quelque chose de penser que, si je venais à être écrasé en chemin de fer, ou à tomber d'un ballon, il y aurait ici-bas une créature qui regarderait le monde comme un séjour plus vide et plus triste, parce que je n'y serais plus. Je serais curieux de savoir si mes enfants m'aimeraient. Je parie que non. Je glacerais leurs jeunes cœurs en leur apprenant la grammaire latine ; ils trembleraient dès qu'ils passeraient la porte de mon cabinet, et ils baisseraient la voix de peur lorsqu'ils seraient à portée de l'ouïe de leur père.

Une créature tendre et douce, couronnée d'une auréole de cheveux blonds, une âme timide, aux yeux baissés et bordés de cils dorés, un être réservé, aussi pâle et aussi modeste que les

saints du moyen âge que représentaient ses gravures, sans tache comme ses robes blanches, douée à un haut degré de toutes les grâces et de toutes les qualités qui conviennent à la femme, mais ne les déployant que dans le cercle étroit de la famille : tel était l'idéal que Bulstrode s'était formé.

Peut-être Talbot pensa-t-il avoir rencontré son idéal quand il entra dans le vaste salon de Felden avec Maldon, le 17 septembre 1857.

Lucy se tenait près d'un piano ouvert ; sa robe blanche et sa blonde chevelure étaient inondées de lumière par les derniers rayons du soleil couchant. Cette image ainsi éclairée revint à la mémoire de Talbot longtemps plus tard, après un intervalle orageux, pendant lequel elle en avait été effacée et oubliée, et le vaste salon se déroula à ses yeux comme un tableau.

Oui, c'était son idéal que cette gracieuse jeune fille, à la chevelure constamment étincelante de lumière, aux blanches paupières modestement baissées. Mais, peu démonstratif comme d'habitude, Bulstrode s'assit près du piano, après la courte cérémonie des salutations, et se mit à contempler Lucy d'un œil sérieux qui ne trahissait aucune admiration particulière.

Il n'avait pas fait grande attention à Lucy, la nuit du bal ; en effet, Lucy n'était guère une beauté que faisait ressortir l'éclat des bougies ; sa chevelure avait besoin de la lumière du soleil pour éclairer l'auréole dorée qui encadrait son visage, et la délicate teinte rose de ses joues devenait pâle à la lueur des lustres.

Tandis que Bulstrode observait Lucy, de ce grave regard contemplatif, essayant de découvrir si elle différait sous quelque rapport des autres jeunes filles qu'il avait connues, et si la pureté

de sa beauté délicate dépassait l'épiderme, la fenêtre située en face de lui était occupée, et Aurora se tenait debout entre lui et la lumière du soleil.

La fille du banquier s'arrêta sur le seuil de la fenêtre ouverte, tenant dans ses deux mains le collier d'un énorme chien, et regardant d'un air irrésolu dans la salle.

M Floyd haïssait les personnes qui rendent visite le matin, et elle discutait en elle-même si elle avait été vue, ou s'il était possible de s'échapper sans être aperçue.

Mais le chien poussa un vigoureux aboiement et trancha la question.

— Reste tranquille, Bow-wow, — dit-elle, reste tranquille, mon chien.

Le chien s'appelait Bow-wow. Il était âgé de douze ans, et Aurora lui avait donné ce nom-là, lorsqu'elle n'avait que sept ans et que l'animal était un petit chien étourdi, à grosse tête, qui s'étalait sur la table pendant les leçons de la jeune fille, renversait des bouteilles d'encre sur ses cahiers, et mangeait des chapitres tout entiers des abrégés de l'histoire d'Angleterre.

Les officiers se levèrent au son de sa voix, et M Floyd entra dans la chambre et s'assit à une petite distance du Capitaine et de sa cousine, en tortillant un chapeau de paille dans sa main, et en regardant fixement son chien, qui s'étendit résolûment auprès de sa chaise, exprimant son contentement en battant le tapis de sa grosse queue.

Quoiqu'elle parlât très-peu, et qu'elle s'assît dans une attitude insouciante qui indiquait une indifférence complète à l'égard de

ses visiteurs, la beauté d'Aurora éclipsait la pauvre Lucy, comme le soleil éclipse les étoiles.

Les épais bandeaux de ses cheveux noirs formaient un grand diadème sur son front bas, et la couronnaient comme une impératrice orientale ; impératrice avec un nez de forme douteuse, il est vrai, mais impératrice régnant par le droit divin de ses yeux et de ses cheveux. Car ces yeux noirs prodigieux, que nous ne voyons peut-être briller qu'une fois dans toute la durée de notre existence, ne constituent-ils pas par eux-mêmes une royauté ?

Bulstrode se détourna de son idéal pour regarder cette déesse aux cheveux noirs, qui tenait un grossier chapeau de paille à la main et sur ses genoux la tête d'un gros chien. Il remarqua de nouveau dans ses manières cette distraction qui l'avait intrigué la nuit du bal. Elle écouta poliment ses visiteurs et leur répondit quand ils lui adressèrent la parole ; mais il sembla à Talbot qu'elle se contraignait et faisait un effort pour rester avec eux.

— Elle désire que je m'en aille, c'est chose certaine, — pensa-t-il, — et sans doute elle me considère comme une société ennuyeuse, parce que je ne lui parle ni de chevaux ni de chiens.

Le Capitaine reprit sa conversation avec Lucy. Il trouva qu'elle parlait exactement comme il avait entendu parler d'autres jeunes femmes, qu'elle savait tout ce qu'elles savaient, et qu'elle avait été dans les endroits où elles étaient allées. Le terrain qu'ils parcouraient était très-rebattu, il est vrai ; mais Lucy le traversa avec un charmant à-propos.

— C'est une bonne petite créature, — se dit Talbot à lui-même, — et elle ferait une femme admirable pour un gentilhomme campagnard. Je souhaiterais qu'elle tombât amoureuse de moi.

Lucy lui parla de la Suisse, où elle était allée, l'automne précédent, avec son père et sa mère.

— Et votre cousine, — demanda-t-il, — était-elle avec vous ?

— Non, Aurora était en pension à Paris, chez les demoiselles Lespard.

— Lespard… Lespard… répéta-t-il, une pension protestante dans le faubourg Saint-Germain. Mais une de mes cousines y est en ce moment, une demoiselle Trevyllian. Voilà trois à quatre ans qu'elle y est. Vous souvenez-vous d'avoir vu Constance Trevyllian chez les demoiselles Lespard, mademoiselle Floyd ? — dit Talbot en s'adressant à Aurora.

— Constance Trevyllian !… Oui, je me souviens d'elle, — répondit la fille du banquier.

Elle n'en dit pas davantage, et pendant quelques instants régna un silence embarrassant.

— M Trevyllian est ma cousine, — dit le Capitaine.

— Vraiment !

— Je pense que vous étiez très-bonnes amies ?

— Oh ! oui.

Elle se pencha sur son chien, dont elle caressa la grosse tête, sans même lever les yeux, lorsqu'elle parla de M Trevyllian. On eût dit que c'était un sujet tout à fait indifférent pour elle, et qu'elle dédaignait même d'affecter d'y prendre le moindre intérêt.

Bulstrode se mordit les lèvres de dépit.

— Je suppose, — pensa-t-il, — que cette héritière, orgueilleuse de ses écus, fait fi des Trevyllian de Tredethlin, parce qu'ils ne peuvent se vanter de posséder quelques centaines d'arpents de marécages stériles, quelques mines d'étain épuisées, et une généalogie qui remonte au temps du roi Arthur.

Floyd entra dans le salon pendant que les officiers s'y trouvaient, et leur souhaita la bienvenue à Felden.

— Une longue course, messieurs, — dit-il ; — vos chevaux auront besoin de repos. Vous dînerez avec nous, cela va sans dire. Nous aurons pleine lune ce soir, et vous verrez aussi clair qu'au grand jour pour vous en retourner.

Talbot regarda Francis, qui, les yeux fixes et la bouche béante, contemplait Aurora dans un véritable transport d'admiration. Le jeune officier savait à n'en pas douter que l'héritière et ses cinquante mille livres n'étaient pas pour lui ; mais il n'en avait guère moins de plaisir à la regarder et à souhaiter d'être, comme Bulstrode, le fils aîné d'un riche baronnet.

L'invitation fut acceptée par Maldon aussi cordialement qu'elle avait été faite, et avec moins de raideur de manières que d'habitude par Talbot.

La cloche annonçant le luncheon sonna pendant qu'ils causaient, et la petite société passa dans la salle à manger, ou elle trouva Alexandre Floyd assise au bout de la table. Talbot s'assit à côté de Lucy, ayant Maldon pour vis-à-vis, tandis qu'Aurora se plaça auprès de son père.

Le vieillard était plein d'attention pour ses hôtes ; mais l'observateur le plus superficiel n'aurait guère pu manquer de remar-

quer le soin avec lequel il surveillait Aurora. En jetant les yeux sur son visage fatigué par le chagrin, on était frappé de ce regard tendre et inquiet qui se tournait vers elle à chaque interruption de la conversation, et pouvait à peine se détacher d'elle pour satisfaire aux politesses usuelles de la vie. Si elle parlait, il prêtait l'oreille, il l'écoutait, comme si chaque parole insouciante, à moitié dédaigneuse, cachait un sens plus profond qu'il avait à tâche de discerner et de découvrir. Si elle gardait le silence, il l'observait encore de plus près, cherchant peut-être à pénétrer ce sombre voile qui quelquefois couvrait le beau visage de sa fille.

Bulstrode n'était pas absorbé par sa conversation avec Lucy et M Alexandre, au point de ne pas s'apercevoir de cette particularité dans les manières du père à l'égard de son unique enfant. Il vit aussi que, lorsqu'Aurora adressait la parole au banquier, ce n'était plus avec cette indifférence insouciante, ce demi-ennui, ce demi-dédain qui paraissaient lui être naturels en d'autres occasions. La vigilance empressée d'Archibald se reflétait jusqu'à un certain point chez sa fille, par accès, il est vrai ; car généralement elle retombait dans cette distraction pensive que Bulstrode avait observée le soir du bal ; mais c'était toujours le même sentiment qu'on observait chez le père, quoique moins constant et moins prononcé, une affection vigilante, inquiète, à moitié douloureuse, qui ne pouvait guère exister que par suite de circonstances anormales. Bulstrode était contrarié de voir sa curiosité surexcitée à ce sujet et de moins en moins attentif à la conversation simple et modeste de Lucy.

— Qu'est-ce que cela signifie ? — pensa-t-il ; — est-elle tombée amoureuse de quelque individu que son père lui a défendu d'épouser, et le vieillard essaye-t-il de se faire pardonner sa sévé-

rité ?... C'est peu probable. Une femme avec une physionomie comme la sienne ne peut guère manquer d'être ambitieuse... ambitieuse et vindicative, plutôt qu'excessivement susceptible d'une tendre passion. A-t-elle perdu la moitié de sa fortune à la course dont elle m'a parlé ? Je vais le lui demander. Peut-être lui a-t-on enlevé son agenda de paris, ou estropié son cheval favori, ou tué, pour le guérir de maladie, quelque chien auquel elle tenait. C'est une enfant gâtée, bien entendu, que cette héritière, et je gagerais que son père essayerait de faire faire pour elle un double de la lune, si elle pleurait pour posséder cette planète.

Après le luncheon, le banquier conduisit ses hôtes dans les jardins qui s'étendaient assez loin des deux côtés de la maison ; ces jardins dont la pauvre Éliza avait aidé à tracer le plan dix-neuf ans auparavant.

Bulstrode, nous l'avons dit, marchait avec un peu de raideur par suite de la blessure qu'il avait rapportée de Crimée ; mais M Alexandre et sa fille mirent leur pas en harmonie avec le sien, tandis qu'Aurora marchait devant avec son père et Maldon ; son gros chien était à côté d'elle.

— Votre cousine est passablement fière, n'est-ce pas ? — demanda Talbot à Lucy, après qu'ils eurent parlé d'Aurora.

— Aurora !... fière !... oh ! non, ma foi ; peut-être, si elle a un défaut (car c'est la plus aimable jeune fille qui ait jamais existé), c'est qu'elle n'a pas assez de fierté ; je veux dire à l'égard des domestiques et des gens de cette espèce. Elle parlerait aussi bien à un de ces jardiniers qu'à vous ou à moi, et vous ne verriez point de différence dans ses manières, si ce n'est, peut-être, qu'elle serait un peu plus cordiale envers eux qu'envers nous. Les pauvres

des alentours de Felden l'idolâtrent. Aurora ressemble à sa mère, — ajouta M Alexandre, — c'est l'image vivante de la pauvre Éliza Floyd.

— M Floyd n'était-elle pas du pays de son mari ? — demanda Talbot.

Il était curieux de savoir comment il se faisait qu'Aurora eût ces grands yeux noirs brillants, et une beauté d'un type si méridional.

— Non ; la femme de mon oncle appartenait à une famille du comté de Lancastre.

Une famille du comté de Lancastre ! Si Bulstrode eût pu savoir que le nom de cette famille était Prodder ; qu'un membre de cette altière maison avait employé sa jeunesse aux occupations agréables d'un mousse, faisant du café fort et grillant des harengs graisseux pour le repas matinal d'un capitaine hargneux, et recevant plus de corrections corporelles de la botte brutale de son maître que de monnaie de bon aloi ! S'il avait pu savoir que la grand'tante de cette créature dédaigneuse qui marchait devant lui dans toute la majesté de sa beauté, avait tenu autrefois, et autant que le banquier tout autre pouvait le savoir, tenait encore une boutique d'épicerie dans une rue obscure de Liverpool ! Mais c'étaient là des faits dont on avait empêché la connaissance de parvenir à Aurora elle-même, qui savait peu de choses, si ce n'est que, bien qu'elle fût née avec la cuillère d'argent allégorique dans la bouche, elle était plus pauvre que d'autres jeunes filles, puisqu'elle n'avait point de mère.

M Alexandre, Lucy et le Capitaine rejoignirent ceux qui marchaient devant eux sur un pont rustique, où Talbot s'arrêta pour

se reposer. Aurora était appuyée sur la grossière balustrade en bois, regardant nonchalamment couler l'eau.

— Votre favori a-t-il gagné le prix de la course, mademoiselle Floyd ? — demanda-t-il en observant l'effet de son profil à la lumière du soleil.

Ce n'était pas certainement un très-bon profil, sans les longs cils noirs et le rayonnement qui les traversait et que leurs ombres les plus épaisses ne pouvaient jamais cacher.

— Quel favori ? — dit-elle.

— Le cheval dont vous m'avez parlé l'autre jour, — Thunderbolt ; a-t-il gagné ?

— Non.

— J'en suis bien fâché.

Aurora leva les yeux sur lui en rougissant de colère.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce que je vous croyais intéressée à son succès.

Au moment où Talbot dit ces paroles, il s'aperçut pour la première fois qu'Archibald était assez près d'eux pour entendre leur conversation, et, de plus, qu'il surveillait sa fille avec une vigilance encore plus scrupuleuse que d'ordinaire.

— Ne me parlez pas de courses ; cela ennuie papa, dit Aurora au capitaine en baissant la voix.

Talbot s'inclina.

— J'avais donc raison, — pensa-t-il ; — le turf est le cauchemar de cette maison. Je parierais que M Floyd a fait de son mieux pour traîner le nom de son père dans la Gazette, et cependant il est évident qu'il l'aime à la folie, tandis que je…

Arrivé à ce point, son monologue prit une tournure si pharisaïque, que Bulstrode ne l'acheva même pas mentalement. Voici ce qu'il pensait :

— Cette jeune fille, qui peut-être a été cause de nuits d'insomnie et d'anxiété, et de jours troublés par des soucis dévorants, est tendrement aimée de son père ; tandis que moi, qui suis le modèle de tous les fils aînés de l'Angleterre, je n'ai jamais été aimé de ma vie.

Àsix heures et demie, la grosse cloche de Felden Woods sonna un carillon bruyant dont l'écho se répandit en frémissant au-dessus des arbres, pour apprendre à la campagne d'alentour que la famille allait faire sa toilette pour dîner, et, à sept heures, un autre carillon annonça aux villageois des environs de Beckenham et de West Wickham que Floyd et sa maison allaient dîner ; mais ce double carillon n'était pas sans but et n'avait pas non plus un son discordant, car il prévenait les pauvres affamés qu'ils pouvaient, en prenant la peine de les demander à l'office des domestiques, se procurer des restes de viandes succulentes et délicates et autres vivres : tranches de fricandeaux, débris de conserves friandes, quartiers de poulets et carcasses de faisans qui auraient servi à engraisser les cochons pour la Noël, sans les ordres rigoureux de Floyd, qui avait recommandé qu'on les donnât aux gens qui voudraient bien venir les chercher.

Floyd et ses hôtes ne quittèrent les jardins que quand les dames se furent retirées pour aller faire leur toilette. Le dîner fut très-animé, car Alexandre Floyd arriva, de la ville pour rejoindre sa femme et sa fille, amenant avec lui son bruyant fils, qui venait d'être admis à Eton, et qui était passionnément attaché à sa cousine Aurora ; et Bulstrode ne put découvrir si cela était dû à l'influence de ce jeune homme ou à cette mobilité qui faisait partie de sa nature, mais ce qu'il y eut de certain, c'est que le sombre nuage qui enveloppait le visage de M Floyd se dissipa, et qu'elle s'abandonna à la joie du moment avec une grâce radieuse, qui rappela à son père la soirée où Éliza Percival avait joué lady Teazle pour la dernière fois, et avait fait ses adieux à la scène sur le petit théâtre du comté de Lancastre.

Il ne fallait que ce changement chez sa fille pour rendre Archibald parfaitement heureux. Les sourires d'Aurora semblèrent répandre une influence régénératrice sur toute la société. La glace fondit, car le soleil s'était montré et l'hiver avait enfin disparu. Bulstrode se mit le cerveau à l'envers pour tâcher de découvrir comment il se faisait que cette femme fût une créature si incomparable et si séduisante ; comment il se faisait que, il avait beau dire, il se laissait lui-même ensorceler par cette sirène aux yeux noirs ; il buvait abondamment à la coupe de bang qu'elle lui présentait et y puisait promptement l'ivresse.

— Je pourrais presque devenir amoureux de mon idéal aux cheveux blonds, — pensa-t-il, — mais je ne puis m'empêcher d'admirer cette jeune fille extraordinaire. Elle ressemble à M Nisbett à l'apogée de sa réputation et de sa beauté ; elle ressemble à Cléopâtre descendant le Cydnus ; elle ressemble à Nell Gwynne vendant des oranges ; elle ressemble à Lola Montés livrant ba-

taille aux étudiants bavarois ; elle ressemble à Charlotte Corday, le couteau à la main, debout derrière le hideux Marat plongé dans son bain ; elle ressemble à tout ce qui est beau, étrange, mauvais, indigne d'une femme, ensorcelant ; et c'est précisément l'espèce de créature dont plus d'un fou tomberait amoureux.

Il mit la longueur de la salle entre lui et l'enchanteresse, et s'assit près du grand piano, sur lequel Lucy était en train de jouer les lentes et harmonieuses symphonies de Beethoven. Le salon de Felden était si long, que, assis près de ce piano, Bulstrode paraissait regarder en arrière pour voir le groupe joyeux qui entourait l'héritière, comme il eût pu regarder une scène jouée sur un théâtre du fond d'une loge. Il aurait presque désiré avoir une lorgnette pour observer les gestes gracieux d'Aurora et le jeu de ses yeux étincelants ; puis, se tournant du côté du piano, il écouta l'endormante musique et contempla le visage de Lucy, d'un blond merveilleux à la lumière de cette pleine lune dont Archibald avait parlé, et dont les rayons, pénétrant comme un torrent par une fenêtre ouverte, éclipsaient la pâle lueur des bougies qui éclairaient le piano.

Lucy était richement douée de tout ce dont était surtout dépourvue la beauté d'Aurora. Délicatesse de contours, perfection des traits, pureté de teint, elle possédait tous ces charmes-là ; mais, tandis que l'un de ces deux visages vous éblouissait par l'éclat de sa magnificence, l'autre ne vous inspirait qu'un faible sentiment, sentiment lent à se produire et prompt à se dissiper. Il y a tant de Lucys et si peu d'Auroras. Vous ne pourriez jamais critiquer l'une, et, par contre, vous êtes impitoyable dans l'examen auquel vous soumettez l'autre. Bulstrode était attiré vers Lucy par une vague idée que c'était précisément la créature bonne et

timide qui était destinée à le rendre heureux ; mais il la regardait avec autant de calme que si c'eût été une statue, et il connaissait ses défauts aussi complétement qu'un sculpteur qui critique l'œuvre d'un rival.

Mais c'était bien la femme propre à faire une bonne épouse. C'était dans ce but qu'elle avait été élevée par sa prudente mère. La pureté et la bonté avaient veillé sur elle, et ne l'avaient pas quittée depuis son berceau. Elle n'avait jamais rien vu ni entendu qu'il ne convenait pas qu'elle vît ou entendît. Elle était aussi étrangère qu'un enfant à tous les vices et à toutes les horreurs dont le monde est rempli. Elle était digne, accomplie, instruite ; et s'il existait un grand nombre d'autres femmes représentant précisément le même type de grâce féminine, c'était certainement le type le meilleur, le plus sain et le plus élevé.

Plus tard, dans la soirée, lorsque le phaéton du Capitaine fut amené au bas des marches en face de la grande porte, la petite société se réunit sur la terrasse pour voir partir les deux officiers, et le banquier dit à ses hôtes qu'il espérait que cette visite à Felden serait le commencement de relations durables.

— Je vais emmener Aurora et ma nièce à Brighton pour un mois ou à peu près, — dit-il, en donnant une poignée de main au Capitaine ; — mais, à notre retour, il faut que nous nous voyions aussi souvent que possible.

Talbot s'inclina et remercia en balbutiant le banquier de sa cordialité. Aurora et son cousin Percy Floyd, le jeune écolier d'Eton, avaient descendu les marches et admiraient les chevaux bais pur sang de Bulstrode, et le Capitaine n'était pas peu distrait par le tableau que ce groupe formait au clair de la lune.

Il n'oublia jamais ce tableau. Aurora, avec sa couronne de bandeaux d'un noir mat que faisait ressortir l'atmosphère empourprée, sa robe de soie brillant à la lueur d'une lumière incertaine, la tête délicate du cheval bai qu'on apercevait au-dessus de son épaule, et ses mains blanches, ornées de bagues, caressant les oreilles effilées de l'animal, tandis que le vieux chien, presque aveugle, animé par une vague jalousie, grognait d'un ton plaintif à son côté.

Quelle merveilleuse sympathie existe entre certaines gens et les bêtes ! Je crois que les chevaux et les chiens comprenaient tout ce qu'Aurora leur disait ; qu'ils l'adoraient du fond de leur âme, privés de la voix pour exprimer ce qu'ils ressentaient, et qu'ils auraient volontiers affronté la mort pour lui rendre service. Talbot observa tout cela avec un pénible sentiment de ravissement.

— Je serais curieux de savoir si ces êtres sont plus sages que nous, — pensa-t-il ; — reconnaissent-ils chez cette jeune fille quelques attributs plus élevés que ceux que nous pouvons discerner, et en adorent-ils la sublime présence ? Si cette terrible femme, avec ses goûts peu féminins et ses penchants mystérieux, était vile, lâche, fausse ou impure, je ne crois pas que ce gros chien l'aimerait comme il l'aime ; je ne crois pas que mes chevaux la laisseraient jouer avec leurs brides ; le chien grognerait et les chevaux la mordraient, comme ces animaux avaient coutume de faire dans ces temps anciens où ils reconnaissaient l'influence des sortilèges et des mauvais génies et étaient mis en convulsion par la présence des imprudents. J'ose dire que M Floyd est une créature bonne, douée d'un cœur généreux, une de ces personnes que les viveurs qualifieraient de superbe fille ; mais capable de

lire aussi bien l'Almanach des Courses et le Guide de Ruff, que les autres femmes les romans de George-Alfred Lawrence. J'en suis vraiment fâché pour elle.

05

La maison que le banquier loua à Brighton pour le mois d'octobre était perchée sur la falaise de l'Est, et dominait les vagues battues par les vents ; des fenêtres de l'étage supérieur, par les matinées claires de l'automne, on apercevait dans le lointain obscur les âpres rochers des côtes de Dieppe, et la jetée suspendue apparaissait comme une bande de ruban au bas de la falaise. C'est, selon moi, un site des plus agréables que ces terrasses unies situées dans la direction de l'ouest, des fenêtres desquelles on n'embrasse qu'une étendue fort restreinte de la mer et un horizon qui semble se borner à un demi-mille ou à peu près de la place de la Parade.

Avant d'emmener sa fille et sa cousine à Brighton, Floyd prit un arrangement qu'il considérait sans doute comme une très-grande preuve de sa sagesse ; il engagea une dame pour être à la fois la gouvernante, la compagne et le chaperon d'Aurora, qui, comme disait sa tante, avait grand besoin d'une personne accomplie et vigilante, qui aurait soin de diriger et d'émonder les branches exubérantes de cette plante pleine de sève qu'on avait laissée croître comme elle l'avait voulu depuis son enfance. Le bel arbrisseau ne devait pas traîner par terre ses tiges capricieuses ou s'élancer à son gré vers l'azur des cieux ; il fallait le tailler, l'émonder, l'attacher symétriquement aux murs de pierre de la

société, avec des clous cruels et des bandes de drap enchaînantes. En d'autres termes, Floyd fit insérer dans le Times un avis demandant une dame de bonne naissance et ayant reçu une éducation distinguée pour être gouvernante et dame de compagnie dans la famille d'un gentleman, et disant qu'on ne regarderait pas au traitement, pourvu que la dame en question fût maîtresse accomplie dans tous les genres de talent connus sous la calotte des cieux, et fût en somme un de ces êtres exceptionnels et extraordinaires qui ne peuvent exister que dans les colonnes d'annonces d'un journal répandu.

Mais le monde eût-il été rempli d'êtres exceptionnels, Floyd n'aurait guère pu recevoir plus de réponses à son avis qu'il n'en plut dans le petit bureau de poste de Beckenham. Le malheureux directeur eut sérieusement l'idée de louer une charrette pour porter les lettres à Felden. Si le banquier eût fait publier un avis pour demander une femme à marier, en spécifiant le montant de ses revenus, il ne lui eût guère été possible de recevoir un plus grand nombre de réponses. On eût dit que la population féminine de Londres avait été, d'un commun accord, saisie du désir d'améliorer l'esprit et de former les manières de la fille du gentleman qui ne regardait pas aux émoluments. Des veuves d'officiers, des veuves de prêtres, des veuves d'avocats et de négociants, des filles de bonne famille, mais sans fortune, des orphelines, filles de toute espèce de personnages nobles et distingués, se présentèrent comme étant, chacune pour son compte, la personne, entre toutes les créatures vivantes sur la terre, la plus capable d'occuper le poste proposé. M Alexandre choisit six lettres, jeta le reste dans le panier aux papiers inutiles, fit mettre les chevaux à la voiture du banquier et partit pour la ville, afin d'aller voir les six dames qui lui avaient écrit ces six lettres. C'était une femme

active et pratique que M Alexandre, et elle fit subir un examen si sévère aux six concurrentes, que, quand elle revint chez Floyd, ce fut pour annoncer qu'il n'y en avait qu'une qui fût bonne à quelque chose, et que celle-là viendrait à Felden le lendemain.

La dame qu'elle avait choisie était la veuve d'un enseigne mort six mois après son mariage, une heure et demie environ avant d'hériter de biens énormes, héritage dont les détails n'avaient jamais été bien compris des amis de sa veuve infortunée. Mais toute vague que fût cette histoire, elle suffit pour poser M Walter Powel dans le monde comme une femme ayant eu des malheurs. M Powel avait des cheveux blonds non frisés, et penchait la tête d'une façon toute féminine. Elle avait quitté la pension pour se marier, et au bout de six mois de vie conjugale elle était retournée dans la même pension en qualité de sous-maîtresse chargée d'instruire les plus jeunes élèves. Toute son existence s'était passée à recevoir et à donner des leçons ; dans son enfance, elle avait exercé une espèce d'enseignement au jour le jour, enseignant le matin ce qu'elle avait appris la veille au soir ; elle n'avait jamais laissé une occasion de se perfectionner ; elle était machinalement devenue d'une certaine capacité comme musicienne et comme peintre ; elle avait acquis dans les langues étrangères une sorte de talent de perroquet ; elle avait lu tous les livres que sa profession lui imposait de lire ; elle connaissait toutes les choses qu'il lui était nécessaire de savoir ; mais, hors de là, passé les limites d'une salle d'étude, c'était une femme ignorante, sans âme, à idées basses et vulgaires. Aurora avala la pilule du mieux qu'elle put, et accepta M Powel comme la personne chargée de perfectionner son éducation, comme une espèce de lest jeté dans sa barque errante pour raffermir sa course vagabonde et la garantir des écueils et des sables mouvants.

— Lucy, — dit-elle, — il faut que je la supporte, à ce qu'il paraît, il faut que je consente à me laisser perfectionner par cette pauvre créature fanée. Je serais curieuse de savoir si elle ressemblera à M Drummond, qui avait l'habitude de me laisser planter là mes devoirs et de lire des romans, pendant que je courais à mon gré dans les jardins et les écuries. Je pourrai l'endurer, Lucy, tant que je vous aurai avec moi, mais je crois que je deviendrai folle, si je dois être enchaînée seule avec ce chien de garde à la mine pâle et renfrognée.

Floyd et sa fille partirent de Felden pour Brighton dans la spacieuse berline de voyage du banquier, avec la femme de chambre d'Aurora sur le siège de derrière, une pile de malles sur l'impériale, et M Powel, avec les jeunes filles confiées à ses soins, dans l'intérieur de la voiture. M Alexandre, après avoir fait son devoir, à son idée, en procurant un chaperon à Aurora, était retournée à Fulham ; mais Lucy devait rester à Brighton avec sa cousine et courir à cheval avec elle sur les dunes. Les chevaux de selle étaient partis la veille avec le groom d'Aurora, vieux garçon aux cheveux gris et passablement hargneux, qui servait Archibald depuis trente ans ; et le gros chien appelé Bow-wow voyageait dans la berline avec sa maîtresse.

Une semaine environ après leur arrivée à Brighton Aurora et sa cousine se promenaient ensemble sur la falaise de l'Ouest, lorsqu'un gentleman, ayant la jambe un peu raide, se leva d'un banc sur lequel il s'était assis pour écouter la musique, et s'avança lentement vers elles. Lucy baissa ses paupières en rougissant légèrement ; mais Aurora tendit sa main au Capitaine Bulstrode en réponse à son salut.

— Je pensais bien vous rencontrer ici, mademoiselle Floyd, — dit-il. — Je ne suis arrivé que de ce matin, et j'allais me rendre chez Folthorpe pour demander l'adresse de monsieur votre père. Se porte-t-il bien ?

— Bien… oui… c'est-à-dire assez bien.

Une ombre glissa sur ses traits au moment où elle prononçait ces paroles. Sur son visage les ombres et la lumière se succédaient avec une rapidité merveilleuse.

— Mais nous ne nous attendions pas à vous voir à Brighton, Capitaine Bulstrode, nous pensions que votre régiment était toujours en garnison à Windsor.

— Oui, mon régiment… c'est-à-dire le 11 hussards, est toujours à Windsor ; mais j'ai vendu mon brevet.

— Vendu votre brevet !…

Aurora et sa cousine ouvrirent de grands yeux en apprenant cette nouvelle.

— Oui, je suis fatigué du service. C'est une existence monotone, maintenant qu'on ne se bat plus. J'aurais pu me présenter et aller dans l'Inde, certainement, ajouta-t-il, comme s'il répondait à un argument qu'il se posait à lui-même ; mais je suis d'un âge mûr, et je suis las de courir le monde.

— J'aimerais à aller dans l'Inde, dit Aurora en regardant du côté de la mer.

— Vous, Aurora ! mais pourquoi ? — s'écria Lucy.

— Parce que je déteste l'Angleterre.

— Je croyais que c'était la France que vous n'aimiez pas.

— Je hais l'un et l'autre de ces pays. À quoi sert que le monde soit vaste, si nous devons nous arrêter à perpétuité dans un seul endroit, enchaînés à un seul ordre d'idées, à un seul cercle étroit de personnes, voyant et entendant sans cesse, sans relâche les gens que nous détestons, sans pouvoir échapper au son odieux de leurs noms ? J'aimerais à être missionnaire et à aller au centre de l'Afrique avec le docteur Livingstone et sa famille, et j'irais, si je n'étais retenue par mon père.

La pauvre Lucy regarda sa cousine en face dans un ébahissement complet. Bulstrode retomba dans cet état de ravissement dans lequel cette jeune fille le jetait toujours. Que signifiaient, chez cette héritière de dix-neuf ans, ces excès de découragement et ces mouvements de dégoût ? Peut-être, après tout, n'était-ce pas seulement une affectation d'originalité ?

Pendant qu'il se posait cette question, Aurora le regarda avec son plus brillant sourire.

— Viendrez-vous voir papa ? — dit-elle.

Bulstrode déclara qu'il ne désirait pas de plus grand bonheur que de présenter ses respects à M. Floyd, et, pour le prouver, il accompagna les jeunes filles dans la direction de la falaise de l'Est.

Àpartir de ce matin-là, l'officier devint un des habitués de la maison du banquier. Il jouait aux échecs avec Lucy, l'accompagnait sur le piano quand elle chantait, l'aidait de précieux conseils quand elle peignait à l'aquarelle, introduisait des jours dans certains endroits et des reflets de ciel en d'autres, fonçait les

tons bruns de l'automne, donnait de la vigueur aux teintes empourprées de l'horizon, et se rendait tout à fait utile à la jeune fille qui, ainsi que nous le savons, était accomplie dans tous les arts qui sont les délassements d'une femme. M Powel, assise à une des fenêtres du salon, répandait la lueur bénigne de son visage fané et de ses yeux bleu pâle sur les deux jeunes gens, et représentait toutes les convenances dans sa personne. Aurora, quand le temps l'empêchait de monter à cheval, s'occupait, plus par turbulence que d'une façon profitable, à prendre des livres et à les feuilleter sans attention, à tirer les oreilles de Bow-wow, à regarder par les fenêtres, à mimer la caricature des gens qui se promenaient sur la falaise, et à tirer, pour voir l'heure, une petite montre merveilleuse, à laquelle était suspendu un tas de breloques en or de formes inexplicables.

Bulstrode, appuyé sur le piano ou sur le carton à dessin à la reine sur l'échiquier, avait amplement le loisir d'observer les mouvements de M Floyd et d'être choqué, du désœuvrement dans lequel cette jeune fille passait les matinées pluvieuses. Quelquefois il la voyait lire le Bell's Life, à la grande horreur de Powel, qui avait une idée vague des iniquités rapportées dans ce terrible journal, mais qui avait peur d'étendre son autorité jusqu'à en interdire la lecture.

M Powell contemplait avec une muette approbation la familiarité qui s'établissait et croissait de jour en jour entre Lucy et le Capitaine. Elle avait craint d'abord que Talbot ne fût un admirateur d'Aurora ; mais la conduite des deux jeunes gens eut bientôt dissipé ses alarmes. Rien de plus cordial que la manière dont M Floyd traitait l'officier ; mais elle lui témoignait la même indifférence qu'elle manifestait pour tout, hors son chien et son père.

Était-il possible que ce visage qui approchait de la perfection et cette gracieuse fierté n'eussent aucun charme pour la fille du banquier ? Était-il possible qu'elle passât des heures entières dans la société de l'homme le mieux fait et le plus aristocratique qu'elle eût jamais rencontré, et que son cœur fût encore aussi libre qu'au commencement de leurs relations ? Il y avait dans la petite société une personne qui se posait sans cesse cette question et qui n'était jamais capable d'y répondre à sa propre satisfaction ; cette personne, c'était Lucy. La pauvre Lucy, qui, nuit et jour, était occupée à jouer mentalement cet ancien jeu allemand que Faust et Marguerite jouèrent ensemble dans le jardin avec la rose épanouie : « Il m'aime… il ne m'aime pas ! »

M Powell, avec ses yeux bleus peu clairvoyants, pouvait voir dans Lucy l'attrait qui attirait Bulstrode à la falaise de l'Est ; mais Lucy elle-même en savait davantage : elle savait d'autres choses amères, cruelles.

— Les attentions du Capitaine Bulstrode pour M Lucy ont été de la dernière évidence, dit M Powel un jour que le Capitaine s'en alla, après une longue matinée employée à faire de la musique, à chanter et à jouer aux échecs.

Comme Lucy détestait cette phrase précieuse ! Personne, aussi bien qu'elle, ne connaissait la valeur de ces attentions. Il y avait six semaines qu'elles étaient à Brighton, et depuis les dernières cinq semaines, le Capitaine avait passé avec elles presque toutes les matinées. Il avait couru à cheval avec elles sur les dunes, il était allé avec elles en voiture au Dyke, il avait flâné avec elles en écoutant la musique, il s'était tenu derrière elles dans leur loge au charmant petit théâtre, et il s'était fait écraser dans le Pavillon pour entendre Grisi et Mario, Alboni et la pauvre Bosio. Il les

avait accompagnées dans toute la série des amusements de Brighton, et n'avait jamais paru fatigué de leur compagnie. Mais malgré tout cela, Lucy savait ce que lui dirait la dernière feuille de la rose, quand les nombreux pétales seraient arrachés, et qu'il ne resterait que la pauvre tige dépouillée. Elle savait qu'il oubliait souvent de tourner le feuillet des sonates de Beethoven, que souvent il traçait des raies vertes dans un horizon qui aurait dû être couleur de pourpre, et retouchait les arbres du premier plan avec du rose ; que souvent il se laissait faire échec et mat par pure inattention, et lui faisait des réponses confuses, au hasard, quand elle lui adressait la parole. Elle savait combien il était agité quand Aurora lisait le Bell's Life, et combien le seul frôlement du journal lui agaçait les nerfs. Elle savait quelle tendresse il témoignait au gros chien presque aveugle, avec quel empressement il lui faisait des amitiés, de quels égards, trahissant presque de la sympathie, il comblait l'énorme et majestueux animal. En un mot, Lucy savait ce que Talbot lui-même ne savait pas encore ; elle savait qu'il tombait rapidement de la tête aux pieds amoureux de sa cousine, et en même temps elle avait une vague idée qu'il aurait beaucoup mieux aimé devenir amoureux d'elle-même, et qu'il luttait aveuglément contre sa passion croissante.

C'était la vérité ; il devenait amoureux d'Aurora. Plus il protestait contre elle, plus il s'exagérait de parti pris les folies de la jeune fille, plus il se défendait contre ce qu'il y aurait d'insensé à l'aimer, et plus il était certain qu'il l'aimait. La lutte même qu'il soutenait la maintenait sans cesse dans sa pensée, au point qu'il finit par être l'esclave de cette séduisante vision, qu'il n'évoquait que pour s'efforcer de l'exorciser.

— Comment pourrais-je l'emmener à Bulstrode et la présenter à mon père et à ma mère ? — pensait-il.

Et à cette pensée, elle lui apparaissait illuminant le vieux manoir de Cornouailles de l'éclat de sa beauté, fascinant son père, ensorcelant sa mère, parcourant les landes, sur sa jument pur sang, et rendant toute la paroisse folle d'admiration pour elle. Il comprenait que ses visites chez Floyd ne tarderaient pas à le compromettre aux yeux des personnes qui habitaient cette maison. Tantôt il se croyait engagé d'honneur à faire à Lucy l'offre de sa main, tantôt il prétendait que personne n'avait le droit de considérer ses attentions comme s'adressant plus particulièrement à l'une qu'à l'autre des jeunes filles. S'il avait su le pénible jeu que Lucy ne cessait de jouer mentalement avec la rose imaginaire, je suis sûr qu'il n'eût pas différé d'une heure à lui proposer de l'épouser ; mais la fille de M Alexandre avait été trop bien élevée pour trahir une des émotions de son cœur, et elle supportait ses angoisses de jeune fille et cachait ses tortures de toutes les heures avec la calme patience habituelle à ces innocents martyrs du sexe féminin. Elle savait que la dernière feuille devait être bientôt détachée, et que les douces souffrances de l'incertitude devaient avoir un terme éternel.

Dieu sait combien de temps Bulstrode eût lutté contre sa passion croissante, sans un événement qui mit fin à son indécision et le plongea dans le désespoir. Cet événement fut l'apparition d'un rival.

Il se promenait avec Aurora et Lucy sur la falaise de l'Ouest dans une après-midi du mois de novembre, lorsqu'un phaéton attelé de deux chevaux s'arrêta tout à coup contre la grille qui les séparait de la route, et un gros homme, enveloppé dans un

énorme plaid écossais qui lui faisait le tour de la taille et des épaules, sauta à bas de la voiture en faisant jaillir la boue sur ses jambes, s'élança vers Talbot, ôta son chapeau en s'approchant de lui, et s'inclina devant les dames comme pour leur faire ses excuses.

— Quoi ? Bulstrode, — dit-il, — qui diable aurait songé à vous rencontrer ici ? J'avais entendu dire que vous étiez dans l'Inde ; mais qu'avez-vous fait pour votre jambe ?

Il était tellement essoufflé de précipitation et d'émotion, qu'il était tout à fait indifférent à la ponctuation ; et ce fut, selon les apparences, tout ce qu'il put faire de garder le silence, le temps que Talbot mit à le présenter aux jeunes filles, en l'annonçant comme étant M. Mellish, un ancien ami et camarade de classe. L'étranger, la bouche et les yeux tout grands ouverts, eut l'air frappé d'une si vive admiration pour les yeux noirs de M Floyd, que le Capitaine se retourna d'un air presque féroce vers lui, en lui demandant ce qui l'avait amené à Brighton.

— La saison de la chasse, mon cher ami, j'étais fatigué du comté d'York ; je connais tous les champs, tous les fossés, toutes les baies, tous les étangs, tous les sauts de loups, tous les taillis des trois Ridings. Je demeure à l'hôtel de Bedford ; j'ai mes chevaux avec moi ; je fais une course demain matin avec vous, si cela vous fait plaisir. La meute se réunit à onze heures… sur la route de Dyke… J'ai un cheval gris qui vous ira parfaitement, il porte mon poids, et vous serez dessus comme dans votre fauteuil.

Talbot en voulut à son ami de ce qu'il parlait de chevaux ; il se sentit furieusement jaloux de lui. C'était peut-être le genre d'homme dont la société serait agréable à Aurora, que ce gros ha-

bitant du comté d'York, au cerveau vide, parlant sans cesse de chevaux et de rendez-vous de chasse. Mais s'étant tout à coup retourné pour examiner M Floyd, il fut enchanté de voir que la jeune fille regardait d'un air distrait les brouillards qui s'accumulaient sur la mer, et paraissait ignorer complètement l'existence de M. John Mellish, de Mellish Park, dans le comté d'York.

Ce John Mellish était, comme je l'ai dit, un gros homme, paraissant même plus gros qu'il n'était, par la raison qu'il portait, artistiquement entortillés autour de ses épaules environ 8 mètres de plaid épais de berger. Il était âgé de trente ans au moins, mais il avait des manières d'un tel entrain d'adolescent, son visage respirait une gaieté si jeune et si naïve, qu'on l'aurait pris pour un garçon de dix-huit ans, échappé récemment de quelque cours public de l'école du christianisme musculaire. Je pense que le révérend Charles Kingsley aurait été heureux de voir ce jeune Anglais, gros et gras, enjoué, à la large poitrine, aux cheveux châtains retroussés sur un front découvert, et la bouche, toujours prête à rire, recouverte d'une épaisse moustache brune. Et quand il riait, il le faisait en éclats si sonores et si joyeux, que les gens qui se trouvaient sur la place de la Parade se retournaient pour regarder le gaillard pourvu de si vigoureux poumons, et souriaient de bon cœur par sympathie pour cette franche hilarité.

Bulstrode aurait donné 100 livres pour être débarrassé de ce bruyant habitant du comté d'York. Quelles affaires avait-il à Brighton ? Le plus vaste comté de l'Angleterre n'était-il pas assez vaste pour le contenir, qu'il fallait qu'il vînt traîner ses façons de campagnard du Nord dans le comté de Sussex, pour ennuyer les amis de Talbot ?

Bulstrode ne fut guère plus satisfait lorsque, après avoir fait quelques pas de plus, la petite société rencontra Floyd, qui était venu chercher sa fille. Le vieillard pria qu'on le présentât à Mellish, et invita ce brave habitant du comté d'York à dîner ce même soir à la falaise de l'Est, au grand mécontentement de Talbot, qui se recula de fort mauvaise humeur, et laissa John faire connaissance avec les jeunes filles. Au bout de dix minutes environ, notre provincial avec ses allures familières s'était insinué dans leurs bonnes grâces, et, au moment où l'on eut atteint la maison du banquier, il était plus à son aise avec Aurora que ne l'était l'héritier des Bulstrode après deux mois de relations. Il escorta la compagnie jusqu'au seuil de la porte, donna des poignées de main aux dames et à Floyd, caressa le gros chien Bow-wow, frappa Talbot sur l'épaule d'une tape aussi lourde qu'un coup de marteau, et reprit à la hâte le chemin de l'hôtel de Bedford pour aller faire sa toilette pour dîner. Il était dans une telle surexcitation, qu'il culbuta les petits garçons et se heurta contre de jeunes élégants, qui se rangèrent tout raides d'ébahissement pour laisser passer ce gros homme si empressé. Il fredonna le refrain d'une chanson de chasse en grimpant le grand escalier qui conduisait à son appartement à l'hôtel de Bedford, et jacassa avec son domestique en s'habillant. Il avait l'air d'un être créé tout exprès pour être heureux, pour posséder et dépenser une belle fortune. Des gens qui lui étaient complètement étrangers couraient après lui et lui rendaient service par spéculation, sachant instinctivement qu'ils seraient amplement récompensés de leurs peines. Les garçons de café abandonnaient les autres tables pour servir celle à laquelle il s'était assis. Les ouvreuses de loges laissaient des compagnies de six personnes frissonner dans les tristes corridors, tandis qu'elles trouvaient une place pour Mellish. Les mendiants, dans un en-

droit très-encombré, le reconnaissaient dans la foule, se pendaient après lui, et ne s'éloignaient pas sans emporter une aumône sortie de son grand gilet. Il dépensait toujours son argent pour le plaisir d'autrui. À Mellish Park il avait une armée de vieux domestiques, qui l'adoraient et le tyrannisaient à la façon des gens de leur espèce. Ses écuries étaient remplies de chevaux boiteux, ou ayant l'œil vairon, ou mis hors de service par quelque autre infirmité, mais vivant de ses bienfaits comme une joyeuse bande d'indigents de la race chevaline, et consommant autant de grains qu'il en eût fallu pour nourrir une écurie de chevaux de course. Il payait continuellement des objets qu'il n'avait ni demandés ni eus en sa possession ; il était sans cesse trompé par les chères et honnêtes créatures dont il était entouré, et qui, bien qu'elles fissent de leur mieux pour le ruiner, se seraient, comme on dit, jetées dans le feu pour le servir, lui seraient restées attachées, auraient travaillé pour lui, et l'auraient entretenu de ces mêmes épargnes, fruit des vols commis à son préjudice, une fois que la ruine serait arrivée. John avait-il la migraine, tout le monde dans cette maison désordonnée était malheureux et mal à l'aise tant que l'indisposition n'était pas passée ; parmi les garçons d'écurie, parmi les bonnes de la maison, c'était à qui apporterait et ferait essayer son remède pour le guérir. Si vous aviez dit à Mellish Part que le visage blond et les larges épaules de John n'étaient pas le type le plus élevé de la beauté et de la grâce viriles, vous auriez été méprisé comme un être dénué de goût et de jugement. Aux yeux de cette valetaille, Mellish, en veste de chasse et en bottes à revers, était plus beau que l'Apollon du Belvédère dont une statue en bronze ornait une niche du vestibule. Si vous leur aviez dit qu'il n'était pas indispensable de peser 14 stones pour atteindre la perfection de la beauté humaine, ou qu'il

était possible qu'il existât des mérites d'un ordre plus relevé que celui de mener des unicorns, de tuer quatorze pièces de gibier dans une matinée, de faire rentrer l'épaule de la jument baie dans l'articulation le jour où elle se l'était démise à la chasse, de vaincre Joe Millings, le boxeur d'East-Riding, sans seulement prendre haleine : ces naïfs domestiques du comté d'York vous auraient volontiers ri au nez. Bulstrode se plaignait que tout le monde le respectait et que personne ne l'aimait. Mellish aurait pu articuler la contrepartie de cette plainte, s'il y eût pensé. Qui pouvait s'empêcher d'aimer le brave, le généreux gentleman dont la maison et la bourse étaient ouvertes à tout son voisinage ? Qui pouvait éprouver le moindre sentiment de respect pour le maître aux allures familières et amicales, qui se mettait à table dans la vaste cuisine de Mellish Park, entouré de ses chiens et de ses domestiques, auxquels il racontait les aventures de la chasse du jour, jusqu'à ce que le vieux chien aveugle couché à ses pieds levât sa grosse tête, et fît entendre une faible musique ? Non ; Mellish était charmé d'être aimé, et il ne s'inquiétait jamais de la qualité de l'affection dont il était l'objet. Pour lui, tout était de l'or vierge le plus pur ; et vous auriez pu lui tenir une conversation de douze heures consécutives sans le convaincre que les hommes et les femmes étaient de vils mercenaires, et que, si ses domestiques, ses fermiers et les pauvres des alentours l'aimaient, c'était à cause des bienfaits temporels qu'ils recevaient de lui. Il était aussi peu méfiant qu'un enfant, qui croit que les fées qu'il voit jouer la pantomime sont toujours des fées, et que l'arlequin est né dans son costume bigarré et avec son masque noir. Il était aussi accessible à la flatterie qu'une écolière qui distribue le contenu de son panier à un cercle de camarades qui la flagornent. Quand on lui disait qu'il était bon enfant, il le croyait, tombait

d'accord avec ceux qui le lui disaient, et s'imaginait que le monde était en somme le séjour de la franchise et de la cordialité, et que tous les hommes étaient bons. N'ayant jamais d'arrière-pensées, il n'en cherchait pas dans les paroles d'autrui ; mais il croyait que chacun exprimait sa véritable pensée, et plaisait ou déplaisait à ses semblables aussi franchement et aussi involontairement que lui. S'il eût été vicieux, nul doute qu'il n'eût tourné tout à fait mal et ne fût devenu un bandit ; mais comme il était doué d'une nature instinctivement pure et loyale, ses plus grandes folies n'étaient pas plus sérieuses que celles d'un gros écolier qui pèche par excès d'entrain. Il avait perdu sa mère un an après sa naissance, et son père était mort quelque temps avant sa majorité ; de sorte qu'il n'avait eu personne pour contrôler ses actions, et c'était quelque chose que de pouvoir, à l'âge de trente ans, se rappeler une enfance et une jeunesse sans tache, qui eussent pu être souillées de la fange des égouts et infectées de l'odeur des mauvais lieux. N'avait-il pas raison d'en être fier ?

Ya-t-il, après tout, quelque chose d'aussi noble qu'une vie pure et sans tache, un beau tableau sans aucune ombre disparate dans le fond, un poème coulant, sans le moindre vers, défectueux, raboteux, qui dépare la poésie, un livre sublime sans une page indigne, une histoire simple, bonne à donner à lire à nos enfants ? Aucune grandeur peut-elle être plus grande ? aucune noblesse peut-elle être plus vraiment noble ?

Je suis fier des deux jeunes gens qui agissent dans ce récit, par la simple raison que je n'ai à pallier aucun fait douteux dans l'histoire de l'un ou de l'autre. Je puis ne pas réussir à vous les faire aimer, mais je puis vous promettre que vous n'aurez pas lieu de rougir d'eux. Peut-être Talbot Bulstrode vous déplaira-t-il à cause

de sa hautaine fierté ; John Mellish vous fera peut-être simplement l'impression d'un provincial ignorant et maladroit ; mais ni l'un ni l'autre ne vous choqueront par une parole déplacée ou par une pensée indigne.

06

Chez Floyd le dîner fut très-gai, et quand Mellish et Bulstrode quittèrent la falaise de l'Est pour se diriger vers l'ouest à onze heures du soir, l'habitant du comté d'York dit à son ami qu'il n'avait jamais passé soirée plus agréable. Il faut, toutefois, accepter cette déclaration avec quelque réserve, car John avait l'habitude de la faire environ trois fois par semaine ; mais il avait été vraiment heureux dans la société de la famille du banquier, et, ce qui était mieux encore, il était disposé à adorer Aurora sans plus de façons.

Quelques brillants sourires, quelques regards étincelants, une conversation un peu animée à propos de chasses et de courses, joints à quelques verres de ces vins capiteux qu'Archibald importait du beau pays baigné par la Moselle, avaient suffi pour tourner la tête à Mellish et le faire pérorer sans retenue, au clair de la lune, sur les mérites de la belle héritière.

— Je crois vraiment que je mourrai garçon, Talbot, — dit-il, — à moins que je ne parvienne à épouser cette jeune fille. Il n'y a qu'une demi-douzaine d'heures que je la connais, et je suis déjà amoureux d'elle des pieds à la tête. Qu'est-ce qui m'a bouleversé comme cela, Bulstrode ? J'ai vu d'autres jeunes filles qui avaient des yeux et des cheveux noirs, et elle ne se connaît pas plus aux

chevaux que la moitié des femmes du comté d'York ; ainsi ce n'est pas cela. Qu'est-ce donc, alors ?

Il s'arrêta tout court contre un poteau de réverbère, et regarda vivement son ami en lui adressant cette question.

Talbot grinça des dents et garda le silence.

— Il est inutile de lutter contre sa destinée, — pensait-il ; — le charme exercé par cette femme produit le même effet sur les autres que sur moi-même ; et pendant que je discute ma passion et que j'y résiste, un écervelé comme ce Mellish se met sur les rangs, et celui-là l'emportera sans doute sur moi.

Arrivé sur les marches de l'hôtel du Vieux Vaisseau, il souhaita le bonsoir à son ami, alla droit à sa chambre, où il s'assit à la fenêtre ouverte pour respirer l'air doux et frais d'une nuit de novembre, et regarda la mer éclairée par la lune. Il résolut de faire sa déclaration à Aurora le lendemain avant midi.

— Pourquoi hésiterais-je ?

Il s'était posé cette question cent fois déjà, et il avait toujours été incapable d'y répondre ; et cependant il avait hésité. Il ne pouvait pas se défaire d'une vague idée qu'il y avait quelque mystère dans la vie de cette jeune fille, quelque secret connu seulement d'elle et de son père, quelque tache sur l'histoire du passé, faisant ombre sur le présent. Et cependant, comment cela pourrait-il être ?

— Comment cela pourrait-il être ? — se demanda-t-il, — toute sa vie ne compte que dix-neuf années, et j'ai mainte et mainte fois entendu raconter la manière dont ces années s'étaient écoulées. Que de fois j'ai adroitement amené Lucy à me dire la simple

histoire de l'enfance de sa cousine ! Les gouvernantes et les maîtres qui étaient allés et venus à Felden ; les poneys, les chiens, les petits chats et les poulains favoris ; la petite amazone écarlate, qui avait été faite pour l'héritière, quand elle galopait à la suite des chiens avec son cousin André. Les fautes les plus graves que j'ai pu découvrir dans ces premières années sont quelques vases de porcelaine brisés, et une grande quantité d'encre renversée sur des thèmes français mal écrits. Après avoir été élevée dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Aurora a été conduite à Paris dans une pension pour achever son éducation ; et toute sa vie a été la vie ordinaire des autres jeunes filles de sa position, et elle ne diffère d'elles qu'en ce qu'elle est bien plus séduisante, et un peu plus volontaire que la majorité.

Talbot riait en lui-même de ses doutes et de ses hésitations.

— Quelle brute soupçonneuse je fais, — se disait-il, — quand je me figure être tombé sur le mot de quelque énigme, parce que la voix du vieillard respire une tendresse mélancolique quand il adresse la parole à sa fille unique ! Si j'avais soixante-sept ans et que j'eusse une fille comme Aurora, à mon amour ne se mêlerait-il pas toujours un sinistre pressentiment, l'horrible crainte que quelque chose ne vînt me l'enlever ? Je ferai demain ma déclaration à M Floyd.

Si Talbot eût été tout à fait franc avec lui-même, il aurait peut-être ajouté :

— Ou John Mellish lui demandera sa main le lendemain.

Le lendemain en effet, avant midi, Bulstrode se présenta à la maison de la falaise de l'Est, mais il trouva sur le pas de la porte Mellish qui parlait au groom de M Floyd en examinant les che-

vaux qui attendaient les jeunes filles ; car elles allaient faire une promenade à cheval, et Mellish devait les accompagner.

— Si vous voulez vous joindre à nous, Bulstrode, — dit avec bonhomie l'habitant du comté d'York, — vous pouvez monter le cheval gris dont je vous ai parlé hier. Saunders retournera le chercher.

Talbot rejeta cette offre d'un air assez maussade.

— J'ai mes chevaux ici, je vous remercie, — répondit-il, — mais si vous voulez envoyer votre groom à l'écurie dire au mien de les amener, je vous serai obligé.

Après avoir fait cet appel à sa complaisance, Bulstrode tourna le dos à son ami, traversa la route et, croisant ses bras sur la grille, se mit à regarder la mer d'un air résolu. Mais au bout de cinq minutes, les jeunes filles parurent sur le pas de la porte, et Talbot, se retournant en entendant leur voix, fut obligé de traverser de nouveau la route, afin d'avoir la chance de prendre le pied d'Aurora dans sa main, au moment où elle s'élancerait pour monter en selle ; mais Mellish arriva avant lui, et la jument de M Floyd faisait des courbettes sous la main légère de sa maîtresse, avant que le Capitaine pût intervenir. Il laissa le groom assister Lucy, et étant monté sur son cheval, aussi promptement que lui permettait la raideur de sa jambe, il se disposa à prendre place à côté d'Aurora. Il arriva encore trop tard ; M Floyd avait descendu la colline au petit galop, accompagnée de Mellish, et il fut impossible pour Talbot de quitter la pauvre Lucy, qui était une timide écuyère.

Le Capitaine n'admirait jamais si peu Lucy, que lorsqu'elle était à cheval. Sa sainte, au visage pâle, avec son auréole de che-

veux aux reflets d'or, lui paraissait fort déplacée sur une selle. Il se reportait au jour où il était venu le matin à Felden, et il se rappelait combien il l'avait admirée, combien elle répondait exactement à son idéal, et combien il était déterminé à se laisser captiver par elle plutôt que par Aurora.

— Si elle était tombée amoureuse de moi, — pensait-il, — j'aurais fait claquer mes doigts au nez de l'héritière aux noirs sourcils, et j'aurais en définitive épousé cet ange à la blonde chevelure. C'est ce que j'avais l'intention de faire, lorsque j'ai vendu mon brevet. Ce n'est pas pour l'amour d'Aurora que j'ai quitté l'armée ; ce n'est pas Aurora que j'ai suivie ici. Qui ai-je suivi ?... Qu'ai-je suivi ?... je serais curieux de le savoir. Ma destinée, je le suppose, qui me fait danser une danse magique, que je n'aurais jamais pensé exécuter à l'âgé mûr de trente-trois ans. Si seulement Lucy m'eût aimé, c'eût pu être tout différent.

Il était si fâché contre lui-même, qu'il était presque porté à en vouloir à la pauvre Lucy, de ce qu'elle ne le tirait pas des pièges d'Aurora. S'il avait pu lire dans ce cœur innocent, pendant qu'il chevauchait dans un morne silence, à travers les herbes rabougries sur les vastes dunes ! S'il avait pu connaître la douleur lente et navrante, qui déchirait ce tendre sein, pendant que la placide jeune fille, qui était à son côté, levait de temps en temps ses yeux, bleus pour observer à la dérobée son profil sévère et son front mélancolique ! S'il avait plus tard pu deviner son secret, lorsqu'en parlant d'Aurora, il trahit hautement pour la première fois le mystère de son propre cœur ! S'il avait pu savoir jusqu'à quel point le paysage s'effaçait dans de sombres ténèbres, aux yeux de la jeune fille, et avec quelle rapidité la lande brunie fuyait sous les sabots de son coursier, qui finit par paraître l'entraîner de plus en

plus dans un abîme sans fond de souffrance et de désespoir ! Mais il ne savait rien de tout cela ; et il considérait Lucy comme une jeune et jolie fille bien froide qui serait sans doute enchantée de porter une brillante toilette de demoiselle d'honneur, à la noce de sa cousine.

Ce soir-là il se donna à la falaise de l'Est un dîner, auquel durent assister John et Talbot ; et le Capitaine prit la ferme résolution de pousser les choses au dénoûment avant la fin de la soirée.

Bulstrode se serait fâché pour tout de bon contre n'importe qui l'eût observé de trop près ce soir-là, au moment où il attachait à son étroite cravate son solitaire monté sur or, devant le miroir suspendu à la fenêtre cintrée de l'hôtel du Vieux Vaisseau. Il était honteux de lui-même, parce que, sans cause, il avait été brusque à l'égard de son domestique, qu'il avait congédié brutalement, avant de commencer sa toilette, et qu'il n'avait pas le courage de le rappeler maintenant que ses mains contractées refusaient de le servir. Il répandit une demi-bouteille de parfum sur ses bottes vernies, et se barbouilla le visage avec une affreuse composition, dans laquelle il entrait de la cire, et qui devait, selon les promesses de l'étiquette, lui lisser la moustache sans la graisser. Il cassa un des pots de cristal de son nécessaire de toilette, et mit les morceaux de verre cassé dans la poche de son gilet par pure absence d'esprit. Il s'étrangla presque avec le col circulaire et inflexible dans lequel, en sa qualité de gentleman, il était de son devoir de s'emprisonner le cou, et il aurait pu se donner des coups sur la tête avec le dos d'ivoire de ses brosses à cheveux, dans son transport de colère contre sa chevelure courte et obstinée qui ne frisait qu'à l'envers. Quand il sortit enfin de sa

chambre, ce fut plein de dépit, s'imaginant que tous les domestiques de l'hôtel connaissaient son secret et savaient parfaitement toutes les émotions de son cœur, et que le chien de Terre-Neuve lui-même, couché sur le pas de la porte, avait vent de la vérité, au moment où il leva sa grosse tête pour regarder le Capitaine, puis la laissa retomber presque aussitôt en bâillant d'un air de nonchalance et de dédain.

Bulstrode offrit une poignée de débris de verre cassé au cocher qui le conduisit à la falaise de l'Est ; ensuite, sans y faire attention, en remplacement de ce mode anormal de payement, il lui donna 15 shillings en monnaie d'argent.

— Il faut qu'il y ait eu deux ou trois tremblements de terre, et une éclipse de lune ou de soleil, ou quelque catastrophe analogue dans quelque partie du globe, — pensa-t-il, — car cette planète, qui va son petit bonhomme de chemin, me paraît toute bouleversée.

Le monde se limitait pour lui à Brighton et Brighton, c'était le clair de lune azuré, la mer aux lueurs blanchâtres, la lumière étincelante, éblouissante du gaz, la soupe au lièvre, la morue, les huîtres ; c'était, avant tout et surtout, Aurora. Oui, Aurora, qui portait une robe de soie blanche et une couronne d'or mat dans les cheveux, Aurora qui, ce soir-là, ressemblait plus que jamais à Cléopâtre, Aurora, qui souffrit que Mellish lui offrît le bras pour la conduire à table. Comme Talbot prit en haine la grosse figure blonde de l'habitant du comté d'York, et ses yeux bleus, et ses dents blanches, en apercevant les deux jeunes gens de l'autre côté d'une barrière de cristaux, de vaisselle d'argent, de fleurs, de bougies, de pots de cornichons et d'autres ingrédients !

— C'est une superbe occasion perdue, — se dit en aparté le Capitaine mécontent, oubliant qu'il n'aurait guère pu faire une déclaration à M Floyd à table, pendant le dîner, au milieu du bruit des verres et des fourchettes, ayant à ses côtés un gros laquais poudré lui présentant un entremets ou une saucière pendant qu'il serait en train de poser la fatale question.

Le moment désiré vint quelques heures plus tard, et Talbot n'eut plus d'excuses pour différer.

Le temps était doux pour une soirée de novembre, et les trois fenêtres du salon étaient ouvertes du plancher au plafond. On avait du plaisir à fuir la brûlante lumière du gaz pour venir se reposer la vue sur la vaste étendue de l'Océan éclairé par la lune, parsemé çà et là d'une blanche voile, brillant dans l'ombre de la nuit. Bulstrode s'assit près d'une des fenêtres et se mit à contempler ce paisible spectacle, dont, je le crains bien, il appréciait très-peu la beauté. Il souhaitait que les convives s'éloignassent et le laissassent seul avec Aurora. Il était près de onze heures ; et il était grandement temps de s'en aller. Mellish, naturellement, n'allait pas manquer d'insister pour attendre Talbot ; c'était là une des choses qu'un homme devait endurer sans mot dire de la part d'une ancienne connaissance d'école. Tout Rugby pourrait tourner contre lui dans un jour ou deux et lui disputer les sourires d'Aurora. Mais Mellish était engagé dans une conversation très-animée avec Floyd, dans les faveurs de qui il était parvenu à s'insinuer avec une habileté consommée ; les invités se retirèrent un à un, et Aurora, se laissant aller à un bâillement indolent qu'elle prit peu la peine de cacher, vint se réfugier sur le large balcon en fer. Lucy était assise à une table à l'autre extrémité de la salle, feuilletant un livre illustré.

Bulstrode se rendit au balcon, et la terre cessa de tourner pendant dix minutes environ et toutes les étoiles du ciel répandirent leur lumière douce et azurée sur ce jeune homme à cette crise suprême de son existence.

Aurora était appuyée contre une mince colonnette en fer, regardant de côté la ville, et la mer au-delà de la ville. Elle était enveloppée dans une mante de soirée. C'était un vêtement qui n'était ni raide, ni apprêté, ni couvert de broderies, mais une ample draperie d'étoffe moelleuse de laine écarlate, comme Sémiramis elle-même aurait pu en porter.

— Elle a l'air de Sémiramis, — se dit Talbot. — Comment ce banquier écossais et son épouse du comté de Lancastre ont-ils fait pour avoir une Assyrienne pour fille ?

Il débuta brillamment, ce jeune homme, comme font les amants en général.

— Je crains que vous ne vous soyez fatiguée ce soir, mademoiselle Floyd, fit-il observer.

Aurora étouffa un bâillement en lui répondant.

— Je suis un peu lasse.

Ce n'était pas fort encourageant. Comment allait-il entamer un discours éloquent, quand elle pouvait s'endormir au beau milieu ? Mais il se détermina, se lança immédiatement en plein dans son sujet, et lui déclara qu'il l'aimait, qu'il avait lutté contre sa passion, qui était trop forte pour lui, qu'il l'aimait comme il pensait n'avoir jamais aimé créature au monde, et qu'il se jetait à ses genoux en toute humilité pour attendre de ses lèvres sa sentence de vie ou de mort.

Elle garda le silence quelques instants. La lueur de la lune éclairait son profil que le Capitaine pouvait voir distinctement, et ces lèvres si chères tremblaient visiblement. Puis, détournant à demi le visage, elle lui répondit par des paroles qui semblaient sortir lentement et péniblement d'un gosier étranglé. Cette réponse était-elle un refus ?

Ce n'était pas ce non que prononcent ordinairement les jeunes filles, qui veut dire oui le lendemain, ou qui signifie peut-être que vous ne vous êtes pas jeté a genoux dans un suffisant transport de désespoir ; non, ce n'était rien de ce genre ; mais une négation prononcée avec calme, avec réflexion, nettement, comme si elle eût craint de l'abuser en ajoutant une syllabe qui aurait pu laisser une ouverture par laquelle l'espérance eût pu se glisser dans le cœur du jeune homme. Il était refusé ! Pendant un instant, ce fut tout au plus s'il put y croire. Il était porté à s'imaginer que la signification de certains mots avait changé subitement, ou qu'il avait eu l'habitude de se méprendre toute sa vie sur leur sens, plutôt que de croire tout bonnement que ces mots signifiaient la dure vérité, c'est-à-dire que lui, Talbot Raleigh, Bulstrode de Bulstrode Castle, et d'origine saxonne, avait été refusé par la fille d'un banquier de Lombard Street.

Il garda le silence une demi-heure ou à peu près, à ce qu'il lui sembla, afin de se recueillir avant de reprendre la parole.

— Puis-je… oser m'informer, — dit-il (comme cette tournure de phrase avait l'air horriblement banal ! il n'aurait pu se servir d'une plus piteuse s'il se fût enquis d'un appartement meublé), — puis-je vous… demander si un attachement antérieur pour quelqu'un de plus digne…

— Oh ! non… non… non…

Cette réponse le surprit si subitement, qu'elle l'abasourdit autant que le refus qu'il venait d'essuyer.

— Et cependant votre décision est irrévocable ?

— Tout à fait irrévocable.

— Pardonnez-moi si je suis importun ; mais… mais M. Floyd a peut-être formé des vues plus élevées.

Il fut interrompu par un sanglot étouffé, et elle détourna le visage qu'elle cacha dans ses mains.

— Des vues plus élevées ! — dit-elle, — le pauvre cher vieillard ; non… non… assurément…

— Excusez-moi si je vous importune de ces questions, mais il est bien pénible de penser que, vous trouvant libre de vos affections, je ne puisse obtenir une ombre de probabilité sur laquelle je puisse bâtir une espérance pour l'avenir.

Pauvre Talbot ! Talbot, le logicien, le raisonneur serré, parlant de bâtir des espérances sur des ombres avec la stupidité d'un amoureux en délire !

— Il est bien dur de renoncer à la pensée que vous ne reviendrez jamais sur votre décision de ce soir, Aurora…

Il s'arrêta un instant sur son nom, d'abord parce qu'il était doux à prononcer, et, en second lieu, dans l'espoir qu'elle parlerait.

— Il est bien dur de me souvenir de l'échafaudage de bonheur que j'avais osé élever et de le voir renverser ce soir pour toujours.

Talbot oubliait complètement que, jusqu'à l'époque de l'arrivée de Mellish, il s'était continuellement prononcé contre sa passion et s'était mainte et mainte fois dit à lui-même qu'il serait un fou consommé s'il se laissait jamais séduire au point de faire sa femme d'Aurora. Il accomplissait la contre-partie de la fable du renard ; car il avait été disposé à faire la grimace aux raisins pendant qu'il les croyait à sa portée, et, maintenant qu'il ne pouvait plus les atteindre, il se figurait que jamais fruit si délicieux n'avait mûri pour tenter l'homme.

— Si… si… — dit-il, — mon sort eût été plus heureux… je sais combien mon père, le pauvre sir John, aurait été fier du choix de son fils aîné.

Comme il se sentait honteux de la mesquinerie de ce langage ! Il avait construit cette phrase adroite afin de rappeler à Aurora quel était l'homme qu'elle refusait. Il essayait de la séduire par l'appât de la baronnie dont il devait hériter en son temps. Mais elle ne fit aucune réponse à ce pitoyable appel. Talbot étouffait presque de mortification.

— Je vois… je vois… — dit-il, — que c'est sans espoir. Bonsoir, mademoiselle Floyd.

Elle ne se retourna même pas pour le regarder au moment où il quitta le balcon ; mais, enveloppée étroitement dans sa draperie rouge, elle se tint debout au clair de la lune, et des larmes muettes coulèrent lentement le long de ses joues.

— Des vues plus élevées !… — s'écria-t-elle amèrement, répétant une expression dont Talbot s'était servi ; — des vues plus élevées !… Dieu l'entende !

— Il faut que je vous dise bonsoir et adieu en même temps, — dit Bulstrode à Lucy en lui donnant une poignée de main.

— Adieu ?

— Oui, je quitte Brighton demain de bonne heure.

— Si subitement ?

— Mais, pas précisément subitement. J'ai toujours eu l'intention de voyager cet hiver. Puis-je faire quelque chose pour vous, au Caire ?

Il était si pâle, il avait l'air si froid, si malheureux, qu'elle eut presque pitié de lui ; pitié de lui, malgré la joie étrange qui lui gonflait le cœur. Aurora l'avait refusé, c'était parfaitement clair… elle l'avait refusé… lui !

Les doux yeux bleus de la jeune fille s'emplirent de larmes en pensant qu'un demi-dieu avait dû endurer pareille humiliation. Talbot lui serra tendrement la main dans la sienne qui était moite. Il put lire de la pitié dans ce tendre regard, mais il ne possédait pas de dictionnaire qui pût lui aider à en traduire le sens le plus caché.

— Vous souhaiterez le bonsoir pour moi à votre oncle, Lucy, — dit-il.

C'était la première fois qu'il l'appelait Lucy ; mais qu'importait maintenant ? Sa grande affliction le rangeait à part des autres hommes et lui donnait de tristes privilèges.

— Bonsoir, Lucy, bonsoir et adieu ! Je… j'espère vous revoir dans un an ou deux.

Le pavé de la falaise de l'Est semblait une couche d'air sous les bottes de Bulstrode lorsqu'il s'en retourna à grands pas vers l'hôtel du Vieux Vaisseau ; car, un fait particulier, c'est que, dans nos moments de trouble ou de joie extrême, il nous arrive de perdre entièrement conscience de la terre que nous foulons aux pieds et de flotter dans une atmosphère de sublime égoïsme.

Le Capitaine ne quitta pas Brighton le lendemain pour commencer son voyage pour l'Égypte. Il resta dans la ville d'eaux à la mode, mais il renonça résolûment au voisinage de la falaise de l'Est, et, comme le temps était humide, il alla faire une agréable promenade aux ruines de Shoreham, et, comme Shoreham est un joli endroit, il fut sans doute grandement ranimé par cet exercice.

En revenant, vers quatre heures, par le brouillard, le Capitaine rencontra Mellish tout près de la barrière de péage, en dehors de Cliftonville.

Les deux hommes se regardèrent l'un l'autre comme frappés d'effroi.

— Où allez-vous donc ? — demanda Talbot.

— Je m'en retourne dans le comté d'York par le premier convoi partant de Brighton.

— Mais le chemin qui mène à la station n'est pas par ici !

— Non ; mais on est en train de mettre mes chevaux dans ma malle, et mes chemises partent par le convoi de bestiaux de Leeds, et…

Talbot éclata de rire, d'un rire rauque, amer, mais qui soulagea énormément la poitrine surchargée de ce gentleman.

— Mellish, — dit-il, vous avez fait une déclaration à Aurora Floyd.

L'habitant du comté d'York devint écarlate.

« Ce… ce… n'est pas bien de sa part de vous l'avoir répété, dit-il en balbutiant.

— M Floyd ne m'a jamais soufflé mot sur ce sujet. J'arrive à l'instant de Shoreham, et vous ne faites que de quitter la falaise de l'Est. Vous avez fait votre déclaration et vous avez été repoussé.

— Oui, — murmura John, — et c'est diablement dur, après lui avoir promis qu'elle entretiendrait tout un haras de chevaux de course, si elle le voulait ; qu'elle entraînerait autant de poulains que cela lui ferait plaisir pour le Derby ; qu'elle donnerait elle-même ses ordres à l'entraîneur, et que je ne m'en mêlerais jamais ; et… et… Mellish Park est un des plus beaux endroits du comté, et je lui aurais gagné un morceau de ruban bleu pour attacher ses jolis cheveux noirs.

— Ce vieux Français avait raison, — marmotta le Capitaine, — il y a une grande satisfaction à voir les malheurs d'autrui. Si je vais chez mon dentiste, j'aime à trouver un autre malade dans la salle d'attente ; et j'aime à me faire arracher ma dent le premier, puis à le voir me regarder d'un œil d'envie lorsque je sors de la salle de torture, sachant que ma peine est terminée, tandis que la sienne va avoir son tour. Adieu, Mellish, et que Dieu vous garde ! Vous n'êtes pas un trop mauvais diable, après tout.

Talbot se sentait presque gai lorsqu'il se rendit à son hôtel ; il mangea une côtelette de mouton à la sauce tomates et but une

pinte de vin de Moselle à son dîner ; la nourriture et le vin le réchauffèrent, et comme il n'avait pas fermé l'œil la nuit précédente, il tomba dans un sommeil lourd et agité, et il rêva qu'il était au Caire (ou à un endroit qui aurait été cette ville, si ce n'avait été tantôt le château de Bulstrode, et tantôt un salon du club d'Albany), et qu'Aurora était avec lui ; elle était drapée dans la pourpre impériale, avec des hiéroglyphes sur le bord de sa robe, et elle portait une veste de satin blanc soutaché d'écarlate, comme il en avait vu aux écuyers du premier rang dans une grande course. Bulstrode se leva le lendemain de grand matin, avec la ferme intention de quitter le comté de Sussex par le convoi express de huit heures quarante-cinq minutes ; mais, tout à coup, se souvenant qu'il n'avait que faiblement manifesté sa reconnaissance à Floyd pour son cordial accueil, il se décida à faire le sacrifice de ses penchants sur l'autel de la politesse, et à aller encore une fois à la falaise de l'Est pour prendre congé du banquier. Une fois qu'il eut pris cette résolution, le Capitaine se serait volontiers hâté de se rendre à l'instant même chez Floyd ; mais, trouvant qu'il n'était que sept heures et demie, il fut forcé de mettre un frein à son impatience et d'attendre une heure plus convenable.

— Pourrais-je y aller à neuf heures ?... À peine... À dix ?... Oui, certainement, et je pourrai ensuite partir par le convoi de onze heures.

Il renvoya son déjeuner sans y avoir touché, et s'assit en regardant sa montre (il lui tardait de voir le temps s'écouler ; il était fou d'impatience), et cependant il s'échauffait et s'agitait de plus en plus à mesure que l'heure approchait.

Àneuf heures trois quarts il mit son chapeau et sortit de l'hôtel.

— M. Floyd est à la maison, — lui dit le domestique, — en haut, dans le petit cabinet, à ce que je pense.

Talbot n'attendit pas davantage.

— Vous n'avez pas besoin de m'annoncer, — dit-il, je sais où trouver votre maître.

Le cabinet était au même étage que le salon, et, arrivé près de la porte de cette dernière pièce, Talbot s'arrêta un instant. La porte était ouverte, le salon vide ; non, pas vide : Aurora y était, assise, le dos tourné de son côté, et la tête appuyée sur les coussins de son fauteuil. Il s'arrêta encore un instant pour admirer cette belle tête, qu'il ne voyait que par derrière, avec sa couronne de cheveux noirs si soyeux ; puis il fit un pas ou deux dans la direction du cabinet du banquier ; puis il s'arrêta de nouveau, puis il se retourna, entra dans le salon, et ferma la porte derrière lui.

Elle ne bougea pas lorsqu'il s'approcha d'elle, et elle ne répondit pas lorsqu'il balbutia son nom. Son visage était pâle comme celui d'une morte, et ses mains sans force, immobiles, pendaient sur les coussins du fauteuil. Un journal gisait à ses pieds. Elle s'était tranquillement évanouie pendant qu'elle était là toute seule, et il n'y avait personne pour lui faire reprendre ses sens.

Talbot jeta les fleurs qui étaient dans un verre sur la table, et répandit des gouttes d'eau sur le front d'Aurora ; ensuite, roulant son fauteuil près de la fenêtre ouverte, il lui mit le visage à l'air. Au bout de deux ou trois minutes, elle commença à trembler violemment ; un moment après, elle ouvrit les yeux et le regarda ; en

même temps, elle porta ses mains à sa tête, comme si elle essayait de se souvenir de quelque chose.

— Talbot, — dit-elle, — Talbot.

Elle l'appelait par son nom de baptême, elle qui, trente-cinq heures auparavant, lui avait froidement interdit d'espérer.

— Aurora !... — s'écria-t-il, — Aurora !... je venais faire mes adieux à votre père ; mais je me trompais moi-même. Je suis venu vous demander encore une fois, une fois pour toutes, si votre décision d'avant-hier soir est irrévocable.

— Dieu sait si j'ai pensé qu'elle l'était quand je l'a prononcée...

— Mais elle ne l'était pas ?

— Désirez-vous que je la révoque ?

— Si je le désire ?... si je...

— Puisque vous le voulez réellement, je la révoquerai ; car vous êtes un homme brave et honorable, Capitaine Bulstrode, et je vous aime beaucoup.

Dieu sait dans quelles exaltations il serait tombé ; mais elle leva la main comme pour lui dire : « Assez pour aujourd'hui, si vous m'aimez, » et elle sortit précipitamment de la salle. Il avait accepté la coupe de bang que la sirène lui avait offerte, et il l'avait bue jusqu'à la lie ; il était enivré. Il se jeta dans le fauteuil sur lequel Aurora s'était assise, et, dans la distraction de sa joyeuse ivresse, il ramassa le journal qui était étendu à ses pieds. Il frissonna malgré lui en regardant le titre : c'était le Bell's Life. C'était un numéro sale, chiffonné, maculé de taches de bière, et répandant une odeur infecte de mauvais tabac. Il était adressé à

M Floyd ; l'adresse était écrite dans un griffonnage et avec une orthographe qui aurait déshonoré un garçon de cabaret.

« Mamzelle Floyd
« Fell dun wodes,
« Kentg. »

Le journal avait été renvoyé à Aurora par la femme de charge de Felden. Talbot jeta avidement les yeux sur la première page ; elle était presque entièrement remplie d'annonces (et quelles annonces !) mais, dans une colonne, il y avait un article intitulé :

Affreux accident en Allemagne.
Mort d'un jockey anglais.

Bulstrode ne sut jamais pourquoi il lut le récit de cet accident. Ce n'était aucunement intéressant pour lui, attendu que c'était le compte-rendu d'une course au clocher en Prusse, dans laquelle un jockey anglais et un cheval français avaient été tués. On exprimait de vifs regrets pour la perte du cheval, mais aucun pour celle de l'homme qui le montait, et qui, disait-on, était très-peu connu dans le monde du sport ; mais, dans un paragraphe un peu plus bas, on ajoutait ce renseignement, qu'on s'était évidemment procuré au dernier moment :

Le jockey se nommait Conyers.

07

Floyd reçut la nouvelle du choix de sa fille avec un orgueil et une satisfaction manifestes. On eût dit que le père et la fille avaient

été délivrés d'un lourd fardeau qui pesait sur leur existence, d'un nuage qui les enveloppait d'une ombre sinistre.

Le banquier ramena sa fille à Felden, avec Bulstrode dans son convoi ; et l'appartement tendu de toile perse fut préparé pour l'ex-hussard, qui devait passer les fêtes de Noël à Felden.

M Alexandre et son mari furent installés avec leur famille dans l'aile du couchant ; M. et M André furent logés à l'angle situé au levant ; car c'était la coutume hospitalière du vieux banquier de réunir ses parents autour de lui au commencement de décembre, et de les garder jusqu'à ce que les cloches de l'église de Beckenham eussent annoncé le nouvel an.

Les joues de Lucy avaient beaucoup perdu de leurs couleurs délicates, quand elle revint à Felden ; et tous ceux qui observèrent ce changement s'accordèrent à dire que l'air de la falaise de l'Est et les vents d'automne soufflant à travers les dunes glaciales avaient été trop vifs pour le tempérament de la jeune fille.

Aurora paraissait plus belle et plus éblouissante encore, depuis le jour où elle avait accepté la main de Bulstrode. Ses manières respiraient une dignité fière, qui lui convenait mieux que la douceur sied à des femmes bien plus aimables. Cette jeune fille avait dans toute sa personne une insouciance hautaine, qui prêtait un nouveau lustre à ses grands yeux noirs, une mélodieuse harmonie à son rire joyeux. Talbot, une fois qu'il se fut abandonné au charme de la sirène, ne tenta plus de lutter, mais tomba bénévolement dans les pièges que lui tendaient ses yeux, et s'empêtra dans les filets de sa chevelure noire. Plus l'arc est tendu, plus la corde vibre avec vigueur, et Bulstrode montra autant de faiblesse à céder, enfin, qu'il avait longtemps montré de force à ré-

sister. Je dois écrire son histoire dans les termes les plus simples. Il n'y pouvait rien ! Il l'aimait ; non qu'il la jugeât meilleure, plus vertueuse, plus aimable, ou lui convenant mieux que bien d'autres femmes ; il entretenait, en effet, des doutes sérieux sur chacun de ces points ; mais c'était sa destinée de l'aimer.

Quel est le mot cruel que M. Victor Hugo met dans la bouche du prêtre, dans Notre-Dame de Paris, pour excuser la noirceur de son crime ? ἈΝΑΓΚΗ ! C'était son destin ! Il écrivit à sa mère, en lui disant qu'il avait choisi une épouse, appelée à habiter le château de Bulstrode et à voir son nom inscrit dans les annales de la famille ; il ajouta que M Floyd était fille d'un banquier, belle, séduisante, qu'elle avait de grands yeux noirs, et cinquante mille livres de dot. Lady Raleigh Bulstrode, en réponse, adressa à son fils une lettre écrite sur un cahier de papier à lettres et remplie d'inquiètes recommandations, de prudents conseils maternels ; elle espérait qu'il avait fait un bon choix ; elle le questionnait sur les opinions et les principes religieux de la jeune fille, et lui faisait mainte autre demande, auxquelles Talbot eût certainement été fort embarrassé de répondre. À cette lettre en était jointe une seconde pour Aurora ; elle était pleine de tendresse et de bonté féminine, et la fierté y était tempérée par l'affection ; cette lettre fit couler de grosses larmes des yeux de M Floyd, au point que l'écriture assurée de lady Bulstrode en fut toute barbouillée et effacée.

Et où s'en alla le pauvre Mellish ainsi immolé ? Il retourna à Mellish Park, emmenant avec lui ses chiens, ses chevaux, ses grooms, son phaéton et autres attirails ; mais son chagrin s'étant malheureusement emparé de lui après la saison des courses, ce fut plus qu'il n'en put supporter, et il s'enfuit de son vieux manoir, malgré le parc et les bois qui l'environnaient et en faisaient

un séjour des plus agréables ; car Aurora n'étant pas pour lui, tout lui était insipide, déplaisant et inutile. Il se rendit à Paris et s'installa dans le plus magnifique appartement de l'hôtel Meurice, d'où il allait dix fois par jour chez Galignani, pour demander les journaux anglais. Il dînait tristement chez Véfour, aux Trois Frères Provençaux, ou au Café de Paris. On entendait, dans tous les restaurants de Paris où l'on paye très-cher, sa grosse voix commander : Toos killyar de mellyour, vous savez ; mais il renvoyait les plats les plus friands sans y avoir goûté, et passait un quart d'heure à compter les cure-dents, et à penser à Aurora. Il se promenait lugubrement à cheval au bois de Boulogne, et s'asseyait tout frissonnant devant les cafés chantants, à écouter des romances qui lui paraissaient toujours avoir la même mélodie. Il fréquentait souvent les Cirques et l'Hippodrome, et il devint presque amoureux d'une jolie écuyère, qui avait des yeux noirs et qui lui rappelait Aurora ; mais, enfin ayant acheté une lorgnette puissante dans la rue de Rivoli, il découvrit que le visage de la belle portait une couche d'un pouce d'épaisseur d'un certain badigeon appelé blanc Rosati, et que le principal attrait de ses yeux était emprunté aux cercles d'encre de Chine dont ils étaient entourés. Dans l'accès de son désenchantement, il ne retourna plus la voir.

Une société fort joyeuse était réunie à Felden. Des voix d'enfants égayaient la maison ; de bruyants écoliers d'Eton et de Westminster grimpaient après les balustrades de l'escalier et jouaient au cerf-volant sur la longue terrasse de pierre. Ces jeunes gens étaient tous des cousins d'Aurora, et ils aimaient la fille du banquier avec une idolâtrie enfantine, que la douce Lucy ne put jamais leur inspirer. Cela faisait plaisir à Talbot de voir que, partout où allait sa future épouse, l'amour et l'admiration

suivaient ses pas. Sa passion pour cette magnifique créature n'était pas excentrique, et, après tout, ce n'était pas une si terrible folie que d'aimer une personne qui était adorée de tous ceux qui la connaissaient. Aussi le fier habitant du pays de Cornouailles était-il heureux et s'abandonnait-il à son bonheur sans plus de résistance. Aurora l'aimait-elle ? le payait-elle de retour pour son dévouement passionné, pour son aveugle adoration ? Elle l'admirait et l'estimait ; elle était fière de lui, fière de cet orgueil inné chez le Capitaine, qui le rendait si différent d'elle-même, et elle était trop naturelle et trop franche pour faire de ce sentiment un secret à son futur. Elle montrait aussi constamment le désir de plaire à son fiancé, en cessant au moins toutes les manifestations extérieures des goûts qui lui déplaisaient tant. Aucun numéro du Bell's Life ne traînait plus dans le salon où les dames passaient la matinée à Felden ; et quand André demandait à Aurora de monter à cheval pour l'accompagner, sa cousine refusait cette proposition, qui autrefois eût été si bien accueillie. Au lieu de suivre les chiens de Croydon, M Floyd se contentait de conduire Talbot et Lucy dans une voiture en forme de panier dans la campagne couverte de gelée blanche. Lucy était toujours la compagne et la confidente des fiancés. C'était pénible pour elle de les entendre s'entretenir avec bonheur de l'avenir brillant ouvert devant eux, de les aider à former mille projets de plaisir auxquels — que le Ciel ait pitié d'elle ! — elle devait participer ; mais elle portait sa croix sans murmurer, cette pâle Hélène des temps modernes, et elle ne dit jamais à Bulstrode qu'elle était devenue folle d'amour pour lui, et qu'elle en mourait.

Talbot et Aurora voyaient à regret les joues décolorées de leur aimable compagne ; mais chacun d'eux était disposé à attribuer ce changement à un rhume, à une faiblesse de tempérament, ou à

quelque autre indisposition physique qui devait se guérir avec des pilules et des potions, et personne ne s'imaginait un instant que rien pût mal aller pour une jeune fille qui habitait une maison resplendissante de luxe, qui allait visiter les magasins dans une voiture attelée de deux chevaux, et qui avait pour ses menus plaisirs plus d'argent qu'elle ne se souciait d'en dépenser. Mais le blanc lis d'Astolat habitait un château seigneurial ; elle avait sans doute beaucoup d'argent à dépenser pour acheter des soies superbes et les faire broder ; elle avait peu de choses au monde à désirer et rien pour s'occuper : c'est pourquoi, après être tombée folle d'amour pour Lancelot, elle dépérit et mourut.

Certes, c'est là le secret de bien des chagrins. Plus d'un est né de l'oisiveté et de l'indolence.

Lucy n'ayant donc rien de mieux à faire, nourrissait et entretenait sa passion sans espoir. Elle avait dressé un autel au spectre et s'agenouillait en l'adorant devant l'objet qui causait sa douleur ; et quand on lui parlait de son visage pâle, et que le médecin de la famille s'étonnait de l'insuccès de sa préparation de quinine, peut-être concevait-elle le vague espoir qu'avant que le retour du printemps amenât le jour des noces de Talbot et d'Aurora, elle aurait échappé à toutes ces démonstrations d'amour et de bonheur, et jouirait du repos éternel.

Aurora répondit à la lettre de lady Raleigh Bulstrode une épître dans laquelle elle exprimait tant de reconnaissance et d'humilité, une si vive espérance de gagner l'affection de la mère de Talbot, mêlée d'une vague crainte de n'en être jamais digne, qu'elle se concilia d'avance les bonnes grâces de la vieille châtelaine. Il était difficile, d'après cette lettre, de se figurer l'impétueuse jeune fille qui l'avait écrite, et lady Bulstrode s'en fit une

image qui différait considérablement de l'intrépide et téméraire original. Elle écrivit à Aurora une seconde lettre en termes plus affectueux que la première, et promit à l'orpheline qu'elle serait accueillie comme une fille à Bulstrode.

— Me laissera-t-elle jamais lui donner le nom de mère, Talbot ? — demanda Aurora en lisant la seconde lettre de lady Bulstrode à son fiancé. — Elle est très-fière, n'est-ce pas ?... fière de votre généalogie, qui est très-ancienne ? Mon père sort d'une famille de marchands de Glasgow, et je ne sais même rien des parents de ma mère.

Talbot lui répondit avec un grave sourire :

— Elle vous acceptera, pour ce que vous valez par vous-même, ma chère Aurora ; et elle ne vous fera point de folles questions au sujet de la généalogie d'un homme comme Archibald Floyd, que le plus fier aristocrate d'Angleterre pourrait être heureux d'appeler son beau-père. Elle respectera l'âme transparente et la nature candide de mon Aurora, et elle me bénira pour le choix que j'ai fait.

— Je l'aimerai très-tendrement si seulement elle me permet de l'aimer. Aurais-je jamais songé aux courses et lu des journaux de sport, si j'avais pu donner le nom de mère à une femme pleine de bonté ?

Elle semblait se poser cette question plutôt à elle-même qu'à Talbot.

Toute complète que fût la satisfaction de Floyd, en voyant la manière dont sa fille avait disposé de son cœur, le vieillard ne pouvait envisager d'un œil calme l'idée de se séparer de cette fille

idolâtrée. Aussi Aurora dit à Talbot qu'elle ne pourrait jamais aller se fixer dans le pays de Cornouailles, tant que vivrait son père ; et il fut, en définitive, convenu que le jeune couple passerait la moitié de l'année à Londres, et l'autre moitié à Felden. Quel besoin avait le veuf, vivant tout seul, de ce vaste manoir avec sa longue galerie de tableaux et son enfilade d'appartements magnifiques et confortables, dont chacun, était assez spacieux pour loger une petite famille ? Quel besoin avait un vieillard isolé de ce train de domestiques, de ces écuries pleines de chevaux de prix, de ces voitures à la nouvelle mode sous les remises, de ces fleurs de serre, de ces ananas, de ces raisins et de ces pêches cultivés par trois jardiniers écossais ? Quel besoin avait-il de tout cela ? Il habitait principalement le cabinet où il avait eu un jour une entrevue orageuse avec sa fille unique, où était appendu à la muraille le portrait au pastel d'Éliza, où se trouvait un vieux pupitre qu'il avait acheté une guinée dans son enfance, et qui renfermait certaines lettres écrites de la main d'une personne qui était morte, et une carte imprimée dans une petite ville du comté de Lancastre, invitant les amis et protecteurs d'Éliza Percival à venir au théâtre assister à la représentation du 20 août 1837, donnée à son bénéfice.

C'est pourquoi il fut décidé que Felden serait la maison de campagne de Talbot et d'Aurora, jusqu'à l'époque où le jeune homme hériterait de la baronnie et du château de Bulstrode, et serait obligé d'habiter sur ses domaines. En attendant, l'ex-hussard devait entrer au Parlement, si les électeurs d'un petit bourg de Cornouailles, qui avaient toujours envoyé un Bulstrode à Westminster, voulaient bien le nommer pour leur représentant.

Le mariage devait avoir lieu dans les premiers jours du mois de mai, et la lune de miel devait se passer en Suisse et au château de Bulstrode. M Powell jugeait que son sort était décidé, et qu'elle aurait à quitter ces agréables pâturages après le jour des noces ; mais Aurora s'empressa de rassurer la veuve de l'enseigne, en lui disant que, comme elle, M Floyd ignorait complètement la tenue d'une maison ; elle serait heureuse de la garder auprès d'elle après son mariage, comme guide et comme conseil en pareilles matières.

Les pauvres de Beckenham n'étaient pas oubliés dans les courses en voiture qu'Aurora faisait le matin avec Lucy et Talbot : des paquets d'épiceries et des bouteilles de vin étaient souvent cachés sous le tapis de la voiture, et il n'était pas rare que Talbot se fît un tabouret d'un énorme pain. Les pauvres avaient beaucoup à souffrir de la faim par ce beau mois de décembre, et faisaient entendre toute espèce de plaintes qui, quelque différentes qu'elles fussent dans la forme ou dans le fond, étaient toutes apaisées par un seul et unique traitement spécial, savoir : distribution de demi-souverains, de vieux xérès brun, d'eau-de-vie de France, et de thé poudre à canon. Que la fille se mourût de consomption, ou que le père fût retenu au lit par les rhumatismes, que le mari fût en proie à une fièvre furieuse, ou que le plus jeune des marmots fût convalescent d'une chute dans une chaudière d'eau bouillante, les remèdes que nous venons d'énumérer paraissaient également nécessaires, et ils étaient bien plus populaires que les bouillons de poulet, et les tisanes fébrifuges préparées par le cuisinier de Felden. Talbot avait grand plaisir à voir sa fiancée distribuer ses bienfaits aux malheureux, avides de les recevoir ; il avait grand plaisir à penser que sa mère même serait forcée d'admirer cette jeune fille pleine de cœur, heureuse de

s'asseoir dans de pauvres chaumières et de s'entretenir avec de vieilles femmes paralytiques.

Lucy distribuait de petits paquets de livres religieux préparés par M Alexandre, et des vêtements de flanelle cousus de ses propres mains ; mais Aurora donnait les demi-souverains et le vieux xérès ; et je crains bien que ce ne fût l'héritière que ces simples habitants des chaumières aimaient le mieux, quoiqu'ils fussent assez sages et assez justes pour reconnaître que chacune des jeunes filles donnait selon ses moyens.

Ce fut en revenant d'une de ces tournées de charité que la petite société fit une rencontre qui fut loin de faire plaisir au Capitaine Bulstrode.

Aurora était allée plus loin que d'ordinaire, et quatre heures sonnaient au moment où ses poneys passaient devant l'église de Beckenham et descendaient la pente qui menait à Felden. Le temps était triste et froid ; de légers flocons de neige traversaient en voltigeant la route glacée et se suspendaient, çà et là, aux haies dépouillées de feuillage ; le ciel était couvert de cette obscurité ténébreuse et épaisse qui présage une forte averse. La femme du concierge accourut avec son tablier par-dessus la tête, pour ouvrir la grille aux chevaux de M Floyd.

Au même moment, un homme se leva d'un banc situé au bord du chemin, et s'approcha de la petite voiture.

C'était un individu aux larges épaules, vigoureusement bâti, portant un habit trop court en velours de coton râpé, ayant des poches taillées d'une façon irrégulière en divers endroits, tout blanc et tout gras sur les coutures et aux coudes. Son menton était emmitouflé dans un cache-nez en laine de 2 ou 3 mètres de

long, à la façon des gens de son espèce, et le cordon de son chapeau de feutre, bas de forme, était orné d'une petite pipe en terre, arrivée à un degré de noirceur respectable. Un chien d'un blanc sale, ayant un collier de cuivre, les jambes arquées, le nez court, les yeux éraillés, une seule oreille, une mâchoire pendante, et en général la mine farouche, se leva de dessus le banc en même temps que son maître, et se mit à grogner d'un air sinistre après l'élégant équipage et après le gros Bow-wow qui trottait à côté.

L'étranger était le même individu qui avait accosté M Floyd dans Cockspur Street trois mois auparavant.

Je ne sais si M Floyd reconnut ce personnage ; mais je sais qu'elle toucha les oreilles de ses poneys avec le fouet, et que les animaux ainsi stimulés avaient d'un bond franchi la grille de Felden et dépassé l'homme, lorsque celui-ci se jeta en avant, saisit les chevaux à la tête et arrêta le léger attelage, qui s'ébranla sous l'étreinte de sa robuste main.

Talbot sauta à bas de la voiture, sans prendre garde à la raideur de sa jambe, et prit l'individu au collet.

— Lâchez cette bride, s'écria-t-il en levant sa canne. Comment osez-vous arrêter les poneys de cette dame ?

— Parce que je veux lui parler. Voilà pourquoi. Lâchez mon habit à votre tour.

Le chien s'approcha des jambes de Talbot ; mais le jeune homme, d'un tour de canne, asséna sur le nez camard de l'animal un coup qui le força momentanément à battre en retraite, en hurlant affreusement.

— Vous êtes une insolente canaille, et j'ai bonne envie de…

— Vous seriez peut-être insolent vous-même si vous aviez faim, — répondit l'homme en pleurnichant d'un ton piteux, comme s'il eût voulu concilier les choses. — Un temps comme il en fait un ici est très-bon pour de jeunes élégants tels que vous, qui avez vos chiens, vos fusils et votre chasse ; mais l'hiver est rude pour le pauvre, qui est laborieux, plein de bonne volonté, et ne peut trouver le moindre travail honnête, ni une bouchée à manger. Je veux seulement parler à la jeune dame ; elle me connaît assez bien.

— Quelle jeune dame ?

— M Floyd. Ils se tenaient debout, à très-peu de distance de l'équipage. Aurora s'était levée de son siège, et avait remis les guides à Lucy ; elle regardait du côté des deux hommes, pâle, hors d'haleine, épouvantée sans doute du résultat de la rencontre.

Talbot lâcha le collet de l'individu et retourna auprès de M Floyd.

— Connaissez-vous cet individu, Aurora ? — demanda-t-il

— Oui.

— C'est un de vos anciens pensionnaires, je suppose ?

— Oui. Ne lui dites plus rien, Talbot. Il a des manières grossières, mais il n'a pas de mauvaises intentions. Restez avec Lucy, pendant que je vais lui parler.

Prompte et impétueuse dans tous ses mouvements, elle sauta à bas de la voiture et rejoignit l'homme sous les branches dénu-

dées des arbres, avant que Talbot eût pu lui faire des remontrances.

Le chien, qui s'était traîné lentement derrière son maître la caressa lorsqu'elle s'approcha ; mais il fut repoussé par un grognement féroce de Bow-wow, qui paraissait peu d'humeur à souffrir pareille rivalité.

L'homme ôta son chapeau, et releva cérémonieusement une des touffes de cheveux roux qui ornaient son front déprimé.

— Vous auriez bien pu parler à un pauvre diable sans faire tout ce tapage, mademoiselle Floyd, — dit-il d'un ton irrité.

— Pourquoi m'arrêter ici ? — dit-elle, — pourquoi ne pas m'écrire ?

— Parce que écrire ne vaut jamais autant que de parler, et parce qu'il est extraordinairement difficile de saisir des jeunes dames comme vous. Comment savoir si votre père n'aurait pas pu mettre la main sur ma lettre, et ç'aurait fait une jolie affaire ; quoique j'ose dire, quant à cela, que si je devais aller à la maison demander une bagatelle au vieux monsieur, il ne se refuserait pas à me la donner. J'ose dire qu'il est bon pour un billet de 5 ou de 10 livres, si cela montait jusque-là.

Les yeux d'Aurora lançaient des éclairs au moment où elle se tourna du côté de celui qui venait de parler.

— Si jamais vous osez tourmenter mon père, vous le payerez cher, Harrisson, — dit-elle ; non pas que je craigne rien de ce que vous puissiez dire, mais je ne veux pas qu'on tourmente mon père, je ne veux pas qu'on le tracasse, il en a assez enduré, il a assez souffert sans cela, Dieu le sait ; je ne veux pas qu'un être tel

que vous le gruge et spécule sur ses meilleurs et ses plus tendres sentiments ; je ne le veux pas !

Elle frappait du pied sur la terre glacée en disant cela. Bulstrode la vit et fut surpris de pareils gestes ; il eut presque l'idée de quitter la voiture et d'aller rejoindre Aurora et son solliciteur ; mais les poneys ne restaient pas en repos, et il savait qu'il serait imprudent d'abandonner les rênes à la pauvre et timide Lucy.

— Vous n'avez pas besoin de vous emporter ainsi, mademoiselle Floyd, répondit l'homme qu'Aurora avait interpellé du nom de Harrisson, soyez certaine que je veux arranger les affaires au gré de tout le monde. Tout ce que je demande, c'est que vous soyez généreuse pour un pauvre diable qui a éprouvé des malheurs depuis la dernière fois que vous l'avez vu. Mon Dieu, comme on a des hauts et des bas dans ce monde ! Si ç'avait été l'été, je n'aurais pas eu besoin de vous importuner, mais à quoi sert de se tenir au haut de Regent Street par un temps comme celui-ci avec des petits chiens terriers et d'autres espèces ! Les vieilles femmes n'ont pas l'œil aux chiens pendant l'hiver, et même les messieurs qui s'amusent à attraper des rats deviennent extraordinairement rares : il n'y a pas sur turf de quoi gagner un pauvre sou, et il n'y aura rien à faire jusqu'aux courses du printemps. Je ne serais pas venu près de vous, mademoiselle Floyd, si je ne m'étais trouvé dans la peine, et je sais que vous serez généreuse.

— Généreuse ! — s'écria Aurora, — grand Dieu ! si toutes les guinées que je possède ou espère jamais posséder pouvaient mettre fin au trafic que vous faites, j'ouvrirais la main pour en laisser tomber l'argent aussi librement que si c'était de l'eau.

— Ç'a été pure bonté de ma part de vous envoyer, il y a quelques jours, ce journal, n'est-ce pas ? — dit Harrisson, cueillant à l'arbre qui était près de lui une petite branche sèche qu'il se mit à mâcher pour son plaisir.

Aurora et l'homme avaient, en parlant, marché lentement en avant et ils étaient, à ce moment, à une certaine distance de la voiture.

Talbot était en proie à une impatience fiévreuse.

— Connaissez-vous ce pensionnaire de votre cousine, Lucy ? — demanda-t-il.

— Non, je ne peux pas me souvenir de son visage ; je ne pense pas qu'il soit de Beckenham.

— Mais si je ne vous avais pas envoyé ce numéro du Life, vous ne l'auriez pas su, vous ne le sauriez pas encore maintenant, n'est-ce pas ? — dit l'homme.

— Non non… peut-être non… — répondit Aurora.

Elle avait tiré son porte-monnaie de sa poche, et Harrisson regardait à la dérobée, mais avec des yeux étincelants, le petit carnet de maroquin.

— Vous ne me demandez aucun détail ? — dit-il.

— Non. Que m'importe de les connaître ?

— Non, certainement, — répondit l'homme étouffant un cri, — vous en savez assez, et, si vous vouliez en savoir davantage, je ne pourrais pas vous le dire, car ces quelques lignes du journal sont tous les renseignements que j'ai pu me procurer sur cette affaire.

Mais je l'ai toujours dit et je le dirai toujours, si un homme qui monte un cheval pèse plus de 11 stones…

Il paraissait en train de ne pas cesser de divaguer sur ce ton-là, si Aurora ne l'eût interrompu en fronçant le sourcil d'impatience. Peut-être se tut-il d'autant plus volontiers qu'elle ouvrit sa bourse au même moment et qu'il vit briller les souverains cachés entre les feuilles de soie cramoisie. Il n'avait pas un sentiment bien subtil des couleurs, mais je suis convaincu qu'il pensa que l'or et le cramoisi formaient un contraste agréable lorsqu'il regarda les pièces jaunes dans le porte-monnaie de M Floyd. Elle versa les souverains dans la paume de sa main gantée, puis elle fit tomber la pluie d'or dans celles d'Harrisson qui les avait jointes en forme de cornet pour les recevoir. Le gros tronc d'un chêne les dérobait à la vue de Talbot et de Lucy lorsqu'Aurora donna tout cet argent à cet homme.

— Vous n'avez aucun titre contre moi, — dit-elle en l'interrompant brusquement au moment où il commençait un remerciement, — et je proteste contre toute spéculation que vous voudriez faire sur les événements passés qui viendraient à votre connaissance. Souvenez-vous, une fois pour toutes, que je ne vous crains pas, et que si je consens à vous venir en aide, c'est parce que je ne veux pas qu'on tourmente mon père. Donnez-moi une adresse ou l'on puisse vous faire parvenir une lettre. Vous pouvez la mettre dans une enveloppe et me l'adresser ici, et je promets de vous envoyer de temps en temps un peu d'argent, assez pour vous mettre à même de mener une vie honnête, si vous ou aucun des gens de votre espèce vous êtes capables de le faire ; mais, je vous le répète, si je vous donne cet argent pour prix de votre silence, c'est seulement à cause de mon père.

L'homme murmura quelques mots de reconnaissance en regardant ardemment Aurora ; mais le sombre visage de la jeune fille était empreint d'une expression de sévérité qui ôtait tout espoir de conciliation. Elle se détourna de lui, suivie de son gros Bow-wow, lorsque le chien aux jambes tortues courut en avant en grognant d'un ton plaintif et se dressa sur ses pattes de derrière pour lui lécher la main.

Sa figure changea immédiatement d'expression, elle repoussa le chien, qui la regarda un instant de ses yeux éraillés empreints d'une vague incertitude ; ensuite, comme si la conviction était entrée dans l'esprit de la bête, il se mit à aboyer joyeusement, en sautant et en cabriolant sur la robe de soie de M Floyd, sur laquelle il imprima les traces poudreuses de ses pattes de devant.

— Le pauvre animal vous reconnaît, mademoiselle — dit l'homme, semblant lui demander pardon pour son chien ; — vous n'avez jamais été fière avec lui.

Le gros Bow-wow, en cette conjoncture, faisait mine de vouloir mettre tout sens dessus dessous ; mais Aurora l'apaisa d'un regard.

— Pauvre Boxer ! — dit-elle, — pauvre Boxer ! tu me reconnais donc, Boxer ?

— Oh Dieu ! mademoiselle, on ne connaît pas la fidélité de ces animaux-là.

— Pauvre Boxer ! je crois que j'aurais du plaisir à t'avoir. Voudriez-vous le vendre, Harrisson ?

L'homme hocha la tête.

— Non, mademoiselle, — répondit-il. Je vous remercie de bon cœur ; il n'y a pas beaucoup de chiens à propos desquels je refuserais d'entrer en marché. Si vous vouliez un épagneul muet, ou un chien couchant russe, ou un terrier de Skye, je vous le procurerais, je vous l'amènerais, et je ne demanderais rien pour ma peine ; mais ce terrier-ci me tient lieu de père, de mère, de femme, de famille, et il n'y a pas assez d'argent dans la caisse de votre père, mademoiselle, pour l'acheter.

— Bien, bien, — dit Aurora d'un ton radouci ; — je sais combien il est fidèle. Envoyez-moi l'adresse, et ne revenez plus à Felden.

Elle retourna à la voiture, et, ayant pris les rênes des mains de Talbot, elle lâcha la bride aux poneys qui ne tenaient pas en place. L'équipage passa près de Harrisson, qui se tint le chapeau à la main, son chien entre ses jambes, jusqu'à ce que la voiture eût disparu. M Floyd jeta à la dérobée l'œil sur le visage de son fiancé, et observa que la physionomie du Capitaine avait pris son expression la plus sombre. L'officier garda un morne silence jusqu'à ce qu'on fût arrivé à la maison ; alors il tendit la main aux deux jeunes femmes pour les aider à descendre de voiture, et les suivit pour se rendre au vestibule. Aurora était sur la première marche du grand escalier, avant qu'il lui adressât la parole.

— Aurora, — dit-il, un seul mot avant que vous montiez.

Elle se retourna, et le regarda d'un air presque de défi ; elle était encore très-pâle, et le feu, dont les éclairs avaient foudroyé Harrisson, l'amateur de chiens et l'attrapeur de rats, n'était pas encore éteint dans ses yeux noirs. Bulstrode ouvrit la porte d'une longue chambre située sous la galerie de tableaux, à moitié salle

de billard et à moitié bibliothèque, et qui peut-être était la pièce la plus agréable de la maison, et il se tint de côté pour laisser passer Aurora devant lui.

La jeune femme franchit le seuil aussi fièrement que Marie-Antoinette allant affronter ses accusateurs. La salle était vide.

M Floyd s'assit dans une bergère près de l'une des deux grandes cheminées, et se mit à fixer les yeux sur la flamme.

— Je veux vous questionner à propos de cet homme, Aurora, — dit Bulstrode, se penchant sur une chaise en forme de prie-Dieu, et parcourant d'une main nerveuse les arabesques sculptées dans le noyer.

— À propos de quel homme ?

Cette réponse de la part de quelques femmes eût pu être une façon d'esquiver la question ; de la part d'Aurora, c'était simplement un défi.

Talbot le savait.

— L'homme qui vient de vous parler dans l'avenue. Quel est-il, et quelle affaire avait-il avec vous ?

Ici Bulstrode fléchit complétement. Il l'aimait, souvenez-vous-en, lecteur, il l'aimait, et il avait peur. Il avait peur parce qu'il était sous l'influence de la plus peureuse de toutes les passions, l'amour ! Cette passion qui a pu laisser une tache sur le nom de Nelson, cette passion qui aurait pu faire un poltron du plus brave des trois cents Spartiates morts aux Thermopyles, ou des six cents héros de Balaklava ! Il l'aimait, le malheureux jeune homme, et il se mit à balbutier, à hésiter, à s'excuser, tremblant

sous le feu de la colère qui enflammait les beaux yeux de la jeune fille.

— Croyez-moi, Aurora, je ne voudrais pour rien au monde espionner vos actions, ni vous imposer le choix des personnes que vous devez combler de vos bienfaits. Non, Aurora, non, quand même mon droit de le faire serait plus puissant qu'il ne l'est et que je serais vingt fois votre mari ; mais cet homme, cet individu à mine suspecte, qui vous a parlé tout à l'heure, je ne pense pas qu'il soit de l'espèce de monde à qui vous deviez venir en aide.

— Je n'ose pas dire non, — répondit-elle, — je ne doute pas que je secoure bien des gens qui devraient en toute justice mourir dans une prison ou sur la grande route ; mais, voyez-vous, si je m'arrêtais à discuter ce qu'ils méritent, ils pourraient mourir de faim, pendant que je prendrais des informations ; aussi peut-être vaut-il mieux égarer quelques shillings sur quelque pauvre malheureux qui est assez méchant pour avoir faim, et qui n'est pas assez bon pour mériter qu'on lui donne quelque chose à manger.

Ce langage respirait une indifférence qui choqua Talbot ; mais il ne pouvait s'en formaliser avec raison ; d'ailleurs, il écartait le sujet sur lequel il lui tardait d'être satisfait.

— Mais cet homme, Aurora, quel est-il ?

— Un marchand de chiens.

Talbot tressaillit.

— Je pensais bien que c'était quelque chose d'odieux, — murmura-t-il ; — mais, au nom du ciel, que pouvait-il vous vouloir, Aurora ?

— Ce que la plupart de mes solliciteurs désirent, — répondit-elle ; — que ce soit le desservant d'une chapelle neuve, avec des décors moyen âge, qui veut rivaliser avec la Notre-Dame de Bon-Secours qui est sur une des collines près de Norwood ; que ce soit une blanchisseuse, — qui a brûlé le blanchissage d'une semaine et a besoin de remplir ses engagements ; que ce soit une dame du grand monde, qui est sur le point d'inaugurer un asile pour les enfants des marchands d'allumettes indigents ; que ce soit un faiseur de lectures publiques sur l'économie politique, ou sur Shelîey, ou sur Byron, ou sur Dickens et les humoristes modernes, qui va pérorer à Croydon, ils veulent tous la même chose : de l'argent ! Si je dis au desservant que mes principes sont évangéliques et que je ne peux pas prier sincèrement s'il y a des chandeliers sur l'autel, il n'en est pas moins enchanté d'empocher mes cent livres. Si je préviens la dame du monde que j'ai des opinions particulières sur les orphelins des marchands d'allumettes, et que j'ai ma théorie contre l'éducation des masses, elle haussera les épaules en signe de contradiction, mais elle aura soin de me faire savoir que toute gratification que mademoiselle Floyd voudra bien faire sera également bien accueillie. Si je leur disais que j'ai commis une demi-douzaine de meurtres, ou que j'ai fait élever sur un autel dans mon cabinet de toilette une statue en argent au cheval qui a remporté le prix au Derby de l'année dernière, et que je lui rends hommage jour et nuit, ils prendraient mon argent et m'en remercieraient de bon cœur, comme cet homme vient de le faire.

— Mais un mot, Aurora : cet homme est-il du voisinage ?

— Non.

— Comment, alors, le connaissez-vous ?

Elle le regarda un instant fixement, sans fléchir, ses traits mobiles empreints d'une expression pensive. On eût dit que dans son for intérieur elle discutait quelque question indécise. Puis, se levant tout à coup, elle s'enveloppa de son châle et se dirigea vers la porte. Elle s'arrêta sur le seuil.

— Cet interrogatoire, — dit-elle, — n'est guère agréable, Capitaine Bulstrode. S'il me plaît de donner un billet de cinq livres à qui me le demande, je prétends avoir l'entière liberté de le faire, et je ne me soumettrai pas à ce qu'on me demande compte de mes actions, pas même vous.

— Aurora !...

Le ton de tendre reproche dont il prononça son nom la frappa jusqu'au cœur.

— Vous pouvez croire, Talbot, — dit-elle, — vous devez certainement croire que j'apprécie trop bien votre amour pour le mettre en péril par mes paroles ou par mes actions... vous devez le croire.

08

Mellish se lassa de la grande ville de Paris. Mieux vaut l'amour, le contentement, et une croûte de pain dans une mansarde, que du filet de bœuf ou autres mets dispendieux dans les plus magnifiques salons, servis par les garçons les plus complaisants, qui nous rendent hommage et répriment un sourire moqueur en entendant notre accent insulaire. Il se lassa franchement de la rue de Rivoli, de la grille dorée du jardin des Tuileries et des arbres

qu'elle enceint. Il se lassa de la place de la Concorde, des Champs-Élysées, des grands boulevards, des théâtres, des cafés, des magasins de gants. Il se fatigua de contempler les montres des bijoutiers de la rue de la Paix, où il se représentait le visage d'Aurora sous les couronnes de diamants et d'émeraudes qui y étaient étalées. Il eut de temps en temps sérieusement l'idée d'acheter un réchaud et un panier de charbon, et de s'asphyxier tranquillement dans le grand salon de l'hôtel Meurice. À quoi lui servaient son argent, ses chiens, ses chevaux, ou ses vastes propriétés ? Tout cela réuni ensemble n'achèterait pas Aurora. À quoi bon sa vie, après tout, puisque la fille du banquier refusait de la partager avec lui ? Souvenez-vous que Mellish, ce gros garçon aux yeux bleus, aux cheveux frisés, avait été, dès le berceau, un enfant gâté, gâté par des parents pauvres, des parasites, des domestiques, des flatteurs, depuis la première heure jusqu'à la trentième année de son existence ; et que cela lui semblait chose bien dure que cette adorable femme lui fût refusée. Le dénoûment de tout cela fut qu'un soir Mellish donna tout à coup l'ordre de plier bagage, et le lendemain, de grand matin, se mit en route pour le chemin de fer du Nord, ne laissant que la cendre de son feu derrière lui.

Il n'était que naturel de supposer que Mellish se serait rendu tout droit à sa maison de campagne, où il avait tant à faire : inscription de poulains pour les courses prochaines, conditions à régler avec des entraîneurs et des garçons d'écurie, la rédaction d'un plan de nouveau galop et sa mise à exécution, et un assortiment de chevaux de course attendant l'œil du maître. Mais il n'en fit rien ; au lieu d'aller de la station du chemin de fer de Douvres au grand hôtel du Nord, d'avaler à la hâte son dîner, et de partir pour Doncastre par le train express, Mellish se fit conduire en

voiture à la taverne de Gloucester, où il s'installa, dans l'intention, dit-il, de voir l'exposition de bestiaux. Il eut la malheureuse fantaisie de monter dans un cab, rôda de tous côtés pendant l'espace d'un quart d'heure, examinant tristement les parcs, puis il s'enfuit précipitamment pour éviter les fermiers du comté d'York qui lui prodiguèrent de cordiales salutations. Le lendemain matin il quitta la taverne de Gloucester, et se fit conduire tout droit à Beckenham. Floyd, qui ne savait rien de la déclaration du jeune habitant du comté d'York et du refus qu'il avait éprouvé, l'avait de tout cœur invité à revenir à Felden. Pourquoi n'irait-il pas ? Seulement pour rendre une visite du matin au banquier hospitalier ; non pas pour voir Aurora ; seulement pour respirer quelques bonnes bouffées de l'air qu'elle respirait, avant de s'en retourner dans sa province.

Il va sans dire qu'il ne savait rien du bonheur de Bulstrode ; et c'avait été une des principales consolations qu'il eût emportées dans son exil, que de se rappeler que ce gentleman s'était embarqué sur le même navire et avait fait naufrage avec lui.

Il fut introduit dans la salle de billard, où il trouva Aurora assise à une petite table près du feu, dessinant au crayon la copie d'une gravure d'un tableau de Rosa Bonheur, tandis que Talbot était près d'elle, occupé à lui tailler ses crayons.

On comprend instinctivement que l'homme qui taille des crayons ou tient un écheveau de fil sur ses mains tendues, ou porte un chien, des manteaux de soirée, des tabourets, ou des ombrelles, est un fiancé. Mellish lui-même en savait assez pour n'en pas douter. Il poussa un soupir si fort, qu'il fut entendu de Lucy et de sa mère, qui étaient assises devant l'autre cheminée, soupir qui ressemblait passablement à un gémissement ; puis il

tendit la main à M Floyd, mais pas à Bulstrode. Il avait dans le cerveau et dans la mémoire de vagues souvenirs classiques de légendes romaines, d'exemples de générosité surhumaine et d'abnégation personnelle ; mais il n'aurait pu se résoudre à donner une poignée de main à ce jeune habitant du pays de Cornouailles à la noire chevelure, eût-il dû lui en coûter le sacrifice du domaine de Mellish. Non, il n'aurait pas pu. Il s'assit à quelques pas d'Aurora et de son fiancé, tordant dans ses mains brûlantes et nerveuses son chapeau au point d'en rendre le bord presque tout flasque, et il fut incapable de prononcer une seule phrase, même pas une pauvre et piteuse observation à propos du temps.

C'était un grand enfant gâté de trente ans, et je crains, s'il faut avouer l'austère vérité, qu'il ne vît Aurora au travers d'un brouillard, qui ternissait et défigurait ce brillant visage à ses yeux. Lucy vint à son secours, en l'emmenant pour le présenter à sa mère, et la bonne M Alexandre fut enchantée de sa physionomie franche, blonde et complétement anglaise. Il eut la chance de se tenir le dos à la lumière, de sorte que ni l'une ni l'autre de ces deux dames, ne découvrit le funèbre brouillard qui couvrait ses yeux bleus.

Floyd ne voulut pas entendre parler du départ de son hôte ce soir-là ni le lendemain.

— Il faut que vous passiez la Noël avec nous, — dit-il, — et que vous voyiez ici se renouveler l'année, avant de retourner dans le comté d'York. J'ai tous mes parents près de moi dans cette saison, et c'est la seule époque où Felden ressemble à la maison d'un vieillard. Votre ami Bulstrode reste avec nous (Mellish tressaillit en apprenant cette nouvelle) ; et je vous saurais gré de ne pas refuser de faire partie de notre société.

Quelle pitoyable poule mouillée devait être ce Mellish pour accepter l'invitation du banquier, renvoyer sa voiture de louage à la taverne de Gloucester, et se laisser conduire par le domestique de Floyd dans une chambre confortable, à quelques portes de la pièce tendue de toile perse occupée par Talbot ! Mais j'ai déjà dit que l'amour est une passion de poltron. C'est comme le mal de dents : les plus braves et les plus forts y succombent et la torture les fait hurler bien haut. Je ne suppose pas que le duc de Wellington aurait rougi d'avouer qu'il hésitait à se laisser arracher une dent. J'ai entendu parler d'un grand guerrier qui savait venger une injure aussi bien que qui que ce soit des plus illustres épées, mais qui se trouvait mal à la première étreinte de la pince du dentiste. Mellish consentit à rester à Felden, et à la tombée de la nuit il entra dans le cabinet de toilette de Talbot pour reprocher sa trahison au Capitaine.

Talbot fit de son mieux pour consoler son plaintif visiteur.

— Il y a plus d'une femme dans le monde, — dit-il, après que John lui eut confié son chagrin : il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait, le sournois ! — ; il y a plus d'une femme, mon cher Mellish, et plus d'une jeune fille charmante et estimable, qui serait enchantée de conquérir l'affection d'un garçon tel que vous.

— Je hais les jeunes filles estimables, — dit Mellish ; — raillez mon affection ! mais je l'aime, j'aime cette belle créature aux yeux noirs, qui vous regarde en vous lançant deux éclairs, et qui monte si bien à cheval ; je l'aime, Bulstrode, et vous m'aviez dit qu'elle vous avait refusé et que vous alliez quitter Brighton par le convoi de huit heures, et vous ne l'avez pas fait, et vous êtes revenu furtivement, et vous lui avez adressé une seconde déclaration,

et elle vous a accepté. Ah, dame ! ce n'est pas jouer franc jeu, cela.

Là-dessus, Mellish se jeta dans une chaise qu'il fit craquer sous son poids, et se mit à attiser le feu avec fureur.

C'était dur pour le pauvre Talbot de s'excuser d'avoir obtenu la main d'Aurora. Il ne lui était pas très-facile de rappeler à Mellish que, si M Floyd l'avait accepté, c'était peut-être parce qu'elle le préférait au brave habitant du comté d'York. L'affaire ne s'était jamais présentée sous ce jour aux yeux de John. L'enfant gâté se voyait privé de ce hochet qu'il prisait au-dessus de tous les autres, et dont il avait la possession si follement à cœur. Il ne pouvait comprendre qu'il n'y avait pas eu de déloyauté dans la conduite de Talbot, et il s'indigna violemment lorsque ce gentilhomme osa lui donner à entendre que, somme toute, il eût peut-être été plus sage de ne pas remettre les pieds à Felden.

Bulstrode avait évité toute allusion ultérieure à Harrisson, le marchand de chiens ; et cette discussion, la première qui eût eu lieu entre les amants, s'était terminée par le triomphe d'Aurora.

Mellish errait comme une âme en peine dans les vastes appartements, s'asseyant de temps à autre à une des tables pour jeter un coup d'œil dans un stéréoscope, ou pour prendre un volume magnifiquement relié et le laisser tomber sur le tapis avec une triste distraction ; il poussait de gros soupirs quand on lui adressait la parole, et il était loin d'être d'une compagnie agréable. Le cœur chaleureux d'Aurora fut touché par le spectacle digne de pitié de cet amant repoussé ; elle le rechercha une ou deux fois, lui parla de ses chevaux de course, et lui demanda s'il aimait la chasse dans le comté de Surrey ; mais John passait du rouge au

blanc et du froid au chaud quand elle lui parlait, et la fuyait, pâle comme un mort et d'un air effaré, qui aurait pu être grotesque s'il n'eût été l'indice d'une vraie douleur.

Bientôt John trouva un confident de ses chagrins plus compatissant que Bulstrode ne l'avait jamais été ; et ce doux et affectueux confident n'était autre que Lucy, vers qui se tourna le gros garçon du comté d'York dans son trouble. Savait-il ou devina-t-il par quelque clairvoyance merveilleuse que les chagrins de la jeune fille avaient un point de ressemblance avec les siens, et qu'elle était précisément la seule personne entre toutes à Felden qui eût compassion de lui et l'écoutât avec patience. Ce brave garçon candide, naïf, ingénu, n'était nullement fier. Deux jours après son arrivée à Felden, il avait tout raconté à la pauvre Lucy.

— Je suppose, mademoiselle Floyd, — dit-il, — que vous savez que votre cousine m'a refusé sa main. Oui, tout naturellement vous le savez ; je crois qu'elle a refusé Bulstrode à peu près à la même époque ; mais il y a des hommes qui n'ont pas le moindre amour-propre ; je dois avouer qu'à mon avis le Capitaine a agi comme un pied plat.

Un pied plat ! Lui, l'idole de Lucy, son être adoré, son demi-dieu, sa divinité aux cheveux noirs et aux yeux gris, entendre parler de lui dans de pareils termes ! Elle se tourna du côté de Mellish, ses joues blanches animées du feu de la colère, et elle lui dit que Talbot avait le droit de faire ce qu'il avait fait, et que tout ce que Talbot faisait était bien.

Comme la plupart des hommes chez qui la faculté de la réflexion manque complètement de développement, Mellish était doué d'une perception assez rapide, perception aiguisée en ce

moment-là par cette prescience sympathique particulière, cette clairvoyance merveilleuse dont j'ai parlé ; et dans ces quelques paroles d'indignation, et dans cette rougeur de colère, il lut le secret de la pauvre Lucy : elle aimait Talbot comme lui il aimait Aurora… sans espoir.

Comme il admirait cette frêle jeune fille qui avait peur des chevaux et des chiens, qui frissonnait si un souffle de la bise pénétrait dans les appartements si bien chauffés, et qui cependant portait son fardeau avec une si calme patience et sans se plaindre ! tandis que lui, qui pesait 14 stones et pouvait parcourir à cheval quarante milles à travers la campagne par les vents les plus froids de décembre lui soufflant dans la figure, il n'avait pas la force de supporter son affliction.

Le pauvre John avait trop bon cœur et était trop peu égoïste pour tenir bon perpétuellement dans la sombre forteresse de désespoir qu'il avait choisie pour sa demeure ; et la nuit de Noël, où Felden fut le théâtre de nombreuses réjouissances en l'honneur spécial des plus jeunes hôtes, il céda à l'entraînement, prit part aux jeux des enfants, et fut plus enfant que les moins âgés d'entre eux ; enfin, sous l'influence de toute cette gaieté juvénile, et peut-être aussi de deux à trois verres de vin de Moselle, il embrassa hardiment Aurora sous la branche de gui pendue « pour ce soir-là seulement » dans la grande salle de Felden.

Après avoir fait cela, Mellish perdit complètement l'esprit, et la tête lui tourna tout le reste de la soirée. À souper il adressa des discours aux enfants, et leur proposa d'acclamer trois fois par un triple hourra le nom d'Archibald Floyd et les intérêts commerciaux de la Grande-Bretagne ; de sa voix de basse sonore, il dirigea le chœur de ces petits faussets perçants, et il pleura abon-

damment, sans savoir pourquoi, en se cachant derrière sa serviette. Ce fut à travers une atmosphère de larmes, de vins pétillants, de gaze et de fleurs exotiques, qu'il vit Aurora, qui avait, hélas ! l'air si charmant dans cette simple robe blanche qui lui allait si bien, et la tête ornée d'une guirlande de houx artificiel. Sous les feuilles acérées et les fruits écarlates qui formaient une couronne, elle avait l'air du génie de Noël ; c'était quelque chose de beau et de brillant, de trop beau pour apparaître plus d'une fois par an.

Quand les pendules sonnèrent deux heures du matin, longtemps après que les bambins eurent été emportés enveloppés dans des manteaux, profondément endormis, et, je le crains bien, plusieurs d'entre eux sous l'influence de boissons trop fortes, quand les convives d'un âge plus mûr se furent tous retirés pour aller se reposer, quand les lumières, à peu d'exceptions près, eurent disparu, quand les guirlandes se furent fanées, et que tout le monde, sauf Talbot et Mellish, fut parti, les deux jeunes hommes se promenaient de long en large dans la longue salle de billard, à la lueur rougeâtre du feu qui s'éteignait insensiblement dans les deux cheminées, et conversaient entre eux sur le ton de la confiance la plus absolue. C'était le matin du jour de Noël, et il eût été étrange de ne pas être amis un pareil jour.

— Si vous étiez tombé amoureux de l'autre, Bulstrode, — dit John, serrant la main de son ancien camarade de classe et le regardant en face d'un air pathétique, — j'aurais pu vous considérer comme un frère ; elle est mieux faite pour vous, elle est mille fois mieux faite pour vous que sa cousine, et vous auriez dû l'épouser… suivant les lois des convenances ordinaires… je veux dire comme eût fait un honnête homme… après vous être fort com-

promis par vos assiduités… Mme… Quel est son nom ?… la dame de compagnie, M Powell… l'a dit… vous auriez dû l'épouser.

— L'épouser !… Épouser qui ?… — s'écria Talbot d'un ton assez dur, repoussant l'étreinte de son ami, et laissant Mellish se pencher en arrière sur les talons de ses bottes vernies d'une façon passablement alarmante. — Que voulez-vous dire ?

— La plus douce jeune fille de la chrétienté… une exceptée, — s'écria John, joignant ses mains brûlantes et levant ses sombres yeux bleus au plafond ; — la plus charmante fille de la chrétienté, à une exception près… Lucy.

— Lucy !

— Oui, Lucy ; la plus douce jeune fille de…

— Qui dit que j'aurais dû épouser Lucy ?

— C'est elle qui le dit. Non… non ; ce n'est pas cela que je veux dire, — reprit Mellish, baissant la voix et murmurant d'un ton grave, — je veux dire que Lucy vous aime ! Elle ne me l'a pas dit… oh ! non, Dieu m'en garde ! elle n'a jamais prononcé un mot à ce sujet ; mais elle vous aime. Oui, — ajouta John, poussant son ami des deux mains, et le toisant des yeux comme s'il lui prenait mesure d'un habit, — cette jeune fille vous aime et vous a toujours aimé. Je ne suis pas fou, et je vous donne ma parole d'honneur que Lucy vous aime.

— Vous n'êtes pas fou ! s'écria Talbot, — vous êtes pis que fou, Mellish, vous êtes ivre.

Il tourna sur ses talons avec dédain, et, prenant une bougie sur la table, il l'alluma et marcha à grands pas vers la porte de la

salle.

John se tint immobile, passa les mains dans ses cheveux bouclés et regarda le Capitaine d'un air contrit.

— C'est là la récompense qu'obtient un camarade à faire un acte de générosité, — dit-il, en fourrant dans les charbons ardents une bougie qu'il venait aussi de prendre, ne connaissant pas de méthode plus facile de l'allumer ; — c'est dur, mais je suppose que c'est là la nature humaine.

Bulstrode alla se coucher de très-mauvaise humeur. Pouvait-il être vrai que Lucy l'aimât ? Cet habitant du comté d'York, au babil si frivole, avait-il pu découvrir un secret qui avait échappé à la pénétration du Capitaine ? Il se rappelait avoir, peu de temps auparavant, désiré que cette blonde jeune fille tombât amoureuse de lui ; et maintenant tout n'était que trouble et confusion. Guinevere était la dame de ses pensées, et la pauvre Elaine le gênait terriblement. L'admirable livre de Tennyson n'avait pas encore vu le jour en 1857, sans cela il n'est pas douteux que le pauvre Talbot se fût comparé au chevalier dont « l'honneur était enraciné dans le déshonneur. » Avait-il agi en malhonnête homme ? S'était-il compromis par ses attentions pour Lucy ? Avait-il trompé cette douce et belle créature ? Sa tête fatiguée ne trouva pas le repos cette nuit-là sur les oreillers de duvet de la chambre en perse ; et quand il s'endormit à la pointe du jour, ce fut pour avoir des rêves horribles, et pour voir dans un songe Aurora debout sur le bord d'un étang d'eau claire, au fond des bois de Felden, et montrant du doigt, au travers de la surface transparente comme du cristal, le cadavre de Lucy gisant au fond, pâle et immobile au milieu des lis et des plantes aquatiques, dont les longues tiges s'entortillaient avec ses beaux cheveux dorés. Dans

ce rêve terrible, il entendit le clapotement de l'eau et il s'éveilla : il trouva dans la chambre voisine son domestique qui brisait la glace dans son bain. Ses inquiétudes au sujet de la pauvre Lucy s'évanouirent au grand jour, et il rit du trouble qui avait dû provenir de sa propre vanité. Qu'était-il pour que les jeunes femmes devinssent amoureuses de lui ? Quel sot, quel fou il avait fallu qu'il soit pour ajouter foi un seul instant au bavardage de Mellish pris de boisson ! Aussi bannit-il l'image de la cousine d'Aurora de son esprit, et n'eut-il d'yeux, d'oreilles et de pensées que pour Aurora elle-même, qui le mena à l'église de Beckenham dans sa voiture, et s'assit à côté de lui dans le grand banc carré du banquier.

Hélas ! j'ai bien peur qu'il n'ait entendu que très-peu de chose du sermon qui fut prêché ce jour-là ; mais, malgré tout cela, je déclare que c'était un homme de bien et pieux, un homme à qui Dieu avait fait don d'une foi sérieuse, un homme qui recevait tous les bienfaits de la main de Dieu, avec respect, et presque avec crainte ; et lorsqu'il pencha sa tête à la fin du service divin célébré en l'honneur de la naissance du Sauveur, il remercia le ciel d'avoir rempli sa coupe de félicité jusque par-dessus les bords, et pria qu'il pût devenir digne de tant de bonheur.

Il avait une crainte vague qu'il était trop heureux, trop attaché de cœur et d'âme à la femme aux yeux noirs qui était auprès de lui. Si elle allait mourir ! si elle devait le tromper ! Cette pensée lui donna le vertige et lui serra le cœur, et dans l'enceinte même de ce saint temple, le diable lui murmurait à l'oreille qu'il y avait des étangs aux eaux calmes, des pistolets chargés et d'autres remèdes certains pour des calamités de ce genre, tant l'amour,

cette terrible fièvre, est une maladie maligne et lâche en même temps.

Le jour était brillant et clair ; une neige légère blanchissait la terre ; les contours du sommet des haies et des arbres se détachaient en formant des pointes sur le fond azuré d'un ciel froid et glacial. Le banquier proposa de renvoyer les voitures à la maison et de descendre à pied la colline qui menait à Felden, de sorte que Bulstrode offrit son bras à Aurora, trop heureux d'avoir la chance d'un tête-à-tête avec sa fiancée.

Mellish marchait en compagnie de Floyd, qui avait une prédilection pour le jeune habitant du comté d'York, et Lucy était perdue au milieu d'un groupe de frères, de sœurs, de cousins, de tantes et d'oncles.

— Nous avons été si occupés toute la journée d'hier avec le petit monde, — dit Talbot, — que j'ai oublié de vous dire, Aurora, que j'avais reçu une lettre de ma mère.

M Floyd le regarda de son regard le plus brillant ; elle avait toujours du plaisir à entendre parler de lady Bulstrode.

— Cette lettre contient naturellement très-peu de nouvelles, — ajouta Talbot, — car il est rare qu'il y ait beaucoup de choses à raconter à Bulstrode. Et cependant… oui… elle renferme une nouvelle qui vous concerne.

— Qui me concerne ?

— Oui ; vous vous souvenez de ma cousine, Constance Trevyllian ?

— O… u… i…

— Elle est de retour de Paris, où elle a enfin achevé son éducation ; c'est, je crois, une personne accomplie maintenant ; et elle est allée passer la Noël à Bulstrode. Grand Dieu !... Aurora !... qu'y a-t-il ?...

Pas grand'chose en apparence. Son visage était devenu aussi blanc qu'une feuille de papier à lettre ; mais la main qu'elle appuyait sur le bras du jeune homme ne tremblait pas. Peut-être, s'il y eût fait tout particulièrement attention, il l'aurait trouvée plus calme que cela n'était naturel.

— Aurora, qu'y a-t-il ?

— Rien. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Votre visage est pâle comme...

— C'est le froid, je suppose... — dit-elle en frissonnant. — Parlez-moi de votre cousine ; cette M Trevyllian, depuis quand est-elle au château de Bulstrode ?

— Elle a dû y arriver avant-hier. Ma mère l'attendait lorsqu'elle a écrit sa lettre.

— Est-elle dans les bonnes grâces de lady Bulstrode ?

— Non, pas particulièrement. Ma mère l'aime assez ; mais Constance est une jeune fille trop frivole.

— Avant-hier ?... — dit Aurora ; — M Trevyllian a dû arriver avant-hier ?... les lettres venant du pays de Cornouailles sont distribuées à Felden de bonne heure dans l'après-midi, n'est-ce pas ?

— Oui, chère.

— Vous recevrez une lettre de votre mère aujourd'hui, Talbot ?

— Une lettre aujourd'hui ! Oh ! non, Aurora, elle n'écrit jamais deux jours de suite ; rarement plus d'une fois par semaine.

M Floyd ne fit aucune réponse à cette observation, et son visage ne reprit pas ses couleurs naturelles pendant tout le trajet qu'il fallut faire pour arriver à la maison. Elle gardait un morne silence, ne faisant que de très-brèves réponses aux questions de Talbot.

— Je suis sûr que vous êtes indisposée, Aurora, — dit-il au moment où ils montèrent les marches de la terrasse.

— Oui, un peu.

— Mais, très-chère, qu'est-ce ? Laissez-moi le dire à M Alexandre ou à M Powell ; laissez-moi retourner à Beckenham pour aller prévenir le médecin.

Elle le regarda, les yeux empreints d'une expression grave et triste.

— Fou de Talbot, — dit-elle ; — vous souvenez-vous de ce que Macbeth dit à son médecin ? Il y a des maladies contre lesquelles il n'y a pas de remèdes. Laissez-moi seule. Vous le saurez assez tôt… vous le saurez trop tôt… je vous le répète.

— Mais, Aurora, que voulez-vous dire ?… que pouvez-vous avoir dans l'esprit ?

— Ah !… ce que j'ai ?… Laissez-moi seule… laissez-moi seule, Capitaine Bulstrode !…

Il lui avait saisi la main ; mais elle le repoussa et monta l'escalier précipitamment dans la direction de son appartement.

Talbot se hâta de courir près de Lucy ; il était pâle et avait l'air effrayé.

— Votre cousine est indisposée, Lucy, — dit-il ; — allez près d'elle, pour l'amour de Dieu ! et voyez ce qu'elle a.

Lucy obéit immédiatement ; mais elle trouva la porte de la chambre de M Floyd fermée en dedans ; et quand elle appela Aurora et la supplia de la laisser entrer, la jeune fille lui cria :

— Allez-vous-en, Lucy, allez-vous-en ! et laissez-moi à moi-même ; à moins que vous ne vouliez me rendre folle !

09

Il n'y eut plus de bonheur ce jour-là pour Bulstrode. Il erra de chambre en chambre jusqu'à ce qu'il fût aussi fatigué de cet exercice que la jeune femme, dans le Château-Fantôme de Lewis ; il rôdait en désespéré de côté et d'autre, espérant rencontrer Aurora, tantôt dans la salle de billard, tantôt dans le salon. Il flânait dans le vestibule, sous le futile prétexte de regarder les baromètres et les thermomètres, mais afin d'écouter si la chambre d'Aurora s'ouvrait ou se fermait. Cette après-midi-là, il sembla à Talbot que toutes les portes de Felden ne faisaient que s'ouvrir et se fermer.

Il n'avait aucun prétexte pour passer devant les portes de l'appartement de M Floyd, car le sien était situé à l'angle opposé de

la maison ; mais il se traînait sur le grand escalier, regardant les papiers peints qui tapissaient les murs, sans rien voir. Il avait espéré qu'Aurora paraîtrait au lunch ; mais ce repas se passa tristement sans elle, et les rires joyeux et la conversation divertissante de la famille réunie retentirent aux oreilles de Talbot comme l'écho d'un bruit éloigné venant d'un vaste océan de doute et de confusion.

Il passa l'après-midi dans ce malaise, sans que personne fît attention à lui, hormis Lucy, qui l'observait furtivement de sa place, lorsqu'il ne faisait qu'aller et venir dans le salon. Ah ! combien d'hommes sont fixés par des yeux aimants, dont ils ne voient jamais la lumière ! Combien d'hommes sont l'objet des tendres soins d'un cœur dont ils n'apprennent jamais le secret ! Un peu après la tombée de la nuit, Talbot alla dans sa chambre pour s'habiller. Il devait encore s'écouler quelque temps avant que la cloche sonnât ; mais il voulait, se dit-il, s'habiller de bonne heure, de façon à être sûr de se trouver au salon quand Aurora descendrait.

Il ne prit pas de lumière avec lui, car il y avait toujours deux bougies sur la cheminée de sa chambre.

Il faisait presque nuit dans cette jolie pièce, car le feu venait de cesser et il n'y avait pas de flamme ; mais il put distinguer un objet blanc sur le tapis vert de sa table à écrire. Cet objet blanc était une lettre. Il remua la masse de charbon qui était dans la grille du foyer, et une flamme brillante s'éleva en vacillant dans l'âtre et éclaira toute la chambre. Il prit la lettre d'une main, tandis que de l'autre il alluma une des bougies qui étaient sur la cheminée. C'était une lettre de sa mère. Aurora lui avait dit qu'il en recevrait une. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Les fleurs riantes et les

joyeux oiseaux des tentures des murailles tournoyèrent autour de lui au moment où il déchira l'enveloppe. Je crois fermement que nous avons la prescience presque surnaturelle de l'approche de tous les malheurs qui nous menacent, un instinct prophétique qui nous fait deviner que telle lettre ou tel messager apporte de mauvaises nouvelles. Bulstrode eut ce pressentiment lorsqu'il déploya le papier dans ses mains. L'horrible inquiétude se dressait devant lui ; une ombre, le visage voilé, se dessinait à ses yeux, vague, et indéterminée comme un spectre ; mais, quoi qu'il en soit, elle était là, présente.

Je sais que la lettre que je vais écrire vous affligera et vous troublera ; mais mon devoir ne m'en est pas moins nettement tracé. Je crains que votre cœur ne soit sérieusement pris dans votre engagement actuel avec M Floyd.

Les mauvaises nouvelles concernaient donc Aurora. L'ombre funèbre soulevait lentement son sombre voile, et derrière lui apparaissait le visage de celle qu'il aimait le plus sur la terre.

Mais je sais, continuait cette lettre impitoyable, que le sentiment de l'honneur est l'élément le plus fort de votre nature, et que, à quelque point que vous ayez aimé cette jeune fille (Ô Dieu ! elle parlait de son amour au passé !), vous ne vous laisserez pas enferrer dans une fausse position par faiblesse d'affection. Un mystère plane sur la vie d'Aurora Floyd.

Cette phrase était à la fin de la première page ; et avant que la main tremblante de Talbot eût pu tourner la feuille, tous les doutes, toutes les craintes, tous les pressentiments qu'il avait jamais éprouvés lui revinrent à l'esprit, en prenant un caractère de netteté et de précision surnaturelles.

Constance Trevyllian est arrivée hier ; et vous pouvez vous imaginer que, dans le cours de la soirée, on a parlé de vous et de votre mariage.

Maudits soient leurs frivoles cancans de femmes ! Talbot froissa la lettre dans sa main, et il fut sur le point de la jeter loin de lui ; mais non, il fallait qu'il la lût. Il devait affronter l'ombre du doute, lutter avec elle et la vaincre, ou il n'y avait plus de repos pour lui sur la terre. Il continua de lire la lettre.

J'ai dit à Constance que M Floyd avait été élevée rue Saint-Dominique, et je lui ai demandé si elle se souvenait d'elle. « Quoi ! a-t-elle dit, est-ce la demoiselle Floyd qui a fait tant de bruit ? cette Floyd qui s'est sauvée de la pension ? » Et elle m'a raconté, Talbot, qu'une M Floyd avait été amenée par son père chez les demoiselles Lespard, il y a eu un an au mois de juin dernier ; et que, moins d'une quinzaine après son arrivée à la pension, elle avait disparu. Sa disparition, cela va sans dire, fit grand émoi parmi les autres élèves, à qui elle fournit ample matière à jaser, et l'on dit qu'elle s'était sauvée. On assoupit cette fâcheuse affaire autant que possible ; mais vous savez que des jeunes filles ne peuvent retenir leur langue, et, d'après ce que me dit Constance, je me figure qu'il circula des propos fort désagréables sur le compte de M Floyd. Or, vous dites que la fille du banquier n'est revenue à Woods qu'au mois de septembre dernier. Où a-t-elle été dans l'intervalle ?…

Il n'en lut pas davantage. D'un coup d'œil, il vit que le reste de la lettre ne contenait plus que des conseils maternels, des recommandations relatives à la manière dont il devait agir dans cette embarrassante conjoncture.

Il fourra le papier froissé dans sa poitrine, et s'affaissa dans un fauteuil placé près du foyer.

C'était donc vrai ! Il y avait un mystère dans la vie de cette jeune fille. Les doutes et les soupçons, les craintes et les inquiétudes mal définies qui l'avaient retenu dans le principe, et l'avaient fait lutter contre son amour, n'étaient pas dénués de fondement. Ils étaient basés sur de bonnes raisons, comme le sont les instincts que la Providence met dans nos cœurs. Un mur noir s'élevait autour de lui et le séparait de la femme qu'il aimait, de cette femme qu'il aimait d'un amour si insensé, si terrible et si profond ; de cette femme, pour l'amour de laquelle il avait adressé des remercîments à Dieu, dans l'église, quelques heures auparavant. Elle avait dû être son épouse, la mère de ses enfants, peut-être. Il se couvrit la figure de ses mains glacées et sanglota tout haut. Ne le raillez pas pour ces pleurs : c'étaient les premières larmes de sa virilité. Ses yeux n'avaient jamais été humides depuis son enfance. À Dieu ne plaise que des larmes comme celles-là soient versées plus d'une fois dans la durée d'une existence ! On ne pourrait supporter deux fois pareil supplice. De rauques sanglots lui brisaient et lui déchiraient la poitrine comme s'il eût la chair taillée en morceaux avec une épée rouillée, et quand il retira ses mains mouillées de dessus son visage, il s'étonna qu'elles ne fussent pas rouges ; car il lui semblait avoir pleuré du sang. Que devait-il faire ?

Aller demander à Aurora l'explication de cette lettre ? Oui ; la conduite à suivre était assez claire. Une espérance inquiète s'empara de nouveau de son esprit et dissipa sa terreur. Pourquoi était-il si prompt à douter d'elle ? Quel misérable lâche il était de la soupçonner, de soupçonner cette jeune fille, dont l'âme can-

dide s'était si librement ouverte à lui, dont tous les accents respiraient la vérité ! Car, dans ses relations avec Aurora, la qualité qu'il avait surtout appris à respecter dans son caractère, c'était sa sublime candeur. Il rit presque au souvenir de la lettre de sa mère. C'était si bien le fait de ces simples gens de la campagne, dont les existences ont toujours été bornées aux limites étroites d'un village de Cornouailles ! c'était si bien leur fait de faire des montagnes de véritables taupinières ! Qu'y avait-il de si surprenant dans ce qui était arrivé ? L'enfant gâtée, l'héritière volontaire et capricieuse s'était lassée d'une pension étrangère et s'était sauvée. Son père, ne désirant pas que cette escapade de jeune fille fût connue, l'avait placée quelque part ailleurs, et avait tenu sa folie secrète. Qu'y avait-il d'un bout à l'autre, dans toute cette affaire, qui ne fût parfaitement naturel et probable, pour peu qu'on prît, comme on devait le faire, en considération les circonstances exceptionnelles dans lesquelles tout cela était arrivé ?

Il pouvait se figurer Aurora, les joues enflammées et les yeux lançant des éclairs, jetant une page de thèmes barbouillés à la face de son maître de français, et s'enfuyant de la salle d'étude au milieu d'un grand tumulte et d'un babil difficile à apaiser. La belle et fougueuse créature ! Dans la femme qu'il aime, il n'est rien qu'un homme ne puisse admirer, et Talbot inclinait presque à admirer Aurora pour s'être sauvée de la pension.

Le premier coup de cloche pour le dîner avait sonné pendant que Bulstrode était en proie à ce supplice, de sorte que toutes les pièces et tous les corridors étaient déserts quand il alla chercher Aurora, ayant la lettre de sa mère cachée dans sa poitrine.

Elle n'était pas dans la salle de billard, ni dans le salon ; mais il la trouva enfin dans un petit boudoir, au bout de la maison, le-

quel avait une fenêtre cintrée qui donnait sur le parc. Cette pièce était faiblement éclairée par une lampe sur laquelle il y avait un abat-jour, et M Floyd était assise à la fenêtre qui n'avait pas de rideaux, le coude appuyé sur le rebord garni d'un coussin, regardant le ciel glacé et le paysage blanchi par la neige. Elle était vêtue de noir ; son visage, son cou et ses bras brillaient d'une blancheur de marbre auprès de la sombre couleur de sa robe, et son attitude était immobile comme celle d'une statue.

Elle ne bougea ni ne regarda autour d'elle, lorsque Talbot entra dans sa chambre.

— Ma chère Aurora, — dit-il, — je vous ai cherchée partout.

Elle tressaillit en entendant sa voix.

— Vous vouliez me voir ?

— Oui, ma très-chère enfant. J'ai besoin que vous m'expliquiez quelque chose. Une chose assez folle, sans doute, ma chère enfant, et, naturellement, très-facile à expliquer ; mais, en ma qualité de futur mari, j'ai le droit de vous demander une explication, et je sais, Aurora, je sais que vous me la donnerez en toute franchise.

Elle ne parla pas, quoique Talbot se tût quelques instants, en attendant sa réponse. Il ne pouvait voir que son profil, faiblement éclairé par le ciel glacé. Il ne put distinguer la douleur muette, la pâle douleur dont ce jeune visage était empreint.

— J'ai reçu une lettre de ma mère, et il y a dans cette lettre quelque chose que je désire que vous m'expliquiez. Vous la lirai-je, ma chère enfant ?

Sa voix balbutia en prononçant ce terme d'affection, et il se souvint plus tard que ç'avait été la dernière fois ou il lui avait parlé avec la tendresse d'un amant. Le jour vint où elle eut besoin de sa compassion, et où il la lui prodigua volontiers ; mais à ce moment sonna le glas de l'amour. À ce moment le gouffre s'ouvrit et les rochers se fendirent.

— Vous lirai-je la lettre, Aurora ?

— S'il vous plaît.

Il tira la lettre froissée de sa poitrine, et, se penchant sur la lampe, il la lut tout haut à Aurora. Il s'attendait positivement qu'elle l'interromprait à chaque phrase pour s'empresser de lui donner quelque explication ; mais elle garda le silence jusqu'à ce qu'il eût achevé, et même alors elle ne dit mot.

— Aurora… Aurora, est-ce vrai ?…

— Parfaitement vrai.

— Mais pourquoi vous êtes-vous enfuie de la rue Saint-Dominique ?

— Je ne puis vous le dire.

— Et où étiez-vous entre le mois de juin 1865 et le mois de septembre dernier ?

— Je ne puis vous le dire, Talbot. C'est mon secret, et je ne puis vous le dire.

— Vous ne pouvez me le dire ! Il y a dans votre vie une période de plus d'un an dont on ne peut se rendre compte ; et vous ne

pouvez me dire, à moi, votre fiancé, ce que vous avez fait pendant cette année-là ?

— Non, je ne le puis.

— Alors, Aurora, vous ne serez jamais ma femme.

Il s'imagina qu'elle allait s'élancer vers lui, sublime d'indignation et de fureur, et que l'explication qu'il désirait si ardemment allait sortir de ses lèvres en un torrent des paroles passionnées et courroucées ; mais elle se leva, et, se tournant de son côté en chancelant, elle tomba à genoux à ses pieds. Aucune autre action n'aurait pu frapper son cœur d'une pareille terreur ; celle-ci lui semblait un aveu de sa culpabilité. Mais quelle faute avait-elle commise ? Quelle faute ? Quel était le sombre secret de la courte existence de cette jeune créature ?

— Talbot… — dit-elle d'une voix tremblante, qui lui fendit l'âme, — Talbot, Dieu sait combien de fois j'ai prévu et redouté cette heure-ci. Si je n'avais pas été lâche, j'aurais devancé cette explication. Mais je pensais… je pensais que l'occasion ne pourrait jamais se présenter ; ou que, lorsqu'elle se présenterait, vous seriez généreux et… que… vous auriez confiance en moi. Si vous pouvez avoir confiance en moi, si vous pouvez, Talbot, croire que ce secret n'est pas… honteux…

— Pas honteux ! — s'écria-t-il. — Ô ciel ! Aurora, devais-je jamais vous entendre parler ainsi ! Croyez-vous qu'il y ait des degrés dans ces choses-là ! Il ne doit pas y avoir de secret entre ma femme et moi ; et du jour qu'il existe un secret ou l'ombre d'un secret entre nous, nous devons nous séparer pour toujours. Relevez-vous, Aurora, vous me tuez avec cette honte et cette humiliation. Relevez-vous ; et, si nous devons nous quitter en ce mo-

ment, dites-moi, oui, dites-moi, par pitié, que je n'ai pas besoin de me mépriser pour vous avoir aimée avec une ardeur dont un homme est à peine capable.

Elle ne lui obéit pas ; mais elle se baissa encore davantage dans son attitude à demi agenouillée et à demi rampante, cachant son visage dans ses mains, et ne laissant voir à Bulstrode que les tresses de ses cheveux noirs.

— J'ai été privée de ma mère dès le berceau, Talbot, — dit-elle d'une voix à moitié étouffée. — Ayez pitié de moi !

— Pitié !... — répondit le Capitaine, — pitié !... Pourquoi ne demandez-vous pas justice ? Une question, Aurora ; une question encore, la dernière peut-être que je puisse jamais vous adresser. Votre père sait-il pourquoi vous avez quitté la pension, et où vous avez été pendant ces douze mois ?

— Oui, il le sait.

— Je remercie au moins Dieu de cela. Alors dites-le-moi, Aurora, dites-le-moi seulement, et je croirai votre simple parole, comme je croirais le serment d'une autre femme. Dites-moi s'il a approuvé le motif pour lequel vous avez quitté cette pension, et la manière dont vous avez passé cette année-là. Si vous pouvez me dire oui, Aurora, il n'y aura plus de discussion entre nous, et je pourrai sans crainte faire de vous mon épouse bien-aimée et honorée.

— Je ne le puis, — répondit-elle. — Je n'ai que dix-neuf ans ; mais dans les deux dernières années de ma vie, j'en ai fait assez pour briser le cœur de mon père ; pour déchirer le cœur du père le plus tendre qui ait jamais respiré sur la terre.

— Alors tout est fini entre nous. Dieu vous pardonne, Aurora ; mais d'après votre propre aveu, vous n'êtes pas faite pour devenir la femme d'un honnête homme. Mon esprit est inaccessible à tous soupçons impurs ; mais la vie passée de ma femme doit être une page blanche et sans tache, que tout le monde doit être libre d'examiner.

Il se dirigea vers la porte ; puis, revenant, il aida la jeune fille accablée à se relever, et la reconduisit à sa chaise près de la fenêtre, avec la même exquise politesse que s'il eût été son cavalier dans un bal. Leurs mains se rencontrèrent dans une étreinte de glace comme les mains de deux cadavres. Cette étreinte avait un caractère lugubre comme la mort. Que de choses, dans les quelques heures qui venaient de s'écouler, étaient mortes entre ces deux êtres ! l'espérance, la confiance, la sécurité, l'amour, le bonheur, tout ce qui nous rattache à la vie.

Bulstrode s'arrêta sur le seuil de la petite chambre, et reprit la parole.

— J'aurai quitté Felden dans une demi-heure, mademoiselle Floyd, — dit-il, — il vaudra mieux laisser supposer à votre père que le désaccord survenu entre nous a eu une cause d'une nature insignifiante, et que c'est vous qui m'avez congédié. J'écrirai de Londres à M. Floyd, et, si cela vous plaît, je rédigerai ma lettre de façon à l'amener à avoir cette idée-là.

— Vous êtes bien bon, — répondit-elle. — Oui, j'aimerais mieux qu'il crût cela. Ce sera lui épargner une nouvelle douleur. Dieu sait que j'ai lieu d'être reconnaissante pour tout ce qui peut y réussir.

Talbot s'inclina et sortit de la chambre, dont il ferma la porte derrière lui. Le bruit que fit cette porte résonna tristement à son oreille. Il pensa à quelque frêle et jeune créature abandonnée par les religieuses ses compagnes dans un tombeau vivant. Il pensa qu'il aurait mieux aimé quitter Aurora couchée inanimée dans son cercueil que comme il la quittait alors.

Le second coup de cloche annonçant le dîner sonna au moment où il passait de la demi-obscurité du corridor à l'éclat du gaz qui illuminait la salle de billard. Il rencontra Lucy qui s'avançait vers lui, en faisant entendre le frôlement de la robe de soie qu'elle venait de mettre pour dîner, et qui était pimpante de franges, de rubans, de dentelles, et étincelante de bijoux ; il lui en voulut presque de ce qu'elle avait l'air si brillant et si radieux, en se souvenant du pâle et lugubre visage de la pauvre créature abattue qu'il venait de quitter. Nous sommes portés à être horriblement injustes à l'heure de l'épreuve suprême ; et je crains que, si quelqu'un eût eu la témérité de demander en ce moment à Talbot son opinion sur Lucy, le Capitaine aurait déclaré qu'elle n'était que frivolité et affectation. Si vous découvrez l'indignité de la seule femme que vous aimiez au monde, vous vous sentirez peut-être mal disposé à l'égard des nombreuses personnes estimables qui vous entourent. Cela vous rend féroce de savoir que ceux dont vous ne vous souciez en rien sont si bons, tandis que celle à qui vous avez donné votre âme est si dépravée. Le navire à bord duquel vous aviez mis toutes les espérances de votre cœur a sombré, et la vue des autres navires qui voguent si légèrement au souffle de la brise soulève votre colère. Lucy recula à l'aspect du visage du jeune homme.

— Qu'est-ce ? — demanda-t-elle. — Qu'est-il arrivé, Capitaine Bulstrode ?

— Rien… j'ai reçu une lettre qui m'oblige à…

Sa voix creuse dégénéra en un murmure inintelligible avant qu'il pût achever sa phrase.

— Lady Bulstrode… ou sir John… est malade peut-être ? — se hasarda à dire Lucy.

Talbot mit son doigt à ses lèvres pâles, et il secoua la tête. Ce geste pouvait signifier n'importe quoi. Il ne pouvait parler. Le vestibule était rempli de visiteurs et d'enfants qui se rendaient au dîner. Le petit monde devait ce jour-là, comme une fête, comme un privilège particulier de la saison, dîner avec les grandes personnes. La porte de la salle à manger était ouverte, et Talbot aperçut vaguement la tête grise de Floyd à l'extrémité d'une longue file de lumière, d'argenterie, de cristaux et de fleurs artificielles. Le vieillard avait ses neveux, ses nièces et leurs enfants groupés autour de lui ; mais la place, à sa droite, la place que devait occuper Aurora, était vide. Bulstrode se détourna de ce tableau si gaiement éclairé, et monta à la hâte l'escalier qui conduisait à sa chambre, où il trouva son domestique qui avait apprêté les habits de son maître, et l'attendait tout étonné de ce qu'il n'était pas venu s'habiller.

Cet homme recula en voyant le visage de Talbot d'une pâleur mortelle, que faisait ressortir la lumière des bougies placées sur la table de toilette.

— Je pars, Philman, — dit le Capitaine parlant très-vite et d'une voix troublée et peu distincte ; — je pars par le train ex-

press de ce soir, si je peux arriver à Londres à temps pour le prendre. Emballez mes effets et partez après moi. Vous pourrez me rejoindre à la station de Paddington. J'irai à pied jusqu'à Beckenham, et je prendrai le premier convoi. Donnez ceci aux domestiques pour moi.

Il tira une poignée d'or et d'argent de sa poche et la mit dans la main de son domestique.

— Aucun malheur n'est arrivé à Bulstrode, j'espère, monsieur ? — dit le domestique. — Sir John est-il malade ?

— Non, non ; j'ai reçu une lettre de ma mère… Je… Vous me trouverez au Great Western…

Il prit son chapeau et se hâtait de sortir de la chambre ; mais son domestique le suivit avec son pardessus.

— Vous vous rendrez malade, monsieur, par une soirée comme celle-ci, — dit le domestique d'un ton de respectueuse remontrance.

Le banquier était debout à la porte de la salle à manger, lorsque Talbot traversa le vestibule. Il disait à un domestique d'aller chercher sa fille.

— Nous attendons tous M Floyd, — dit le vieillard ; — nous ne pouvons dîner sans elle.

Sans être vu, grâce à la confusion, Talbot ouvrit doucement la grande porte, et se glissa à l'air froid du soir. La longue terrasse étincelait des lumières qui brillaient au travers des fenêtres hautes et étroites, comme le soir où il était venu pour la première fois à Felden, et devant lui se déployait le parc avec ses arbres

nus et sans feuilles, la terre était blanchie d'une légère couche de neige, — et au-dessus de lui le ciel était gris et sans étoiles, spectacle froid et désert qui contrastait tristement avec la chaleur et l'éclat qu'il laissait derrière lui. Tout cela était l'image de la crise de sa vie. Il quittait la douce chaleur de l'amour et de l'espérance pour le froid de la résignation ou les glaces du désespoir. Il descendit les marches de la terrasse, traversa les allées coquettes du jardin, et entra dans ce vaste parc mystérieux. La longue avenue, par cette lumière grisâtre, paraissait peuplée de spectres : les réseaux des branches qui s'entrelaçaient au-dessus de sa tête formaient des ombres noires, qui tremblotaient sur le sol blanchi qu'il foulait aux pieds. Il marcha jusqu'à la distance d'un quart de mille avant de se retourner pour regarder en arrière les fenêtres étincelantes. Il ne s'éloigna pas avant qu'un détour de l'avenue ne l'eût amené à un endroit d'où il pût voir la fenêtre, faiblement éclairée, de la chambre où il avait laissé Aurora. Il resta quelque temps à regarder cette pâle lueur, à penser, à penser à tout ce qu'il avait perdu, et à tous les dangers auxquels il avait peut-être échappé, à penser à ce que sa vie allait être désormais sans cette femme, à penser qu'il eût mieux aimé être le plus pauvre garçon de charrue de la paroisse de Beckenham que l'héritier de Bulstrode, s'il avait pu serrer sur son cœur la jeune fille qu'il aimait, et croire à sa pureté.

10

La nouvelle année commença dans la tristesse à Felden, car elle trouva Floyd veillant au chevet de sa fille unique. Le soir du départ de Talbot, Aurora avait pris sa place à la longue table du dî-

ner ; et, si ce n'est qu'elles étaient peut-être un peu plus vives et plus brillantes que d'ordinaire, ses manières n'avaient nullement changé après cette terrible entrevue. Elle avait causé avec Mellish, joué et chanté avec ses jeunes cousins ; elle s'était tenue derrière son père, observant ses cartes au milieu de toutes les chances d'un rob de whist, et le lendemain matin sa femme de chambre l'avait trouvée atteinte d'une fièvre furieuse, les joues en feu, les yeux éraillés, ses longs cheveux tout épars et en désordre sur les oreillers, et les mains sèches et brûlantes au toucher. Par le télégraphe, on fit venir de Londres deux graves médecins, qui arrivèrent à Felden avant midi, et la maison fut abandonnée de tous ses hôtes à la tombée de la nuit ; il ne resta plus que M Alexandre et Lucy pour aider à soigner la malade. Les médecins du West End dirent fort peu de chose. Cette fièvre avait pour eux le caractère des autres fièvres. La jeune fille avait peut-être pris froid ; elle avait été imprudente, comme le sont les jeunes personnes, et elle avait été saisie d'un frisson subit. Elle s'était très-probablement échauffée plus qu'il ne fallait à danser, ou elle s'était assise dans un courant d'air, ou elle avait mangé une glace. Il n'y avait pas de danger immédiat à redouter. La malade avait une superbe constitution ; elle était douée d'une vitalité merveilleuse, et, avec des soins et un bon traitement, elle serait bientôt sur pied. Le bon traitement voulait dire une visite tous les jours de chacun de ces deux savants docteurs au prix de deux guinées ; quoique peut-être, s'ils eussent exprimé leurs plus intimes pensées, ils eussent avoué que, malgré tout ce qu'on pourrait dire de contraire, Aurora n'avait besoin que de rester tranquille, dans une chambre sans lumière, pour soutenir cette lutte contre elle-même. Mais le banquier aurait voulu mander tout Royal College au chevet de son enfant malade, s'il eût pu, par une semblable

mesure, lui épargner un instant de souffrance ; et il supplia les deux médecins de venir à Felden deux fois par jour, si cela était nécessaire, et d'appeler d'autres médecins en consultation, s'ils avaient la moindre crainte pour leur malade. Aurora eut un accès de délire ; mais dans son délire elle révéla peu de chose. Je ne crois pas absolument que les gens sous l'influence de la fièvre fassent souvent les aveux magnifiques et sentimentaux que leur attribuent les écrivains et les romanciers. Dans ces moments cruels, dans cette folie fiévreuse, nous divaguons et parlons de choses insensées. Nous souffrons parce qu'il y a dans la chambre un homme avec un chapeau blanc, ou un chat noir sur la courtepointe ; parce que des araignées rampent sur les rideaux, ou qu'un charbonnier veut nous mettre un sac de charbon sur la poitrine. Les fantaisies que nous manifestons dans le délire sont comme nos rêves, et se rattachent très-peu aux chagrins ou aux joies qui composent notre existence.

Aurora parlait de chevaux et de chiens, de maîtres et de gouvernantes, de contrariétés enfantines qui l'avaient affligée plusieurs années auparavant, et de plaisirs de jeune fille que, dans son état normal d'esprit, elle avait complètement oubliés. Elle reconnaissait rarement Lucy ou M Alexandre, qu'elle prenait pour toute espèce de personnes improbables ; mais elle n'oubliait jamais entièrement son père ; elle paraissait même avoir toujours conscience de sa présence, et elle lui adressait constamment la parole, le suppliant de lui pardonner quelque acte de désobéissance commis dans son enfance, pendant ces années passées dont elle parlait tant.

Mellish s'était logé à l'auberge du Lévrier, dans la grande rue de Croydon, et se rendait tous les jours à Felden ; il laissait son

phaéton à la grille du parc, et allait à pied jusqu'à la maison pour y chercher des nouvelles. Les domestiques remarquèrent son visage pâle, et en firent tout de suite un amoureux de leur jeune maîtresse. Ils l'aimaient bien mieux que Bulstrode, qui était trop hautain et trop fier avec eux. John jetait ses derniers souverains à droite et à gauche, quand il venait dans le silencieux château où gisait Aurora, entourée d'amis dévoués. Il tenait par sa boutonnière le valet de pied qui répondait à la porte, et il eût de bon cœur payé à cet homme une demi-couronne par minute le temps qu'il mettait à lui adresser ses questions empressées, concernant la santé de M Floyd. C'est pourquoi Mellish rencontrait de chaudes sympathies parmi la gent domestique de Felden. Son valet de chambre avait prévenu la valetaille du banquier que son maître était le meilleur maître d'Angleterre, et que Mellish Park était un paradis terrestre conservé pour le bonheur des serviteurs fidèles ; et les domestiques de Floyd exprimaient le désir que leur jeune dame pût se rétablir et épouser le blondin, comme ils appelaient John. Ils en vinrent à conclure qu'il y avait eu ce qu'ils nommaient une rupture entre M Floyd et le Capitaine, et qu'il s'en était allé dans un accès de mauvaise humeur, ce qui était bien fait pour punir son imprudence, car leur jeune dame aurait des centaines de milliers de livres avant longtemps, et elle était plutôt faite pour un duc que pour un mendiant d'officier.

La lettre de Talbot à Floyd arriva à Felden le 27 décembre ; mais elle resta quelque temps sans être ouverte sur la table de la bibliothèque. Dans l'inquiétude que lui causait la situation d'Aurora, Archibald avait à peine fait attention à la disparition de son futur gendre. Quand il ouvrit la lettre, les paroles du Capitaine manquèrent presque de sens pour lui, quoiqu'il fût capable d'en

conclure que le mariage avait été rompu, d'après le désir de sa fille, comme Talbot semblait le donner à entendre.

La réponse du banquier à cette lettre fut très-brève. En voici la teneur :

« Votre lettre est arrivée ici il y a quelques jours ; mais elle n'a été ouverte par moi que ce matin. Je l'ai mise de côté pour y répondre plus longuement à une époque ultérieure. Quant à présent, je suis incapable de m'occuper de rien. Ma fille est gravement malade.

« Votre obéissant serviteur,

« Archibald Floyd. »

Gravement malade !

Bulstrode resta près d'une heure, la lettre du banquier dans la main, les yeux fixés sur ces deux mots. Fallait-il prendre l'expression dans son acception la plus forte ou la plus faible ? Un instant, se souvenant de l'amour d'Archibald pour sa fille, il pensa que cette grave maladie était sans doute une très-légère indisposition, quelque attaque de nerfs comme en ont les femmes, et commune à toutes les jeunes filles à la moindre anicroche dans leurs amourettes ; mais cinq minutes après il se figurait que ces mots avaient une terrible signification, qu'Aurora se mourait, se mourait de la honte et du supplice que lui avait amenés l'entrevue dans la petite chambre à Felden.

Dieu du ciel ! qu'avait-il fait ? Avait-il assassiné cette belle créature, qu'il aimait un million de fois plus que lui-même ? L'avait-il tuée avec ces armes impalpables, ces mots tranchants et cruels qu'il avait prononcés le 25 décembre ? Il se représenta

mainte et mainte fois la scène qui avait eu lieu ; et le sentiment de l'honneur outragé, qui avait tant d'empire sur lui, semblait devenir vague et confus ; il commençait presque à se demander pourquoi il s'était querellé avec Aurora. Peut-être, après tout, ce secret ne concernait-il que quelque folie d'écolière ? Non, son attitude et son visage pâle donnaient un démenti à cette espérance. Ce secret, quel qu'il fût, était une question de vie ou de mort pour Aurora. Il n'osait pas essayer de le deviner, il tâchait de tenir son esprit en garde contre les soupçons qui l'assaillaient. Dans les premiers jours qui suivirent ce terrible jour de Noël, il avait résolu de quitter l'Angleterre. Il devait chercher à obtenir du gouvernement une place qui le ferait aller à l'autre bout du monde, où il n'entendrait jamais prononcer le nom d'Aurora, où jamais ne lui serait dévoilé le mystère qui était cause de leur séparation. Mais maintenant, maintenant qu'elle était malade, en danger peut-être, comment pouvait-il quitter le pays ? Comment lui était-il possible de partir pour un endroit où il pourrait un jour ouvrir les journaux anglais et voir le nom de la jeune fille dans la liste des décès ?

Talbot était un triste hôte au château de Bulstrode. Sa mère et sa cousine Constance respectaient la pâleur de son visage, et s'éloignaient de lui, craintives et tremblantes ; mais son père lui demanda ce que, diable ! il avait pour avoir l'oreille si basse, et pourquoi il ne prenait pas son fusil pour aller courir par les landes et gagner de l'appétit pour dîner, comme devait faire un chrétien, au lieu de bouder dans sa chambre toute la journée, à se mordre le bout des doigts.

Une fois, une seule fois, lady Bulstrode fit allusion à Aurora,

— Vous avez, je suppose, demandé une explication à M Floyd, Talbot ? — dit-elle.

— Oui, ma mère.

— Et le résultat ?

— A été la rupture de nos engagements. Je préfèrerais que vous ne me parlassiez plus de ce sujet, ma mère, s'il vous plaît.

Talbot prit son fusil, et alla courir par les landes, comme le lui avait conseillé son père ; mais ce ne fut pas pour massacrer les derniers faisans, mais pour penser en paix à Aurora, que ce jeune homme sortit. Les nuages bas qui planaient au-dessus des landes semblaient le tenir enfermé comme les murs d'une prison. La distance qui le séparait de Felden était telle que les gémissements de voix en deuil pouvaient retentir dans le Kent, sans qu'un murmure funèbre parvînt aux oreilles les plus attentives dans le pays de Cornouailles. Comme il portait envie au plus humble domestique de Felden, qui savait jour par jour, heure par heure, les progrès de la lutte engagée entre la mort et Aurora ! Et cependant, après tout, qu'était-elle pour lui ? Que lui importait qu'elle allât bien ou mal ? La tombe ne pourrait jamais les séparer plus complétement qu'ils étaient séparés, du moment qu'il avait découvert qu'elle n'était pas digne d'être sa femme. Il ne l'avait point accusée, il lui avait amplement et loyalement fourni l'occasion de se laver du soupçon qui planait sur son nom ; et elle avait été incapable de le faire. Bien plus, par ses manières, elle lui avait donné tout lieu de supposer que ce soupçon était plus grave qu'il ne l'avait craint. Était-il donc blâmable ? Était-ce sa faute si elle était malade ? Ses jours devaient-ils être misérables et ses nuits sans sommeil à cause d'elle ? À cette pensée il frappa violemment la

crosse de son fusil à terre, fourra la baguette dans le canon, et chargea son arme avec fureur, sans s'apercevoir qu'il n'avait rien mis dedans ; ensuite, s'étendant tout de son long sur l'herbe rase, il resta couché jusqu'à la tombée de la nuit, laissant la rosée du soir tremper son costume de chasse, et courant le risque d'attraper une fièvre rhumatismale.

Je pourrais consacrer des chapitres à raconter les folles souffrances de ce jeune homme ; mais je crains de le rendre ennuyeux pour mes lecteurs mécontents, pour ceux du moins qui n'ont jamais souffert douleur pareille. Plus la maladie est aiguë, moins elle dure de temps ; aussi Talbot ne tarda pas à aller mieux, à reprendre son ancienne mine, et à rire de ses souffrances passées. Certes, c'est la pire de toutes que cette inconstance, ce manque de fixité, qui nous fait dépouiller notre caractère primitif sans plus de remords que nous en ressentons lorsque nous jetons de côté un vêtement usé. Je pourrais faire de ce livre un énorme appendice au catalogue du Musée britannique, s'il me fallait raconter tout ce que Bulstrode éprouva et souffrit dans le cours du mois de janvier 1858, s'il me fallait analyser les doutes, les confusions, les contradictions qui assaillirent son esprit, abandonnées le moment d'après. Je m'en abstiens donc, et je me contenterai de constater le fait qu'un certain dimanche, au milieu du mois, le Capitaine, étant assis dans le banc de la famille à l'église de Bulstrode, directement en face du monument de l'amiral Hartley Bulstrode, qui combattit et mourut sous le règne de la reine Élisabeth, prononça le muet serment que, aussi vrai qu'il était gentilhomme et chrétien, il s'abstiendrait d'avoir la moindre communication volontaire avec Aurora. Mais sans ce vœu il aurait fléchi et cédé à l'élan de ses craintes et de son amour ; il serait allé à

Felden se jeter, aveuglément et sans demander aucune explication, aux pieds de la malade.

Les premières feuilles nuançaient d'un vert tendre les haies qui entouraient Felden ; on venait de sortir du mois de mars ; et les bourgeons des frênes perçaient leurs noires enveloppes, les pâles violettes et les primevères formaient d'odorants réseaux dans les petits recoins à l'ombre des chênes et des hêtres. Toute la nature se réjouissait de la douce température d'avril, lorsqu'Aurora leva sur le visage de son père ses yeux noirs qui semblaient avoir repris leur ancien éclat et leur charme ordinaire. La lutte avait été longue et rude ; mais elle était bien près de se terminer, selon le dire des médecins ; la mort vaincue battait en retraite pour quelque temps, en attendant une meilleure occasion pour prendre sa fatale revanche ; et celle qui en avait triomphé, encore faible, devait être portée au-rez-de-chaussée pour s'asseoir dans le salon pour la première fois depuis la soirée du 25 décembre.

On accorda à Mellish, qui se trouvait à Felden ce jour-là, le suprême privilège de porter ce frêle fardeau dans ses bras robustes depuis la porte de la chambre à coucher jusqu'au grand sofa, près de la cheminée, dans le salon, escorté d'une procession de gens, heureux de cette besogne, chargés de châles, d'oreillers, de sels, de flacons d'odeur et autres attirails de malades. Tout être vivant à Felden était dévoué à cette convalescente adorée. Floyd ne respirait que pour la soigner. La tendre Lucy la veillait nuit et jour, craignant de la confier à des mains mercenaires. M Powell, comme une ombre pâle et muette, se cachait, au milieu des rideaux de son lit, marchant sur la pointe du pied, l'œil sans cesse au guet, jouant le rôle d'une garde inappréciable dans la chambre

d'une malade, au dire des médecins. Pendant toute la durée de sa maladie, Aurora n'avait jamais prononcé le nom de Bulstrode. Pas même lorsque la fièvre était à son paroxysme et que son cerveau était le plus dérangé, ce nom, si bien connu de tous, ne s'était échappé de ses lèvres. Elle avait mainte et mainte fois répété d'autres noms étrangers à Lucy ; les divagations de la pauvre jeune fille avaient été entremêlées de noms de lieux et de chevaux, de termes techniques empruntés à l'argot des courses ; mais, quels que fussent ses sentiments à l'égard de Talbot, aucune parole n'en avait révélé ni la profondeur ni la tristesse. Cependant je ne pense pas que ma malheureuse héroïne aux yeux noirs fût absolument insensible sous ce rapport. Quand il fut question pour la première fois de la descendre en bas, M Powell et Lucy proposèrent le petit boudoir à fenêtre cintrée, qui était peu spacieux, commode, et ouvrait au midi, comme l'endroit le plus convenable pour la malade ; mais Aurora se récria, en frémissant, et dit qu'elle ne rentrerait jamais dans cette odieuse pièce.

Dès qu'elle fut assez forte pour supporter la fatigue du voyage, on jugea à propos de l'éloigner de Felden, et les médecins indiquèrent Leamington comme le meilleur endroit pour changer d'air. Climat doux, retraite dans l'intérieur des terres, ville silencieuse et tranquille, endroit convenant spécialement aux malades, et presque abandonné par d'autres voyageurs après la saison des chasses.

L'anniversaire de la naissance de Shakspeare était venu et passé, et les grandes fêtes de Stratford étaient terminées, lorsque Floyd conduisit sa fille encore bien pâle à Leamington. On avait loué pour eux un cottage meublé à un mille et demi de la ville :

jolie maison, moitié villa, moitié ferme, avec des murs de plâtre blanc marqueté de poutres de bois noir, et presque enterrée dans un jardin magnifique et très-bien entretenu ; séjour charmant, faisant partie d'un groupe de constructions rustiques ramassées autour d'une vieille église grisâtre située dans un coin de la route, où venaient se rencontrer deux ou trois sentiers, qui s'embranchaient entre une bordure de haies verdoyantes ; endroit fort retiré, et cependant retentissant du bruit le plus gai et le plus joyeux de tous : le tintamarre des cours de ferme, le caquetage de la volaille, le roucoulement des pigeons, le beuglement monotone du bétail nonchalant, et le grognement querelleur des cochons qui se chamaillent. Archibald n'aurait pu amener sa fille dans un lieu plus convenable. La maison de plâtre et de bois sembla un port de refuge à la pauvre Aurora dans son abattement. C'était un vrai plaisir pour elle que de se coucher, enveloppée dans des châles, sur un sofa recouvert de perse, la fenêtre ouverte, écoutant les bruits champêtres venant de la cour jonchée de paille située de l'autre côté de la haie, ayant près d'elle son fidèle Bowwow, qui allongeait ses grosses pattes de devant sur les coussins étendus à ses pieds. Le bruit de la cour de la ferme était plus agréable à l'oreille d'Aurora que les inflexions monotones de la voix de M Powell ; mais, comme cette dame considérait de son devoir de lire tout haut pour récréer la malade, M Floyd était trop bonne pour avouer combien elle était lasse de Marmion, de Childe Harold, d'Evangeline et de la Reine de Mai, et combien, dans l'état actuel de son esprit, aux vers les plus sublimes qu'ait jamais composés poète mort ou vivant, elle aurait préféré écouter une dispute animée entre une couvée de canards autour de la mare de la ferme, ou une légère querelle dans le toit à porcs. La pauvre fille avait beaucoup souffert, et ce rétablissement lent,

cette réparation graduelle de ses forces avait un certain charme qui affectait mollement ses sens. Sa nature renaissait en même temps que la brillante et salutaire saison d'été. Comme les arbres du jardin déployaient une nouvelle vigueur et une beauté nouvelle, de même la superbe vitalité de sa constitution revenait avec une grande partie de sa force d'autrefois. Les cruelles blessures avaient laissé des cicatrices après elles, mais elles ne l'avaient pas tuée après tout ; elles ne l'avaient même pas changée entièrement, car des reflets de l'Aurora d'autrefois se faisaient jour de plus en plus chez la pâle convalescente ; et Floyd, dont la vie n'était guère qu'une existence par réfraction, sentait renaître ses espérances lorsqu'il regardait sa fille. Lucy et sa mère étaient retournées à la villa de Fulham, et avaient repris leurs devoirs de famille, de sorte que la société de Leamington se composait seulement d'Aurora, de son père et de cette pâle ombre de la bienséance, la blonde veuve de l'enseigne. Mais ils ne furent pas longtemps sans recevoir une visite. Mellish, ayant adroitement surpris le banquier dans un moment d'agitation et de confusion à Felden, lui avait arraché une invitation pour Leamington, et, quinze jours après leur arrivée, il présenta ses formes athlétiques et son blond visage à la petite grille en bois du cottage. Aurora se prit à rire (c'était la première fois depuis sa maladie) en voyant ce fidèle adorateur, son sac de voyage à la main, se diriger, à travers le labyrinthe de gazon et de parterres de fleurs, vers la fenêtre toute grande ouverte à laquelle elle et son père étaient assis ; et Archibald, apercevant ce premier rayon de gaieté sur le visage de sa fille bien-aimée, put bien serrer Mellish dans ses bras, parce qu'il en avait été cause. Il aurait embrassé un saltimbanque, ou le paillasse de bas étage d'une baraque de foire, ou une troupe de chiens et de singes savants, ou tout ce qui, sur la terre, aurait pu

inspirer un sourire à son enfant malade. Comme le monarque oriental des contes des fées, qui offre toujours la moitié de son royaume et la main de sa fille à celui qui pourra guérir la princesse de son mal de tête ou lui arracher sa dent, Archibald aurait ouvert un compte de banque dans la maison de Lombard Street, avec une somme fabuleuse pour débuter, à quiconque aurait pu procurer du plaisir à cette jeune fille, qui souriait maintenant pour la première fois de l'année à la vue de ce gros habitant du comté d'York, à la figure rosée, qui venait brûler son fol encens sur l'autel de cette divinité.

Il n'était pas supposable que Floyd n'eût éprouvé aucun étonnement concernant la cause de la rupture de l'engagement contracté entre sa fille et Bulstrode. Les tourments et la terreur endurés par lui pendant la longue maladie d'Aurora, n'avaient laissé de place dans son esprit pour aucune autre pensée ; mais depuis que le danger était passé, il n'avait pas peu réfléchi sur la brusque rupture survenue entre les amants. Il s'aventura une fois, dans la première semaine de leur séjour à Leamington, à parler à sa fille à ce sujet, et lui demanda pourquoi elle avait congédié le Capitaine. Or, s'il y avait au monde quelque chose d'odieux à Aurora, c'était le mensonge. Je ne dis pas qu'elle n'en avait jamais fait un dans le cours de sa vie. Il est certains actes de folie qui traînent après eux la fausseté et la dissimulation aussi sûrement que les ombres qui nous suivent lorsque nous marchons au soleil, et il est rare que nous nous écartions de la stricte limite du bien sans être entraînés beaucoup plus loin que nous ne l'avions calculé. Hélas ! mon héroïne n'est pas sans défaut ; elle ôterait ses souliers pour les donner au pauvre qui marche nu-pieds ; elle s'arracherait le cœur de la poitrine si, en le faisant, elle pouvait guérir les blessures qu'elle avait faites au cœur dé-

voué de son père. Mais une ombre de folle démence a terni sa jeunesse, et elle a une terrible moisson à récolter de cette graine semée à la légère et à expier cruellement cette faute que l'oubli n'a pas effacée. Cependant, son caractère naturel, c'est la sincérité, la candeur même ; et il est beaucoup de jeunes femmes dont la vie a été dirigée et ordonnée avec autant de soin et d'élégance que les charmants jardins d'un square de Tyburnia, qui pourraient dire un mensonge de bien meilleure grâce qu'Aurora. Aussi, quand son père lui demanda pourquoi elle avait congédié Bulstrode, elle ne répondit pas à sa question, mais elle lui dit simplement qu'elle avait eu avec lui une querelle des plus pénibles, et qu'elle espérait ne plus jamais entendre prononcer le nom du Capitaine ; mais en même temps elle assura à Floyd que la conduite de son fiancé n'avait été en aucune façon indigne d'un gentleman et d'un homme d'honneur. Archibald obéit aveuglément à sa fille en cette affaire, et, comme on ne prononçait jamais le nom de Bulstrode, on eût dit que le souvenir de ce jeune homme était complétement effacé de son existence, ou qu'il n'avait jamais été pour rien dans la destinée d'Aurora. Dieu sait ce qu'Aurora ressentait et souffrait dans la solitude de sa petite chambre, basse de plafond et ornée de rideaux blancs, par les croisées de laquelle la douce lumière de la lune de mai pénétrait furtivement et formait un pâle rayonnement sur les murs. Dieu seul sait l'amertume de la lutte muette qu'elle soutenait. Sa vitalité lui donnait la force de souffrir ; sa vive imagination rendait chaque torture de la douleur plus sensible. Dans une âme lourde et apathique, le chagrin est une souffrance lente ; mais chez elle, c'était une émotion violente, orageuse, dans laquelle le passé et l'avenir semblaient se confondre avec le présent pour former une poignante douleur concentrée. Mais, par une sage compensation, un chagrin violent

s'use en raison même de sa violence, tandis qu'une inerte mélancolie traîne sa lente agonie quelquefois pendant de longues années, et finit par s'enterrer dans la nature même du martyr qui souffre avec patience, comme certaines maladies deviennent des éléments de nos constitutions. Aurora était heureuse qu'on la laissât lutter en silence, et souffrir sans être harcelée de questions. Si les cercles creux et noirs qui entouraient ses yeux trahissaient des nuits sans sommeil, Floyd se gardait de la tourmenter en lui prodiguant des témoignages d'inquiétude et de banales consolations. La clairvoyance de l'affection lui disait qu'il valait mieux la laisser tranquille. Aussi le trouble auquel la petite société était en proie était invisible, aussi n'en parlait-on pas. Aurora avait mis son squelette à l'écart dans quelque coin retiré, et personne ne voyait le crâne à la mine renfrognée, ou n'entendait le cliquetis de ses os desséchés. Floyd lisait ses journaux et écrivait ses lettres ; M Powell soignait la convalescente, qui était couchée pendant la meilleure partie du jour sur un sofa, près de la fenêtre ouverte ; et Mellish flânait dans le jardin et dans la cour, appuyé sur la porte blanche peu élevée, fumant son cigare, parlant aux hommes de l'endroit, entrant dans la maison et en sortant vingt fois dans une heure. Le banquier réfléchissait quelquefois avec une perplexité d'un sérieux comique à ce qu'il fallait faire de ce gros provincial, qui s'attachait à lui. Il l'avait invité à dîner, et voilà qu'il paraissait l'avoir sur le dos pour toute la vie. Il ne pouvait dire à cet être affectueux, généreux, franc, de s'en aller. D'ailleurs, Mellish, en somme, était très-utile, et il contribuait beaucoup à entretenir, selon toute apparence, la gaieté d'Aurora. Cependant, d'un autre côté, était-il bien de leurrer ce cœur bon et aimant ? Était-ce juste de laisser ce jeune homme languir à la lumière de ces yeux noirs, puis de le renvoyer quand la malade au-

rait assez de force pour lui donner son congé ? Archibald ignorait que Mellish avait été refusé par sa fille un certain matin d'automne, à Brighton. Aussi résolut-il de lui parler franchement, et de sonder les profondeurs de la pensée de son hôte.

M Powell faisait du thé à une petite table près d'une des fenêtres ; Aurora s'était endormie, un livre ouvert à la main, et le banquier se promenait de long en large, dans une allée bordée d'espaliers, au coucher du soleil.

Archibald fit franchement part de ses inquiétudes à l'habitant du comté d'York.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Mellish, — dit-il, — combien j'ai de plaisir à vous avoir ici. Je n'ai jamais eu de fils ; mais, s'il avait plu à Dieu de m'en donner un, j'aurais désiré qu'il fût franc et noble de cœur comme vous. Je suis un vieillard, et j'ai pu éprouver de grandes peines… ce genre de peines qui pénètrent le cœur plus avant qu'aucun des chagrins qui ont pour point de départ Lombard Street ou la Bourse ; mais je me sens plus jeune dans votre société, et je m'aperçois que je m'attache à vous et m'appuie sur vous comme un père pourrait le faire avec son fils. Vous pouvez donc croire que je ne veux pas me débarrasser de vous.

— Je le crois, monsieur Floyd ; mais pensez-vous qu'une autre personne veuille se débarrasser de moi ? Pensez-vous que je sois un ennui pour M Floyd ?

— Non, Mellish, — répondit vivement le banquier. — Je suis sûr qu'Aurora se plaît dans votre société, et elle semble vous traiter presque comme si vous étiez son frère ; mais… mais je connais vos sentiments, mon cher ami, et ce que je crains, c'est

que peut-être vous ne lui inspiriez jamais un sentiment plus vif au fond du cœur.

— Laissez-moi rester et en courir la chance, monsieur Floyd, — s'écria John, jetant son cigare à travers les espaliers, et s'arrêtant tout à coup sur le chemin sablé, dans la chaleur de son enthousiasme ; — laissez-moi rester et en courir la chance. S'il y a quelque désappointement à supporter, je le supporterai comme un homme ; je retournerai au Park, et vous ne serez plus jamais importuné de ma présence. M Floyd m'a déjà repoussé une fois ; mais peut-être m'étais-je trop pressé. Je suis devenu plus prudent depuis, et j'ai appris à prendre mon temps. Je possède un des plus beaux domaines du comté d'York ; je n'ai pas plus mauvaise mine que la généralité de mes semblables, et je ne suis pas plus mal élevé. Je peux ne pas avoir les cheveux droits, un visage pâle et une mine romanesque, à l'instar de Bulstrode. Je puis peser 1 stone ou 2 de plus qu'il n'en faut exactement pour gagner le cœur d'une jeune femme ; mais je suis sain d'esprit et de corps. Je n'ai jamais dit un mensonge ni commis une action basse, et j'aime votre fille d'un amour aussi vrai, aussi pur que jamais homme ait ressenti pour une femme. Puis-je tenter ma chance encore une fois ?

— Vous le pouvez, John.

— Et ai-je… je vous remercie, monsieur, de m'appeler John… ai-je vos bons souhaits pour mon succès ?

Le banquier donna une poignée de main à Mellish en réponse à cette question.

— Vous avez, mon cher John, mes souhaits les plus ardents et les plus sincères.

Ainsi trois batailles de cœur étaient engagées dans ce printemps de l'année 1858. Aurora et Talbot étaient séparés l'un de l'autre de toute la longueur et de toute la largeur de la moitié de l'Angleterre, et cependant ils étaient unis par une chaîne impalpable, dont ils s'efforçaient chaque jour de rompre les anneaux, tandis que le pauvre Mellish attendait tranquillement sur l'arrière-plan, soutenant ce rude combat de cœur qui manque rarement de remporter le prix de la lutte, à quelque hauteur ou à quelque distance que ce prix semble être placé.

11

Après cette entrevue avec Floyd, Mellish se mit tout à fait à son aise dans la petite société de Leamington. Personne n'aurait pu être plus tendre, plus respectueux, plus infatigable, et plus dévoué pour le vieillard affligé. Il eût fallu qu'Archibald fût moins qu'humain pour ne pas répondre de quelque façon à ce dévouement. Aussi doit-on peu s'étonner qu'il s'attachât très-vivement à l'adorateur de sa fille. Si Mellish eût été le disciple le plus astucieux de Machiavel, au lieu d'être le plus franc et le plus candide des êtres, je ne pense pas qu'il eût pu adopter un plus sûr moyen de se créer des droits à la reconnaissance d'Aurora que l'affection qu'il témoignait à son père. Et cette affection était d'aussi bon aloi que toute autre chose émanant de cette nature ingénue. Comment pouvait-il faire autrement que d'aimer le père d'Aurora ? C'était son père. Il avait un titre souverain au dévouement de l'homme qui l'aimait, elle ; qui l'aimait, comme John, sans réserve, sans douter de rien, en véritable enfant ; de l'amour aveugle, confiant, que l'enfant ressent pour sa mère. Il peut exis-

ter des femmes meilleures que cette mère ; mais qui le fera croire à l'enfant ?

Mellish ne pouvait discuter en lui-même sa passion, ainsi que Bulstrode l'avait fait. Il ne pouvait se séparer de son amour, ni raisonner avec son extravagante folie. Comment pouvait-il se détacher de ce qui était lui-même, plus que lui-même, un autre lui-même plus divin ? Il ne faisait aucune question sur la vie passée de la femme qu'il aimait. Il ne cherchait jamais à connaître le secret du départ de Talbot de Felden. Il la voyait belle, séduisante, parfaite, et l'acceptait comme un fait considérable, prodigieux, comme la lune et les étoiles répandant leur lumière sur les parterres rustiques et les allées garnies d'espaliers, pendant les nuits embaumées du mois de juin.

Ainsi cette société tranquille coulait lentement et dans un calme monotone des jours paisibles. Aurora portait son fardeau en silence ; elle supportait sa peine avec le noble courage particulier aux riches organisations comme la sienne ; et personne ne savait si le serpent avait été arraché de son sein, ou s'était fait une demeure permanente dans son cœur. Les soins les plus diligents du banquier ne pouvaient approfondir ce mystère féminin, mais il y avait des moments où Floyd osait espérer que sa fille était en paix, et que Bulstrode était presque entièrement oublié. En tout cas, il était sage de se tenir loin de Felden : aussi Floyd proposa-t-il à sa fille et à M Powell un voyage en Normandie. Aurora y consentit, avec un tendre sourire et en serrant doucement la main de son père. Elle devina le motif du vieillard, et reconnut l'amour vigilant qui cherchait à l'éloigner du théâtre de son chagrin. Mellish, qui n'avait pas été invité à être de la partie, tomba dans un tel transport lorsqu'on lui en parla, qu'il aurait fallu

avoir le cœur bien dur pour refuser son escorte. Il connaissait, disait-il, chaque coin de la Normandie, et il promettait d'être extrêmement utile à Floyd et à sa fille, ce qui semblait fort douteux, vu que c'était en assistant aux steeple-chases de Dieppe qu'il avait appris ce qu'il connaissait de la Normandie, et que sa science dans la langue française était fort limitée. Mais, malgré tout cela, il s'arrangea pour tenir sa parole. Il alla à Londres et engagea un courrier accompli, qui conduisit la petite société d'une ville dans un village, d'une église à des ruines, et qui pouvait toujours trouver des chevaux de relais normands pour les énormes voitures de voyage du banquier. Les voyageurs allèrent d'endroits en endroits jusqu'à ce que de légères teintes roses revinssent animer d'éclairs passagers les joues d'Aurora. Le chagrin est terriblement égoïste. Je crains que M Floyd n'ait pris jamais en considération les ravages dont le noble et honnête cœur de Mellish pouvait être victime. J'ose affirmer que si elle avait jamais réfléchi à cela, elle aurait pensé qu'un habitant du comté d'York, aux larges épaules et ayant six pieds de haut, ne pouvait jamais souffrir sérieusement d'une passion comme l'amour. Elle s'accoutumait à sa société ; elle s'accoutumait à avoir son bras robuste tout prêt pour s'appuyer dessus quand elle était fatiguée ; elle s'accoutumait à lui faire porter son album, ses châles et son pliant ; elle s'accoutumait à se faire servir fidèlement à chaque occasion par lui, qui était aux petits soins pour elle toute la journée ; elle recevait ses hommages comme une chose toute naturelle ; mais en les acceptant tacitement, elle le rendait souverainement heureux, mais d'un bonheur dangereux.

On était à la moitié de septembre, lorsqu'ils pensèrent à s'en retourner en Angleterre ; ils s'arrêtèrent quelques jours à Dieppe, où il y avait de nombreux baigneurs, et où l'établissement des

bains était tout brillant de lanternes de couleur et retentissait de concerts incessants.

Les premiers jours de l'automne resplendissaient de leur beauté embaumée. Une année s'était presque entièrement écoulée depuis que Bulstrode avait fait à Aurora cet adieu qui, dans un sens du moins, devait être éternel. Aurora et Talbot pouvaient, il est vrai, se rencontrer encore ; mais les deux fiancés, qui s'étaient séparés dans la petite chambre de Felden, ne pouvaient jamais être rien l'un pour l'autre. Entre eux il y avait la mort et la tombe.

Peut-être quelques pensées de ce genre avaient-elles place dans l'esprit d'Aurora, au moment où elle s'assit ayant Mellish à côté d'elle, et qu'elle jeta les yeux sur le paysage varié du haut de la colline sur laquelle les ruines du château d'Arques élèvent encore un fier souvenir d'un temps qui n'est plus. Je ne suppose pas que la fille du banquier s'inquiétât beaucoup de Henri IV ou de toute autre célébrité morte et trépassée qui ait laissé la trace de son nom sur ce sol. Elle savourait tranquillement la pureté parfaite et la douce mollesse de l'air, l'azur foncé du ciel sans nuage, et admirait les bois étendus, les plaines fertiles, les vergers dont les arbres étaient surchargés de fruits vermeils, les petits ruisseaux, les chaumières blanches, à l'apparence de villas, les jardins épars, dispersés sur le superbe panorama déployé à ses pieds. Arrachée à la douleur par l'extase sensuelle que nous puisons dans la nature, et découvrant pour la première fois en elle-même un vague sentiment de bonheur, elle commençait à s'étonner de survivre depuis tant de mois à son chagrin.

Pendant ces longs et fastidieux mois, elle n'avait jamais entendu parler de Bulstrode ; tout aurait pu lui survenir sans qu'elle

l'eût su. Il aurait pu se marier ; il aurait pu choisir une fiancée plus fière et plus digne de lui pour partager son nom altier. Elle pourrait le rencontrer à son retour en Angleterre avec cette femme plus heureuse qu'elle appuyée sur son bras. Quelque bon ami dirait-il à la fiancée combien Talbot avait aimé et recherché la fille du banquier ? Aurora s'aperçut qu'elle avait pitié de cette femme plus heureuse qu'elle, qui, après tout, ne possèderait que le second amour de ce cœur orgueilleux, le pâle reflet d'un soleil qui s'était couché, la faible lueur d'un feu expirant après l'extinction de la grande flamme. On lui avait fait un lit avec des châles et des couvertures de voyage, étendus sur une chaise rustique, car elle était encore loin d'être forte, et elle était couchée à la brillante clarté du soleil de septembre, regardant le beau paysage, et écoutant le bourdonnement des scarabées et le cri des cigales sur le gazon uni.

Son père était allé à quelque distance avec M Powell, qui explorait toutes les crevasses et toutes les fentes des ruines avec la persévérance particulière aux gens habitués aux banalités ; mais le fidèle Mellish ne bougeait jamais d'à côté d'elle. Il observait son visage plongé dans la méditation, essayant d'en lire le secret, essayant de puiser un rayon d'espérance dans une expression qu'il pouvait y surprendre par hasard. Ni lui ni elle ne savaient depuis combien de temps il la contemplait ainsi, lorsque, se tournant pour lui parler du paysage qui se déroulait à ses pieds, elle le trouva à ses genoux, la suppliant d'avoir pitié de lui, de l'aimer, ou de le laisser l'aimer : ce qui était à près la même chose.

— Je ne m'attends pas à ce que vous m'aimiez, Aurora, dit-il d'un ton passionné ; — comment m'aimeriez-vous ? Qu'y a-t-il chez un gros garçon gauche comme moi pour mériter votre

amour ? je ne demande pas cela. Je vous demande seulement de me laisser vous aimer, de me laisser vous adorer, comme les gens que vous voyez ici s'agenouiller dans les églises adorent leurs saints. Vous ne me repousserez pas, n'est-ce pas, Aurora, parce que je prétends oublier ce que vous m'avez dit en ce jour cruel à Brighton ? Vous n'auriez jamais souffert que je restasse si longtemps avec vous, et que je fusse si heureux, si vous aviez eu l'intention de me repousser à la fin ! Vous n'auriez jamais pu être si cruelle !

M Floyd le regarda, et son visage trahit une terreur subite. Qu'était-ce ? Qu'avait-elle fait ? Encore du mal, encore un malheur ! Sa vie devait-elle être une suite perpétuelle de mauvaises actions ? Devait-elle donc toujours affliger de braves cœurs ? Ce Mellish devait-il être une nouvelle victime de sa folie ?

— Oh ! pardonnez-moi ! — s'écria-t-elle, — pardonnez-moi ! je n'ai jamais pensé…

— Vous n'avez jamais pensé que chaque jour passé à vos côtés doit rendre plus cruelle et plus poignante la douleur de se séparer de vous. Ô Aurora, les femmes devraient penser à ces choses ! Éloignez-moi de vous, et que deviendrais-je ?… un pauvre être, bon à rien de mieux qu'à s'occuper de courses et de paris ; un être désolé, indifférent à tout, prêt à malfaire à la première occasion qui m'y entraînera ; méprisable aux yeux d'autrui et à mes propres yeux. Vous devez avoir vu de ces hommes-là, Aurora, des hommes dont la jeunesse sans tâche promettait un âge mûr honorable, mais qui changent tout à coup et s'en vont à leur perte en quelques années de folle dissipation. Neuf fois sur dix une femme est la cause de ce changement subit. Je mets ma vie à vos

pieds, Aurora ; je vous offre plus que mon cœur… je vous offre ma destinée. Disposez-en à votre gré.

Dans son agitation, il se leva et marcha à quelques pas d'elle. Les créneaux recouverts d'herbe fuyaient en pente à ses pieds ; un fossé extérieur et un fossé intérieur étaient béants au-dessous de lui, au fond d'un talus escarpé. Quel endroit convenable pour un suicide, si Aurora refusait d'avoir pitié de lui ! Le lecteur doit convenir qu'il avait usé de beaucoup d'artifice en adressant la parole à M Floyd. Son appel avait pris la forme d'une accusation plutôt que d'une prière, et il avait fait exactement comprendre à cette pauvre fille la responsabilité qu'elle encourrait en le repoussant. Et cela, il faut l'avouer, est une bassesse dont les hommes se rendent souvent coupables dans leur conduite à l'égard des femmes.

M Floyd leva les yeux sur son amant avec un sourire calme et presque triste.

— Asseyez-vous là, monsieur Mellish, — dit-elle, en lui indiquant un pliant à côté d'elle.

John prit le siège qu'on lui désignait, de l'air d'un prisonnier qui prend place au banc des accusés pour répondre à une accusation capitale.

— Vous dirai-je un secret ?… demanda Aurora, regardant avec compassion son visage pâle.

— Un secret ?…

— Oui, le secret de ma séparation d'avec M. Bulstrode. Ce n'est pas moi qui l'ai congédié de Felden ; c'est lui qui a refusé de remplir son engagement avec moi…

Elle parlait lentement, à voix basse, comme s'il lui était pénible de prononcer des paroles qui révélaient une si profonde humiliation.

— Il vous a refusée ! s'écria Mellish, se levant, rouge de fureur, comme s'il eût voulu courir chercher Bulstrode pour le châtier.

— Oui, John, et il avait le droit d'agir ainsi, — répondit Aurora gravement. — Vous auriez agi de même.

— Ô Aurora !... Aurora !...

— Vous agiriez de même. Vous êtes homme de bien comme lui, pourquoi auriez-vous un sentiment d'honneur moins prononcé que le sien ? Il s'est élevé entre M. Bulstrode et moi une barrière qui nous a séparés pour toujours. Cette barrière, c'est un secret.

Elle lui parla alors de l'année de sa jeunesse dont elle ne pouvait rendre compte, et comment Talbot avait insisté pour avoir une explication qu'elle avait refusé de lui donner.

John l'écouta d'un air pensif, qui se changea en un rayonnement, lorsqu'elle se tourna vers lui et lui dit :

— Comment auriez-vous agi en pareil cas, monsieur Mellish ?

— Comment j'aurais agi, Aurora ?... j'aurais eu confiance en vous. Mais je puis faire une meilleure réponse à votre question, Aurora. Je puis y répondre en vous réitérant la prière que je vous ai adressée il y a cinq minutes. Soyez ma femme.

— Malgré ce secret ?

— Malgré cent secrets ! Je ne pourrais vous aimer comme je le fais, Aurora, si je ne croyais pas que vous fussiez la meilleure et la plus pure des femmes. Je ne peux pas croire cela un instant, puis douter de vous l'instant d'après. Je remets ma vie et mon honneur en vos mains. Je ne les confierais pas à la femme que je pourrais insulter par un doute.

Pendant qu'il parlait, son beau visage saxon rayonnait d'amour et de franchise. Tout son dévouement patient, auquel elle avait été si longtemps sans faire attention ou qu'elle avait accepté comme une chose toute naturelle, revint à l'esprit d'Aurora. Ne méritait-il pas une récompense, une compensation en retour de tout cela ? Mais il y avait quelqu'un qui lui était plus proche et plus cher, plus cher que Bulstrode même ne l'avait jamais été, et cette personne, c'était le vieillard à cheveux blancs qui se promenait dans les ruines, de l'autre côté de la plate-forme.

— Mon père sait-il cela, monsieur Mellish ? — demanda-t-elle.

— Oui, Aurora. Il m'a promis de m'accepter pour fils ; et Dieu sait que j'essayerai de mériter ce nom. Ne me laissez pas vous affliger, Aurora. Je sais tout à présent. Vous, vous savez que je vous aime encore, que j'espère encore. Laissez le temps faire le reste.

Elle lui tendit les deux mains avec un sourire mêlé de larmes. Il prit ses deux petites mains dans les siennes qui étaient si larges, et se pencha pour les baiser respectueusement.

— Vous avez raison, — dit-elle ; — que le temps fasse le reste. Vous êtes digne de l'amour d'une femme meilleure que moi, John ; mais, avec l'aide de Dieu, je ne vous donnerai jamais sujet de regretter la confiance que vous avez en moi.

12

Au commencement d'octobre, Aurora retourna à Felden, fiancée encore une fois. Les familles du comté ouvrirent de grands yeux, quand le bruit parvint à leurs oreilles que la fille du banquier allait se marier, non pas avec M. Bultrode, mais avec M. Mellish, de Mellish Park, près de Doncastre. Les demoiselles non mariées, assez nombreuses aux environs de Beckenham et de West Wickham, n'approuvèrent pas tout ce troc, tout ce changement. Elles reconnaissaient la souillure du sang des Prodder dans cette inconstance. Les paillettes et la sciure de bois perçaient, et Aurora était bien, comme elles l'avaient toujours dit, la fille de sa mère.

M Alexandre et Lucy revinrent à Felden pour aider aux préparatifs de la noce. Lucy avait repris bien meilleure mine depuis l'hiver précédent ; ses tendres yeux bleus brillaient d'une lumière qui exprimait plus de bonheur intérieur ; ses joues étaient teintes de couleurs qui indiquaient une meilleure santé ; mais elle devint d'un rouge cramoisi la première fois qu'elle revit Aurora, et évita un peu les caresses de M Floyd.

La noce devait avoir lieu à la fin de novembre. La fiancée et le fiancé devaient passer l'hiver à Paris, où Floyd irait les rejoindre ; puis ils devaient revenir en Angleterre à temps pour les courses de Newmarket, car, je le dis à regret, après avoir si heureusement réussi dans son affaire d'amour, ce jeune homme avait laissé ses idées rentrer dans leur voie accoutumée ; et la créature qui lui était la plus chère au monde après M Floyd et les personnes de sa famille, était une pouliche haie appelée Aurora, et inscrite pour concourir aux Oaks et au Saint-Léger de l'année suivante.

Dois-je excuser mon héroïne d'avoir oublié Bulstrode, et de témoigner une reconnaissance affectueuse à ce jeune Mellish qui l'adore ? Elle aurait dû sans doute mourir de honte et de douleur après le cruel abandon de Talbot ; et Dieu sait que c'était grâce seulement à sa jeunesse et à sa forte constitution qu'elle était parvenue à soutenir une lutte très-rude avec le monstre farouche qui monte le pâle coursier ; mais une fois qu'elle fut sortie de ce terrible combat, elle était, quoique faible encore, en voie de rétablissement. Pour tuer, ces chagrins passionnés doivent tuer tout d'un coup. Aurora parcourait les salles de Felden dans lesquelles Talbot avait si souvent marché à côté d'elle ; et s'il subsistait un regret dans son cœur, c'était une tristesse calme, comme nous en ressentons pour les morts, une tristesse à laquelle ne se mêlait pas de pitié, car elle pensait que l'orgueilleux fils de sir John Raleigh Bulstrode aurait pu être plus heureux s'il avait été aussi généreux et aussi confiant que Mellish. Le signe le plus rassurant de l'état de sa santé était peut-être qu'elle pouvait parler de Talbot librement, gaiement, et sans rougir. Elle demanda à Lucy si elle avait rencontré le Capitaine Bulstrode cette saison, et la petite hypocrite dit à sa cousine que oui, qu'il leur avait parlé un jour dans le Park, et qu'elle croyait qu'il était entré au Parlement. Elle croyait ! Elle savait son discours de début par cœur, quoiqu'il eût été prononcé à propos d'un projet de loi de nature à ne pas exciter le plus mince intérêt, et dans lequel les mines du pays de Cornouailles étaient vaguement confondues avec le cadastre national ; et elle aurait pu le répéter aussi exactement que son plus jeune frère aurait pu déclamer une harangue aux « Romains, concitoyens et amis. » Aurora pouvait l'oublier, et bassement épouser un blond habitant du comté d'York ; pour Lucy, le monde ne renfermait que ce chevalier au visage sombre, avec ses

sévères yeux gris et sa jambe raide. Aussi la pauvre Lucy aimait et était reconnaissante envers sa brillante cousine de cette inconstance qui avait amené un pareil changement dans le programme des noces joyeuses qui devaient se célébrer à Felden. La jeune et belle confidente, la demoiselle d'honneur pouvait maintenant assister à la cérémonie de bonne grâce. Elle ne se traînait plus comme un cadavre vivant ; mais elle prenait de tout cœur l'intérêt d'une femme à cette affaire, et était vivement engagée dans une discussion relative aux mérites respectifs du rose et du bleu pour les chapeaux des demoiselles d'honneur.

Le bruyant bonheur de Mellish semblait contagieux et animer l'air qu'on respirait dans le grand château de Felden. Le robuste André était enchanté du choix de sa jeune cousine. On ne lui refusait plus de l'accompagner à la chasse ; mais la moitié du comté déjeunait à Felden, et la longue terrasse et les jardins resplendissaient d'habits rouges.

Pas une ride ne troubla le paisible cours de ces courtes fiançailles. L'habitant du comté d'York s'appliquait à se rendre agréable à toutes les personnes de la famille de sa divinité aux yeux noirs. Il flattait leurs faiblesses, satisfaisait leurs caprices, étudiait leurs désirs, et leur faisait une cour si insidieuse, que je crains bien qu'on ne fît des comparaisons suscitées par l'envie entre John et Talbot, au désavantage du jeune et fier officier.

Il était impossible que la moindre querelle s'élevât entre les deux fiancés ; car John suivait partout sa maîtresse, comme un esclave qui ne vivait que pour obéir à ses ordres ; et Aurora acceptait son dévouement avec la grâce d'une sultane, ce qui lui allait à ravir. Elle se remit à visiter les écuries de son père, et inspecta ses chevaux pour la première fois depuis qu'elle avait quitté

Felden pour la pension de Paris. Elle se remit à chevaucher par la campagne, portant un chapeau qui provoqua de nombreuses critiques, un chapeau qui n'était autre que celui généralement adopté aujourd'hui, mais qui était une mode tout à fait nouvelle en l'automne de 1858. Elle parut enfin reprendre sa première jeunesse. On eût presque dit que les deux ans et demi pendant lesquels elle avait quitté la maison paternelle et y était revenue, avait rencontré Bulstrode et s'en était séparée, avaient été effacés de sa vie, laissant son enjouement aussi frais et aussi brillant qu'il était avant l'entrevue orageuse qui avait eu lieu dans le cabinet de son père, au mois de juin 1856.

Les familles du comté vinrent au mariage à l'église de Beckenham, et furent obligées d'avouer que M Floyd était merveilleusement belle avec sa couronne virginale de fleurs d'oranger et son grand voile de Malines ; elle avait fortement insisté pour se marier en chapeau ; mais il avait fallu céder à la décision suprême de ses cousines. Gunter fut chargé des approvisionnements du repas de noce, et, pour diriger les apprêts, il envoya à Felden un homme qui avait une mise et un extérieur plus superbes et plus magnifiques que ceux d'aucun des invités du Kent. Pendant toute la matinée de ce fameux jour, John ne fit que rire et pleurer tour à tour. Dieu sait combien il donna de poignées de main à Floyd ; il emmenait le banquier dans des coins solitaires, et lui jurait, ses grosses joues inondées de larmes, d'être un bon mari pour la fille du vieillard. De sorte que ce dut être un soulagement pour le vieil Écossais de voir Aurora descendre l'escalier en laissant traîner sur le parquet sa robe de moire antique violette, entourée de ses demoiselles d'honneur, pour venir prendre congé de son cher père, avant que les coursiers qui se cabraient eussent emporté M. et M Mellish au plus prosaïque des relais conjugaux, à la sta-

tion du Pont-de-Londres. M Mellish ! Oui, elle était maintenant M Mellish. Bulstrode lut l'annonce de son mariage dans cette même colonne du journal où il avait pensé peut-être voir sa mort. Comme le roman finissait platement ! Quel triste dénoûment pour cet orage ! et quel ciel gris, banal, ordinaire succédait aux terreurs de l'éclair ! Moins d'une année auparavant, l'univers lui avait semblé s'affaisser et la création s'arrêter par suite du trouble que lui-même éprouvait ; et maintenant il était membre du Parlement, faisait des lois pour les mineurs du pays de Cornouailles, et prenait du corps, à ce que disaient ses malveillants amis ; et elle, elle qui, conformément à toutes les convenances dramatiques, aurait dû mourir tout de bon longtemps avant cela, elle avait épousé un propriétaire du comté d'York ; et elle prendrait sans doute sa place dans le comté, jouerait le rôle de dame de charité dans le village, serait la principale dame patronnesse des bals à l'occasion des courses, et vivrait heureuse par la suite. Il froissa le numéro du Times, et le jeta loin de lui de rage et de mortification.

— Et dire que j'ai autrefois pensé qu'elle m'aimait ! — s'écria-t-il.

Et elle vous a aimé, Talbot ; elle vous a aimé comme elle ne pourra jamais aimer ce brave, ce généreux, ce dévoué John, bien qu'elle puisse s'habituer peu à peu à lui témoigner une affection qu'il est peut-être préférable de posséder. Elle vous a aimé avec la passion romanesque et l'admiration respectueuse d'une jeune fille ; et elle a essayé de refaire sa propre nature, afin de pouvoir être digne de votre sublime supériorité. Elle vous a aimé comme les femmes aiment seulement dans leur première jeunesse, et comme il est rare qu'elles aiment les hommes qu'elles finissent

par épouser. L'arbre n'en devient peut-être que plus fort lorsqu'on émonde les premiers rameaux pour faire place à des branches vigoureuses et étendues, sous lesquelles un époux et des enfants peuvent s'abriter.

Mais Talbot ne pouvait voir tout cela. Il ne voyait que cette annonce de quelques lignes dans le Times :

« Aurora, fille unique d'Archibald Floyd, banquier, de Felden Woods, comté de Kent, avec John Mellish, Esquire, de Mellish Park, près de Doncastre. »

Il s'en voulait de son amour d'autrefois, et il s'en voulait encore davantage de ressentir de la colère. Il s'enfonça avec fureur dans les documents officiels, pour se préparer à la session prochaine ; puis il reprit son fusil, alla courir par les landes stériles, comme il avait fait dans la première violence de son chagrin, et erra sur le sombre rivage de la mer, où il extravagua en songeant à son « Amy au cœur vide, » et essaya le diapason de sa voix, en attendant le retour des ides de février, et le dépôt sur le bureau du Président du projet de loi en faveur des mineurs du pays de Cornouailles.

Vers la fin de janvier, les domestiques de Mellish Park firent les préparatifs pour l'arrivée de John et de sa femme. Ce fut une besogne toute d'affection dans cette maison en désordre ; car tous étaient enchantés que leur maître eût quelqu'un pour le retenir chez lui, que l'on régalât le comté, et que l'on donnât des fêtes dans ce vaste et désordonné manoir. Des architectes, des tapissiers et des décorateurs s'étaient activement mis à l'ouvrage pendant les courtes journées d'hiver, pour apprêter des appartements pour M Mellish ; et l'aile occidentale, ou, comme on l'ap-

pelait, l'aile gothique du bâtiment avait été restaurée et reconstruite pour Aurora sur un nouveau modèle, au point que les chambres plafonnées en chêne étincelaient de vermillon et d'or, comme une chapelle du moyen âge. Si John avait pu dépenser la moitié de sa fortune afin d'acheter un œuf de roc pour le suspendre dans ces appartements, il l'aurait fait avec plaisir. Il était si fier de sa femme, qui ressemblait à Cléopâtre, de son bijou sans parallèle parmi toutes les pierres précieuses, qu'il s'imaginait ne pouvoir faire construire une châsse assez riche pour y renfermer son trésor. Aussi la maison de laquelle de braves gentilshommes campagnards et leurs sensibles épouses s'étaient contentés pendant près de trois siècles, fut presque mise sens dessus dessous avant que John la trouvât digne de la fille du banquier. Les entraîneurs, les grooms et les garçons d'écurie haussaient les épaules, et crachaient dédaigneusement des brins de paille sur le pavé de la cour des écuries, lorsqu'ils entendaient le retentissement des outils des tailleurs de pierres et des vitriers occupés à la façade des appartements restaurés. Les écuries ne seraient plus rien maintenant, supposaient-ils, et M. Mellish serait toujours pendu au cordon du tablier de sa femme. Ce fut un soulagement pour eux d'apprendre que M Mellish était passionnée pour l'équitation et la chasse, et qu'en temps et lieu elle prendrait le goût des courses de chevaux, comme étant la récréation légitime d'une femme de son rang et de sa fortune.

Les cloches de l'église du village sonnèrent à toute volée un joyeux carillon, lorsque la voiture à quatre chevaux qui était allée à Doncastre, au-devant de John et de son épouse, franchit les grilles de Mellish Park et enfila la longue avenue qui menait au portail demi-gothique et demi-roman de la grande porte. De robustes gosiers campagnards poussèrent de sonores hourras, en

signe de bienvenue, au moment où Aurora descendit de voiture, passa sous le porche, et entra dans le vieux vestibule décoré en bois de chêne, qui avait été tendu de verdure et orné de devises faites avec des fleurs, au milieu desquelles figuraient la légende : Velcometo Melish ! et autres inscriptions affectueuses du même genre, plus remarquables par leur signification bienveillante que par la rigueur de leur orthographe. Les domestiques furent ravis du choix de leur maître. Aurora était d'une beauté si éblouissante, que ces simples êtres l'accueillirent comme la lumière du soleil et ressentirent, au rayonnement de ces charmes, une douce chaleur que la perfection la plus régulière n'aurait jamais pu inspirer. En effet, un profil grec eût été sans influence sur les domestiques, dont le goût peu cultivé était plus disposé à reconnaître la richesse du teint que la pureté des formes. Ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer les yeux d'Aurora, qu'ils déclarèrent à l'unanimité être de véritables brillants, la blancheur éclatante de ses dents, qui étincelaient entre deux lèvres du plus bel incarnat, la vive rougeur qui animait sa peau légèrement olivâtre, et les reflets pourprés de l'épaisse couronne formée par les bandeaux de ses cheveux. Sa beauté avait ce cachet de richesse et de magnificence qui fait toujours le plus grand effet sur les masses, et la séduction de ses manières avait une puissance magique sur les gens simples. Je me perds quand j'essaye de décrire les ivresses féminines, le charme prodigieux exercé par cette sirène aux yeux noirs. Certes, le secret de sa puissance de charmer devait résider dans la prodigieuse vitalité de sa nature, qui faisait qu'elle portait avec elle la vie et l'entrain comme son atmosphère, et qu'en la respirant les gens mornes devenaient gais par l'influence de sa présence ; ou peut-être le véritable charme de ses manières consistait-il dans cette enfantine et exquise ignorance

d'elle-même, qui en faisait sans cesse un être nouveau, toujours ardent et sympathique, vivement sensible à tous les chagrins d'autrui, quoique d'un caractère primitivement gai à l'extrême.

M Powell avait été transportée de Felden à Mellish Park ; elle était installée confortablement dans son coquet appartement, quand arrivèrent les nouveaux époux. La femme de charge dut abandonner le pouvoir exécutif à la veuve de l'enseigne, qui devait décharger Aurora de tous les tracas de l'administration.

— Dieu garde vos amis d'avoir à jamais à manger un dîner commandé par moi, John, — dit M Mellish, faisant franchement l'aveu de son ignorance ; — je suis enchantée aussi de ne pas avoir à mettre cette pauvre créature sur le pavé. Ces longues colonnes d'annonces dans le Times me font mal au cœur quand je pense aux épreuves par lesquelles une gouvernante doit passer. Je ne puis m'étendre à mon aise dans ma voiture et « jouir de mes avantages, » comme dit M Alexandre, quand je songe aux souffrances d'autrui ; je suis plutôt portée à être mécontente de mon sort et à penser que c'est une pauvre chose, après tout, que d'être riche et heureuse dans un monde où il faut qu'il y ait tant de gens qui souffrent ; aussi suis-je charmée que nous puissions donner quelque chose à faire à M Powell à Mellish Park.

La veuve de l'enseigne se réjouissait énormément de rester dans une maison aussi confortable, mais elle ne remerciait pas Aurora des bienfaits dont la comblait la fille du banquier. Elle ne la remerciait pas, parce qu'elle la haïssait. Pourquoi la haïssait-elle ? Elle la haïssait, à raison même des bienfaits qu'elle en recevait, ou plutôt parce qu'Aurora avait le moyen de répandre ces bienfaits. Elle la haïssait de la haine que les créatures paresseuses, apathiques, étroites d'esprit portent aux êtres francs et

généreux. Elle la haïssait de la haine que l'envie porte toujours à la prospérité, comme Aman haïssait Mardochée du haut de son trône, et comme haïrait un homme du caractère d'Aman fût-il le plus grand souverain de l'univers. Si M Powell eut été duchesse et Aurora balayeuse de rues, elle lui aurait encore porté envie ; elle lui aurait envié ses yeux éblouissants, ses dents éclatantes, son port d'impératrice, et son âme généreuse. Cette femme pâle, aux cheveux demi-châtains, se sentait méprisable en la présence d'Aurora, et elle était piquée de la riche vitalité de cette nature, qui lui donnait conscience de l'inertie de la sienne. Elle détestait M Mellish parce que celle-ci possédait des qualités qu'elle savait être des dons plus précieux que toutes les richesses de la maison Floyd, Floyd et Floyd fondues en un lingot d'or. Mais il ne convient pas à une personne en service de haïr, si ce n'est d'une façon décente et en femme bien élevée, en secret, dans les sombres replis de son âme ; en parant son visage d'un sourire invariable, sourire qu'elle revêt tous les matins en mettant son col propre, et dont elle se dépouille le soir en allant se coucher.

Or, comme par une sage disposition de la Providence, il n'est pas possible qu'une personne en haïsse une autre sans que celle-ci ait une vague idée de ce mauvais sentiment. Aurora s'apercevait que l'attachement de M Powell pour elle n'était pas des plus profonds. Mais l'insouciante jeune femme ne cherchait pas à sonder la profondeur de l'inimitié que pouvait recéler le cœur de sa gouvernante.

— Elle n'est pas folle de moi, la pauvre créature, — disait-elle, — j'ose même dire que je la tourmente et l'ennuie avec mes extravagances inconsidérées. Si j'étais comme cette chère petite Lucy, qui est si réfléchie maintenant…

Et, haussant les épaules et sans finir la phrase commencée, M Mellish bannit de son esprit ce sujet sans importance.

On ne peut s'attendre à voir des êtres nobles, courageux, prendre ombrage des gens calmes. Cependant, dans les grands drames de la vie, ce sont les gens calmes qui font le mal. Iago n'était pas un personnage bruyant, quoique, Dieu merci ! ce n'est plus la mode de le représenter comme un fourbe rampant à qui le plus insensé des Maures n'aurait pu se fier.

Aurora jouissait d'une vie paisible. Les tempêtes qui avaient failli faire naufrager sa barque inexpérimentée étaient passées, et l'avaient laissée sur un rivage sûr et fertile. Les chagrins qu'elle avait causés à son père, quels qu'ils fussent, n'avaient pas été mortels ; et le vieux banquier paraissait très-heureux, lorsqu'il vint, au mois d'avril, voir le jeune couple à Mellish Park. Parmi tous les familiers de ce vaste manoir, il n'y avait qu'une personne qui ne faisait pas chorus avec l'enthousiasme général quand on parlait de M Mellish, et cette personne occupait un rang si insignifiant, que les domestiques ses camarades ne se souciaient guère de son opinion. C'était un homme de quarante ans environ, qui était né à Mellish Park, et qui rôdait dans les écuries depuis son enfance, faisant toute espèce de petites besognes pour les grooms, et passant, quoique un peu idiot dans les affaires ordinaires, pour un connaisseur très-expert en fait de chevaux. Cet homme se nommait Stephen ; on l'appelait plus communément Steeve Hargraves. C'était un gaillard trapu, à larges épaules, ayant une grosse tête, une figure pâle et effarée, une figure dont la pâleur cadavéreuse semblait presque surnaturelle, des yeux d'un brun rougeâtre, et des sourcils roux et épais, formant une espèce de voûte au-dessus de ses yeux dont l'expression ordinaire

était sinistre. C'était un de ces individus qu'on dit généralement avoir la mine repoussante, dont on se recule avec un sentiment instinctif de dégoût, nullement malveillant ni injuste, sans doute ; car on n'a pas le droit d'en vouloir à un homme, parce qu'il a un vilain regard, de longues touffes de poils roux et hérissés qui se rencontrent sur le dos de son nez, et de gros pieds cagneux, qui semblent écraser et détruire tout ce qui se trouve sur leur passage. Telle était la pensée d'Aurora, lorsque, quelques jours après son arrivée au Park, elle vit Hargraves pour la première fois sortir de la sellerie ayant une bride passée dans le bras. Elle s'en voulut du tressaillement involontaire qui la fit reculer à la vue de cet homme, qui, à une petite distance, était en train de polir les ornements de cuivre d'un harnais, et regardait furtivement M Mellish qui, appuyée sur le bras de son mari, parlait à l'entraîneur des poulains qui paissaient dans les prairies en dehors du Park.

Aurora demanda quel était cet homme.

— Son nom est Hargraves, madame, — répondit l'entraîneur, — mais nous l'appelons Steeve. Il est un peu toqué, comme nous disons ici, mais il se rend utile dans les écuries quand cela lui plaît ; car il est d'un caractère un peu bizarre, et personne de nous n'a jamais été capable d'avoir le dessus sur lui, comme monsieur le sait.

Mellish se prit à rire.

— Non, — dit-il ; — Steeve fait à peu près à sa guise dans les écuries, à ce que je crois. Il y a vingt ans, c'était le groom favori de mon père ; mais il a fait une chute à la chasse, il s'est blessé à la tête, et depuis il n'a jamais été tout à fait bien. Naturellement

ce malheur, joint à la considération que mon père avait pour lui, lui donne des droits à notre bienveillance, et nous endurons ses bizarreries, n'est-ce pas, Langley ?

— Oui, monsieur, — dit l'entraîneur, — quoique, sur mon honneur, j'aie quelquefois peur de lui, et que je pense qu'un beau jour il se lèvera au milieu de la nuit et assassinera quelqu'un de nous.

— Pas avant que quelqu'un de vous ait gagné un plein chapeau d'argent, Langley. Steeve aime trop l'argent pour assassiner quelqu'un pour rien. Vous allez voir sa figure s'illuminer tout de suite, Aurora, — dit John, en faisant signe à l'homme d'écurie d'approcher. — Viens ici, Steeve. M Mellish désire que tu boives à sa santé.

Il jeta un souverain dans la large main musculeuse de l'homme, une vraie main de gladiateur, avec une chair calleuse et des nerfs de fer. Les yeux rouges de Steeve étincelèrent pendant que ses doigts se refermaient étroitement sur la pièce de monnaie.

— Je vous remercie bien, madame, — dit-il en portant la main à sa casquette.

Sa voix basse et étouffée contrastait si étrangement avec la force physique que dénotait son extérieur, qu'Aurora recula en tressaillant.

Malheureusement pour ce pauvre idiot, dont la personne était repoussante en elle-même, cette voix sourde, concentrée, avait quelque chose qui provoquait un dégoût instinctif chez ceux qui l'entendaient pour la première fois.

Il porta de nouveau la main à sa casquette de laine toute grasse, et retourna lentement à son ouvrage.

— Comme il a le visage blême ! — dit Aurora. — A-t-il été malade ?

— Non, il a toujours été pâle comme cela depuis sa chute. J'étais trop jeune lorsque cela est arrivé, pour bien m'en souvenir ; mais j'ai entendu dire à mon père que, lorsqu'on rapporta le pauvre diable à la maison, son visage, qui auparavant était coloré, était blanc comme une feuille de papier, et que sa voix, jusque-là forte et sonore, s'était abaissée jusqu'au sourd murmure que vous venez d'entendre. Les médecins ont fait tout ce qu'ils ont pu, et l'ont sauvé d'une terrible fièvre cérébrale ; mais ils n'ont jamais pu lui rendre sa voix ni ses couleurs.

— Pauvre garçon ! — dit M Mellish avec bonté, — il mérite bien qu'on ait pitié de lui.

En disant cela, elle se reprochait le sentiment de répugnance qu'elle ne pouvait surmonter. C'était une répugnance qui touchait de près à la terreur ; il lui semblait qu'elle ne pourrait guère être heureuse à Mellish Park tant que cet homme y habiterait. Elle était presque disposée à prier son mari de lui faire une pension et de l'envoyer à l'autre extrémité du comté ; mais au bout de quelques minutes, elle eut honte de sa folie puérile, et, quelques heures après, elle avait oublié l'idiot, comme on l'appelait poliment dans les écuries.

Lecteur, lorsqu'un être vous inspire cette horreur instinctive et involontaire, évitez cet être-là. Il est dangereux. Suivez cet avertissement, comme vous suivez celui que vous lisez dans les nuages du ciel et dans le calme sinistre de l'atmosphère, quand

un orage est imminent. La nature ne sait pas mentir ; et c'est la nature qui a implanté dans votre sein cette terreur qui vous fait frémir, instinct de conservation personnelle plutôt que lâche frayeur, qui, à la première vue de certains individus, vous dit plus nettement que des paroles ne pourraient vous le dire : « Cet homme est mon ennemi ! »

Si Aurora se fût laissée guider par cet instinct, si elle eût cédé à l'impulsion qu'elle méprisa comme puérile, et eût fait congédier Hargraves de Mellish Park, que de cruels malheurs, que de poignantes douleurs elle eût pu s'épargner à elle-même et à d'autres !

Le gros chien Bow-wow avait accompagné sa maîtresse à sa nouvelle demeure ; mais le bon temps de Bow-wow était passé. Un mois avant le mariage d'Aurora, il avait été écrasé par une voiture attelée d'un poney sur un des chemins des environs de Felden, et il avait été transporté, saignant et estropié, chez le vétérinaire, pour qu'on lui éclissât une des pattes de derrière et que, pour le guérir, on mît à contribution toutes les ressources de l'art de traiter les chiens. Aurora se faisait conduire tous les jours à Croydon pour voir son pauvre malade ; et Bow-wow fut toujours assez lui-même pour reconnaître sa maîtresse bien-aimée et passer sa langue fiévreuse et nonchalante sur ses blanches mains, en témoignage de cette affection invariable que nous prodiguent les animaux, et qui ne peut finir qu'avec leur vie. Le gros chien était donc tout à fait boiteux et à moitié aveugle, quand il arriva à Mellish Park avec le reste des effets et des objets appartenant à Aurora. C'était un être privilégié dans le vaste manoir ; une peau de tigre était étalée pour lui devant le foyer du salon, et il passait la fin de ses jours dans un repos luxueux, se chauffant à la chaleur

du feu ou aux rayons du soleil près des fenêtres, selon qu'il plaisait à son royal caprice ; mais, tout invalide qu'il fût, il était toujours capable de se traîner à la suite de M Mellish lorsqu'elle se promenait sur la pelouse ou parmi les taillis d'arbrisseaux qui bordaient les jardins.

Un jour qu'elle était revenue de sa promenade équestre du matin, avec John et avec son père, qui les accompagnait quelquefois sur un poney gris tranquille, et qu'on aurait pris pour un homme bien plus jeune à le voir se livrer à cet exercice, elle flânait sur la pelouse, ayant encore son costume d'amazone, après qu'on eut reconduit les chevaux à l'écurie, et que Mellish et son beau-père fussent rentrés dans la maison. Le gros chien la vit de la fenêtre du salon et se traîna dehors pour venir au-devant d'elle. Tentée par la douceur de l'atmosphère, elle rôda de côté et d'autre, la jupe de son amazone ramassée en un paquet sous son bras et sa cravache à la main, et elle se mit à chercher des primevères sous les touffes d'arbres disséminées sur la pelouse. Après avoir cueilli un bouquet de fleurs sauvages, elle allait rentrer à la maison, lorsqu'elle se souvint de quelques instructions qu'elle avait oublié de donner à son groom, concernant un poney favori qui était malade.

Elle traversa la cour des écuries, suivie de Bow-wow, trouva le groom, lui donna ses ordres, et se disposa à retourner aux jardins. Pendant qu'elle parlait au groom, elle avait reconnu la figure blême d'Hargraves à une des fenêtres de la sellerie. Il sortit comme elle donnait ses instructions, pour porter un harnais à une remise située de l'autre côté de la cour. Aurora était sur le seuil de la porte qui ouvrait sur les jardins, lorsqu'elle fut arrêtée par un hurlement douloureux de Bow-wow. Prompte comme

l'éclair, elle se retourna pour s'assurer de la cause de ce cri. Hargraves avait repoussé loin de lui le malheureux animal, en lui donnant un coup de pied avec son sabot ferré. La cruauté envers les animaux était un des défauts de l'idiot. Il n'était pas cruel envers les chevaux, car il avait encore assez de bon sens pour savoir que son pain quotidien dépendait du soin qu'il en prenait ; mais gare à tout intrus qui se trouvait sur son chemin. Aurora s'élança sur lui comme une belle tigresse, et, saisissant le collet de sa veste de futaine dans ses petites mains, elle le cloua à la place où il était debout. Il n'était pas aisé de secouer l'étreinte de ces mains effilées, crispées par la colère ; et Hargraves, pris complétement à l'improviste, regarda avec effroi celle qui l'assaillait. Plus haute d'un pied et demi que le garçon d'écurie, Aurora le dominait ; les joues pâles de fureur, les yeux étincelants de rage, son chapeau tombé à terre et ses cheveux noirs épars sur ses épaules, elle était sublime dans son courroux.

L'homme se prosterna sous l'étreinte de cette impérieuse créature.

— Lâchez-moi !... — dit-il convulsivement de sa voix étouffée, à laquelle son agitation donnait le son d'un sifflement ; — lâchez-moi, ou vous vous en repentirez... lâchez-moi !

— Comment avez-vous osé !... — s'écria Aurora, — comment avez-vous osé lui faire du mal ?... Mon pauvre chien !... Mon pauvre chien estropié... si faible !... Comment avez-vous osé faire cela ?... Lâche poltron ! misérable que vous êtes !...

Sa main droite lâcha le collet de l'habit d'Hargraves, et fit pleuvoir sur ses larges épaules une grêle de coups de sa légère cravache, un véritable hochet, dont le bout doré était orné d'éme-

raudes, mais qui cinglait comme une verge d'acier flexible dans cette petite main.

— Comment avez-vous osé !... — répéta-t-elle plusieurs fois.

Et ses joues pâles devinrent écarlates, en raison de l'effort qu'elle faisait pour tenir l'homme d'une main. À ce moment ses cheveux dénoués lui tombaient à la ceinture, et sa cravache était brisée à une demi-douzaine d'endroits.

Mellish, entrant par hasard au même instant dans la cour des écuries, devint blême d'horreur en voyant cette belle Furie.

— Aurora !... Aurora !... — s'écria-t-il, arrachant le collet de l'individu de son étreinte et le repoussant à plusieurs pas de distance ; — Aurora, qu'y a-t-il ?

Elle lui raconta d'une voix entrecoupée et haletante le sujet de son indignation. Il prit de sa main la cravache brisée, ramassa son chapeau sur lequel elle avait marché dans sa colère, lui fit traverser la cour, et la mena à la porte de derrière qui conduisait à la maison. Il était pénible, honteux pour lui de penser que cette femme incomparable, que cette femme adorée, pût faire quelque chose qui la dégradât, ou même la rendît ridicule. Lui, il aurait mis habit bas et se serait battu avec une demi-douzaine de charbonniers, sans en penser davantage ; mais elle !...

— Rentrez, rentrez, ma chère enfant, — dit-il d'un ton de triste tendresse ; — les domestiques regardent de tous côtés avec curiosité. Vous n'auriez pas dû faire cela ; vous auriez dû me le dire.

— J'aurais dû vous le dire ! — s'écria-t-elle avec impatience. — Comment pouvais-je m'arrêter pour vous le dire, quand je l'ai vu frapper mon chien, mon pauvre chien ?

— Rentrez, ma chère, rentrez ! Allons, calmez-vous et rentrez.

Il parlait comme s'il eût essayé d'apaiser un enfant agité ; car au soulèvement convulsif de son sein, il vit que cette violente émotion allait se terminer par une attaque de nerfs, comme se terminent infailliblement, tôt ou tard, toutes les colères de femmes. Il la conduisit à sa chambre, en la portant à moitié, par un escalier de service, et il la laissa couchée sur un sofa, dans son costume d'amazone. Il mit la cravache brisée dans sa poche ; puis, serrant ses dents blanches et fortes et fermant le poing, il sortit pour chercher Hargraves. En traversant le vestibule, il choisit un gros fouet de chasse à lanière de cuir, dans un râtelier rempli d'ustensiles redoutables de ce genre. Hargraves était assis sur un montoir, lorsque John rentra dans la cour des écuries. Il était en train de se frotter les épaules, en faisant une mine fort piteuse, pendant qu'une couple de garçons d'écurie, qui avaient été peut-être témoins du châtiment qu'il avait reçu, le regardaient en grimaçant, à une distance respectueuse. Ils n'étaient nullement tentés de s'approcher trop près de lui ; car l'idiot avait la plaisante habitude de brandir un grand couteau lorsqu'il se sentait outragé, et le plus brave des garçons employés aux écuries avait peu le désir de mourir d'un coup de couteau dans l'abdomen, avec l'agréable conviction que la punition de son assassin se réduirait tout au plus à quinze jours de prison ou à une légère amende.

— Maintenant, Hargraves, — dit Mellish en soulevant l'idiot de dessus le montoir et le plantant à une distance convenable pour donner plein essor au fouet de chasse, — ce n'était pas à M Mellish à te cravacher, mais c'était son devoir de me le laisser faire pour elle ; ainsi donc, attrape cela, mauvais lâche !…

La lanière de cuir siffla dans l'air et se replia sur les épaules de Steeve ; mais John trouva qu'il y avait quelque chose de méprisable à lutter ainsi à armes inégales. Il rejeta le fouet, et, le tenant toujours par le collet, il conduisit l'idiot à la porte de la cour des écuries.

— Tu vois cette avenue, — dit-il, en lui montrant une belle allée d'arbres qui se déroulait devant eux ; — elle mène tout droit hors du Park, et je te recommande fortement, Stephen, d'aller au bout aussi vite que tu le pourras, et de ne jamais plus faire voir ta vilaine figure blême sur un pouce de terrain à moi appartenant. Entends-tu ?

— O…u…i, monsieur.

— Attends ! Je suppose qu'on te doit des gages ou quelque autre chose.

Il prit une poignée d'argent dans la poche de son gilet, et la jeta par terre ; les souverains et les demi-souverains roulèrent de côté et d'autre sur le sentier sablé ; ensuite, tournant les talons, il laissa l'idiot ramasser le trésor éparpillé. Hargraves se mit sur ses genoux, et chercha à tâtons jusqu'à ce qu'il eût trouvé la dernière pièce de monnaie ; puis il se mit à compter lentement l'argent, en le faisant passer d'une main dans l'autre ; son visage blême exprimait une étrange grimace : Mellish lui avait donné, tant en or qu'en argent, une somme qui montait à plus de deux années de ses gages ordinaires.

Il fit quelques pas dans l'avenue, et, se retournant, il agita le poing dans la direction de la maison qu'il laissait derrière lui.

— Vous êtes une femme de bel esprit, c'est certain, madame Mellish, — murmura-t-il ; — mais ne me donnez jamais l'occasion de vous faire du mal, ou par Dieu, tout idiot que je suis, je le ferai ! On croit que je ne suis bon à rien, peut-être. Attendez un peu.

Il retira de nouveau son argent de sa poche, et le compta encore une fois, en marchant lentement vers les grilles du Park.

On verra, d'après ce que nous venons d'exposer, qu'Aurora avait deux ennemis, l'un hors de son agréable demeure, et l'autre dans l'intérieur ; l'un nourrissant sans cesse le mécontentement et la haine dans l'enceinte sacrée du foyer domestique, l'autre complotant la ruine et la vengeance hors des murs de cette citadelle.

13

Dans les premiers jours du printemps, Lucy vint rendre visite à sa cousine ; le bonheur qui régnait à Mellish Park fut pour elle un sujet d'étonnement.

La pauvre Lucy avait compté trouver Aurora, dans ce ménage du comté d'York, estimée un peu mieux que les chiens et un peu plus que les chevaux ; aussi fut-elle énormément surprise de voir sa cousine exerçant le despotisme d'une souveraine capricieuse, dominer sans conteste ni contrôle sur toutes les créatures, bipèdes ou quadrupèdes, existant dans l'étendue du domaine. Elle fut surprise de voir la brillante animation de sa joue, la vive gaieté qui étincelait dans ses yeux, d'entendre la légèreté de son pas,

la joyeuse musique de son rire, de découvrir, enfin, qu'au lieu de pleurer sur les cendres éteintes de l'amour qu'elle avait éprouvé pour Bulstrode, Aurora avait appris à aimer son mari.

Devons-nous avoir honte de notre héroïne, la blâmer d'avoir oublié le fiancé qui avait mis son orgueil et son amour-propre de famille entre lui et son affection, et ne l'avait aimée qu'avec réserve, quoique Dieu seul sache de quel amour il l'avait aimée ? Y a-t-il lieu de rougir de cette pauvre jeune fille passionnée parce que, dans l'amertume de son cœur, poussée par un sentiment de soulagement et de gratitude, elle avait cherché un refuge dans l'amour loyal de John, et avait appris à éprouver pour lui une affection capable de le récompenser au centuple de son long et pénible dévouement ? Certes, il eût été impossible à toute femme douée d'un cœur franc et sincère, de refuser pareille rémunération à un amour semblable à celui que Mellish prodiguait à son épouse, amour qui absorbait toutes ses pensées, et se manifestait par toutes ses paroles, toutes ses actions et tous ses regards. Pouvait-elle donc ne jamais acquitter cette dette immense ? Les cœurs comme celui de Mellish sont-ils si communs ici-bas ? Est-ce peu de chose que d'être l'objet d'une affection si loyale et si pure ? Pareille affection est-elle si souvent mise aux genoux d'une femme, qu'elle doive mépriser et fouler aux pieds cette sainte offrande ?

Il l'avait aimée, et, qui plus est, il avait eu confiance en elle. Oui, il avait eu confiance en elle, au moment où l'homme qui l'aimait passionnément l'avait abandonnée dans le doute et le désespoir. La cause de cette diversité de conduite résidait dans la différence qui existait entre les deux hommes. Chez Mellish, le sentiment de l'honneur était aussi élevé et aussi sévère que chez Bul-

strode ; mais, tandis que le fier officier puisait sa force mentale dans les facultés réflectives, c'était par sa puissance de perception que l'intelligence du gentilhomme campagnard manifestait sa vivacité et sa pénétration. Talbot était devenu à moitié fou à se figurer ce que ce pouvait être ; John vit ce que c'était, et il vit ou s'imagina voir que la femme qu'il aimait était digne de tout son amour, et il lui donna volontiers, librement, son repos et son honneur à garder.

Il trouva sa récompense. Il trouva sa récompense dans la franche affection de sa femme et dans la délicieuse satisfaction de voir qu'elle était heureuse : aucun nuage ne voilait son visage, aucune ombre n'assombrissait son existence ; mais la joie rayonnait sans cesse dans ses yeux, un sourire inaltérable errait sans cesse sur ses lèvres. Elle était heureuse de la calme sécurité de son intérieur, dans cette forteresse agréable où elle était si bien protégée, si bien gardée par l'amour et le dévouement. Je ne sache pas qu'elle éprouvât jamais un amour romanesque et enthousiaste pour son mari, mais ce que je sais, c'est que, du moment qu'elle posa sa tête sur sa large poitrine, elle lui fut fidèle ; fidèle comme doit l'être une épouse, fidèle dans toutes ses pensées, dans la moindre même de ses pensées. Son foyer domestique était entouré d'un gouffre profond qui la séparait de tout autre homme au monde, et la laissait seule avec l'homme qu'elle avait accepté pour époux. Elle l'avait accepté dans le plus vrai et le plus pur sens du mot. Elle l'avait accepté de la main de Dieu comme le protecteur et le refuge de sa vie, et matin et soir, à genoux, elle remerciait le Créateur miséricordieux qui lui avait donné cet homme pour soutien.

Après avoir exposé tout cela, je dois avouer que le pauvre John était un mari diablement soumis. Ces gros gaillards fougueux sont nés pour être les sujets les plus endurants du royaume du cotillon ; ils portent des guirlandes de roses jusqu'à leur dernière heure, sans avoir conscience, dans leur sublime sérénité, que ces chaînes de fleurs ne sont pas faciles à briser. Un petit homme est entier, susceptible, toujours sur ses gardes contre la domination féminine ; tous les maris connus dans l'histoire comme des tyrans domestiques, ont été de petits hommes ; mais qui pourrait jamais convaincre un gaillard de 6 pieds 2 pouces qu'il a peur de sa femme ? Il se soumet à l'aimable tyran avec une calme et souriante résignation. Qu'importe ! elle est si petite, si frêle ? Il serait capable de briser ce faible poignet entre son pouce et son index, et en attendant jusqu'à ce que les affaires aient pris une tournure désespérée et que de telles mesures soient devenues nécessaires, il vaut autant la laisser faire à sa tête.

Mellish ne débattait même pas ce point-là. Il l'aimait, et il se couchait par terre pour que ses pieds gracieux posassent sur lui ; tout ce qu'elle faisait ou disait lui paraissait charmant, séduisant, merveilleux. Si elle riait ou se moquait de lui, son rire était le son le plus doux, le plus harmonieux de la création, et il était enchanté de penser que, par ses absurdités, il pouvait provoquer une pareille musique.

Si elle le sermonnait, elle s'élevait jusqu'à la sublimité d'une prêtresse, il l'écoutait, et il l'adorait comme la plus noble des créatures. Avec tout cela, la dignité native de son caractère le garantissait de la moindre teinte de ce que, dans l'argot social, on a baptisé du nom de bonnasserie. Ceux-là seuls qui le connaissaient bien et l'observaient de près étaient dans le cas de sonder

toute la profondeur de sa faiblesse affectueuse. Les plus nobles sentiments ont, à peu de chose près, un caractère d'universalité, et cet amour de John était, sous un rapport, universel : c'étaient toutes les affections, conjugale, paternelle, maternelle, fraternelle, confondues dans une seule affection complexe. Aurora lui inspirait la faiblesse orgueilleuse d'une mère ; il avait la folle vanité d'une mère pour l'être merveilleux, l'oiseau rare qu'il avait enlevé à son nid pour en faire son épouse. Si l'on adressait des compliments à M Mellish en présence de John, il se rengorgeait et souriait comme une écolière qui rougit des premières flatteries que lui fait un bel homme.

Il assommait, j'en ai bien peur, les hommes de sa connaissance, à force de leur parler de « sa femme, » et de s'étendre sur ses perfections en tous genres. Mais ils ne se lassèrent jamais d'Aurora en personne ; elle prit tout de suite place parmi eux, ils s'inclinèrent devant elle et l'adorèrent, enviant à John la possession d'une si belle pouliche de race : métaphore dont, je le crains, ils étaient hommes à se servir, mais sans avoir conscience de ce qu'ils disaient, pour désigner ma belle héroïne.

Le domaine dont Aurora était souveraine était assez considérable. Mellish avait hérité d'une propriété qui lui rapportait un revenu de 16 à 17,000 livres sterling par an. Des fermes situées au loin, s'étendant sur les vastes plaines du comté d'York et les marécages du comté de Lincoln le reconnaissaient pour maître ; lui-même connaissait à peine les secrets compliqués de ses propriétés, auxquels personne peut-être n'était initié, sauf son régisseur et son homme d'affaires, grave personnage qui habitait Doncastre et arrivait dans sa voiture à peu près une fois tous les quinze jours à Mellish Park, au grand effroi de son insouciant

maître, pour qui les affaires étaient un affreux cauchemar. Non pas que je désire que le lecteur s'imagine un seul instant que Mellish était un niais et un cerveau vide, n'ayant d'intelligence que pour ses plaisirs journaliers. Mais ce n'était ni un savant, ni un homme d'affaires, ni un profond politique, ni un érudit adonné à l'étude des sciences naturelles. Il y avait un observatoire au Park, mais John en avait fait un fumoir, dont les ouvertures, ménagées dans la toiture, présentaient une issue commode aux effluves des cheroots et des havanes de ses convives ; Mellish ne s'inquiétait guère des étoiles qu'à la façon de ce monarque assyrien qui se contentait de les contempler et de remercier le Créateur de les avoir faites si belles. Ce n'était pas non plus un spiritualiste. Malgré tout, ce n'était pas un fou ; il était doué de cette intelligence clairvoyante qui accompagne très-souvent l'intégrité, la pureté d'intention, et qui est la véritable intelligence, la plus capable de toutes de déjouer la lâcheté. Ce n'était pas un homme méprisable, car sa faiblesse même dénotait de l'énergie. Peut-être Aurora l'avait-elle compris, et trouvait-elle que c'était quelque chose que de dominer un tel homme. Quelquefois, dans un élan d'affectueuse gratitude, elle cachait sa belle tête sur la poitrine de John : toute grande qu'elle était, elle était juste assez haute pour s'abriter pour ainsi dire sous son aile ; et elle lui disait qu'il était le plus cher et le meilleur des hommes, et que, quand même elle l'aimerait jusqu'à l'heure de sa mort, jamais, jamais, au grand JAMAIS elle ne pourrait l'aimer moitié autant qu'il le méritait. Puis, à demi honteuse d'elle-même pour cette déclaration sentimentale, elle le raillait, le sermonnait et le tyrannisait tour à tour le reste de la journée.

Lucy considérait cet état de choses dans un muet ébahissement. La femme qui, autrefois, avait été aimée de Bulstrode pou-

vait-elle en être venue à être l'heureuse épouse d'un blondin du comté d'York, à concentrer ses plus chères ambitions dans la pouliche baie portant son nom, qui devait courir aux courses du printemps à York, et était inscrite sur la liste des coursiers admis au prochain Derby ; à prendre intérêt à un galop plus ou moins précipité, à des écuries neuves ; à s'entretenir de créatures mystérieuses, mais évidemment d'une haute importance, désignées sous les noms de Scott, de Fobert, de Chiffney et de Challoner ; et ayant, selon toute apparence, complètement oublié qu'il existât sur terre une divinité aux yeux gris, d'une expression indicible, connue des mortels comme l'héritier des Bulstrode. La pauvre Lucy était bien près de perdre la tête, tant on la lui cassait journellement à force de lui parler de la pouliche baie, appelée Aurora, à mesure qu'approchait l'époque des courses du printemps. Tous les matins, Aurora et John l'emmenaient la voir, et tous deux, dans la vive anxiété que leur inspirait la santé de leur bête favorite, l'examinaient, à chaque visite qu'ils lui faisaient, comme s'ils eussent compté que quelque merveilleuse transformation physique se fût accomplie pendant la nuit. La stalle spacieuse dans laquelle la pouliche était logée était surveillée jour et nuit par un planton de garçons d'écurie et d'amateurs ; et un jour, Mellish alla jusqu'à plonger un verre dans le seau d'eau destinée à la pouliche baie Aurora, pour s'assurer par lui-même si le liquide ne contenait aucun mélange nuisible ; car plus le grand jour approchait, plus il avait les nerfs agacés et redoutait pour sa pouliche quelque danger secret, quelque trame occulte de spéculateurs malveillants qui pouvaient en avoir entendu parler à Londres. Je crains bien que spéculateurs et parieurs ne se mettaient guère la tête à l'envers à propos de cette gracieuse cavale de deux ans, bien qu'elle eût dans les veines du sang de Old Mel-

bourn et de West Australian, sans rien dire de l'autre teinte aristocratique qu'elle tenait du côté maternel. Les méfiants gentlemen qui circulaient aux alentours d'York et de Doncastre, dans les premiers jours d'avril, étaient beaucoup trop occupés des sujets que devaient envoyer aux courses lord Glasgow, John Scott, lord Zetland, ou M. Merry, et d'autres coureurs d'une égale distinction, pour avoir le temps de rôder du côté de Mellish Park, ou de jeter un coup d'œil dans cette prairie que le jeune homme avait fait entourer d'une haie de 8 pieds de haut pour la jouissance privée de la triomphatrice du Derby en espérance. Lucy reconnaissait dans la pouliche la plus belle des créatures, et affirmait qu'elle était bien faite pour gagner autant de coupes et de pièces de vaisselle plate qu'on pourrait en offrir dans les concours de chevaux ; mais elle était enchantée, une fois la visite quotidienne terminée, de se trouver parfaitement à l'abri de la portée de ces fameuses jambes de derrière, qui semblaient posséder la faculté d'être dans les quatre coins de la stalle au même moment.

Le premier jour des courses arriva et trouva la moitié de la maison de Mellish installée à York : John et sa famille dans un hôtel près de l'endroit où l'on faisait les paris ; et l'entraîneur, ses satellites et sa pouliche, dans une petite auberge proche du Knavesmire. Floyd fit de son mieux pour s'intéresser à l'événement qui préoccupait si vivement ses enfants ; mais il avouait franchement à sa petite nièce, Lucy, qu'il souhaitait cordialement que les courses fussent finies et qu'on eût prononcé sur les mérites de la pouliche baie. Elle avait noblement soutenu l'épreuve, à ce que disait John ; elle n'avait pas gagné, grâce à une ruade, il est vrai ; elle avait été effectivement battue jusqu'à un certain point ; mais elle avait montré une puissance d'arrêt qui promettait mieux

pour l'avenir que la vélocité de tout coursier de deux ans. Quand la cloche sonna le signal de sortir sur la piste, Aurora, son père et Lucy étaient placés au balcon, entourés d'une foule d'amis. M Mellish, un crayon à la main, inscrivait, dans sa surexcitation, toute sorte de paris impossibles, et en composait un carnet qu'on aurait dû conserver comme une curiosité dans les annales du sport. John allait et venait en bas dans l'enceinte, culbutant les petits enregistreurs de paris dans son agitation, s'élançant du ring à l'enceinte du pesage, et tournant autour du courtaud pâlot qui devait monter la pouliche, d'un air aussi anxieux que si le jockey eût été un premier ministre, et John un père de famille avec une demi-douzaine de fils ayant besoin de places du gouvernement. Je tremble en pensant aux nombreux boni, sous forme de billets de 5 livres, que John promit au garçon à la figure blême, à condition que l'enjeu (quelque petite chose montant à 60 livres environ) serait remporté par la pouliche baie Aurora. Si le jeune drôle n'avait pas appartenu à cette catégorie d'êtres surnaturels qui semblent nés avec un caractère que rien ne peut émouvoir et faits pour porter la casaque de soie pour le bien de leurs semblables, son cerveau eût certainement été bouleversé par la diversité des instructions contradictoires que John lui donna pendant le dernier quart d'heure critique ; mais ayant, ce jour-là, de grand matin, reçu les ordres de l'entraîneur qui y avait ajouté l'avis de ne pas se laisser embêter (synonyme, dans le patois du pays, de démonter) par tout ce que pourrait dire Mellish, le garçon au teint basané se promenait dans la calme sérénité de l'innocence : il y a d'honnêtes jockeys sur la terre, Dieu merci ! et il se posa sur sa selle avec un pouls aussi égal que s'il fût monté dans un omnibus.

Il y avait ce jour-là dans le Stand des gens qui regardaient le visage d'Aurora avec autant de plaisir que les pelouses unies du Knavesmire ou les meilleurs coursiers du comté d'York. S'oubliant entièrement elle-même dans son émotion, sa vivacité naturelle était surexcitée par l'animation de la scène qu'elle avait sous les yeux ; elle était plus charmante que d'ordinaire, et Floyd la regardait avec un intérêt affectueux, mêlé de reconnaissance envers le ciel pour le bonheur de la destinée de sa fille et presque voisin de la douleur. Aurora était heureuse ; elle était heureuse enfin, cette fille de sa chère Éliza, ce dépôt sacré à lui confié par la femme qu'il avait aimée ; elle était heureuse, à l'abri du danger ; et fort de cette conviction, il pouvait demain, s'il plaisait à Dieu, descendre avec résignation dans la tombe. Étranges pensées pour une arène de courses, encombrée de monde ; mais nos idées les plus graves ne nous viennent pas toujours dans des endroits graves. C'est souvent au milieu de la foule et de la confusion que nos âmes prennent leur essor le plus élevé, et que les plus tristes souvenirs nous reviennent à l'esprit. Vous voyez un homme assis dans une salle de spectacle, le visage sérieux, distrait, nullement altéré par les émotions qu'éprouvent les personnes qui l'entourent. Peut-être pense-t-il à sa femme morte, morte il y a dix ans ; peut-être repasse-t-il dans sa mémoire des scènes de joie et de douleur dont le souvenir est loin d'être effacé ; peut-être, pendant que ses enfants rient du clown qui se démène sur la scène, se rappelle-t-il de cruelles paroles dont l'effet ne peut plus jamais être réparé sur la terre, et des regards courroucés dont il lui sera tenu compte désormais dans les cieux. Peut-être réfléchit-il mélancoliquement à une banqueroute inévitable, à la ruine qui le menace ; dans son imagination, il assiste déjà à l'assemblée de ses créanciers, et, sur le refus de son concordat, il songe à l'acide

prussique ; pendant ce temps-là sa fille aînée pleure sur les aventures de Pauline Deschapelles. Ainsi, pendant, qu'au-dessous les numéros défilaient, les jockeys se pesaient et les parieurs poussaient des clameurs, Floyd, appuyé sur le large rebord du balcon de pierre, contemplait l'amphithéâtre verdoyant qui s'étendait au loin et pensait à sa défunte épouse qui lui avait laissé cette charmante fille.

La pouliche baie Aurora fut honteusement battue. M Mellish devint blême de désespoir dès qu'elle vit la veste couleur d'ambre, la ceinture noire et la toque bleue se glisser en rampant, hors de l'arène, et le jockey tout pâle narguer les spectateurs ; il avait l'air de dire que l'on n'avait jamais entendu que la pouliche gagnerait, et que la défaite de ce jour-là n'était qu'une ruse adroitement combinée pour faire fortune ultérieurement. John, tant soit peu fait à de pareils désappointements, se glissa hors de l'enceinte pour aller cacher sa déconfiture ; mais Aurora laissa tomber son carnet et son crayon, et, frappant du pied la pierre du balcon, dit à Lucy et au banquier que c'était une honte, et qu'il fallait que le jockey eût vendu la course, attendu qu'il était impossible que la pouliche ait été loyalement battue.

Au moment où elle se retournait pour dire cela, ses joues étaient pourpres de colère, ses yeux lançaient des éclairs d'indignation près de fondre sur le premier venu qui se trouverait sur son chemin pour essuyer l'orage de son courroux ; tout à coup elle aperçut un visage pâle et des yeux gris qui la regardaient fixement par une fenêtre ouverte à deux ou trois pas d'elle ; et un instant après, elle et son père avaient reconnu Bulstrode.

Le jeune homme vit qu'il était reconnu, et il s'approcha d'eux, le chapeau à la main, pâle, très-pâle, tel que Lucy le voyait tou-

jours dans ses souvenirs, et, d'une voix tremblante, il souhaita le bonjour au banquier et aux deux dames.

Et ce fut ainsi que se revirent les deux êtres qui s'étaient quittés dans le silence et dans les larmes, « le cœur plus qu'à demi brisé, » pour être séparés, comme ils le pensaient alors, pour l'éternité ; ce fut ainsi, dans cette grande arène banale, prosaïque, où le droit d'entrée était d'une demi-guinée, que la destinée les mit encore une fois en face l'un de l'autre.

Un an auparavant, et bien des fois, par une belle soirée de printemps, Aurora s'était représenté la possibilité de se retrouver avec Talbot ! Il la rencontrerait tout à coup, par hasard, par un calme clair de lune, et elle, elle s'évanouirait et mourrait à ses pieds, sous le poids d'une émotion trop forte pour qu'elle pût la supporter. Ou bien leur rencontre aurait lieu dans une réunion nombreuse, dans un moment où elle danserait et sourirait d'un air indifférent, en se livrant aux ébats d'une joie feinte ; et il suffirait d'un seul regard de ses yeux pour la foudroyer dans la pompe empruntée de ses bijoux et de ses atours. Que de fois, oui, que de fois elle avait joué cette scène et avait ressenti la douleur que la réalité lui aurait fait éprouver ! Il n'y a qu'un an, moins d'un an, que ces idées la poursuivaient ; nous pouvons même n'en pas faire remonter la date plus loin que cette journée embaumée du mois de septembre au château d'Arques, où, étendue sur un tertre de gazon, elle regardait le charmant paysage normand qui s'étendait à ses pieds, ayant le fidèle John à ses côtés, pendant que les chèvres apprivoisées broutaient l'herbe derrière elle, et que des enfants d'une espièglerie surnaturelle tourmentaient les doux et patients animaux ; et aujourd'hui elle le revoyait dans une circonstance où elle avait l'esprit tellement absorbé par le

cheval qui venait d'essuyer un échec, qu'elle savait à peine que dire à son ancien amant. Aurora Floyd était morte et enterrée, et Aurora Mellish, regardant Bulstrode d'un air inquiet, se demandait avec surprise comment elle avait jamais pu s'approcher si près des portes de la mort pour l'amour de lui.

Ce fut Talbot qui pâlit à cette rencontre imprévue ; ce fut Talbot, dont la voix trembla en prononçant les quelques syllabes banales que la politesse ordinaire exigeait de lui. Le Capitaine n'avait pas appris si facilement à oublier. Il était plus âgé qu'Aurora ; il avait atteint trente-deux ans sans avoir jamais aimé, et ce n'avait été que pour être plus cruellement attaqué par la fatale maladie, lorsque son tour fut venu. Cette rencontre soudaine le faisait vivement souffrir. Blessé dans son amour-propre par la calme indifférence de la jeune femme, ébloui comme de plus belle par sa beauté, fou et furieux de jalousie à la pensée de l'avoir perdue, Bulstrode n'était pas dans une situation d'esprit digne d'envie ; et si jamais Aurora avait souhaité se venger de la cruelle scène dont Felden avait été le théâtre, l'heure de sa vengeance était très-certainement venue. Mais c'était une créature trop généreuse pour avoir nourri une pareille pensée. Elle s'était soumise en toute humilité à la volonté de Talbot ; elle avait accepté sa décision, et avait cru à sa justice ; et aujourd'hui l'agitation à laquelle elle le voyait en proie lui faisait de la peine. Elle ressentait pour lui une tendre et digne compassion, telle qu'une honnête femme, dans le sûr refuge d'un intérieur de famille heureux, pouvait avoir le privilège d'en éprouver pour ce pauvre voyageur errant encore sur l'océan troublé de la vie.

L'amour et le souvenir de l'amour doivent, en effet, s'être effacés avant que nous éprouvions un sentiment de ce genre. Il faut

que la terrible passion soit morte de cette mort lente et certaine, à la suite de laquelle aucun spectre ne sort du tombeau pour venir tourmenter les survivants. C'était, et ce n'est plus. Aurora aurait pu faire un naufrage, être jetée sur une île déserte avec Bulstrode, et vivre dix ans en sa société, qu'elle n'eût jamais, pas même l'espace de dix secondes, éprouvé ce qu'elle avait éprouvé pour lui autrefois. Pour ces natures fougueuses et impressionnables, qui vivent vite, une année en vaut quelquefois vingt. Aurora revoyait donc Talbot à travers un abîme qui les séparait comme d'une distance de plusieurs milles, et elle en était à se demander si réellement ils avaient jamais marché côte à côte, unis par l'espérance et l'amour, à une époque déjà éloignée.

Tandis qu'Aurora pensait à ces choses, et un peu aussi à la pouliche baie, et tandis que Talbot, à demi suffoqué par mille émotions confuses, essayait de paraître parfaitement à son aise, John, les idées rafraîchies, grâce à une bouteille de bière, vint tout à coup rejoindre la société, et accosta le Capitaine en lui frappant sur l'épaule.

Il n'était pas jaloux, cet heureux John. Sûr de l'amour et de la fidélité de sa femme, il était prêt à se trouver en face de ses anciens admirateurs, fussent-ils assez nombreux pour former un régiment ; et même l'idée de venger Aurora sur la personne de ce craintif amant lui causait plutôt du plaisir. Talbot regardait involontairement la brigade des constables d'York sur le champ de course situé à ses pieds, en se demandant comment ces gens-là agiraient s'il jetait Mellish par-dessus le balcon de pierre et commettait un meurtre séance tenante. Telle était sa pensée au moment où John lui démanchait la main à force de la lui serrer dans

une étreinte cordiale, et lui demandait quel bon hasard l'avait amené aux courses du printemps d'York.

Talbot expliqua en balbutiant quelque peu, que, se trouvant fatigué par ses travaux parlementaires, il était venu passer quelques jours avec un vieux compagnon d'armes, le Capitaine Hunter, qui possédait une maison de campagne entre York et Leeds.

Mellish répondit que rien ne pouvait être plus heureux que cela. Il connaissait bien Hunter ; il fallait que tous les deux vinssent dîner ce jour-là chez lui, et que Talbot passât une semaine à Mellish Park, quand il quitterait la maison du Capitaine.

Talbot murmura quelque vague protestation pour faire valoir l'impossibilité de satisfaire à cette invitation ; mais John n'y prêta pas la moindre attention, et entraîna son rival d'auprès des dames, dans son empressement à retourner dans le cercle des paris, où il avait à achever son carnet pour la prochaine course.

Ainsi Bulstrode s'était éloigné encore une fois, et durant toute cette courte entrevue personne n'avait pris soin d'observer Lucy, qui avait passé tour à tour du pâle au rouge une demi-douzaine de fois pendant les dix dernières minutes.

John et Talbot revinrent après la course avec le Capitaine Hunter, que l'on fit monter sur la plate-forme pour être présenté à Aurora, et qui entra immédiatement dans une discussion fort animée sur les courses de la journée. Comme Bulstrode abhorrait ce futile bavardage à propos de chevaux, ce jargon perpétuel, le même dans toutes les bouches, depuis les lèvres roses d'Aurora, courbées gracieusement comme l'arc de l'Amour, jusqu'aux lèvres souillées de tabac des enregistreurs de paris qui encom-

braient l'arène ! Dieu merci, elle n'était pas sa femme, cette femme qui connaissait l'argot des champs de courses, et qui, la lorgnette à la main, allongeait son cou de cygne pour suivre la marche du vent dans le Knavesmire et apercevoir le cheval qui était en avant d'une demi-longueur.

Pourquoi avait-il consenti à venir dans ce maudit comté envahi par les courses de chevaux ? Pourquoi avait-il quitté les mineurs du pays de Cornouailles, ne fût-ce même que pour une semaine ? Il eût mieux valu se fatiguer la cervelle sur des pamphlets de Dryasdust et sur des documents parlementaires que d'être là, isolé, ennuyé au milieu de cette multitude criarde de gens à esprits creux, qui n'ont rien à faire qu'à jeter leurs chapeaux en l'air, et à pousser des hourras en l'honneur du premier venu, vainqueur dans n'importe quelle course. Talbot, comme spectateur, ne pouvait s'empêcher de remarquer cela et d'en tirer jusqu'à certain point quelques conséquences philosophiques sur la vie. Il voyait que c'étaient toujours les mêmes clameurs ou la même allégresse parmi la foule, que le jockey vainqueur portât une ceinture bleue ou noire, une toque noire, jaune ou blanche, relevée d'écarlate ou de toute autre couleur, fût-il même tristement vêtu de deuil ; et il ne pouvait s'empêcher de se demander comment cela avait lieu. Les spéculateurs peu chanceux couraient-ils se cacher pendant que les voix exaltées poussaient des cris de joie ? Alors que la voûte céleste retentissait du nom de Caractacus et de Kettledrum, où étaient les individus qui avaient soutenu Dundee et Bukstone sans fléchir jusqu'à la chute du drapeau et du tintement de la cloche ? Lorsque Thormamby est entré d'un bond, où étaient les pauvres diables dont le sort dépendait de Yankee ou de Wizard ? Ils n'avaient plus de voix, les malheureux, ils se retiraient lentement à l'écart, la figure pâle et ti-

rée, pour se rassembler en groupes, et s'expliquer les uns aux autres, dans un jargon d'écurie entremêlé de jurons, comment la chose aurait dû ne pas être, et n'aurait jamais pu être, sans le concours imprévu et anormal d'événements qui ne s'étaient jamais vus sur aucun champ de courses en ce monde. Comme les perdants se font peu voir dans aucune des grandes courses qui ont lieu ici-bas !

Bulstrode, appuyé les bras croisés sur la balustrade de pierre, regardait la scène animée qui se passait devant lui, et pensait à tout cela. Pardonnez-lui de se laisser aller à d'affreuses platitudes, à des sentimentalités usées. C'était un homme désolé, irrésolu, sans but dans la vie ; il avait perdu à l'enjeu matrimonial ; il était aigri par le désappointement, exaspéré par le doute et le soupçon. Il avait passé les ennuyeux mois de l'hiver sur le continent, n'ayant nullement l'esprit de retourner à Bulstrode pour y retrouver l'affection de sa mère et le babil de sa cousine Constance Trevyllian. Il était assez injuste pour nourrir une secrète aversion contre cette jeune fille pour le service qu'elle lui avait rendu en lui révélant l'escapade d'Aurora.

Sommes-nous jamais réellement reconnaissants envers les gens qui nous apprennent l'iniquité de ceux que nous aimons ? Sommes-nous jamais réellement justes à l'égard des êtres bienveillants qui nous préviennent amicalement du danger que nous courons ? Non, jamais ! Nous les haïssons ; nous les regardons toujours involontairement comme la première cause de nos tourments ; nous nous répétons toujours que, s'ils s'étaient tus, ces tourments n'eussent nécessairement jamais eu lieu ; nous sommes toujours prêts à nous écrier dans une folle rage « qu'il vaut mieux être complétement trompés que de savoir même que

nous ne le sommes qu'un peu. » Quand le calomniateur verse d'un air amical ses insinuations empoisonnées dans l'oreille du pauvre Othello, ce n'est pas Desdémone, mais Iago lui-même, que le noble More songe tout d'abord à étrangler. La pauvre et innocente Constance eût-elle été un simple chien de race, elle aurait eu plus de chance qu'elle n'en avait alors d'attirer l'attention de Talbot.

Pourquoi était-il venu dans le comté d'York ? Permettez-moi de laisser cette question sans réponse pour le moment, car j'ai honte de développer les raisons qui avaient fait agir ce malheureux. Il était venu, dans un accès de curiosité, pour apprendre quel genre de vie Aurora menait avec son mari. Il avait souffert d'horribles tortures, tantôt se la représentant comme la plus méprisable des coquettes, prête à épouser le premier homme venu ayant de beaux domaines et une bonne position à lui offrir ; tantôt se la peignant comme une Iphigénie vêtue de blanc, conduite comme une faible et docile victime à l'autel du sacrifice. Aussi, quand, ayant par hasard fait à l'United Service Club la rencontre de son aimable compagnon d'armes, il avait consenti à partir sans retard pour la maison de campagne du Capitaine Hunter pendant un court répit des travaux du Parlement, l'adroit hypocrite ne s'était jamais avoué qu'il brûlait d'apprendre des nouvelles de ses félonnes et volages amours, et que c'étaient quelques vapeurs de son ancienne ivresse encore fermentant qui le ramenaient dans le comté d'York. Mais maintenant, maintenant qu'il la revoyait, qu'il la revoyait cette créature abominable et sans cœur, radieuse et heureuse, heureuse d'un bonheur qui n'était qu'une feinte, d'un éclat fiévreux qui n'était qu'imposture sans doute, mais trop bien endossés pour lui être tout à fait agréables à lui, maintenant il la connaissait. Il apprenait enfin à la

connaître, la vile enchanteresse, la sirène sans âme ! Il savait qu'elle ne l'avait jamais aimé ; que naturellement elle n'était pas douée de la faculté d'aimer ; qu'elle n'était bonne à rien qu'à montrer ses bras blancs et à faire jaillir le sombre feu de ses prunelles pour la damnation de la faiblesse de l'homme ; qu'elle n'était capable de rien que de flotter dans sa beauté sur les vagues qui recouvraient les os blanchis de ses victimes. Pauvre Mellish ! Talbot se reprochait sa dureté de cœur, qui lui inspirait un sentiment de dépit contre un homme qui était si profondément à plaindre.

Après que la course fut terminée, Bulstrode se retourna, et aperçut l'enchanteresse aux yeux noirs au milieu d'un groupe formé autour d'un grave patriarche à cheveux gris, et ayant le maintien d'un homme habitué au commandement.

Ce grave patriarche, c'était John Pastern.

J'écris son nom avec respect, de même que chacun le répétait tout bas en cet endroit. Enfin, quand ce nom eut passé de bouche en bouche, tous les assistants surent qu'un grand homme se trouvait parmi eux. C'était un vieillard bien tranquille, sans prétention, assis entre deux femmes, sa femme et sa fille, je pense, froid, posé, grave, tandis que son nom faisait les frais des conversations dans la foule rassemblée autour de lui, et que des milliers d'individus mettaient leur confiance dans sa subtilité et sa pénétration. Quelles paroles précieuses auraient pu tomber de ses lèvres d'oracle, si le vieillard eût bien voulu les prononcer ! Combien de centaines de livres eussent été volontiers pariées pour un mot, un regard, un geste, un clin d'œil, rien qu'un plissement significatif des lèvres de ce grand homme ! Que vaut, près d'une vérité comme celle-là, la fable de la jeune femme de la bouche de

laquelle sortaient des perles et des diamants lorsqu'elle parlait ! Ils devraient être d'une belle grosseur les diamants et les perles qui vaudraient les secrets des écuries de Richmond, les secrets que pourrait divulguer Pastern s'il le voulait. Peut-être est-ce cette conviction qui lui donne une gravité de manières si calme, si sereine, presque cléricale. On l'approche, on le flatte, on lui dit que tel ou tel cheval sorti de ses écuries a gagné ou paraît sûr de gagner, et il fait de la tête un signe complaisant pour remercier de ce bienveillant renseignement ; et pendant ce temps-là, peut-être ses pensées sont bien loin sur les dunes d'Epsom, ou dans les plaines de Newmark ; et il rêve à remporter les prix des Derbys et des Deux mille à venir avec des poulains n'ayant encore jamais couru.

Mellish est sur le pied de l'intimité avec le grand homme, auquel il présente Aurora, et à qui il demande avis sur un sujet qui le tracasse depuis quelque temps. Son entraîneur perd sa santé et a besoin d'aide à l'écurie ; l'assistance d'un homme plus jeune, honnête et capable lui est indispensable. Pastern connaît-il un garçon qui puisse remplir ces conditions ?

Le vieillard, après mûre réflexion, lui dit qu'il connaît un homme honnête, à ce qu'il croit, par le temps qui court, qui a été autrefois employé aux écuries de Richmond, et qui lui a écrit quelques jours seulement auparavant pour le prier de lui chercher une place.

— Mais le nom de ce jeune homme est sorti de ma mémoire, — ajoute Pastern ; — ce n'était encore qu'un petit garçon quand il était chez moi ; mais Dieu garde mon âme ! il y a de cela dix ans ! Je vais regarder sa lettre en rentrant à la maison, et je vous en écrirai. Je le sais capable, je le crois honnête, et je m'estimerai

trop heureux, dit bravement le vieux gentleman en terminant, de faire quelque chose pour obliger madame Mellish.

14

Bulstrode céda enfin aux instances réitérées de John, et consentit à passer une couple de jours à Mellish Park.

Il se méprisait et s'en voulait à lui-même de cette concession absurde. Par quelle pitoyable farce la tragédie s'était-elle terminée ! Invité dans la maison de son rival, paisible spectateur du bonheur quotidien et banal d'Aurora, durant deux jours, il avait consenti à supporter cette situation embarrassante ; deux jours seulement, puis il reviendrait aux mineurs de Cornouailles, à son logement de garçon de Queen's Square, Westminster, et se retrouverait sous sa tente dans le grand Sahara de la vie. Il ne lui était pas possible, quand il se serait agi du salut de son âme, de résister à la tentation de connaître la vie intime menée dans cette terre du comté d'York. Il voulait savoir avec certitude… qu'est-ce que cela lui importait, je vous le demande ? — si elle était réellement heureuse et si elle l'avait tout à fait oublié. Ils retournèrent tous ensemble à Mellish Park : Aurora, John, Floyd, Lucy, Bulstrode et Hunter. Ce dernier officier était un jovial gentleman au nez crochu et aux favoris châtains ; c'était un homme dont la force intellectuelle n'avait rien de foudroyant ; mais c'était aussi un gai compagnon, un hôte agréable dans une honnête maison de campagne, où tous sont les bienvenus.

Talbot ne pouvait s'empêcher de s'avouer intérieurement qu'Aurora était à la hauteur de sa nouvelle position. Comme cha-

cun l'aimait ! Elle soulevait pour ainsi dire autour d'elle, partout où elle allait, une atmosphère de bonheur. Quels aboiements de joie les chiens poussaient à sa vue ! Comme ils sautaient, rompant leurs chaînes dans les efforts qu'ils faisaient pour se rapprocher d'elle ! Comme les juments et les pouliches accouraient sans frayeur à la grille de l'enclos pour lui souhaiter la bienvenue, penchant leurs naseaux veloutés qu'ils appuyaient sur son épaule, ou répondant aux mouvements de sa main caressante ! En voyant tout cela, comment Talbot pouvait-il ne pas se souvenir que ce même rayon de soleil aurait pu luire sur un castel désolé, bien loin vers l'occident où l'on voit le soleil sortir de la mer ? Elle aurait pu être à lui, cette belle créature ; mais à quel prix ? Au prix de l'honneur, au prix de l'abandon de tous les principes qui avaient formé pour lui le type de la pureté et de la perfection, de l'idéal pur et sans tache rêvé pour la femme de son choix. Il aurait pu céder dans un moment de faiblesse ; il aurait pu être heureux, heureux du bonheur du fumeur d'opium, mais non de la félicité rationnelle d'un chrétien. Merci au Ciel pour la force qui lui avait été donnée d'échapper aux filets soyeux ! Merci au Ciel pour le pouvoir qui lui avait été donné de soutenir cette lutte !

Debout auprès d'Aurora dans L'embrasure d'une des fenêtres de Mellish Park, portant son regard au loin sur les taillis au milieu desquels les cerfs aiment à s'étendre paresseusement sous les rayons du soleil d'avril, il ne put réprimer la pensée constante de son esprit.

— Je suis… bien aise… de vous voir si heureuse, madame Mellish.

Elle jeta sur lui ses yeux francs et confiants dans l'éclat desquels il ne restait pas une ombre.

— Oui, — dit-elle, — je suis heureuse, bien heureuse. Mon mari est bien bon pour moi. Il m'aime… et il a confiance en moi.

Elle ne put résister au désir de lui infliger ce coup… la seule vengeance qu'elle tira jamais de lui ; mais c'était un coup qui le perça jusqu'au cœur.

— Aurora !… Aurora !… Aurora !… — s'écria-t-il.

Ce cri à demi étouffé révéla le secret de blessures qui n'étaient pas encore cicatrisées. M Mellish pâlit en entendant ce cri sortir de son âme. Cet homme est encore malade ; il faut le guérir, pensa-t-elle. L'heureuse épouse, sûre de la force de son amour et de sa confiance, ne pouvait supporter la vue de ce pauvre garçon toujours emporté par le courant.

Elle ne désespérait aucunement de sa cure, car l'expérience lui avait appris que si la fièvre d'amour prend plusieurs formes, il n'y en à que bien peu qui soient incurables. N'avait-elle pas elle-même passé par ce supplice sans qu'il restât une seule cicatrice pour témoigner de ses anciennes blessures ?

Elle laissa Bulstrode regarder tristement par la fenêtre, et s'éloigna pour préparer le plan qui devait ranimer cette pauvre âme abattue.

Elle courut d'abord dire à John sa découverte, ainsi qu'elle avait coutume de lui dire toutes choses, qu'elles fussent importantes ou futiles.

— Mon cher bon vieux Jack, — dit-elle, — c'était une autre de ses habitudes de lui donner toutes sortes d'appellations exagérées de tendresse ; il se peut que ce fût pour le repos de sa propre

conscience, bien convaincue qu'elle le tyrannisait ; — mon cher ami, j'ai fait une découverte.

— Au sujet de quoi ?

— Au sujet de Bulstrode.

John eut un clignement d'yeux rempli de malice : il était évidemment à demi préparé à ce qu'il allait arriver.

— Qu'est-ce, Lolly ?

Lolly était une corruption d'Aurora, inventée par Mellish.

— Eh bien, je crains réellement, cher, qu'il n'en ait pas encore pris son parti…

— De ce que je l'ai emporté sur lui ! — s'écria John, — je le pensais. Pauvre diable… pauvre Talbot !… Je voyais bien qu'il avait grande envie de se battre avec moi à York. Sur ma parole je le plains !

Et pour preuve de sa compassion, Mellish partit d'un bruyant éclat de rire, que Talbot aurait presque pu entendre de l'autre bout de la maison.

C'était l'illusion favorite de John. Il croyait fermement avoir gagné l'affection d'Aurora, en rivalité loyale avec Bulstrode ; ignorant complaisamment que le Capitaine avait abandonné toute prétention à la main de M Floyd neuf ou dix mois avant que la demande de John eût été agréée.

Cet homme plein de naïveté avait l'habitude de se tromper ainsi lui-même. Il voyait tout dans le monde comme il désirait le voir ; pour lui, tous les hommes étaient bons et honnêtes, toutes

les femmes tendres et fidèles ; la vie n'était qu'un long et agréable voyage à bord d'un vaisseau bien approvisionné, monté seulement par des passagers de première classe. C'était un de ces hommes qui doivent se couper la gorge ou prendre de l'acide prussique le jour où ils rencontrent pour la première fois le sombre visage du Souci.

— Et qu'allons-nous faire de ce pauvre garçon, Lolly ?

— Le marier !...

— Avec nous ? — dit John naïvement.

— Mon cher ange, quel vieil obtus chéri vous faites ! Non ; le marier à Lucy, ma cousine germaine, qu'il a dédaignée autrefois, et garder dans la famille le domaine de Bulstrode.

— Le marier à Lucy !

— Oui ; pourquoi pas ? Elle a assez étudié ; elle sait assez d'histoire, de géographie, d'astronomie, de botanique, de géologie et d'entomologie ; elle a couvert je ne sais combien de vases en porcelaine de Chine d'oiseaux et de fleurs impossibles ; elle a enluminé des missels, et lu tous les romans religieux de la Haute-Église. Donc, ce qu'elle peut faire de mieux maintenant, c'est d'épouser Bulstrode.

John avait ses raisons particulières pour être d'accord avec Aurora sur ce sujet. Il se rappelait le secret de la pauvre Lucy, qu'il avait découvert plus d'une année auparavant à Felden : ce secret qui lui avait été révélé par le mystérieux pouvoir sympathique de l'amour sans espoir. Donc Mellish déclara qu'il approuvait hautement le projet d'Aurora, et les deux faiseurs de mariages se mirent à l'œuvre pour combiner le piège dans lequel

Talbot devait tomber, ne supposant pas un seul instant que pendant qu'ils se cassaient la tête pour assurer le succès de leur intrigue, la victime désignée traversait tranquillement la pelouse en plein soleil pour se rapprocher du sort qu'ils lui ménageaient.

Oui, Talbot s'avançait lentement vers sa destinée, à travers une partie du parc qu'on pouvait considérer comme la limite du domaine de John. C'était un endroit délicieux, consolant par son harmonieuse influence ; un véritable sanctuaire de forêt, où en entrant l'homme redevient jeune. Le Capitaine ne se sentait pas d'excellente humeur en traversant la pelouse ; mais une influence bienfaisante s'empara de lui sur le seuil de cet abri naturel, de sorte qu'il se sentit mieux disposé. Il commença alors à se demander quel rôle il jouait dans le grand drame de la vie.

— Ciel ! — pensa-t-il, — quel lâche méprisable, quel misérable être je suis devenu par l'effet de ce seul chagrin ! Eh quoi ! fils indifférent, frère insouciant, créature inutile et sans but, je me contente d'une vie dépensée à de mesquines études d'économie politique ! Reprendrai-je jamais courage ? Ce doute aride sur tout ce qui existe doit-il m'accompagner jusqu'à la tombe ? Il y a moins de deux ans, mon cœur se désolait à la pensée que j'avais atteint l'âge de trente-deux ans sans avoir jamais été aimé. Depuis… depuis… depuis j'ai vécu dans un état de fièvre ; j'ai soutenu les luttes les plus acharnées qu'homme puisse endurer, et je me trouve, où ?… Exactement où j'en étais auparavant ; toujours sans compagne pour cet aride voyage ; seulement je suis un peu plus près de la fin.

Il marchait lentement vers le côté boisé ; d'autres taillis ombreux s'étendaient à droite et à gauche pour devenir plus profonds, plus épais, et plus mystérieux au loin.

— J'ai trop demandé, — disait Talbot de ce ton de voix intime que nous portons sans cesse en nous, et que nous seuls pouvons entendre ; — j'ai trop demandé ; j'ai cédé aux charmes de la sirène, et j'ai éprouvé de la colère parce que je n'ai pas trouvé les ailes argentées de l'ange. Je me suis laissé éblouir par les charmes et la beauté d'une femme, quand j'aurais dû chercher une épouse douée d'un noble cœur.

Il s'enfonçait de plus en plus dans le bois, marchant à sa destinée, comme devait le faire un autre homme avant la fin de l'été qui commençait ; mais quelle différence dans ces destinées ! Les longues arcades de hêtres et d'ormes lui avaient d'abord rappelé la nef grandiose d'une cathédrale : il n'y manquait que le saint. Et, arrivant brusquement à un endroit où une nouvelle arcade s'élevait immédiatement à sa droite, il vit dans une des niches champêtres une sainte plus belle que jamais n'en modela la main d'un artiste et d'un croyant, le même ange aux cheveux d'or qu'il avait déjà vu dans le grand salon de Felden, Lucy, la tête ceinte de sa pâle auréole, son large chapeau de paille sur ses genoux, rempli d'anémones et de violettes, et tenant à la main le troisième volume d'un roman.

Que de fois dans la vie il arrive que nous nous trouvons dans ce qu'on appelle au théâtre une situation ! Sans cette soudaine rencontre, sans cette apparition instantanée de la jolie sainte, Bulstrode aurait pu descendre dans la tombe et ignorer toujours l'amour que Lucy nourrissait pour lui. Mais, étant donnée une brillante matinée d'avril (d'avril dans toute sa splendeur, ne l'oubliez pas), la solitude, les bois, les fleurs sauvages, les cheveux d'or, et les yeux bleus de Lucy, le problème est-il donc difficile à résoudre ?

Bulstrode, appuyé contre un large tronc de hêtre, regardait cette jolie figure, qui rougit à sa vue, et la première idée du secret de Lucy commença à se faire jour en lui. En ce moment, il ne songea pas à profiter de la découverte. Il ne songea pas non plus à ce qu'il allait dire. Son âme était encore pleine de l'émotion orageuse qui s'était trahie lorsqu'il avait poussé ce cri passionné devant Aurora. La rage, la jalousie, le regret, le désespoir, l'envie, l'amour et la haine, tous les sentiments divers qui s'étaient livré un combat de démons dans son âme à la vue du bonheur d'Aurora, n'avaient pas encore cessé de s'agiter dans sa poitrine et les premières paroles qu'il prononça révélaient les pensées qui l'agitaient encore.

— Votre cousine est très-heureuse dans sa nouvelle existence, mademoiselle Floyd, — dit-il.

Lucy le regarda avec surprise.

C'était la première fois qu'il lui parlait d'Aurora.

— Oui, — répondit-elle d'un ton calme, — je crois qu'elle est heureuse.

Bulstrode fît tourner sa canne sur un groupe d'anémones, et décapita les fleurs tremblantes. Il pensait avec fureur combien il était honteux que la glorieuse Aurora fût heureuse avec l'épais, le musculeux et jovial Mellish ; il ne pouvait comprendre cette étrange anomalie, ni découvrir la clef de ce secret ; il ne pouvait comprendre que l'amour dévoué de ce lourdaud fût assez fort de lui-même pour surmonter toutes les difficultés, pour contre-balancer toutes les différences.

Peu à peu Lucy et lui commencèrent à s'entretenir d'Aurora. Bientôt M Floyd parla à son compagnon des mauvais jours passés à Felden, pendant lesquels on avait presque désespéré de l'existence de l'héritière. Donc elle l'avait aimé sincèrement, après tout ; elle avait aimé, elle avait souffert, elle avait cessé de souffrir, et elle l'avait oublié, et elle était heureuse. Toute l'histoire pouvait se dire en cette seule phrase. Talbot jeta un vague regard sur l'irrévocable passé, et il maudissait l'orgueil des Bulstrode, qui s'était placé entre lui et son bonheur.

Il dit à la douce Lucy quelques mots de sa douleur, il lui dit que des préjugés, un orgueil mal entendu, l'avaient séparé d'Aurora. Elle essaya, de son ton plein d'innocence et de sa douce voix, de consoler cet homme dans sa faiblesse ; et en essayant, elle révéla… ah ! avec quelle transparente simplicité !… le secret qu'elle lui avait si longtemps caché.

Que le ciel vienne en aide à l'homme dont le cœur est pris au bond par une divinité aux cheveux d'or et aux yeux de colombe, dont la voix tremblante s'accorde avec sa douleur ! Talbot vit qu'il était aimé, et, plein de reconnaissance, il fit humblement l'offre des cendres de ce feu qui avait brûlé si ardemment sur l'autel d'Aurora. Ne blâmons pas cette pauvre Lucy si elle accepta avec reconnaissance et même avec un certain trouble intérieur, avec crainte, avec joie, l'amant oublié de sa cousine. Elle l'aimait tant, et elle l'avait aimé si longtemps ! Pardonnons-lui et plaignons-la, car c'était une de ces créatures innocentes et pures dont l'être entier se résout en affection ; auxquelles la passion, la colère, l'orgueil sont inconnus ; qui ne vivent que pour aimer, et qui aiment jusqu'à la mort. Talbot apprit à Lucy qu'il avait aimé Aurora de toute la force de son âme, mais que, maintenant que la

lutte était terminée, lui, le vaincu, il avait besoin d'une consolatrice pour ses vieux jours. Voudrait-elle, pourrait-elle donner sa main à celui qui ferait tous ses efforts pour remplir les devoirs d'un époux, et pour la rendre heureuse ! Heureuse ! Elle aurait été heureuse s'il lui avait demandé d'être son esclave ; heureuse, si elle avait pu occuper seulement une place ignorée dans le service du château de Bulstrode, pourvu qu'il lui fût permis d'apercevoir le visage aimé une ou deux fois par jour à travers les vitres brumeuses d'une fenêtre de cuisine.

Mais elle était la moins démonstrative des femmes ; et si ce n'est par son embarras, ses paupières baissées et les larmes qui tremblaient sur ses cils d'un brun foncé, elle ne répondit rien à la déclaration du Capitaine. Enfin, prenant sa main dans la sienne, il obtint d'elle un léger murmure de consentement qui voulait dire oui.

Ciel ! combien il est dur pour de telles femmes de sentir si fortement et de paraître si froides et si peu démonstratives ! Ces créatures bouillantes, impétueuses, aux yeux noirs, qui parlent sans crainte, et vous disent qu'elles vous aiment ou vous haïssent, en vous enlaçant de leurs bras ou vous jetant un couteau, selon les circonstances, sont largement payées de leurs émotions ; mais ces douces créatures aiment, et ne donnent aucun signe d'amour. Elles restent immobiles comme la statue de la Patience sur un monument ; elles sourient au malheur, et personne ne comprend la triste signification de leur sourire. La réserve, comme le ver dans le bourgeon, détruit la couleur de leurs joues ; et leurs compatissants amis leur disent qu'elles ont un tempérament bilieux, et leur recommandent quelque remède anodin pour leur pâleur. Elles ont toujours le dessous. Leur vie

intérieure est peut-être une tragédie où il n'y a que du sang et des larmes, tandis que leur existence extérieure n'est qu'un drame domestique pâle et vulgaire. Le seul signe extérieur que Lucy laissa paraître de l'état de son cœur fut une affirmation tremblée à peine intelligible ; et pourtant, quelle tempête d'émotions s'agitait en elle ! Mais quand il se fût agi de sa vie, elle n'aurait pu répondre autrement à Talbot.

Ce ne fut que plus tard, quand Bulstrode et elle eurent regagné lentement le château, que son émotion finit par se trahir. Aurora rencontra sa cousine dans le corridor sur lequel ouvraient leurs chambres, et, attirant Lucy jusque dans son cabinet de toilette, elle demanda à là jeune fille d'où elle venait.

— Où êtes-vous allée, fugitive ? John et moi nous vous avons cherchée une demi-douzaine de fois.

Lucy expliqua qu'elle avait été dans le bois avec un volume du dernier roman, un roman religieux, dans lequel l'héroïne repoussait le héros parce qu'il n'accomplissait pas le service selon le rite. Lucy dit tout ceci avec tant de confusion, et en rougissant si fort, qu'il semblait qu'il y eût quelque faute à passer dans un bois une matinée d'avril ; et comme on lui demandait pourquoi elle était restée si longtemps, et si elle avait été seule tout ce temps, la pauvre Lucy tomba dans un embarras vraiment digne de commisération, et dit qu'elle avait été seule, c'est-à-dire une partie du temps… ou presque tout le temps ; mais que le Capitaine Bulstrode…

Mais en essayant de prononcer son nom, ce nom sacré, ce nom si cher, la parole manqua à Lucy ; elle ne put ajouter un mot, et fondit en larmes.

Aurora serra le visage de sa cousine sur sa poitrine, et plongea son regard, son regard de femme, dans ces yeux bleus humides.

— Lucy, ma chère enfant, — dit-elle, — est-ce réellement comme je le pense… comme je le désire… Talbot vous aime-t-il ?

— Il m'a demandée en mariage, — murmura Lucy.

— Et vous… vous avez consenti… vous l'aimez ?

Lucy ne répondit que par de nouveaux sanglots.

— Mais, ma chère enfant, tout cela me surprend fort ! Combien y a-t-il de temps que cela dure ? Combien y a-t-il de temps que vous l'aimez ?

— Je l'aime depuis la première heure où je l'ai vu, — murmura Lucy ; — depuis le jour où il vint à Felden pour la première fois. Aurora, je sais combien il y avait de folie et de faiblesse en moi, et je me hais à cause de cette folie ; mais il est si bon, si noble, si…

— Chère petite niaise ; et c'est parce qu'il est bon et noble, et qu'il vous a demandé d'être sa femme, que vous pleurez comme s'il vous avait demandé d'aller à son enterrement. Ma chère, ma tendre Lucy, vous l'avez toujours aimé, alors ; et vous avez été bonne pour moi… moi qui étais assez égoïste pour ne rien deviner… Ma chère enfant, vous êtes cent fois plus faite pour lui que je ne l'ai jamais été ; et vous serez aussi heureuse que je le suis avec ce grotesque et cher John.

Pendant qu'elle parlait ainsi, les yeux d'Aurora se remplissaient de larmes. Elle était vraiment, sincèrement aise de voir Talbot en chemin de trouver une consolation, d'autant plus aise

que du même coup sa sentimentale cousine allait se trouver heureuse.

Bulstrode demeura encore quelques jours à Mellish Park ; — heureux, ah ! trop heureux jours pour Lucy ! — et il partit, non sans avoir reçu les félicitations de John et d'Aurora.

Il devait aller directement trouver Alexandre Floyd à sa villa de Fulham, et plaider sa cause auprès du père de Lucy. Il n'avait guère à craindre une réception défavorable ; car Talbot Bulstrode, de Bulstrode Castle, était un excellent parti pour la fille de la branche cadette de Floyd, Floyd et Floyd, jeune personne dont les espérances se trouvaient considérablement modifiées par une demi-douzaine de frères et sœurs.

Le Capitaine revint donc à Londres fiancé de Lucy ; il revenait avec une joie tempérée dans le cœur, bien différente de toutes les joies tumultueuses du passé. Il était heureux du choix qu'il avait fait, avec calme et sans passion. Il avait aimé Aurora pour sa beauté et ses charmes ; il allait épouser Lucy parce qu'il avait beaucoup lu en elle, parce qu'il l'avait observée de près, et qu'il la croyait douée de toutes les qualités qu'une femme doit avoir. Peut-être, s'il faut dire la froide vérité, son principal charme aux yeux du Capitaine se trouvait-il dans ce respect qu'elle avait si naïvement trahi pour lui. Il acceptait son admiration avec une calme et naturelle sérénité, et la croyait la plus sensible des femmes.

M Alexandre fut surprise au dernier point quand l'homme qui avait été naguère le fiancé d'Aurora vint solliciter la main de sa fille. Elle était trop occupée des soins de son petit troupeau pour être en même temps un observateur bien pénétrant, et elle

n'avait jamais soupçonné l'état du cœur de Lucy. Elle fut donc enchantée d'apprendre que sa fille reconnaissait la bonne éducation qu'elle avait reçue, et elle avait trop de bon sens pour refuser une offre aussi avantageuse que celle de Bulstrode ; elle se joignit donc à son mari pour approuver entièrement l'union de Lucy avec Talbot. Ainsi donc, comme il n'y avait aucun empêchement, et comme les amants s'estimaient et se connaissaient depuis longtemps, il fut décidé, à la requête du Capitaine, que le mariage serait célébré au commencement du mois de juin, et qu'on irait passer la lune de miel au château de Bulstrode.

Àla fin de mai, M. et M Mellish vinrent à Felden pour assister aux noces de Lucy, qui furent célébrées en grande pompe à Fulham. Archibald Floyd offrit à sa petite nièce un bon de cinq mille livres sterling, à son retour de l'église.

Il y eut un moment pendant la cérémonie où Bulstrode fut sur le point de se frotter les yeux, en pensant que cette brillante fête n'était qu'un rêve. C'était un rêve assurément ; car à ses côtés se tenait une pâle et blonde jeune fille, tandis que la femme qu'il avait choisie deux ans auparavant, était dans un groupe derrière lui, et assistait à cette cérémonie en spectatrice parfaitement satisfaite. Mais quand il sentit la petite main gantée trembler sur son bras, au moment où ils quittèrent l'autel, il se souvint que ce n'était point un rêve, et qu'à partir de cette heure, la vie avait pour lui des devoirs nouveaux et sacrés.

Maintenant que mes deux héroïnes sont mariées, le lecteur un peu versé dans la physiologie du roman peut conclure que mon récit est terminé, que le rideau est prêt à tomber sur le dernier acte de la pièce, et qu'il ne me reste rien de plus à faire qu'à réclamer l'indulgence pour le jeu insuffisant des acteurs. Cependant,

le drame de la vie réelle se termine-t-il toujours sur les marches de l'autel ? Faut-il absolument que la pièce soit finie quand le héros et l'héroïne ont signé leurs noms sur le registre ? L'homme cesse-t-il d'être, d'agir et de souffrir quand il se marie ? Et est-il nécessaire que le romancier, après avoir consacré trois volumes à décrire une cour de six semaines de durée, ne se réserve pour lui-même qu'une demi-page dans laquelle il nous dira les événements des deux tiers d'une vie. Aurora est mariée, elle est établie, elle est heureuse ; à l'abri, comme on peut se l'imaginer, de tout danger, elle est en sûreté sous l'aile de son vigoureux adorateur ; mais il ne s'ensuit pas que l'histoire de sa vie soit terminée. Elle a évité le naufrage pendant un temps, elle a abordé saine et sauve de séduisants rivages ; mais souvent l'orage est encore bien loin à l'horizon, quand on entend gronder la voix menaçante du tonnerre.

15

Mellish s'était réservé une chambre au rez-de-chaussée de sa maison. C'était une pièce fort gaie, où l'air arrivait en abondance, et dont les fenêtres à la française ouvraient sur la pelouse ; ces fenêtres étaient abritées du soleil par une vérandah d'où pendaient des jasmins et des roses. C'était, il faut en convenir, une pièce fort agréable pendant l'été. Le plancher était recouvert d'une natte de l'Inde, et presque toutes les chaises étaient faites en bois léger et tressé comme l'osier. Au-dessus de la cheminée était suspendu un portrait du père de John, et, en face de cette œuvre d'art, on voyait l'image du cheval favori du défunt. Le cadre était surmonté d'une paire d'éperons polis et brillants, dont les mo-

lettes avaient fréquemment pressé les flancs du fidèle coursier. Mellish avait rassemblé dans cette pièce ses fouets, ses cannes, ses cravaches, ses gants pour la boxe, ses éperons, ses fusils, ses pistolets, de la poudre, des balles, des engins de pêche, etc. ; et bien des matinées étaient employées par le maître de Mellish Park à polir, réparer, inspecter, en un mot à mettre en ordre tous ces objets. Il avait des paires de bottes en assez grand nombre pour en fournir la moitié du comté de Leicester, et ses fouets n'étaient pas moins nombreux. Entouré de ces trésors, qui formaient comme un temple consacré aux divinités du turf, Mellish avait coutume de donner là des audiences solennelles à son entraîneur ainsi qu'à son premier piqueur, au sujet des affaires de l'écurie.

Aurora risquait perpétuellement un coup d'œil dans cette chambre, à la très-grande joie et à l'extrême distraction de son excellent mari, qui trouvait que les yeux noirs de sa divinité étaient un terrible empêchement aux affaires, si ce n'est quand il pouvait décider M Mellish à prendre part à la discussion du moment, et prêter au petit conclave le concours de sa puissante intelligence. Je crois bien que John pensait qu'elle aurait pu distribuer les poids pour le Chester Cup aussi bien que M. Topham lui-même. C'était une si étonnante créature, que le peu qu'elle savait la mettait à même de paraître fort au fait de tous les sujets qu'elle abordait, et le naïf gentleman croyait avoir la plus sage, comme la plus belle et la plus noble des femmes.

M. et M Mellish revinrent dans le comté d'York immédiatement après le mariage de Lucy. Le pauvre John était inquiet au sujet de ses écuries ; car son entraîneur était atteint de rhumatismes chroniques, et Pastern ne lui avait pas encore écrit relati-

vement au jeune homme dont il lui avait parlé dans le pavillon des courses d'York.

— Je garderai Langley, dit John à Aurora, en parlant de son vieil entraîneur ; car c'est un honnête garçon et son jugement me sera toujours utile. Sa femme et lui peuvent continuer à occuper l'appartement au-dessus des écuries, et le nouveau venu, quel qu'il soit, pourra habiter le cottage qui se trouve au nord du parc. Personne n'entre jamais par cette porte-là ; de sorte que le poste de garde n'est qu'une sinécure ; et le cottage est resté fermé depuis une ou même deux années. Je voudrais que Pastern m'écrivît.

— Et je veux tout ce que vous voulez, mon très-cher cœur, — dit respectueusement Aurora à son heureux esclave.

On avait peu entendu parler d'Hargraves, l'idiot, depuis le jour où Mellish l'avait chassé. Un des grooms l'avait vu dans un petit village des environs, et Stephen avait dit à cet homme qu'il vivait de certains petits services qu'il rendait au recteur de la paroisse, et qu'en outre il prenait soin du cheval et de la carriole de ce gentleman ; mais l'idiot s'était montré peu communicatif, et ne lui avait guère fait part de ses projets ou de ses sentiments. Il l'avait cependant beaucoup questionné sur ce que faisait et disait Aurora, où elle allait, qui elle voyait, et comment elle s'entendait avec son mari ; et il avait poussé si loin les questions indiscrètes, qu'à la fin le groom, bien qu'il ne fût qu'un simple paysan, avait refusé de répondre davantage aux questions touchant sa maîtresse.

Hargraves frottait l'une contre l'autre ses mains rudes et calleuses, et il riait en parlant d'Aurora.

— C'est une fière personne, une vraie grande dame, — disait-il de cette voix contenue qui résonnait toujours étrangement. — Elle me donnait souvent de sa cravache sur les reins ; mais je ne lui en veux pas… je ne lui en veux pas. C'est une belle créature, et je souhaite que Mellish soit content de son choix.

Le groom n'avait pas su comment prendre cela, ne sachant pas trop si c'était un compliment ou une impertinence ; de sorte qu'il adressa un signe de tête à l'idiot, et s'éloigna pendant que celui-ci continuait à se frotter les mains et à se parler à lui-même et à voix basse d'Aurora qui, depuis longtemps, avait oublié sa rencontre avec Hargraves.

Comment eût-il pu se faire qu'elle se souvînt ou qu'elle s'inquiétât de lui ? Comment eût-il pu se faire qu'elle s'alarmât parce que la veuve au pâle visage, M Powel, qui avait place à son foyer, la haïssait ? Forte de sa jeunesse et de sa beauté, riche de son bonheur, abritée et protégée par l'amour de son mari, pourquoi aurait-elle songé au danger ? pourquoi aurait-elle redouté un malheur ? Elle remerciait chaque jour Dieu de ce que les troubles de sa jeunesse étaient passés, et que désormais la route qu'elle allait suivre en ce monde était exempte de périls.

Lucy était au château de Bulstrode, gagnant l'affection de la mère de son mari, qui patronnait sa bru avec une bonté infinie, et couvrait la timide et craintive créature de son aile protectrice. Lady Bulstrode était parfaitement satisfaite du choix de son fils.

— Vous auriez pu mieux faire, certainement, quant à la position et à la fortune, — disait-elle à Talbot, — et dans ma sollicitude maternelle j'aurais préféré vous voir épouser toute autre femme que la cousine de cette demoiselle Floyd qui s'est échap-

pée de la pension et a causé un tel scandale au pensionnat de Paris.

Mais le cœur de lady Bulstrode était à Lucy, car celle-ci était douce et humble, et elle parlait toujours de Talbot comme s'il eût été de beaucoup trop brillant, trop noble pour elle, à la grande satisfaction de la vanité maternelle de la noble dame.

— Elle a pour vous une véritable affection, Talbot, — disait lady Bulstrode, — et jeune comme elle est, elle promet de devenir une excellente femme, bien plus convenable pour vous que ne l'eût jamais été sa cousine.

Talbot se tourna fièrement, vers sa mère, à la très-grande surprise de celle-ci.

— Mêlerez-vous sans cesse le nom d'Aurora à mon mariage, ma mère ? — dit-il. — Ne pouvez-vous donc pas laisser son souvenir tranquille ? Vous nous avez séparés à jamais… vous et Constance… n'est-ce pas assez ? Elle est mariée, elle et son mari font un couple parfaitement heureux. On pourrait épouser une femme qui ne valût pas M Mellish, je vous l'assure ; et John semble apprécier sa valeur à sa manière.

— Ne vous emportez pas, Talbot, c'est inutile, — dit lady Bulstrode, avec le ton de la dignité offensée ; — je suis aise d'apprendre que M Floyd a changé depuis qu'elle a quitté la pension, et j'espère qu'elle continuera à être bonne épouse, — ajouta-t-elle avec une emphase qui disait parfaitement qu'elle n'avait pas grand espoir en la continuation du bonheur de Mellish.

— Ma pauvre mère est fâchée contre moi, — pensait Taibot, tandis que lady Bulstrode quittait l'appartement. — Je suis un

ours abominable, je le sais, et personne ne m'aimera jamais sincèrement tant que je vivrai. Ma pauvre petite Lucy m'aime à sa manière ; elle m'aime en tremblant, comme si elle et moi nous appartenions à des espèces différentes. Mais, après tout, peut-être ma mère a-t-elle raison, et ma douce petite femme est-elle plus faite pour moi que ne l'eût été Aurora.

Nous laisserons un moment Bulstrode, modérément heureux, et pourtant imparfaitement satisfait. Quel mortel a jamais été parfaitement satisfait en ce monde ? C'est un des côtés de notre nature terrestre de toujours manquer de quelque chose, d'avoir sans cesse une soif vague et inexplicable qui ne peut être apaisée. Quelquefois cependant nous sommes heureux ; mais dans notre bonheur le plus complet nous ne sommes pas encore contents, car il semble alors que la coupe est trop pleine, et cette pensée ne nous glace de terreur que par cela même qu'étant trop pleine, elle pourrait se renverser. Quelle erreur serait cette vie, quel rêve fiévreux, quel récit indéfini et imparfait, si elle n'était pas le prélude de quelque chose de mieux ! Prise en elle-même, ce n'est que trouble et confusion ; mais si l'on prend le présent pour une préparation de l'avenir, comme tout devient merveilleusement harmonieux ! Combien il est insignifiant que nos joies ici-bas soient incomplètes, nos désirs inassouvis, si le complément, l'achèvement doivent venir plus tard !

Un peu plus d'une semaine après le mariage de Lucy, Aurora demanda son cheval immédiatement après le déjeuner. C'était par une radieuse matinée d'été, et, accompagnée du vieux groom qui avait coutume de suivre le père de John de son vivant, elle partit pour une excursion dans les villages environnant Mellish

Park, ainsi qu'elle avait coutume de faire une ou deux fois par semaine.

Les pauvres du pays avaient de bonnes raisons pour bénir la venue de la fille du banquier. Aurora n'aimait rien tant que d'aller de cottage en cottage, causer avec les simples villageois, et deviner leurs besoins. Elle ne trouvait jamais les dignes créatures bien discrètes au sujet de leurs nécessités, et la femme de chambre de Mellish Park avait assez à faire de répartir les bontés d'Aurora aux villageois qui se présentaient au château avec un mot au crayon de la main de M Mellish. M Powel risquait quelquefois auprès d'Aurora une observation sur la folie et l'inutilité de ce qu'elle appelait instinctivement des aumônes ; mais M Mellish versait alors de tels flots d'éloquence sur son antagoniste, que la veuve de l'enseigne se hâtait toujours de cesser une lutte aussi inégale. Jamais personne n'avait pu discuter avec la fille d'Archibald Floyd. Impétueuse et subissant sa première impression, elle avait toujours suivi son idée, pour le bien comme pour le mal, et personne n'avait été assez fort pour l'en empêcher.

Revenant par cette belle matinée de juin d'une de ces charitables expéditions, M Mellish mit pied à terre devant le petit tourniquet d'une route conduisant dans le bois, et ordonna au groom de conduire l'animal à l'écurie.

— J'ai envie de me promener dans le bois, Joseph, — dit-elle ; — il fait si beau ce matin. Ayez bien soin de Mazeppa, et si vous voyez M. Mellish, dites-lui que je vais rentrer de suite.

L'homme porta la main à son chapeau, et s'éloigna, conduisant en main le cheval d'Aurora.

M Mellish rassembla les plis de sa robe et s'enfonça dans le bois, à l'ombre duquel Talbot et Lucy s'étaient promenés par ce fameux jour d'avril qui avait décidé du sort de la jeune fille.

Aurora avait choisi ce chemin pour rentrer au château, parce que, se sentant parfaitement heureuse, la chaude splendeur de ce jour d'été la remplissait d'un charme indéfinissable qu'elle craignait de rompre trop tôt. Le bourdonnement continu des insectes, la riche verdure des bois, les émanations parfumées des fleurs, le murmure de l'eau, tout contribuait à former un ensemble délicieux qui faisait de la terre un séjour vraiment enchanteur.

Il y a aussi une sorte de satisfaction que procure la possession ; et Aurora sentait, en contemplant les longues avenues, et au loin à travers les clairières le vaste parc et les pelouses immenses, et plus loin encore cette construction pittoresque et irrégulière, en partie gothique et en partie du style plus moderne du règne d'Élisabeth, perdue dans un riche fouillis de lierre et de brillant feuillage, elle sentait, dis-je, que ce tableau magnifique, ce panorama superbe était à elle ou à son mari, ce qui était la même chose. Elle n'avait jamais un seul instant regretté son union avec John. Elle ne lui avait jamais, comme je l'ai déjà dit, été infidèle même par la pensée.

Àun endroit du bois, le sol montait considérablement ; de sorte que la maison, se trouvant dans un creux, était parfaitement visible toutes les fois que les arbres laissaient une échappée. Ce terrain élevé était considéré comme le plus charmant endroit du bois, et l'on y avait construit un kiosque, frêle construction en planches tombée en ruine depuis nombre d'années, mais qui formait encore une retraite assez agréable par un jour d'été ;

il était meublé d'une table et d'un grand banc, et abrité contre le soleil et le vent par les branches inférieures d'un hêtre magnifique. À quelques pas de ce kiosque se trouvait un étang dont la surface était couverte de nénuphars et de roseaux, au point qu'un étranger n'eût peut-être pas eu conscience du danger qu'il courait en se promenant de ce côté. Aurora devait passer près de là, et elle tressaillit de terreur en voyant un homme endormi et étendu au bord de l'étang. Elle se remit bientôt, se rappelant que John permettait au public de passer par ce chemin ; mais elle tressaillit de nouveau quand l'homme, qui ne devait pas être bien profondément endormi pour que le pas léger d'Aurora ait pu le réveiller, leva la tête, et montra le pâle visage de l'idiot.

Il se releva lentement en voyant M Mellish et s'éloigna cauteleusement, la regardant tout en marchant, mais ne laissant pas autrement voir qu'il savait qu'elle était là.

Aurora ne put retenir un frisson de terreur ; on eût dit que le bruit de ses pas avait réveillé quelque créature rampante, quelque hideux membre de la race des reptiles, et l'avait forcé de quitter sa cachette.

Hargraves disparut au milieu des arbres, pendant que M Mellish passait, la tête orgueilleusement relevée, mais un peu plus pâle qu'avant sa rencontre inattendue avec l'idiot.

Le plaisir qu'elle goûtait à se promener par cette brillante matinée s'était évanoui, dès qu'elle avait aperçu Hargraves ; son brillant sourire, plus brillant encore sous le soleil matinal, avait disparu, et son visage était maintenant empreint d'une gravité inaccoutumée.

— Dieu ! — s'écria-t-elle, — que je suis folle ! Voilà que j'ai peur de cet homme… peur de ce lâche digne de pitié qui a osé frapper mon pauvre vieux chien. Comme si une pareille créature pouvait être à craindre !

Sans doute cela était sagement raisonné, car jamais lâche n'a fait le moindre mal sur cette terre.

Aurora traversa lentement la pelouse du côté de l'extrémité de la maison où était situé l'appartement réservé de Mellish. Elle entra doucement par la porte-fenêtre ouverte, et posa sa main sur l'épaule de John, assis à une table couverte de livres de comptes, de listes de chevaux et de divers papiers.

Il tressaillit légèrement au contact de cette main familière.

— Chère Aurora, — dit-il, — je suis content que vous soyez rentrée ; comme vous avez été longtemps !

Elle consulta sa petite montre émaillée de diamants. Le pauvre John l'avait littéralement chargée de bijoux. Un de ses plus grands chagrins était qu'Aurora fût une héritière, et qu'il ne pouvait lui offrir que l'adoration d'un cœur simple et honnête.

— Il n'est qu'une heure et demie, mon gros John, — dit-elle. — Qui vous a fait croire que j'étais en retard ?

— Ah ! c'est que je voulais vous consulter sur quelque chose, et vous apprendre… C'est une si bonne nouvelle !

— À propos de quoi ?

— À propos de l'entraîneur.

Elle haussa les épaules et pinça les lèvres avec une petite mine d'indifférence.

— Est-ce là tout ? — demanda-t-elle.

— Oui ; mais n'êtes-vous pas contente que nous ayons enfin cet homme… un homme qui nous convient réellement ! Où est la lettre de Pastern ?

Mellish chercha parmi les liasses de papier qui étaient sur la table, tandis qu'Aurora, appuyée contre la boiserie de la fenêtre ouverte, suivait des yeux ses mouvements, et riait de son embarras.

Elle était parfaitement revenue à elle maintenant. On l'eût prise pour un tableau représentant le bonheur insouciant, à la voir ainsi penchée dans une de ces poses gracieuses et naturelles qui lui étaient particulières, soutenue par le montant de la fenêtre, et la tête entourée de jasmins, que la brise d'été agitait doucement. Tout en parlant à son mari, elle soulevait sa main dégantée, et cueillait les roses au-dessus de sa tête.

— Oh ! homme sans ordre et sans principes, — dit-elle en riant ; — je parie que vous ne la trouverez pas.

Je crains bien que Mellish n'ait laissé échapper bien bas un petit juron en remuant le tas de papiers hétérogènes dans lequel il cherchait la lettre absente.

— Je l'avais cinq minutes avant que vous n'entriez, Aurora, — dit-il, — et je n'en vois plus la moindre trace. Oh ! la voici !

Mellish ouvrit la lettre, et l'étalant sur la table devant lui, il toussa pour se préparer à la lire. Aurora était toujours appuyée

contre la fenêtre, partie dans la chambre, partie en dehors, fredonnant un refrain populaire, et essayant de cueillir une rose à demi épanouie qui pendait d'une façon provocante hors de sa portée.

— Vous écoutez, Aurora ?

— Oui, le plus cher et le meilleur des hommes.

— Mais entrez donc, vous n'entendrez pas un mot d'où vous êtes.

M Mellish haussa les épaules comme pour dire : « Je me soumets à l'ordre d'un tyran, » et fit deux ou trois pas en avant ; puis, les yeux fixés sur John avec un balancement de tête d'une insolence enchanteresse, elle se croisa les mains derrière le dos, et lui dit :

— J'écoute.

C'était une femme insouciante, impétueuse, terriblement oublieuse de ce que M Powell appelait sa dignité ; elle s'occupait de tout ce qu'on peut imaginer, mais jamais plus de deux minutes du même objet : heureuse, généreuse, affectueuse, elle considérait la vie comme un glorieux jour de fête, et remerciait Dieu de la lui avoir faite si douce et si agréable.

Pastern commençait par s'excuser d'avoir tant tardé à écrire. Il avait perdu l'adresse de la personne qu'il avait voulu recommander, et avait dû attendre que l'homme lui écrivît.

« Je crois qu'il vous conviendra tout à fait, continuait la lettre, car il connaît parfaitement son métier, et il a une grande expérience comme groom, comme jockey et comme entraîneur. Il n'a

pas plus de trente ans, mais il a éprouvé dernièrement un accident qui l'a rendu boiteux pour le reste de ses jours. Il a presque été tué dans un steeple-chase en Prusse et est resté près d'une année dans un hôpital de Berlin. Il s'appelle James Conyers, et l'on peut avoir des renseignements chez… »

John leva les yeux sur sa femme ; la lettre tomba de ses mains. Ce n'est pas un cri qu'elle laissa échapper, c'était le râle d'un être qu'on étrangle, mille fois plus terrible que ces cris perçants qui sortent de la gorge des femmes en détresse.

— Aurora… Aurora !…

Il la regardait, et son visage s'altéra et pâlit à la vue du sien. Une transformation terrible s'était opérée en elle pendant la lecture de cette lettre ; sa surprise n'eût pas été plus grande si, en levant les yeux, il eût vu une autre personne à la place d'Aurora.

— Non !… non !… s'écria-t-elle d'une voix étouffée. — Vous avez mal lu… ce ne peut être ce nom-là !

— Quel nom ?

— Quel nom ?… — répéta-t-elle avec feu, le visage éclairé d'une fureur sauvage. — Ce nom !… je vous dis que cela ne se peut pas… Donnez-moi cette lettre.

Il lui obéit machinalement ; il prit le papier et le lui tendit, mais sans quitter des yeux son visage.

Elle le lui arracha, le parcourut un instant, les yeux extraordinairement dilatés, les lèvres entr'ouvertes, puis, reculant de deux ou trois pas, ses genoux fléchirent, et elle tomba lourdement sur le plancher.

16

La première semaine de juillet vif entrer James Conyers, le nouvel entraîneur, à Mellish Park. John n'avait pas pris d'autres renseignements auprès des anciens maîtres de cet individu, attendu que la parole de Pastern lui suffisait parfaitement.

Mellish avait essayé de découvrir la cause de l'émotion d'Aurora pendant la lecture de la lettre de Pastern. Elle était tombée comme morte à ses pieds ; elle avait eu des attaques de nerfs pendant tout le reste de la journée, et le délire la nuit suivante, mais elle n'avait pas prononcé un seul mot qui pût jeter le moindre jour sur le secret de cette étrange et soudaine émotion.

Son mari était assis à côté d'elle le lendemain du jour où elle s'était évanouie à ses pieds ; il la contemplait avec inquiétude, et ses yeux ne quittaient pas un instant ceux d'Aurora.

Il éprouvait une douleur semblable à celle qu'avait dû éprouver Talbot à Felden à la réception de la lettre de sa mère. La sombre muraille s'élevait lentement, et le séparait de la femme qu'il aimait. Il allait maintenant connaître les tortures connues seulement de l'homme dont la femme est séparée de lui parce qui a le pouvoir de mettre plus de distance entre deux êtres que toutes les immensités de terre et les vastes océans : un secret.

Il contemplait cette figure pâle posée sur l'oreiller ; ces grands yeux noirs, hagards, tout grands ouverts, fixés vaguement sur le sommet lointain des arbres empourprés de l'horizon ; mais sur ce visage bien-aimé, il ne lisait pas un mot qui pût l'aider à comprendre ce mystère étrange ; il n'y avait rien de plus qu'une expression de fatigue, comme si l'âme, se reflétant sur ce pâle vi-

sage, était si affaiblie, qu'elle ne pouvait plus rien ressentir qu'un vague besoin de repos.

Les fenêtres étaient ouvertes, mais la chaleur du jour était accablante ; le paysage brillait d'une teinte jaune, comme si l'atmosphère elle-même eût pris un corps, quelque chose de semblable à l'or en fusion. Les roses du jardin semblaient elles-mêmes subir l'influence de la nue brûlante : elles laissaient retomber leurs lourdes têtes comme les personnes qu'un mal de tête accable. L'énorme Bow-wow, couché sur la pelouse sous un acacia, était aussi bourru qu'un vieux gentleman, et happait sans pitié un frivole papillon qui tournoyait en bourdonnant autour de sa tête. Tout beau qu'était ce jour d'été, il n'en était pas moins de ceux où l'on est porté à perdre sa bonne humeur et à se quereller les uns les autres, à cause de la chaleur, tout homme se sentant la conviction intime que son voisin est pour quelque chose dans l'intensité de la chaleur de l'atmosphère, et qu'il ferait plus frais s'il n'était pas là. C'était une de ces journées où les malades sont particulièrement irascibles ; où les gardes-malades murmurent contre leur métier ; où les voyageurs de troisième classe en train de plaisir et devant parcourir une longue distance demandent à grands cris de la bière à toutes les stations, et s'en veulent mutuellement du peu de place qui leur est alloué, de la dureté des bancs, et du système de ventilation insuffisant qu'emploie la compagnie ; une journée où les hommes affairés se révoltent contre le bruit incessant des roues, assiègent avec fureur les tavernes, pour y calmer leur palais surexcité avec de l'eau de Seltz et du vin frappé ; une journée anormale, où le désordre règne partout, pendant ces douze heures de chaleur suffocante.

John, assis patiemment au chevet de sa femme, songeait fort peu à la chaleur du jour. Je doute même qu'il sût dans quel mois on était. Pour lui, la terre ne renfermait qu'une seule créature ; cette créature était souffrante et malheureuse, et il ne pouvait la consoler, car il ignorait la nature de sa douleur.

Quand il lui adressa la parole, sa voix tremblait.

— Mon amie, vous avez été bien malade, — lui dit-il.

Elle le regarda avec un sourire si différent de son expression ordinaire, qu'il eût été moins pénible pour lui de lui voir verser d'abondantes larmes ; puis elle lui tendit la main. Il prit cette main brûlante dans la sienne, et la garda pendant qu'il lui parlait.

— Oui, ma très-chère femme, vous avez été malade ; mais Morton assure que ce n'a été qu'une simple attaque de nerfs, et que demain il n'y paraîtra plus ; ainsi il n'y a donc pas lieu de s'alarmer. Ce qui me peine, chère amie, c'est de voir que vous avez dans l'esprit quelque chose… quelque chose qui a été la cause réelle de votre maladie.

Elle détourna son visage, et essaya de lui retirer sa main dans son impatience, mais il la tenait fortement dans les siennes.

— Est-ce que ce que je vous ai dit hier vous cause de la peine, Aurora ? — demanda-t-il avec gravité.

— Me faire de la peine ?… Oh ! non.

— Alors, dites-moi, chère enfant, pourquoi ce nom, le nom de cet entraîneur prononcé en votre présence, a-t-il produit sur vous un si terrible effet ?

— Le docteur vous a dit que c'était une attaque de nerfs, — dit-elle froidement. — Je suppose qu'hier j'étais disposée à une attaque de nerfs, voilà tout.

— Mais ce nom, Aurora, ce nom… ce James Conyers… qui est-il ?…

Il sentit la main qu'il tenait serrée s'agiter convulsivement dans la sienne à la simple mention du nom de l'entraîneur.

— Quel est cet homme ?… dites-le-moi, Aurora… ; pour Dieu, dites-moi la vérité.

Àces mots, elle retourna son visage de son côté.

— Si vous ne voulez de moi que la vérité, John, ne me demandez rien. Rappelez-vous ce que je vous ai dit au château d'Arques. C'est un secret qui a amené ma rupture avec Bulstrode. Vous eûtes confiance en moi, alors, John, il faut vous fier à moi jusqu'à la fin ; ou si vous me retirez votre confiance…

Elle s'arrêta brusquement, et les larmes montèrent lentement jusqu'à ses grands yeux tristes, qu'elle tenait fixés sur son mari.

— Eh bien ! chère ?

— Il faut vous séparer de moi, comme Talbot s'en est séparé.

— Nous séparer ! — cria-t-il. — Aurora, mon amour ! Croyez-vous qu'il y ait sur la terre quelque chose qui puisse nous séparer avant la mort ? Pensez-vous qu'aucune combinaison de circonstances, si étranges, si inexplicables qu'elles soient, me fera jamais douter de votre honneur, ou trembler pour le mien ? Serais-je ici si je doutais de vous ? Pourrais-je m'asseoir à vos côtés, vous faire ces questions, si je craignais votre réponse ? Rien ne peut

ébranler ma confiance, rien ! Mais ayez pitié de moi, songez combien il est amer pour moi de me trouver là, votre main dans la mienne, et de savoir qu'il y a un secret entre nous. Aurora, dites-moi… cet homme… ce Conyers… qu'est-il et qui est-il ?

— Vous savez cela aussi bien que moi. Il a été groom, puis jockey, et maintenant il est entraîneur.

— Mais vous le connaissez ?

— Je l'ai vu.

— Quand ?

— Il y a quelques années, quand il était au service de mon père.

Pendant un moment, John respira plus librement. L'homme avait été groom à Felden. C'était tout. Cela expliquait comment il se faisait qu'Aurora avait reconnu son nom, mais cela n'expliquait pas son émotion. Il n'en savait pas plus qu'auparavant.

— Conyers était au service de votre père, — dit-il d'une voix triste ; — mais pourquoi ce nom prononcé devant vous hier vous a-t-il causé une telle émotion ?

— Je ne puis vous le dire.

— C'est donc un autre secret, Aurora, — dit-il d'un ton de reproche ; — ou bien cet homme est-il mêlé au secret dont vous m'avez parlé au château d'Arques ?

Elle ne lui répondit pas.

— Ah ! je vois, je comprends, Aurora, — ajouta-t-il après une pause. — Cet homme a servi à Felden ; c'est un espion peut-être ;

et il a découvert le secret, et il en a abusé ainsi que font souvent ces sortes de gens. C'est là ce qui a causé votre émotion. Vous craignez qu'il ne vienne ici pour vous tourmenter, en faisant usage de ce secret pour vous extorquer de l'argent, et vous tenir perpétuellement sous sa griffe par la terreur qu'il vous inspire. Je crois que je comprends tout. N'est-ce pas ?… Est-ce cela ?…

Elle fixa les yeux sur lui ; l'expression de son visage, en ce moment, était celle d'une bête fauve pourchassée qui se sent acculée.

— Oui, John.

— Cet homme… ce groom… sait quelque chose du… du secret ?

Mellish détourna la tête, et cacha sa tête dans ses mains. Quelle cruelle, angoisse ! quelle amère dégradation ! Cet homme, un groom, un valet, était dans la confidence de sa femme, et avait le pouvoir de se faire craindre d'elle au point que son nom seul suffisait pour la faire évanouir et tomber par terre comme frappée de mort. Au nom du ciel ! que pouvait être ce secret que possédait un valet, et qui cependant ne pouvait lui être confié ? Il se mordit les lèvres jusqu'à ce que ses dents rencontrassent la chair vive, tant était grande la douleur que faisait naître en lui cette pensée. Qu'était-ce ? Il avait juré une minute plus tôt d'avoir une confiance aveugle jusqu'à la fin ; et pourtant… pourtant… Tout son corps tremblait de la tête aux pieds ; le doute et le désespoir s'élevaient dans son âme comme deux démons jumeaux ; mais il luttait contre eux, et parvint à les terrasser ; se tournant alors vers sa femme, avec un visage pâle, mais calme, il lui dit tranquillement :

— Je ne veux plus vous presser de ces questions pénibles, Aurora. Je vais écrire à Pastern, pour lui dire que l'homme ne peut

nous convenir, et…

Il se levait pour s'éloigner, quand elle l'arrêta par le bras.

« N'écrivez pas à M. Pastern, John, — dit-elle ; — cet homme vous conviendra parfaitement, j'en suis certaine. Je préfère qu'il vienne.

— Vous désirez qu'il vienne ici ?

— Oui.

— Mais il vous tourmentera, il vous extorquera de l'argent.

— Il le ferait dans tous les cas, puisqu'il vit. Je le croyais mort.

— Alors, vous désirez réellement qu'il vienne ici ?

— Oui.

John sortit de la chambre de sa femme, soulagé d'un poids énorme. Après tout, ce secret ne devait pas être si terrible, puisqu'elle consentait à ce que l'homme qui le connaissait vînt à Mellish Park, où il y avait au moins une chance, si éloignée qu'elle fût, qu'il le révélât à son mari. Peut-être aussi ce mystère concernait-il d'autres personnes plutôt qu'elle-même… l'intégrité commerciale de son père… sa mère ?… Il savait peu de chose sur le compte de sa mère… Peut-être elle… Mais pourquoi chercher à savoir ? Il lui avait promis de se fier à elle, et l'heure était venue de tenir sa promesse. Il écrivit à Pastern qu'il acceptait Conyers sur sa recommandation, et il attendit avec impatience pour voir quelle sorte d'homme était l'entraîneur.

Il reçut une lettre de Conyers parfaitement écrite et d'un style fort convenable, par laquelle il le prévenait qu'il arriverait à Mel-

lish Park le 3 juillet.

Aurora était remise de son attaque de nerfs quand cette lettre arriva ; mais comme elle était encore très-faible et très-affectée, son médecin lui recommanda le changement d'air ; ce qui fait que M. et M Mellish partirent pour Harrogate le 28 juin, laissant le château à la garde de M Powell.

La veuve de l'enseigne avait été scrupuleusement tenue éloignée de la chambre d'Aurora pendant la courte maladie de celle-ci, et gardée à vue par John, qui fermait froidement la porte au nez de la bonne dame, en lui disant qu'il soignerait lui-même sa femme, et que, quand il aurait besoin de quelqu'un, il sonnerait la femme de chambre de M Mellish.

Mais M Powell, étant affligée de cette curiosité commune aux personnes qui vivent chez les autres, se trouva sérieusement froissée par cette conduite systématique. Il y avait des secrets et des mystères sous roche, et on ne lui permettait pas de les deviner. Il y avait un squelette dans la maison, et on ne voulait pas lui laisser voir cette horreur anatomique. Elle flairait le trouble et les peines comme les carnivores flairent leur proie ; et cependant, elle, qui haïssait Aurora, ne serait point admise à cette fête du mal.

Pourquoi donc les domestiques dans une maison sont-ils si avides de savoir tout ce qui se dit et se fait, les manières, les habitudes, les joies et les douleurs de ceux qui les emploient ? Est-ce parce que, ayant renoncé pour eux-mêmes à tout rôle actif dans la vie, ils prennent un intérêt malsain à ceux qui luttent au plus épais de la mêlée ? Est-ce parce que, arrachés par la nature même de leurs occupations aux liens et aux plaisirs de la famille,

ils puisent un malicieux plaisir dans les épreuves et les vexations de la famille et dans les brises orageuses qui troublent fréquemment l'atmosphère domestique ? Souvenez-vous de ceci, maris et femmes, pères et fils, mères et filles, frères et sœurs, que, lorsque vous vous querellez, vos gens se réjouissent. Assurément ce souvenir devra suffire pour vous faire tenir en paix les uns avec les autres. Vos domestiques écoutent aux portes et répètent vos paroles de dépit à la cuisine ; ils ont les yeux sur vous quand ils vous servent à table : ils comprennent les sarcasmes, les allusions les plus intimes, chacun de vos regards, aussi bien que ceux auxquels ces regards, ces allusions mordantes s'adressent. Ils comprennent votre silence embarrassé, vos politesses étudiées et intéressées. Si polie que soit la forme dont vous revêtez votre haine ou votre colère, ils la devinent aussi sûrement que si vous vous jetiez des couteaux à la tête, ou si vous lanciez à votre ennemi le contenu des plats de hors-d'œuvre ou de légumes, à la manière de certains querelleurs des pantomimes. Rien de ce qui se fait au salon n'est perdu pour ces impassibles et attentifs espions de l'office. Ils rient de vous ; bien plus, ils vous plaignent. Ils discutent vos affaires, évaluent vos revenus et pèsent entre eux ce que vous pouvez ou ce que vous ne pouvez pas faire. Ils prévoient à leur manière l'usage probable de la fortune de votre femme, et prédisent d'avance le jour où vous voudrez vous prévaloir de la nouvelle loi sur les banqueroutes. Ils savent pourquoi vous vivez en mauvaise intelligence avec votre fille aînée, et pourquoi vous avez chassé votre fils préféré ; et ils prennent un intérêt intense à tous les secrets qui troublent votre existence. Vous ne les admettez à rien ; vous avez l'air plus noir que le diable si vous voyez la sœur de Mary ou la pauvre vieille mère de John assise tranquillement dans l'office ; vous êtes surpris si le facteur leur apporte des

lettres, et vous attribuez le fait au pernicieux système de l'éducation des masses ; vous les éloignez de leurs demeures et de leurs familles, de ceux qu'ils aiment et de ceux qu'ils affectionnent ; vous leur refusez des livres. Vous leur reprochez le coup d'œil qu'ils jettent sur votre journal ; et puis vous levez les yeux et vous vous étonnez de ce qu'ils sont curieux, et de ce que le fond de leur conversation n'est que scandale et commérage.

M Powell, ayant été traitée par la plupart de ceux qui l'avaient employée comme une sorte de première servante, avait acquis tous les instincts d'une servante véritable ; et elle résolut d'essayer de tous les moyens possibles pour découvrir la cause de l'indisposition d'Aurora, laquelle, lui avait donné à entendre le docteur, tenait plutôt du moral que du physique.

Mellish avait fait appeler un charpentier qui devait réparer le cottage de la grille du nord pour l'installation de Conyers ; et Langley, le vieux piqueur, devait recevoir son collègue, et le conduire aux écuries.

Le nouvel entraîneur arriva à la grille, au coucher du soleil ; il était accompagné par l'importante personne d'Hargraves, l'idiot, qui avait été flâner à la station dans l'espoir de quelque aubaine, et que Conyers avait chargé du transport de son portemanteau.

Àla grande surprise de l'entraîneur, Hargraves déposa son fardeau à la grille du parc.

— Vous aurez à trouver une autre personne pour faire le reste du chemin, — dit-il en touchant du doigt sa casquette graisseuse, et en étendant sa large main pour recevoir le payement de sa course.

Conyers était assez fendant de sa personne ; en un mot, il y avait en lui beaucoup du rodomont, de sorte qu'il se tourna brusquement vers l'idiot, et lui demanda ce que diable il voulait dire.

— Je veux dire que je ne puis dépasser la grille que voici, — murmura Hargraves ; — je veux dire que j'ai été chassé de cette maison, où j'avais vécu homme et enfant pendant quarante ans, chassé comme un chien, poussé dehors par les épaules, etc.

Conyers jeta le bout de son cigare, et lança sur l'idiot un regard hautain.

— Que veut dire cet homme ? — demanda-t-il à la femme qui venait d'ouvrir la grille.

— C'est, voyez-vous, que le pauvre garçon est un peu toqué, monsieur ; lui et M Mellish ne s'entendaient pas très-bien ; elle est un peu vive, et j'ai entendu dire qu'elle l'avait cravaché parce qu'il avait battu son chien favori. Quoi qu'il en soit, monsieur l'a renvoyé.

— Parce que madame l'avait cravaché ? Voilà la justice envers les serviteurs, dans le monde entier, — dit l'entraîneur en riant.

Et il alluma un nouveau cigare à l'aide d'un briquet en métal, qu'il tira de la poche de son gilet.

— Oui, c'est là de la justice, n'est-ce pas ? — reprit l'idiot avec aigreur ; vous n'aimeriez pas, je suppose, à vous voir chasser d'une maison où vous auriez vécu pendant quarante ans. N'est-ce pas ? Mais M Mellish est une femme d'une grande énergie, que le ciel lui conserve sa jolie figure !

Le vœu émis par Hargraves fut débité d'un ton tellement sinistre, que le nouvel entraîneur, homme évidemment pénétrant et très-observateur, ôta son cigare de sa bouche pour mieux examiner son interlocuteur. Cette figure pâle, éclairée par une paire d'yeux rouges d'un éclat terrible, n'était rien moins qu'attrayante ; mais Conyers considéra l'homme pendant quelques moments, le retenant par le collet de son vêtement, pour mieux saisir l'expression de ses traits ; puis, repoussant l'idiot avec un geste de familiarité méprisante, il dit en riant :

— Tu es un type, mon camarade, cela saute aux yeux ; et même un type qui n'a rien de bien rassurant. Que le diable m'emporte si je voudrais l'avoir offensé. Tiens, mon garçon, voici un shilling pour ta peine, — ajouta-t-il en lançant avec beaucoup d'adresse, la pièce de monnaie dans la main que lui tendait Steeve. — Je puis sans doute laisser mon portemanteau ici jusqu'à demain, madame ? — dit-il en s'adressant à la femme de la loge. — Je le porterais moi-même jusqu'au château si je n'étais pas blessé.

C'était un si beau garçon, dont les façons étaient à la fois si pleines d'aisance et de nonchalance, que cette naïve bonne femme en fut tout à fait séduite.

— Laissez-le ici, monsieur, certainement, — dit-elle avec courtoisie, — et mon homme vous le portera dès qu'il sera rentré. Excusez-moi, mais vous êtes sans doute le nouveau monsieur qu'on attend aux écuries ?

— Précisément.

— Alors j'ai commission de vous dire qu'on a préparé pour vous le cottage du nord ; mais on vous prie d'aller directement au

château, où la gouvernante vous fera donner tout ce qu'il vous faut, et préparer un lit pour la nuit.

Conyers fit un signe, remercia la femme, lui souhaita une bonne nuit, et s'enfonça lentement dans les ombres du crépuscule, et sous l'arcade formée par les arbres de l'avenue. Il quitta la grande allée du milieu, pour passer dans la contre-allée de gazon touffu qui la bordait, choisissant, avec un instinct de sybarite, les places les plus moelleuses. Voyez-le s'avancer lentement sous les nobles branches, dans le calme solennel de ce splendide coucher de soleil, le visage éclairé parfois d'un rayon égaré, parfois ombragé par la voûte de verdure. Il est merveilleusement beau, merveilleusement et parfaitement beau ; c'est bien l'idéal de la beauté physique, sans le moindre défaut de proportion, comme si chacune des lignes de son visage et de son corps eût été mesurée par le compas d'un sculpteur, et ciselée par la main d'un artiste inspiré. C'est un homme au sujet de la beauté duquel il ne peut s'élever de contestation, dont la perfection doit être reconnue par la soubrette comme par la duchesse, — qu'elles soient ou non tentées d'admirer ; cependant c'est plutôt un type de beauté sensuelle, que cette splendeur de lignes et de couleur privée du charme de l'expression. Regardez-le, maintenant qu'il s'arrête pour se reposer, regardez-le s'appuyant contre le tronc d'un arbre, et fumant son cigare avec un plaisir nonchalant, pour ainsi dire. Il pense. Ses yeux d'un bleu foncé, plus sombres en raison des cils épais qui les frangent, sont à demi fermés, et ils ont une expression mi-rêveuse, mi-sentimentale, qui pourrait vous faire croire que l'homme rêve à la beauté de ce splendide coucher de soleil. Il songe tout bonnement aux pertes qu'il a faites sur la Chester Cup, aux gages qu'il recevra de Mellish, et au casuel qui pourra lui échoir dans sa nouvelle situation. Vous lui supposez

des pensées en rapport avec la teinte de ses yeux et le modèle exquis de sa bouche et de son menton ; vous le dotez d'un esprit aussi esthétiquement parfait que son corps et son visage, et vous reculez en découvrant combien est vulgaire la lame enfouie dans cette gaine magnifique. Conyers n'est peut-être pas pire que d'autres hommes de son état ; mais il ne vaut décidément pas mieux. Seulement il est beaucoup plus beau ; et vous n'avez pas le droit de lui en vouloir, parce que ses opinions et ses sentiments sont exactement ce qu'ils auraient été s'il avait eu des cheveux rouges et un nez en forme de trompette. Avec quelle merveilleuse sagesse George Eliot nous a dit que les gens n'étaient pas meilleurs parce qu'ils avaient de longs cils ! Encore faut-il qu'il y ait quelque anomalie dans cette beauté extérieure et cette laideur morale ; car, en dépit de toute expérience, nous nous révoltons contre elle, et nous sommes tous incrédules jusqu'au dernier, croyant que le palais, splendide au dehors, ne saurait être mal meublé au dedans. Que le ciel vienne en aide à la femme qui donne son cœur pour un beau visage, et qui s'éveille, quand le marché est conclu, pour découvrir la folie d'un semblable échange.

Conyers mit longtemps à franchir la distance qui séparait la grille du château. Je ne sais comment décrire son infirmité dans les termes techniques. Il était tombé avec son cheval, à un steeple-chase en Prusse, où il avait failli perdre la vie, et sa jambe gauche avait été terriblement meurtrie ; les os avaient été remis en place par de merveilleux chirurgiens allemands, qui avaient rétabli l'ensemble, comme ils eussent fait d'un jeu de patience, mais qui, avec toute leur habileté, n'avaient pu empêcher la contraction des muscles, circonstance qui avait rendu le jockey boiteux pour la vie, et incapable désormais de reparaître en selle

sur le turf. Il était de taille moyenne, pesait un peu plus de onze stones, et n'avait jamais couru que sur le continent.

Conyers s'arrêta à quelques pas de la maison, et contempla gravement l'irrégulière construction qui s'élevait devant lui.

— Voilà une cabane assez bien conditionnée, — fit-il ; — il doit y avoir beaucoup de métal ici, si je m'en rapporte aux apparences.

Ignorant la topographie du lieu, et n'étant aucunement affligé d'un excès de modestie, Conyers se dirigea tout droit vers la porte principale, et fit jouer la sonnette réservée aux visiteurs et à la famille.

Il fut reçu par un grave vieillard, qui, après avoir résolûment considéré sa jaquette brune, sa chemise de couleur, et son chapeau de feutre, lui demanda avec une âpreté excessive ce qu'il voulait.

Conyers expliqua qu'il était le nouvel entraîneur, et qu'il désirait voir la gouvernante ; mais à peine avait-il parlé qu'une porte s'ouvrit doucement dans un angle du vestibule, et M Powell sortit du petit appartement qui lui était particulièrement réservé.

— Ce jeune homme aura peut-être la bonté d'entrer ici, — dit-elle en s'adressant en apparence au vide, mais indirectement à Conyers.

Le jeune homme ôta son chapeau, découvrant une masse de boucles brunes luxuriantes, et se rendit à l'invitation de M Powell.

— Je pourrai sans aucun doute vous donner tous les renseignements dont vous avez besoin.

Conyers sourit ; il se demandait si cette petite masse bilieuse, et il désignait mentalement M Powell, pourrait par hasard le renseigner sur les courses d'été d'York ; mais il s'inclina poliment, et dit qu'il désirait simplement savoir ou il allait camper, il s'arrêta pour s'excuser, où il allait coucher cette nuit, et s'il y avait des lettres pour lui. Mais M Powell n'était pas le moins du monde décidée à le tenir quitte à si bon compte. Elle se mit à le faire jaser, et travailla si bien qu'elle eut bientôt épuisé cette très-légère somme d'intelligence qu'il était disposé à lui accorder, attendu qu'il comprenait parfaitement le procédé auquel il était soumis, et qu'il était infiniment plus rusé que la bonne dame. La veuve de l'enseigne ne put donc rien apprendre, si ce n'est que Conyers était parfaitement étranger à Mellish et à sa femme, et qu'il ne les avait jamais vus ni l'un ni l'autre.

N'ayant rien pu obtenir durant cette entrevue, M Powell avait hâte de la voir terminée.

— Peut-être prendriez-vous volontiers un verre de vin, après la course que vous venez de faire ? — dit-elle. — Je vais en demander, et je pourrai en même temps vous renseigner sur vos lettres. Sans doute vous avez hâte d'apprendre comment se trouvent les parents que vous avez quittés.

Conyers sourit pour la seconde fois. Il n'avait jamais connu de parents dont il pût parler, depuis la période la plus lointaine de son existence ; car il avait été jeté de par le monde à l'âge de sept ou huit ans. Les parents dont il avait hâte de lire les lettres

étaient membres de la plus humble classe des teneurs de paris avec lesquels il faisait ses affaires.

Le domestique envoyé par M Powell revint avec un carafon de sherry et environ une demi-douzaine de lettres à l'adresse de Conyers.

— Vous ferez bien d'apporter de la lumière, William, — dit M Powell au valet qui s'éloignait, — car je suis sûre que vous ne pourrez jamais lire vos lettres sans la lampe, — ajouta-t-elle courtoisement en s'adressant à Conyers.

Le fait est que M Powell, affligée de cette curiosité chronique dont j'ai parlé, voulait savoir de quelle sorte de correspondants étaient ceux dont l'entraîneur était si pressé de recevoir des lettres, et elle envoyait chercher la lampe afin de ne rien perdre de ce qu'elle pourrait saisir, à l'aide de certains coups d'œil rapides lancés avec adresse, des épîtres en question.

Le valet apporta une lampe resplendissante, et Conyers, que n'avait pas intimidé le moins du monde l'air de condescendance de M Powell, approcha sa chaise de la table, et après avoir vidé d'un trait un verre de sherry, il commença la lecture de ses lettres.

La veuve de l'enseigne, un ouvrage d'aiguille dans les mains, s'assit immédiatement en face de lui devant la petite table ronde. Il n'y avait entre eux que le pied de la lampe.

Conyers prit la première lettre, examina la suscription et le cachet, déchira l'enveloppe, lut la courte communication contenue sur une demi-feuille de papier à lettres, et la jeta dans la poche de son gilet. M Powell, écarquillant les yeux à l'extrême, ne vit rien

que des caractères tracés par une main horriblement plébéienne et une signature qui, vue désavantageusement de bas en haut, ressemblait assez à Johnson. La seconde enveloppe ne contenait absolument qu'une liste de paris sur papier pelure d'oignon ; la troisième contenait un sale morceau de papier avec quelques mots tracés au crayon ; mais à la vue de l'enveloppe de la première lettre des trois qui restaient, Conyers tressaillit comme s'il venait de recevoir une balle dans la poitrine. M Powell portait alternativement les yeux sur le visage de l'entraîneur et sur l'enveloppe de la lettre ; sa surprise n'était guère moins forte que celle de Conyers. L'adresse était écrite de la main d'Aurora.

C'était une écriture toute particulière ; une de ces écritures sur le compte de laquelle il n'y avait pas de méprise possible ; ce n'était pas une italienne élégante, délicate, penchée et féminine, mais grosse et hardie, avec d'énormes jambages, qu'il eût été facile de reconnaître à une distance plus grande que celle qui séparait M Powell de l'entraîneur ; Il n'y avait pas moyen de douter. M Mellish avait écrit au valet de son mari, et son écriture était évidemment connue de cet homme, qui pourtant était surpris de recevoir une lettre d'elle.

Il déchira l'enveloppe, lut et relut avec avidité les lignes qu'elle contenait ; son front se plissa et s'assombrit pendant cette lecture.

M Powell se souvint tout à coup qu'elle avait laissé une partie de son ouvrage sur un chiffonnier placé derrière la chaise du jeune homme, et elle se leva pour l'aller chercher. Il était si troublé par la lettre qu'il tenait à là main, qu'il ne remarqua pas cette figure pâle qui, pendant une seconde ou deux, se pencha sur son

épaule, pendant que ces yeux gris avides jetaient un regard rapide sur les lignes contenues sur cette page.

La lettre était écrite sur le premier recto d'une feuille de papier à lettres ; quelques mots seulement étaient reportés sur la seconde feuille. C'était cette seconde page qu'avait vue M Powell. Voici quels étaient les mots écrits en haut de la feuille :

« Surtout ne témoigne aucune surprise.

« A. »

La lettre ne contenait pas les compliments d'usage ; elle ne portait pour signature que cette majuscule A.

17

James Conyers s'installa à Mellish Park comme s'il eût été dans sa propre maison. Le pauvre Langley, le vieux piqueur en retraite, qui était un enfant du comté, se sentait lui-même embarrassé de l'insolente aisance de son successeur. Celui-ci avait vraiment l'air trop beau et trop soigné pour son état, à tel point, que les garçons d'écurie et les grooms s'inclinaient devant lui, et lui témoignaient un respect qu'ils n'avaient jamais montré pour le simple et bon Langley, lequel, entre parenthèses, avait souvent été obligé de donner plus de force à ses ordres à l'aide d'un fouet ou d'une lanière de cuir d'une utilité incontestable. La belle figure de Conyers était un capital dont cet individu savait parfaitement tirer parti. Je regrette d'être forcé de dire que cet homme, qui avait posé pour Apollon et Antinoüs dans les ateliers d'artistes et dans les académies, était égoïste jusqu'à la moelle des

os ; et du moment qu'il était bien nourri, bien vêtu, bien pourvu de tout, il ne se demandait jamais d'où venaient les vivres et les vêtements, ni à qui appartenait la maison qu'il habitait, ni qui remplissait la bourse qui sonnait dans les poches de son pantalon. Que le ciel me préserve d'être obligé de faire sa biographie ! Tout ce que je sais, c'est qu'il était sorti de la fange des rues, comme une sorte d'Aphrodite mâle prenant naissance dans la boue ; qu'à l'âge de quatre ans il se vautrait dans les ruisseaux ; qu'il gâchait du plâtre chez un marbrier avant d'avoir atteint son cinquième anniversaire. Déjà à cette époque, il recueillait les avantages d'une jolie figure ; car des matrones au cœur tendre qui fussent demeurées sourdes aux cris d'un pauvre enfant au nez camard, caressaient le bel enfant, et avaient pitié de lui.

Il avait donc appris, dès sa plus tendre enfance, à tirer parti de sa beauté, et à obtenir le plus qu'il pouvait de cette marchandise ; il avait grandi sans principes et apporté dans le monde sa belle figure, afin qu'elle aidât à sa fortune. Il était dépensier, paresseux luxurieux, et égoïste ; mais il avait cette gracieuse et nonchalante aisance de manières qui passe auprès des observateurs superficiels pour un bon naturel. Il n'eût pas fait trois pas en dehors de son chemin pour rendre service à son meilleur ami ; mais il montrait en souriant ses magnifiques dents blanches, avec une libéralité égale à tout le monde ; et ce sourire lui avait valu de passer pour un excellent camarade, pour un garçon plein de cœur. Il savait mettre en œuvre cette mousse dorée de générosité, qui passe si souvent pour de l'or franc. Il était habile dans le maniement de ces dés pipés, qui sonnent comme des dés honnêtes ; une tape sur le dos, une cordiale poignée de mains équivalaient souvent de sa part au prêt d'un souverain de la part d'un autre homme, et Conyers passait réellement parmi les gentlemen douteux qu'il

fréquentait, pour un excellent garçon qui n'avait d'autre ennemi que lui-même. Il avait cette intelligence du Cockney qui passe généralement pour la connaissance du monde ; connaissance du vilain côté du monde, ignorance complète de tout ce qui est noble sur la terre ; c'est plutôt ainsi qu'on devrait la définir. Il avait étudié dans les rues de Londres, et pris ses degrés sur le champ de courses ; il n'avait jamais lu d'autre littérature que les journaux du dimanche et l'Almanach des Courses ; mais il était parvenu à faire paraître énorme le peu qu'il savait, et ceux qui l'employaient parlaient généralement de lui comme d'un jeune homme supérieur, bien au-dessus de sa condition.

Conyers se montra parfaitement satisfait du cottage rustique qu'on lui avait choisi pour logement ; il surveilla le transport, opéré par les garçons d'écurie, des meubles choisis pour lui par la gouvernante dans les chambres de domestiques inoccupées, et il assista à l'arrangement des petites chambres rustiques allant et venant en manches de chemise, et se montrant plein d'activité avec un petit marteau et un sac plein de clous. Il s'assit sur une table et but de la bière avec une affabilité si charmante, que les garçons d'écurie lui témoignèrent autant de reconnaissance que si c'était lui qui les eût régalés de ce breuvage. En vérité, en voyant la franche cordialité avec laquelle Conyers tapait sur l'épaule des jeunes gens et les priait de ne pas négliger le broc, il était assez difficile de se souvenir que ce n'était pas lui qui payait les frais de cette petite fête, mais bien que c'était à Mellish qu'on présenterait la facture du brasseur. Parmi toutes les vertus qui font l'ornement de cette terre, quelle chose peut être plus charmante que la générosité des premiers valets ! Avec quel joyeux entrain ils font circuler la bouteille ! avec quelle libéralité ils jettent dans la théière la poudre à canon à sept shillings la livre !

avec quelle prodigalité ils étendent sur les rôties de pain le beurre frais à dix pence ! et quel chaleureux accueil ils font à ceux que le hasard amène à l'office ! Et, ce qui est singulier, c'est que tout le monde semble oublier que c'est le maître de la maison qui devra payer les frais du banquet, et qui, à la fin du terme, jettera un œil courroucé sur le total des dépenses de la maison.

Il n'était pas à supposer qu'un homme aussi important que Conyers pût, comme tous les domestiques, se servir lui-même ; il lui fallait un jeune gars pour cirer ses bottes, faire son lit, allumer son feu, préparer son dîner, et tenir en ordre les deux petites chambres du cottage. Cherchant en lui-même à qui il pourrait bien confier ce soin tout particulier, il pensa à Hargraves. Il était assis sur l'appui d'une fenêtre ouverte du petit salon du cottage, fumant un cigare et buvant de la bière, quand cette idée lui vint à l'esprit. Cette idée le mit tellement en joie, qu'il ôta son cigare de sa bouche pour pouvoir rire à son aise.

— Cet homme est un type, — dit-il en riant toujours, — et je le prendrai pour me servir. On lui a interdit l'entrée du parc ! On l'a chassé comme un chien parce que madame l'avait frappé de sa cravache. Peu importe tout cela ; je lui permettrai de revenir, ne fût-ce que pour rire un peu.

Une demi-heure plus tard, il cheminait sur la grande route, et pénétrait dans le village, où il allait chercher Hargraves. Il n'eut guère de difficultés pour cela, car chacun connaissait l'idiot, et une troupe d'enfants s'offrirent à l'aller chercher à la maison du docteur qui l'employait à diverses courses. Cinq minutes après, il était en présence de Conyers ; il paraissait avoir très-chaud ; mais malgré la saleté étalée sur son visage, il était aussi pâle qu'à l'ordinaire.

Hargraves ne demanda pas mieux de quitter son occupation actuelle pour entrer au service de l'entraîneur, à raison de cinq shillings par semaine, la table et le logement ; mais ses traits se bouleversèrent quand il découvrit que ce Conyers était au service de Mellish, et habitait dans les limites du parc.

— Tu as peur de mettre le pied sur cette propriété, hein ? — dit l'entraîneur en riant. — N'importe, Steeve, je t'autorise à venir, et je voudrais voir celui, homme ou femme, qui, dans cette maison, oserait s'opposer à mes fantaisies. Je te permets de venir. Tu comprends.

L'idiot porta la main à sa casquette, et s'efforça de paraître comprendre ; mais il était bien évident qu'il ne comprenait pas, et Conyers eut quelque peine à lui persuader qu'il ne courait aucun danger en passant la grille de Mellish Park ; il finit par se résoudre à se risquer jusqu'à la porte du nord, et il promit de s'y présenter dans le courant de la soirée.

Conyers avait autant fait pour surmonter les lâches objections du paysan que si Hargraves eût été le plus accompli des valets. Peut-être cette préférence qu'il accordait à l'idiot provenait-elle d'un motif plus puissant que tout ce qui pouvait avoir rapport à l'homme lui-même : quelque malice qu'il préparait peut-être, ou quelque mystérieux dépit dont la cause était cachée dans son propre cœur. Si, tout en fumant dans la rue du village, en poursuivant l'idiot, à la grande surprise de tous, et en prenant toute cette peine pour s'assurer les services d'une brute aussi ignorante, si une ombre, si légère qu'elle fût, de l'avenir si proche, avait pu lui traverser l'esprit, assurément il eût instinctivement hésité à conclure un marché qui se présentait avec d'aussi noirs présages.

Mais Conyers n'était pas superstitieux ; il était même dégagé de cette faiblesse au point de ne croire absolument à rien dans le ciel ou sur la terre, si ce n'était pourtant à lui-même et à son mérite personnel. Il prit donc l'idiot à son service, pour la rareté du fait, disait-il, et il revint lentement à la grille du parc pour attendre le retour de M. et M Mellish, qu'on attendait cette après-dînée.

La femme de la loge lui sortit une chaise et le pria de s'asseoir sous le porche. Il la remercia d'un sourire aimable, s'assit parmi les roses et les chèvrefeuilles, puis il ralluma un cigare.

— Vous trouverez sans doute le cottage du nord bien triste, monsieur, — dit la femme à travers la fenêtre ouverte, où elle s'était rassise avec son ouvrage.

— Oui, ça n'est pas certainement pas très-gai, — répondit Conyers, — mais cela répond assez à mes idées. L'endroit est assez retiré pour qu'un homme y soit impunément assassiné ; mais comme je n'ai rien à perdre, cela ne me fait absolument rien.

Il aurait peut-être pu en dire beaucoup plus long sur le cottage qu'il allait habiter, mais en ce moment un bruit de roues sur la grand'route annonça le retour des voyageurs, et, deux ou trois minutes après, la voiture entrait dans le parc, et passait devant Conyers.

Quel que fût le pouvoir que cet homme pût avoir sur Aurora, quelle que fût la connaissance qu'il avait d'un secret compromettant qu'il aurait pu faire valoir, la courageuse nature de la jeune femme se montra alors comme toujours, et elle ne tressaillit pas en le voyant. S'il s'était placé sur son chemin dans le but de voir l'effet de sa présence, il dut être désappointé ; car, sans l'ombre

d'un dédain glacé qui passa sur sa figure au moment où la voiture entrait dans le parc, il aurait pu croire qu'elle ne l'avait pas vu. Elle était pâle et soucieuse, et ses yeux semblaient s'être agrandis depuis son indisposition ; mais elle tenait la tête haute comme toujours, et elle n'avait rien perdu de cette hauteur impériale qui constituait un de ses principaux charmes.

— Ainsi c'est là M. Mellish, — dit Conyers quand la voiture eut disparu. — Il a l'air de beaucoup aimer sa femme.

— Oui, assurément, il l'aime beaucoup ! On dit qu'il n'y a pas deux couples pareils dans tout le comté. Et elle, elle l'aime beaucoup de son côté ; mais qui n'aimerait pas John ?

Conyers haussa les épaules ; ces mœurs patriarcales et ces vertus domestiques n'avaient aucun charme pour lui.

— Elle a beaucoup de fortune, n'est-ce pas ? — demanda-t-il, afin de ramener la conversation sur un terrain plus sérieux.

— Beaucoup de fortune ! Je le crois bien. On dit que son père lui a donné cinquante mille livres le jour de son mariage ; ce n'est pas à dire que notre maître ait besoin d'argent, il en a assez pour ne pas tout dépenser.

— Ah ! vraiment, — reprit Conyers ; — c'est toujours comme cela. Le banquier a donné cinquante mille livres à sa fille ? M Floyd eût épousé un pauvre diable, je ne crois pas que son père lui eût donné cinquante pièces de six pence.

— Pour ça, non ; si elle avait agi contre ses désirs, je ne le suppose pas. Il était ici au printemps dernier ; c'est un beau vieillard à cheveux blancs, mais qui s'en va.

— Ah ! il s'en va. Et M Mellish aura à sa mort un quart de million sterling, n'est-ce pas ? Allons, au revoir, madame. Quel drôle de monde !

Conyers prit sa canne, et disparut en boitant sous les arbres, répétant plusieurs fois cette dernière exclamation. C'était une habitude chez cet individu d'attribuer la bonne fortune des autres à quelque excentricité dans la machine sociale, qui faisait que la seule personne réellement méritante du monde, avait été privée de ses droits naturels. Il gagna par le bois une prairie où plusieurs des chevaux confiés à ses soins broutaient l'herbe, il passa environ une heure assis sur la balustrade qui servait à clore le pré, fumant sa pipe, et regardant les animaux, ce qui paraissait être l'occupation la plus ardue de son état d'entraîneur.

— Ce n'est pas une vie bien dure, quand tout est réglé, — pensa-t-il en contemplant un groupe de juments et de poulains qui, dans leurs excentriques évolutions, semblaient exécuter une sorte de tournoi dans toute la longueur du pré. — Ce n'est pas une existence bien dure, car pourvu qu'on tempête bien fort et souvent après les garçons d'écurie, et qu'on consomme, d'une manière ou d'une autre, beaucoup d'avoine, ça va bien. Ces messieurs de la campagne apprécient toujours le mérite d'un homme selon la quantité de grain qu'ils ont à payer. Nourrissez leurs chevaux de façon à ce qu'ils engraissent comme des porcs, et ne les entraînez jamais qu'avec ces espèces de haridelles efflanquées qui semblaient avoir des clous plantés sur l'échine, et que battrait un porc un peu délié ; alors, ils ne jureront que par vous. Ils préfèrent remporter la grande coupe de Margate ou de Hampstead que d'arriver quatrième dans le Derby. Grand bien leur fasse ! Je crois assez que ceux qui ont beaucoup d'argent et peu de cervelle

doivent avoir été inventés pour les bons diables qui ont beaucoup de cervelle et pas d'argent ; et c'est pourquoi nous nous efforçons de conserver l'équilibre dans la balance universelle.

Conyers, tout en laissant échapper de ses lèvres des nuages de fumée bleue et transparente et réfléchissant ainsi, avait l'air aussi sentimental que s'il eût pensé aux trois dernières pages de la Fiancée d'Abydos ou à la mort de Paul Dombey. Il possédait ce genre de beauté romanesque particulière aux yeux bleus et aux longs cils, et il ne pouvait pas songer à ce qu'il mangerait pour dîner sans que son visage prît une expression rêveuse et mélancolique. Il avait trouvé que la sentimentalité de sa beauté ne lui était pas d'un plus grand rapport que sa beauté même. C'était cette même sentimentalité qui le servait avec avantage auprès de ceux qui l'employaient. Il avait l'air d'un prince exilé que sa situation précaire obligeait à un service domestique et qui ressentait toute l'amertume de cette situation. On eût dit Lara rentré dans ses domaines pour dresser les chevaux d'un usurpateur. Il avait l'air, en un mot, de toute autre chose que ce qu'il était réellement : un misérable égoïste, bon à rien, et paresseux, qui avait étudié à fond l'art de faire le moins d'ouvrage possible contre le maximum des gages.

Il rentra lentement à son logement rustique, où il trouva l'idiot qui l'attendait. De l'eau bouillait sur une poignée de bois flambant, et une théière et une tasse étaient préparées sur la petite table ronde. Conyers jeta un regard méprisant sur ces humbles préparatifs.

— Je vous ai préparé du thé, — dit l'idiot ; — j'ai pensé qu'il vous plairait d'en prendre une tasse.

L'entraîneur haussa les épaules.

— Je n'y suis guère habitué, et je n'ai pas grand goût pour cette eau sale, — dit-il en riant ; — j'en ai trop bu quand j'étais dans l'entraînement, half-and-half, thé chaud, huile de foie de morue. Je t'enverrai demain à Doncastre, chercher des spiritueux, mon garçon ; ou peut-être ce soir, ajouta-t-il après réflexion, le coude appuyé sur la table et le menton dans le creux de sa main.

Il demeura quelques instants dans cette attitude. Hargraves l'examinait attentivement, avec cette demi-surprise, cette sorte d'admiration avec lesquelles une laide créature, assez laide pour avoir conscience de sa laideur, en regarde une autre douée d'une grande beauté.

Quand sa rêverie fut passée, Conyers prit une lourde montre en argent, et resta pendant quelques minutes à en contempler vaguement le cadran.

— Il est près de six heures, — fit-il enfin. — À quelle heure dîne-t-on au château, Steeve ?

— À sept heures, — répondit l'idiot.

— Sept heures. Alors tu auras le temps d'y courir avec une lettre, et tu y seras juste au moment où on se mettra à table.

L'idiot jeta sur son nouveau maître des regards d'épouvante.

— Un message… une lettre…… — répéta-t-il, — pour M. Mellish ?

— Non, pour madame.

— Mais je n'ose pas, — s'écria Hargraves, — je n'ose pas approcher de la maison, encore moins oserai-je lui parler. Je n'oublie pas le jour où elle m'a battu. Je ne l'ai jamais revue depuis, et je n'ai pas besoin de la revoir. Vous croyez que je suis un lâche, n'est-ce pas ? — dit-il, en s'arrêtant tout à coup et regardant l'entraîneur, sur les lèvres duquel on voyait un sourire de mépris ; vous croyez que je suis un lâche… n'est-ce pas… dites ? répéta-t-il.

— Dame ! je ne te crois pas d'une vaillance sans pareille, — répondit Conyers ; — avoir peur d'une femme, quand elle serait le diable en personne…

— Voulez-vous que je vous dise ce qui m'effraye tant ? — dit Hargraves en sifflant les mots à travers ses dents serrées, et de la voix désagréable qui lui était particulière. Ce n'est pas M Mellish que je crains, c'est moi-même, c'est ceci ; il serrait un objet caché dans la poche de son pantalon en parlant ainsi, c'est ceci… Je crains, en m'approchant d'elle, de n'être plus maître de moi, et de m'élancer sur elle pour lui couper la gorge. Je l'ai vue souvent dans mes rêves avec sa superbe gorge blanche, d'où s'échappaient des flots de sang ; malgré cela, elle tenait toujours la cravache dans sa main, et elle me raillait. J'ai bien souvent rêvé d'elle, mais je ne l'ai jamais vue immobile et morte ; et je ne l'ai jamais vue sans sa cravache à la main.

Le sourire méprisant disparut des lèvres de l'entraîneur pendant que Hargraves faisait cette révélation de ses sentiments, et fit place à une expression sombre et rêveuse, qui s'étendit sur tout son visage.

— Je n'ai pas moi-même une si grande affection pour M Mellish, dit-il, mais elle pourrait vivre aussi longtemps que Mathusalem, que cela me serait indifférent, si elle voulait…

Il murmura quelque chose entre ses dents, et, disparaissant dans le petit escalier qui conduisait à sa chambre à coucher, il se mit à siffler un air populaire.

Il redescendit tenant à la main un vieux buvard malpropre qu'il jeta insoucieusement sur la table. Il était bourré de papiers et de lettres entassées pêle-mêle : Conyers éprouva beaucoup de difficultés à trouver dans ce fouillis une feuille de papier à lettre qui ne fût pas trop souillée.

— Tu vas porter cette lettre à M Mellish, mon ami, — dit-il à Stephen en même temps qu'il se penchait sur la table pour écrire, — et tu voudras bien ne la remettre qu'à elle-même. Par cette chaleur accablante, les fenêtres seront toutes ouvertes, et tu pourras attendre jusqu'à ce que tu la voies au salon ; quand tu la verras, tu tâcheras de l'attirer dehors, et tu lui donneras ceci.

Il avait plié la feuille de papier, et l'avait scellée avec soin dans une enveloppe gommée.

— Il n'y a pas besoin d'adresse, — dit-il en remettant la lettre aux mains d'Hargraves ; — tu sais pour qui elle est, et tu ne la remettras à personne autre. Va, dépêche-toi. Elle ne te dira rien, quand elle verra de qui vient cette lettre.

L'idiot jeta sur son nouveau maître un regard indécis ; mais Conyers se piquait d'une qualité qu'il appelait de la détermination, mais qui serait mieux désignée par le mot entêtement, et il

avait mis dans sa tête que personne autre que Hargraves ne porterait la lettre.

— Allons, — dit-il, — pas de niaiseries, Stephen. Rappelle-toi ceci : s'il me plaît de t'employer ou de te charger d'une commission, quelle qu'elle soit, personne dans cette maison n'osera mettre en doute mon droit de le faire. Allons, pars vite.

Il montrait en étendant le bras le toit gothique et les cheminées tapissées de lierre du vieux château.

— Dépêche-toi, Stephen, et apporte-moi la réponse à cette lettre, — ajouta-t-il en allumant sa pipe et en s'asseyant sur l'appui de la fenêtre, dans son attitude favorite, attitude qui, comme tout en lui, était d'une nonchalance et d'une aisance qui protestaient de sa supériorité sur sa position. — Tu n'auras pas besoin d'attendre une réponse écrite. Oui ou non suffira parfaitement, tu peux le dire à M Mellish.

L'idiot balbutia quelques paroles presque inintelligibles ; mais il prit la lettre, et, enfonçant sur ses yeux sa vieille casquette en peau de lapin, il s'éloigna lentement dans la direction que Conyers lui avait indiquée quelques instants auparavant avec un geste qui n'était pas exempt de mépris.

— Drôle d'oiseau, — murmura l'entraîneur, en suivant des yeux son serviteur. — Drôle d'oiseau ; mais c'est tout au plus si je puis en venir à bout. J'en ai fait cependant plier de plus forts que lui avec mes faibles doigts.

Conyers oubliait qu'il est des natures qui, bien qu'inférieures en toute chose, sont fortes par leur obstination, et ne se laissent

duper en dehors de leur stupidité naturelle, ni par d'adroites combinaisons, ni par la force.

La soirée était brûlante, bien que le soleil eût disparu ; l'obscurité arrivait dans un ciel chargé, et un calme inaccoutumé dans l'atmosphère annonçait l'orage. Les éléments prenaient des forces pour la lutte, et attendaient en silence le moment de déchaîner leur fureur. Bientôt allait sonner le signal, un long roulement de tonnerre qui ferait trembler les coteaux lointains et chaque feuille du bois. L'entraîneur considérait d'un œil indifférent le terrible aspect des cieux.

— Je vais aller aux écuries et donner ordre de rentrer les chevaux, — dit-il ; — il va y avoir de l'orage.

Il prit sa canne et sortit du cottage toujours fumant. Il ne se passait guère d'heures dans le jour, ni même dans la nuit, où Conyers n'eût dans la bouche sa pipe ou un cigare.

Hargraves s'avançait lentement le long de l'étroit sentier qui conduisait à travers le parc au jardin et à la pelouse faisant face à la maison. Ce côté du parc était moins bien entretenu que le reste, et conséquemment présentait un aspect plus sauvage ; mais l'épais couvert fourmillait de gibier et les jeunes lièvres fuyaient à gauche et à droite du sentier, effrayés par le pas cauteleux de l'idiot ; tandis que çà et là les perdrix s'envolaient par couples de l'herbe épaisse et glissaient sous la voûte de feuillage.

— Si j'allais rencontrer ici le garde de M. Mellish, il me verrait plus noir que je ne le suis probablement, — se dit l'idiot, — quoique je n'en veuille pas au gibier. Que le diable l'emporte, il ne voit que des braconniers, et regarder un faisan est à ses yeux un crime de haute trahison.

Il enfonça ses mains au fond de ses poches, tant il avait de peine à résister à la tentation de tordre le cou d'un magnifique faisan qui se pavanait dans les hautes herbes, avec une sérénité d'allure qui prouvait qu'il n'ignorait pas les lois protectrices du gibier. Les arbres du parc formaient une sorte de muraille touffue qui encadrait la pelouse, de sorte qu'en arrivant de côté l'idiot passa tout d'un coup du couvert sur l'herbe unie qui bordait ce pré qu'une muraille invisible séparait du parc.

En approchant, Hargraves, encore abrité contre toute observation par les arbres, vit que sa course allait être abrégée, car M Mellish était accoudée sur une grille basse en fer ; elle était accompagnée du chien Bow-wow, le même qui avait valu à l'idiot son renvoi du château.

Il avait quitté l'étroit sentier et s'était réfugié sous le couvert afin de gagner les parterres, et en sortant de dessous les branchages qui formaient une voûte de feuillage autour de lui, il laissait sur ses pas une longue trace d'herbe foulée, comme celle que laisse après lui le tigre ou bien encore le serpent qui s'élance en rampant sur sa proie.

Aurora leva la tête au bruit des pas étouffés, et, pour la seconde fois depuis qu'elle l'avait battu, elle rencontra le regard de l'idiot. Elle était très-pâle, presque aussi pâle que sa robe blanche, qui n'était ornée d'aucun mélange de couleur, et qui tombait autour d'elle en amples plis qui lui donnaient l'apparence d'une statue. Elle était habillée avec si peu d'apprêt, que chacun des plis de mousseline semblait dire combien ses pensées erraient au loin quand elle avait fait cette toilette hâtive. Ses sourcils noirs se contractèrent à la vue de l'idiot.

— Je croyais que M. Mellish vous avait congédié, — dit-elle, — et qu'il vous avait défendu de revenir ici.

— Oui, madame, M. Mellish m'a chassé de la maison où j'avais vécu pendant près de quarante ans ; mais j'ai une autre place, maintenant, et mon nouveau maître m'a envoyé vers vous avec cette lettre.

Il épiait l'effet qu'allaient produire ses paroles, et il vit une teinte livide succéder à la pâleur de la jeune femme.

— Quel nouveau maître ? — dit-elle.

Hargraves, levant le bras, indiqua le chemin par lequel il était venu. Elle suivait le mouvement de la main de l'homme, et ses yeux semblèrent grandir quand elle vit quelle direction il indiquait.

— Votre nouveau maître est l'entraîneur James Conyers, l'homme qui occupe le cottage ? — dit-elle.

— Oui, madame.

— À quoi vous emploie-t-il ?

— Je lui tiens sa maison, madame ; je fais ses courses, et j'ai apporté une lettre.

— Une lettre ?... Ah ! oui, donnez-la-moi.

L'idiot lui tendit la lettre. Elle la prit lentement sans quitter des yeux le visage de l'homme, mais l'épiant avec une persistance qui semblait vouloir approfondir quelque chose sous les sinistres yeux rouges qui croisaient les siens. Son regard trahissait une

terreur secrète et un vague désir de pénétrer le secret d'Hargraves.

Elle ne jeta pas les yeux sur la lettre, mais la tint à demi-froissée dans la main qui pendait à son côté.

— Vous pouvez vous retirer, — dit-elle.

— Je dois attendre la réponse.

Les noirs sourcils se contractèrent de nouveau, et cette fois la lueur d'une fureur qui s'allume brilla dans ses grands yeux noirs.

— Il n'y a pas de réponse, — dit-elle en jetant la lettre dans son sein ; puis se tournant pour s'éloigner, elle ajouta : — Il n'y a pas de réponse et il n'y en aura pas avant qu'il me convienne d'en faire une. Dites-le à votre maître.

— Ce n'était pas une réponse écrite que j'attendais, — persista l'idiot, — ce devait être oui ou non, mais il fallait que je la tienne de vous.

Le rusé Hargraves lut sur le visage d'Aurora un sentiment de haine, outre le mépris qu'elle avait pour lui, et il prit un sauvage plaisir à la tourmenter. Elle frappa violemment du pied sur le gazon, et reprenant la lettre où elle l'avait placée, elle déchira l'enveloppe, et lut les quelques lignes qu'elle contenait. Bien qu'elles fussent peu nombreuses, elle ne demeura pas moins de cinq minutes tenant la lettre ouverte dans sa main, séparée de l'idiot par la grille en fer, et perdue dans ses pensées. Le silence ne fut rompu pendant tout ce temps que par les grognements que faisait entendre par intervalles Bow-wow ; il soulevait sa lourde tête, et faisait voir ses dents, maintenant branlantes, à son vieil ennemi.

Elle déchira la lettre en mille morceaux qu'elle jeta aux vents, puis elle reprit la parole.

— Oui, — dit-elle enfin ; — dites cela à votre maître.

Hargraves porta la main à sa casquette, et reprit le chemin qu'il avait suivi en venant pour porter à l'entraîneur la réponse qu'il attendait.

— Elle me hait assez, — se dit-il en s'arrêtant pour regarder encore une fois la forme blanche qui se détachait sur la pelouse, — mais elle le hait bien davantage.

18

La cloche annonçant le dîner sonna pour la seconde fois, cinq minutes après le départ de l'idiot, et Mellish sortit sur la pelouse pour chercher sa femme. Il marchait sur l'herbe en sifflant et fouettant les roses avec son mouchoir d'une façon tout à fait joyeuse ; il avait complétement oublié l'angoisse de cette malheureuse matinée qui avait suivi la réception de la lettre de Pastern. Il avait tout oublié, sinon que son Aurora était la plus tendre et la plus dévouée des femmes, et qu'il avait en elle une confiance qu'entretenait l'honnêteté de son cœur.

— Pourquoi douterais-je d'une créature si noble, si impétueuse ? — pensait-il ; — chacun de ses sentiments, chacune de ses pensées ne s'écrit-elle pas elle-même sur son charmant front et sur son expressif visage en caractères que le plus inintelligent des hommes pourrait lire ? Quand elle est contente de moi, quels brillants sourires s'allument dans ses yeux noirs ! Si je la contra-

rie, ce que je fais, pauvre idiot que je suis, cent fois par jour, comme les deux petits arcs noirs se contractent au-dessus de ce nez impertinent et charmant, tandis que ses lèvres roses expriment la défiance et le dédain. Faut-il la soupçonner parce qu'elle me cache un secret et qu'elle me dit franchement qu'il faut renoncer à le jamais connaître : tandis qu'une femme rusée essayerait de me tranquilliser à l'aide d'un ignoble mensonge inventé pour me tromper ? Que Dieu la garde ! jamais plus un soupçon sur elle n'obscurcira ma vie, quoi qu'il advienne.

Il était facile à Mellish de faire mentalement ce serment, car il croyait fermement que l'orage était passé, et que le calme était rétabli pour toujours.

— Chère Lolly, — dit-il en enlaçant de son bras la taille de sa femme, — je vous croyais perdue.

Elle le regarda avec un sourire plein de tristesse.

— Cela vous chagrinerait-il beaucoup, John, si vous me perdiez réellement ?

Il tressaillit comme s'il venait de recevoir un coup, et consulta avec inquiétude son visage extrêmement pâle.

— Si cela me chagrinerait, Lolly ! — répéta-t-il, — pas longtemps, car ceux qui assisteraient à vos funérailles viendraient bientôt aux miennes. Mais, ma chère enfant, qui peut vous avoir donné l'idée de me faire une pareille question ? Êtes-vous malade, très-chère ? Depuis quelques jours, vous êtes pâle et semblez fatiguée, et je n'ai pensé à rien. Quel misérable je fais !

— Non, non, John, dit-elle ; ce n'est pas là ce que je veux dire ; je sais que vous éprouveriez un grand chagrin, si je mourais.

Mais supposez que quelque chose vienne brusquement à nous séparer pour toujours, quelque chose qui me force à quitter cette maison pour n'y plus jamais revenir. Eh bien, alors ?

— Alors, Lolly, — répondit gravement Mellish, — je préfèrerais voir votre cercueil placé dans la niche vide qui est voisine de celle où repose ma mère : sous la voûte, là bas…

Et il étendait le bras dans la direction de l'église paroissiale qui n'était pas éloignée des grilles du parc.

— … que me séparer de vous de cette manière. J'aimerais mieux vous savoir morte et heureuse que d'ignorer quel serait votre sort. Oh ! ma chère enfant, pourquoi me parlez-vous de ces choses ? Je ne pourrais vivre loin de vous, je ne le pourrais pas. J'aimerais mieux vous prendre dans mes bras et me précipiter avec vous dans l'étang du bois ; j'aimerais mieux vous percer le cœur d'une balle et vous voir étendue morte à mes pieds.

— John !… John !… mon bon et bien-aimé John !… — dit-elle, son beau visage s'illuminant d'un éclat nouveau, semblable à ces rayonnements du soleil qui percent tout à coup la nue épaisse. — Pas un mot de plus, cher ; nous ne nous quitterons jamais… Pourquoi nous quitterions-nous ?… Il n'est guère de choses en ce monde que l'argent ne puisse procurer ; eh bien ! il nous procurera le bonheur. Nous ne nous quitterons jamais…, jamais… mon mari adoré !…

Elle partit d'un joyeux éclat de rire en épiant son visage inquiet et effaré.

— Oh ! mon bon John, comme vous avez l'air effrayé ! — dit-elle. — Ne savez-vous pas encore que j'aime à vous tourmenter de

temps en temps de ces sortes de questions, tout simplement pour voir vos gros yeux bleus s'ouvrir de toute leur grandeur ? Rentrons, cher ; M Powell va nous foudroyer de ses regards en nous voyant rentrer, et va faire sa réplique de convention à nos excuses, à l'effet de nous apprendre qu'il lui est indifférent d'attendre autant qu'il nous plaît le dîner, et qu'elle préférerait tout autant ne pas dîner du tout. N'est-ce pas une chose étrange, John, que la haine de cette femme pour moi ?

— Sa haine, chère, quand vous êtes si bonne pour elle !

— Mais c'est parce que je suis bonne pour elle qu'elle me hait, John. Si je lui donnais mon collier de diamants, elle me haïrait parce que je l'aurais à donner. Elle nous hait parce que nous sommes riches, jeunes et beaux, — dit Aurora en riant ; — juste le contraire de sa pâle et peu avenante personne.

Il était étrange qu'en ce moment Aurora semblât retrouver sa gaieté et son humeur charmante, et redevenir ce qu'elle avait été avant la lettre de Pastern. Quelque sombres qu'eussent été les nuages qui avaient plané sur sa tête depuis le jour où cette simple lettre avait produit un si terrible effet, ces nuages menaçants s'étaient dissipés tout à coup. M Powell eut bientôt remarqué ce changement. Les yeux de l'amour, si pénétrants qu'ils puissent être, ne sont rien auprès des yeux de la haine. Ceux-là ne se trompent jamais. Aurora était sortie du salon, morne et découragée, pour aller respirer sur la pelouse ; M Powell, assise dans l'embrasure d'une des fenêtres, avait épié tous ses mouvements, et l'avait vue à distance parler à quelqu'un de son poste d'observation (il lui avait été impossible de distinguer l'idiot) ; et cette même Aurora rentrait une toute autre créature. Il y avait un air de résolution sur cette bouche magnifique (que la critique fémi-

nine trouvait trop grande), air qui n'était pas étranger à ces lèvres roses, et un éclat dans les yeux qui sûrement avait une signification.

— Si je pouvais seulement trouver la clef de cette signification cachée, — pensait M Powell.

Depuis la maladie d'Aurora, la pauvre femme n'avait pas cessé de chercher cette clef ; elle cherchait à tâtons dans la profonde obscurité qui défiait sa très-grande pénétration. Qu'était donc ce groom ? qui était-il, pour qu'Aurora lui écrivît, comme elle lui avait évidemment écrit ? Pourquoi n'avait-il laissé paraître aucune surprise ? et quelle cause pouvait-il y avoir pour qu'il témoignât de l'étonnement si ce dont il s'agissait n'avait rapport qu'à ses devoirs d'entraîneur ? Cette obscurité confuse était plus impénétrable que la nuit la plus noire, et M Powell fut bien près de renoncer à jamais trouver la clef de ce mystère. Et maintenant, une complication nouvelle s'était formée du brusque changement d'humeur d'Aurora. Mellish était enchanté de ce changement. Il parlait et riait au point que les verres placés près de lui vibraient à la manifestation de cette joie bruyante. Il but tant de l'excellent vin de Moselle, que le sommelier Jarvis (qui avait grisonné au service du vieux châtelain, et avait versé au jeune Mellish son premier verre de champagne) finit par refuser de lui verser davantage de ce breuvage, lui offrant à la place un vin du Rhin extrêmement coûteux, dont le nom, formé de quatorze syllabes, était impossible à prononcer, et auquel John essayait de se faire sans pouvoir y réussir.

— Nous remplirons la maison d'invités pour la saison des chasses, ma chère Lolly, — dit Mellish. S'ils viennent le 1 septembre, ils seront tous confortablement installés pour le Saint-

Léger. Il va sans dire que nous aurons le vieux papa, qui trottera sur son poney blanc comme le meilleur des hommes et des banquiers de la chrétienté. Le Capitaine Bulstrode et M Bulstrode viendront aussi ; et nous verrons la figure que fait notre petite Lucy, et si le grave Talbot la bat dans le silence de la chambre conjugale. Puis il y aura Hunter et un tas d'autres. Il faudra que vous me dressiez une liste de toutes les personnes un peu aimables qu'il vous plairait d'avoir ; et nous passerons un fameux automne, Lolly, n'est-ce pas ?

— Je l'espère, John, — répondit M Mellish après un moment de silence et une répétition de la question de son mari.

Elle n'avait pas écouté avec beaucoup d'attention les projets de John, et elle le surprit fortement en lui adressant une question tout à fait étrangère au sujet dont il venait de l'entretenir.

— Combien de temps les navires les plus rapides mettent-ils pour aller en Australie, John ? — demanda-t-elle tranquillement.

Mellish demeura le verre en main et le bras levé pour considérer sa femme après la question qu'elle venait de lui faire.

— Combien de temps les vaisseaux les plus rapides mettent-ils pour aller en Australie ? — répéta-t-il. — Bon Dieu ! Lolly, comment le saurais-je ? Trois semaines ou un mois. Non, je veux dire trois mois ; mais, miséricorde ! Aurora, pourquoi voulez-vous savoir cela ?

— La durée moyenne du voyage est d'environ trois mois, je suppose, mais quelques paquebots fins voiliers le font en soixante-dix et même soixante-huit jours, fit observer M Powell,

fixant avec insistance sur le visage distrait d'Aurora ses yeux que protégeaient des cils blancs.

— Mais pourquoi, bonté divine, voulez-vous savoir cela, Lolly ? — répéta Mellish. — Vous n'avez pas besoin d'aller en Australie, et vous ne connaissez personne qui soit sur le point de s'y rendre.

— Peut-être M Mellish prend-elle intérêt au mouvement de l'émigration des femmes, — suggéra M Powel. — C'est une bien excellente œuvre.

Aurora ne répondit ni directement, ni indirectement à cette question. On avait ôté la nappe (car les usages modernes n'avaient rien changé à l'économie conservatrice de Mellish Park), et M Mellish demeura avec une grappe de groseilles blanches à la main, regardant sur l'acajou luisant la réflexion de son visage.

— Lolly ! — s'écria Mellish après avoir considéré sa femme pendant quelques minutes, — vous êtes aussi grave qu'un juge. À quoi pouvez-vous penser ?

Elle le regarda avec un sourire charmant, et se leva pour sortir de la salle à manger.

— Je vous le dirai un de ces jours, John, fit-elle. Venez-vous avec nous, ou allez-vous fumer sur la pelouse ?

— Si vous voulez venir avec moi, chère… — répondit-il on lui rendant son sourire accompagné d'un regard qui fumer un cigare dehors… si vous voulez venir avec moi, Lolly…

— Oh ! mon gros campagnard, — dit M Mellish en riant, — je crois vraiment que vous voudriez me voir fumer un de vos manilles, ne fût-ce que pour vous tenir compagnie.

— Non, très-chère, je ne voudrais jamais vous voir faire une chose qui ne serait pas convenable, qui serait incompatible avec les manières de la plus noble lady et les devoirs de la femme la plus respectable de l'Angleterre, — dit Mellish avec gravité. — Si j'aime à vous voir dans la campagne, une plume rouge à votre chapeau, c'est parce que je pense que le bon vieux sport des gentilshommes anglais doit être partagé par leurs femmes, plutôt que par des gens que je ne veux pas nommer, et parce qu'il y a chance que la vue de votre chapeau espagnol avec sa plume écarlate, au rendez-vous de chasse, puisse d'une manière ou d'une autre tenir éloignée du champ M Wilhelmina de Lancy (née Scroggins et baptisée Sarah).

Mellish se tenait debout sur le Seuil d'une porte vitrée qui ouvrait sur un perron conduisant à la pelouse, et c'est là qu'il débita cette tirade dont la gravité était tout à fait en dehors de la teneur ordinaire de ses discours. Il tenait à la main un cigare qu'il allait allumer quand Aurora l'arrêta.

— Cher John, — dit-elle, — mon cher John, vous qui êtes si peu apte aux affaires, avez-vous oublié que le pauvre Langley est pressé de vous voir, pour vous rendre les anciens comptes, avant que le nouvel entraîneur n'entre en fonction ? Il est venu une demi-heure avant le dîner, et a demandé que vous voulussiez bien le voir ce soir.

Mellish haussa les épaules.

— Langley est le plus honnête homme qu'il y ait sur terre, — dit-il. — Je n'ai pas besoin de voir ses comptes. Je sais ce que l'écurie me coûte par année en moyenne, et cela me suffit.

— Mais pour sa satisfaction particulière, cher.

— Bien, bien, Lolly, ce sera pour demain matin, alors.

— Non, cher ; j'aurais besoin de lui pour m'accompagner demain matin.

— Demain soir alors.

— Vous avez donné rendez-vous au Capitaine à la Citadelle, — dit Aurora en riant, — ce qui veut dire que vous dînez à Holmbush avec le Colonel Pevensey. Allons, cher ami, j'insiste pour qu'une fois dans votre vie vous vous occupiez sérieusement d'affaires ; venez dans votre sanctuaire, et nous enverrons chercher Langley et ses comptes.

Le joli tyran passa son bras dans le sien et l'emmena de l'autre côté de la maison, dans cette même pièce où elle s'était évanouie à la lecture de la lettre de Pastern. En fermant la fenêtre, elle jeta dans l'obscurité un regard plein de mélancolie. L'orage n'était pas encore déclaré, mais de sinistres nuages passaient à une faible hauteur, et l'atmosphère brûlante était lourde, et l'on ne respirait point. M Mellish étala merveilleusement son aptitude aux affaires et paraissait prendre un intérêt énorme aux mémoires des marchands de grains, des vétérinaires, des selliers et des harnacheurs, avec lesquels le vieux piqueur embarrassait furieusement son maître. Mais dix minutes environ après que John eut entrepris ce pénible labeur, Aurora déposa le crayon avec lequel elle venait de tracer un calcul (par un procédé entièrement

original, bien fait pour révolutionner Cocker, et réduire à néant cette règle banale qui prouve que deux et deux font quatre), et s'échappa doucement, en faisant une vague promesse de revenir bientôt, abandonnant Mellish à ses calculs et à son désespoir.

M Powell se trouvait au salon et lisait, quand Aurora rentra la tête et les épaules enveloppées d'un grand châle de dentelle noire. M Mellish avait évidemment compté ne trouver personne au salon, car elle fit un mouvement de surprise, et se retira à la vue de la veuve, qui se tenait contre une fenêtre éloignée, profitant des dernières lueurs du jour. Aurora s'arrêta un moment à quelques pas de la porte, puis elle traversa résolument l'appartement en se dirigeant vers la fenêtre la plus éloignée de celle devant laquelle M Powell était assise.

— Est-ce que vous allez au jardin par cette vilaine soirée, madame Mellish ? — dit la veuve.

Aurora s'arrêta à mi-chemin entre la porte et la fenêtre pour lui répondre.

— Oui, — dit-elle sèchement.

— Permettez-moi de vous donner le conseil de ne pas trop vous éloigner, nous allons avoir de l'orage.

— Je ne le pense pas.

— Comment, ma chère madame Mellish, n'entendez-vous pas le grondement lointain du tonnerre ?

— Je courrai la chance d'être surprise par lui. Le temps a été menaçant pendant toute l'après-midi. La maison m'est insupportable ce soir.

— Mais assurément vous ne vous éloignerez pas ?

M Mellish ne parut pas entendre cette observation. Elle se hâta de quitter le salon pour se diriger sur la pelouse, puis au nord du parc, vers la grille en fer à travers laquelle elle avait vu l'idiot.

De lourds nuages paraissaient se concentrer au-dessus des arbres du parc, recouvrant pour ainsi dire la terre d'un toit de fer brûlant, comme ces chambres de torture en métal, si ingénieusement combinées, dont nous lisons la description dans les romans ; mais la pluie n'était pas venue encore.

— Qui peut la conduire au jardin par une soirée comme celle-ci ? — pensait M Powell, en voyant la robe blanche disparaître dans l'obscurité. — Il va faire nuit noire dans dix minutes, et elle n'est pas ordinairement très-portée à sortir seule la nuit.

La veuve de l'enseigne déposa le livre qui paraissait l'intéresser si vivement, et gagna sa chambre, où elle choisit, parmi sa nombreuse garde-robe, un très-confortable manteau gris. Elle s'enveloppa de ce manteau, descendit rapidement et sans bruit l'escalier, et gagna le jardin par une petite porte qui se trouvait près de la chambre occupée par Mellish. Les rideaux du petit sanctuaire n'étaient pas tirés, et M Powell put voir le maître de la maison penché sur sa table, à côté du vieux piqueur. Il faisait alors tout à fait nuit. Mais cependant on pouvait encore apercevoir la robe blanche d'Aurora de l'autre côté de la pelouse.

M Mellish était debout auprès de la petite grille de fer quand M Powell sortit de la maison. Le point blanc demeura immobile pendant quelque temps, et l'indiscrète veuve, qui se tenait sous l'ombre d'une allée, commençait à croire qu'elle avait perdu ses

peines, et qu'après tout la sortie d'Aurora n'avait peut-être pas de but spécial.

M Powell éprouvait un cruel désappointement. Toujours à l'affût d'un indice qui pût lui révéler le secret dont elle avait découvert l'existence, elle s'était bercée de l'espoir que cette sortie si peu raisonnable pourrait être un des anneaux de la chaîne mystérieuse qu'elle tenait tant à réunir. Mais il paraissait qu'elle s'était trompée ; cette sortie de nuit, par ce temps menaçant, était tout simplement un caprice d'Aurora, une fantaisie de femme qui ne signifiait absolument rien.

Mais non ! la masse blanche n'était plus immobile, et dans le silence de la nuit brûlante, M Powell entendit le grincement lointain d'une grille qui tourna lentement sur ses gonds, et comme guidée par une main prudente. M Mellish avait ouvert la grille, et avait passé de l'autre côté de la barrière invisible qui séparait le jardin du parc. Un moment après, elle avait disparu sous les arbres qui formaient une ceinture autour de la pelouse.

M Powell s'arrêta, presque terrifiée par cette découverte inespérée.

Au nom de tout ce qui était mystérieux et impénétrable, que pouvait avoir à faire M Mellish entre neuf et dix heures du soir de ce côté du parc, de ce côté nord, mal entretenu, abandonné et fréquenté seulement depuis un grand nombre d'années par les gardes du château ?

Le sang monta bouillant à la face de M Powell, quand elle se souvint tout à coup que la loge abandonnée qui se trouvait de ce côté venait d'être donnée pour logement au nouvel entraîneur. Ce souvenir n'était rien ; mais si l'on ajoutait à cela la lettre mysté-

rieuse signée d'un A, c'était plus qu'il n'en fallait pour faire couler une joie frémissante, horrible et sauvage dans les veines glacées de la gouvernante. Qu'allait-elle faire ? Suivre M Mellish, et découvrir où elle allait ? Jusqu'à quel point le succès de cette tentative était-il certain ?

Elle revint sur ses pas et regarda encore une fois à travers la fenêtre du cabinet de Mellish. Il était toujours penché sur ses papiers, toujours dans le même embarras. Il semblait qu'il y eût peu de chance qu'il eût terminé bientôt. La nuit sans étoiles et ses vêtements noirs mettaient la veuve à l'abri de toute observation.

— Si j'étais derrière elle, elle ne me verrait pas, — pensa-t-elle.

Elle traversa la pelouse et passa dans le parc. Les ronces et les longues herbes emmêlées s'attachaient à sa robe. Elle s'arrêta un moment pour regarder autour d'elle.

Nulle part elle ne voyait la forme blanche d'Aurora parmi les allées touffues qui s'étendaient en désordre devant elle.

— Je ne chercherai pas à savoir le sentier qu'elle a suivi, — pensa M Powell ; — je sais où la trouver.

Elle s'avança par le sentier étroit conduisant à la loge. Elle ne connaissait pas assez intimement les lieux pour prendre le chemin que l'idiot avait suivi dans l'herbe quelques heures plus tôt, et elle mit quelque temps à franchir la distance qui séparait la grille de la loge.

Les fenêtres de la façade de l'habitation stique faisaient face à la route et à la grille abandonnée ; le derrière de la maison, au contraire, faisait face au sentier qu'avait pris M Powell, et les

deux petites fenêtres percées de ce côté du mur étaient noyées dans l'obscurité.

La veuve de l'enseigne passa doucement de l'autre côté, regarda prudemment autour d'elle, et écouta. On n'entendait que le bruissement des feuilles, tremblantes même dans cette atmosphère si calme, comme par l'effet d'une prescience intime de l'orage qui approchait. Elle s'avança lentement et avec précaution près de la petite fenêtre rustique et plongea son regard à l'intérieur.

Elle ne s'était pas trompée en disant qu'elle savait où trouver Aurora.

M Mellish était debout, le dos tourné vers la fenêtre. Immédiatement en face d'elle, Conyers, l'entraîneur, était nonchalamment assis, et fumait sa pipe. La petite table les séparait, et la seule chandelle qui éclairait la chambre se trouvait tout près du coude de Conyers et lui avait évidemment servi à allumer sa pipe. Aurora parlait. L'oreille la plus fine eût pu entendre sa voix, mais non pas distinguer ses paroles. On voyait que l'entraîneur écoutait attentivement. Il écoutait attentivement, mais un froncement de ses beaux sourcils plissait son front, et il était évident qu'il n'était pas satisfait du tour de la conversation.

Quand Aurora eut cessé de parler, il leva les yeux, haussa les épaules, et ôta sa pipe de sa bouche. M Powell, le visage collé contre le carreau, ne le quittait pas des yeux.

Il indiqua d'un geste indifférent une chaise vide placée près d'Aurora ; mais celle-ci secoua la tête avec mépris, et se tourna brusquement du côté de la fenêtre. Ce mouvement avait été si rapide que M Powell avait à peine eu le temps de se rejeter en ar-

rière, lorsqu'Aurora avait fait jouer le fermoir de la fenêtre, et l'avait ouverte toute grande.

— Je ne puis supporter cette chaleur étouffante, — s'écria-t-elle d'un ton d'impatience ; — j'ai dit tout ce que j'avais à dire, et il est inutile que j'attende votre réponse.

— Vous ne me donnez guère le temps de réfléchir, — dit-il avec un calme impudent qui contrastait étrangement avec l'emportement et la véhémence d'Aurora. — Quel genre de réponse voulez-vous ?

— Oui ou non.

— Rien de plus ?

— Non, rien de plus. Vous savez mes conditions ; elles sont toutes écrites ici, — ajouta-t-elle en posant la main sur un papier déployé sur la table. — Elles sont écrites assez clairement pour qu'un enfant les comprenne. Voulez-vous les accepter, oui ou non.

— Cela dépend des circonstances, — répondit-il en remplissant sa pipe et regardant avec admiration l'ongle de son petit doigt, en même temps qu'il pressait le tabac dans le fourneau.

— De quelles circonstances ?

— Des compensations que vous offrez, ma chère madame Mellish.

— Vous voulez dire du prix ?

— C'est une vilaine expression, — dit-il en riant, — mais je suppose que nous entendons la même chose. Il faut que la com-

pensation qui me fera faire tout cela soit bien belle, — il montrait le papier écrit, — et il faut qu'elle ait la forme d'espèces sonnantes. Combien ce sera-t-il ?

— C'est à vous de le dire. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Refusez ce soir, et je télégraphie à mon père demain matin, pour lui dire qu'il change son testament.

— Supposons que le vieux gentleman soit enlevé dans l'intervalle, et qu'il laisse la jolie feuille de parchemin telle qu'elle est. J'entends dire qu'il est faible et vieux ; une semblable probabilité mérite bien qu'on la compte pour quelque chose. J'ai souvent risqué mon argent sur des chances qui ne valaient pas celles-là.

Elle se tourna vers lui avec un visage dont l'expression était tellement assombrie, que les honteuses et impertinentes paroles expirèrent sur ses lèvres, et il demeura bouche béante, les yeux attachés sur elle.

— Diable ! — fit-il, — vous avez toujours cette énergie diabolique d'autrefois. Je ne sais trop si ce n'est pas une offre acceptable, après tout. Donnez-moi deux mille livres et je les prends.

— Deux mille livres !

— J'aurais dû dire vingt, mais je n'ai jamais su me montrer exigeant.

M Powell, accroupie sous la fenêtre ouverte, avait entendu chaque mot de ce court dialogue ; mais en ce moment, oubliant toute précaution, dans son empressement de tout entendre, elle avait levé la tête presque au niveau de l'entablement de la fenêtre. Au même instant, elle recula brusquement tremblante de

terreur. Elle venait de sentir le souffle tiède d'une haleine sur sa joue, et sur sa robe le contact d'un vêtement d'homme.

Elle n'était pas seule à écouter.

Le second espion était Stephen Hargraves, l'idiot.

— Chut, — fit-il, en saisissant le poignet de M Powell, et en la maintenant dans sa position accroupie par la force musculaire de sa main calleuse ; — ce n'est que moi, Steeve l'idiot, vous savez bien ; le garçon d'écurie qu'elle (il accentua le elle avec tant d'impétuosité, qu'il faillit rompre brusquement le grand calme de la nuit), qu'elle a cravaché. Je vous connais, je sais que vous êtes ici pour écouter. Il m'a envoyé à Doncastre lui chercher ceci (et il montrait une bouteille qu'il portait sous son bras) ; il a cru qu'il me faudrait quatre ou cinq heures pour aller et revenir ; mais j'ai couru tout le temps, car je me doutais bien qu'il y avait quelque chose en l'air…

Il essuya sa face humide de sueur avec les bouts de sa méchante cravate.

Sa respiration était haletante, et M Powell pouvait entendre les violents battements de son cœur tant le silence était grand autour d'eux.

— Je ne vous trahirai pas, — dit-il, — et vous ne me trahirez pas non plus. J'ai encore sur mon dos les marques de la cravache avec laquelle elle m'a frappé ce jour-là. Je les regarde de temps en temps, et elles me raffermissent le souvenir. C'est une belle madame, et une grande dame ? Oui, sûrement ; mais cela n'empêche pas qu'elle vient voir le valet de son mari en cachette, et la nuit. Il se peut que le jour ne soit pas éloigné où elle sera à son

tour chassée de ces lieux avec défense d'y reparaître ; fasse le Seigneur miséricordieux que je vive pour voir cela. Chut !…

Il n'avait pas lâché le bras de la veuve. Une pression de sa main de fer lui imposa silence, et la força de baisser la tête ; toutes les forces de l'homme semblaient passées dans ses yeux avides.

— Écoutez, — dit-il, à voix basse ; — écoutez ! Chacune de ses paroles la rapproche plus sûrement de sa perte.

L'entraîneur fut le premier à reprendre la parole. Il avait tranquillement fini de fumer sa pipe, et il en vida les cendres sur la table avant de renouer le fil de la conversation au point où il l'avait laissée.

— Deux mille livres, — reprit-il ; — voilà ce que je veux, et je crois qu'on peut me les donner sans hésiter. Deux mille livres sterling en billets sur la Banque d'Angleterre (des billets de cinq et de dix livres ; des chiffres plus élevés seraient un embarras), ou bien, si vous voulez, en argent monnayé du royaume. Vous comprenez : deux mille livres comptant. C'est mon dernier mot ; ou je quitte cette maison demain matin, — avec tout ce qui m'appartient.

— De cette manière vous n'auriez rien, — dit M Mellish, avec calme.

— Vraiment ? Et que gagna le Maure de Venise, à étouffer sa femme ? Je ne gagnerais rien, mais je serais vengé d'un chat-tigre, dont les griffes ont laissé sur moi une marque que je porterai jusqu'à la tombe.

Il souleva ses cheveux et montra du doigt une cicatrice sur son front, une marque blanche, à peine visible à la lueur de la chandelle.

— Je suis une nature douce, facile à vivre, madame Mellish, — reprit-il, — mais je n'oublie pas. Ce sera deux mille livres ou une guerre à mort.

M Powell attendait, haletante, la réponse d'Aurora ; mais avant que cette réponse ne vînt, une large goutte d'eau tomba sur le front légèrement dégarni de la veuve. Le capuchon de son manteau était retombé en arrière, laissant sa tête à découvert. Cette unique goutte d'eau annonçait le commencement de l'orage : un roulement de tonnerre, lent et étouffé par la distance, annonça que les éléments entraient en lutte, et un éclair blafard vint éclairer les visages également blafards des deux écouteurs.

— Lâchez-moi, — dit tout bas M Powell, — lâchez-moi ; il faut que je sois rentrée avant la pluie.

L'idiot laissa libre la main qu'il avait tenue tout le temps sans en avoir conscience, tant son attention était absorbée par ce qui se passait dans le cottage.

M Powell se releva et s'éloigna sans bruit de la maisonnette : elle se rappelait qu'il était de toute nécessité qu'elle rentrât avant Aurora et qu'elle évitât l'averse. Ses vêtements mouillés l'eussent trahie si elle n'eût réussi à éviter l'orage prêt à fondre. Elle était d'une nature chétive, maigre, qui n'avait en chair ou en graisse rien de superflu, et elle reprit en courant le chemin par lequel elle était venue à la poursuite d'Aurora.

Les lourdes gouttes de pluie tombaient à de longs intervalles sur les feuilles ; un second, puis un troisième coup de tonnerre firent trembler la terre comme le grondement sinistre d'un animal affamé qui s'approche peu à peu de sa proie ; de pâles éclairs bleuâtres éclairèrent les échappées du bois, mais l'orage n'était pas encore déclaré dans toute sa furie.

Les gouttes de pluie tombaient moins rares quand M Powel sortit du couvert par la petite grille ; plus fréquentes encore lorsqu'elle atteignit la porte, qu'elle avait laissée entr'ouverte une heure plus tôt, et elle s'assit haletante sur un banc placé à l'intérieur dans le but de se remettre un peu avant d'aller plus loin. Elle était encore sur ce banc quand un quatrième coup de tonnerre fit trembler la voûte sous laquelle elle se trouvait, et la pluie tomba de la nue opaque avec une telle impétuosité qu'il semblait qu'une énorme trappe avait été pratiquée dans le ciel et qu'un océan céleste déversait ses flots sur la terre.

— Je crois que madame va se trouver joliment prise, — se dit M Powell.

Elle jeta de côté son manteau, et s'engagea dans un corridor conduisant au vestibule. Un domestique en fermait les portes.

— Avez-vous fermé les fenêtres du salon, Wilson ? — demanda-t-elle.

— Non, madame ; je crains bien que M Mellish ne soit exposée à la pluie. Jarvis s'apprête à aller la chercher avec une lanterne et un parapluie.

— Jarvis peut rester où il est ; M Mellish est rentrée depuis une demi-heure. Vous pouvez fermer toutes les portes et mettre

les verrous pour la nuit.

— Oui, madame.

— À propos, quelle heure est-il, Wilson ? ma montre retarde.

— Dix heures un quart, madame, à la pendule de la salle à manger.

Wilson ferma la porte du vestibule, et l'assujettit avec une immense barre de fer, d'un mécanisme assez compliqué, à laquelle était adaptée une sonnette pour prévenir le cas où des voleurs se seraient introduits dans la maison.

Du vestibule, Wilson passa dans le salon où il ferma avec soin la longue rangée de fenêtres, du salon à l'office, de l'office à la salle à manger où il ferma la porte vitrée ouvrant sur le jardin. Cela terminé, toute communication entre la maison et le jardin était impossible.

— Quoi qu'il arrive, il saura ses menées, — pensa M Powell en épiant les pas du valet pour voir s'il faisait ce qu'elle lui avait ordonné.

Les domestiques n'avaient pas une affection bien vive pour la gouvernante, et, en rentrant à l'office, il fit part à ses camarades des exigences et de la sécheresse toujours croissantes de la vieille, qui épiait leurs mouvements comme un vieux chat épie ceux d'une souris. Wilson était de Londres et il avait été importé tout récemment dans la maison.

Quand la veuve sut tous les verrous consciencieusement tirés et les clefs tournées dans les serrures, elle revint au salon et s'assit près d'une table éclairée, pour s'occuper à quelque délicate ta-

pisserie ou à tout autre ouvrage affectionné des vieilles filles, et qui devait être un pendant de la broderie de Pénélope, car elle semblait avancer la nuit et rétrograder le jour. Elle avait vivement lissé ses cheveux et remis de l'ordre dans ses ajustements, et elle était d'une propreté aussi rigide que lorsqu'elle descendait déjeuner chaque matin dans toute la virginité de sa toilette matinale. Elle travaillait depuis environ dix minutes quand Mellish entra, sortant accablé, mais triomphant de sa lutte avec de simples multiplications et soustractions. John avait évidemment beaucoup souffert pendant l'action : ses épais cheveux châtains étaient réunis en masses qui se tenaient droites sur sa tête, sa cravate était détachée et le col de sa chemise ouvert pour le bien-être de sa large encolure. Quand il entra dans le salon, il portait sur sa personne ces marques d'une lutte acharnée ainsi que bien d'autres que nous passons sous silence.

— J'ai fini par battre en retraite, madame Powell, — dit-il, en laissant tomber son grand corps sur un des canapés, non sans faire courir de grands risques aux ressorts du siège ; — j'ai battu en retraite avant la chute du drapeau, car Langley aurait voulu me garder jusqu'à minuit : il m'a poursuivi jusqu'à la porte de ce salon avec quatorze boisseaux d'avoine qui sont portés sur le compte du grainetier et qui ne le sont pas sur le livre qu'il tient pour contrôler les comptes de ce digne négociant. Je lui demande pourquoi diable il ne les porte pas sur son livre tout de suite, pour en finir, au lieu de me tourmenter comme il le fait ? À quoi bon tenir un livre si les comptes qu'il y fait ne sont pas les mêmes que celui du grainetier ? Mais c'est fini, ajouta-t-il avec un soupir de soulagement ; c'est fini, et tout ce que je puis dire, c'est que j'espère bien que le nouvel entraîneur n'est pas si honnête.

— Savez-vous quelque chose sur le compte du nouvel entraîneur, monsieur Mellish ? — demanda M Powell d'un ton parfaitement naturel, plutôt avec l'intention d'amuser son maître, en causant avec lui, que pour satisfaire une curiosité mondaine.

— Oh ! bien peu de chose, — répondit John avec indifférence ; — je n'ai même pas encore vu cet individu ; mais il m'a été recommandé par Pastern, et je suis certain qu'il me conviendra. Et puis Aurora connaît cet homme ; il a été autrefois au service de son père.

— Oh ! vraiment ! — fit M Powell en appuyant avec intention sur ces deux mots insignifiants en eux-mêmes ; — oh ! vraiment ! M Mellish le connaît ! Alors, bien entendu, c'est un homme digne de confiance. C'est un jeune homme d'une beauté remarquable ?

— D'une beauté remarquable, vraiment ? — dit Mellish avec un rire indifférent. — Alors je suppose que toutes les filles vont tomber amoureuses de lui et négliger leur ouvrage pour ne faire que regarder par les fenêtres qui donnent sur les écuries ; eh ? c'est ce qui arrive quand on a chez soi un aussi beau groom, n'est-ce pas ? Susan et Sarah et les autres vont se mettre à nettoyer les carreaux et à pavoiser leurs chapeaux de rubans, eh ?

— Je n'en sais rien, monsieur Mellish, — répondit la veuve souriant niaisement par-dessus son ouvrage, comme si la question qu'ils agitaient était si hors de propos, qu'il lui fût vraiment impossible de garder son sérieux ; — mais mon expérience m'a jetée au milieu d'un grand nombre de familles, dit-elle avec beaucoup de vérité (car elle avait occupé tant de places, que ses ennemis en étaient arrivés à déclarer qu'elle ne pouvait rester plus de douze mois dans une maison, par la raison que ses maîtres ne

manquaient jamais, au bout de ce temps, d'avoir découvert son vrai caractère), j'ai occupé des postes de confiance, continua M Powell, et je regrette de le dire, j'ai vu bien des misères domestiques surgir de l'emploi de serviteurs trop beaux, dont l'apparence et les manières sont supérieures à leur position. M. Conyers n'est pas le genre d'homme que je voudrais voir dans une maison où j'aurais charge de jeunes personnes.

Une sorte de faiblesse, un malaise se fit sentir tout à coup par tout le corps de Mellish, en même temps que M Powell s'exprimait ainsi ; c'était une sensation tellement vague, qu'il savait à peine si elle était physique ou morale, pas plus qu'il ne savait pourquoi ces paroles de la veuve lui étaient désagréables. Cette sensation fut aussi passagère qu'elle était vague. John promena ses honnêtes yeux bleus autour du salon.

— Où est Aurora ?... demanda-t-il. Couchée ?...

— Je crois que M Mellish est allée se reposer, — répondit la gouvernante.

— Alors, j'y vais aller également ; la maison est triste comme un cachot quand elle n'est pas là, — observa Mellish avec une aimable candeur. — Voudrez-vous bien me préparer un grog avant que je monte, M Powell, car tous ces comptes m'ont donné des frissons.

Il se leva pour sonner ; mais il n'avait pas fait trois pas que des coups impatients, frappés du dehors aux volets fermés, arrêtèrent ses pas.

— Qui diable est là ? s'écria-t-il en tournant la tête du côté d'où venait le bruit, mais sans chercher à répondre à l'appel parti

du dehors.

M Powell leva la tête pour écouter ; son visage n'exprimait qu'un naïf étonnement.

Les coups furent répétés avec plus de force et d'impatience.

— Ce ne peut être qu'un des domestiques, — se dit John ; — mais pourquoi ne fait-il pas le tour de la maison ? Cependant, je ne puis laisser dehors le pauvre diable par un temps comme celui-ci, — ajouta-t-il avec douceur en ouvrant la fenêtre.

Les fenêtres ouvraient en dedans, les persiennes en dehors. Il poussa les persiennes, et regarda dans l'obscurité ; la pluie tombait à torrents.

Aurora, grelottant dans ses vêtements trempés, était debout à quelques pas de lui, et la pluie tombait d'aplomb sur sa tête.

Malgré l'obscurité son mari la reconnut.

— Ma chère enfant ! — s'écria-t-il, — est-ce bien vous ? Vous dehors par un temps pareil et par une telle nuit ! Entrez ; miséricorde, vous devez être trempée jusqu'aux os !

Elle entra ; l'eau contenue dans la mousseline de sa robe inondait le tapis qu'elle foulait, et les plis de son châle de dentelle se collaient sur son visage.

— Pourquoi avez-vous laissé fermer ces fenêtres ? — demanda-t-elle en s'adressant à M Powell, qui s'était levée, et avait tout l'air d'une statue représentant à la fois l'inquiétude et la sympathie. — Vous saviez que j'étais au jardin.

— Oui ; mais j'ai cru que vous étiez rentrée, ma chère madame Mellish, — dit la veuve, s'emparant avec empressement du châle d'Aurora qu'elle essayait de lui ôter, mais que M Mellish lui arracha vivement des mains. — Je vous ai vue sortir, c'est vrai, et je vous ai vue quitter la pelouse dans la direction de la grille du nord, mais je vous croyais rentrée depuis quelque temps.

La couleur disparut des joues de Mellish.

— La grille du nord ? — dit-il. — Venez-vous de la loge du nord ?...

— Je suis allée dans la direction de la grille du nord, — répondit Aurora en appuyant avec ironie sur ces mots. — Les renseignements que vous donnez sont parfaitement exacts, madame Powell ; cependant j'ignorais que vous m'eussiez fait l'honneur d'épier mes actions.

Mellish ne paraissait pas avoir entendu ces dernières paroles. Il regardait alternativement sa femme et la gouvernante avec l'expression embarrassée d'un homme en qui vient de surgir un nouveau doute. C'était vraiment pénible à voir.

— La loge du nord ! — répétait-il. — Qu'alliez-vous faire là, Aurora ?

— Voulez-vous que je reste ici dans mes vêtements trempés pendant que je vais vous le dire ? — demanda M Mellish, dont les grands yeux s'illuminaient d'indignation. — Si vous voulez une explication pour la satisfaction de M Powell, je puis la donner ici ; si c'est seulement pour la vôtre, je vous la donnerai aussi bien là-haut.

Elle s'avança vers la porte, traînant après elle son châle mouillé ; mais sa démarche n'était pas moins majestueuse dans ses vêtements trempés ; c'était Sémiramide ou Cléopâtre sorties par un temps de pluie. Mais à la porte elle s'arrêta, et, s'adressant à son mari, elle lui dit :

— J'aurai besoin que vous me conduisiez à Londres demain, monsieur Mellish.

Puis avec un mouvement superbe de sa tête magnifique, et un éclair de ses yeux rayonnants qui semblait dire : « Esclave, obéis et tremble ! » elle disparut, laissant Mellish la suivre, tremblant, étonné, abasourdi, la tête assaillie de doutes et d'inquiétudes terribles, qui, comme des créatures venimeuses, lui rongeaient sourdement le cœur.

19

Floyd était bien solitaire à Felden, privé de sa fille. Il trouvait peu de distractions dans l'immense salon, dans la salle de billard, dans la bibliothèque, pas plus que dans les charmantes galeries pleines de sièges confortables disséminés dans tous les coins, aux croisées richement tendues, aux coussins en damas, aux meubles de chêne, aux vases en porcelaine aussi hauts que les tables, et toutes égayées soit par les portraits aux lignes fortement accentuées, soit par les images, souriantes et efféminées, des ancêtres, que le banquier avait achetés dans Wardour Street. (En vérité, je crois que ces héros écossais, ces guerriers en perruques, ces grandes dames aux corsages à pointes, aux jupes relevées, aux robes à paniers, garnies de festons en rubans bleus, avaient été

peints sur commande, et qu'il devait se trouver quelques items sur les livres du marchand de bric-à-brac, semblables à ceux-ci, par exemple : « Pour un chevalier porte-étendard tué à Bosworth, 25 liv. 5 s. ») Le vieux banquier, dis-je, paraissait sérieusement fatigué de son somptueux domaine, qui était de bien peu de valeur pour lui sans Aurora.

On n'est pas toujours heureux quand on vit dans de riches demeures, quoiqu'il soit généralement admis que c'est une admirable chose, que d'occuper un château assez vaste pour servir d'hôpital, et de prendre son repas au bout d'une table suffisamment grande pour servir à une réunion de directeurs de chemins de fer. Floyd ne pouvait seul occuper les deux cheminées de son grand salon, et il se trouvait bien isolé, en regardant, assis dans son fauteuil, tout cet encombrement de coussins de velours, de damas satiné, de meubles de Boule, de malachite, de porcelaine, de cristal, d'or moulu, et tous ces fauteuils vides. Il avait froid dans sa triste opulence ; son tapis de velours, de quarante-cinq pieds sur trente, n'était qu'une pincée de sable jaune dans le désert du Grand Sahara, pour la satisfaction qu'il en tirait.

La salle de billard était encore peut-être plus triste, car les queues ainsi que les billes étaient devenues précieuses depuis qu'elles avaient été touchées par Aurora, et une longue reprise se voyait sur le tapis vert, indiquant l'endroit où M Floyd l'avait déchiré lors de ses premiers essais au jeu de billard.

Le banquier jeta un dernier regard sur ces deux pièces splendides, et en remit les clefs à la gouvernante.

— Prenez soin de ces pièces, madame Richardson, — dit-il, — et ne manquez pas de leur donner de l'air ; mais je ne les habite-

rai que lorsque je recevrai la visite de M. et M Mellish.

Puis ayant fermé les portes de ses grands appartements, Floyd se retira dans cette petite chambre si commode dans laquelle il conservait les quelques reliques d'un passé malheureux.

On pourra dire que le banquier écossais était un vieillard bien stupide, et qu'il aurait pu inviter dans son splendide manoir des voisins de campagne, qu'il aurait pu convoquer ses neveux et leurs femmes, ainsi que le ban et l'arrière-ban de ses petits neveux et petites nièces, et, de cette façon, égayer l'habitation par des voix jeunes et fraîches, et rendre les longs corridors bruyants avec le piétinement incessant de maints petits pieds. Il eût pu rassembler autour de son foyer désert les célébrités artistiques et littéraires, et voir défiler sur ses tapis moelleux les lions à la mode de Londres. Il lui eût été possible d'entrer dans l'arène politique, et se faire nommer membre du Parlement. Il eût été à même de faire quoi que ce soit au monde, car il était aussi riche qu'Aladin, et aurait pu offrir des monceaux de diamants bruts au père de n'importe quelle princesse avec laquelle il lui eût pris la fantaisie de se marier. Entreprendre n'importe quoi lui eût été facile, à ce ridicule vieux banquier, et cependant il ne faisait que méditer, assis auprès de sa cheminée, car il était âgé et débile, et il avait l'habitude de rester au coin du feu, même durant les belles journées d'été, songeant à sa fille si éloignée de lui.

Il rendait grâces à Dieu d'avoir donné à son enfant un heureux intérieur, un mari dévoué, une position honorable et assurée, et il eût donné la dernière goutte de son sang pour avoir pu lui procurer ces avantages ; mais après tout il était mortel, et il aurait préféré l'avoir près de lui.

Pour quelle raison ne s'entourait-il pas de monde, ainsi que le lui conseillait la pimpante M Alexandre lorsqu'elle le voyait pâle et abattu ?

Le banquier avait été un oncle rempli d'attentions, un bon maître, un ami accompli et un patron généreux ; mais il n'avait jamais aimé d'autres créatures que sa femme Éliza et la fille qu'elle lui avait laissée. Pendant vingt ans, cette fille aux yeux noirs avait été l'idole devant laquelle il s'était prosterné ; et aujourd'hui que la divinité lui est ravie, il tombe sans force et désolé devant la châsse vide. Dieu seul sait combien cette enfant adorée l'avait fait souffrir ; à quelle profondeur elle avait plongé avec insouciance le poignard dans son cœur plein d'amour ; et comment il lui avait pardonné franchement, avec joie, avec larmes, et le cœur plein d'espérance. Mais elle n'avait jamais expié le passé. C'est une triste consolation que lady Macbeth accorde à son époux plein de remords, lorsqu'elle lui dit que « ce qui est fait ne peut plus se défaire ; » mais c'est fatalement et horriblement vrai. Aurora ne pouvait rendre les années qu'elle avait arrachées à l'existence de son père, et que ses tourments et son désespoir avaient décuplées. Il n'était point en son pouvoir de remettre en équilibre l'esprit qui jadis avait reçu un choc si terrible, qu'il en avait dispersé toute la sérénité, comme on disperse les rouages d'une montre, lorsqu'on la laisse tomber à terre avec force. L'horloger répare le dommage, et place ici une roue nouvelle, là un ressort nouveau, remet les aiguilles en marche, mais elles ne fonctionnent jamais aussi bien que lorsque la montre est sortie neuve des mains du fabricant, elles peuvent s'arrêter soudain sans l'apparence d'un motif. Aurora ne pouvait effacer le passé. Quelle que fût la nature de cette faute de son jeune âge, qui faisait le mystère de sa vie, elle ne pouvait y remédier ; non, elle ne

le pouvait pas ! Ses larmes, son repentir, son affection, son respect, son attachement, pouvaient beaucoup sans doute ; mais il ne pouvait arriver à cela.

Le vieux banquier invita Bulstrode et sa jeune femme à se regarder comme chez eux à Felden, et à parcourir en voiture les bois d'alentour, absolument comme si c'eût été leur propre maison de campagne. Ils venaient quelquefois, et Talbot entretenait son grand oncle des infortunes des mineurs de Cornouailles, tandis que Lucy écoutait la conversation de son mari avec un mélange de respect et de joie. Floyd traitait ses hôtes de son mieux dans ces occasions, et donnait des ordres afin que les vins les plus vieux et les plus exquis de sa cave fussent servis pour l'agrément du Capitaine ; mais quelquefois, au milieu même d'un discours de Talbot sur l'économie politique, le vieillard soupirait d'ennui, et jetait sur la cime des arbres un regard plein de tristesse dans la direction du nord, vers la lointaine habitation du comté d'York, dans laquelle sa fille était reine.

Peut-être Floyd n'avait-il qu'imparfaitement pardonné à Bulstrode d'avoir rompu le mariage projeté entre lui et Aurora. Des deux prétendants, le banquier aurait certainement donné la préférence à Mellish ; mais il eût regardé comme convenable la retraite loin du monde du Capitaine, à l'occasion du mariage d'Aurora, et son éternel désespoir dans un exil sur la terre étrangère, au lieu de montrer son indifférence par une union précipitée avec la pauvre petite Lucy. Archibald avait les yeux fixés sur la blonde tête de sa nièce, assise dans la profonde embrasure de la croisée, ses tresses couleur d'ambre éclairées par les rayons du soleil, et les plis sinueux de sa robe de soie couleur de pêche, ressemblant à l'une des héroïnes si chères à l'école pré-raphaélite ; et il s'éton-

nait de ce que Talbot avait pu la remarquer. Elle était certainement fort jolie, avec ses joues vermeilles, son nez droit, ses narines rosées, et une incomparable finesse de traits ; mais aussi, quelle timidité, quelle froideur, à côté de cette déesse égyptienne, de cette reine assyrienne, aux yeux de flamme, et à la chevelure noire aux boucles ondoyantes !

Bulstrode était parfaitement calme, d'un caractère tranquille, et en apparence suffisamment heureux. Je me sers du mot suffisamment avec intention. C'est une chose dangereuse d'être trop heureux. Un bonheur à haute pression, une joie à soixante milles à l'heure, peut éclater et tourner à mal ; mieux vaut le train à petite vitesse, partant de bonne heure le matin, et descendant tranquillement les voyageurs sains et saufs sous la gare, aux premières ombres de la nuit, que ce rapide et impétueux train express, qui fait le voyage dans un quart moins de temps, mais qui parfois culbute sur un talus, ou monte sur un train de marchandises, dans son incommensurable vitesse.

Bulstrode était matériellement plus heureux avec Lucy, qu'il n'eût jamais pu l'être avec Aurora. Le culte que sa placide et blonde épouse avait pour lui flattait son amour-propre. Son obéissance empressée, son entier et constant assentiment à toutes ses idées et à tous ses caprices ; tout cela caressait son orgueil. Elle n'était point excentrique, elle n'était point emportée. Si son mari la laissait seule pendant toute une journée, dans la délicieuse petite maison qu'il avait meublée avant son mariage, il ne craignait pas de la voir faire seller son cheval, et s'en aller galoper dans Rotten Row, avec un seul groom pour la suivre. Elle n'était point esprit fort. Elle trouvait moyen d'être heureuse sans la société de chiens de Terre-Neuve ou de terriers de Skye. Elle

ne plaçait pas au-dessus de tout l'art moderne un tableau de Landseer, représentant des chiens. Elle aurait pu parcourir cent fois Regent Street, sans avoir l'envie de flâner sur le bord du trottoir, et de marchander à des vendeurs de mauvaise mine « un adorable petit chien. » Elle était tout à la fois comme il faut, et de bon ton, et Talbot pouvait, sans aucune crainte, la laisser faire ses petites volontés, et il n'avait pas besoin de lui faire comprendre la nécessité d'employer ses mains délicates à la rude tâche de soutenir la dignité des Raleigh Bulstrode.

Quelquefois elle l'enlaçait, moitié amoureusement, moitié avec timidité, et, regardant son époux avec un charmant sourire suppliant, elle fixait ses yeux sur son visage régulier et calme, elle lui demandait en le câlinant s'il était réellement, mais RÉELLEMENT heureux.

— Oui, mon enfant chérie, — répondait le Capitaine, depuis longtemps habitué à cette question, — parfaitement heureux.

La froideur de sa réponse contrariait bien un peu la pauvre Lucy, et, vaguement, elle souhaitait à son mari une ressemblance plus grande avec les héros de ses romans, et un peu moins d'attachement pour Adam Smith, Mac Culloch et les mines de Cornouailles.

— Mais vous ne m'aimez pas comme vous aimiez Aurora, Talbot ?

Il y avait des profanes qui abrégeaient le nom de baptême du Capitaine et l'appelaient tout simplement « Tal ; » mais M Bulstrode n'était pas plus capable de se servir de cette irrévérencieuse abréviation, que de dire, en parlant de sa gracieuse souveraine : la reine Vic.

— Mais vous ne m'aimez point comme vous aimiez Aurora, mon cher Talbot ? — insista la voix caressante, trop tendrement inquiète pour être contredite.

— Peut-être pas de la même façon que j'aimais Aurora, mon adorée.

— Pas autant, dites ?

— Autant et bien mieux encore, enfant gâtée ; je vous aime d'un amour plus durable et plus sage. »

Si en parlant ainsi le Capitaine disait un petit mensonge, doit-on le condamner pour cette légère tromperie ? Comment résister à l'attrait de deux charmants yeux bleus, tout prêts à se remplir de larmes, si la réponse eût été indifférente ? Comment ne point céder au doux timbre d'une voix tremblante d'émotion, aux charmes d'un visage plein de grâce ? Puis cette main caressante s'appuyait si légèrement sur le col de son habit ! Il eût fallu être plus qu'un simple mortel, si, à des questions aussi tendres, il eût répondu autrement que par des paroles d'amour. Un jour vint bientôt où ses réponses n'eurent pas la plus légère ombre de mensonge. Sa petite femme s'emparait insensiblement de son cœur, et s'il se souvenait encore des rêves fiévreux du passé, ce n'était que pour se réjouir dans la tranquille sécurité du présent.

Bulstrode et sa femme restèrent à Felden, pour passer quelques jours pendant la brûlante saison du mois de juillet, et ils étaient à table pour dîner avec Floyd, le jour qui suivit la soirée de l'orage. Ils furent tout à coup dérangés, au beau milieu de ce dîner, par l'arrivée inattendue de M. et M Mellish, qui, s'arrêtant devant la porte, descendirent d'une voiture de louage, au moment même où l'on apportait le second service.

Floyd reconnut sa fille aux premiers murmures de sa voix, et s'élança hors de la salle pour aller à sa rencontre.

Elle montra peu d'empressement à se jeter dans les bras de son père, et resta à regarder Mellish avec une expression d'insouciance et d'ennui, tandis que le robuste habitant du comté d'York se laissait débarrasser peu à peu d'un monceau gigantesque de sacs de voyage, d'ombrelles, de châles, de revues, de journaux, de paletots, etc.

— Ma chérie… Ma chérie ! — s'écria le banquier, — quelle heureuse surprise, quel plaisir inattendu !

Elle ne lui répondit pas, mais tout en passant ses bras autour de son cou, elle le regardait avec tristesse.

— Elle a voulu venir, — dit Mellish, en s'adressant à toute la société ; — elle a voulu venir. Dieu sait pourquoi ! mais elle a dit qu'il fallait qu'elle vînt ; et que pouvais-je faire, sinon l'amener ? Si elle me demandait de la conduire dans la lune, que pourrais-je faire, sinon de lui obéir ? Mais elle n'a pas voulu apporter pour ainsi dire de bagages, parce que nous repartons demain.

— Repartir demain ! — répéta Floyd, — c'est impossible.

— Que Dieu vous garde ! — s'écria John, — qu'est-ce qu'il y a d'impossible pour Aurora ? Je vous répète que s'il lui prenait fantaisie d'aller dans la lune, elle irait ! Elle trouverait une machine spéciale, ou un ballon spécial, ou n'importe quoi de spécial, et elle partirait. Lorsque nous étions à Paris, elle a voulu voir jouer les grandes eaux, et elle m'a dit d'écrire à l'Empereur pour lui demander de les faire jouer pour elle, et, par Jupiter, cela fut fait !

Lucy s'avança pour souhaiter le bonjour à sa cousine, mais je crois qu'une angoisse de jalousie traversa ce cœur innocent à l'idée que ces terribles yeux noirs allaient de nouveau peser sur l'existence de Talbot.

M Mellish entoura sa cousine de ses bras avec autant de tendresse que si elle eût embrassé une enfant.

— Vous ici, chère Lucy ! — dit-elle. — Oh ! comme je suis contente.

— Il m'aime, — dit tout bas la petite M Bulstrode, — et jamais, non, jamais je ne pourrai vous dire combien il est bon.

— Mais c'est tout naturel, ma charmante, — répliqua Aurora, attirant sa cousine à l'écart, pendant que Mellish serrait la main de son beau-père et celle de Bulstrode. — Il est le plus glorieux des princes, le plus parfait des saints, n'est-ce pas ? Et vous l'adorez toute la journée, vous chantez tout bas des hymnes à sa louange, vous dites des messes en son honneur, et vous allez récitant ses vertus sur un rosaire imaginaire. Ah ! Lucy, il y a bien des genres d'amour, et qui pourra dire jamais lequel est le meilleur et le plus grand ? Je vois clair, je considère cet étourdi de John avec des yeux exempts de toute prévention. Je connais tous ses défauts, je ris de toutes ses maladresses ; oui, je ris en ce moment même, car le voilà qui laisse tomber ses bagages plus vite que les domestiques ne peuvent les ramasser !

Elle s'interrompit pour désigner l'énorme charge du pauvre John.

— Je vois tout cela aussi clairement que je vois les fautes du domestique placé derrière ma chaise : et, malgré tout, je l'aime

de tout mon cœur, de toute mon âme, et je ne voudrais pas le voir se corriger d'un défaut ni exagérer une qualité, de peur qu'il ne soit plus lui-même.

Lucy poussa un petit soupir de légère résignation.

— Quel bonheur que ma pauvre cousine soit heureuse, — pensa-t-elle, — et cependant elle doit être à plaindre avec cet absurde Mellish.

Ce que Lucy voulait dire, c'était peut-être ceci : « Comment Aurora peut-elle être heureuse avec un homme qui n'a ni le nez aquilin ni les cheveux noirs ? » Il y a des femmes qui ne perdent jamais cet engouement de jeune fille pour les nez aquilins et les cheveux noirs. Il y a des demoiselles qui eussent refusé Napoléon, sous prétexte qu'il était de « petite taille, » ou eussent fait fi de l'auteur de Child Harold, si, par hasard, elles l'eussent vu avec un faux-col droit. Si Byron n'eût jamais rabattu ses cols, sa poésie eût-elle été aussi populaire ? Si Tennyson venait à couper ses cheveux, cette opération modifierait-elle notre opinion sur la Reine de Mai ? Où commence et où finit ce merveilleux pouvoir de l'idée ? Aurora avait peut-être des raisons pour être satisfaite de sa position avec son prosaïque époux. Peut-être avait-elle appris dès son jeune âge qu'il y a des qualités qui peuvent compenser des traits réguliers et des cheveux qui frisent. Peut-être, ayant été très-frivole, avait-elle devancé ses compagnes et était-elle devenue raisonnable avant l'heure ?

Floyd conduisit sa fille et son mari dans la salle à manger ; les convives se remirent à table avec les deux hôtes inattendus, le second service fut apporté, et le saumon à demi refroidi fut remis sur la table pour M. et M Mellish.

Aurora s'assit à son ancienne place, à la droite de son père. Dans sa jeunesse, M Floyd n'occupait jamais le bout de la table, elle préférait se placer près de son père si gai, si aimant ; elle lui versait à boire à la place des domestiques, et elle avait pour le vieillard une foule de petites attentions qui semblaient bien douces au banquier.

Aujourd'hui Aurora paraissait plus caressante. Ses manières charmantes et affectueuses reprenaient leur ancien charme sur Floyd. Il posa son verre d'eau d'une main tremblante, afin de regarder sa fille chérie, resta ébloui de sa beauté, et s'enivra de l'avoir près de lui.

— Mais, ma chère enfant, — dit-il quelque temps après, — que parles-tu de retourner demain dans ta province ?

— Cela veut dire, papa, qu'il faut que je reparte, — répliqua M Mellish avec fermeté.

— Mais pourquoi être venue, mon enfant, pour ne rester qu'une nuit ?

— Parce qu'il fallait que je te visse, très-cher père, et que je te parlasse de… d'affaires d'intérêts.

— C'est cela ! — s'écria Mellish la bouche à moitié pleine de saumon à la sauce homard, c'est cela même ! affaires d'intérêts ! je ne puis tirer que cela d'elle. Elle est sortie très-tard hier au soir, elle a rôdé dans le jardin, puis elle est rentrée mouillée jusqu'aux os, en disant qu'il fallait qu'elle vînt à Londres pour des affaires d'intérêts. Si elle veut de l'argent, elle peut en avoir autant qu'elle en a besoin. Elle n'a qu'à écrire la somme, je signerai le bon, ou bien elle peut prendre une douzaine de chèques en

blanc, et les remplir elle-même, si elle le désire. Que pourrais-je lui refuser sur terre ? Si elle a un peu trop dépensé au-delà de ce qu'elle pouvait, pourquoi ne s'adresse-t-elle pas à moi, au lieu de vous ennuyer à propos d'affaires d'argent ? Vous savez bien que je vous l'ai dit dans le train, Aurora, et plusieurs fois encore ; pourquoi ennuyer votre pauvre père avec ces affaires-là ?

Le pauvre père promenait avec étonnement ses regards de sa fille à son gendre. Que pouvait signifier tout ceci ? Ennuis, tourments, chagrins, humiliations, honte.

Ah ! que Dieu vienne en aide à ce faible esprit, dont l'énergie fut anéantie par un coup terrible. Floyd craignait les signes d'un prochain orage, apporté par le moindre nuage dans le ciel d'une journée d'été.

— C'est, peut-être, que je préfère dépenser l'argent qui m'appartient, monsieur Mellish, — répliqua Aurora ; — et payer les folles dettes que j'ai jugé à propos de contracter avec l'argent de ma propre bourse, sans avoir pour cela d'obligations à personne.

Mellish revint à son saumon sans rien répondre.

— Il n'y a pas grand mystère dans tout ceci, papa, — continua Aurora ; — j'ai besoin d'un peu d'argent pour un motif particulier, et je suis venue te consulter sur mes affaires. Il n'y a rien de bien extraordinaire dans tout ceci, n'est-ce pas ?

En parlant ainsi, M Mellish releva la tête et eut l'air de lancer ces paroles en manière de défi. Son ton fut si hautain, que Talbot et Lucy eux-mêmes furent forcés d'y répondre par une légère marque de désapprobation.

— Non, non, certainement non, rien de plus naturel, — murmura le Capitaine.

Mais en même temps il se disait tout bas : — Je vous rends grâces, mon Dieu, d'avoir épousé l'autre.

Après le dîner, la compagnie sortit de la salle à manger et descendit sur la pelouse, puis de là ils se dirigèrent vers le pont en fer, sur lequel Aurora, son chien à ses côtés, s'était trouvée il n'y avait pas encore deux ans, lors de la seconde visite de Bulstrode à Felden. Appuyé avec nonchalance sur la balustrade de ce pont, pendant cette belle soirée d'été, à quoi pouvait songer le Capitaine, si ce n'était à ce jour de septembre écoulé depuis deux ans à peine ? Pas même encore deux ans ! Et, depuis ce temps, combien de choses s'étaient passées, avaient été supportées, avaient été souffertes ! Le temps était court, et cependant quelle éternité d'angoisses, quel siècle de tourments s'étaient accumulés en si peu de jours et en si peu de semaines ! Lorsqu'un associé indélicat engage sur le turf, pour un cheval favori, l'argent qui ne lui appartient pas, et rentre chez lui le soir après avoir perdu, il est bien difficile de faire comprendre à ce malheureux qu'il n'y avait pas encore douze heures qu'il courait sur la route d'Epsom, confiant dans sa chance, et calculant de quelle façon il emploierait l'argent de son gain. Talbot était silencieux, et pensait à l'influence que cette famille de Felden avait eue sur sa destinée. Sa petite Lucy s'aperçut de cette tristesse et de cette préoccupation d'esprit, et, s'approchant doucement de son mari, elle passa son bras sous le sien. Elle avait le droit d'agir ainsi. Oui, elle pouvait glisser sa charmante petite main blanche sur la manche de son habit, et même le regarder presque bravement en face.

— Vous souvient-il de votre première visite à Felden, et de la halte que nous fîmes sur ce même pont sur lequel nous sommes maintenant ? — demanda-t-elle ; car elle aussi avait songé à l'époque déjà si éloignée de cette magnifique journée de septembre 1857. — Vous en souvient-il, mon cher Talbot ?

Elle l'avait entraîné loin du banquier et de ses enfants pour lui poser cette importante question.

— Oui, parfaitement, mon enfant adorée. Aussi bien, je me souviens de votre charmant visage quand vous étiez assise au piano, et que les rayons du soleil se jouaient dans votre chevelure.

— Vous vous rappelez cela !... vous vous souvenez de moi ? — s'écria Lucy avec impétuosité.

— Parfaitement, en vérité !

— Je croyais cependant... c'est-à-dire je sais... que vous étiez amoureux d'Aurora, dans ce temps-là.

— Je ne crois pas.

— Vous ne faites que le croire ?

— Comment puis-je dire ? — répondit Talbot. — J'avoue franchement que mon premier souvenir attaché à cet endroit est celui d'une magnifique créature aux yeux noirs, avec des fleurs rouges dans les cheveux ; et il me serait aussi difficile de séparer son image de Felden, qu'il me serait possible de déraciner avec ma main droite les arbres séculaires qui donnent leur nom à cette propriété. Mais si vous gardez de cette ombre effacée du passé un souvenir pénible, vous vous chagrineriez, ainsi que moi, bien

grandement à tort. J'ai commis une erreur, Lucy, mais Dieu soit loué, je m'en suis aperçu à temps.

Nous devons faire remarquer que Bulstrode était toujours très-démonstratif dans sa reconnaissance envers la Providence, pour avoir échappé aux liens qui avaient dû l'unir à Aurora. Il avait aussi un grand fonds de pitié pour Mellish. Mais, malgré tout, il était toujours disposé à se montrer taquin et querelleur avec l'habitant du comté d'York ; et je me demande si les petites gaucheries et les maladresses de John ne lui faisaient point quelque plaisir. Il y a certaines plaies qui ne se cicatrisent jamais entièrement. Les chairs divisées peuvent être réunies, les calmants peuvent vaincre l'inflammation ; la cicatrice même que laisse le coup de poignard peut s'effacer, disparaissant dans la transformation graduelle que subit chaque atome, selon les physiologistes ; mais la blessure a existé, et, jusqu'à la fin de nos jours, il y a des changements de température qui nous rappellent notre ancienne douleur.

Aurora traitait le mari de sa cousine avec la calme cordialité qu'elle eût accordée à un frère. Elle ne lui gardait point rancune de son ancien abandon, car elle était heureuse avec son mari. Elle était heureuse avec l'homme qui l'aimait et avait confiance en elle, et qui supportait toutes les épreuves avec sa foi candide. M Mellish et Lucy se promenèrent au bord de l'eau, autour des parterres de fleurs, et laissèrent les hommes sur le pont.

— De sorte que vous êtes parfaitement, mais parfaitement heureuse, ma chère Lucy ? — dit Aurora.

— Oh ! oui… oui… ma chère amie. Comment ferais-je autrement ? Talbot est si bon pour moi. Je sais bien qu'il vous a aimée

la première, et qu'il ne m'aime peut-être pas de la même manière… peut-être pas autant.

Lucy ne se lassait point de faire vibrer cette corde.

— Mais je suis très-heureuse. Il faut venir nous voir, ma chère Aurora, notre maison est si jolie !

Ici, M Bulstrode commença une description détaillée des meubles et des décorations de son habitation, qu'il est presque inutile de rapporter. Aurora écouta avec distraction la nomenclature du mobilier, et bâilla plusieurs fois avant que sa cousine eût terminé.

— C'est une charmante maison, je n'en doute pas, Lucy, — dit-elle enfin, et John ainsi que moi serons heureux d'aller vous voir un jour. Je voudrais savoir, Lucy, s'il nous arrivait jamais quelque chagrin ou quelque événement à la maison, si vous me recevriez encore ?

— Quelque tourment !… quelque chagrin !… — répéta Lucy d'un air effrayé.

— Vous ne me renverriez point, n'est-ce pas, Lucy ? Non, je vous sais trop bonne. Vous m'ouvririez secrètement votre porte, vous me cacheriez dans une chambre de domestique, et vous m'apporteriez à manger en cachette, de peur que le Capitaine ne vînt à découvrir sous son toit une personne qu'on n'aurait pas dû recevoir. Vous serviriez deux maîtres, Lucy, en tremblant de peur et de crainte.

Avant que M Bulstrode eût pu répondre à ces paroles extraordinaires, l'approche des hommes interrompit cette conversation.

Ce n'était point une soirée bien gaie que celle de ce coucher de soleil de juillet à Felden. La joie causée à Floyd par la présence de sa fille était un peu assombrie par l'étrangeté de sa visite. Mellish avait quelque réminiscence de l'inquiétude qu'il avait éprouvée la veille au soir. Bulstrode était pensif et chagrin. La pauvre petite Lucy, enfin, sous l'influence de sa séduisante cousine, ressentait de vagues terreurs. Je ne crois pas qu'un seul membre de cette réunion de famille fut contrarié lorsque la grosse cloche de l'horloge des écuries sonna onze heures, et qu'on apporta les flambeaux pour se retirer.

Talbot et sa femme furent les premiers à souhaiter le bonsoir ; Aurora s'attacha à son père, et John avait les yeux fixés sur son charmant sergent, attendant le mot d'ordre.

— Vous pouvez vous en aller, John, — dit-elle, — j'ai besoin de parler à mon père.

— Mais je puis attendre, Aurora.

— Sous aucun prétexte, répondit sèchement M Mellish. Je me rends dans le cabinet de papa pour avoir un entretien sérieux avec lui. À quoi vous servirait-il d'attendre ! Vous nous avez bâillé au nez toute la soirée. Je sais, John, que vous êtes à moitié mort de fatigue ; ainsi allez-vous-en, mon cher trésor, et laissez-nous, papa et moi, discuter d'affaires d'intérêts.

Elle allongea ses lèvres roses et se tint sur la pointe des pieds, pendant que le gros habitant du comté d'York lui donnait un baiser.

— Comme vous me menez, Aurora ! — dit-il d'un ton un peu aigre. — Bonne nuit, monsieur. Que Dieu vous bénisse ! Ayez

soin de vous, mon cher beau-père.

Il serra la main de Floyd, en le quittant avec cet air moitié affectueux, moitié respectueux qu'il conservait toujours auprès du père d'Aurora. M Mellish resta quelques instants silencieuse et immobile, regardant son mari s'éloigner, tandis que son père, qui surveillait ses regards, essayait d'en deviner le sens.

Combien sont pénibles les drames de la vie réelle ! Quelle scène horrible entre le More et le vieillard a lieu en pleine rue à Chypre ! Selon les usages modernes, je ne puis me figurer Othello et Iago discutant sur la vertu de la pauvre Desdémone dans le cimetière de Saint-Paul, ou même sur la place du marché d'une ville de province ; mais peut-être que la rue de Chypre était triste, quelque cul-de-sac sans doute, ou au moins un carrefour désert, quelque chose comme celui de la Dame de Lyon dans lequel Melnotte tombe sur le dos de Damas, et raconte en sanglotant ses infortunes. Mais nos drames modernes semblent affectionner l'intérieur, et les endroits où l'on s'attend le moins à rencontrer des scènes terribles.

Il est probable qu'un voyageur quelconque, allant de Beckenham à West Wickham, aurait jeté un regard d'envie sur le château de Felden, et regretté de ne pas être le propriétaire de cette immense étendue de parcs et de jardins ; et cependant, je doute que dans tout le comté de Kent il y eût en ce moment une créature dont l'esprit fût aussi tourmenté que celui du banquier. Ces quelques minutes pendant lesquelles Aurora resta pensive furent autant d'heures pour son âme inquiète. Elle parla enfin.

— Veux-tu venir dans ton cabinet, papa, — dit-elle ; — cette chambre est si grande et si tristement éclairée ! J'ai toujours peur

que dans les coins il n'y ait des oreilles qui nous écoutent.

Elle n'attendit point la réponse de son père, mais elle se dirigea vers une pièce située de l'autre côté de la salle, la chambre dans laquelle son père et elle s'étaient enfermés la veille de son départ pour Paris. Le portrait au pastel d'Éliza Floyd avait l'air de regarder Archibald et sa fille. La figure était si bien éclairée, et le sourire si naturel, qu'il était difficile de penser que c'était celui d'une morte.

Le banquier parla le premier.

— Mon enfant adorée, — dit-il, — que me veux-tu ?

— De l'argent, père ; deux mille livres.

Elle arrêta son geste de surprise, et continua avant qu'il eût pu l'interrompre.

— L'argent que tu m'as donné lors de mon mariage avec John est placé dans notre maison de banque, je le sais. Je sais aussi que je puis quand il me plaira tirer à vue sur mon compte ; mais j'ai pensé que si je faisais un bon de deux mille livres, la somme pourrait attirer l'attention et peut-être le billet tomber entre tes mains. Si cela fût arrivé, peut-être eusses-tu été alarmé, ou au moins étonné. J'ai donc pensé qu'il valait mieux m'adresser directement à toi, et te demander cet argent ; d'autant plus qu'il me le faut en billets de banque.

Archibald devint très-pâle. Il était resté debout pendant qu'Aurora avait parlé, mais à peine eut-elle terminé, qu'il tomba sur une chaise auprès de son petit bureau, et, appuyant son coude sur le pupitre ouvert, il soutint sa tête dans sa main.

— Pour quel motif as-tu besoin de cet argent, ma chère enfant ? — demanda-t-il gravement.

— Ne t'occupe point de cela, père. C'est de l'argent qui m'appartient, n'est-ce pas, et je puis le dépenser comme je l'entends.

— Certainement, ma chère enfant, certainement, — répondit-il avec une légère hésitation. Tu peux dépenser tout ce qu'il te plaira. Je suis assez riche pour te passer tous tes caprices, même les plus extravagants, les plus insensés. Mais les arrangements pris pour ton mariage étaient en vue de tes enfants, plutôt que… que… pour de semblables choses, et je ne suis pas certain qu'en touchant à cet argent sans la permission de ton mari, tu ne sois point en faute ; d'autant plus que ton argent de poche suffit pour te permettre de satisfaire à tous tes caprices.

Le vieillard releva d'une main tremblante, ses cheveux gris de dessus son front.

Le ciel sait seul si même, en ce moment, Aurora fit attention à cette main débile et à ces cheveux blancs.

— Donne-moi cet argent, alors, père, — dit-elle ; — donne-le-moi de ta propre bourse ; tu es assez riche pour pouvoir le faire.

— Assez riche, oui, quand même la somme serait vingt fois plus forte, — répondit le banquier avec douceur ; mais aussitôt, avec un soudain accès d'impatience, il reprit : — Oh ! Aurora… Aurora… pourquoi me tourmenter ainsi ? Ai-je été un père tellement cruel que tu ne puisses avoir confiance en moi ? Aurora, pourquoi as-tu besoin de cet argent ?

Elle joignit ensemble ses deux mains avec force, et le regarda quelques instants.

— Je ne puis te le dire, reprit-elle enfin avec énergie. Si je te disais ce que je pense faire, tu pourrais contrarier mes projets. Mon père !… mon père !… s'écria-t-elle avec un changement soudain dans la voix ainsi que dans toutes ses manières, je suis environnée de toutes parts de dangers et de difficultés, et je n'ai qu'un moyen d'échapper… sinon la mort. Si je ne prends ce parti, il faut que je meure. Je suis bien jeune… trop jeune et trop heureuse pour mourir volontairement. Donne-moi les moyens de me sauver.

— Tu veux dire cette somme d'argent ?

— Oui.

— Tu as été entraînée par quelques connaissances, par quelques-uns des amis de ce… ?

— Non.

— Quoi, alors ?

— Je ne puis te le dire.

Ils gardèrent le silence pendant quelques minutes. Floyd implorait sa fille du regard, mais elle ne répondait pas à ce regard rempli d'amour. Aurora restait devant son père l'œil fier et sombre, les paupières abaissées sur ses noires prunelles, non par honte, non par humiliation, mais seulement avec la ferme résolution de ne pas se laisser attendrir par la vue des chagrins de son père.

— Aurora, — dit-il enfin, — pourquoi ne pas prendre le plus sage et le plus sûr moyen ? Pourquoi ne pas dire la vérité à Mellish ? Le danger disparaîtrait, la difficulté serait surmontée. Si tu

es persécutée par cette vile engeance, qui mieux que lui peut te venir en aide ? Dis-lui, Aurora… dis-lui tout !

— Non… non… non !…

Elle couvrit son pâle visage de ses deux mains.

— Non… non… pour rien au monde !… — s'écria-t-elle.

— Aurora, — dit Floyd avec un air de fermeté croissante qui s'étendit sur sa figure, et couvrit d'un sombre nuage la physionomie bienveillante du vieillard, Aurora, que Dieu me pardonne de dire de telles paroles à mon enfant, mais je dois insister pour que tu me dises que ce n'est point un nouvel aveuglement, une nouvelle folie qui te pousse à…

Il ne put terminer sa phrase.

M Mellisch laissa retomber ses mains, et le regarda avec des yeux qui lançaient des éclairs, et les joues empourprées.

— Père, — s'écria-t-elle, — comment oses-tu m'adresser une semblable question ? Un nouvel aveuglement !… une nouvelle folie !… Crois-tu que je n'aie point assez souffert des folies de ma jeunesse ? N'ai-je point assez payé l'égarement de mon enfance, pour que tu me parles ainsi ce soir. Suis-je donc d'une si basse extraction, — dit-elle avec indignation, en désignant le portrait de sa mère, que tu aies le droit d'avoir une pareille opinion de moi ? Est-ce que…

Son emportement arrivait à son comble, lorsque soudain elle tomba aux pieds de son père, et éclata en larmes et sanglots.

— Père… père… aie pitié de moi ! — s'écria-t-elle, — aie pitié de moi !…

Il la prit dans ses bras, l'attira sur lui et la consola, comme il l'avait consolée de la perte d'un petit terrier d'Écosse, douze années auparavant, lorsqu'elle pouvait encore s'asseoir sur ses genoux, et cacher sa tête dans son gilet.

— Avoir pitié de toi, ma chère enfant ! — dit-il. — Que ne ferais-je point pour t'épargner un moment de peine ? Si ma malheureuse existence pouvait te soulager, si…

— Me donneras-tu cet argent, père ? — demanda-t-elle en le regardant d'un air câlin, au milieu de ses larmes.

— Oui, ma chérie, demain matin.

— En billets de banque ?

— Comme il te plaira. Mais pourquoi fréquenter ces gens-là ? Pourquoi écouter leurs inconvenantes demandes ? Pourquoi ne point dire la vérité ?

— Ah ! pourquoi, en vérité ! — dit-elle d'un air pensif. — Ne me fais point de questions, cher père, mais donne-moi l'argent demain, et je te promets que ce sera la dernière fois que tu entendras parler de mes anciens chagrins.

Elle fit cette promesse avec une assurance telle, que son père eut un rayon d'espoir.

— Viens, mon père adoré, — dit-elle, — ta chambre est près de la mienne, montons ensemble.

Elle passa son bras sous le sien, et, le conduisant jusqu'en haut du grand escalier, ne le quitta qu'à la porte de sa chambre.

Floyd fit venir sa fille dans son cabinet le lendemain matin de bonne heure, tandis que Bulstrode décachetait ses lettres, et que Lucy se promenait de long en large sur la terrasse avec Mellish.

— J'ai télégraphié pour qu'on m'envoie l'argent, ma chère enfant, — dit le banquier. — L'un des commis sera ici quand nous aurons fini de déjeuner.

Floyd avait raison. Une carte, portant le nom d'un M. George Martin, lui fut apportée pendant qu'il déjeunait.

— Priez M. Martin d'avoir la bonté de m'attendre dans mon cabinet, dit-il.

Aurora et son père trouvèrent le commis assis auprès de la croisée ouverte, regardant avec délices, à travers les festons de feuillage qui entouraient les treillages, le superbe jardin d'agrément. Felden était un endroit sacré, aux yeux des jeunes commis de Lombard Street, et une course à Beckenham en cab, par une belle matinée d'été, sans parler de la chance d'une collation, avec du vieux madère, ou un poulet froid, avec de l'ale d'Écosse, passait pour une véritable partie de plaisir.

Martin, qui était sous l'influence du chagrin passager de n'avoir que dix-neuf ans, se leva avec empressement, d'un air confus et surpris, et rougit énormément à la vue de M Mellish.

Aurora répondit à ses saluts respectueux par un mouvement de tête, comme elle aurait pu le faire pour un des petits chiens de l'écurie, et s'assit vis-à-vis de lui, à une petite table auprès de la fenêtre. La table était si étroite, que la robe de mousseline d'Aurora frôla le pantalon de drap brun du jeune commis quand M Mellish s'assit.

Le jeune homme ouvrit un petit sac en maroquin qu'il portait suspendu en bandoulière par une courroie, et en tira un paquet de billets de banque si minces, si blancs, si neufs, que, dans leur fraîcheur immaculée, ils ressemblaient plutôt à des billets de la Banque d'élégance qu'aux valeurs fictives mises en circulation, pour les besoins d'une nation laborieuse et commerçante.

— J'ai apporté l'argent pour lequel vous avez télégraphié, monsieur, — dit le commis.

— Très-bien, monsieur Martin, — répondit le banquier. — Voici mon reçu tout préparé. Les billets sont… ?

— Vingt de cinquante, vingt-cinq de vingt, cinquante de dix, — dit le commis avec volubilité.

Floyd prit le petit paquet et compta les billets avec la prestesse de l'habitude qu'il avait encore conservée.

— Parfaitement juste, — dit-il en tirant la sonnette, à laquelle il fut aussitôt répondu par un laquais à l'air souriant.

— Servez une collation à monsieur. Vous trouverez le madère excellent, — dit-il avec bonté, en se tournant vers le timide jeune homme. — C'est un vin qui s'en va, et quand vous aurez mon âge, monsieur Martin, il ne vous sera pas possible d'en avoir un verre de pareil à celui que je vous offre aujourd'hui. Au revoir.

Martin s'élança rapidement pour saisir son chapeau qu'il avait posé sur une chaise, renversa avec son coude un tas de papiers, salua, rougit, et trébucha en sortant de la chambre à la suite du laquais qui professait un profond mépris pour les jeunes commis.

— À présent, mon enfant, — dit Floyd, — voici l'argent que tu m'as demandé, quoique, fais-y attention, je proteste contre…

— Non, mon père, plus un mot, dit-elle en l'interrompant, je croyais tout cela arrangé hier soir.

Il soupira, avec le même air triste qu'il avait eu la veille, et, se plaçant devant son bureau, il trempa sa plume dans l'encre.

— Que vas-tu faire, papa ?

— Je vais seulement prendre le numéro des billets.

— Ce n'est point la peine.

— C'est toujours la peine d'être un homme d'ordre, dit le vieillard avec fermeté, tout en inscrivant les numéros les uns après les autres sur une feuille de papier, avec une précision admirable.

Pendant cette opération, Aurora se promenait avec impatience dans la chambre.

— Comme j'ai eu de la peine à avoir cet argent ! — s'écria-t-elle ; — je n'aurais pas eu plus de mal à obtenir ces deux mille livres si j'eusse été la femme où la fille des deux plus pauvres hommes de la chrétienté. Et à présent tu me fais attendre pendant que tu prends les numéros des billets : pas un seul probablement ne sera changé dans ce pays.

— J'ai appris à avoir de l'ordre étant très-jeune, Aurora, — répliqua Floyd, — et je n'ai point perdu mes anciennes habitudes.

Il accomplit cette besogne en dépit de l'impatience de sa fille, et lui donna les paquets de billets lorsqu'il eut terminé.

— Je garderai la liste des numéros, ma chère, — dit-il ; — si je te la donnais, tu pourrais la perdre.

Il plia la feuille de papier, et la plaça dans un tiroir de son bureau.

— Dans vingt ans d'ici, Aurora, — dit-il, — si je vivais jusque-là, je serais à même de reproduire ce papier s'il en était besoin.

— Ce qui ne sera jamais, cher et méthodique père, répondit Aurora ; mes chagrins sont terminés à présent.

Elle enlaça le cou de son père avec ses bras et l'embrassa avec tendresse.

— Il faut que je te quitte, mon très-cher père, aujourd'hui, dit-elle ; il ne faut pas me demander pourquoi… il ne faut rien me demander ! Tu n'as pas autre chose à faire qu'à me chérir et avoir confiance en moi… comme fait mon pauvre John, franchement, sans-arrière pensée, envers et contre tous.

20

Pendant que le train express de Doncastre emportait vers le nord M. et M Mellish, un autre train express voyageait de Liverpool à Londres, avec son chargement de voyageurs. Parmi ceux-ci se trouvait un certain individu, aux épaules larges et au cou de taureau, qui avait considérablement attiré l'attention pendant le voyage, et avait été l'objet de quelque intérêt pour ses compagnons, ainsi que pour les employés du chemin de fer, aux deux ou trois stations où le train s'était arrêté.

C'était un homme d'environ cinquante ans, mais il ne paraissait pas les avoir, et il n'accusait cet âge que par quelques filets gris qui se voyaient au milieu de son épaisse chevelure d'un noir de jais. Son teint, naturellement brun, était devenu tellement bronzé et cuivré par l'action du soleil du Midi, des vents brûlants des tropiques, du souffle ardent du simoun, et des autres légers inconvénients d'une existence vagabonde, qu'on l'eût volontiers pris pour un habitant de quelques-uns de ces pays dans lesquels le teint des habitants flotte entre la terre de Sienne brûlée, le rouge indien, et le brun Van-Dyck. Mais cette erreur était bien vite rectifiée par lui, et il n'était pas long à trouver l'occasion d'exprimer son souverain mépris et son aversion profonde pour tous les étrangers, ce qui est naturel au vrai Breton pur sang.

D'après cette habitude, il n'avait pas passé plus d'une demi-heure avec ses compagnons de route, qu'il leur avait appris qu'il était natif de Liverpool, et capitaine d'un navire marchand, faisant le commerce, comme il disait, un peu partout ; que, bien jeune encore, il avait quitté son père et sa patrie, et que depuis lors il s'était faufilé dans les différentes parties du globe ; que son nom de baptême était Samuel, et son nom de famille Prodder ; que son père avait été, comme lui, capitaine au long cours. Il chiquait une si grande quantité de tabac et buvait tant de rhum de la Jamaïque, qu'il avait dans une poche de côté, pendant les intervalles de la conversation, que le compartiment de première classe dans lequel il se trouvait était embaumé par ce double parfum. Mais c'était un si bon compagnon, parlant haut et souvent, il y avait un éclair si agréable dans son œil noir, que les voyageurs (à l'exception d'une vieille dame maussade) le traitaient avec la meilleure humeur, et écoutaient ses récits avec attention.

— Chiquer n'est point fumer, vous savez cela ? — dit-il avec un formidable éclat de rire, tout en coupant un énorme morceau de cavendish ; — et les compagnies de chemin de fer n'ont pas de règlements qui défendent cela. Ils ont le droit de faire éteindre la pipe d'un individu, mais cet individu a aussi le droit de mâcher son tabac à leur nez ; quoique je ne prétende pas que cela ne soit pas plus pire pour le tapis bien entendu.

Je suis fâché d'être obligé d'avouer que ce capitaine marchand au visage bronzé, qui disait « plus pire » d'une si drôle de façon et qui chiquait du cavendish, était l'oncle de M Mellish, de Mellish Park, et que le but de son voyage n'était ni plus ni moins que le désir de faire connaissance avec sa nièce.

Il mentionna ce fait, ainsi que beaucoup d'autres détails sur son compte, ses goûts, ses habitudes, ses aventures, ses opinions et ses sentiments, à ses compagnons de voyage dans le courant de la route.

— Savez-vous pourquoi je vais à Londres par le train où nous sommes ? — demanda-t-il en s'adressant à tout le monde, à mesure que les voyageurs prenaient place, après s'être rafraîchis à la station de Rugby.

Àcette question du brave marin, les hommes déplièrent leurs journaux et une jeune dame chercha son livre ; mais personne ne se hasarda à donner son opinion touchant le but des actions de Prodder.

— Je vais vous dire pourquoi, — reprit le Capitaine en s'adressant à l'assemblée comme pour répondre à une impatiente demande ; — je vais voir ma nièce que je ne connais pas encore. Lorsque je désertai le navire de mon père, le Ventur'some, il y a

bientôt quarante ans, et que je m'embarquai dans l'équipage d'un Capitaine du nom de Mobley, qui fut bien longtemps un bon maître pour moi, j'avais une petite sœur que j'avais laissée à Liverpool, et qui m'était plus chère que la vie.

Il s'arrêta pour se rafraîchir avec une gorgée qu'il prit dans la bouteille placée dans sa poche de côté.

— Mais si vous, — il continuait à s'adresser à tout le monde, — si vous aviez eu un père qui vous envoyât une calotte sur la tête aussi vite que la parole, vous auriez déserté peut-être aussi la maison, comme je le fis. Je saisis l'occasion de m'éclipser, une nuit que mon père mettait à la voile du port de Yarmouth ; il ne me laissait pas les énormes provisions que quelques parents laissent à leur unique enfant ; il leva l'ancre, sans s'inquiéter de ce que j'étais devenu, et me laissa caché dans une des nombreuses petites ruelles qui coupent Yarmouth en tous sens, comme on coupe les gâteaux qu'on y fabrique. Beaucoup de gens me connaissaient dans Yarmouth, et pas une seule personne ne se trouva pour dire autrement que : « C'est bien fait, » lorsqu'on apprit comment j'avais joué ce tour à mon père ; et le lendemain le Capitaine Mobley me prit à bord de la Marie-Anne en qualité de mousse.

Prodder s'arrêta de nouveau pour s'offrir un rafraîchissement pris dans son magasin, et cette fois il offrit poliment la bouteille à la compagnie.

— Maintenant, peut-être, n'allez-vous pas me croire, — continua-t-il après que son offre obligeante eut été refusée, et que la bouteille recouverte d'osier eut été replacée dans sa vaste poche ; vous ne me croirez pas lorsque je vous dirai franchement, comme

je vous le dis, que jusqu'à samedi dernier je n'ai pas pu trouver le temps de retourner à Liverpool, et de m'informer de la petite sœur que j'avais laissée pas plus haute que la table de cuisine, et qui avait pleuré à se fendre le cœur lorsque je partis. Mais, que vous le croyiez ou non, c'est aussi vrai que l'Évangile, — s'écria le marin donnant un vigoureux coup de son énorme poing sur le support rembourré du compartiment qu'il occupait ; — c'est aussi vrai que l'Évangile. J'ai côtoyé l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, j'ai porté des marchandises des Indes-Orientales aux Indes-Occidentales, et des Indes-Occidentales aux Indes-Orientales. J'ai fait le commerce des marchandises norvégiennes, entre la Norvège et Hull. J'ai transporté des produits de Sheffield, de Hull dans l'Amérique du Sud. J'ai voyagé pour le commerce dans toute sorte de pays, dans toute espèce de ports, mais je ne sais pourquoi je n'ai jamais eu un moment pour débarquer à Liverpool, afin de retrouver la ruelle étroite dans laquelle j'avais laissé ma sœur Éliza, pas plus haute que la table, il y a plus de quarante ans, jusqu'à samedi dernier. Samedi dernier, il y a une semaine, je touchai à Liverpool avec un chargement de fourrures et de plumes de perroquets, ce que vous pourriez appeler des marchandises de fantaisie ; et je dis à mon second : « Je vais vous dire, Jack, je vais vous dire ce que je vais faire ; je vais descendre à terre, et voir ma petite Éliza. »

Il fit une nouvelle pause, et un air de douceur couvrit la flamme de ses yeux noirs. Cette fois il ne s'adressa point à la bouteille d'osier. Cette fois il essuya du dos de sa main bronzée ses cils, et la ramena avec une larme ou deux sur sa peau. Sa voix même avait subi un changement lorsqu'il continua ; elle était devenue plus sonore et plus grave, jusqu'à ce qu'elle eût atteint cette mélodieuse assonance qui, vingt et un ans auparavant, avait

tant contribué à faire de M Éliza Percival l'actrice populaire des théâtres de Preston et de Bradford.

— Dieu me pardonne, — continua le marin de sa voix adoucie, — mais dans tous mes voyages je n'avais jamais pensé à ma sœur Éliza que de deux façons ; quelquefois d'une manière, quelquefois d'une autre. L'une de mes façons de penser à elle était d'espérer la retrouver petite fille telle que je l'avais laissée, pas une boucle de cheveux changée, toujours semblable à ce qu'elle était lorsqu'elle avait sangloté, en s'attachant après moi lorsque je m'étais embarqué à bord du Ventur'some, car elle y était montée pour dire adieu à mon père et à moi. Le plus souvent je pensais à elle de cette manière-là. Et c'était ainsi que je la voyais dans mes rêves, et pas autrement. L'autre façon de penser à elle était d'espérer la retrouver sous la forme d'une belle femme, grande et fraîche, mariée, avec une bande d'enfants terribles, suspendus aux cordons de son tablier, et tous lui demandant ce que leur oncle Samuel leur avait rapporté des pays étrangers. Il est vrai que cette façon était la plus rationnelle des deux, mais l'autre idée que je me formais, celle de la petite fille aux boucles brunes frisées, me revenait plus souvent à l'esprit, surtout la nuit, lorsque tout était calme au large, et lorsque je prenais le gouvernail pour donner un coup de main pendant que le pilote tournait la roue. Dieu vous bénisse, messieurs et dames, bien des fois, pendant une nuit étoilée, lorsque nous nous trouvions dans ces latitudes où les étoiles sont plus brillantes que communes, j'ai vu le brouillard flottant sur l'eau prendre la forme de cette frêle figure de petite fille en tablier blanc, et venir en sautillant vers moi, à travers les vagues. Je ne prétends pas dire que j'ai vu un fantôme, entendez-vous bien ; mais je veux dire que j'aurais pu en voir un si j'avais voulu, et que j'en ai vu autant que personne

sur terre ; les autres ne voient que les fantômes de leur mémoire et de leurs propres chagrins, mêlés aux brouillards de la mer, ou l'ombre des arbres se balançant en avant et en arrière, au clair de lune, ou sur un rideau blanc de fenêtre, ou quelque chose de la sorte. Eh bien, j'étais un si vieux fou, avec ces idées et ces fantasmagories, — Prodder semblait être fier du dernier mot, comme d'un mot peu ordinaire, — que, lorsque je descendis à terre à Liverpool, il y aura samedi huit jours, je ne pouvais détacher mes yeux des petites filles en tablier blanc qui passaient près de moi dans la rue, croyant voir mon Éliza sautillant, avec ses boucles brunes flottant au vent, et un morceau de craie à la main pour jouer à cloche-pied, de sorte que j'étais obligé de me dire tout à fait sérieusement : « À présent, Samuel Prodder, la petite fille que tu cherches doit avoir cinquante ans, si elle vit encore, et il est plus que probable qu'elle a cessé de jouer à cloche-pied et de porter des tabliers blancs. » Si je ne m'étais point répété cela intérieurement tout le long de la route, j'aurais arrêté la moitié des petites filles de Liverpool pour leur demander si elles ne s'appelaient pas Éliza, et si elles n'avaient point de frère qui s'était enfui de la maison et qui était perdu. Je n'avais que la seule idée de la retrouver, et le meilleur moyen était de marcher droit vers la ruelle dans laquelle je me rappelais l'avoir laissée quarante ans auparavant. Je ne pensais pas que ces quarante années eussent pu opérer d'autres changements que d'une jeune fille avoir fait une femme, et il me semblait extraordinaire qu'il put y avoir autre chose de modifié. Il y avait une chose à laquelle je n'avais jamais pensé, et si mon cœur battait fort et vite lorsque je frappai à la petite porte de devant de la même petite maison que nous avions habitée, c'était d'espérance et de joie. Les quarante ans, qui avaient sillonné de chemins de fer le sol de l'Angleterre,

n'avaient que peu changé la vieille maison ; elle était de quarante ans plus sale, peut-être, et plus décrépite de quarante ans, et elle se trouvait placée au centre même de la ville, au lieu d'être située sur les limites de la campagne ; mais, excepté cela, elle était encore assez jolie, et je m'attendais à voir la même propriétaire venir m'ouvrir la porte, avec les mêmes fleurs artificielles fanées sur son chapeau, et les mêmes vieilles chaussures éculées traînant sur le vieux tapis de toile cirée. Je fus saisi lorsque je ne vis plus cette même propriétaire, quoiqu'elle aurait pu avoir une centaine d'années, si elle eût vécu encore ; j'aurais pu me préparer à cette contrariété si j'avais réfléchi à cela ; mais je ne l'avais point fait, et lorsque la porte me fut ouverte par une jeune femme aux cheveux blonds relevés sur le front et ramenés en arrière comme ceux d'une Chinoise, ayant à peine trace de sourcils pour ainsi dire, je fus réellement désappointé. La jeune femme portait un petit enfant dans ses bras, un marmot aux yeux noirs et tellement ouverts qu'on eût dit qu'il avait été fort surpris des choses qu'il avait vues en venant au monde, et qu'il n'était pas encore revenu de son étonnement ; de sorte que je me dis à moi-même, aussitôt que j'eus examiné l'enfant : « Mais aussi sûr qu'un canon, c'est l'enfant de ma sœur Éliza, et ma sœur Éliza est mariée et demeure encore ici. » Mais la jeune femme n'avait jamais entendu prononcer le nom de Prodder, et ne pensait pas qu'il y eût quelqu'un de ce nom dans le voisinage. Je sentis mon cœur, qui avait battu avec tant de force, s'arrêter tout à coup lorsqu'elle me dit ces quelques mots, et je me sentis comme défaillir ; puis je la remerciai de sa politesse à répondre à mes demandes, et je m'adressai à la maison voisine. J'aurais bien pu m'éviter cette peine, car je fis les mêmes questions dans chaque maison, à droite et à gauche de la rue, allant de porte en porte, si bien que tout le

monde croyait que j'étais un receveur d'impôts ; mais personne n'avait connaissance du nom de Prodder, et le plus ancien habitant de la rue n'y avait pas demeuré plus de dix ans. J'étais complétement découragé lorsque je quittai le voisinage qui m'avait été si familier autrefois, et qui maintenant me semblait si étranger, si petit, si misérable. J'étais tellement persuadé de retrouver Éliza dans la maison dans laquelle je l'avais laissée, que je n'avais point formé d'autre plan pour plus tard. J'étais complétement abattu, et je retournai à la taverne où j'avais laissé mon sac de nuit ; je me fis servir une côtelette pour mon dîner, et je restai mon couteau et ma fourchette devant moi, en songeant à ce que j'allais faire ensuite. Lorsque, quarante ans auparavant, Éliza et moi nous nous étions séparés, je me rappelai que mon père l'avait confiée aux soins d'une sœur de ma mère (ma pauvre mère était morte l'année d'avant), et je pensai que la seule chance qui me restât, c'était de retrouver ma tante Sarah.

Quand Prodder en fut arrivé à cette période de son discours, ceux qui l'écoutaient s'étaient fatigués peu à peu ; les hommes étaient revenus à leurs journaux, et la jeune femme à son livre ; de façon que le Capitaine se trouvait réduit à raconter ses aventures à un jeune homme paraissant posséder un bon naturel, qui semblait s'intéresser au marin bronzé, et qui l'encourageait de temps en temps par un mouvement de tête ou par un amical :

— Ah !... ah !... certainement...

— La seule chance que je puisse avoir, me dis-je, — continua Prodder, — c'est de retrouver ma tante Sarah. Je découvris ma tante Sarah. Elle tenait une boutique de marchandises au détail, lorsque je partis il y a quarante ans, et elle tenait la même boutique quand je revins il y aura samedi huit jours, et il y avait les

mêmes écriteaux annonçant les navires en partance, et ceux qui étaient partis il y a deux ans, selon la date inscrite sur les billets ; et les mêmes pains de sucre en bois, enveloppés dans du papier blanc, et la même porte à claire-voie, avec une sonnette qui tintait aussi fort que si elle eût voulu donner l'alarme à tout Liverpool, aussi bien qu'à ma tante Sarah, qui se tenait d'ordinaire dans l'arrière-boutique. La pauvre vieille créature était derrière son comptoir, servant deux onces de thé à une pratique lorsque j'entrai. Quarante années avaient apporté chez elle un tel changement, que je ne l'eusse point reconnue si je n'eusse reconnu la boutique. Elle avait des papillotes noires sur le front, et une broche, comme une espèce de papillon, en cuivre, placée dans les boucles, à l'endroit où il y aurait dû en avoir, et elle avait de la barbe ; les cheveux étaient faux, mais la barbe n'était point fausse ; sa voix était forte et mâle, et elle me parut être devenue plus mâle aussi depuis mes quarante années d'absence. Elle ficela les deux onces de thé, et me demanda ce que je désirais. Je lui répondis que j'étais le petit Sam, et que je voulais ma sœur Éliza.

Le Capitaine s'arrêta, et regarda par la portière pendant plus de cinq minutes avant de reprendre son récit. Lorsqu'il le fit, ce fut à voix basse, et il scanda ses phrases, comme s'il eût craint en les faisant trop longues d'être obligé de s'arrêter au milieu.

— Éliza était morte il y avait vingt et un ans. La tante Sarah me donna tous les détails nécessaires. Elle avait appris à faire des fleurs artificielles, et n'avait point trouvé cet état de son goût, puis elle s'était fait actrice. À vingt-neuf ans, elle s'était mariée ; elle avait épousé un individu qui ne connaissait pas sa fortune, et elle était partie pour demeurer dans un charmant endroit dans le comté de Kent. J'ai le nom écrit quelque part dans mon agenda.

Mais elle avait été bonne et généreuse pour la tante Sarah, et la tante Sarah devait aller dans le comté de Kent la voir et passer tout l'été auprès d'elle. Mais pendant que la tante Sarah faisait ses préparatifs pour aller visiter sa nièce, ma sœur Éliza mourut, laissant une fille, qui est la nièce que je vais voir à présent. Je m'assis sur un tabouret de bois derrière le comptoir, je cachai mon visage dans mes mains, et je songeai à la petite fille que j'avais vue il y a quarante ans jouant à cloche-pied ; je croyais que mon cœur allait se briser, mais je ne versai pas une larme. La tante Sarah ôta une large broche de son col, et me montra une boucle de cheveux noirs derrière un verre, avec un cercle d'or autour. « M. Floyd a fait faire cette broche exprès pour moi, dit-elle ; il a toujours été très-généreux pour moi ; il vient à Liverpool une fois tous les deux ou trois ans, et prend le thé avec moi dans la salle à côté ; et je n'aurais pas besoin de tenir boutique si je voulais, car il me fait une rente convenable ; mais je mourrais d'ennui si je cessais le commerce. » Le nom d'Eliza et la date de sa mort étaient gravés derrière la broche. J'essayai de me rappeler où j'avais été et ce que j'avais fait cette année-là. Mais je ne le pus, monsieur. Toute l'existence que je cherchais à rappeler à mes souvenirs était mêlée et embrouillée comme un rêve, et je ne pouvais songer qu'à la petite sœur, à laquelle j'avais dit adieu à bord du Ventur'some, il y avait quarante ans. Je me remis peu à peu, et je fus en état, au bout d'une demi-heure, d'écouter le récit de la tante Sarah. Elle avait près de soixante-dix ans, la pauvre vieille créature, et elle avait toujours aimé à causer. Elle me demanda si ce n'était pas une grande affaire pour la famille qu'Éliza eût fait un tel mariage, et si je n'étais pas fier de penser que ma nièce était une jeune et riche héritière, qui parlait toutes sortes de langues et sortait dans une voiture à elle, et si cela ne devait

pas être une consolation pour moi. Mais je lui dis que j'eusse préféré trouver ma sœur mariée à l'homme le plus pauvre de Liverpool, vivante et bien portante, pour me souhaiter la bienvenue à mon retour dans mon pays natal. La tante Sarah me dit que si tels étaient mes sentiments religieux, elle ne savait plus que me dire. Et elle me montra un tableau représentant la tombe d'Éliza, dans le cimetière de Beckenham, qui avait été fait exprès pour elle, par ordre de M. Floyd. Floyd était le nom du mari d'Éliza. Puis ensuite, elle me montra un portrait de M Floyd, l'héritière, à l'âge de dix ans, qui ressemblait à Éliza, sauf le tablier, et c'est cette même demoiselle Floyd que je vais voir maintenant.

— Et je suis certain, — dit le jeune homme qui écoutait avec bonté, que M Floyd sera bien heureuse de voir son oncle le marin.

— Eh bien, oui, monsieur, je crois qu'elle le sera, répondit le Capitaine. Je ne dis point cela pour me flatter, Dieu le sait, car je sais que je suis un particulier assez rude et assez grossier, et qui ne serait pas un ornement dans le salon d'une jeune femme ; mais si la fille d'Éliza est comme Éliza, je sais ce qu'elle dira et ce qu'elle fera, aussi bien que si je l'entendais et la voyais le faire ; elle joindra ses jolies petites mains ensemble, elle passera ses bras autour de mon cou, et elle me dira : « Seigneur, mon oncle, je suis bien contente de vous voir. » Et, quand je lui dirai que j'étais le seul frère de sa mère, et que sa mère et moi nous nous aimions beaucoup, elle fondra en larmes, et cachera son charmant petit visage sur mon épaule, et pleurera comme si son pauvre petit cœur allait se briser, par amour pour la mère qu'elle n'a jamais connue. C'est ce qu'elle fera, — dit le Capitaine, — et je ne crois pas qu'une véritable grande dame puisse faire mieux.

L'auditeur bienveillant en apprit encore bien davantage du Capitaine, au sujet de ses plans pour aller à Beckenham réclamer l'affection de sa nièce, en dépit de tous les pères de la terre.

— M. Floyd est un brave homme, j'en suis sûr, monsieur, — dit-il ; — mais il a tenu sa fille éloignée de sa tante Sarah, et il est probable qu'il va essayer de l'éloigner de moi. Mais, s'il fait cela, il verra qu'il a affaire à un rude gaillard, dans le Capitaine Samuel Prodder.

Le Capitaine au long cours atteignit Beckenham quand les ombres de la nuit commençaient à s'étendre sur les chênes et les feuillages de Felden, et que les rayons embrasés du soleil couchant s'évanouissaient à l'horizon. Il se dirigea vers le vieux château, dans un cabriolet de louage, et se présenta devant la porte du vestibule juste au moment où Floyd sortait de la salle à manger, pour finir la soirée dans son cabinet.

Le banquier s'arrêta pour regarder avec une légère surprise le costume sans façon, la figure de cuir tanné du marin, et, instinctivement, porta la main sur l'or et l'argent qu'il avait dans sa poche. Il crut que le matelot venait lui présenter une pétition pour lui et ses compagnons. On avait probablement besoin d'un bateau de sauvetage sur un endroit quelconque des côtes du Kent, et cet homme à l'air franc, à la figure bronzée, venait pour récolter des fonds pour cette œuvre charitable.

Il pensait cela, lorsqu'en réponse à la question du laquais le marin prononça le nom de Prodder, et, dans le court instant mis à l'articuler, ses idées se reportèrent à vingt et un ans de là, à l'époque où il était tombé follement amoureux d'une charmante actrice, qui lui avait avoué en rougissant qu'elle portait ce nom

plébéien. La voix du banquier était faible et rauque lorsqu'il se tourna vers le Capitaine, et lui dit qu'il était le bienvenu à Felden.

— Venez par ici, monsieur Prodder, — dit-il en désignant la porte ouverte du cabinet. — Je suis bien aise de vous voir. J'ai… j'ai souvent entendu parler de vous. Vous êtes le frère de ma pauvre femme qui s'était enfui.

Même au milieu du regrettable souvenir de cette courte période de bonheur passé, il y avait un peu d'orgueil, et il ferma soigneusement la porte du cabinet pour dire ceci.

— Dieu vous bénisse, monsieur, — continua-t-il en tendant sa main au marin ; je vois que j'ai raison, vos yeux ressemblent à ceux d'Éliza. Vous et les vôtres serez toujours les bienvenus sous mon toit. Oui, Samuel, vous voyez que je sais votre nom de baptême ; et à ma mort vous verrez que vous n'avez point été oublié.

Le marin remercia chaleureusement son beau-frère, et lui dit qu'il ne demandait, ni ne désirait rien autre chose que la permission de voir sa nièce.

En faisant cette demande, il avait les yeux fixés sur la porte de la petite chambre, attendant évidemment que l'héritière parût en ce moment. Il fut terriblement désappointé lorsque le banquier lui apprit qu'Aurora était mariée, et demeurait près de Doncastre ; mais que s'il fût arrivé dix heures plus tôt il l'eût trouvée à Felden.

Ah ! qui n'a entendu ces mots remplis de banalité ? À qui n'a-t-on pas dit que, s'il était arrivé plus tôt, ou parti de meilleure heure, ou s'il avait marché plus vite, ou ralenti le pas, ou bien, fait ce qu'il n'a pas fait, le cours entier de l'existence eût été tout

autre ? Il nous semble dur de ne pouvoir défaire notre existence par morceaux, comme une couturière fait de son ouvrage, en le défaisant et en rajustant l'étoffe d'une autre manière. Combien nous ménagerions l'étoffe, combien mieux tourné serait le vêtement, si nous avions seulement le droit de nous servir de nouveau de nos ciseaux et de notre aiguille, et de remettre le passé à la mode, avec l'expérience du présent !

— Quand je pense que j'aurais pu venir hier ! — s'écria le Capitaine ; — mais j'ai remis mon voyage, parce que c'était vendredi ! Si seulement j'avais su !...

— Certes, Capitaine Prodder, si vous aviez seulement su ce qu'il ne vous était point donné de savoir, vous eussiez sans doute agi avec plus de prudence, ainsi que bien des gens. Si M de Bocarmé avait su que la découverte devait suivre de près la perpétration du crime, et la mort suivre de près cette découverte, il est probable qu'elle eût hésité longtemps avant de préparer la nicotine. Si les parieurs du Derby de l'année dernière avaient su que Caractacus serait vainqueur, ils n'auraient pas engagé d'argent sur Buckstonne et Marquis. Nous passons la plus grande partie de notre existence à commettre des fautes, et le peu qui reste à réfléchir avec quelle facilité nous aurions pu les éviter.

Floyd expliqua un peu gauchement peut-être, comment il se faisait que la marchande de Liverpool avait ignoré le mariage de sa petite nièce avec M. John Mellish ; et le Capitaine marchand annonça son attention de partir pour Doncastre, de bonne heure, le lendemain matin.

— N'allez pas croire que je veuille m'imposer chez votre fille, monsieur, — dit-il, comme parfaitement certain que le banquier

craignait une telle visite ; — je sais que sa position est bien supérieure à la mienne, quoiqu'elle soit l'unique enfant de ma propre sœur, et je ne doute pas que ceux qui l'entourent ne soient assez tentés de faire la grimace à un vieux loup de mer, qui a été ballotté et culbuté par tous les vents depuis quarante années. Je n'ai besoin que de la voir une fois en passant, et de l'entendre peut-être dire « Dieu, quel drôle de vieil original vous êtes, mon oncle ! » Eh bien ! exclama Prodder soudainement, je crois que si je l'entendais une fois m'appeler mon oncle, je pourrais retourner en mer et mourir heureux, quoique ne devant jamais plus revenir à terre.

21

Conyers trouvait que les longues journées d'été étaient lourdes et pesantes à Mellish Park, dans la société de l'ex-entraîneur goutteux, des garçons d'écurie et d'Hargraves, et sans aucune autre ressource littéraire que le dernier numéro du Bell's Life et quelques feuilles de papier fin, brillant et glacé, qu'on lui envoyait par la poste de King Charles's Cross, dans la bruyante ville de Leeds.

Il aurait pu trouver assez d'occupation dans les écuries, s'il en avait eu l'envie ; mais après la nuit de l'orage, il y avait eu un changement notable dans ses façons d'agir, et l'étalage qu'il avait fait en paraissant fort occupé, lors de son arrivée au Park, s'était transformé en un laisser-aller qu'il ne déguisait d'aucune manière, et en une complète indifférence, ce qui faisait secouer la tête grise du vieil éleveur, et lui faisait dire à ses subordonnés que

le nouveau venu était évidemment trop fier et trop grand pour sa besogne.

James se souciait peu de l'opinion des gens du comté d'York ; il leur bâillait au nez et les suffoquait avec la fumée de son cigare, avec une indifférence flagrante, qui s'alliait bien avec les couleurs splendides de son teint et l'éclat de ses yeux alanguis. Il avait pris la peine d'essayer de se rendre populaire le lendemain de son arrivée, et avait distribué des tapes sur les épaules de ses inférieurs d'une façon toute cordiale ; il avait serré les mains des uns et des autres de façon à se faire aimer des honnêtes paysans, qui étaient ensorcelés par son charmant visage et ses grandes manières. Mais après son entrevue avec M Mellish dans le cottage du nord, il sembla abandonner tout désir de plaire et devenir tout à coup mécontent et ennuyé, si ennuyé et si mécontent, qu'il se sentit même porté à se disputer avec le malheureux idiot, et à rendre la vie dure à son serviteur aux cheveux rouges par ses caprices et ses fantaisies.

Hargraves supportait ce changement dans les manières de son maître avec une patience étonnante. Peut-être avec trop de mansuétude, avec cette lente et sourde tranquillité particulière à ceux qui gardent quelque chose en réserve, qui cherchent plutôt qu'ils n'évitent une injure, se réjouissant de ce qui vient enfler le compte général, pour être réparti en orage et en fureur dans l'avenir. L'idiot était un homme qui pouvait amasser sa haine et sa vengeance, cacher ses mauvaises passions dans les sombres replis de son pauvre esprit, et les en faire sortir dans l'ombre de la nuit, pour « les caresser et leur parler, » comme la femme du More embrassait la batiste brodée de pourpre et causait avec elle.

Il y avait sûrement bien peu de « société » à Chypre, sans cela elle n'en eût point été réduite à une compagnie si insipide.

Quoi qu'il en soit, Steeve supportait l'insouciante insolence de Conyers avec une douceur telle que l'entraîneur riait de son pauvre serviteur et le considérait comme un lévrier sans intelligence, dont un regard de brillants yeux noirs ou une petite cravache de femme démontaient le peu d'esprit qui restait dans son cerveau troublé. Il toucha deux mots dans ce sens à Steeve un jour qu'il lui avait été désagréable, pendant une longue journée d'été énervante, et l'idiot s'en alla en laissant échapper un ricanement qui ressemblait à un éclat de joie sauvage, en recevant ce compliment. Il fut plus obséquieux que jamais, et parut très-reconnaissant pour les bouts de cigare que l'entraîneur lui accorda généreusement ; il se rendit à Doncastre pour chercher de nouveaux cigares et de nouvelles liqueurs dans la journée, et rapporta le tout aussi servilement que le chien auquel son maître l'avait si poliment comparé.

Conyers ne fit même pas mine d'aller regarder les chevaux dans ce mémorable jour du 5 juillet, mais il s'appuya sur la balustrade de la croisée, sa jambe boiteuse étendue sur une chaise, et le dos appuyé sur la boiserie d'un petit châssis, fumant, buvant, lisant et relisant ses listes de courses toute la journée. L'eau-de-vie et l'eau froide qu'il se versait toutes les demi-heures sans interruption, et qui glissaient dans son charmant gosier, semblaient avoir moins d'influence sur lui que n'aurait produit la même quantité sur un cheval. Cette quantité aurait pu incommoder le cheval, c'est vrai, mais elle n'exerçait aucune action sur l'entraîneur.

M Powell, se promenant pour sa santé sous les futaies du nord, courant par cela même l'imminent danger d'attraper un coup de soleil, affecta de passer et de repasser devant la loge, et de regarder Conyers, étendu, sombre et magnifique, dans l'embrasure de la croisée, exhibant la silhouette de sa charmante personne encadrée dans l'épais feuillage qui pendait le long des murs du cottage. Elle était un peu gênée par la présence de l'idiot qui balayait le seuil de la porte, et qui lui lança un regard de connivence lorsqu'elle passa, un coup d'œil qui pouvait signifier :

— Nous connaissons ses secrets, vous et moi, tout beau et tout insolent qu'il puisse être ; nous connaissons le prix modique pour lequel il peut être acheté et vendu. Mais nous gardons notre secret. Nous gardons notre secret jusqu'à ce que le temps mûrisse le fruit sur l'arbre, quoique nos doigts nous démangent pour le cueillir pendant qu'il est encore vert.

M Powell s'arrêta pour souhaiter le bonjour à Conyers, et exprimer une surprise aussi grande de le voir dans le cottage du nord, que si elle eût appris qu'il voyageait dans le Kamschatka ; mais Conyers mit fin à ses salutations par un bâillement, et lui dit, avec une certaine familiarité, qu'elle lui rendrait service en lui envoyant le Times du matin, aussitôt que ce journal quotidien arriverait au Park. La veuve était trop sous l'influence de l'impertinence gracieuse de ses manières pour s'y refuser comme elle eût pu le faire, et elle retourna à la maison, déroutée et étonnée, pour satisfaire à sa demande. Donc, par l'excessive chaleur d'une journée d'été, Conyers fumait, buvait, et prenait ses aises, tandis que son serviteur et son subordonné l'épiait d'un air embarrassé, se rappelant vaguement et confusément, dans sa triste et pauvre cervelle, les événements de la soirée précédente.

Mais Conyers se fatigua même de ce far-niente et de ce repos continu qui fit que Rasselas se lassa de son heureux vallon, et qu'il rechercha les âpres brises des cimes des montagnes, et les clameurs des cités lointaines. L'ennui qui s'éleva dans le sein de l'entraîneur devint si grand, qu'il commença à rechercher la solitude champêtre de l'habitation du nord, et qu'il promena sa pauvre jambe estropiée, d'une position dans une autre, avec un vif mécontentement d'esprit qui, par un des nombreux et subtils chaînons qui relient l'esprit et la matière et nous disent que nous sommes mortels, se communiqua à son corps, et lui occasionna cette maladie chronique qui est vulgairement appelée impatiences nerveuses, une fièvre continue, engendrée parmi les fibres du cerveau, qui trouve son issue par ce télégraphe physiologique, la moelle épinière, et se rend jusqu'aux stations les plus éloignées du chemin de fer humain.

James souffrait tellement de ce malaise vulgaire, que, lorsque les sons de l'horloge de l'église vibrèrent harmonieusement audessus de la cime des arbres de Mellish Park, dans la tiède atmosphère de la soirée, il jeta sa pipe avec un haussement d'épaules rempli d'impatience, et il appela Hargraves pour lui donner l'ordre de lui apporter son chapeau et sa canne.

— Sept heures, — murmura-t-il, — seulement sept heures ! Je crois qu'il a dû y avoir vingt-quatre heures dans cette journée endiablée.

Il resta à regarder par la fenêtre de la petite habitation, avec un air mécontent qui contractait ses jolis sourcils, et une expression chagrine qui desserrait ses lèvres pendant qu'il prononçait ces mots. Il parcourut le petit réduit du regard, réduit qui semblait plus étroit encore à cause de son encadrement de roses et de

clématites, de jasmins et de myrtes, et ressemblait au sabord d'un navire voguant sur une mer de verdure. Il parcourait du regard, à travers l'ouverture circulaire formée par les guirlandes de feuilles et de fleurs, les longues clairières dans lesquelles la lumière du soleil miroitait dans les branches onduleuses de la fougère. Il suivait de l'œil les sentiers sinueux du petit bois, jusqu'à ce qu'ils eussent conduit ses yeux fatigués vers des nappes d'eau bleue qui se transformaient peu à peu en opale et en rose avec le déclin de la lumière. Il voyait toutes ces choses avec une apathie qui n'avait pas le pouvoir de lui faire reconnaître leurs beautés, ni de lui inspirer le plus petit atome de reconnaissance pour Celui qui les avait faites. Il eût mieux valu qu'il eût été aveugle.

Il tourna le dos au soleil couchant, et regarda la figure blême de Steeve Hargraves avec le même sentiment d'indifférence qu'il avait ressenti en contemplant l'aspect enchanteur de la nature.

— Une journée bien longue, — dit-il ; — une journée horriblement ennuyeuse et fatigante ! La voici terminée, Dieu merci.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que pendant qu'il formulait ce remercîment impie, aucun secret avertissement de l'avenir ne parcourut ses veines pour glacer les battements de son cœur, pour arrêter ces paroles sacrilèges sur ses lèvres. S'il eût su ce qui devait arriver si promptement ; s'il eût su, en remerciant Dieu de la fin de cette belle journée d'été, qui ne pouvait jamais revenir avec ses douze heures propices pour le bien ou le mal, certes, il se fût roulé par terre, frappé de terreur subite, et il eût pleuré tout haut pour la honteuse histoire de sa vie, qu'il laissait derrière lui.

Il n'avait jamais répandu de larmes qu'une seule fois depuis son enfance, et encore ces larmes étaient-elles des gouttes brû-

lantes de rage et de honte, de fureur et de vengeance, pour l'anéantissement du plus grand projet de sa vie.

— J'irai à Doncastre ce soir, Hargraves, — dit-il à l'idiot, qui attendait avec respect le bon plaisir de son maître et le surveillait comme il l'avait surveillé toute la journée, à la dérobée, mais continuellement. — Je passerai la soirée à Doncastre, et… et… je verrai si je puis recueillir quelque chose sur les courses de septembre ; non qu'il y ait quelque chose qui en vaille la peine, parmi ce tas de je ne sais qui.

Puis il ajouta, avec un mépris non déguisé pour les écuries si chères du pauvre John :

— Y a-t-il ici une voiture, une carriole quelconque que je puisse conduire ?

Hargraves répondit qu'il y avait une victoria qui était réservée pour Mellish, et un gig à la disposition des domestiques supérieurs lorsqu'ils voulaient aller à Doncastre, ainsi qu'un char à bancs couvert que les garçons emmenaient à la ville tous les jours pour les provisions nécessaires à la maison.

— Très-bien, — répondit Conyers ; — cours aux écuries et dis à l'un des garçons d'atteler le meilleur poney à la victoria, de l'amener ici, et de marcher droit.

— Mais personne autre que M. Mellish ne se sert de cette voiture, — hasarda l'idiot avec un accent de frayeur.

— Qu'est-ce que c'est, chien de poltron ? — s'écria l'entraîneur d'un ton de mépris. Je m'en servirai ce soir, entends-tu ? Le diable emporte son insolence ! Dois-je être humilié par lui ? C'est sa charmante femme qui le rend si orgueilleux, n'est-ce pas ? Que

le diable !… À qui appartenait l'argent qui a servi à acheter le char à bancs ? À Aurora Floyd, sans doute ; et je ne dois point m'en servir, parce que c'est le plaisir de mon seigneur de promener sa dame dans cette voiture sacrée. Écoute ici, idiot sans cervelle, et comprends-moi, si c'est possible ! cria Conyers dans un soudain état d'exaspération qui empourpra sa jolie figure et illumina ses yeux indolents d'un feu nouveau. Écoute ici, Hargraves ; si ce n'était que j'ai pieds et poings liés, et si je n'avais été dupe de la ruse d'une femme, je pourrais fumer ma pipe dans cette propriété et dans une plus belle encore aujourd'hui.

Il désignait du doigt le toit à pignons et les croisées éclairées par le soleil couchant que l'on apercevait au loin entre les arbres.

— M. John Mellish !… — dit-il. — Si sa femme n'était pas une diablesse capable d'en revendre à l'homme le plus habile de la chrétienté, je ne serais pas long à le faire chanter autrement. Va chercher la voiture ! — cria-t-il tout à coup en changeant de ton, — va la chercher, et vivement. J'ai peine à me contenir quand je parle de tout ceci. J'ai peine à me maîtriser quand je pense que j'ai été si près d'avoir un demi-million, — murmura-t-il entre ses dents.

Il sortit au grand air, s'éventant avec les bords de son large chapeau d'été, et essuyant la sueur de son front.

— Dépêche-toi ! — cria-t-il avec colère en s'adressant à son serviteur indécis, qui avait entendu toutes les paroles de la conversation animée de son maître, et qui à présent même le surveillait avec plus d'attention qu'auparavant. — Dépêche-toi, animal, te dis-je. Je ne te donne point cinq shillings par semaine

pour me regarder. Amène la voiture. Je me suis donné la fièvre, et il n'y a qu'une course qui puisse me remettre à présent.

L'idiot s'échappa de toute la vitesse de ses jambes. On ne l'avait jamais vu courir de sa vie ; bien au contraire, il avait une allure lente et oblique qui ressemblait plutôt à la marche d'un reptile qu'à celle ordinaire à ses semblables.

Conyers arpentait de long en large la petite pelouse qui se trouvait en face de la loge du nord. La colère qui avait empourpré son visage subsistait, et il exhalait son impatience en exclamations furieuses.

— Deux mille livres ! — murmurait-il, — quel pauvre denier. Deux mille ! Pas même l'intérêt d'une année de l'argent que j'aurais dû avoir… argent que j'aurais eu, si…

Il s'arrêta subitement et murmura comme un juron entre ses dents, tout en hachant le gazon du bout de sa canne avec une colère visible. Il est dur, lorsque nous repassons notre mauvaise chance et que nous nous disputons avec notre destin, de nous apercevoir, en remontant à la source, que la cause première de cette mauvaise chance provient de notre faute. C'est ce motif qui fit que Conyers s'arrêta à réfléchir sur son infortune, et proféra un juron ; c'est pourquoi il écoutait avec impatience s'il n'entendait point le bruit des roues de la voiture.

L'idiot parut enfin, conduisant le cheval par la bride. Il n'avait pas osé monter dans le véhicule sacré, et il considérait avec étonnement Conyers qui retournait les coussins de drap marron et les arrangeait pour ses aises et son bien-être. Ni le brillant vernis brun des panneaux, ni la couronne écarlate, ni les ornements reluisants des harnais, ni les accessoires si habilement finis du lé-

ger véhicule ne provoquèrent un mot d'admiration de la part de Conyers. Il monta avec autant de légèreté que le lui permettait sa jambe boiteuse, et, prenant les rênes des mains de Steeve, il alluma son cigare avant de partir.

— Tu n'as pas besoin de m'attendre ce soir, — dit-il en roulant sur la route poudreuse ; — je rentrerai tard.

Hargraves ferma bruyamment la grille de fer derrière son nouveau maître.

— C'est ce que je ferai, cependant, — murmura-t-il en regardant entre les barreaux la voiture qui ne paraissait plus que comme un point noir dans un blanc nuage de poussière ; — je veillerai quand même. Vous rentrerez ivre, je parie. (Le comté d'York est tellement un pays de courses et de paris, qu'un simple paysan qui n'a jamais risqué six pence dans tout le cours de sa paisible existence dit : « Je parie, » quand un habitant de Londres dit : « Je pense. ») Vous rentrerez ivre, je parie. On revient généralement dans cet état de Doncastre, et j'entendrai encore quelque chose de votre conversation décousue. Oui… oui… — dit-il d'un ton lent et réfléchi, — c'est une conversation bien décousue et bien vague, je n'en puis encore comprendre ni queue ni tête, pas encore ; je crois bien comprendre tout, mais je ne puis rassembler cela ensemble, il y a quelque chose qui manque, et ce quelque chose m'empêche de rassembler le tout.

Il frotta sa tête garnie de rudes cheveux roux avec ses deux grosses mains maladroites, comme s'il eût voulu forcer un peu d'intelligence à entrer dans son cerveau.

— Deux mille livres, — répétait-il en retournant au cottage, — deux mille livres, c'est une forte somme ; mais c'est deux mille

livres que le gagnant ramasse à la grande course de Newmarket, et tous les nobles sont prêts à donner leurs oreilles pour cette somme. Des grands seigneurs se battent et se déchirent pour deux mille livres, il n'est donc pas étonnant qu'un pauvre diable comme moi y pense aussi un peu.

Il s'assit sur le pas de la porte de la loge pour fumer les bouts de cigare que son bienfaiteur lui avait jetés dans le courant de la journée ; mais il réfléchissait toujours sur le même sujet, et s'arrêtait quelquefois lors de l'extinction de son bout de cigare, et avant d'en allumer un autre, pour murmurer : « Deux mille livres… vingt fois cent livres… quarante fois cinquante livres… » avec un geste rempli d'onction après l'énonciation de cette somme, comme si c'eût été même un privilège de penser et de parler d'une pareille somme d'argent, et tout comme pourrait faire un amoureux en l'absence de son idole, en murmurant à la brise d'été le nom qu'il adore.

Les dernières lignes rougeâtres se fondirent dans le bleu des eaux enveloppées par les ombres ; mais l'idiot resta assis, continuant à fumer et à réfléchir jusqu'à ce que les étoiles se montrassent au firmament au-dessus de sa tête. Un peu après dix heures, il entendit un bruit de roues et des pas de chevaux sur la grande route ; et allant à la grille, il regarda entre les barreaux. Comme la voiture entrait avec vitesse par la porte du nord, il s'aperçut que c'était une des voitures de Mellish Park, que l'on avait envoyée à la station au-devant de John et de sa femme.

— Une visite bien courte à Londres, — murmura-t-il ; — je parie qu'elle a été chercher l'argent.

Les yeux avides du groom brillaient entre les barres de fer lors du passage de la voiture, comme s'il eût voulu traverser de son regard les massifs panneaux pour y découvrir ce qu'il venait d'appeler l'argent. Il se figurait que deux mille livres faisaient un énorme tas d'argent, et qu'Aurora l'avait apporté dans un coffre ou dans un paquet qu'il pourrait apercevoir par la portière.

— Je parierais qu'elle est allée chercher l'argent, — répéta-t-il en regagnant la porte de la loge.

Il se rassit sur le seuil de la porte, il reprit ses bouts de cigare et ses réflexions, se frottant souvent la tête, quelquefois avec une main, quelquefois avec les deux, comme pour forcer à y entrer un sens qui manquait à sa pauvre cervelle. Quelquefois il soupirait de fatigue, comme s'il eût été tout le temps occupé à deviner une énigme difficile, et qu'il eût été sur le point d'y renoncer.

Ce fut longtemps après minuit que Conyers rentra, assez abîmé par l'eau-de-vie et la poussière. Il culbuta par-dessus l'idiot, qui était encore assis à la porte, puis jura après Hargraves parce qu'il se trouvait sur son chemin.

— A'ns r'm'n' l'vtr al l'c'r'c, — dit Conyers, parlant une langue entièrement composée de consonnes, — t'qc'n's't ps lng.

Par ce discours un peu obscur, il donnait à entendre à l'idiot qu'il devait ramener sans retard la voiture dans les écuries.

Hargraves obéit aux ordres de son maître, et conduisant le cheval à son écurie au milieu du calme de la nuit, il rencontra un garçon de fort mauvaise humeur, une lanterne à la main, attendant à la porte de l'écurie, et peu disposé à causer, si ce n'est pour faire cette remarque, qu'il espérait bien que le nouvel entraîneur

n'allait point jouer à ce jeu toutes les nuits, et qu'il espérait aussi que la jument que l'on élevait pour les courses n'avait pas été maltraitée.

Tous les chevaux de Mellish paraissaient avoir été élevés pour les courses et avoir perdu graduellement l'espoir d'être les vainqueurs du Derby, des Oaks, de la Chester Cup, du Great Ebor, des Yorkshire Stakes, du Saint-Léger et de la Doncastre Cup, sans parler des plus minimes rencontres, telles que Northumberland Plates, Liverpool Autumn Cups et Curragh Handicaps, où ils n'avaient eu que défaites et mécomptes, à leur honte journalière. Il n'y avait pas jusqu'au chariot qui allait chercher les provisions d'épicerie qui ne fût traîné par un animal aux jambes minces, étroit de poitrine et haut d'épaules, appelé Yorkshire Childers, et acheté tout jeune un prix très-élevé par le pauvre John.

Conyers ronflait dans sa petite chambre à coucher, lorsque Hargraves revint à la loge. L'idiot examina curieusement ce beau visage abruti par la boisson et cette tête élégante posée sur l'oreiller chiffonné, dans une de ces affreuses positions que l'ivresse choisit toujours pour se reposer. Steeve se frotta la tête plus fort que jamais, tout en regardant le profil régulier de son maître, ses lèvres rouges à demi entr'ouvertes, la bordure de ses cils noirs se détachant sur ses joues empourprées.

— Peut-être aurais-je pu être bon à quelque chose si j'eusse été comme vous, — dit-il d'un ton de sauvage mélancolie. — Je n'aurais pas été honteux de moi-même. Je ne me serais pas caché dans des coins obscurs… Et penser que je ne suis point comme tout le monde ! Quelle affreuse honte de n'être point comme eux ! Si je l'avais été je n'aurais pas eu de motif pour me cacher des autres jeunes gens, personne ne m'aurait dit de me déranger

du chemin, comme un vilain chien, ainsi que vous me l'avez dit ce matin : soyez maudit ! La vie est douce pour vous.

Caliban dut regarder ainsi Prospero, le cœur gonflé de haine et d'envie, avant de retourner à son infime besogne : de laver la vaisselle et de récurer les plats.

Hargraves montra le poing au dormeur lorsqu'il eut fini de parler, puis se baissa pour ramasser les effets de l'entraîneur maculés par la poussière et épars sur le plancher.

— Je suppose qu'il va me falloir brosser ceci avant de me coucher, — murmura-t-il, — afin que mon seigneur trouve le tout prêt lorsqu'il se réveillera demain matin.

Il prit les vêtements sur son bras et la lumière dans sa main, puis descendit dans la chambre d'en bas, où il trouva une brosse et se mit à l'ouvrage avec activité, s'entourant d'un nuage de poussière comme un de ces horribles génies arabes sur le point de se transformer en un prince charmant.

Il s'arrêta tout à coup de brosser et chiffonna le gilet entre ses mains.

— Il y a un papier ! — s'écria-t-il ; — un papier cousu entre étoffe et doublure !

Il omit l'article devant chacun de ces substantifs, comme c'est l'habitude de ces paysans lorsqu'ils sont émus.

— Un bout de papier ! — répéta-t-il, — entre étoffe et doublure ! Je vais découdre le gilet et voir ce que c'est !

Il tira son couteau de sa poche, décousit avec soin une portion de la couture du gilet, et en tira un morceau de papier plié en

double, d'une grandeur raisonnable, assez épais, en partie imprimé, en partie écrit.

Il s'appuya près de la lumière, ses coudes sur la table, et lut le contenu de ce papier lentement et laborieusement, suivant chaque mot avec son doigt épais, quelquefois s'arrêtant très-longtemps sur une syllabe, quelquefois relisant une demi-ligne ou environ, mais suivant continuellement les mots avec son doigt.

Lorsqu'il fut parvenu au dernier mot, il partit d'un grand éclat de rire, comme s'il venait de deviner une énigme fort difficile et qui l'avait tracassé toute la soirée.

— Je sais tout maintenant, — dit-il ; — je puis tout rassembler à présent, ses paroles… et les siennes… et l'argent. Je puis tout rassembler et tout comprendre. Elle va lui donner les deux mille livres pour qu'il s'en aille et ne dise rien de tout ceci.

Il replia le papier, le replaça avec soin dans sa cachette entre l'étoffe et la doublure du gilet, puis fouilla dans sa vaste poche, en retira un portefeuille en cuir horriblement gras, dans lequel, parmi toutes sortes de fatras, se trouvaient des aiguilles et un écheveau de fil noir embrouillé. Alors, se baissant au-dessus de la lumière, il se mit à coudre tranquillement la couture qu'il avait ouverte avec assez d'adresse et de propreté, en dépit de l'air gauche de son énorme personne.

22

Conyers déjeunait dans sa chambre le lendemain de sa visite à Doncastre, et Hargraves le servait ; il lui préparait une tasse de café, et endurait sa mauvaise humeur avec cette patience qui semblait être le partage de ce bossu à voix sourde.

L'entraîneur refusa le café, demanda une pipe et se mit à fumer, humant par intervalles le parfum que les roses et les chèvrefeuilles répandaient dans sa chambre. Le soleil éclairait les lis roses et bleus peints qui s'entrelaçaient en monstruosités horticulturales sur le papier à bon marché dont les murs étaient ornés.

L'idiot brossa les souliers de son maître, les mit au soleil, lava la vaisselle du déjeuner, balaya le pas de la porte ; puis il s'assit pour ruminer, les coudes sur ses genoux et les doigts enfouis dans sa rude chevelure rousse. Le silence de cette matinée d'été n'était troublé que par l'étourdissant bourdonnement des insectes dans le bois et la chute accidentelle d'une feuille prématurément flétrie.

L'humeur de Conyers n'avait rien gagné à la nuit de débauche qu'il avait passée à Doncastre. Qui sait les plaisirs qu'il avait trouvés dans ces rues désertes, cette place du Marché où l'herbe croît, où les étals sont vides dans cette laide construction hermétiquement fermée qui a l'air d'une prison si on la voit de trois de ses côtés, et d'une chapelle si on la voit du quatrième, et qui, pendant les courses de septembre, s'éclaire tout à coup et devient des plus bruyantes. De grandes affiches collées sur ses murailles gigantesques, et imprimées en bleu, annonçaient M. et M Charles Mathews, ou M. et M Charles Kean, pour cinq soirées seulement. De plaisir normal dans la ville de Doncastre, entre ces deux

époques de l'année, les courses du printemps et les courses d'automne, il n'y en a pas. Mais de divertissements d'un genre moins avouable, il doit y en avoir beaucoup, connus seulement de gens comme Conyers, pour qui l'allée la plus sinueuse est une route agréable tant qu'elle conduit directement ou indirectement au dieu du joueur : l'argent.

Quoi qu'il en soit, Conyers présentait tous les symptômes d'un homme qui, selon l'expression populaire, « s'en est donné. » Ses yeux étaient ternes et vitreux, sa langue brûlante et épaisse, et énormément trop large pour sa bouche en feu ; sa main était si tremblante qu'il eût été difficile, en le voyant devant son miroir le rasoir à la main, de dire s'il cherchait à se suicider, ou bien s'il voulait tout simplement se faire la barbe. Sa tête lourde lui semblait avoir été transformée en une boîte de plomb toute remplie de bourdonnements. Et, après avoir terminé sa toilette, il n'en tint aucun compte, et se jeta tout habillé sur le lit qu'il venait de quitter, victime de ce dérangement biliaire qui suit inévitablement une absorption exagérée d'alcool et de liqueurs fermentées.

— Un verre de vin du Rhin, — dit-il, — ou même du chablis de troisième qualité qu'on sert à table d'hôte, me rafraîchirait un peu ; mais on ne peut absolument rien avoir que de l'eau-de-vie dans cette abominable maison.

Il appela l'idiot et lui ordonna de lui préparer un grog froid et léger.

Conyers avala le frais et transparent liquide, et se rejeta sur son lit avec un soupir de soulagement. Il savait qu'il aurait encore soif cinq minutes plus tard, et que le répit ne pouvait être de longue durée, mais toujours était-ce du répit.

— Sont-ils de retour ? — demanda-t-il.

— Qui ?

— M. et M Mellish ! — répondit l'entraîneur furieux ; — de qui veux-tu donc que je m'inquiète ? Sont-ils rentrés hier soir, pendant que j'étais absent ?

L'idiot répondit à son maître qu'il avait vu une des voitures passer la grille un peu après dix heures, la veille au soir, et qu'il supposait qu'elle portait M. et M Mellish.

— Alors, tu feras bien d'aller t'en assurer au château, — dit Conyers, — je tiens à le savoir.

— Aller au château ?

— Oui, poltron, lâche, vil coquin ! Supposes-tu que M Mellish veuille te manger ?

— Je ne suppose rien de la sorte, — répondit timidement l'idiot ; — mais je préfèrerais ne pas y aller.

— Mais je te dis que j'ai besoin de le savoir, — dit Conyers ; — j'ai besoin de savoir si M Mellish est chez elle, et ce qu'elle fait, et s'il y a du monde, et tout ce qui la concerne enfin. Comprends-tu ?

— Oui, c'est assez facile à comprendre, mais c'est joliment difficile à exécuter, — répliqua Hargraves. — Comment voulez-vous que j'apprenne tout cela ? qui me le dira ?

— Est-ce que je le sais, moi ? — s'écria l'entraîneur impatienté, car la lourde stupidité d'Hargraves jetait le bouillant Conyers dans une colère fiévreuse ; — le sais-je ? Ne vois-tu pas que je

suis trop malade pour bouger de mon lit ? J'irais moi-même si je pouvais. Et ne peux-tu faire ce que je te dis sans me donner des raisons aussi stupides pour me rendre fou ?

Hargraves murmura quelques excuses inintelligibles, et s'esquiva au plus vite. Les beaux yeux de Conyers le suivirent avec un froncement de sourcils. Ce n'est pas un état agréable que celui qui succède à une nuit de débauche et d'ivresse ; et l'entraîneur était furieux contre lui-même de la faiblesse qui l'avait poussé à Doncastre la veille, et il était porté à passer sa colère sur les autres.

Il se commet bien des injustices dans le monde, et les femmes de chambre sont souvent exposées à souffrir des folies de leurs maîtresses. Il est très-probable que l'Abigaïl française de Clara Vere de Vere aura, pour expier la mort du jeune Laurence, beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur de milady, sans compter le nombre de fois qu'il lui faudra défaire et refaire les corsets qui eussent parfaitement habillé Sa Seigneurie dans tout autre état d'esprit que celui qu'engendrent les remords d'une conscience tourmentée. La hideuse blessure qui rougit la gorge de Laurence, pour ne point parler des calomnies cruelles qui circulèrent après l'enquête, suffira pour rendre la vie presque insupportable à la pauvre et timide gouvernante qui fait l'éducation des plus jeunes sœurs de lady Clara ; et les jeunes sœurs elles-mêmes, et maman, et papa, et les jeunes confidentes de milady, et même ses adorateurs les plus fiers, tous ont leur part dans l'expiation de la faute de milady. Car elle ne veut pas, ou elle ne peut pas, avouer simplement qu'elle a été coupable, et se retirer du monde pour faire sa propre expiation et opérer sa rédemption. Donc, elle rejette sur le dos des autres le fardeau de ses fautes, et en fait ainsi sup-

porter la première phase à ses filles d'atour, aussi surprises que désappointées.

Le négociant de la Cité qui fait une mauvaise spéculation, les adeptes du turf que leurs infortunes tiennent éloignés du Tattersall un jour de règlement, peuvent faire supporter à d'innocentes femmes et à de charmants enfants le poids de leurs fautes : ce sont eux qui souffriront de leurs folies. Papa continue à fumer ses cabanas à quatre pence et demi l'un, ou son léger tabac de Turquie à neuf shillings la livre ; il dîne toujours au Sceptre et à la Couronne pendant les chaleurs de l'été, quand les abeilles dorment dans les fleurs à Morden College, et lorsque les foins odoriférants sont tout fraîchement fauchés au-delà de Blackheath. Mais maman est obligée de porter des robes de soie passées ou de les faire teindre, selon les circonstances, et les enfants seront privés des distractions promises, des parties de plaisir, des excursions sur les hautes falaises bordées d'un sable d'or qui s'étendent au loin et que caresse le vaste Océan, toujours changeant, lui, et cependant toujours fidèle. Et non-seulement maman et les petits, mais d'autres mères aussi et d'autres petits enfants doivent aider à supporter le poids énorme de la peine qu'ont méritée les iniquités du délinquant. Le boulanger a pu compter recevoir la somme si longtemps due, et peut-être a-t-il projeté d'offrir une robe à sa femme et une partie de plaisir à ses enfants, dont l'argent attendu devait payer les frais ; et l'honnête commerçant, aigri par l'ennui d'être obligé de désappointer ceux qu'il aime, se montrera sans doute dur envers eux par-dessus le marché, et même privera de sa sortie du dimanche la ménagère qui prépare son modeste dîner de chaque jour. Les suites de la mauvaise action d'un seul homme passent ainsi par des canaux invisibles qu'il ignore et qu'il ne soupçonne même pas. L'acte de

folie ou la faute continue son œuvre fatale, quand celui qui l'a commise a depuis longtemps oublié sa mauvaise action. Qui peut dire où et quand s'arrêtent les suites de la faute d'un seul homme ? La semence du péché ne se perd pas, elle germe et finit toujours par porter son fruit. Ce n'est pas une racine commune. C'est un germe qui s'étend de toutes parts, dont la sève se répand sous terre, invisible à l'œil de l'homme, et dont aucun pouvoir humain ne peut calculer les fatales conséquences. Si Louis XV eût été un honnête homme, ni la terreur, ni le sang, ni la misère, ni la honte n'eussent assombri la France. Si Ève eût rejeté le bruit fatal, nous serions peut-être aujourd'hui dans le paradis.

Conyers, à la façon du genre humain, reportait son spleen sur la seule personne qu'il eût sous la main, et il éprouvait une sorte de soulagement à charger l'idiot d'une commission qu'il lui coûtait de remplir, et à rendre son serviteur aussi malheureux qu'il l'était lui-même.

— La tête me tourne comme si j'étais à bord d'un bateau à vapeur, — disait-il en s'allongeant sur son lit étroit, — et ma main tremble au point que je ne puis tenir ma pipe pour la bourrer. Je suis dans un bel état pour avoir un entretien avec elle. Comme si tout ce que je puis faire, quand j'ai toute ma raison, n'était pas de lui tenir tête, et rien de plus.

Il jeta de côté sa pipe à moitié remplie, et tourna sa tête alourdie sur son oreiller. La chaleur du soleil et le bourdonnement des insectes le tourmentaient. Une grosse mouche bleue tournoyait en bourdonnant entre les rideaux du lit ; une mouche qui semblait être le génie du delirium tremens lui-même ; mais l'entraîneur était trop malade pour faire autre chose que jurer après son bourreau ailé.

Il fut réveillé de son demi-assoupissement par la voix aiguë d'un petit garçon d'écurie qui appelait d'en bas. D'un ton furieux, il cria à l'enfant de monter et de lui dire ce qu'il voulait. L'enfant venait de la part de Mellish, qui désirait voir l'entraîneur immédiatement.

— M. Mellish ! — se dit Conyers en lui-même. — Dis à ton maître que je suis trop malade pour y aller. Tu peux dire que tu m'as trouvé au lit.

Le garçon partit avec ces instructions, et Conyers revint à ses pensées, qui semblaient ne lui être rien moins qu'agréables.

Boire des liqueurs spiritueuses et jouer aux cartes dans le taproom d'un cabaret est sans doute une délicieuse occupation, et qui deviendrait même « élyséenne, » si l'on pouvait toujours boire des liqueurs et jouer aux cartes. Mais, de même que le plus beau des tableaux de Raphaël ou de Rubens n'est qu'une toile salie par le temps si on le retourne, les plaisirs de ce monde ont leur envers, qui n'est généralement pas très-agréable, et quand on a joué et bu pendant des heures, il s'opère une certaine réaction, et le désagrément, le malaise qu'on éprouve, sont plus que les équivalents des plaisirs qu'on a goûtés. Conyers tournait et retournait sa tête brûlante sur un oreiller qui semblait plus brûlant encore, et il voyait la vie tout autrement qu'il l'avait expliquée, pas plus tard que la veille, à ses compagnons, dans l'arrière-salle du Lion et l'Agneau, à Doncastre.

— J'aurais voulu ne mettre que sur le Saint-Léger, — dit-il, — et je voulais tirer plein mon chapeau d'argent de Conjuror ; car si ce qu'on dit à Richmond est vrai, il est sûr de gagner. Mais il n'y a

pas à revenir quand une fois milady s'est mis quelque chose dans la tête. C'est à prendre ou à laisser, oui ou non, et dépêchez-vous.

Conyers embellit son discours de deux ou trois épithètes assez communes parmi les gens au milieu desquels il avait vécu, mais qu'il ne me sied pas de répéter ici. Ensuite il ferma les yeux et s'assoupit. Ce n'était ni la veille ni le sommeil, mais une sorte de torpeur s'était emparée de lui ; il lui semblait que sa tête pesait cent livres, et qu'elle l'entraînait à travers l'oreiller dans un abîme sans fond.

Pendant que l'entraîneur demeurait engourdi dans ce demi-sommeil, Hargraves traversait lentement et à contre-cœur le bois pour gagner la muraille invisible, point duquel il se promettait de reconnaître les lieux.

La façade irrégulière de la vieille maison se trouvait en face de lui, de l'autre côté de la pelouse, semée çà et là de corbeilles aux vives couleurs, de rustiques troncs de chênes rabougris supportant de pesantes grappes de géraniums écarlates qu'enflammaient les rayons du soleil, d'arcades treillagées chargées de roses grimpantes de toutes les variétés, depuis le rosé le plus pâle jusqu'au grenat le plus foncé, et de groupes d'arbustes rares, dont chaque feuille était riche en beauté et en vigueur.

L'idiot, dans la demi-obscurité de son âme, possédait un léger rayon de cette lumière qui manquait totalement à Conyers. Il sentait quand les choses étaient belles. Les lignes rompues de la façade du château couvert de lierre, gothique ici, là plus moderne, lui plaisaient en quelque sorte. Les feuilles de roses éparpillées sur la pelouse, les ombres capricieuses des arbres sur le gazon, le chant de l'alouette, trop paresseuse pour s'envoler et

contente d'errer de buisson en buisson, le bouillonnement d'une cascade lointaine, formaient un langage dont il ne comprenait que quelques syllabes par-ci par-là, mais qui cependant n'était pas un langage sans signification pour lui comme pour l'entraîneur, à l'esprit duquel Holborn Hill eût donné la même idée du sublime que les sentiers vierges de la Jungfrau. L'idiot s'apercevait vaguement que Mellish Park était beau, et il n'en ressentait que plus de haine contre la personne dont l'influence l'avait chassé de son ancienne demeure.

La façade de la maison était au midi, et par cette chaleur accablante les jalousies étaient toutes fermées. Hargraves cherchait des yeux son vieil ennemi Bow-wow, qui, selon toute probabilité, devait être couché sur le perron du vestibule, mais il ne voyait nulle part trace de la présence du chien. La porte du vestibule était fermée, et les persiennes ombragées par les bouquets de roses et de clématites qui abritaient la chambre de Mellish étaient également closes. L'idiot fit le tour du mur qui entourait la pelouse jusqu'à une autre grille qui ouvrait tout près de la chambre de John. Cet endroit se trouvait si complétement ombragé par un groupe de hêtres, qu'il formait un point d'observation parfaitement sûr. Cette grille avait été laissée entr'ouverte par Mellish lui-même, très-probablement parce que ce gentleman avait l'heureuse habitude de toujours oublier de fermer les portes qu'il ouvrait ; et l'idiot, s'enhardissant du calme qui régnait autour de la maison, s'aventura dans le jardin, et s'avança avec précaution jusqu'aux jalousies fermées, devant les fenêtres de l'appartement de Mellish. On aurait pu comparer sa démarche à celle d'un misérable chien sans race se risquant à portée d'ouïe de la nichée d'un mâtin.

Le mâtin était absent en cette occasion, car une des persiennes était ouverte, et quand Hargraves risqua un prudent coup d'œil dans la chambre, il éprouva une vive satisfaction en la trouvant vide. Le fauteuil de John était reculé à quelque distance de la table, sur laquelle on voyait des boîtes à pistolets et des revolvers se chargeant par la culasse. Ces armes, deux ou trois foulards, un morceau de peau de chamois et un flacon annonçaient que Mellish avait occupé sa matinée à inspecter et à nettoyer les armes à feu qui formaient le principal ornement de son cabinet.

Il avait coutume de commencer cette opération avec de grands préparatifs et de refuser avec mépris toute assistance, de se mettre en moins d'une demi-heure dans un état de transpiration violente, puis d'envoyer finalement un de ses domestiques pour remettre les choses à leur place.

L'idiot jetait un coup d'œil d'envie sur la superbe collection de fusils et de pistolets ; il avait cet amour inné de ces choses qui semble être implanté dans tous les cœurs, quelle que soit la situation ou la profession de l'individu. Il avait une fois amassé de l'argent pour acheter un fusil ; mais quand il eut amassé les trente-cinq shillings demandés par un certain brocanteur de Doncastre pour une carabine d'ancien modèle qui n'était guère moins pesante qu'un petit canon, le courage lui avait manqué et il n'avait pu se résoudre à se séparer des précieuses pièces de monnaie dont le contact seul lui causait un ravissement extrême ; il n'avait pu se résoudre à se débarrasser d'une pareille somme d'argent en faveur du brocanteur de Doncastre, même pour satisfaire le plus cher désir de son cœur ; et comme le marchand refusait d'en accepter le payement par à-compte hebdomadaire de six pence, Stephen avait été obligé de se passer de fusil et d'espérer

qu'un jour ou l'autre Mellish récompenserait ses services par le don de quelque pièce réformée de Forsythe ou de Manton. Mais il ne fallait plus espérer ce bonheur maintenant. Une dynastie nouvelle régnait à Mellish Park ; une reine aux noires prunelles qui le haïssait lui avait défendu de souiller son domaine de son pied profane. Il sentit qu'il courait un péril passager sur le seuil de ce sanctuaire, que pendant son long service à Mellish Park il avait toujours regardé comme le vrai temple du beau ; mais la vue d'armes à feu sur la table exerça sur lui une attraction magnétique, et il entr'ouvrit un peu plus la persienne, puis se glissa à l'intérieur. Alors, ému, tremblant d'émotion, il se laissa tomber sur le fauteuil de Mellish, et se mit à toucher ces précieux instruments de guerre (contre les perdrix et les faisans) et à les tourner et retourner dans sa grosse main calleuse.

Si charmants que fussent les fusils, et si agréable qu'il fût d'épauler une des carabines et de coucher en joue un faisan imaginaire, les pistolets offraient encore plus d'attrait ; car, avec eux, il ne pouvait s'empêcher de viser (au figuré) ses ennemis : quelquefois Conyers, qui l'avait bafoué, rudoyé, et qui lui avait rendu si amer le pain de la Mellish ; mais toujours avec une certaine dureté dans l'expression du visage qui promettait peu de pitié si l'arme eût été chargée et son ennemi à portée.

Il y avait un pistolet, petit et apparemment un pistolet dépareillé, car il ne put trouver l'autre, qui le séduisit tout particulièrement. Ce pistolet était joli comme un joujou de femme, et assez petit pour tenir dans la poche d'une dame ; mais le chien s'abattit sur la cheminée, quand Steeve pressa la détente, avec un petit bruit sec qui ne présageait rien de bon.

— Quand on pense qu'une petite chose comme cela pourrait tuer un gros homme comme vous, — dit Hargraves avec un signe de la tête dans la direction de la loge du nord.

Il tenait encore ce pistolet à la main, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et Aurora parut sur le seuil.

Elle parlait en ouvrant la porte, avant même de pénétrer dans la chambre.

— Cher John, — dit-elle, — M Powell demande si le Colonel Maddison dîne ici aujourd'hui avec les Lofthouses ?

Un frisson la fit reculer, et un tremblement l'agita des pieds à la tête, quand ses yeux rencontrèrent le visage détesté de l'idiot au lieu du regard aimé de John.

Malgré la fatigue et l'agitation qu'elle avait endurées pendant ces quelques derniers jours, elle n'avait pas l'air malade. Ses yeux brillaient d'un éclat surnaturel, et une animation fiévreuse colorait ses joues. Ses mouvements, toujours impétueux, étaient, ce jour-là, impatients et saccadés, comme si son corps eût été chargé d'une dose formidable d'électricité, au point qu'il semblait à chaque instant qu'un orage terrible allait éclater.

— Vous ici !... — s'écria-t-elle.

Dans son embarras, l'idiot ne savait que répondre pour excuser sa présence. Il ôta sa vieille casquette en peau de loutre, et la roula dans ses grosses mains ; mais il se borna à ces seuls témoignages de respect pour la femme de son ancien maître.

— Qui vous a envoyé ici ? — demanda M Mellish ; — je croyais qu'on vous avait défendu de reparaître dans ce château... dans

l'habitation, du moins, ajouta-t-elle, et ses joues se coloraient du rouge de l'indignation, — puisqu'il plaît à M. Conyers de vous garder chez lui. Qui vous a envoyé ici ?

— Lui, — répondit Hargraves d'un ton bourru en indiquant avec un mouvement de la tête la maison de l'entraîneur.

— James Conyers ?

— Oui.

— Que veut-il ici, alors ?

— Il m'a dit de venir jusqu'au château pour voir si vous et le maître étiez de retour.

— Alors, vous pouvez partir et lui annoncer que nous sommes rentrés, — dit-elle d'un ton méprisant, — et que s'il avait attendu un peu plus longtemps, il n'aurait pas eu la peine d'envoyer ses espions près de moi.

L'idiot, sentant que ces paroles contenaient pour lui l'ordre de se retirer, gagna la porte à reculons, sans perdre du regard les fouets et les cravaches rangés au-dessus de la cheminée. M Mellish aurait pu avoir la fantaisie de lui cingler les épaules, s'il avait eu l'audace de l'offenser.

— Attendez, — dit-elle brusquement. — Puisque vous êtes ici, vous pouvez vous charger d'un message ou d'un mot d'écrit, — ajouta-t-elle avec un air de dédain, comme si elle ne pouvait se résoudre à donner le nom de lettre à une communication entre elle et Conyers. — Oui, vous pouvez porter quelques lignes à votre maître. Attendez pendant que je vais écrire.

Elle fit de la main un geste impérieux qui voulait dire clairement :

— N'approchez pas davantage : vous êtes trop ignoble pour qu'on vous souffre autrement qu'à distance.

Et elle s'assit à la table de John.

Elle griffonna deux lignes avec une plume d'oie sur un morceau de papier qu'elle plia sans donner à l'encre le temps de sécher. Elle chercha une enveloppe parmi les monceaux de papiers, livres, notes, reçus, imprimés et autres, épars sur la table de son mari, et en ayant trouvé une, non sans peine, elle y introduisit le papier plié, en humectant le côté gommé, et la tendit à Hargraves, qui n'avait cessé de l'épier d'un regard avide de pénétrer cette nouvelle phase du mystère.

— Cette enveloppe contient-elle les deux mille livres ? — se demanda-t-il. — Non, assurément. Une pareille somme doit former une énorme pile d'or ou d'argent, une montagne de pièces brillantes.

Quelquefois, il lui était arrivé de voir des billets et des banknotes entre les mains de Langley, l'entraîneur, et il s'était demandé comment il se faisait que tant d'argent fût représenté par d'aussi minces morceaux de papier.

— J'aimerais mieux l'avoir en or, — pensait-il ; — si c'était à moi, j'aimerais mieux l'avoir en or et en argent.

Il ne fut pas fâché de se trouver sain et sauf hors de portée des fouets de M Mellish, et dès qu'il atteignit l'épais couvert, il se mit à examiner le papier qu'on lui avait confié.

M Mellish avait généreusement humecté le côté adhérent de l'enveloppe, ainsi qu'il peut arriver quand on est pressé ; la conséquence de ce manque de soin fut que la gomme était encore assez humide pour que Hargraves pût facilement ouvrir l'enveloppe sans la déchirer. Il jeta un regard de précaution autour de lui, pour bien s'assurer qu'on ne l'observait pas, et il en retira la feuille de papier. Ce qu'elle contenait n'était guère fait pour le payer de sa peine ; ce n'était que ces quelques mots griffonnés à la hâte par Aurora :

« Trouvez-vous à l'extrémité méridionale du bois, près du tourniquet, entre huit heures et demie et neuf heures. »

L'idiot fit une légère grimace en prenant connaissance de cette communication.

— C'est une écriture joliment difficile à déchiffrer, tout de même, — dit-il en achevant sa tâche. — Pourquoi ces gens riches n'écrivent-ils pas comme Ned Tiller du Lion Rouge ?... c'est comme de l'imprimerie. Et puis ça se lit mieux, et c'est plus joli à regarder.

Il referma l'enveloppe, la pressant avec son pouce crasseux pour la faire adhérer plus solidement, et n'ajouta rien par là à l'apparence de la missive.

— C'est un de ces godelureaux qui ne regardent à rien, se dit-il en retournant la lettre sous ses yeux ; — il ne songera pas à s'assurer si elle a été ouverte. Ce qu'elle contient ne valait guère la peine qu'on l'ouvrît ; mais peut-être est-il bon de savoir cela tout de même.

Aussitôt qu'Hargraves eut disparu par la porte-fenêtre, Aurora se prépara à sortir pour se mettre à la recherche de son mari.

Elle fut arrêtée sur le seuil par M Powel, qui s'y tenait debout ; son insipide visage exprimait cette patience respectueuse et soumise des gens salariés.

— Est-ce que le Colonel Maddison dîne ici, ma chère madame Mellish ? demanda-t-elle d'une voix aigre-douce, et cependant avec une certaine impatience de savoir, qui faisait croire que sa vie, ou tout au moins sa tranquillité d'esprit dépendait de la réponse. Je désire le savoir, car, bien entendu, il faudra changer le poisson, et peut-être ferions-nous bien d'avoir du mulligatawnay ou tout au moins un plat de curry parmi les entrées ; ces anciens officiers de l'Inde sont si…

— Je ne sais pas, — répondit Aurora d'un ton poli. — Étiez-vous depuis longtemps à la porte quand je suis sortie, madame Powell ?

— Oh ! non, — répondit la veuve, — j'arrivais. Ne m'avez-vous pas entendue frapper ?

— Non… — dit Aurora. — Vous n'avez pas frappé, n'est-ce pas ?

M Mellish mit entre les deux phrases un intervalle peu rassurant.

— Oh ! si, deux fois, — répondit M Powell avec autant d'empressement qu'en exigeait la politesse, — j'ai frappé deux fois ; mais vous paraissiez si préoccupée, que…

— Je ne vous ai pas entendue, — interrompit Aurora ; il faudrait frapper un peu plus fort si vous voulez qu'on vous entende, madame Powell. Je suis venue ici pour chercher John et je reste pour mettre de l'ordre dans ses armes. Quel homme sans soin ! il laisse toujours traîner ces choses-là.

— Voulez-vous que je vous aide, chère madame Mellish ?

— Oh ! non, merci.

— Mais permettez-moi, je vous prie. J'aime tant les armes à feu en vérité, il y a bien peu de chose dans l'art ou dans la nature qui, sainement considéré, ne soit pas…

— Vous feriez mieux de chercher M. Mellish et de vous assurer si le Colonel dîne ici, madame Powell, c'est mon avis, interrompit Aurora en fermant les boîtes à pistolets et les remettant à leurs places habituelles.

— Oh ! si vous désirez être seule, certainement, — dit la veuve en jetant un regard furtif sur Aurora penchée sur les revolvers.

Puis elle sortit sans bruit.

— À qui parlait-elle ? — se demanda M Powell ; — j'entendais sa voix, mais non celle de l'autre personne. C'était sans doute M. Mellish ; et cependant il n'est généralement pas aussi tranquille.

Elle s'arrêta pour regarder par une fenêtre du corridor et trouva la solution du problème qu'elle cherchait, dans la pesante personne de l'idiot qui s'éloignait dans la direction de la loge de l'entraîneur. Les facultés de M Powell étaient en vérité par trop culti-

vées, et sa vue s'étendait, en réalité comme au figuré, beaucoup plus loin que celle de la plupart des autres personnes.

Elle ne put trouver Mellish nulle part dans la maison, et en questionnant plusieurs domestiques, elle apprit qu'il était allé voir l'entraîneur, qu'une indisposition retenait au lit.

— En vérité ! — dit la veuve ; — alors je crois que je ferai bien d'aller moi-même jusqu'à l'habitation de l'entraîneur pour voir M. Mellish, et lui demander si décidément le Colonel dîne ici.

Elle se munit d'une ombrelle, et elle prit la direction de la loge de l'entraîneur, marchant plus vite qu'il ne convient par une brûlante journée de juillet.

— Si je puis arriver avant Hargraves, — pensa-t-elle, — je pourrai savoir pourquoi il est venu au château.

La veuve arriva bien avant Hargraves, qui s'était arrêté, comme nous l'avons vu, sous le feuillage du sentier couvert, pour déchiffrer le griffonnage d'Aurora. Elle trouva Mellish assis avec l'entraîneur dans le petit salon du cottage ; ils s'entretenaient des changements à apporter à l'écurie ; le maître parlait avec une grande animation, le valet écoutait avec une nonchalance où il y avait un certain air d'indifférence, pour ne pas dire de mépris, à l'égard des chevaux de courses du pauvre John. Conyers, en entendant la voix de son maître, dans la petite pièce du rez-de-chaussée, s'était levé, avait passé un paletot poussiéreux et une paire de pantoufles, afin de descendre écouter ce que Mellish avait à lui dire.

— Je suis fâché d'apprendre que vous êtes malade, Conyers, — dit John de sa voix forte et fraîche, dont chaque note était pour

ainsi dire empreinte de vigueur et de santé ; — comme vous n'étiez pas assez remis pour venir au château, j'ai pensé que je ferais tout aussi bien de venir ici causer d'affaires avec vous. Je voudrais savoir si nous ferions bien de retirer Monte Cristo de son engagement d'York, et si vous pensez qu'il serait sage de laisser Northern Dutchman tenter le Great Ebor. Hein ? qu'en dites-vous ?

Les paroles de Mellish vibraient dans cette petite chambre et faisaient frissonner l'entraîneur. Conyers avait toute la maussade susceptibilité qui sied à un homme d'une position supérieure à la sienne. Y a-t-il donc du mérite à paraître supérieur à sa position ? Je m'étonne qu'on se vante pour ainsi dire de n'être pas apte à certains emplois honnêtes, à certains travaux rudes, mais où l'on peut arriver à mieux. Dans les fables, les fleurs qui veulent passer pour des arbres s'en trouvent toujours fort mal. C'est peut-être qu'on ne peut rien faire sans se plaindre. Il n'y a aucune objection, je suppose, à ce qu'elles deviennent arbres, si elles le peuvent ; mais la grande objection, cause de leurs récriminations, c'est qu'elles ne le peuvent pas. Pour le fils du simple avocat corse qui se fit Empereur des Français, le monde n'a que des sympathies ; mais pour le pauvre Louis-Philippe, qui abandonna son trône au premier choc qui dérangea son équilibre, il en a eu très-peu, je le crains. Est-il juste d'en vouloir au monde parce qu'il sacrifie au succès ? Le succès n'est-il pas en quelque sorte l'empreinte de la divinité ? Le contentement de soi-même peut tromper l'ignorant quelque temps ; mais quand le bruit cesse, nous éventrons le tambour, et nous nous apercevons que c'était le vide qui faisait le son. Conyers éprouvait une satisfaction personnelle à déclarer qu'il suivait un chemin indigne de ses pas ; mais comme il n'avait jamais tenté de se rapprocher d'un pouce de la

grande route de la vie, il y a quelque raison de supposer qu'il avait une manière de voir toute particulière. Mellish et son entraîneur s'occupaient encore des écuries quand M Powell arriva à la loge. Elle s'arrêta quelques minutes sous le porche rustique, attendant qu'ils cessassent de parler. Elle était trop bien élevée pour interrompre Mellish pendant qu'il causait, et il y avait des chances pour qu'elle entendît quelque chose si elle patientait un peu. Il était impossible de voir un contraste plus grand que celui qui existait entre ces deux hommes. John, bien taillé, les épaules larges, les cheveux courts, un peu crépus, relevés sur son front haut et carré ; ses grands yeux bleus, rayonnant honnêtement sur tout ce qu'ils regardaient ; ses amples vêtements gris, propres et bien faits ; son linge dans toute la fraîcheur de la toilette du matin ; tout dans sa personne s'harmonisait par la grâce facile, naturelle à l'homme qui est né gentleman, et que jamais ni les belles choses à prix réduits que peut vendre Moses, ni toutes les absurdités coûteuses que peut acheter Tittlebat Titmouse ne procureront au parvenu vulgaire. L'entraîneur était plus beau que son maître, comme l'Antinoüs grec est plus beau que les jeunes squires substantiellement chaussés et amplement couverts que nous représentent les dessins de Millais ; aussi beau que peut l'être cette glaise humaine modelée d'après les types les plus purs de la beauté positive ; mais en dehors de cette beauté il n'y avait en lui rien que de vulgaire et de malpropre. Sa chemise souillée et froissée, ses cheveux négligés et mal peignés, son menton non rasé, bleui par une barbe de deux jours, et sur lequel on voyait encore les traces des liqueurs absorbées dans la nuit ; ses mains sales, supportant un menton plus sale encore, et ses coudes sortant par les manches trouées de sa veste malpropre ; c'est dans cet appareil peu séduisant qu'il se tenait accoudé sur une table

dans une attitude insolente d'indifférence. Ses traits n'exprimaient rien que le mécontentement de son sort et le mépris pour l'opinion des autres. Toutes les homélies qu'on pourrait prêcher sur le thème banal de la beauté et de son peu de valeur en elle-même, ne produiraient jamais un effet plus puissant que cette preuve muette présentée par Conyers tel qu'il était en ce moment. La beauté est-elle donc si peu de chose ? se serait-on demandé à la vue de l'entraîneur et de son maître. Il vaut mieux être propre, bien vêtu et convenable, que de posséder un profil académique et avoir sur le dos du linge de huit jours.

Trouvant peu d'intérêt à la conversation de Mellish, M Powell fit connaître sa présence, et, une fois encore, répéta la très-importante question.

— Le colonel Maddison dîne-t-il à la maison ?

— Oui, — répondit John, — le vieux camarade n'y manquera certes pas. Qu'on nous donne force curry, riz bouilli et gingembre, en un mot toutes ces horribles choses dont vivent les officiers de l'armée des Indes. Avez-vous vu Lolly ?

Mellish mit son chapeau, donna une dernière instruction à l'entraîneur et sortit.

— Avez-vous vu Lolly ? demanda-t-il encore une fois.

— Oui, oui, — répliqua M Powell, — je l'ai laissée il y a fort peu de temps dans votre cabinet ; elle avait causé avec ce singulier individu que l'on nomme Hargraves, je crois.

— Causé avec Hargraves ? — s'écria John — et dans mon cabinet ? Mais on a défendu à cet homme de franchir le seuil de la maison, et M Mellish ne peut pas le voir. Ne vous souvenez-vous

pas du jour où il avait battu son chien, vous savez ? Lolly le… avait ses nerfs, — ajouta Mellish, se reprenant pour substituer un mot à un autre.

— Oh ! oui, je me rappelle cette… circonstance malheureuse, parfaitement, — répliqua M Powell d'un ton qui, en dépit de son affabilité apparente, disait assez que l'escapade d'Aurora n'était pas chose à oublier.

— Il n'est donc guère probable, vous le voyez, que Lolly causât avec cet homme. Vous avez dû vous tromper, madame Powell.

La veuve se prit à sourire en levant les sourcils, et secouant doucement la tête avec un geste qui semblait dire : « Me suis-je jamais trompée ? »

— Non, non, mon cher monsieur Mellish, — dit-elle avec un air de conviction. — Il n'y a pas eu d'erreur de ma part. M Mellish causait avec l'individu en question ; mais vous savez, c'est une sorte de domestique pour M. Conyers, et M Mellish peut avoir eu à faire porter quelque message à M. Conyers.

— Un message pour lui ! — s'écria John d'une voix sourde, s'arrêtant tout à coup, et fichant sa canne dans le sol par un mouvement de colère non contenue. — Quel message pouvait-elle avoir pour lui ? Qu'a-t-elle besoin de messagers entre elle et lui ?

M Powell rayonnait, une faible lueur jaune illumina ses yeux pâles, à la vue de la fureur de Mellish.

— Ça vient !… ça vient !… ça vient !… — criait son cœur envieux.

Et elle sentait que l'animation, la joie du triomphe colorait ses joues.

Mais bientôt Mellish retrouva du calme, il était furieux contre lui-même de ce moment de colère.

— Vais-je encore douter d'elle ? — pensait-il. — Ne sais-je donc pas assez toute la noblesse de son âme généreuse, que je suis prêt à croire aux moindres paroles et à m'effrayer de tout ?

Ils avaient fait une centaine de pas hors de la loge. John se retourna tout à coup irrésolu, comme s'il était tenté de revenir sur ses pas.

— Un message pour Conyers, — dit-il à M Powell ; — oui..., oui... assurément. Il est parfaitement naturel qu'elle lui envoie un message, car elle s'entend beaucoup mieux que moi à tout ce qui concerne l'écurie. C'est elle qui m'avait conseillé d'engager Cherrystone pour le Chester Cup ; je me suis entêté, et j'ai été roulé, comme je méritais de l'être, pour n'avoir pas voulu écouter ma chère femme.

Volontiers M Powell eût souffleté Mellish, si elle eût été assez grande pour atteindre son visage. Le fou, le fat, n'ouvrirait-il donc jamais les yeux pour voir la perte qu'il allait faire ?

— Vous êtes un excellent mari, monsieur Mellish, — dit-elle avec une douce mélancolie. Votre femme doit être heureuse ! — ajouta-t-elle avec un soupir qui disait clairement que M Mellish était malheureuse.

— Un excellent mari ! — s'écria John, — pas le quart de ce que je devrais être pour elle. Que puis-je faire pour lui prouver que je l'aime. Que puis-je faire ? Rien, si ce n'est la laisser faire tout ce

qu'elle voudra ; et combien cela me semble peu de chose ! Mais si elle voulait brûler cette maison, pour le seul plaisir de faire un feu de joie, ajouta-t-il en montrant le château où ses yeux bleus avaient vu la lumière pour la première fois, — j'y mettrais le feu moi-même, et comme elle je la regarderais brûler.

— Allez-vous retourner chez l'entraîneur ? — demanda tranquillement M Powell, sans faire la moindre attention à ce débordement d'enthousiasme marital.

Ils étaient, en effet, revenus sur leurs pas, et n'étaient qu'à peu de distance du petit jardin qui entourait la loge.

— Retourner ?... — dit John, — non... oui...

Comme il faisait cette réponse négative et affirmative à la fois, il avait levé les yeux et vu Hargraves franchir la petite porte du jardin. L'idiot avait pris le plus court chemin à travers le bois ; Mellish pressa le pas et suivit Hargraves jusqu'à la porte de la loge. Sur le seuil il s'arrêta. Le porche rustique était masqué par les branches de rosiers et de chèvrefeuilles, et John ne pouvait être aperçu de l'intérieur. Il ne se mit pas résolûment et de lui-même à écouter ; il attendit seulement quelques instants, se demandant ce qu'il allait faire. Pendant que durait cette indécision, il entendit l'entraîneur parler à son domestique.

— L'as-tu vue ? — demanda-t-il.

— Oui, je l'ai vue.

— Et elle t'a chargé d'une commission ?

— Non, elle m'a donné ceci.

— Une lettre ! — s'écria l'entraîneur avec empressement, — donne-la-moi.

Mellish entendit le bris de l'enveloppe, le froissement du papier, et sut que sa femme avait écrit à son valet. Il crispa sa vigoureuse main droite au point que les ongles pénétrèrent dans sa paume musculeuse ; puis, se tournant du côté de M Powell qui, debout tout près de lui, souriait doucereusement, comme elle eût souri à un tremblement de terre, à une révolution ou à toute autre calamité publique, sans en être le moins du monde émue, il dit tranquillement :

— Les ordres que donne M Mellish ne sauraient être inutiles ; je ne veux donc pas m'en mêler.

Disant ces mots, il s'éloigna de la loge en regardant tout droit devant lui, comme si l'étoile polaire toujours immobile de son cœur loyal le guidait à travers le dangereux océan du désespoir, et lui ordonnait de ne rien craindre.

— Madame Powell, — dit-il en se tournant assez brusquement au côté de la veuve, — je serais désolé de vous dire quelque chose qui pût vous offenser personnellement, c'est-à-dire comme à quelqu'un, habitant sous mon toit ; mais je considérerais comme une faveur que vous voulussiez bien être assez bonne pour vous souvenir que je ne veux recevoir aucun rapport au sujet des faits et gestes de ma femme, ni de vous, ni d'autres. Quoi que fasse M Mellish, elle le fait avec mon consentement et mon entière approbation. La femme de César ne doit pas être soupçonnée, et par Jupiter ! madame, vous me pardonnerez l'expression, la femme de John Mellish ne doit pas être espionnée.

— Espionner !… rapporter !… — s'écria M Powell en ouvrant les yeux aussi grands que la nature le permettait. — Mon cher monsieur Mellish, quand réellement je ne faisais que remarquer en passant, en réponse à une de vos questions, que je pensais que M Mellish avait…

— Oui ! oui, — répliqua John, — je comprends ; il y a plusieurs chemins qui mènent de cette maison à Doncastre ; on peut prendre à travers champs ou tourner par Harper's Common, c'est un chemin du diable qui fait bien des détours, mais on y arrive tout de même, vous savez cela, madame ; moi je préfère la grande route. Ce n'est peut-être pas la plus courte, mais c'est certainement la plus sûre.

Les coins de la lèvre inférieure de M Powell s'abaissèrent peut-être bien d'un pouce pendant que John faisait ces observations ; mais elle recouvra vivement son sourire habituel, et dit à Mellish qu'il s'exprimait d'une manière si étrange que c'est à peine si l'on pouvait le comprendre.

Mais John avait dit tout ce qu'il avait à dire, et il regagnait rapidement la maison.

Cette maison sur laquelle devait sitôt fondre la désolation ! sur laquelle planait déjà un malheur auquel, dans ses doutes les plus obscurs, dans ses craintes les plus poignantes, il n'avait jamais songé !

23

John se dirigea tout droit à son appartement pour chercher sa femme ; mais il trouva les armes remises à leur place, et le cabinet vide. La femme de chambre d'Aurora, fille assez piquante, sortit en sautillant de l'office, où le bruit des couteaux et des fourchettes annonçait qu'un dîner substantiel était en train de se préparer. Pour répondre aux questions de Mellish, elle lui dit que M Mellish s'était plainte d'un violent mal de tête, et qu'elle était allée dans sa chambre pour se reposer. John monta et s'avança avec précaution dans le corridor tapissé, dans la crainte que le bruit de ses pas n'interrompît le repos de sa femme. La porte de son cabinet de toilette était entr'ouverte ; il la poussa doucement et entra. Aurora était étendue sur un sofa, enveloppée dans une ample robe de chambre blanche, ses masses de cheveux d'ébène non retenues tombaient sur ses épaules en tresses onduleuses qui avaient l'air de couleuvres d'un noir de jais s'échappant de la tête de la pauvre Méduse pour se répandre dans les plis de ses vêtements. Dieu sait quel sommeil étrange M Mellish goûtait depuis de nombreuses nuits ; mais, par cette brûlante après-midi, elle était tombée dans un lourd assoupissement ; ses joues étaient colorées par la fièvre ; et une petite main placée sous sa tête était enfouie sous les masses en désordre de sa magnifique chevelure.

John se pencha sur elle avec un tendre sourire.

— Pauvre fille, — pensait-il ; — Dieu veuille qu'elle puisse dormir, en dépit des misérables secrets qui ont trouvé place entre nous. Bulstrode l'a quittée parce qu'il ne pouvait supporter ce que je souffre maintenant. Quel motif pouvait-il avoir pour douter d'elle ? Quel motif comparé à celui que j'ai eu il y a quinze

jours… l'autre soir… et ce matin ? Et pourtant… et pourtant j'ai confiance en elle, et plaise à Dieu que je ne change jamais !

Il s'assit sur une chaise basse à côté du sofa sur lequel dormait sa femme, et reposant sa tête sur son bras, il la regardait, pensait à elle, et priait pour elle, peut-être. Bientôt il s'endormit aussi lui-même, sa respiration bruyante formait comme une basse d'harmonie à celle plus régulière et moins bruyante d'Aurora. Il dormait et ronflait, ce vilain homme, à l'heure de son trouble, et se conduisait en tout d'une manière peu digne d'un héros. Mais ce n'est pas un héros. Il est fort et vigoureusement bâti, sa poitrine est belle et large, et sa santé robuste n'a rien de romanesque. Il n'y a pas plus de chances qu'il meure d'apoplexie que d'épuisement, ni qu'il se brise un vaisseau dans un moment d'intense émotion. Il dort avec calme, sous l'air chaud de juillet qui pénètre par les fenêtres entr'ouvertes et vient le ravir par son souffle embaumé, et il goûte en même temps le repos du corps et le repos de l'esprit. Pourtant, jusque dans son tranquille sommeil, il y a quelque chose de vague, une ombre flottante de souvenirs amers que le sommeil a chassés, qui oppresse sa poitrine d'un poids accablant dont il ne peut se débarrasser. Il dormit jusqu'au moment où une demi-douzaine de pendules et d'horloges eurent terminé leur carillon, c'est-à-dire eurent sonné cinq heures de l'après-midi. En s'éveillant, il tressaillit de voir que sa femme le regardait, Dieu sait avec quelle persistance. Dans ses yeux noirs on lisait une pensée solennelle, et sur son visage une animation étrange.

— Mon pauvre John, — dit-elle en penchant sa belle tête et posant son front brûlant sur sa main, — comme il faut que vous

soyez fatigué pour dormir si profondément au milieu du jour ! Il y a près d'une heure que je suis éveillée et que je vous regarde.

— Vous me regardiez, Lolly,... Pourquoi ?

— Je pensais, combien vous étiez bon pour moi. Ô John !... John !... Que pourrai-je jamais faire... Comment pourrai-je jamais compenser tout ce...

— Soyez heureuse, Aurora, — dit-il vivement, — et... et renvoyez cet homme.

— Je le ferai, John, il partira bientôt, cher. Ce soir !

— Quoi ?... cette lettre était donc pour le renvoyer ? — demanda Mellish.

— Vous savez que je lui ai écrit ?

— Oui, chère, c'était pour le renvoyer, n'est-ce pas... dites que c'était pour cela, Aurora. Donnez-lui tout l'argent que vous voudrez pour qu'il garde le secret qu'il a découvert, mais renvoyez-le, Lolly, renvoyez-le. Sa vue m'est odieuse. Renvoyez-le, Aurora, ou je le ferai moi-même.

Il se leva dans une agitation extrême, mais Aurora posa doucement sa main sur son bras.

— Laissez-moi faire, — dit-elle tranquillement. — Croyez que j'agirai pour le mieux. Pour le mieux, si du moins vous ne pouvez supporter l'idée de me perdre ; et vous ne le pourriez pas, n'est-ce pas, John ?

— Vous perdre !... Mon Dieu ! Aurora, pourquoi me dites-vous de ces choses-là ? Je ne consentirais pas à vous perdre, entendez-

vous, Lolly ?... entendez-vous, Lolly ? Je n'y consentirais jamais. Je vous suivrais à l'autre bout du monde, et que Dieu fasse miséricorde à ceux qui se seraient placés entre nous !

Ses dents serrées, l'éclat farouche de ses yeux, et la rigidité de sa bouche, donnaient à ses paroles une énergie que ma plume ne saurait rendre, quand bien même j'userais toutes les épithètes de la langue anglaise.

Aurora se leva, et réunissant tous ses cheveux elle en forma un rouleau qu'elle noua derrière sa tête, puis elle alla s'asseoir près de la fenêtre, et entr'ouvrit la persienne.

— Il y a du monde à dîner aujourd'hui, John ? — demanda-t-elle sans beaucoup d'attention.

— Oui, ma chère amie, les Lofthouse et le Colonel Maddison. Il est déjà beaucoup plus de cinq heures. Faut-il que je sonne pour votre tasse de thé habituelle.

— Oui, cher, et prenez-en avec moi si vous voulez.

Je crois bien qu'au fond de son cœur Mellish n'avait pas un goût bien prononcé pour les infusions de souchong et de poudre à canon que sa femme lui administrait ; mais il eût dîné avec de l'huile de foie de morue si elle avait présidé au festin, et il se fût efforcé de paraître enchanté, dans le seul but de lui être agréable, comme il affectait en ce moment de vider avec enthousiasme les tasses de thé que sa femme lui versait, dans la retraite sacrée de son cabinet de toilette.

M Powell entendit le bruit des cuillers et des tasses en porcelaine dite écaille d'œufs, quand elle passa devant la porte entr'ouverte pour gagner l'appartement qu'elle occupait. Elle éprouva

une fureur muette en pensant que l'amour et l'harmonie régnaient dans la chambre où le mari et la femme prenaient le thé.

Une heure plus tard, Aurora descendit au salon dans une merveilleuse robe de soie paille ornée de volumineux falbalas de dentelle noire. Ses cheveux étaient relevés sur son front par un diadème et retenus avec trois étoiles en diamant que John lui avait achetées rue de la Paix, et qui étaient ingénieusement montées sur des petits ressorts invisibles, ce qui les faisait trembler à chacun des mouvements de sa charmante tête. Vous trouverez peut-être qu'elle avait fait des frais de toilette trop considérables pour recevoir un vieil officier de l'armée des Indes et un clergyman de campagne et sa femme ; mais si elle préférait les beaux atours aux mises simples, ce n'était pas par coquetterie, mais cela provenait plutôt d'un amour inné de splendeur et de prodigalité, qui était un des côtés de sa nature expansive. On lui avait appris à toujours se rappeler qu'elle était M Floyd, la fille du banquier, et on lui avait appris en même temps à dépenser l'argent, comme si c'était une de ses obligations envers la société.

M Lofthouse était une gentille petite femme pâle avec des yeux couleur noisette. C'était la plus jeune fille du Colonel Maddison, et par sa naissance de beaucoup supérieure à cette pauvre M Mellish, qui, « vous savez, ma chère, n'était après tout que, etc., etc., » ainsi que le faisait remarquer Margaret Lofthouse à une de ses amies. Elle ne pouvait pas très-facilement oublier que son père était le frère cadet d'un baronnet, et s'était distingué d'une terrible manière en détruisant de nombreux Sikhs, dans l'extrême Orient, et elle trouvait qu'il était bien dur qu'Aurora possédât de si cruels avantages par l'insignifiant génie commercial de ses ancêtres de Glascow.

Mais comme il était impossible à des honnêtes gens de connaître Aurora sans l'aimer, M Lofthouse lui pardonnait de grand cœur ses cinquante mille livres, et la déclarait la plus charmante amie du monde entier ; tandis que M Mellish répondait généreusement à son affection et caressait la petite femme comme elle avait caressé Lucy, avec une condescendance superbe, et pourtant avec une affection semblable à celle que dut avoir Cléopâtre pour ses esclaves.

Le dîner se passa assez gaiement. Le Colonel faisait honneur aux hors-d'œuvre spécialement préparés pour lui, et chantait les louanges du chef de Mellish Park. M Lofthouse expliquait à Aurora le plan d'une nouvelle école que M Mellish allait faire construire pour la paroisse de son mari. Elle écoutait patiemment les détails assez fatigants, dont la cuisine, un vestiaire et une cheminée Tudor semblaient être les traits principaux. Elle avait déjà beaucoup entendu parler de ces sortes de choses, car il y avait à peine une église, un hospice, une maison-modèle, ou un asile pour les malheureux que la fille du banquier n'eût pas aidé à payer. Mais son cœur était assez vaste pour s'occuper de tout, et elle écoutait toujours patiemment ce qu'on lui disait, soit du vestiaire, de la cuisine ou de la cheminée Tudor. Si elle paraissait ce jour-là y prendre un peu moins d'intérêt qu'à l'ordinaire, Lofthouse ne put remarquer son inattention, car il lui semblait impossible que la conversation roulant sur un sujet comme celui-là ne fût pas intéressante. Rien n'est plus difficile que de faire comprendre aux gens que ce qu'ils affectionnent particulièrement vous est indifférent. Mellish ne pouvait croire que les entrées pour le Great Ebor n'eussent pas un grand intérêt pour Lofthouse, et le clergyman, de son côté, était parfaitement convaincu que les détails de son plan philanthropique pour la régénération

de sa paroisse procuraient un plaisir énorme à son hôte. Mais le maître de Mellish Park était silencieux, il demeurait immobile, son verre à la main, regardant par-dessus la table et la tête de Lofthouse les cimes dorées des arbres qui se dressaient entre la pelouse et la loge de l'entraîneur. Aurora, de l'extrémité de la table où elle était, vit ce triste regard, et une ombre obscurcit son visage, au moment où une résolution profondément enracinée dans son cœur s'affermissait encore davantage. Au dessert, elle demeura si longtemps les yeux fixés sur un abricot placé dans son assiette, et son front se rembrunissait si visiblement à chaque minute, que la pauvre M Lofthouse désespérait positivement de pouvoir lui lancer le coup d'œil significatif qui devait éviter la corvée d'entendre son père faire pour la trois centième fois le récit des chasses au tigre et au sanglier. Peut-être n'eût-elle jamais pu y parvenir, si M Powell n'avait pas, après un petit « hem ! » préparatoire, fait une observation à propos du soleil couchant.

La veuve de l'enseigne était une de ces femmes qui assurent qu'il y a une différence dans la longueur des journées entre le 23 et le 24 juin, qui continuent à faire la même observation jusqu'à l'arrivée du 21 décembre, et qui croient alors le moment venu de renverser les termes de leur proposition. Ce fut une remarque de ce genre qui fit sortir M Mellish de sa rêverie, et qui la fit se lever brusquement de table, oubliant le sourire de convention qu'elle devait à ses invités.

— Plus de huit heures ! — dit-elle ; — non, assurément, il n'est pas si tard.

— Mais oui, Lolly, — répondit Mellish en consultant sa montre, huit heures un quart.

— Vraiment je vous demande pardon, madame Lofthouse ; allons-nous passer au salon ?

— Oui, chère, oui, — répondit la femme du clergyman, — nous pourrons causer ensemble. Papa va boire trop de claret s'il raconte la chasse au tigre, — ajouta-t-elle confidentiellement et à voix basse. Priez votre cher mari de ne pas lui en verser trop souvent, ou il est sûr de souffrir demain de son foie et il dira que c'était à Lofthouse de le retenir, il dit toujours que c'est la faute de ce pauvre Réginald.

John jetait sur sa femme un regard inquiet. Comme il tenait la porte avec une main pendant que les trois dames traversaient le vestibule, il se mordit les lèvres en voyant la désagréable et sèche figure de M Powell qui effleurait presque l'épaule d'Aurora.

— Je crois cependant avoir parlé assez clairement ce matin, — pensa-t-il en fermant la porte et retournant auprès de ses amis.

Huit heures un quart, huit heures vingt minutes, huit heures vingt-cinq minutes passèrent. M Lofthouse était une assez forte pianiste, et jamais elle ne se sentait plus heureuse que lorsqu'elle interprétait Thalberg et Bénédict sur un excellent Collard et Collard. Il y avait autour de Doncastre des vieilles gens qui croyaient en Collard et Collard, et pour qui les mélodies obtenues sur ces grandes boîtes en bois de rose sans ornementation aucune, étaient un vrai régal. À huit heures vingt-sept minutes, M Lofthouse était au piano d'Aurora. Ce fut aux premières mesures d'un prélude avec six bémols, prélude pour l'exécution duquel il fallait tantôt passer la main gauche par-dessus la main droite, tantôt la main droite par-dessus la main gauche, et qui forçait le pouce à faire des exercices dans toutes sortes de positions, que

M Mellish sentit que les bémols suffiraient pour captiver toute l'attention de son amie.

Àl'extrémité du grand salon de Mellish Park, il y avait une toute petite pièce tendue d'une étoffe perse semée de naïfs boutons de rose et meublée de fauteuils et de tables en érable. Il n'y avait pas plus de cinq minutes que M Lofthouse était au piano, quand Aurora passa du salon dans cette petite pièce, ne laissant à son invitée d'autre compagnie que M Powell. Elle s'arrêta sur le seuil pour observer la veuve qui était assise près du piano, dans l'attitude du ravissement.

— Elle m'observe, — pensa Aurora, — bien que ses paupières rougies soient abaissées sur ses yeux et qu'elle semble considérer la bordure de son mouchoir de poche. Peut-être me voit-elle avec son nez ou son menton ? Que sais-je, moi ? Ses yeux sont partout ! Bah ! vais-je donc avoir peur d'elle, quand je n'ai jamais eu peur de lui ? Que craindrais-je ? si ce n'est… (sa tête, naguère hautaine et fière, prit une attitude plus modeste, et un triste sourire erra sur ses lèvres roses), si ce n'est de vous rendre malheureux, mon cher, mon excellent mari. Oui, — fit-elle en redressant soudain la tête, — mon loyal époux, l'époux qui n'a jamais manqué aux vœux du mariage, le plus noble des époux.

Rappelez-vous que j'écris ce qu'elle pensait et non ce qu'elle disait, car elle n'avait pas l'habitude de penser à haute voix.

Aurora prit un châle qu'elle avait déposé sur le divan, et le jeta légèrement sur sa tête, se voilant le visage d'un nuage de dentelle noire, à travers lequel ses diamants scintillaient comme les étoiles dans la nuit. On eût dit Hécate, à la voir debout sur le seuil de la porte-fenêtre, prête à exécuter un plan depuis long-

temps résolu dans son cœur. Quand l'horloge de l'église du village annonça neuf heures moins un quart, elle était encore là. Comme le dernier coup mourait dans l'air, elle consulta le ciel, et s'élança d'un pas rapide vers l'extrémité méridionale du bois qui bordait le parc.

24

Tandis qu'Aurora franchissait la porte, un homme attendait sur le perron conduisant au vestibule, où il discutait avec un des domestiques de Mellish ; le domestique répondait même avec une certaine arrogance et tenait le nouveau venu à distance avec l'indifférence méprisante d'un serviteur de bonne maison.

L'étranger était le Capitaine Samuel Prodder, qui, arrivé à Doncastre dans l'après-midi, avait dîné à l'auberge du Grand Cerf, et était venu à Mellish Park dans une carriole conduite par un garçon de l'établissement. La carriole et le garçon attendaient au bas du perron, et s'il eût manqué quelque chose pour décider du mépris du valet pour Prodder, outre son habit bleu, son col de chemise rabattu et sa montre d'argent, la carriole du Grand Cerf eût parfaitement comblé cette lacune.

— Oui, M Mellish est à la maison, — dit le personnage en livrée, après avoir examiné à loisir le Capitaine de navire, accompagnant son examen d'un air de raillerie qui commençait à exaspérer le pauvre Samuel, — mais elle est occupée.

— Mais peut-être laissera-t-elle son occupation un moment quand elle saura qui la demande, — répondit le Capitaine, plon-

geant sa main dans sa vaste poche. — Je suis sûr qu'elle changera d'avis quand vous lui aurez remis ce morceau de carton.

Il tendit au valet une carte, ou plutôt un carré de carton très-épais, où se trouvait son nom déguisé par les fioritures capricieuses du graveur, au point de ne pouvoir être déchiffré du premier coup. La carte portait l'adresse du Capitaine en même temps que son nom, et apprenait aux personnes qu'il connaissait qu'il était en partie propriétaire de la Nancy Jane, et que c'était à lui que devaient être faites toutes les consignations de marchandises, etc., etc.

Le valet prit la carte entre le pouce et l'index, puis l'examina minutieusement, comme si c'eût été une relique du moyen âge. Une lueur nouvelle se fit en lui quand il vit l'information concernant la Nancy Jane, et pour la première fois il regarda le Capitaine avec quelque nuance d'intérêt.

— Sont-ce des cigares dont vous voulez vous défaire ? — demanda-t-il ; — si c'est cela, vous pouvez venir jusqu'à l'office, et nous montrer les échantillons.

— Des cigares ! — s'écria Prodder. — Me prenez-vous pour un contrebandier, dites donc ?...

Ici suivit une de ces épithètes qui ont si bien cours en mer, et que le poli M. Chucks aimait à placer à la fin de ses phrases.

— Je suis l'oncle de votre maîtresse, du moins j'ai... j'ai connu sa mère quand elle n'était qu'une toute petite fille, ajouta-t-il avec une extrême confusion ; car il se rappelait combien sa profession l'avait tenu éloigné de M Mellish et de son fier époux ; ainsi donc, prenez ma carte et dépêchez-vous, n'est-ce pas ?

— Nous avons du monde à dîner, — fit le valet froidement, — et je ne sais pas si ces dames sont rentrées au salon ; mais si vous êtes le moins du monde parent de madame, je vais aller voir.

Le valet s'éloigna à pas lents, laissant le pauvre Samuel se mordre les ongles, tant il était vexé d'avoir laissé échapper la confidence relative à sa parenté.

— Ce manant, habillé comme l'était lord Nelson à bord de la Victory, va maintenant voir en elle la nièce d'un vieux Capitaine de vaisseau qui porte des denrées coloniales sur commission et ne sait pas retenir sa langue, pensa-t-il.

Le valet reparut pendant que Prodder se reprochait sa maladresse, et lui apprit qu'il n'avait trouvé M Mellish nulle part dans la maison.

— Qu'est-ce qui joue du piano alors ? demanda Prodder avec une certaine brusquerie.

— Oh ! c'est la femme du clergyman, — répondit le domestique avec mépris, une ci-devant gouvernante sans doute, car elle joue trop bien pour une vraie dame. Madame ne joue guère que des polkas ou des choses de ce genre-là. Bonsoir.

Il ferma les deux battants de la porte vitrée sur Prodder sans plus de cérémonie, et mit ainsi Samuel à la porte de la maison de sa nièce.

— Quand je songe que j'ai sauté à la corde et joué à cache-cache avec la mère de cette femme, — pensa le Capitaine, — et que son domestique me regarde de travers et me ferme la porte au nez !

C'était plus peiné que désappointé que le marin faisait cette remarque. Il n'avait guère espéré mieux. Il était tout naturel que les gens de sa nièce le bafouassent et le traitassent avec mépris. Qu'on le laisse approcher d'elle, qu'il puisse voir un moment l'enfant d'Éliza, et il était sûr de l'issue de cette rencontre.

— Je vais traverser le parc à pied, — dit-il à l'homme qui l'avait amené de Doncastre : — il y a de délicieuses allées sous les arbres. Vous pouvez regagner la route, et aller m'attendre au tourniquet que nous avons remarqué en venant.

Le cocher fit un signe, fouetta son vieux poney gris et se dirigea vers la grille du parc. Prodder suivait lentement et assez délibérément le chemin qu'il avait à parcourir. Le parc lui était étranger ; mais en venant, il avait admiré les éclaircies du bois laissant voir de verdoyants amphithéâtres plantés de chênes magnifiques dont les branches dessinaient de grandes ombres sur l'herbe, encore éclairée par ; les rayons du soleil couchant. Il avait contemplé avec l'étonnement du marin ces beautés du tranquille domaine, et s'était demandé s'il ne serait pas agréable pour un vieux loup de mer de finir ses jours au milieu de ce calme monotone des bois, loin du bruit de la tempête et de la voix terrible de l'Océan ; et dans son désappointement de ne pas voir Aurora, le Capitaine éprouvait une espèce de consolation à fouler l'herbe humide en se dirigeant du côté où, avec son instinct de marin, il savait que le tourniquet devait être situé.

Peut-être avait-il l'espoir de rencontrer sa nièce dans le parc. Le valet lui avait dit qu'elle n'était pas sortie, mais il n'était guère probable qu'elle quittât ses invités. Très-probablement elle se promenait dans le parc avec un ou plusieurs d'entre eux.

Les ombres des arbres s'épaississaient à mesure que Prodder approchait du bois. Mais on était à cette époque de l'année où il n'y a guère qu'une heure ou deux sur les vingt-quatre qui soient parfaitement noires ; et, bien que l'horloge du village sonnât neuf heures et demie quand le marin pénétra dans le bois, il put distinguer la silhouette de deux personnes qui s'avançaient de son côté de l'autre extrémité de la longue allée.

C'était la silhouette d'un homme et celle d'une femme ; la femme portait une robe de couleur claire qui se détachait dans l'ombre ; l'homme s'appuyait sur une canne et boitait d'une manière très-évidente.

— Est-ce ma nièce et un de ses invités ? — pensa le Capitaine ; — cela se peut. Je vais me ranger et les laisser passer.

Prodder se rangea sous les arbres à gauche de l'allée par laquelle les deux personnes approchaient, et il attendit patiemment qu'elles fussent assez près pour lui permettre de distinguer le visage de la femme. Cette femme était M Mellish ; elle marchait à la gauche de l'homme, et par conséquent était la plus rapprochée du Capitaine. Elle détournait la tête de son compagnon, comme par un geste de mépris et de défiance, bien qu'elle lui parlât en ce moment. Son visage, fier et dédaigneux, était parfaitement visible pour le marin à la lueur blafarde de la lune qui venait de se lever. Une faible ligne rouge derrière les noirs troncs des arbres indiquait l'endroit où le soleil avait disparu.

Prodder contemplait avec admiration le beau visage tourné de son côté. Il voyait ses yeux noirs, avec leur sombre profondeur, où l'on devinait la colère et le dédain ; il voyait aussi le scintillement des bijoux à travers le voile noir posé sur sa tête hautaine ;

il la voyait, et son cœur se glaçait à la vue de sa beauté éclairée par la lueur mystérieuse de la lune.

— On dirait le fantôme de ma sœur, — pensait-il, — venant à moi dans ce lieu solitaire et calme ; il est assez difficile de croire qu'elle est de chair et d'os.

Il se serait avancé, peut-être, et aurait interpellé sa nièce s'il n'eût pas été retenu par les paroles qu'elle prononça en passant près de lui, paroles qui brisaient péniblement son cœur, tant elles étaient empreintes de colère et d'amertume, de haine et de souffrance.

— Oui, je vous hais !... — disait-elle d'une voix claire qui semblait vibrer fortement dans l'ombre. — Je vous hais !... je vous hais !... je vous hais !...

Elle répétait ces dures paroles comme si elle eût trouvé à les prononcer un plaisir que dans son intraitable colère elle n'eût pas cherché à nier.

— Quelle autre parole attendez-vous de moi ? — s'écriait-elle avec un éclat de rire étouffé et plein de raillerie, qui exprimait d'une manière plus terrible un profond malheur et un indicible désespoir que ne l'eussent fait les sanglots de la femme. — Voudriez-vous donc que je vous aime, que je vous estime, ou même que je vous supporte ?

Ses paroles étaient entrecoupées de rapides soupirs nerveux, mais elle ne pleurait pas.

— Voudriez-vous donc m'entendre dire autre chose que ce que je vous dis ce soir ? Je vous hais, je vous abhorre, je vous considère comme la cause première de tous les chagrins que j'ai

connus, de toutes les larmes que j'ai versées, de toutes les humiliations que j'ai endurées, de toutes les nuits d'insomnie, de toutes les journées de fatigue, de toutes les heures de désespoir que j'ai passées. Plus encore !... oui, mille, mille fois plus... je vous considère comme la première cause des malheurs de mon père. Oui... avant même la folie sans nom que j'eus de croire en vous... de penser que vous étiez Claude Melnotte, peut-être !... Maudit soit l'homme qui écrivit la pièce et l'acteur qui joua le rôle, s'il a aidé à faire de moi ce que j'étais quand je vous ai rencontré ! Je vous répète que je vous hais ! votre présence empoisonne ma demeure, votre ombre abhorrée trouble mon sommeil... non ! pas mon sommeil, car comment dormirais-je jamais, sachant que vous êtes là ?

Conyers, qui, apparemment, était fatigué de marcher, s'appuya contre un arbre pour écouter la fin de ce discours. Mais la fureur d'Aurora avait atteint ce point où toute conscience des choses extérieures disparaît devant la colère et la haine. Elle ne remarquait pas l'air indifférent de l'homme auquel elle parlait ; ses yeux étaient fixés droit devant elle, dans l'obscurité, sur l'endroit même où Prodder considérait l'unique enfant de sa sœur. Sa main impatiente déchirait la bordure de son châle. Avez-vous jamais vu une femme de cette nature en colère ? impétueuse, nerveuse, sensible, ardente ; chez ces femmes, la colère est une folie, courte, Dieu merci ! qui se dépense en mots cruels et blessants, en déchirements de dentelles et de rubans, sans quoi le coroner aurait à siéger plus fréquemment qu'il ne le fait. Il est heureux pour le genre humain que des paroles acerbes satisfassent l'animosité de ceux qui s'en servent comme d'un poignard, et que nous puissions menacer de choses cruelles sans avoir l'intention de les exécuter, comme les petits enfants qui disent : « Je vais le

dire à votre mère ! » et les terribles critiques qui écrivent : « Je vais vous châtier dans l'Esprit du Temps, de Deeping, ou dans l'Athenæum, de Walton-sur-Naze. »

— Si vous allez en débiter longtemps comme ça, vous me permettrez au moins d'allumer un cigare ? — dit Conyers avec une insolence révoltante.

Aurora ne fit pas attention à cette calme impudence ; mais Prodder, serrant involontairement les poings, fit un pas en avant, et agita les feuilles des broussailles qu'il foulait aux pieds.

— Quel est ce bruit ? demanda l'entraîneur.

— Mon chien, peut-être, — répondit Aurora ; il m'a suivie.

— Que le diable l'emporte ! — balbutia Conyers avec son cigare à la bouche.

Il appuya une allumette contre l'écorce d'un arbre, et la lueur éclaira en plein sa belle figure.

— Un misérable ! — pensa Prodder ; — un coquin sans cœur, mais de bonne mine ! Que peut-il y avoir de commun entre ma nièce et lui ? Ce n'est pas son mari, assurément ; mais s'il n'est pas son mari, qui peut-il être ?

Le marin se grattait la tête, dans son embarras. Il était stupéfié par les paroles violentes d'Aurora, et il comprenait seulement qu'une grande infortune accablait sa nièce.

— Si je pensais qu'il lui eût fait la moindre injure, — se disait-il, — je l'arrangerais de telle façon que ses amis ne reconnaîtraient plus son beau visage, tant qu'il resterait un souffle de vie dans sa carcasse.

Conyers jeta l'allumette enflammée, et se mit à aspirer la fumée de son cigare. Il ne prenait pas la peine de l'ôter de sa bouche pour parler à Aurora, mais il parlait entre ses dents et fumait par intervalles.

— Peut-être serez-vous assez bonne pour en venir aux affaires, — dit-il, — quand vous serez un peu calmée. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Vous le savez aussi bien que moi, — répondit Aurora.

— Vous voulez que je quitte cette maison ?

— Oui, et pour toujours.

— Et que je me contente... de... ce... que... vous... me... donnerez ?

— Oui.

— Et si je refuse ?

Elle se retourna brusquement vers lui, en entendant cette question, et le regarda en silence pendant quelques instants.

— Et si je refuse ? — répéta-t-il toujours en fumant.

— Prenez garde à vous ! — dit-elle entre ses dents ; — voilà tout. Prenez garde à vous !

— Quoi ! vous me tueriez, n'est-ce pas ?

— Non, — répondit Aurora ; — mais je dirais tout, et j'aurais la tranquillité que j'aurais dû chercher il y a deux ans.

— Ah ! Ah !... Oui !... — dit Conyers, — ce serait une nouvelle bien agréable pour M. Mellish et pour notre pauvre papa, et un

joli scandale pour les journaux. J'ai dans l'idée de vous mettre à l'épreuve pour voir si vous oserez faire cela, madame.

Elle frappa du pied sur le gazon, déchira la dentelle qu'elle tenait à la main, et en jeta les débris au vent ; mais elle ne lui répondit pas.

— Vous voudriez bien me poignarder ou me faire sauter la cervelle, ou m'étrangler, pendant que je suis là, n'est-ce pas, convenez-en, — fit l'entraîneur en riant.

— Oh ! oui, — s'écria Aurora.

Elle rejeta sa tête en arrière avec un mouvement de magnifique dédain.

— Pourquoi donc est-ce que je perds mon temps à vous parler ? — dit-elle. — Mes paroles les plus injurieuses ne peuvent blesser une nature comme la vôtre. Mon mépris ne vous est pas plus pénible qu'il ne le serait à la plus hideuse des créatures qui rampent autour de l'étang.

L'entraîneur ôta son cigare de sa bouche, et en dégagea la cendre avec le petit doigt.

— Non, — dit-il avec un sourire méprisant, — je n'ai pas la peau très-sensible ; et, par-dessus le marché, je suis habitué à ces sortes de choses. Mais si, comme je vous le faisais observer tout à l'heure, nous parlions d'affaires, nous n'y arrivons guère vite.

En ce moment, Prodder, qui s'était approché dans son désir extrême d'étrangler l'interlocuteur de sa nièce, heurta son chapeau aux branches de l'arbre sous lequel il était.

Il n'y avait pas à se méprendre cette fois sur la cause du bruit. L'entraîneur tressaillit, et s'élança vers la cachette du Capitaine.

— On nous écoute, dit-il ; cette fois, j'en suis certain… c'est ce chien d'Hargraves, sans doute. C'est un traître, j'en suis sûr.

Conyers s'adossa à l'arbre derrière lequel se tenait le marin, et agita sa canne dans l'herbe sans pouvoir réussir à rencontrer les jambes de l'écouteur.

— Si cet imbécile s'avise de m'espionner, — s'écria l'entraîneur hors de lui, il fera bien de ne pas tomber sous ma griffe, ou je l'en ferai souvenir.

— Ne vous ai-je pas dit que mon chien m'avait suivie ? — dit Aurora d'un ton dédaigneux.

Un léger bruit se fit entendre dans l'herbe de l'autre côté de l'allée et à quelque distance de l'endroit où se cachait le marin.

— Ça, c'est votre chien, si vous voulez, — dit l'entraîneur ; mais par ici c'était un homme. Allons un peu plus loin, et finissons cette affaire ; il est plus de dix heures.

Conyers avait raison, l'horloge de l'église avait sonné dix heures quelques minutes auparavant ; mais Aurora n'y avait pas pris garde. Le bruit s'était perdu au milieu des voix furieuses qui bourdonnaient dans sa poitrine. Elle plongeait en frémissant ses yeux dans l'obscurité que la lune jaune et pâle ne parvenait pas à rompre.

L'entraîneur s'éloignait en boitant ; Aurora marchait aussi, se tenant toujours aussi loin de lui que le permettait la largeur du chemin. Ils étaient hors de portée de l'ouïe et même de la vue

quand le Capitaine fut assez remis de sa stupéfaction pour réfléchir avec un peu de calme à tout ce qui venait de se passer.

— J'aurais dû l'assommer, — se dit-il enfin, — qu'il soit ou non son mari. J'aurais dû l'assommer, et je l'eusse fait, ajouta à sa manière le Capitaine, si ma nièce ne m'avait paru avoir passablement d'énergie elle-même, et savoir très-bien tirer de crânes bordées de dures paroles. Je trouverai mon couvre-chef si je puis, dit Prodder en cherchant son chapeau parmi les touffes de hautes herbes. Ensuite j'irai trouver mon homme au tourniquet pour lui dire de ne pas encore lever l'ancre. Il va se demander ce que je fais, mais je ne veux pas partir encore, je veux suivre ma nièce et ce malotru boiteux.

Le Capitaine retrouva son chapeau, et courut au tourniquet, où il trouva l'homme du Grand Cerf parfaitement endormi, la tête sur ses genoux, et les rênes à peine retenues dans ses mains. Le cheval, dont la tête disparaissait aux trois quarts dans un sac, paraissait dormir comme le cocher.

Le jeune homme s'éveilla au bruit que fit le tourniquet en tournant sur son pivot, et le Capitaine en marchant.

— Je ne monte pas à bord pour le moment, — dit Prodder ; je vais encore faire un tour dans le bois, la soirée est si belle. Je viens vous le dire pour que vous ne pensiez pas que je suis mort.

— Je le croyais presque, — répondit le cocher ; — vous avez été joliment longtemps !

— J'ai rencontré M. et M Mellish dans le bois, — dit le Capitaine, — et je me suis arrêté un moment pour les regarder. Elle

est un peu emportée, n'est-ce pas ? demanda Samuel avec une indifférence affectée.

Le garçon du Grand Cerf secoua la tête d'un air de doute.

— Je n'en sais rien, dit-il. Elle est très-aimée dans le pays, des pauvres gens comme des bourgeois. On dit qu'elle a donné des coups de cravache à un pauvre imbécile de garçon d'écurie qu'ils ont eu, parce qu'il avait maltraité son chien ; et c'est bien fait, ajouta le jeune homme d'un ton décidé ; ces crétins sont toujours vicieux.

Prodder ne paraissait pas ajouter grande foi à ce dernier renseignement. La pensée que l'enfant de sa sœur avait donné des coups de cravache à son groom ne l'enthousiasmait pas positivement. Cet incident vulgaire ne cadrait pas exactement avec l'idée qu'il se faisait de la belle et jeune héritière, jouant de tous les instruments et parlant une demi-douzaine de langues.

— Oui, — reprit le jeune cocher, on dit qu'elle lui a administré la correction en conscience, et que je sois damné si je n'en éprouve pas de l'admiration pour elle.

— Bien, bien ! — répondit Prodder d'un air préoccupé. — M. Mellish ne boite-t-il pas un peu ? — demanda-t-il après un moment de silence.

— M. Mellish ! — s'écria le cocher, que le bon Dieu vous bénisse, pas le moins du monde. M. Mellish est le plus bel homme que vous puissiez rencontrer dans ces parages et de beaucoup encore. Je le sais bien, moi qui l'ai vu si souvent venir chez nous, à l'époque des courses.

Le cœur du Capitaine éprouva une sorte de malaise en entendant ces mots. L'homme qu'il avait entendu se quereller avec sa nièce n'était donc pas son mari ! La querelle avait paru assez naturelle au marin, tant qu'il avait cru que la scène se passait entre mari et femme, mais considérée, d'un autre point de vue, elle faisait frémir son cœur peu sensible du reste, et pâlir les teintes très-accusées de sa face brûlée.

— Qui était-ce alors ? — se demandait-il ; — qui était l'homme auquel ma nièce parlait un tel langage… la nuit… seule… à un mille de sa maison ?

Avant qu'il eût trouvé une réponse à la question qu'il s'adressait et qui l'alarmait, la détonation d'un pistolet se fit entendre dans le bois, et trouva un écho sur les coteaux lointains.

Le cheval dressa ses oreilles, et fit quelques pas en avant ; le cocher fit entendre un sifflement sourd et prolongé.

— Des braconniers ! — dit-il. — Ce côté du bois fourmille de gibier ; et bien que M. Mellish menace toujours de les poursuivre, ils savent bien qu'il ne le fera jamais.

Le marin, fortement charpenté, doué de larges épaules, s'appuya tout tremblant au poteau du tourniquet.

Qu'avait dit sa nièce, il n'y avait qu'un quart d'heure, quand l'homme lui avait demandé si elle ne trouverait pas du plaisir à lui faire sauter la cervelle ?

— Laissez là votre cheval, — dit-il d'une voix étranglée ; — attachez-le à la barrière et venez avec moi. Si… si… ce sont des braconniers, nous les… nous les attraperons.

Le jeune homme enroula les rênes autour du poteau, quoiqu'il ne redoutât de la part du cheval gris du Grand Cerf aucune velléité de fuite. Les deux hommes entrèrent en courant dans le bois ; le Capitaine dirigeant la course du côté où sa fine oreille lui disait que le coup était parti.

La lune se levait lentement dans le ciel tranquille, mais il ne faisait pas trop clair sous le bois.

Le Capitaine s'arrêta près d'un kiosque rustique tombant en ruine, et enterré à demi sous les branchages entrelacés qui rampaient sur le chaume moisi et la charpente défoncée.

— C'est par ici qu'on a tiré, — dit le Capitaine, — à cent pas environ au nord du tourniquet. Je parierais ma tête que ce n'est pas loin de l'endroit où nous sommes.

Il promena ses yeux autour de lui. Il ne vit personne ; mais une armée entière aurait pu se cacher parmi les arbres qui entouraient le morceau de terre où s'élevait le kiosque. Il écoutait, la tête découverte et sa grosse main pressée fortement sur son cœur, comme pour en arrêter les battements tumultueux. Il écoutait attentivement, comme il l'avait fait souvent, sur une mer calme, pour saisir le moindre souffle du vent qui s'élevait ; mais il n'entendait rien, si ce n'est le coassement des grenouilles dans l'étang qui, comme on sait, n'était pas éloigné du kiosque…

— J'aurais juré que c'est d'ici qu'est parti le coup, — répétait-il. — Dieu veuille que ce soient des braconniers, mais je me sens comme un badaud de Londres à bord d'un steamer entre Bristol et Cork. Dieu, quel vieux fou je fais ! — murmura le Capitaine après avoir fait lentement le tour du kiosque pour se bien convaincre que personne n'y était caché. — On dirait que je n'ai

jamais entendu la détonation d'un demi-dé de poudre avant ce soir.

Il remit son chapeau et fit quelques pas en avant, sans cesser de regarder et d'écouter attentivement ; mais il avait l'esprit bien plus calme que lorsqu'il était rentré dans le bois.

Il s'arrêta tout à coup, cloué sur place par un bruit qui par lui-même, sans se relier à rien, a une influence mystérieuse et saisissante sur le cœur humain. Ce bruit était le hurlement d'un chien, un hurlement prolongé et monotone. Une sueur froide perla sur le front du marin. Ce bruit, qui faisait toujours naître la terreur dans son esprit superstitieux, était doublement terrible le soir.

— C'est signe de mort, — dit-il avec une sorte de gémissement. — Un chien ne hurle jamais comme cela quand il n'y a pas de mort.

Il tourna la tête et regarda dans l'obscurité. La lune éclairait vaguement l'étendue d'eau stagnante, et sur ses bords le Capitaine vit deux ombres qui se détachaient en noir sur l'atmosphère plus lumineuse : un corps étendu, tout près du bord de l'eau, et un gros chien qui, la tête levée vers le ciel, poussait des hurlements plaintifs.

Le pauvre Mellish était tenu, en sa qualité de maître de maison, de rester à table, de faire circuler le flacon de claret et d'écouter les récits des chasses au tigre et au sanglier du Colonel Maddison, tant qu'il plairait à l'officier indien de parler pour l'amusement de son ami et de son gendre. Il était heureux peut-être que le patient Lofthouse fût parfaitement au courant de toutes ces histoires et sût exactement à quel endroit de chacun de ces récits il fallait rire, de même que ceux où il fallait écouter avec

le plus d'attention et prendre une physionomie plus ou moins terrifiée, car Mellish ne formait qu'un pauvre auditoire ce jour-là. Il poussa le plateau d'amandes vers le Colonel, au moment où « la tigresse s'apprêtait à s'élancer, en se ramassant, pour ainsi dire, sur le rocher qui surplombait nos têtes, monsieur ; et, par Jupiter, Charles Maddison se sentait presque entre les griffes de son ennemie, monsieur, et pensait jamais étendre ses jambes sous cette table d'acajou, ou sous aucune autre, monsieur ; » et il fit manquer le plus bel effet de l'officier, en lui demandant du vin au beau milieu de sa meilleure plaisanterie.

Les tigres et les sangliers se confondaient dans l'esprit fatigué de Mellish. Il épiait le moment où, avec une apparence de décence, il pourrait passer au salon et savoir ce qu'Aurora faisait dans le demi-jour de cette soirée d'été. Quand la porte s'ouvrait pour laisser entrer de nouveaux flacons, il entendait le savant doigté de M Lofthouse, et se réjouissait à l'idée que sa femme était là bien tranquille à écouter ces sonates en mi-bémol, que la femme du recteur se plaisait à interpréter.

Les lampes furent apportées avant que les histoires du Colonel Maddison fussent finies ; et quand le sommelier de John vint demander si ces messieurs voulaient du café, l'officier indien répondit :

— Oh ! certainement, et aussi un cigare. On ne fume pas au salon, n'est-ce pas, John ? Grâce aux jupons et aux rideaux de soie, je pense ? Clara ne veut pas que je fume au presbytère, et le pauvre Lofthouse est obligé d'aller écrire ses sermons dans le kiosque ; car il ne peut écrire sans un cigare et sans un volume de Tillotson, ou de tout autre auteur de la même famille, qu'il pille à cœur joie… Eh bien ! Georges, qu'en dites-vous ? cria le facétieux

gentleman, en enfonçant ses vieux doigts boursoufflés dans les côtes de son gendre, et en renversant deux ou trois verres pour donner sans doute plus d'expression à sa lourde verbosité.

Comme tout cela semblait ennuyeux à Mellish ce soir-là ! Il se demandait comment se trouvaient ceux qui n'étaient tourmentés par aucun mystère ; ceux qui n'avaient pas comme lui un spectre domestique accroupi sous le manteau de leur cheminée. Il considérait la figure placide du recteur avec envie. On n'avait pas de secret pour lui. Une lutte perpétuelle ne déchirait pas son cœur ; chez lui, pas de doutes terribles qu'on ne pouvait parvenir à étouffer complétement ; pas de craintes vagues, incessantes et déraisonnables ; pas d'arguments muets sans cesse renaissants, plaidant tour à tour le pour et le contre, et arrivant toujours au même résultat. Que le ciel prenne en pitié ceux qui ont à souffrir en silence de semblables douleurs, de tels secrets désespoirs ! Nous voyons les faces souriantes de nos voisins et nous disons, dans l'amertume de notre cœur, qu'A. est bien heureux, et que B. ne peut pas être aussi endetté qu'on le dit ; que C. et sa gentille femme forment le couple le plus heureux que nous connaissions ; et demain B. sera dans la Gazette, à la colonne des faillites, et C. pleurera sur son foyer déshonoré, sur un groupe d'enfants sans mère, qui se demandent ce que leur maman a pu faire pour que leur père se désole ainsi. Ces luttes sont silencieuses, mais elles n'en sont pas moins des luttes. Nous tenons le renard emprisonné sous notre manteau, mais les dents de l'animal n'en sont pas moins aiguës, ni la douleur moins terrible à supporter ; un peu plus terrible peut-être parce que nous ne pouvons pas exhaler notre plainte. John laissa échapper un long soupir de soulagement quand l'officier de l'armée des Indes termina son troisième cigare, et déclara qu'il était prêt à aller rejoindre les dames. Les

lampes étaient allumées au salon, et les rideaux tirés sur les fenêtres, quand les trois gentlemen entrèrent. M Lofthouse dormait sur un canapé, un keepsake ouvert à ses pieds, et M Powell, pâle et éveillée, éveillée comme la douleur et la peine, comme la jalousie et la haine, comme tout ce qui est vorace et ne peut être apaisé, brodait de laborieuses monstruosités sur une légère mousseline.

Le Colonel se laissa lourdement tomber sur un fauteuil et s'abandonna tranquillement au repos. Lofthouse réveilla sa femme et la consulta sur la convenance qu'il y aurait à demander la voiture. Mellish promenait un regard inquiet autour du salon. Pour lui, il était désert. Le recteur et sa femme, l'officier indien et la veuve n'étaient que des spectres phosphorescents, des fantômes ; en un mot, ils n'étaient pas Aurora.

— Où est Lolly ? — demanda-t-il, interrogeant du regard M Lofthouse et la veuve, — où est ma femme ?

— Je ne sais réellement pas, — répondit M Powell d'un ton résolu et glacial. — Je n'ai pas espionné M Mellish.

Ces traits empoisonnés glissèrent sur la poitrine de John. Il n'y avait plus de place dans son cœur blessé pour ces infimes piqûres.

— Où est ma femme ? — s'écria-t-il avec fureur ; — vous devez savoir où elle est… Elle n'est pas ici… Est-elle montée ?… Est-elle dehors ?…

— J'ai lieu de croire, — répliqua la veuve avec plus de précision que de coutume, que M Mellish est quelque part dans les

jardins ; elle est sortie depuis que nous avons quitté la salle à manger.

La pendule de la cheminée sonna dix heures trois quarts lorsqu'elle cessa de parler, comme pour donner plus de poids à ses paroles et pour rappeler à Mellish combien il y avait de temps que sa femme était absente. John se mordit furieusement les lèvres et sortit aussitôt. Il allait chercher sa femme ; mais il fut arrêté au moment où il ouvrait la porte-fenêtre par un geste de la main de M Powell.

— Écoutez ! — dit-elle, — il est arrivé quelque chose, je le crains. Avez-vous entendu ce violent coup de sonnette ?

Mellish laissa retomber la porte et rentra au salon.

— C'est Aurora, il n'y a pas de doute, — dit-il ; — on l'a encore laissée dehors comme l'autre jour. Je vous prierai, madame Powell, d'éviter pareille chose à l'avenir. Réellement, il est bien étonnant que ma femme trouve la porte de sa maison fermée.

Il aurait pu en dire beaucoup plus long, mais il s'arrêta, pâle et hors d'haleine, au bruit du va-et-vient qui se faisait entendre dans le vestibule, et se précipita vers la porte. Il l'ouvrit et regarda ; M Povell, M. et M Lofthouse se pressaient derrière lui et regardaient par-dessus son épaule. Une demi-douzaine de valets s'empressaient autour d'un homme ayant l'apparence d'un marin, qui, nu-tête et les cheveux en désordre, disait en mots entrecoupés, à peine intelligibles, tant il était agité, qu'un meurtre venait d'être commis dans le bois.

25

L'homme à la tournure de marin qu'on voyait nu-tête au milieu du vestibule était le Capitaine Prodder. Les visages effarés des domestiques réunis autour de lui disaient, plus que les paroles qui s'échappaient avec difficulté de ses lèvres brûlantes, la nature des nouvelles qu'il apportait.

Mellish s'avança au milieu du vestibule avec un calme effrayant, et, écartant de son bras vigoureux le groupe de valets, comme un vent furieux sépare la vague gonflée et menaçante, il vint se placer en face de Prodder.

— Qui êtes-vous ? — demanda-t-il froidement, — et qui vous amène ici ?

L'officier indien avait été réveillé par le bruit et était sorti rouge et les cheveux hérissés pour prendre part à ce qui venait de se passer.

Il y a des plats à la sauce desquels tout le monde veut mettre la main. C'est une grande satisfaction, après qu'une convulsion sociale quelconque est passée, de pouvoir dire : « J'étais là quand la scène eut lieu, monsieur ; » ou bien : « J'étais aussi près de lui quand il reçut le coup que je le suis de vous en ce moment. » On est généralement porté à tirer vanité de ces étranges choses. Un vieux monsieur de Doncastre, en me montrant son appartement, me fit savoir avec une satisfaction évidente que William Palmer y avait logé.

Le Colonel Maddison poussa de côté sa fille et le mari de celle-ci pour pénétrer plus vite dans le vestibule.

— Allons, mon brave homme, — dit-il, répétant les paroles de John, — faites-nous savoir ce qui vous amène ici à une heure aussi indue.

Le marin ne fit pas une réponse directe à cette question. Il indiqua, en faisant un geste de la main par-dessus son épaule, l'endroit sombre dans le bois solitaire qui était aussi présent à sa pensée qu'il l'avait été à ses yeux un quart d'heure plus tôt.

— Un homme, — dit-il, — un homme… étendu au bord de l'eau… le cœur traversé d'une balle !…

— Est-il mort ? — demanda quelqu'un d'une voix sinistre.

Les voix et les questions se croisaient en tous sens dans ce moment de terreur, où tout le monde était frappé de surprise et d'horreur. Personne ne savait qui parlait, à l'exception des interrupteurs qui peut-être eux-mêmes ignoraient qu'ils eussent parlé.

— Est-il mort ? — demanda un de ces écouteurs avides.

— Raide mort.

— Un homme… tué dans le bois ! — s'écria Mellish. — Quel homme ?

— Excusez-moi, monsieur, — dit le vénérable sommelier, en touchant respectueusement du doigt l'épaule de son maître, — je pense, d'après ce que dit cet individu, que l'homme tué est le nouvel entraîneur monsieur… monsieur…

— Conyers ! — s'écria John, — Conyers !… Qui l'aurait tué ?

Cette question était faite d'une voix étouffée. Il était impossible à son visage de devenir plus pâle qu'il l'avait été au moment où il avait ouvert la porte du salon pour passer dans le vestibule ; mais un changement terrible, impossible à traduire par des mots, s'opéra en lui en entendant prononcer le nom de l'entraîneur.

Il demeura muet et immobile, rejetant ses cheveux de son front et Regardant vaguement autour de lui.

Le grave sommelier toucha une seconde fois l'épaule de son maître.

— Monsieur, — dit-il, voulant faire sortir Mellish du calme sombre et stupide dans lequel il était tombé : — excusez-moi, monsieur, mais si ma maîtresse venait à rentrer en ce moment et si elle apprenait tout cela, cela pourrait lui porter un coup. Ne vaudrait-il pas mieux…

— Oui, oui ! — s'écria Mellish, en relevant tout à coup la tête, comme réveillé de sa torpeur à la seule mention du nom de sa femme ! — oui ! que chacun de vous sorte du vestibule, — dit-il en s'adressant au groupe haletant des serviteurs. — Et vous, monsieur, — ajouta-t-il en se tournant du côté de Prodder, — venez avec moi.

Il se dirigea vers la salle à manger ; le marin le suivit, la tête toujours découverte, et ses traits exprimant toujours une sorte de demi-embarras.

— Ce n'est pas la première fois que je vois un homme tué d'une balle, — se dit-il en lui-même, — mais c'est la première fois que je me sens dans cet état.

Avant que Mellish eût pénétré dans la salle à manger, avant que les domestiques eussent regagné leurs occupations, un des battants de la porte vitrée qui était resté entr'ouvert tourna sur ses gonds sous la pression d'une main de femme, et Aurora entra.

— Ah ! ah ! — pensa la veuve qui assistait à cette scène, embusquée et abritée derrière M. et M Lofthouse, — voilà madame surprise pour la seconde fois dans ses courses nocturnes. Que va-t-il dire de ses faits et gestes ce soir, je me le demande !

La démarche et les manières d'Aurora présentaient un singulier contraste avec la terreur et l'agitation de toutes les personnes rassemblées dans le vestibule. Un vif incarnat couvrait ses joues, et ses yeux brillaient d'un singulier éclat. Elle portait la tête haute, avec cette grâce imposante qui lui était particulière. Elle marchait d'un pas léger, et son geste était, comme de coutume, plein d'aisance et d'insouciance. Il semblait qu'un fardeau qu'elle avait longtemps porté venait de lui être enlevé ; mais à la vue du monde assemblé, elle recula imperceptiblement comme alarmée.

— Qu'est-il donc arrivé, John ? — s'écria-t-elle. — Qu'y a-t-il ?

Il leva sa main, comme pour imposer silence derrière lui. Ce geste disait clairement :

— Quelque trouble ou quelque chagrin qui arrive, qu'on lui en épargne la connaissance ; qu'elle soit abritée contre la douleur.

— Oui, chère enfant, — répondit-il tranquillement, en la prenant par la main et la conduisant au salon, — il est arrivé quelque chose… un accident… dans le bois ; mais il ne concerne personne de ceux que vous connaissez. Allez, chère enfant, je vous dirai tout cela bientôt. Madame Lofthouse, vous veillerez sur ma

femme. Lofthouse, venez avec moi. Permettez-moi de fermer la porte, madame Powell, — ajouta-t-il en s'adressant à la veuve, qui ne paraissait pas disposée à quitter son poste sur le seuil du salon. — Toute curiosité légitime au sujet de cette affaire sera satisfaite en temps voulu. Pour le moment, vous m'obligerez fort de rester avec ma femme et M Lofthouse.

Il s'arrêta, la main appuyée sur la porte du salon et les yeux fixés sur Aurora.

Elle se tenait debout, son châle posé sur son bras, épiant son mari, et elle s'approcha vivement de lui quand elle rencontra son regard.

— John, — s'écria-t-elle, — pour l'amour de Dieu, dites-moi la vérité ! Quel est cet accident ?

Il garda un moment le silence, fixant son regard sur son beau visage, sur ce visage dont l'exquise mobilité exprimait chaque pensée ; puis, avec une solennité étrange, il dit :

— Vous étiez dans le bois tout à l'heure, Aurora ?

— J'y étais, — répondit-elle, — je viens seulement d'en sortir. Il y a environ un quart d'heure, un homme est passé près de moi en courant rapidement ; j'ai cru que c'était un braconnier. Est-ce à lui qu'est arrivé l'accident ?

— Non, on a tiré un coup de feu dans le bois il y a quelque temps ; l'avez-vous entendu ?

— Oui, — répliqua M Mellish en levant sur lui un regard plein de terreur et de surprise ; — je sais qu'il y a souvent des bracon-

niers dans les environs, et je ne m'en suis pas alarmée. Quelqu'un a-t-il été blessé par ce coup de feu ?

Ses yeux ne quittaient pas les siens ; ce regard prolongé les dilatait extrêmement.

— Oui ; un… un homme a été atteint.

Aurora gardait le silence, et continuait de le regarder avec ses yeux fixes, dont la seule expression était une extrême perplexité. Tout autre sentiment semblait absorbé dans celui de la surprise.

John la conduisit à un fauteuil auprès de M Lofthouse, qui était allée s'asseoir avec M Powell à l'autre extrémité du salon, près du piano, et trop loin de la porte pour entendre les paroles qui venaient d'être échangées entre John et sa femme. On ne parle généralement pas très-haut dans les moments d'agitation intense. On est exposé à se voir privé d'une partie de ses facultés vocales dans les grandes crises de terreur et de désespoir. Un engourdissement saisit l'organe de la parole ; une paralysie partielle s'empare de la langue ; les lèvres tremblantes refusent d'accomplir leur devoir ; une sourdine pèse sur l'instrument humain, et les sons se trouvent affaiblis et étouffés ; ils s'échappent aigus et perçants et cependant sans force, en notes basses et rauques qui ne sont pas dans le registre ordinaire de celui qui les profère. La voix de Claude Melnotte, quand il dit adieu à M Deschapelle, s'harmonise avec les clameurs cuivrées de la Marseillaise ; les tons sonores dans lesquels M Julia appelle le Bossu, qui est son tuteur, sont assurés des bravos du paradis ; mais je doute que la bruyante énergie de la douleur au théâtre soit vraie selon la nature, bien qu'elle puisse satisfaire les exigences de l'art. Je crains bien qu'un acteur qui voudrait jouer Claude Melnotte avec une fi-

délité pré-raphaélesque serait insupportable et ennuyeux, et qu'on ne l'entendrait pas au-delà du troisième banc du parterre. L'artiste doit trouver son point entre la nature et l'art, et tracer d'avance les limites de son propre domaine. S'il trouve que le marbre couleur crème est, artistiquement parlant, plus beau qu'une représentation rigoureusement fidèle de vraie chair et de vrai sang, qu'il continue à donner à son marbre cette teinte délicate. S'il peut représenter cinq actes d'angoisses et de désespoir sans tourner une seule fois le dos à son auditoire ou sans s'asseoir, qu'il le fasse. S'il est réellement fidèle à son art, qu'il choisisse lui-même jusqu'à quel point il sera fidèle à la nature.

Mellish prit la main de sa femme dans la sienne, et la saisit avec une pression convulsive qui faillit briser ses doigts minces et délicats.

— Restez ici, ma chère, jusqu'à ce que je vienne vous chercher, — dit-il. — Allons, Lofthouse.

Lofthouse suivit son ami dans le vestibule, où le Colonel Maddison avait employé son temps à questionner le Capitaine marchand.

— Venez-vous, messieurs ? — dit John en passant le premier. — Allons, Colonel, et vous, Lofthouse, et vous aussi, monsieur, — ajouta-t-il en s'adressant au marin, par ici.

Les débris du dessert couvraient encore la table, mais ces messieurs ne pénétrèrent pas fort avant dans la salle à manger. John se plaça de côté pendant que les autres entraient, et, passant le dernier, il ferma la porte après lui et s'y adossa.

— Maintenant, — dit-il en se tournant brusquement du côté de Prodder, — de quoi s'agit-il ?

— Je crains que ce ne soit un suicide, ou… un… meurtre…, — répondit le marin d'une voix grave. — J'ai tout raconté à ce bon monsieur.

Le bon monsieur, c'était le Colonel Maddison, qui semblait ravi de plonger dans la conversation.

— Oui, mon cher Mellish, — dit-il avec empressement ; — notre ami, qui se dit marin, et qui était venu pour voir M Mellish, dont il a connu la mère lorsqu'il était enfant, m'a raconté tous les détails de cette triste affaire. Il va sans dire qu'il faut enlever le cadavre immédiatement, et plus tôt vos domestiques le feront, mieux cela vaudra. De la décision, mon cher Mellish, de la décision et une exécution prompte sont indispensables dans ces catastrophes.

— Enlever le corps ! — répéta Mellish ; — cet homme est donc mort ?

— Tout à fait mort, — répondit le marin ; — il était mort quand je l'ai trouvé, bien que cela n'ait pas été plus de dix minutes après la détonation. J'ai laissé un homme avec lui, un jeune homme qui m'a amené de Doncastre, et un chien qui veillait à ses côtés en poussant des hurlements sinistres, et qui n'a pas voulu le quitter.

— Avez-vous… vu… le visage de cet homme ?

— Oui.

— Vous êtes étranger ici, — dit Mellish ; — il est donc inutile de vous demander si vous savez qui est cet homme.

— Non, monsieur, — répondit le marin, — je ne le connaissais pas, mais le garçon du Grand Cerf…

— L'a reconnu ?

— Oui ; il dit avoir vu cet homme à Doncastre, pas plus tard qu'hier soir, et qu'il était à votre service en qualité de… d'entraîneur ; je crois que c'est l'expression dont il s'est servi.

— Oui, oui.

— Il boitait.

— Allons, messieurs, — dit John s'adressant à ses amis, — qu'allons-nous faire ?

— Il faut envoyer les domestiques au bois, — répliqua le Colonel, — et faire transporter le cadavre…

— Pas ici, — fit Mellish en l'interrompant, — pas ici ; cela tuerait ma femme.

— Où demeurait-il ? — demanda le Colonel.

— Il habitait à la porte du nord, le cottage élevé près des grilles qui ne servent plus aujourd'hui.

— Alors qu'on y porte le cadavre, — reprit l'officier indien. — Que l'un de vos gens aille prévenir le constable de la paroisse, et l'on ferait bien d'envoyer chercher tout de suite un chirurgien, quoique, d'après ce que dit notre ami que voici, il y en aurait cent qu'ils ne lui seraient d'aucun secours. C'est une terrible affaire ! une querelle avec les braconniers, sans doute.

— Oui, oui, — se hâta de répondre John, — sans doute.

— Est-ce que cet homme n'était pas aimé dans le pays ? — demanda le Colonel ; — est-ce qu'il s'était fait prendre en grippe d'une manière ou d'une autre ?

— J'aurais peine à le croire. Il n'était chez moi que depuis une semaine environ.

Les domestiques, qui s'étaient dispersés sur l'ordre de John, n'étaient pas allés bien loin. Ils étaient restés dans les corridors, prêts au moindre appel à se précipiter de nouveau dans le vestibule et à jouer leur rôle de comparses dans le drame ; ils préféraient faire n'importe quoi plutôt que de rentrer tranquillement dans leurs chambres respectives.

Ils arrivèrent donc dès que Mellish eut appelé.

Il donna ses ordres brièvement, choisit deux hommes, et renvoya les autres à leurs affaires.

— Apportez deux ou trois lanternes, — dit-il, — et suivez-nous jusqu'à l'étang.

Le Colonel Lofthouse, Prodder et Mellish sortirent ensemble de la maison. La lune continuait à s'élever lentement dans la voûte céleste ; elle argentait les vastes pelouses et éclairait au loin la cime des arbres. Les trois gentlemen avançaient d'un pas rapide, conduits par Prodder, qui marchait un peu en avant ; après eux venaient deux grooms qui portaient des lanternes d'écurie.

En entrant dans le bois, ils s'arrêtèrent involontairement pour écouter ce cri solennel qui avait d'abord attiré l'attention du marin et avait fait naître en lui l'idée qu'un crime avait été commis : les hurlements du chien. Ils résonnaient dans la nuit comme une plainte faible et prolongée, un long et monotone cri de mort.

Ils suivirent cette sinistre indication pour se rendre à l'endroit où ils avaient besoin d'aller ; ils avancèrent sous l'allée ombreuse et arrivèrent sur la pièce argentée de gazon et de fougère où le kiosque délabré pourrissait lentement. Les deux corps, celui de l'homme étendu au bord de l'eau et celui du chien, la tête levée vers la nue, étaient exactement comme le marin les avait laissés trois quarts d'heure auparavant. Le garçon du Grand Cerf se tenait à quelque distance ; il s'avança au-devant du groupe qui approchait.

Le Colonel prit une lanterne des mains de l'un des valets et courut le premier au bord de l'eau. Le chien se leva à son approche, et fit lentement le tour du cadavre, en le flairant et en poussant des cris plaintifs. Mellish repoussa l'animal.

— Cet homme était assis quand on a tiré sur lui, — dit le Colonel d'un ton assuré ; — il était assis sur ce banc.

Il montrait en disant ces mots le banc délabré placé près du bord de l'étang.

— Il était assis sur ce banc, — répéta le Colonel, — car il est tombé tout contre, comme vous voyez. À moins que je ne me trompe, on a tiré sur lui par derrière.

— Vous ne croyez pas qu'il s'est tué lui-même, alors ? — demanda Mellish.

— Tué lui-même ! — s'écria le Colonel, — pas le moins du monde ; mais nous serons bientôt fixés sur ce point : s'il s'est tué lui-même, le pistolet doit être près de lui. Apportez une des planches de ce kiosque et mettez le corps dessus, — ajouta l'officier indien.

Prodder et les deux grooms choisirent la planche la plus large qu'ils purent trouver. Elle était couverte de mousse, pourrie, et entrelacée de clématites sauvages ; mais cela aidait au but qu'on se proposait. Ils la placèrent sur l'herbe et y déposèrent le corps de Conyers, dont le beau visage, pâle et défiguré par la dernière angoisse de la mort, était tourné du côté de la lune. Il était surprenant de voir comme tout se faisait tranquillement et machinalement sous les ordres du Colonel.

Mellish et Lofthouse fouillèrent l'herbe humide et jusqu'à la bordure de fougères sans le moindre résultat : il n'y avait pas d'arme dans le cercle assez étendu où ils avaient cherché autour du cadavre.

Tandis qu'ils continuaient leurs recherches de tous côtés pour trouver la clé du mystère de la mort de l'homme qui gisait à leurs pieds, le constable de la paroisse arriva, conduit par le domestique qui l'avait été chercher.

Il n'avait, quant à lui, que très-peu de chose à dire, si ce n'est qu'il supposait que le crime avait été commis par des braconniers, et qu'il pensait bien que tous les détails seraient éclaircis par l'enquête. Ce constable n'était qu'un simple fonctionnaire rural, habitué à des délits sans importance, tels que le braconnage, le vol d'une poule, etc., etc., ce qui faisait que dans une circonstance comme celle-ci il n'était pas maître de la situation.

Prodder et les grooms soulevèrent la planche sur laquelle reposait le corps et se dirigèrent dans la direction de la porte du nord, marchant un peu en avant des trois gentlemen et du constable. Le garçon du Grand Cerf alla retrouver son cheval pour l'amener jusqu'à la loge où il devait rejoindre Prodder. Tout

s'était fait si tranquillement que la nouvelle de la catastrophe ne franchit pas les grilles de Mellish Park. Dans le silence de la nuit, Conyers fut reporté à la petite chambre par la fenêtre de laquelle, quelques heures seulement auparavant, il avait jeté sur le monde un regard de lassitude et de dégoût.

Cette vie sans but avait été brusquement tranchée ; l'insouciant passager était arrivé prématurément au terme du voyage. Quel récit plein de tristesse, quelle page inachevée et sans signification ! La nature, aveugle dans ses bontés pour les enfants qu'elle ne connaît pas encore, avait répandu les dons les plus riches sur cet homme. Elle avait créé une forme splendide et avait choisi une âme au hasard, l'enfermant sans le savoir dans l'argile la plus finement modelée. De tous ceux qui lurent le récit de la mort de cet homme dans les journaux du dimanche, pas un ne versa une larme sur lui ; il n'y en avait pas un seul qui pût dire : « Cet homme s'est arrêté une fois en route pour me rendre un service, que Dieu ait pitié de son âme ! »

Me montrerai-je donc sensible à sa mort, et regretterai-je qu'il n'ait pas été épargné un peu plus longtemps, qu'il ne lui ait pas été donné un jour de plus pour se repentir ! Eût-il vécu éternellement, je ne crois pas qu'il eût encore vécu assez longtemps pour devenir ce qu'il n'était pas dans sa nature d'être. Que Dieu, dans sa miséricorde infinie, ait pitié des âmes qu'il a lui-même créées, et pardonne à l'obscurité où il a retiré la lumière ! Les phrénologues qui ont examiné la tête de William Palmer ont déclaré qu'il était tellement dénué de perception morale, tellement privé de retenue et de conscience, qu'il n'aurait pu s'empêcher d'être ce qu'il a été. Que le ciel nous préserve d'accorder beaucoup de crédit à cet horrible fatalisme ! La destinée d'un homme en ce

monde et dans l'autre doit-elle dépendre de projections à peine perceptibles aux doigts inexpérimentés, et la propension au bien ou au mal peut-elle se mesurer au compas et se peser dans une balance ?

Le sinistre cortège s'avançait lentement sous le ciel argenté, les feuilles tremblantes faisaient entendre un harmonieux murmure qui vibrait dans l'air, les pâles vers luisants brillaient çà et là sous l'épaisse verdure. Les porteurs du cadavre marchaient d'un pas lent, mais régulier, un peu en avant des autres personnes. Tous marchaient en silence. Qu'auraient-ils pu dire ? En présence de ce terrible mystère de mort, la vie faisait une pause. Il y avait un court intervalle dans le mécanisme de l'existence.

— Il y aura une enquête, — pensait Prodder, — et je serai appelé pour témoigner. Je me demande quelles questions on me fera ?

Cette pensée ne lui vint pas une fois, mais perpétuellement. L'esprit simple de l'honnête marin se trouvait plongé dans un extrême égarement par cette nuit de mystérieuse horreur. La marche de sa vie était changée. Il était venu pour jouer un modeste rôle dans un petit drame domestique d'amour et de confiance, et il se trouvait mêlé à une tragédie : mystère horrible de haine, de secret, de meurtre ; labyrinthe terrible dont il n'entrevoyait point d'issue possible.

Une faible lueur brillait à la fenêtre inférieure du cottage, un faible rayon qui scintillait comme une pierre précieuse sous un berceau de chèvrefeuilles et de clématites. La petite porte du jardin était fermée, mais elle n'était retenue que par un loquet.

Les porteurs du corps s'arrêtèrent avant d'entrer dans le jardin, et le constable s'approcha de Mellish pour lui parler.

— Quelqu'un habite-t-il le cottage ? — demanda-t-il.

— Oui, — répondit John ; — l'entraîneur employait un nommé Hargraves qui a servi chez moi dans le temps.

— C'est sans doute lui qui a allumé cette lumière, — dit le constable. — Je vais d'abord aller lui parler. Attendez ici jusqu'à ce que je revienne, — ajouta-t-il aux hommes qui portaient le corps.

La porte n'était pas fermée en dedans ; le constable l'ouvrit doucement et entra. Une veilleuse brûlait sur la table ; une bouteille à demi remplie d'eau-de-vie et un gobelet se trouvaient placés près de la lumière ; mais la chambre était déserte. Le constable ôta ses souliers, et s'engagea dans le petit escalier.

L'étage supérieur du cottage se composait de deux pièces ; l'une suffisamment grande et confortable, ouvrait sur la cour des écuries ; l'autre, plus petite et plus sombre, sur un petit jardin et sur le mur qui séparait la propriété de Mellish de la grand'route. La plus grande des deux chambres était vide, mais la porte de la plus petite était entr'ouverte, et le constable, s'arrêtant pour écouter, entendit la respiration régulière d'une personne lourdement endormie.

Il frappa vigoureusement sur la boiserie.

— Qui est là ? — demanda la personne qui était à l'intérieur en se levant sur un lit de sangles. — Est-ce vous, monsieur Conyers.

— Non, — répondit le constable. — C'est moi, William Dork, de Little Meslingham. Descendez, j'ai besoin de vous parler.

— Est-il donc arrivé quelque chose de mauvais ?

— Oui.

— Des braconniers ?

— Cela se peut, — répondit Dork. — Descendez, voulez-vous ?

Hargraves murmura quelques paroles à l'effet de faire savoir qu'il descendrait aussitôt qu'il aurait pu trouver une portion suffisante de sa toilette, assez incomplète du reste. Le constable regardait dans la chambre et épiait l'idiot, qui cherchait ses habits au clair de lune. Trois minutes plus tard, Hargraves descendait, lourdement l'escalier qui tournait en forme de vis.

— Maintenant, — dit Dork, en attirant l'idiot en face de lui, et dirigeant sur son visage les faibles rayons de la veilleuse ; — maintenant vous allez répondre à ma question. À quelle heure votre maître est-il sorti ?

— À sept heures et demie, — répondit l'idiot à voix basse ; — la demie sonnait comme il sortait.

Il montrait du doigt un coucou d'Allemagne suspendu dans un coin de la chambre.

— Oh ! il est sorti à sept heures et demie, — dit le constable ; — et vous ne l'avez pas revu depuis ?

— Non ! il m'a dit qu'il rentrerait tard, et que je n'avais pas besoin de l'attendre. Il était furieux hier soir, parce que je l'avais attendu. Mais lui est-il arrivé quelque chose ? — demanda l'idiot.

Dork ne condescendit pas à lui répondre. Il marcha droit à la porte, l'ouvrit, et fit signe à ceux qui l'attendaient dehors d'avancer.

— Vous pouvez entrer, — dit-il.

Ils portèrent leur lugubre fardeau dans la petite chambre rustique, dans cette chambre où quelques heures plus tôt Conyers était tranquillement, assis, occupé à boire et à fumer. M. Morton, le chirurgien de Meslingham, le village le plus rapproché du Park, arriva au moment où l'on entrait le corps ; il fit mettre un matelas sur deux tables rapprochées l'une contre l'autre. On y déposa le corps de l'entraîneur.

Mellish, Prodder et Lofthouse demeurèrent en dehors du cottage. Le Colonel, les domestiques, le constable et le docteur étaient tous rassemblés autour du cadavre.

— Il y a environ une heure un quart qu'il est mort, — dit le docteur après un rapide examen. — Il a reçu la balle par derrière ; elle n'a pas pénétré jusqu'au cœur, car, dans ce cas, il n'y aurait pas eu d'hémorragie. Il a expiré après avoir reçu le coup ; mais la mort doit avoir été presque instantanée.

Avant de faire son examen, le chirurgien avait aidé le constable à dépouiller le mort de son habit et de son gilet. Le devant du gilet était saturé du sang qui s'était échappé des lèvres du blessé.

Il revenait à Dork de faire l'examen de ces vêtements, afin de découvrir une preuve, si légère qu'elle fût, qui pût expliquer le mystère de l'assassinat de l'entraîneur. Il retourna donc les poches du gilet et celles de la veste ; une de ces poches contenait

une poignée de demi-pence et deux ou trois shillings, ainsi qu'une pièce de quatre pence et une clé de montre toute rouillée. Dans une autre, il y avait un peu de tabac, une liste de paris engagés sur des chevaux, et une pipe en écume de mer, brisée, mais parfaitement noircie par l'usage et le tabac. Dans une des poches du gilet, Dork trouva la montre d'argent du mort retenue par un ruban taché de sang, où était suspendu un cachet doré sans valeur aucune. Il n'y avait dans tout cela rien qui pût jeter une lueur même incertaine sur le mystère. Le Colonel levait les épaules en voyant le constable vider le misérable contenu des poches de l'entraîneur dans une petite commode placée à l'autre extrémité de la chambre.

— Il n'y a rien ici qui rende l'affaire plus claire, — dit-il, — mais, à mon avis, elle est assez simple. Cet homme était nouvellement arrivé ici, et il avait apporté avec lui les usages de sa dernière place. Les braconniers et les vagabonds ont été habitués à faire tout ce qu'ils voulaient à Mellish Park, et ils n'ont pas été contents de l'arrivée de ce pauvre garçon. Il aura voulu faire le tyran, sans doute, et aura gêné un des plus mauvais de la bande ; et voilà ce qu'il y a gagné, le pauvre diable !... c'est tout ce que j'y vois, moi.

Le Colonel, en souvenir du temps qu'il avait passé dans le Punjaub, n'avait pas un bien grand respect pour l'étincelle mystérieuse qui éclaire le temple humain. Si un homme était devenu gênant pour les autres, il était évident pour lui que les autres n'avaient pas dû manquer de le tuer. Telle était la théorie fort simple du soldat ; et ayant donné son opinion sur la mort récente de l'entraîneur, il sortit du cottage et était tout prêt à rentrer au château avec Mellish, pour boire encore une bouteille du porto

bienfaisant couché dans la cave du père de son hôte depuis vingt ans.

Le constable, debout près de la chandelle qu'on avait allumée et plantée sans cérémonie dans une vieille bouteille à cirage, tenait encore le gilet dans sa main. Il le tournait et retournait de tous côtés ; car en vidant les poches il avait senti à l'intérieur une substance épaisse, quelque chose comme du papier plié, mais il n'avait pu sur le moment découvrir où il était. Bientôt il laissa échapper une exclamation de surprise, car il venait de trouver une solution à cette difficulté. Le papier était cousu entre la doublure et l'étoffe du gilet. Il avait fait cette découverte en examinant la couture, dont une partie présentait un point grossier fait avec un fil d'une couleur différente du reste. Il ouvrit cette partie de la couture et sortit le papier, lequel était couvert de sang au point qu'il eût été impossible à Dork de déchiffrer les caractères qui y étaient tracés.

— Je n'en dirai rien, — pensa-t-il ; — je vais le garder pour le montrer au coroner : je suis sûr qu'il en tirera quelque chose, lui.

Le constable replia le papier et le plaça dans un portefeuille en cuir, réceptacle massif dont le seul aspect devait frapper de terreur les rustiques délinquants.

— Je le ferai voir au coroner, — pensait-il : — et, s'il en sort quelque chose de particulier, j'aurai une récompense pour ma peine.

Le chirurgien du village, n'ayant plus rien à faire, se préparait à quitter la petite chambre encombrée où se trouvaient encore les domestiques, comme s'il leur coûtait de s'arracher de la présence du mort, sur lequel Morton avait étendu un drap rapiécé, enlevé

au lit de la chambre à coucher. L'idiot avait assisté assez tranquillement à cette lugubre scène, épiant l'un après l'autre les visages de toutes les personnes rassemblées dans la chambre ; son visage hagard, toujours d'une pâleur maladive, était ce soir-là encore moins coloré qu'à l'ordinaire. Sa voix n'était pas altérée le moins du monde. S'il marchait le corps penché en avant, si son regard était furtif, c'est que c'était son attitude et son regard habituels. Personne ne le regardait, personne ne faisait attention à lui. Après qu'on lui eut demandé à quelle heure son maître était sorti, personne ne lui parla plus ; s'il se trouvait sur le chemin de quelqu'un, on le poussait de côté ; s'il parlait, personne ne l'écoutait. Le cadavre était le seul personnage de cette scène lugubre. C'était sur lui que se portaient les regards effrayés ; c'était de lui qu'on parlait à voix basse. Toutes les questions, les suggestions, les conjectures le concernaient et ne concernaient que lui. C'est un fait digne de remarque dans la physiologie de tous les meurtres, que, jusqu'à l'enquête du coroner, le seul objet de la curiosité publique est l'homme assassiné ; tandis qu'immédiatement après les investigations judiciaires le courant change ; le mort est enterré et oublié, et l'accusé devient le héros des gens à imaginations maladives.

Mellish s'approcha de la porte du cottage pour faire quelques questions.

— Avez-vous trouvé quelque chose, Dork ? — demanda-t-il.

— Rien de particulier, monsieur.

— Rien qui jette quelque lumière sur cette affaire ?

— Non, monsieur.

— Vous allez rentrer chez vous, alors ?

— Oui, monsieur, il faut que je rentre tout de suite ; si vous voulez laisser ici quelqu'un pour veiller…

— Oui, oui, — dit John, — un des domestiques va rester.

— Très-bien, monsieur ; je vais seulement prendre les noms des témoins qui seront interrogés dans l'enquête, et j'irai voir le coroner demain à la première heure.

— Les témoins ; ah ! oui, c'est vrai ; qui voulez-vous ?

Dork hésita un moment ; il se grattait le menton.

— Cet homme qui est là, c'est Hargraves, je crois, que vous l'appelez, — dit-il ; — nous aurons besoin de lui, car il semble qu'il est le dernier qui ait vu l'entraîneur vivant, du moins d'après ce que j'ai appris jusqu'ici. Puis nous aurons besoin du gentleman qui a trouvé le corps, et du jeune homme qui était avec lui quand il a entendu la détonation : le gentleman qui a découvert le cadavre est le plus important de tous, et je vais lui parler immédiatement.

Mellish se retourna, s'attendant parfaitement à voir Prodder à côté de lui, où il l'avait vu quelques minutes plus tôt. John se souvenait on ne peut mieux d'avoir vu le Capitaine debout derrière lui ; mais, dans la terrible confusion de son esprit, il ne pouvait se souvenir exactement quand il l'avait vu en dernier lieu. Ce pouvait n'être que cinq minutes auparavant, ce pouvait être un quart d'heure. John n'avait plus conscience du temps, tant était grande l'horreur que lui causait la catastrophe qui avait marqué cette nuit d'une croix de sang. Il lui semblait qu'il était resté des heures entières dans le jardin du cottage à côté de Lofthouse, écoutant le

bruit des voix sortant de l'intérieur et attendant pour voir la fin de cette terrible aventure.

Dork cherchait partout, au clair de lune, extrêmement désappointé de la disparition de Prodder.

— Où est-il allé ? — s'écria le constable. — Il faut qu'il comparaisse devant le coroner. Que me dira M. Hayward de l'avoir laissé glisser entre mes doigts ?

— Il était encore ici il n'y a pas un quart d'heure ; ainsi, il ne peut être loin, — suggéra Lofthouse. — Quelqu'un sait-il qui il est ?

Personne ne savait rien sur son compte. Il était apparu aussi mystérieusement que s'il fût sorti de dessous terre pour amener la confusion et la terreur avec la nouvelle qu'il apportait. Quelqu'un se souvenait qu'il avait été amené par Bill Jarvis, un des garçons du Grand Cerf, et qu'il lui avait donné l'ordre de venir l'attendre à la grille du nord.

Le constable courut aussitôt à la grille ; mais il n'y avait pas la moindre trace, soit du jeune homme, soit du cheval ou de la carriole.

Samuel avait évidemment profité de la confusion pour s'enfuir.

— Je vais vous dire ce que je ferai, monsieur, — dit Dork, — si vous voulez me prêter un cheval et un cabriolet, je vais aller jusqu'à Doncastre et m'assurer si cet homme se trouve au Grand Cerf. Il nous faut son témoignage.

Mellish consentit à cet arrangement. Il laissa un des grooms pour veiller dans la chambre du mort, en compagnie d'Hargraves ; et après avoir souhaité au docteur une bonne nuit, lui et ses amis reprirent lentement le chemin du château. Minuit sonnait à l'horloge du village quand les trois gentlemen sortirent du bois pour s'engager sur la pelouse.

— Nous ferions bien de ne pas dire à ces dames plus que nous n'y sommes obligés de cette affaire, — dit Mellish en approchant de la maison où les lumières du salon et du vestibule brûlaient encore ; — nous ne ferions que les agiter inutilement, en leur apprenant toute la triste vérité.

— Assurément, mon cher ami, — répondit le Colonel. — Ma pauvre petite Maggie pleure toujours quand elle entend parler de ces sortes de choses, et Lofthouse n'en fait guère moins, ajouta le soldat en jetant un regard dédaigneux sur son gendre, qui n'avait pas prononcé une seule parole pendant le trajet.

Mellish ne s'inquiétait guère de la disparition de Prodder. Cet homme n'avait pas voulu être appelé comme témoin, peut-être, et il était parti. Rien de plus naturel. John ne savait même pas son nom ; il ne le connaissait que comme porteur de la nouvelle qui l'avait remué jusqu'au fond de l'âme. Que ce Conyers, cet homme plutôt qu'un autre, cet homme pour lequel il avait conçu une aversion profonde, une horreur indicible, eût péri mystérieusement sous le coup d'une main inconnue, c'était un événement à un tel point étrange et effroyable à ses yeux, qu'il lui enlevait momentanément toute faculté de penser, toute possibilité de raisonner. Qui avait tué cet homme, ce serviteur sans le sou, ce propre à rien ? Qui pouvait avoir eu des motifs pour commettre ce crime ? Qui ?... La sueur froide perlait en larges gouttes sur son front.

Qui avait commis le crime ?

Ce n'était pas l'œuvre d'un braconnier. Non. C'était bon pour le Colonel Maddison de l'expliquer de cette manière, dans son ignorance des faits précédents ; mais Mellish savait qu'il n'était pas dans le vrai. Conyers n'était au château que depuis une semaine. Il n'avait eu ni le temps ni l'occasion de se rendre gênant, et puis, ce n'était pas un homme de nature à se rendre gênant. C'était un misérable indolent qui n'aimait que lui-même, et qui eût laissé prendre les jeunes perdrix sous ses propres yeux. Qui donc alors avait commis le crime ?

Une seule personne avait des raisons pour vouloir se débarrasser de cet homme. Une personne qui, poussée à bout par quelque grand désespoir, prise peut-être dans quelque filet infernal, tressé par un misérable, sans espoir de répit, sans aucun moyen d'en sortir, dans un moment de folie, avait pu… Non ! En face de toutes les preuves que la terre pût offrir, contre toute raison, contre tout jugement, contre tout souvenir, il dirait comme en ce moment : non ! Elle est innocente ! Elle est innocente ! Elle avait soutenu le regard de son mari : le pur éclat de ses beaux yeux avait dardé sur lui un torrent de rayons qui avait pénétré jusqu'à son cœur, et il la croyait.

— Je la croirai jusqu'au bout, — pensait-il ; — quand toutes les créatures de la terre réuniraient leurs voix dans une clameur accusatrice, je la défendrais jusqu'à la fin et je les braverais.

Aurora et M Lofthouse s'étaient endormies sur deux canapés placés l'un en face de l'autre ; M Powell marchait lentement de long en large, prêtant l'oreille au moindre bruit ; elle attendait le

moment décisif où le malheur fondrait sur la maison de ses maîtres.

M Mellish se leva brusquement au bruit des pas de son mari qui entrait au salon.

— Oh ! John, — s'écria-t-elle en courant à lui, et posant ses mains sur ses larges épaules, — Dieu merci, vous voilà de retour ! Maintenant dites-moi tout : dites-moi tout, John. Je suis prête à tout entendre, tout. Ce n'est pas là un accident ordinaire. L'homme qui a été blessé…

Ses yeux s'illuminèrent, pendant qu'elle le regardait, d'un reflet d'intelligence qui disait clairement : « Je devine ce qui est arrivé. »

— Cet homme a été très-sérieusement blessé, Lolly, — répondit tranquillement son mari.

— Quel homme ?

— Le garçon que m'a recommandé Pastern.

Elle tint pendant quelques moments son regard fixé sur lui sans prononcer une parole.

— Il est mort ? — dit-elle après une courte pause.

— Oui.

Sa tête retomba sur sa poitrine, et elle alla lentement reprendre sa place sur le canapé qu'elle avait quitté.

— Je suis bien désolée pour lui, — dit-elle ; — mais ce n'était pas un bien excellent homme. Je suis désolée qu'il n'ait pas eu le temps de se repentir de ses fautes.

— Vous le connaissiez donc ? — demanda M Lofthouse, qui était tombée dans une consternation indicible, à la nouvelle de la mort de l'entraîneur.

— Oui, il avait été au service de mon père, il y a quelques années.

La voiture de Lofthouse attendait depuis onze heures, et la femme du recteur ne fut que trop enchantée de souhaiter le bonsoir à ses amis, et de s'éloigner au plus vite de Mellish Park et de ces sinistres événements. Bien que le Colonel eût préféré rester pour fumer encore un cigare, tout en devisant de l'affaire avec Mellish, il dut se soumettre à l'autorité de sa femme, et prendre place à côté de sa fille dans le confortable landau, qui formait une voiture ouverte ou fermée, selon la convenance du maître. La voiture une fois partie, les domestiques fermèrent les portes du vestibule, et continuèrent à causer ensemble à voix basse, dans les corridors et les escaliers, jusqu'à ce qu'il plût à leurs maître et maîtresse de se retirer pour la nuit. Il était difficile de croire que les choses ordinaires de la vie devaient se passer comme de coutume, le jour où un meurtre venait d'être commis dans le Park, et la gouvernante elle-même, si sévère en tout temps, cédait à l'influence commune, et oubliait d'envoyer les femmes de chambre et les femmes de service à leurs dortoirs respectifs, situés sous les toits.

Tout était tranquille dans le salon, où les invités avaient laissé leur hôte et leur hôtesse caresser à leur aise ces spectres hideux qu'on cache en présence des étrangers. John allait et venait d'un bout à l'autre du salon. Aurora regardait tomber la cire fondue des bougies placées dans des candélabres de forme ancienne. M Powell, sa broderie roulée avec un soin particulier, rangeait

ses aiguilles et son fil aussi soigneusement que si jamais il n'avait été commis de meurtre au monde, et comme s'il n'y avait pas dans la vie d'occupation plus sérieuse que de broder des dessins très-compliqués sur de la mousseline française.

Elle suspendait de temps à autre son occupation pour proférer quelque lieu commun poli. Elle regrettait qu'une aussi désagréable catastrophe fût survenue. Elle insinua même que Conyers n'avait fait preuve ni de bon goût ni de respect pour ses maîtres par son genre de mort ; mais le point auquel elle revenait le plus fréquemment était, bien entendu, le fait de la présence d'Aurora dans le bois au moment du meurtre.

— Je regrette bien que vous soyez sortie à ce moment-là, ma chère madame Mellish, — dit-elle, — et que, comme je l'imagine d'après la direction que vous avez prise en quittant la maison, vous vous soyez trouvée près de l'endroit où le malheureux jeune homme a été tué. Ce sera si désagréable pour vous d'avoir à comparaître devant le coroner.

— Comparaître devant le coroner ! — s'écria Mellish en se levant brusquement et montrant un visage courroucé à la placide veuve. — Qui donc dit que ma femme aura à comparaître devant le coroner ?

— J'imaginais seulement qu'il était probable que…

— Allons, vous auriez mieux fait de ne pas vous imaginer cela, madame, — reprit Mellish, sans trop de politesse. — Ma femme ne comparaîtra pas. Qui lui demanderait de le faire ? qui voudrait le lui demander ? Qu'a-t-elle à faire avec ce qui s'est passé ce soir ? Qu'en sait-elle plus que vous ou moi ou toute autre personne dans cette maison ?

M Powell levait les épaules.

— Je pensais qu'ayant connu autrefois ce malheureux jeune homme, M Mellish aurait pu jeter quelque lumière sur ses habitudes et ses fréquentations, — ajouta-t-elle d'un ton mielleux.

— Ayant connu !... — répéta John ; — quels rapports voulez-vous que M Mellish ait eus avec les domestiques de son père ? Quel intérêt pouvait-elle prendre à leurs habitudes ou à leurs fréquentations ?

— Arrêtez, — dit Aurora, en posant légèrement sa main sur l'épaule de son mari. — Mon impétueux John, pourquoi donc vous emportez-vous ainsi ? S'il leur plaît de m'appeler comme témoin, je dirai ce que je sais au sujet de la mort de cet homme ; j'ai entendu une détonation pendant que j'étais dans le parc, voilà tout.

Elle était fort pâle, mais elle parlait avec une calme détermination, avec une froide résolution qui défiait la pire destinée qui pût lui être réservée.

— Je dirai tout ce qu'il sera nécessaire de dire, — reprit-elle ; — peu m'importe le reste.

Sans retirer sa main de l'épaule de son mari, elle appuya sa tête sur sa poitrine, comme l'enfant qui se cache dans son refuge le plus sûr.

M Powell se leva, puis se dirigea vers la porte, et, en choisissant son chandelier, elle se retourna sur le seuil pour souhaiter une bonne nuit à M. et à M Mellish,

— Je suis sûre que vous avez besoin de repos après cette terrible affaire, — dit-elle ; — aussi, vous voyez, je prends l'initiative. Il est près d'une heure. Bonne nuit.

Si elle eût vécu dans la famille du Thane de Cawdor, elle eût souhaité une bonne nuit à Macbeth et à sa femme après le meurtre de Duncan, et elle eût espéré qu'ils dormiraient bien ; elle aurait souri courtoisement au milieu du branle-bas des cloches d'alarme, des sabres vengeurs, et des visages maculés de sang des soldats ivres. Telle dut être la suivante de la reine d'Écosse, qui, avec le médecin soumis, épiait et espionnait les divagations de sa maîtresse, rongée par le remords, et répétait ce que l'infortunée lady Macbeth faisait ou disait ; il n'y a qu'une mercenaire au teint calme pour veiller ainsi pendant le silence des nuits et attendre la révélation d'horribles secrets, la clé de mystères effroyables.

— Dieu merci, elle est enfin partie ! — s'écria Mellish, comme la porte se refermait lentement et sans bruit, sur M Powel. — Je hais cette femme, Lolly.

Certes, je n'ai jamais dit que Mellish fût un héros ; je ne l'ai jamais donné comme un modèle de perfection mâle et de vertu infaillible, et, s'il n'est pas exempt de défauts, s'il a ces torts et ces taches qui semblent faire partie de notre imparfait ensemble, je ne cherche pas à l'excuser, mais bien à le livrer à la tendre merci de ceux qui, n'étant pas parfaits eux-mêmes, seront indulgents pour lui, j'en suis convaincue. Il haïssait ceux qui haïssaient sa femme ou qui lui faisaient du mal. Il aimait ceux qui l'aimaient. Dans la force de son affection infinie, toute question personnelle disparaissait. L'aimer, elle, c'était l'aimer, lui ; lui rendre service, c'était s'assurer sa reconnaissance ; la louer, c'était le rendre plus

vaniteux que la plus vaniteuse des pensionnaires. Il prenait librement pour lui toutes ses dettes, d'amour ou de haine, et il était disposé à payer le montant de chacune jusqu'au dernier liard, et même il ne se montrait pas avare sur les intérêts à ajouter à la somme totale.

— Je hais cette femme, Lolly, et je ne me sens pas capable de la supporter beaucoup plus longtemps dans la maison.

Aurora ne lui répondit pas. Elle garda le silence pendant quelque temps, et quand elle prit la parole, il était évident que M Powell était à cent lieues de sa pensée.

— Mon pauvre John ! — dit-elle d'une voix douce, dont la mélancolique tendresse allait droit au cœur de son mari, — mon cher John, combien nous avons été heureux ensemble pendant un cours espace de temps ! Combien nous avons été heureux, mon pauvre John !

— Toujours, Lolly, — répondit-il, — toujours, ma chère enfant.

— Non, non, — dit Aurora ; — seulement bien peu de temps. Quelle horrible fatalité nous a poursuivis ! quelle malédiction effroyable s'est attachée à moi. C'est la colère du ciel, John, la colère du ciel qui me punit de mon entêtement. Penser que cet homme a été envoyé ici, et qu'il…

Elle tremblait de tous ses membres et se cramponnait à la fidèle poitrine qui l'abritait.

John la conduisit à son cabinet de toilette, et la confia aux soins de sa femme de chambre.

— Votre maîtresse a été très-agitée ce soir par tout ce qui s'est passé, — dit-il à la jeune fille ; — veillez à ce qu'elle reste dans le plus grand calme possible.

La chambre à coucher de M Mellish, pièce confortable et spacieuse, au plafond bas et aux fenêtres profondes et cintrées, communiquait avec une sorte de boudoir où John avait l'habitude de lire les journaux et les divers écrits périodiques traitant particulièrement de sport, tandis que sa femme écrivait des lettres, prenait au crayon des croquis de chiens et de chevaux, ou bien encore jouait avec son favori Bow-wow. Ils avaient passé d'heureux instants dans cette petite chambre tendue de perse ; et en y entrant ce soir le cœur désolé, Mellish sentait plus amèrement ses peines au souvenir des heureux jours passés. La lampe posée sur le bureau couvert en maroquin éclairait doucement les cadres des tableaux et caressait les jolies peintures modernes à sujets simples et bourgeois qui ornaient les murs d'un gris sombre. Cette aile de la vieille maison avait été remeublée pour Aurora, et il n'y avait pas dans la chambre une table ou un fauteuil qui n'eût été choisi par John dans le but d'assurer le confort et le plaisir de sa femme. Le tapissier avait trouvé en lui un client généreux et le sculpteur un noble patron. Il s'était promené dans les galeries de peinture avec un catalogue et un crayon à là main, choisissant les plus jolis tableaux pour l'embellissement de la chambre d'Aurora. Une dame en habit de cheval écarlate et coiffée d'un feutre à trois cornes, un poney blanc et un couple de lévriers ; un petit bout de terrasse et de gazon, un parterre de fleurs et une fontaine, formaient dans l'idée du bon John un très-joli tableau, et il avait une demi-douzaine de variations de sujets analogues dans son vaste château. Ce soir-là, il regardait tristement cette chambre, se demandant si Aurora et lui seraient heureux encore, se deman-

dant si ce nuage sombre, mystérieux et menaçant disparaîtrait de l'horizon de sa vie, et laisserait l'avenir clair et brillant.

— Je n'ai pas été suffisamment bon, — pensait-il, — je me suis laissé enivrer par mon bonheur, et je n'y ai pas répondu. Qui suis-je pour avoir conquis la femme que j'aime, tandis que d'autres font le sacrifice des plus chers désirs de leur cœur. Quel misérable indolent et bon à rien j'ai été ! Combien je suis aveugle, combien je suis ingrat, combien je suis indigne d'elle !

Mellish cacha sa tête dans ses grosses mains ; il se repentait de la vie d'insouciance heureuse qu'il avait menée pendant trente et une années. Il avait été réveillé en sursaut par la foudre, qui avait fait écrouler l'édifice enchanté de son bonheur et l'avait rasé à fleur de terre ; et dans sa simplicité naïve, il cherchait dans sa propre vie la cause de la ruine qui l'avait enveloppé. Oui, il fallait qu'il en fût ainsi, il n'avait pas mérité son bonheur ; il n'avait pas conquis sa bonne fortune. Avez-vous jamais pensé à cela, ô simples gentilshommes campagnards, qui distribuez des couvertures et des vivres à vos voisins peu fortunés, pendant les hivers rigoureux ; vous qui êtes des maîtres si bons, des époux si fidèles, des pères si tendres, et qui passez vos existences faciles dans les lieux choisis de cette belle terre ? Avez-vous jamais pensé que, quand toutes vos bonnes actions auront été réunies dans la balance, leur poids sera bien léger, comparé aux jouissances que vous aurez goûtées ?... Ce sera un bien faible intérêt du gros capital que le maître vous a confié. Souvenez-vous de John Howard frappé de maladie et mourant ; de M Fry gémissant dans les prisons des criminelles ; de Florence Nightingale, dans la chambre froide et nue d'un hôpital, dans une atmosphère lourde et viciée, parmi les morts et les mourants. Voilà ceux qui rendent cent

pour cent des biens qu'ils ont reçus. Voilà les saints dont les actions brillent au firmament, au milieu des étoiles, pour ne jamais s'effacer. Voilà les infatigables travailleurs qui, quand la tâche du jour est accomplie, entendent la voix du Maître, dans le calme du soir, qui les invite à partager son repos.

Mellish, en se reportant à sa femme, reconnaissait humblement qu'il n'avait été comparativement qu'un paresseux inutile. Il avait distribué le bonheur à ceux qui s'étaient trouvés sur son chemin, mais il ne s'était jamais détourné de son chemin pour faire des heureux. Sans doute le Riche était un maître généreux pour ses serviteurs, bien qu'il ne fît jamais attention au mendiant assis sur le seuil de sa maison. L'Israélite qui puisait l'instruction aux lèvres de l'inspiration, ne demandait pas mieux que d'accomplir ses devoirs envers son prochain, mais il lui restait à apprendre la véritable signification de cette épithète familière ; et le pauvre John, comme le riche jeune homme, était prêt à servir fidèlement son Maître, mais il avait encore à apprendre comment il fallait le servir.

— Si je pouvais lui épargner jusqu'à l'ombre de l'ennui et de la douleur, je partirais demain en pèlerinage à Jérusalem, — pensait-il. Que ne ferais-je pas pour elle ! Quel sacrifice me semblerait trop grand ?… quel fardeau trop lourd à porter ?

26

Dork, le constable, arriva à Doncastre vers une heure un quart du matin, et se rendit directement au Grand Cerf. Cet hôtel était fermé depuis deux heures environ, et ce ne fut que par l'exercice de

son autorité que Dork parvint à se faire ouvrir, et obtint une audience de l'aubergiste endormi. On trouva le garçon qui avait conduit Prodder après bien des difficultés, et ce jeune homme, encore à moitié endormi, descendit lourdement l'escalier pour venir répondre aux questions du constable. Il avait conduit le marin, dont il ne savait pas le nom, directement à la station de Doncastre, et était arrivé juste assez à temps pour l'express de minuit 50. Il avait quitté le gentleman à la porte de la station, trois minutes avant le départ du train.

Ce furent tous les renseignements que Dork put obtenir. S'il eût été l'un des rusés employés de la police de Londres, il aurait pu s'arranger de manière à mettre la main sur le marin fugitif à la première station où le train devait s'arrêter ; mais n'étant qu'un simple fonctionnaire rural, il grattait sa grosse tête et regardait l'hôtelier du Grand Cerf avec l'expression du plus extrême désappointement.

— Il était diablement pressé ce gaillard-là, — disait-il piteusement. — Pourquoi donc est-il parti si vite ?

Le jeune homme qui avait servi de cocher ne pouvait répondre à cette question. Tout ce qu'il savait, c'est que le gentleman lui avait promis un demi-souverain s'il attrapait le train express, et qu'il avait gagné son pourboire.

— Bien. Cela n'est pas bien étonnant, — dit Dork en humant un verre de rhum qu'il s'était fait servir. — Vous aurez à comparaître demain et vous pourrez en dire autant que l'autre individu, — ajouta-t-il en se tournant du côté du jeune homme. — Vous étiez avec lui quand le coup de feu a été tiré, et vous n'étiez pas bien loin quand il a découvert le cadavre. Vous aurez à vous pré-

senter et à témoigner quand l'enquête aura lieu. Je ne sais pas si ce sera demain, car il n'y a guère de temps pour prévenir le coroner.

Dork écrivit le nom du jeune homme sur son portefeuille, et l'aubergiste répondit qu'il comparaîtrait dès qu'on le ferait appeler. Le constable quitta l'auberge après avoir bu un second verre de rhum et fait donner une poignée d'avoine et un peu d'eau au cheval de Mellish. Il revint rapidement aux écuries du château, remit le cheval et le cabriolet au garçon qui l'attendait, et rentra au petit logement qu'il occupait au village de Meslingham, situé à un mille environ des grilles du Park.

Je sais à peine comment décrire la longue et pénible journée qui suivit la nuit du crime. Aurora semblait frappée de stupeur ; elle ne pouvait soulever la tête de l'oreiller sur lequel elle reposait ; elle avait à peine la force d'ouvrir les paupières qui protégeaient ses yeux alourdis. Elle n'était pas malade ; elle n'affectait pas non plus de l'être. Elle restait étendue sur le canapé de son cabinet de toilette, gardée par sa femme de chambre et visitée de temps en temps par John, qui errait çà et là dans la maison et dans le parc, parlant à beaucoup de monde et revenant toujours à la même conclusion, à savoir : que toute cette affaire était un horrible mystère et qu'il désirait ardemment que l'enquête fût terminée. Il eut des visiteurs de plus de vingt milles à la ronde, car la nouvelle s'était répandue rapidement au loin pendant la matinée ; des visiteurs qui apportaient leurs condoléances et l'assurance de leurs sympathies. Les questions, les conjectures, les marques d'étonnement de tout ce monde étaient plus qu'il n'en fallait pour le rendre fou ; mais il supporta tout patiemment. Il ne pouvait rien leur dire, si ce n'est que l'affaire était aussi mysté-

rieuse pour lui qu'elle l'était pour eux, et qu'il n'avait aucun espoir de trouver le mot de cette sombre énigme. Tous lui faisaient la même question :

— Y avait-il quelqu'un qui eût des motifs pour tuer cet homme ?

Comment pouvait-il leur répondre ? Il aurait pu leur dire que si vingt personnes avaient de puissants motifs pour tuer Conyers, il était possible qu'une vingt-unième personne, qui n'avait pas de motifs du tout, ait commis le crime. Cette sorte d'argument, qui base n'importe quelle hypothèse sur une série de probabilités, peut, après tout, conduire très-souvent à des conclusions erronées.

Mellish n'essaya pas de soutenir ce thème. Il était trop accablé, trop affecté, trop pressé de voir l'enquête terminée et de se voir lui-même libre d'emporter Aurora avec lui et de s'éloigner du domaine de Mellish, qui lui était devenu odieux depuis que l'entraîneur en avait franchi l'enceinte.

— Oui, chère enfant, — disait-il à sa femme en se penchant sur elle, — je vous emmènerai dans le midi de la France dès que cette affaire sera terminée. Vous quitterez le théâtre de tous ces souvenirs pénibles, de tous ces ennuis passés. Nous recommencerons la vie.

— Dieu veuille que nous puissions faire ce que vous dites, John, répondait Aurora avec gravité. Ah ! cher John, je ne puis vous dire que je suis fâchée de la mort de cet homme. S'il était mort deux ans plus tôt, quand j'ai cru qu'il était mort, que de misères il m'eût épargnées !

Une fois, pendant le cours de cette longue après-midi, John se rendit au cottage de la porte du nord. Il ne pouvait résister au désir de voir le corps inanimé de l'homme dont la présence lui avait causé tant de vagues inquiétudes, tant de terreurs instinctives. Il trouva l'idiot accoudé sur la grille du petit jardin, et un de ses domestiques assis à la porte de la chambre du mort.

— L'enquête doit commencer demain matin à dix heures au Lion d'Or, — dit Mellish aux deux hommes. — Vous, Hargraves, vous serez appelé comme témoin.

Il passa dans la chambre obscure. Le groom comprit pourquoi il venait, et enleva sans rien dire la draperie qui couvrait la tête de l'entraîneur.

Des mains expérimentées avaient fait leur sinistre devoir : les membres vigoureux avaient été étendus ; la mâchoire inférieure, qui s'était abaissée dans l'agonie d'une mort instantanée, était soutenue par un bandage ; les paupières étaient abaissées sur les yeux d'un bleu foncé, et le visage, qui avait été beau durant la vie, était encore plus beau dans la calme solennité de la mort. Ce corps qui, vivant, avait été privé d'une âme dont les rayons se reflétassent sur lui, trouvait son niveau dans la mort. L'âme indigne était partie, et la perfection physique qui restait avait perdu la seule tache qui la déparait. L'harmonie des proportions, les traits d'une forme exquise, le charme des détails, tout cela restait ; et Conyers emportait dans la tombe un visage plus beau que celui qui, pendant la vie de l'entraîneur, n'avait jamais eu pour le monde que des sourires railleurs et impudents.

Mellish contempla pendant quelque temps ce visage de marbre.

— Pauvre diable ! — pensa l'excellent, le noble cœur ; — il est bien dur de mourir si jeune. Je voudrais que Lolly m'eût laissé faire, et conclure avec cet homme un marché pour qu'il gardât son secret… Son secret !… le secret de son père probablement… Quel secret pouvait-elle avoir qu'un groom ait pu découvrir ?… C'est peut-être quelque affaire commerciale… quelque transaction mercantile d'Archibald Floyd qui a fait que le vieillard est tombé au pouvoir de son groom. Il n'y a vraiment que ma généreuse Aurora pour accepter ce fardeau et le porter bravement à travers tous les obstacles.

Voilà de quelle manière John raisonnait souvent sur le secret qui le séparait de sa femme. Il ne pouvait supporter la pensée de lui imputer seulement l'ombre d'une faute. Il ne pouvait souffrir de voir en elle une pauvre femme tombée au pouvoir d'un vil mercenaire qui n'était que trop disposé à tirer parti de ses secrets. Il ne pouvait tolérer de semblables idées, et il sacrifiait l'intégrité commerciale du pauvre Floyd pour sauver la dignité d'Aurora. Ah ! quelle faiblesse et quelle imperfection que cet amour sans bornes ! Qu'il est prompt à sacrifier les autres pour l'unique objet que, dans notre imagination, nous voulons toujours voir sans tache, quand il faudrait pour le justifier, noircir, par centaines nos semblables. Si Othello avait pu se prouver la pureté de Desdémone, en sacrifiant la réputation de toutes les femmes de Chypre, pensez-vous qu'il eût épargné les belles habitantes de l'île ? Non ; il les eût couvertes d'infamie s'il avait pu, en le faisant, réhabiliter la femme qu'il aimait. Mellish ne voulait pas mal penser de sa femme. Il fermait résolûment les yeux à toute preuve accusatrice. Il se cramponnait avec une ténacité désespérée à sa foi en sa pureté, et il ne s'y cramponnait que plus solide-

ment à mesure que les preuves s'amassaient en plus grand nombre contre elle.

L'enquête fut ouverte dans une auberge de la route située à un quart de mille de la porte du nord. C'était une maison tranquille, fréquentée seulement les jours de marché par les gens de la campagne allant à Doncastre et aux villages qui bordent la route entre cette ville et Meslingham. Le coroner et les jurés siégeaient dans une longue salle nue où, par les temps pluvieux, les habitués du Lion d'Or jouaient aux quilles. Le chirurgien, Hargraves, Jarvis, le garçon du Grand Cerf, Dork le constable, et Mellish étaient les seuls témoins appelés ; mais le Colonel Maddison et Lofthouse étaient tous deux présents à l'audience.

Les questions relatives aux circonstances de la mort de l'entraîneur n'occupèrent que fort peu de temps. Il ne résulta rien du bref interrogatoire subi par les témoins qui pût conduire à l'éclaircissement du mystère. Mellish fut interrogé le dernier, et il répondit aux questions qu'on lui adressa avec une décision prompte. Il y en eut cependant une à laquelle il lui fut impossible de répondre, bien qu'elle fût d'une grande simplicité. Hayward, le coroner, tenant à apprendre tout ce qui, dans l'histoire du mort, pourrait mener éventuellement à la découverte de l'assassin, demanda à Mellish si son entraîneur était marié ou célibataire.

— Je ne saurais réellement répondre à cette question, — dit John ; — je croirais assez qu'il était célibataire ; car ni lui, ni M. Pastern qui me l'a recommandé, ne m'ont appris le contraire. Mon autre entraîneur Langley était marié quand il est entré à mon service, et sa femme et ses enfants ont occupé l'appartement qui est au-dessus de mes écuries pendant plusieurs années.

— Vous croyez alors que James Conyers n'était pas marié ?

— Oui, certes.

— Et votre opinion est-elle qu'il ne s'était pas fait d'ennemis dans les environs ?

— La chose est presque impossible.

— À quelle cause attribuez-vous donc sa mort ?

— À un malheur ; je ne puis me l'expliquer autrement. Le chemin qui traverse le parc sert de passage public, et l'on sait que toute la propriété est infestée de braconniers. Il était plus de dix heures quand on a entendu la détonation. J'imagine que le coup a été tiré par un braconnier que ses yeux ont trompé dans l'obscurité.

Le coroner secoua la tête.

— Vous oubliez, monsieur Mellish, — dit-il, — que la blessure qui a causé sa mort n'était pas celle que fait ordinairement la balle d'un fusil. La détonation entendue était celle d'un pistolet, et l'entraîneur a été tué par une balle de pistolet.

Mellish garda le silence. Il avait dit de bonne foi quelle était son impression relativement à la cause de la mort de l'entraîneur. Dans l'horreur et la confusion des deux derniers jours, les détails secondaires du terrible événement lui avaient échappé.

— Connaissez-vous quelqu'un, parmi les gens de votre maison, capable de commettre une violence de cette sorte ? — demanda le coroner. — Avez-vous dans votre maison quelqu'un qui soit d'un caractère particulièrement vindicatif ?

— Non, — répondit John d'un ton décidé ; — je puis répondre de mes domestiques comme je répondrais de moi-même. Aucun d'eux ne connaissait cet homme. Quels motifs pouvaient-ils avoir pour vouloir sa mort ?

Hayward se frotta le menton et parut réfléchir.

— Il y avait ce vieil entraîneur dont vous parliez tout à l'heure, monsieur Mellish, — dit-il, — je sais parfaitement que la place d'entraîneur chez vous est une excellente position. Un homme peut mettre de côté beaucoup d'argent en dehors de ses gages et du casuel chez un maître comme vous. Cet ancien serviteur a pu ne pas aimer à se voir remplacé par le défunt, il a pu éprouver de l'animosité contre son successeur.

— Langley ! — s'écria Mellish ; — c'est le meilleur homme que la terre ait jamais porté. Il n'a pas été remplacé ; il a de lui-même renoncé à son poste chez moi, et je lui ai conservé les mêmes gages. Le pauvre garçon est alité depuis la semaine dernière.

— Hum ! — murmura le coroner. — Alors vous ne pouvez jeter aucune lumière sur cette affaire, monsieur Mellish ?

— Aucune. J'ai écrit à M. Pastern, aux écuries duquel le défunt a été attaché, je lui ai raconté les circonstances de sa mort, et l'ai prié de m'adresser tous les renseignements qu'il pourra sur son compte. J'espère avoir une réponse par le courrier de demain, et je serai heureux de vous la communiquer.

Avant l'interrogatoire des témoins, les jurés avaient été conduits au cottage du nord, où ils avaient vu le cadavre de Conyers. Morton les avait accompagnés et s'était efforcé de leur expliquer la direction que la balle avait prise, et la manière dont, se-

lon lui, l'arme avait été déchargée. Les jurés appelés à décider dans cette grave affaire étaient de bons agriculteurs et de petits commerçants qui se lamentaient sur le temps qu'on leur faisait perdre, et qui étaient prêts à accepter toute solution qui pourrait leur être suggérée par le coroner. Ils se hâtèrent de revenir au Lion d'Or, écoutèrent avec déférence les divers témoignages et le résumé d'Hayward, puis ils se retirèrent dans une pièce voisine, où ils demeurèrent en délibération pendant cinq minutes à peu près, et en sortirent avec une très-singulière forme de décision, qu'Hayward traduisit en un verdict de meurtre prémédité contre une ou plusieurs personnes inconnues.

On ne s'était que fort peu occupé de la disparition de l'homme qui avait apporté au château la nouvelle du crime. Personne ne songea un seul instant que la déposition de ce témoin aurait pu jeter un rayon de lumière sur la mort de l'entraîneur. Le soi-disant Capitaine causait avec le garçon du Grand Cerf quand le coup de feu avait été tiré ; il n'était donc pas l'assassin ; et si significative qu'eût paru cette fuite précipitée aux yeux intelligents de la police de la métropole, aucun des agents présents n'y attachait alors d'importance. On n'avait pas non plus une seule fois prononcé le nom d'Aurora pendant cette courte audience. Rien n'avait transpiré qui pût révéler en aucune façon qu'elle avait autrefois connu ce même Conyers, et Mellish poussa un long soupir et respira librement quand il se retrouva sur le chemin du château. Le Colonel Maddison, Lofthouse et deux ou trois autres gentlemen étaient demeurés sur le seuil de la petite auberge, et causaient avec le coroner.

L'enquête était terminée, l'affaire réglée, et les restes mortels de Conyers pouvaient être portés en terre selon le bon plaisir de

ses anciens maîtres. Tout était fini. Le mystère de la mort et le secret de la vie allaient être enterrés paisiblement avec le corps de l'entraîneur, et Mellish était libre d'emmener sa femme avec lui partout où il voudrait. Libre, ai-je dit ? Non ; car sans cesse l'ombre de ce mystère pendrait comme un drap mortuaire entre lui et la femme qu'il aimait. Sans cesse le souvenir de ce problème sinistre et non résolu le poursuivrait dans le sommeil comme dans la veille, dans la lumière comme dans l'ombre. Sa noble nature triomphant tour à tour des influences subtiles, des suggestions accusatrices et des faits douteux, était tour à tour ébranlée, sans être jamais vaincue. Il luttait bravement, quoique ce fût un bien rude combat, et qui devait durer peut-être jusqu'au tombeau. Cet argument muet devait sans cesse être combattu ; les pensées de fidélité et d'infidélité devaient sans cesse se heurter en déchirant son cœur jusqu'à la fin de ses jours, jusqu'à ce qu'il mourût peut-être, sa tête reposant sur le sein de sa femme, ses joues réchauffées par sa tiède haleine, mais ignorant jusqu'à la dernière heure la nature réelle de ce quelque chose de sombre, de cette horreur sans nom contre laquelle il avait lutté si longtemps et si patiemment.

— Je l'emmènerai avec moi, et quand nous serons séparés par des milliers de milles d'eau bleue du lieu où est enfoui son secret, je tomberai à ses genoux, et je la supplierai de me le confier.

Il passa en frissonnant devant la loge et suivit la grande route jusqu'à l'entrée principale du parc. Il était près de la porte quand il entendit une voix étrange et étouffée qui lui criait d'arrêter. Il se retourna et vit l'idiot qui arrivait. De tous les êtres humains, à l'exception peut-être de celui qui était maintenant étendu sans vie dans la petite chambre du cottage, cet Hargraves était la der-

nière personne qu'il lui plût de rencontrer ; aussi se tourna-t-il du côté de l'idiot avec un froncement de sourcils. Ce dernier essuyait la sueur de son visage avec le bout de sa cravate déguenillée, et il était haletant.

— Qu'y a-t-il ? demanda John. Que me voulez-vous ?

— C'est le coroner, articula Hargraves, — le coroner et M. Lofthouse, le vicaire. Ils veulent vous parler, monsieur ; ils sont encore au Lion d'Or.

— De quoi s'agit-il ?

Hargraves fit une grimace sinistre.

— Je ne sais pas, monsieur, dit-il. Il n'est guère vraisemblable qu'ils aient voulu me le dire. Il y a quelque chose, quoique ça ; car M. Lofthouse était blanc comme un linceul, et il paraissait tout bouleversé ; on m'a envoyé pour vous dire de venir.

— Oui !... oui... j'y vais, — répondit John vaguement.

Il avait ôté son chapeau et passait sa main sur son front, comme un homme préoccupé. Il tourna le dos à l'idiot, et se remit en route dans la direction du Lion d'Or.

Hargraves le regarda s'éloigner jusqu'à ce qu'il eût disparu ; puis il se dirigea lentement vers le tourniquet du sentier conduisant dans le bois.

— Je sais ce qu'ils ont découvert, — se dit-il, — et je sais aussi ce qu'ils lui veulent. Il sera absent pendant pas mal de temps ; ainsi donc je puis traverser le bois et aller la prévenir. Oui, — il se frottait les mains et faisait entendre un rire étouffé qui contour-

nait son affreux visage et le rendait horrible à voir, — oui, il me sera bien doux de le lui dire.

27

Le Lion d'Or avait repris sa tranquillité accoutumée quand Mellish y rentra. Les jurés étaient retournés à leurs diverses occupations, enchantés d'en avoir été quittes si facilement. Les villageois, qui avaient encombré les abords de l'auberge pour entendre ce qu'ils pourraient sur ce qui s'était passé à la séance, s'étaient tous dispersés. L'hôtelier, enfin, était en train de dîner, avec sa femme et sa famille, dans une petite salle très-confortable. Le digne aubergiste déposa son couteau et sa fourchette quand John entra dans la première salle, et il quitta son repas pour recevoir un visiteur aussi distingué.

— M. Hayward et M. Lofthouse sont dans le café : voulez-vous prendre la peine de venir par ici, monsieur ?

Il ouvrit la porte d'une chambre tapissée, meublée de tables en acajou et ornée d'une demi-douzaine de gravures coloriées représentant les courses de Doncastre, la grande course entre Voltigeur et Flying-Dutchman, ainsi que d'autres événements hippiques qui avaient eu une certaine célébrité. Le coroner était assis à l'extrémité d'une des longues tables, et Lofthouse se tenait debout près de lui. Dork, le constable de Meslingham, se tenait près de la porte, le chapeau à la main ; il avait l'air très-alarmé. Hayward et Lofthouse étaient tous les deux fort pâles.

Un coup d'œil rapide suffit à John pour voir tout cela et quelque chose de plus : une cuvette pleine d'eau teinte de sang et une feuille oblongue de papier mouillé qu'Hayward tenait pressée sous sa main.

— Qu'y a-t-il, et pourquoi m'avez-vous envoyé chercher ? — demanda John.

Alarmé et intrigué comme il l'avait été par le message qui le rappelait immédiatement à l'auberge, il le fut encore davantage par l'embarras évident dont était empreint le ton du coroner lorsqu'il répondit à sa question.

— Je vous en prie, asseyez-vous, monsieur Mellish, — dit-il, — je… je… vous ai envoyé chercher… sur l'avis de… M. Lofthouse, qui, comme ministre et père de famille, a cru que je devais le faire.

Lofthouse posa la main sur l'épaule du coroner comme pour l'avertir de quelque chose. Hayward s'arrêta un moment, toussa pour s'éclaircir la voix, puis il continua de parler, mais d'une voix altérée.

— J'ai eu l'occasion de réprimander Dork pour une infraction à son devoir, qui peut cependant bien avoir été, comme il le dit, tout à fait accidentelle.

— C'est la vérité, monsieur, — murmura le constable avec soumission. — Si j'avais su…

— Le fait est, monsieur Mellish, que la nuit du meurtre, Dork, en examinant les vêtements du défunt, a trouvé un papier qui avait été caché par le malheureux homme entre l'étoffe et la doublure de son gilet. Ce papier était tellement imprégné du sang

dont le gilet avait été littéralement inondé, qu'il fut impossible à Dork de déchiffrer un seul mot de son contenu. Il ignorait donc complètement l'importance de ce papier, et dans la précipitation et la confusion des devoirs qu'il a eu à remplir pendant ces deux derniers jours, il a oublié de le produire à l'enquête. Il a eu l'occasion de fouiller dans son portefeuille presque immédiatement après que le verdict venait d'être rendu, et cette circonstance lui a remis dans l'esprit l'existence du papier. Il est aussitôt venu me trouver et me demander conseil au sujet de cette maladresse ; j'ai examiné le papier, j'ai lavé en partie les taches de sang qui empêchaient de le lire, et je suis parvenu à en déchiffrer une portion.

— Ce papier a donc quelque importance ? — demanda John.

Il s'était assis à quelque distance de la table ; sa tête retombait en avant, et ses doigts s'agitaient contre le bois de la chaise par un mouvement nerveux. La lenteur pompeuse du coroner l'irritait horriblement. Pourquoi l'avait-on rappelé ? Quel était ce papier ? Comment pouvait-il le concerner ?

— Oui, — répondit Hayward, — ce document est d'une grande importance. Je l'ai montré à M. Lofthouse afin d'avoir son avis ; je ne l'ai pas fait voir à Dork, mais j'ai retenu ce dernier afin que vous apprissiez de lui comment et où il a trouvé ce papier, et pourquoi il n'a pas été produit à l'enquête.

— Pourquoi ferais-je des questions là-dessus ? — fit John en redressant la tête et regardant alternativement le coroner et Lofthouse. — En quoi ce papier me concerne-t-il ?

— J'ai le regret de dire qu'il vous concerne on ne peut plus, monsieur Mellish, — répondit doucement le recteur.

Cette douceur mettait John hors de lui. Quel droit ces hommes avaient-ils de lui parler comme ils le faisaient ? Pourquoi baissaient-ils la voix et lui adressaient-ils la parole avec ce ton mielleux dont se servent les porteurs de mauvaises nouvelles ? Pourquoi jetaient-ils sur lui ces regards d'intérêt et de commisération ?

— Faites-moi voir ce papier, puisqu'il me concerne ; — dit John avec indifférence. — Oh ! mon Dieu, quel nouveau malheur va me frapper ?... Quelle est cette hideuse avalanche de douleurs qui descend lentement pour m'écraser ?

— Vous ne désirez rien apprendre de Dork ? — fit le coroner tranquillement.

— Non ! non ! — s'écria John avec fureur ; — je veux seulement voir cet écrit.

Il montrait, en parlant, le papier taché de sang qu'Hayward tenait sous sa main.

— Alors vous pouvez vous retirer, Dork, — dit tranquillement le coroner, et surtout ne parlez de cette affaire à personne. C'est une affaire d'intérêt purement privé et qui n'a pas rapport au meurtre. Ne l'oubliez pas.

Le constable salua respectueusement les trois gentlemen et se retira. Il était enchanté d'en être quitte à si bon compte.

— Maintenant, — dit John, qui se leva et s'approcha de la table au moment où la porte se refermait sur le constable, — maintenant, monsieur Hayward, montrez-moi ce papier. Si c'est moi qu'il concerne, où toute autre personne qui me touche, j'ai le droit de le voir.

— C'est un droit que je ne vous contesterai pas, — répondit le coroner avec gravité, passant en même temps le papier taché de sang à Mellish. — Je vous prie seulement de croire à ma profonde sympathie en cette occasion.

— Laissez-moi !... — s'écria John en arrachant le papier des mains d'Hayward ; — laissez-moi !... Ne voyez-vous pas que je suis aux trois quarts fou ?

Il s'approcha de la fenêtre, et, tournant le dos au coroner et à Lofthouse, il examina le papier rouge de sang qu'il tenait à la main. Il considéra longtemps ces lignes effacées, presque inintelligibles, avant de comprendre leur véritable signification ; mais à la fin, le sens véritable de ce misérable papier devint clair pour lui, et, laissant échapper un cri terrible, il retomba sur la chaise d'où il s'était levé et couvrit son visage de ses mains.

— Mon Dieu ! — s'écria-t-il après ce premier cri de douleur ; — mon Dieu ! je n'avais jamais songé à cela. Jamais je n'aurais pu m'imaginer...

Ni le coroner ni le recteur ne parlaient. Qu'auraient-ils pu lui dire ? Des paroles de sympathie n'auraient eu aucun pouvoir pour apaiser une telle douleur ; elles n'auraient fait qu'exciter l'angoisse de cet homme ; il valait mieux lui obéir et le laisser seul.

Il se leva enfin après un silence qui parut bien long aux spectateurs de cette douleur terrible.

— Messieurs, — dit-il d'une voix ferme et pleine de résolution qui vibrait dans la petite chambre, — je vous donne ma parole d'honneur qu'à l'époque où la fille d'Archibald Floyd consentit à

notre mariage, elle croyait que cet homme, que ce James Conyers était mort.

Il frappa un violent coup de poing sur la table, et regarda les deux hommes d'un air de défi. Puis sa main gauche, cette main qui serrait convulsivement la feuille de papier, resta plongée dans sa poitrine, et il quitta la salle de l'auberge, mais non pour rentrer chez lui. Une allée verte, s'ouvrant en face du Lion d'Or, menait à une vaste pelouse qu'on appelait Harper's Common. Mellish s'avançait lentement par ce chemin. En fermant la petite barrière à l'extrémité de l'allée, et en entrant sur la vaste pelouse, on eût dit qu'il fermait la porte du monde derrière lui. Le paysage sinistre qu'il avait sous les yeux et l'atmosphère grise qui était au-dessus de sa tête semblaient en étrange harmonie avec sa douleur. Les flaques d'eau encombrées de roseaux, la verdure stérile légèrement brunie par le soleil d'été, la bruyère desséchée et les buissons sans fleurs, tout ce qu'il regardait prenait la couleur sinistre de sa propre désolation et semblait le désoler encore davantage. L'enfant gâté de la fortune ; le jeune gentleman si aimé, qui n'avait jamais été contrarié pendant près de trente-deux ans, l'heureux époux, dont l'orgueil pour sa femme avait touché cette limite étroite qui sépare le sublime du ridicule, ah ! où étaient-elles donc allées toutes ces ombres des heureux jours d'autrefois ? Elles s'étaient évanouies, elles étaient tombées dans le sombre gouffre de l'inexorable passé. Le monstre qui dévore ses enfants avait repris ces joies, ces ravissements, et n'avait laissé après eux qu'un homme désolé. Un homme désolé qui tenait son regard fixé sur un large fossé et sur un rivage semé de joncs, à quelques pas de l'endroit où il se tenait, et qui se disait en lui-même :

— Est-ce bien moi qui, il y a un mois à peine, sautais par-dessus ce fossé pour cueillir des myosotis que désirait Aurora ?

Il se faisait cette question, lecteur, que nous devons tous nous faire quelquefois. Était-il réellement la créature de l'irrévocable passé ? En écrivant ceci, je vois ce terrain dont je parle, l'herbe brûlée par le soleil, les flaques d'eau encombrées de joncs, le paysage s'étendant au loin de tous côtés vers des régions qui me sont étrangères. Je puis me rappeler tous les détails de ce simple tableau : l'atmosphère de ce jour sans soleil, les bruits de l'été, les voix des gens qui passent près de moi ; je me souviens de tout, excepté de moi-même. Ce misérable moi est la seule chose dont je ne puisse me rappeler, la seule chose qui me paraisse étrangère, la seule chose que je puisse à peine croire. Si je retournais demain à cet endroit, je reconnaîtrais chaque coteau, chaque bouquet de fougère ou de joncs. Les quelques années qui se sont passées depuis que je ne l'ai vu n'auront guère changé l'aspect de ce lieu familier. Les lentes altérations de la nature immuable dans ses harmonieuses lois auront accompli leur œuvre, selon cette loi inaltérable ; mais ce misérable moi a subi un changement si complet, que si l'on me ramenait à cet alter ego du passé, je serais à peine capable de reconnaître l'étrange créature. Et pourtant, ce n'est par aucun choc volcanique, par aucun mouvement de masses rocheuses, par aucune grande convulsion ou terrible agonie de la nature, que ce changement s'est opéré. C'est plutôt par une lente et monotone usure des points saillants, un changement imperceptible de telle ou telle partie originelle, une addition ici, une soustraction là, que s'accomplit la transformation. Il est difficile de faire croire un homme aux physiologistes, qui déclarent que la main qui tient sa plume aujourd'hui n'est pas la même qui guidait cette autre plume avec laquelle il écrivait il y

a sept ans. Il trouve bien difficile de croire cela ; mais qu'il prenne dans quelque vieux pupitre oublié, relégué dans un coin de son grenier, ces lettres qu'il écrivait il y a sept ans, et qui lui furent plus tard rendues par la femme à laquelle elles étaient adressées, et la question qu'il se fera, en lisant les lignes fades sera assurément celle-ci : « Est-ce bien ma main qui a écrit cela ? Est-ce bien moi qui appelais une femme aux cils roux l'étoile d'une vie déserte ? Est-ce bien moi qui étais si indiciblement malheureux, et qui voyais venir avec une inexprimable inquiétude cette soirée dans Onslow Square, où j'allais revoir ces doux yeux bleus ? Quelle soirée dans Onslow Square ? Non mi recordo. Ces doux yeux bleus étaient garnis de cils roux, et la dame à laquelle s'adressaient ces lettres m'abandonna lâchement pour épouser un riche marchand de savon. » La loi elle-même comprend et tient compte de cette merveilleuse transformation. La dette que Smith contracte en 1850 est nulle en 1857. Ce Smith peut avoir été un prodigue en 1850 et être devenu, en 1857, un homme consciencieux qui ne voudrait pas faire tort d'un liard à ses créanciers. Smith II sera-t-il tenu de payer les dettes de Smith I ? Je laisse cette question à Smith et aux métaphysiciens. Assurément, la même loi devrait agir dans le même sens avec les promesses de mariage. Smith I peut avoir adoré M Brown, et Smith II la détester. Smith sera-t-il tenu, en 1857, de tenir l'engagement pris par l'autre Smith en 1850 ? La loi criminelle en France va plus loin encore. Le meurtrier dont le crime reste secret pendant dix ans peut rire au nez des agents de police qui découvrent son crime pendant le onzième. Assurément, cela doit être, parce que le meurtrier réel n'est plus passible de la justice, parce que la main qui a frappé le coup et le cerveau qui l'a conçu n'existent plus.

Pauvre Mellish, le monde du passé est amoncelé à ses pieds ; il voit de loin le lugubre avenir, et pleure ceux qui sont morts et partis.

Il se jeta de toute sa hauteur sur l'herbe épaisse, et sortant le papier rougi de son sein, il le déplia et l'étendit sous ses yeux.

C'était un certificat de mariage. Le certificat d'un mariage qui avait été célébré à l'église de Douvres, le 2 juillet 1856, entre James Conyers, de Londres, entraîneur, fils de Joseph Conyers, cocher de place, et de Susan, sa femme, et Aurora Floyd, fille d'Archibald Floyd, de Felden Woods, Kent, banquier.

28

M Mellish se trouvait dans la chambre de son mari, dans la matinée du jour où eut lieu l'enquête, parmi les fusils, les instruments de pêche, les bottes, les cravaches, les fouets, et tout l'attirail du sportsman. Elle s'était assise dans un immense fauteuil près de la fenêtre ouverte, la tête penchée sur les coussins recouverts de perse, et les yeux vaguement plongés sur la pelouse et les parterres de fleurs, dans la direction du sentier par lequel, selon toutes probabilités, Mellish reviendrait du Lion d'Or.

Elle avait défié ouvertement M Powell, et avait fermé la porte de cette pièce tranquille sur les civilités stéréotypées et les sourires sympathiques de cette dame. Le vieux chien s'était étendu à ses pieds, sa lourde tête appuyée sur ses genoux, et ses gros yeux ternes fixés sur elle. Elle était seule, ai-je dit ; mais elle n'était pas sans compagnons : les noirs soucis et les inquiétudes corrosives

lui tenaient fidèlement compagnie, et n'auraient pas bougé de ses côtés. Quels compagnons sont plus fidèles que les peines et les misères ? quels hôtes sont plus tenaces, quels amis sont plus infatigables ? Cette malheureuse femme était seule au milieu d'un océan de chagrins, craignant sans cesse de tendre ses mains à ceux qui l'aimaient, dans la crainte de les entraîner avec elle dans ce gouffre qui s'entr'ouvrait pour l'engloutir.

— Oh ! si je pouvais être seule à souffrir, — se disait-elle, — si je pouvais être seule à souffrir toutes ces misères, je crois que je les supporterais jusqu'à la fin sans me plaindre ; mais la honte, la dégradation, l'angoisse, pèseront sur d'autres plus lourdement que sur moi. Que ne souffriront-ils pas si la folie sans nom de ma jeunesse vient à être connue du monde ?

Ces autres, à la douleur et à la honte possibles desquels elle songeait, étaient son père et John. Son amour pour son mari n'avait pas diminué d'un iota, son affection pour son père si indulgent et sur qui pourtant la folie de son enfance avait apporté de si amères souffrances. Son cœur généreux était assez vaste pour tous deux. Elle ne faisait pas de différence, et aurait repoussé le moindre empiétement de sa nouvelle affection sur l'ancienne. Le grand fleuve d'amour devenait un océan et mouillait de nouveaux rivages par sa crue puissante ; mais cette source lointaine de sa jeunesse, d'où sa première affection était sortie dans sa douce pureté enfantine, n'avait pas été troublée encore. Elle aurait à peine compris l'affection froide et mesurée de la plus jeune fille du fou Lear, cette affection qui pouvait se diviser avec une précision mathématique entre le père et le mari. Assurément, l'amour est un sentiment trop pur pour être pesé dans la balance. Devons-nous soustraire quelque chose du capital quand

il nous faut faire face à une nouvelle demande ? ou bien l'affection n'a-t-elle pas plutôt quelque pouvoir magique au moyen duquel elle peut doubler son capital au moment où l'on tire sur lui ? Quand M John Anderson devint mère de six enfants, elle ne dit pas à son mari : « Mon cher John, je vais être forcée de vous reprendre six dixièmes de mon affection afin d'en avoir pour les petits. » Non, le cœur généreux de la femme s'agrandit pour faire face à toutes les nécessités de la mère, comme le cœur de la jeune fille se dilate pour le nouvel amour de l'épouse. La douleur qu'Aurora ressentait du malheur de son mari était doublée par l'image du chagrin de son père. Elle ne pouvait diviser ces deux choses dans son cœur. Elle les aimait tous deux, et souffrait pour eux avec une mesure égale d'amour et de douleur.

— Si… si la vérité allait être découverte à cette enquête, — pensait-elle, — je ne pourrais jamais revoir mon mari ; jamais plus je ne pourrais le regarder en face. Je m'enfuirais au bout du monde et je me cacherais de lui pour jamais.

Elle avait essayé de capituler avec sa destinée ; elle avait tenté d'échapper à l'entière mesure de la rétribution, et elle avait failli. Elle avait fait le mal afin que le bien pût en sortir, en face de cette loi qui dit que tout mal fait en bonne intention sera péché perdu, iniquité vaine. Elle avait trompé Mellish avec l'espoir que le voile de la tromperie ne serait jamais mis en pièces, que la vérité resterait cachée jusqu'à la fin et pour épargner à l'homme qu'elle aimait une honte et une douleur cruelles. Mais les fruits de cette folle graine semée depuis longtemps, aux jours de sa désobéissance, avaient poussé autour d'elle et l'entouraient de tous côtés, et il lui avait été impossible de se frayer un sentier à travers les herbes nuisibles que ses propres mains avaient plantées.

Elle était là, sa montre à la main, et reportant alternativement ses yeux du cadran aux jardins. John Mellish était sorti un peu après neuf heures, et il en était maintenant près de deux. Il lui avait dit que l'enquête serait terminée dans une couple d'heures, et qu'il se hâterait de rentrer pour lui dire comment les choses avaient fini. Quel allait être le résultat de cette enquête ? quelles questions allait-on lui faire ? Quel témoignage pourrait, par un hasard malheureux, être produit et la compromettre ou la trahir ? Elle était comme frappée de stupeur en attendant sa sentence. Que serait-elle ? Condamnation ou acquittement ? Si son secret pouvait échapper à la découverte, si Conyers avait emporté dans la tombe l'histoire de son mariage, quelle joie, quel soulagement pour une malheureuse fille dont la seule faute avait été de prendre un homme mauvais pour un homme bon : l'ignorante confiance d'une enfant prête à accepter tout pèlerin misérable pour un noble exilé ou un prince déguisé !

Il était deux heures et demie quand elle tressaillit au bruit de pas qui se faisaient entendre sur le sable de l'allée couverte devant la vérandah. Les pas s'arrêtaient, puis continuaient, et s'arrêtaient encore ; enfin, un visage qu'elle haïssait se montra à l'angle de la fenêtre devant laquelle elle se tenait. C'était la face pâle d'Hargraves, qui s'avançait prudemment de quelques pouces à l'intérieur. Le chien se dressa en poussant un grognement, et parut sur le point de s'élancer sur la hideuse tête de l'homme qui faisait l'effet d'une gargouille sculptée en relief sur une construction gothique ; mais Aurora saisit l'animal par son collier et l'arrêta.

— Silence, Bow-wow, dit-elle ; là… là… mon vieux chien !

Elle le retenait encore d'une main ferme, le calmant de l'autre.

— Que voulez-vous ? — demanda-t-elle en se tournant vers Stephen avec un air de dédain glacial qui la faisait ressembler à la femme de Néron défiant ses faux accusateurs. — Que me voulez-vous ? Votre maître est mort et vous n'avez plus de prétexte pour venir ici. On vous a interdit l'entrée du château. Si une autre fois vous l'oubliez, je prierai M. Mellish de vous en faire souvenir.

Elle tenait sa main posée sur la fenêtre, et allait la fermer, quand Hargraves l'arrêta.

— Ne soyez pas si pressée, — dit-il ; — j'ai à vous parler. Je sors tout droit de l'enquête ; j'ai pensé que vous seriez bien aise de savoir ce qui s'y passe. Je suis venu d'amitié, bien que vous m'ayez une fois payé en coups de cravache.

Le cœur d'Aurora battait violemment dans sa poitrine oppressée. Ah ! quel rude service ce pauvre cœur avait fait dans ces derniers temps, quel fardeau de glace il avait porté, quelle horrible oppression de secret et de terreur avait pesé sur lui, brisant toute espérance, toute tranquillité d'esprit ! Une douleur causée par l'impatience et l'inquiétude qui torturaient son cœur la poussait à lui demander quel était le résultat de l'enquête, afin de recevoir de ses lèvres sa sentence de vie ou de mort. Elle ignorait ce que cet homme avait découvert de son secret, mais elle savait qu'il la haïssait et qu'il se doutait bien qu'elle connaissait le pouvoir qu'il avait de la torturer.

Elle leva sa tête hautaine et jeta sur lui un regard de défiance.

— Je vous ai dit que votre présence m'est désagréable, dit-elle ; — allez-vous-en, et laissez-moi fermer la fenêtre.

L'idiot souriait avec impudence, et, retenant le battant de la fenêtre dans sa large main, il introduisit sa tête dans la chambre. Aurora se leva pour s'éloigner, mais il mit son autre main sur son bras, qui trembla instinctivement au contact de cette main calleuse et sale.

— Je vous dis que j'ai quelque chose de particulier à vous apprendre, — dit-il ; — vous l'entendrez jusqu'au bout. J'étais un des témoins de l'enquête ; j'y suis resté jusqu'à la fin, et même plus tard ; je sais tout.

Aurora recula sa tête avec dégoût, et essaya de dégager son bras.

— Laissez-moi, dit-elle. — Vous payerez cette insolence quand M. Mellish sera de retour.

— Oh ! il ne sera pas ici de sitôt, — dit l'idiot avec un ignoble sourire. — Il est retourné au Lion d'Or Le coroner et M. Lofthouse l'ont envoyé chercher pour lui dire quelque chose... quelque chose qui vous concerne ! — souffla Hargraves de ses lèvres pâles et sèches à l'oreille d'Aurora.

— Que voulez-vous dire ? — s'écria M Mellish, toujours retenue par l'étreinte de Stephen et toujours empêchant son chien de s'élancer sur lui, que voulez-vous dire ?

— Je veux dire ce que je veux dire, — répondit Hargraves ; — je veux dire que tout est découvert. Ils savent tout, et ils ont envoyé chercher M. Mellish pour le lui dire. Ils l'ont envoyé chercher pour lui dire ce que vous étiez à cet homme qui est mort.

Un faible cri s'échappa des lèvres d'Aurora. Elle s'était peut-être attendue à entendre cela, du moins elle l'avait redouté ; elle

n'avait résisté que pour ne pas l'apprendre des lèvres de cet homme ; mais il l'avait vaincue, comme les natures sournoises, entêtées, si viles qu'elles soient, vaincront toujours les âmes généreuses et impressionnables. Il s'était vengé et avait réussi à être témoin de ses angoisses. Il laissa aller sa main en finissant de parler, et il la regarda, — il la regarda avec une expression triomphante et railleuse dans ses petits yeux.

Elle se redressa, toujours fière, toujours fière et brave, malgré tout ; mais son visage était changé, l'expression du désespoir le plus absolu avait cédé à celle de la douleur concentrée.

— On a trouvé le certificat, — dit l'idiot. — Il le portait sur lui, cousu dans la doublure de son gilet.

Le certificat ! que le ciel ait pitié de l'ignorance de la jeune fille. Elle n'y avait jamais songé ; jamais elle ne s'était souvenue de cette misérable feuille de papier qui était aujourd'hui la preuve légale de sa folie. Elle avait redouté la présence de ce mari qui semblait sortir de la tombe pour la tourmenter ; mais elle avait oublié cette autre preuve du registre de la paroisse, qui pouvait aussi s'élever contre elle à tout instant. Elle avait craint la découverte de quelque chose, d'une lettre, d'un portrait, de quelque souvenir trouvé en la possession de l'homme assassiné ; mais elle n'avait jamais songé à cette preuve plus concluante, à cette preuve incontestable. Le certificat de son mariage avec le groom de son père était entre les mains de Mellish !

— Que va-t-il penser de moi ? — se disait-elle. — Comment me croira-t-il jamais si je lui dis que j'ai reçu ce que je croyais la preuve évidente de la mort de Conyers, un an avant mon second

mariage ? Comment pourra-t-il me croire ? Je l'ai trompé trop cruellement pour oser lui demander d'avoir confiance en moi.

Elle essayait de rassembler ses idées, de décider ce qu'elle devait faire, et dans son embarras, dans sa douleur, elle oublia un moment les yeux avides qui semblaient boire ses angoisses. Mais bientôt elle se souvint, et se tournant froidement vers Hargraves, elle lui parla d'une voix singulièrement claire et assurée :

— C'est tout ce que vous aviez à me dire ? — fit-elle. — Veuillez vous retirer pour que je ferme la fenêtre.

L'idiot se recula : elle ferma la fenêtre, et tira les rideaux pour s'isoler plus complètement du hideux espion qui s'éloigna à pas lents du côté du bois.

— Je l'ai largement payée, — se dit-il en s'enfonçant sous le taillis, — je l'ai largement payée, et en bonne monnaie, je puis le dire, — fit-il en riant ; c'est le meilleur moyen pour payer ces sortes de dettes.

Aurora s'assit devant le bureau de John, et écrivit précipitamment quelques lignes sur une feuille de papier qu'elle trouva au milieu des lettres et des mémoires de toute sorte.

« Je ne puis rester ici plus longtemps après la découverte qu'on a faite aujourd'hui. Je suis une misérable et une lâche, et je n'ai pas la force de voir le changement de vos traits, d'entendre votre voix altérée. Je n'ai aucun espoir que vous éprouviez d'autre sentiment pour moi que du mépris et du dégoût. Mais un jour à venir, quand je serai loin de vous, et quand l'agitation que me causent mes misères sera un peu calmée, je vous écrirai pour tout vous expliquer. Pensez à moi « avec pitié si vous pouvez ; et

si vous pouvez croire que, dans ces derniers jours, le mobile de ma conduite a été mon amour pour vous, vous ne ferez que croire la vérité. Que Dieu vous garde ! mon amour. La douleur de vous quitter pour toujours est moindre que celle de savoir que vous aurez cessé de m'aimer… Adieu ! »

Elle alluma une bougie et cacheta l'enveloppe qui renfermait cette lettre.

— Les espions qui me haïssent et m'épient ne liront pas cela, pensa-t-elle en écrivant le nom de John sur l'enveloppe.

Elle laissa la lettre sur le bureau, et, se levant, elle promena un regard autour de la chambre, un long et triste regard qui s'arrêtait sur chaque objet familier. Combien elle avait été heureuse au milieu de tout cet attirail masculin, avec l'homme qu'elle avait cru son mari ? Quel bonheur innocent elle avait goûté avant le terrible orage qui venait de fondre sur eux deux ! Elle détourna les yeux par un mouvement convulsif.

— J'ai apporté le chagrin et la honte sur tous ceux qui m'ont aimée, — pensa-t-elle. — Si j'eusse été moins lâche… si j'eusse dit la vérité… tout cela ne serait pas arrivé, si j'avais confessé la vérité à Bulstrode !

Elle s'arrêta après avoir prononcé ce nom.

— Je vais aller trouver Talbot, — pensa-t-elle, — il est bon. Je vais aller le trouver ; je n'éprouverai pas de honte maintenant à lui tout avouer. Il me conseillera, et il se chargera d'annoncer ce nouveau malheur à mon père.

Aurora avait vaguement entrevu ce malheur, quand elle s'était entretenue avec Lucy à Felden ; elle avait vaguement entrevu un

jour où tout serait découvert, et alors elle pensait à demander asile à Lucy.

Elle consulta sa montre.

— Trois heures un quart, — dit-elle. — Il y a un train qui part de Doncastre à cinq heures ; je pourrai y aller à pied.

Elle ouvrit la porte et courut à son appartement. Il n'y avait personne au salon ; mais sa femme de chambre était dans son cabinet de toilette, occupée à ranger quelques robes.

Aurora choisit son chapeau le plus simple et un manteau gris, et les mit tranquillement. La femme de chambre, très-occupée en ce moment, ne prenait pas garde aux mouvements de sa maîtresse ; car M Mellish avait coutume de s'habiller elle-même, et n'aimait pas les attentions officieuses.

— Comme cette chambre est jolie ! — pensait Aurora en soupirant. — C'est pour moi que ce mobilier a été choisi, c'est pour moi qu'on a construit la salle de bains et la serre.

Elle regardait l'enfilade des chambres richement tapissées.

Ces chambres sembleraient-elles à leur maître aussi gaies qu'elles l'avaient été ? Continuerait-il à les occuper, ou bien en fermerait-il les portes avant de quitter la demeure où il avait goûté une vie si tranquille pendant près de trente-deux ans ?

— Mon pauvre, mon cher amour ! — pensait-elle, — pourquoi suis-je née, si je devais répandre sur ta vie de telles douleurs ?

Il n'y avait pas d'égoïsme dans sa douleur ; elle savait qu'il l'avait aimée, et que cette séparation serait la plus violente douleur de sa vie ; mais après les profondes mortifications que son

orgueil de femme avait endurées, elle ne pouvait entrevoir, à travers la honte actuelle causée par la découverte de son premier mariage, un avenir de bonheur et de calme.

— Il croira que je ne l'ai jamais aimé, — pensait-elle ; — il croira avoir été la dupe d'une intrigante désireuse de regagner la position qu'elle avait perdue. Que ne pensera-t-il pas de moi qui ne soit horrible et ignoble ?

Le visage qu'elle voyait dans la glace était pâle et tiré ; ses grands yeux noirs secs et lustrés, ses lèvres fortement pincées sur ses dents blanches.

— J'ai l'air d'une femme qui pourrait bien se couper la gorge dans une crise comme celle-ci. Combien souvent m'est-il arrivé de m'étonner des actes désespérés commis par des femmes ! Je ne m'en étonnerai plus désormais.

Elle ouvrit une cassette et en tira une ou deux bank-notes, puis elle prit un peu d'or dans un des compartiments. Elle mit tout dans sa bourse, et, s'enveloppant dans son manteau, elle se dirigea vers la porte.

Elle s'arrêta sur le seuil pour parler à sa femme de chambre, occupée dans une autre pièce.

— Je vais au jardin, Parsons, — dit-elle ; — dites à M. Mellish qu'il y a une lettre pour lui dans son cabinet.

La chambre dans laquelle John rangeait ses bottes, ses armes et ses fouets était appelée cabinet par les domestiques respectueux.

Le chien Bow-wow quitta nonchalamment sa peau de tigre au moment où Aurora traversait le vestibule ; il vint flairer autour d'elle, et voulut la suivre hors de la maison. Mais elle le renvoya coucher, et l'animal soumis lui obéit comme lorsque, dans sa jeunesse, sa jeune maîtresse jetait sa poupée dans l'étang de Felden et envoyait le mâtin fidèle chercher sa blonde favorite de cire. Il lui obéit, mais avec une répugnance visible, et il la suivit d'un œil soupçonneux lorsqu'elle descendit le perron.

Elle traversa la pelouse d'un pas rapide et s'enfonça dans le taillis, se dirigeant du côté du midi, bien qu'elle fît ainsi un plus long détour, car la loge du nord se trouvait du côté de Doncastre. Sous le taillis, elle rencontra deux personnes qui marchaient côte à côte, causant à voix basse, et qui toutes deux tressaillirent et changèrent de contenance en la voyant. Ces deux personnes étaient Hargraves et M Powell.

— Ainsi, — pensa-t-elle en passant devant ce couple étrange, — mes deux ennemis réunissent leurs efforts pour comploter ma perte ; il est temps que je quitte Mellish Park.

Elle sortit par une petite porte conduisant dans une plaine. Au-delà de cette plaine se trouvait une longue avenue qui conduisait derrière les maisons de Doncastre. C'était un chemin rarement suivi par les gens du château ; c'était du reste le plus long pour se rendre à la ville.

Aurora s'arrêta à un mille environ de la maison qui avait été la sienne, et contempla un instant la magnifique construction à demi cachée sous une luxuriante végétation de deux siècles.

— Adieu, chère demeure où je n'ai su que mentir et trahir, — dit-elle ; — adieu pour jamais, mon cher et tendre amour.

Tandis qu'Aurora prononçait ces paroles d'adieu passionné, John était couché sur l'herbe grillée par le soleil, les yeux vaguement fixés devant lui sur les mares d'eau stagnante qui reflétaient le ciel gris, plaignant Aurora, priant pour elle, et lui pardonnant du fond de son loyal cœur.

29

Le soleil était bas à l'occident et les cloches du village éloigné avaient sonné sept heures quand John s'éloigna lentement de cette solitaire étendue d'herbe rabougrie, et qu'il se mit à errer du côté de la maison pendant cette paisible soirée.

John était encore très-pâle. Il marchait la tête penchée sur sa poitrine, et sa main tenait le papier froissé entre sa chemise et son gilet ; mais une lueur d'espérance brilla à ses yeux, et les lignes sévères de sa bouche se détendirent en un tendre sourire, un sourire d'amour… et de pardon. Oui, il avait prié pour elle, il lui avait pardonné, et il était calme. Il avait plaidé sa cause cent fois dans le calme solennel d'une soirée d'été, et il l'avait excusée et lui avait pardonné. Pas facilement, le ciel en est témoin ; non sans un combat intime et cruel, dont les tortures jusqu'alors inconnues avaient déchiré son cœur.

Cette révélation du passé était une honte bien amère pour lui, une bien horrible dégradation, une infamie bien irrévocable. Son amour, son idole, son impératrice, sa déesse, c'était à elle qu'il pensait. Mais par quel maléfice de l'enfer avait-elle été amenée à cette alliance dégradante, relatée dans ce misérable morceau de papier ? L'orgueil de cinq siècles sans souillure s'était soulevé,

hautain et indomptable, dans la poitrine du gentilhomme, à l'idée de voir cet outrage souiller la femme qu'il aimait. Ô Dieu ! est-ce que la glorification qu'il avait tirée d'elle n'aurait été que la vaine forfanterie d'un fou qui ne savait pas ce dont il parlait ? Il était responsable devant le monde de son passé aussi bien que de son présent. Il avait élevé un autel à cette idole et avait crié à haute voix à tous ceux qui l'approchaient, de s'agenouiller, et d'adorer ; et il était responsable devant le monde de la pureté de sa divinité. Il ne pouvait pas avoir moins de respect pour elle que pour l'idole que son amour en avait faite parfaite, sans tache, inattaquable. La honte, quand il s'agissait d'elle, ne connaissait aucun degré dans son esprit.

Ce n'était pas à sa propre humiliation qu'il pensait, alors que sa figure devint pourpre quand il songea à la rumeur qu'il y aurait dans le pays si cette fatale révélation de la jeunesse d'Aurora venait à se répandre : c'était la pensée de sa honte à elle qui lui tombait sur le cœur. Jamais il ne s'inquiéta du ridicule qui probablement retomberait sur lui.

C'est en cela que Mellish et Bulstrode étaient si essentiellement différents dans leur manière d'aimer et de souffrir. Talbot avait recherché une femme dont l'honneur pourrait rejaillir sur lui, et s'était éloigné d'Aurora à la première épreuve de son amour, ébranlé par d'horribles appréhensions sur son propre danger. Mellish avait noyé sa personnalité dans celle de la femme qu'il aimait. Elle était sa foi et son adoration, et c'était pour sa réputation perdue qu'il pleurait dans ce cruel jour de honte. L'offense qu'il avait trouvée si difficile à pardonner, ce n'était pas le tort qu'elle lui avait fait à lui, mais cet autre et plus fatal tort que cela lui faisait à elle-même. J'ai dit que son affection était absolue

et participait à toutes les plus hautes attributions de cette sublime abnégation de soi-même qui s'appelle amour. La souffrance qu'il ressentit ce jour-là était la même que celle qu'Archibald Floyd avait éprouvée bien des années auparavant. C'était une torture qu'il supportait pour Aurora et non pour lui ; et, dans sa lutte contre la colère pleine de douleur qu'il ressentait pour sa folie, chacune de ses perfections prirent les armes de l'indignation et combattirent contre leur propre maîtresse. Si elle avait été moins belle, moins semblable à une reine, moins généreuse, moins grande et moins noble, il aurait pu lui pardonner plus aisément la honte qu'elle s'était attirée. Mais elle était si parfaite ; et combien l'était-elle… combien l'était-elle ?

Il déplia le misérable papier une demi-douzaine de fois, et lut et relut chaque mot de ce vulgaire document légal avant de pouvoir se convaincre que ce n'était pas une misérable invention de Conyers, créée pour lui extorquer quelques sommes d'argent. Puis il pria pour elle et lui pardonna. Il eut pitié d'elle avec une pitié plus tendre que celle d'une mère, avec une angoisse plus douloureuse que celle d'un père.

— Ma pauvre chérie ! — dit-il ; — ma pauvre chérie ! elle n'était encore qu'une petite pensionnaire quand ce certificat a été écrit pour la première fois ; une innocente enfant prête à croire tous les mensonges qu'un misérable a pu lui faire.

Un sombre froncement de sourcils obscurcit le front de l'habitant du comté d'York quand il songea à cela : un froncement de sourcils qui n'aurait rien promis de bon à Conyers, si l'entraîneur n'avait dépassé la portée de tout bien et de tout mal sur la terre.

— Dieu aura-t-il pitié d'un pareil misérable ? — pensa Mellish ; — cet homme sera-t-il pardonné pour avoir apporté à une fille confiante le malheur et le déshonneur ?

On sera peut-être étonné que Mellish, qui souffrait que ses domestiques gouvernassent la maison et qui permettait à son sommelier de lui imposer les vins qu'il devait boire, qui parlait librement à ses grooms, et priait le piqueur de s'asseoir en sa présence, on sera peut-être étonné que ce jeune homme franc, à la parole ouverte, aux manières simples, puisse avoir ressenti si amèrement la honte de l'odieux mariage d'Aurora. Il y avait un dicton populaire à Doncastre, qui disait que M. Mellish, de Mellish Park, n'avait point de fierté ; il frappait volontiers sur l'épaule des pauvres gens et donnait sans façon le bonsoir à ceux qui passaient dans les rues tranquilles ; il allait s'asseoir sur le comptoir de l'épicier, faisant claquer son fouet au-dessus de ces occiputs populaires ; il y avait même une légende répandue à ce sujet, qui disait qu'ils étaient toujours nettoyés par du champagne ; il discutait les espérances des courses de septembre, et il n'y avait pas dans les trois Ridings un meilleur hôte et un gentilhomme mieux doué du côté du cœur. Et tout cela était parfaitement vrai. Mellish était sans aucun orgueil personnel ; mais il avait un autre orgueil qui était tout à fait inséparable de son éducation et de sa position, et celui-là c'était l'orgueil de caste. Il était conservateur, et quoiqu'il fût prêt à parler à son bon ami le sellier, ou à son confident intime le groom aussi librement qu'à ses égaux, il aurait opposé toute la force de son influence contre le sellier, si cet honnête commerçant eût essayé de se présenter aux électeurs de sa ville natale, et aurait anéanti le groom d'un regard de colère, si le domestique eût violé seulement d'un pouce le large territoire qui le séparait de son maître.

Le combat était fini avant que Mellish se fût relevé du gazon et se fût dirigé vers la maison qu'il avait quittée le matin de bonne heure, ignorant le grand chagrin qui allait l'accabler, mais ayant seulement le sombre pressentiment d'une horrible chose inconnue. Le combat était fini, et un seul espoir habitait maintenant son cœur : l'espoir de serrer sa femme contre sa poitrine et de la consoler de tout ce qui s'était passé. Quelque amèrement qu'il pût ressentir l'humiliation de la folie de son ignorante jeunesse, ce n'était cependant pas à lui de la lui rappeler : son devoir était de mettre en présence les calomnies du monde avec ses ridicules et d'offrir sa propre poitrine à l'orage, tandis qu'elle serait protégée par le grand bouclier de son amour. Son cœur soupirait ardemment après quelque paisible retraite à l'étranger, dans laquelle son idole serait bien loin de tous ceux qui pourraient dire son secret et où elle pourrait régner une fois de plus glorieuse et sans reproche. Il était prêt à imposer au monde sa fourberie, dans son avidité de louange et d'adoration pour elle… pour elle. Comme il pensait tendrement à elle en revenant lentement à la maison par cette tranquille soirée ! Il pensait qu'elle l'attendait pour apprendre de lui l'issue de l'enquête, et il se reprochait sa négligence en se rappelant qu'il était resté si longtemps absent.

— Mais ma chérie sera à peine inquiète, — pensa-t-il ; — elle apprendra, par les uns et par les autres, ce qui est résulté de l'enquête, et elle pensera que j'ai été à Doncastre pour affaires. Elle ne saura rien de la trouvaille de cette détestable preuve. Personne n'a besoin de le savoir. Lofthouse et Hayward sont gens d'honneur, et ils garderont le secret de ma pauvre enfant ; ils garderont le secret de sa folle jeunesse… ma pauvre fille… ma pauvre fille !

Il soupirait après ce moment qu'il imaginait si près, le moment où il devait la serrer dans ses bras et dire :

— Ma très-chère, soyez en paix : il n'y aura plus de secrets entre nous. Dorénavant vos chagrins seront mes chagrins, et ce serait par trop fort si je ne pouvais vous aider à en porter légèrement le fardeau. Nous ne faisons qu'un, ma chère âme. Depuis la première fois que je vous ai vue avant le jour des fiançailles, nous sommes vraiment unis.

Il s'attendait à trouver Aurora dans sa chambre, car elle avait déclaré qu'elle voulait y rester toute la journée, et il courut à travers la large pelouse vers la vérandah ombragée de roses qui protégeait sa retraite favorite. Les persiennes étaient descendues et la fenêtre était fermée, depuis qu'Aurora avait renvoyé Hargraves. Il frappa à la fenêtre, mais personne ne lui répondit

— Lolly s'est fatiguée d'attendre, — pensa-t-il.

La seconde cloche du dîner sonna dans la cour tandis que Mellish hésitait en dehors de la fenêtre close. Ce son lui rappela ses devoirs sociaux.

— J'attendrai jusqu'à ce que le dîner soit fini avant de parler à ma chérie, — pensa-t-il ; — je dois ne rien changer à mes habitudes ordinaires, pour l'édification de M Powell et des domestiques, avant de pouvoir prendre ma chérie sur mon cœur, et de délivrer pour toujours son esprit de ce fardeau.

Mellish se soumit à l'indiscutable force des lois de l'étiquette dont nous avons fait nos maîtresses, et il était prêt à manger son dîner sans appétit et à attendre deux heures un moment dont son cœur désirait ardemment l'arrivée, plutôt que d'éveiller la curio-

sité de M Powell par la plus petite dérogation au cours ordinaire des événements.

Les fenêtres du salon furent ouvertes, et la lueur d'une pâle toilette de mousseline apparut à l'une d'elles. C'était M Powell qui était assise dans une attitude contemplative et qui considérait le ciel.

Elle ne pensait pas à cette gloire de l'occident se fondant dans des teintes rougies et dorées par l'astre du jour. Elle pensait que si Mellish renvoyait la femme qui l'avait trompé et qui n'avait jamais légalement été sa femme, le domaine du comté d'York serait une belle place pour y vivre, une belle place pour une femme de charge qui savait la manière d'obtenir de l'influence sur son maître et qui avait son secret et celui de la faute de sa femme pour l'aider à dominer.

— Il est tellement aveugle et tellement infatué d'elle, — pensa la veuve de l'enseigne, — que s'il rompt avec elle demain, il l'aimera toujours de même, et fera quoi que ce soit pour garder son secret. Laissons aller tout comme cela voudra ; ils seront en mon pouvoir, ils seront tous deux en mon pouvoir, et je ne serai plus longtemps dans leur dépendance, et ils ne pourront plus me renvoyer en m'avertissant trois mois d'avance quand il leur plaira de se fatiguer de moi.

Le pain de la servitude n'est pas un agréable régime ; mais il y a plusieurs manières de manger une même nourriture. M Powell avait l'habitude de recevoir des faveurs à contre-cœur, comme elle les aurait données, si son sort avait été de donner au lieu de recevoir. Elle mesurait les autres à son niveau, et était impuissante à comprendre ou à croire aux franches impulsions d'une

nature généreuse. Elle savait qu'elle était un membre inutile dans le ménage du pauvre John et que le squire pouvait facilement se dispenser de sa présence. Elle savait enfin qu'Aurora l'avait gardée par pitié et n'ignorait pas son manque d'amitié pour elle ; et n'ayant ni reconnaissance, ni bons sentiments à rendre en retour d'un abri confortable, elle sentait la pauvreté de sa nature et haïssait ceux qui la faisaient vivre, à cause de leur générosité. C'est le propre des natures étroites de se venger des qualités qu'elles peuvent envier, mais qu'elles ne peuvent comprendre, et M Powell avait été bien plus à son aise dans des maisons où elle avait été traitée comme une esclave et en souffre-douleur, qu'elle ne l'avait jamais été à Mellish Park, où elle était reçue comme une égale et comme une hôte. Elle avait mangé le pain amer dont elle avait vécu si longtemps avec un esprit méchant, et toute sa nature s'était tournée en fiel par suite de ce mauvais régime. Une personne modérément généreuse peut accorder une faveur ; mais recevoir un bienfait avec une grâce parfaite demande une nature bien plus noble et bien plus généreuse.

Mellish s'approcha de la fenêtre ouverte près de laquelle la veuve de l'enseigne était assise, et regarda dans la pièce. Aurora n'y était pas. Le grand salon semblait vide et désolé. Les décorations du temple avaient un air froid et triste, car la divinité était absente.

— Il n'y a personne ! — s'écria Mellish désespéré.

— Personne que moi, — murmura M Powell avec un accent de douce supplication.

— Mais où est ma femme, madame ?

Il prononça ces deux mots, « ma femme, » avec un tel accent de défiance que M Powell le regarda tandis qu'il parlait et pensa :

— Il a lu le certificat.

— Où est Aurora ? — redemanda John.

— Je crois que M Mellish est sortie.

— Sortie !... Où est-elle allée ?

— Vous oubliez, monsieur, — dit la femme de l'enseigne avec reproche, — vous semblez oublier votre ordre formel d'avoir à m'abstenir de toute surveillance sur les actions de M Mellish. Avant cette défense, que j'ose croire avoir été inutilement faite, je m'étais certainement considérée comme l'humble personne choisie par la tante de M Floyd et investie par elle d'une sorte d'autorité sur les actions de la jeune dame, et en quelque sorte responsable de...

Mellish s'irrita horriblement sous cet impitoyable torrent de phrases que M Powell faisait tomber sur sa tête.

— Pour l'amour du ciel, — dit-il avec impatience, — vous me direz cela une autre fois, madame. Je désire seulement savoir où est ma femme. Deux mots peuvent me le dire, je crois.

— Je suis fâchée de ne pouvoir vous donner des informations à ce sujet, — répondit M Powell ; — M Mellish a quitté la maison à trois heures et demie, habillée pour la promenade. Je ne l'ai pas vue depuis !

Que le ciel pardonne à Aurora pour les chagrins qu'elle donnait à tous ceux qui l'aimaient le plus ! Le cœur de John devint fou de terreur à la première déception de son espérance. Il se

l'était représentée l'attendant pour le recevoir, prête à se jeter sur son cœur à ces paroles passionnées : Aurora, viens ! viens, cher amour, ton secret est découvert et est pardonné.

— Je crois que quelqu'un sait où ma femme est allée, madame Powell, dit-il furieux, tournant sur la veuve de l'enseigne un regard plein de rage, de désappointement et d'alarme.

Ce n'était qu'un grand enfant après tout, ayant des alternatives enfantines d'espérance et de désespoir, et l'affection passionnée d'un enfant pour ceux qu'il aimait, et l'instinctive frayeur du danger pour ceux qu'il chérissait.

— M Mellish aura pris Parsons pour sa confidente, — répliqua la veuve de l'enseigne. — Mais pour sûr elle ne m'a pas mise au courant de ses intentions. Sonnerai-je pour appeler Parsons ?

— S'il vous plaît.

Mellish resta sur le seuil de la porte vitrée, ne se souciant pas d'entrer dans la belle pièce dont il était le maître. Pourquoi entrerait-il dans la maison ? Pour lui il n'y avait plus de demeure sans la femme qui la lui avait rendue si chère et si sacrée ; chère à lui-même dans les heures les plus douloureuses de peine et d'anxiété ; sacrée, même malgré les chagrins que son amour lui avait attirés.

Parsons apparut en réponse au message envoyé par M Powell ; et John entra dans la chambre et l'interrogea vivement sur le départ de sa maîtresse.

La jeune fille ne pouvait dire que peu de chose, si ce n'est que M Mellish lui avait dit qu'elle allait dans le jardin, et qu'elle avait laissé une lettre dans le cabinet pour le maître de la maison.

M Powell était peut-être plus instruite de l'existence de cette lettre que l'Abigaïl elle-même. Elle s'était glissée furtivement dans le cabinet de John après son entrevue avec l'idiot, et là elle avait rencontré fortuitement Aurora. Elle avait trouvé la lettre posée sur la table, cachetée d'un cimier et d'une devise gravée sur une pierre bleue que M Mellish portait parmi les breloques de sa chaîne de montre. Il n'était donc pas possible de toucher à cette lettre avec sûreté, et M Powell s'était contentée de la fatale découverte du matin, et instinctivement elle avait saisi le sens de la lettre cachetée. C'était peut-être une lettre d'explication et d'adieu, peut-être seulement une lettre d'adieu.

John traversa à grands pas le corridor qui conduisait à sa chambre favorite. Cette chambre était obscurément éclairée par les rayons du soleil couchant, qui, pénétrant à travers les persiennes de Venise, formaient des lignes d'or sur le plancher couvert de nattes. Mais, même à cette lumière sombre et incertaine, il aperçut le papier blanc sur la table, et sauta avec une vivacité de tigre sur la lettre que sa femme avait laissée pour lui.

Il releva la persienne et se plaça dans l'embrasure de la fenêtre, le soleil du soir donnant sur sa figure, et il lut la lettre d'Aurora. Sa figure n'exprimait aucune colère ni aucune alarme tandis qu'il lisait, mais seulement un grand amour et une grande compassion.

— Ma pauvre chérie !... ma pauvre fille !... Comment a-t-elle pu penser qu'il pouvait y avoir entre nous un mot d'adieu ! croyait-elle que mon amour était si léger qu'il pouvait lui manquer quand elle en a le plus besoin ? Quoi, si cet homme avait vécu, et sa figure s'assombrissait à la pensée de cette misérable argile qui était encore dans la loge du nord ; si cet homme avait

vécu, il l'aurait réclamée et me l'aurait reprise par le droit que lui donnait le papier qui est dans ma poitrine, je me serais alors attaché à elle, je l'aurais suivi partout où il serait allé, et j'aurais voulu vivre près de lui, afin qu'elle pût trouver un défenseur contre tout mal ! J'aurais été son serviteur, le serviteur volontaire et le familier résigné d'un manant, si j'avais pu lui être utile en endurant son insolence. Ainsi, ma chérie, ma chérie, murmura le jeune squire avec un tendre sourire, c'est plus mal encore qu'insensé de m'écrire cette lettre, et encore plus inutile que cruel de quitter l'homme qui vous aurait suivie jusqu'aux confins les plus éloignés de notre vaste monde.

Il mit la lettre dans sa poche et prit son chapeau sur la table. Il était prêt à partir ; à peine savait-il pour quelle destination ; pour le bout du monde, peut-être, à la recherche de la femme qu'il aimait. Mais il allait à Felden avant de commencer ce long voyage, car il croyait fermement que, dans sa terreur insensée, Aurora se serait enfuie chez son père.

— Ne pas penser que, quoi qu'il arrive, rien ne pourra changer ni affaiblir mon amour pour elle, — dit-il ; — folle enfant !... folle enfant !...

Il sonna un domestique et commanda de préparer son plus petit portemanteau. Il devait partir pour la ville pour un jour ou deux, et devait partir seul. Il regarda sa montre ; il n'était que huit heures un quart, et la malle quittait Doncastre seulement à minuit et demi. Il y avait donc beaucoup trop de temps à attendre pour la fiévreuse impatience de Mellish, qui aurait fait chauffer une machine pour lui seul, si les employés du chemin de fer l'eussent voulu. Il y avait quatre longues heures pendant lesquelles il devait patienter, se déchirant le cœur dans son désir an-

xieux de suivre la femme qu'il aimait, de la prendre sur sa poitrine, de la consoler, de la protéger, de lui dire que le véritable amour ne cesse ni ne change. Il ordonna que sa voiture fût prête pour onze heures. Il y avait bien un train omnibus qui partait de Doncastre à dix heures ; mais comme il arrivait à Londres seulement dix minutes avant la malle, il n'était guère préférable. Mais lorsque l'heure de son départ se fut écoulée, Mellish se reprocha amèrement la perte de ces dix minutes, et se tourmenta de l'idée que, par ce retard, il avait pu manquer la chance de retrouver immédiatement Aurora.

Il était neuf heures avant qu'il se soumît à la nécessité de faire semblant de se mettre à table pour dîner. Il prit sa place au bout de la table et envoya chercher M Powell, qui apparut pour répondre à son invitation, et s'assit avec un air parfaitement affecté de ne pas s'apercevoir que le dîner avait été retardé d'une heure et demie.

— Je suis fâché de vous avoir fait attendre si longtemps, madame Powell, — dit-il en envoyant à la veuve de l'enseigne une assiette pleine d'une soupe claire, qui était de la consistance de la limonade, — la vérité est que je… je… je suis forcé d'aller à Londres par le train poste.

— Pas pour des affaires désagréables, j'espère ?

— Oh ! non, pas du tout. M Mellish est allée chez son père et m'a demandé de venir la rejoindre, — ajouta John, disant un mensonge avec beaucoup d'embarras, mais sans beaucoup de remords.

Il ne parla plus de tout le dîner. Il mangea quelque chose que les domestiques posèrent devant lui, et but beaucoup de vin ;

mais il mangea et but sans le savoir, et quand la nappe fut enlevée et qu'on le laissa seul avec M Powell, il resta assis et fixa son regard sur la lumière des candélabres reflétée dans l'acajou. Ce ne fut que quand la dame de compagnie se laissa aller à une petite toux de convenance, et qu'elle se leva avec l'intention de quitter la salle à manger, qu'il sortit de sa longue rêverie et leva subitement la tête.

— Ne vous en allez pas maintenant, s'il vous plaît, madame Powell, — dit-il, je serais bien aise que vous restassiez assise quelques minutes encore. Je désire vous dire un mot ou deux avant de quitter Mellish Park.

Il se leva en parlant, et désigna une chaise. M Powell s'assit elle regarda sérieusement avec une gravité de vipère, et avec un mouvement nerveux dans ses lèvres minces.

— Lorsque vous vîntes ici, madame Powell, — dit John gravement, — vous vîntes comme l'hôte de ma femme et comme son amie. Je n'ai guère besoin de vous dire que vous n'aviez pas besoin de meilleur titre à mon amitié et à mon hospitalité. Si vous aviez amené un régiment de dragons avec vous, comme condition de votre séjour ici, ils auraient été les bienvenus, car je croyais que votre arrivée ferait plaisir à ma pauvre enfant. Si ma femme vous avait été redevable pour un mot de bienveillance, pour un regard affectueux, je vous aurais remboursé cette dette un millier de fois, s'il avait été en mon pouvoir de le faire. Vous n'auriez rien perdu pour votre amour pour ma pauvre enfant, si quelque dévouement de ma part eût pu vous récompenser pour cette tendresse. Il était raisonnable que je vous regardasse comme l'amie naturelle et la conseillère de ma chérie, et je le fis honnêtement et avec confiance. Pardonnez-moi si je vous dis que bientôt je dé-

couvris combien je m'étais trompé en entretenant de pareilles espérances. Je vis promptement que vous n'étiez pas l'amie de ma femme.

— Monsieur Mellish !

— Oh ! ma chère dame, vous croyez que parce que j'entasse des bottes de chasse et des armes dans la chambre que j'appelle mon cabinet, et parce que je ne me rappelle pas plus du latin que mon précepteur m'a mis dans la tête que de la première ligne de la syntaxe d'Eton, vous pensez que je ne suis pas spirituel et que je dois nécessairement être un niais. Je ne suis pas assez spirituel pour être un sot ; j'ai juste assez de perception pour voir le danger qui menace ceux que j'aime. Vous n'aimez pas ma femme : vous êtes envieuse de sa jeunesse, de sa beauté et de mon amour insensé pour elle ; et vous avez surveillé, écouté, comploté, comme une vraie femme bien entendu, pour lui faire du mal. Pardonnez-moi si je vous parle ouvertement. Je sens très-vivement ce qui concerne Aurora. Lui faire mal au petit doigt, c'est torturer tout mon corps. La battre une fois, c'est me battre cent fois. Je n'ai pas le désir d'être discourtois envers une femme, je suis seulement fâché que vous n'ayez pu aimer une jeune femme qui a rarement manqué de se faire des amis de tous ceux qui l'ont connue. Quittons-nous sans animosité, mais comprenons-nous pour la première fois. Vous ne nous aimez pas, et il vaut mieux que nous nous quittions avant que vous nous haïssiez.

La veuve de l'enseigne attendit dans la dernière stupéfaction que Mellish s'arrêtât, manquant de respiration plutôt que de paroles.

Toute sa nature de vipère se redressa contre lui pendant qu'il arpentait la chambre, s'irritant par le souvenir du mal qu'elle lui avait fait en n'aimant pas sa femme.

— Vous êtes peut-être instruit, monsieur Mellish, — dit-elle après une affreuse pause, — que dans de telles circonstances, les appointements annuels, qui me sont dus pour mon service, ne peuvent pas cesser à votre caprice, quoique vous puissiez me mettre à la porte…

M Powell descendit à cette vulgaire locution, et s'arrêta à l'expression du pays, dans son désir d'être spirituelle.

… Vous comprenez que vous êtes tenu de me payer mes appointements jusqu'à l'expiration de…

— Oh ! ne vous imaginez pas que je vais repousser les réclamations que vous me ferez, madame Powell, — dit John ; — le ciel sait que cela n'a pas été un plaisir pour moi de vous parler aussi ouvertement ce soir. Je vais vous faire un bon pour la somme que vous jugerez nécessaire pour compenser le changement de nos conditions. J'aurais pu être plus poli peut-être, j'aurais pu vous dire que ma femme et moi songeons à voyager sur le continent, et que, par conséquent, nous renvoyons nos domestiques ; j'ai préféré vous dire la vérité. Pardonnez-moi si je vous ai blessée.

M Powell se leva pâle, menaçante, terrible ; terrible dans sa faible fureur et dans la conscience qu'elle pouvait frapper le cœur de l'homme qui l'affrontait.

— Vous avez simplement été au-devant de mes intentions, monsieur Mellish, — dit-elle. — Je n'aurais pu rester dans votre

maison après les choses désagréables qui ont transpiré dernièrement. Mon plus mauvais désir est que vous ne vous trouviez pas frappé par un plus grand chagrin par votre alliance avec la fille de M. Floyd. Laissez-moi ajouter un mot d'avertissement avant que j'aie l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. Les méchantes gens seraient tentées de sourire à votre enthousiaste description de votre femme en se rappelant que la personne à laquelle vous faites allusion est Aurora Conyers, la veuve de votre entraîneur, et qu'elle n'a jamais possédé aucun droit légitime au titre que vous lui donnez !

Si M Powell eût été un homme, elle aurait mis sa tête en contact avec le tapis turc de la salle à manger avant de pouvoir achever son discours ; mais comme c'était une femme, Mellish la regarda en plein visage, attendant qu'elle eût fini de parler. Il supporta le coup qu'elle lui infligeait, sans plier sous cette douleur cruelle, et il lui enleva la satisfaction qu'elle espérait avoir : il ne lui laissa voir aucune angoisse.

— Si Lofthouse lui a dit le secret, — dit-il, quand la porte fut fermée sur M Powell, — je le cravacherai en pleine église.

30

Aurora trouva à la station de Doncastre un employé des plus polis tout prêt à lui prendre son billet et à lui trouver une place confortable dans un wagon vide ; mais avant que le train partît, deux fermiers grossiers prirent place sur les coussins, en face de M Mellish. C'étaient d'opulentes gens qui cultivaient leurs propres terres et voyageaient par les trains express ; mais ils ap-

portaient une forte odeur d'écurie dans la voiture, et ils avaient cet honnête accent nasillard du Nord qui est toujours agréable aux oreilles de l'auteur de cette histoire. Aurora, avec son voile baissé sur sa figure, attira peu leur attention. Ils parlaient marchés et courses de chevaux, et regardaient à chaque instant par la portière, et ensuite levaient les épaules quand ils voyaient autre chose que de l'agriculture.

Je crois qu'ils connaissaient le rapport de chaque acre de terre entre Doncastre et Harrow, et qu'ils savaient comment on aurait pu lui faire produire dix shillings de plus, comme ils se le disaient.

Combien leur conversation devait paraître fatigante à cette pauvre créature isolée qui fuyait l'homme qu'elle aimait, l'homme qui l'aimait, et l'aimerait jusqu'à la fin des siècles !

— Je ne pensais pas ce que j'écrivais, se disait-elle. — Mon pauvre mari ne m'en aimera pas moins. Son grand cœur est fait d'un amour qui n'est pas égoïste et d'un généreux dévouement ; mais il sera fâché… si fâché pour moi… si fâché !… Il ne pourra plus être fier de moi, il ne pourra plus s'enorgueillir de moi. Il croira toujours ressentir une insulte ou s'imaginera un manque de respect. Ce serait trop pénible pour lui : il verrait sa femme montrée du doigt comme la femme qui a épousé son groom. Il se trouverait mêlé dans mille querelles, dans cent misères. Je veux lui rendre la seule chose que je puisse lui donner pour sa bonté pour moi : la tranquillité ; je l'abandonnerai, je m'en irai me cacher pour toujours.

Elle essaya de s'imaginer ce que la vie de John serait sans la sienne, elle essaya de penser à lui dans un temps à venir, lorsqu'il

aurait laissé de côté ses chagrins et qu'il aurait oublié sa perte, mais elle ne le put pas ; elle ne put jamais se représenter le moment où il abandonnerait son amour pour elle.

— Comment pourrai-je toujours penser à lui sans penser à l'amour qu'il a pour moi ? — se dit-elle. — Il m'a aimée depuis le premier moment qu'il m'a vue : je ne l'ai jamais connu que comme amant : généreux, sincère et fidèle.

Dans cet état d'esprit, Aurora regardait les plus petites stations qui ressemblaient à de simples bandes de bois lorsque l'express passait, quoique chacune d'elle fût une borne milliaire sur le long chemin qui la séparait de l'homme qu'elle aimait.

Ah ! femmes insouciantes qui pensez que c'est une petite chose, peut-être, que vos maris soient honnêtes, généreux, constants et fidèles, et qui êtes prêtes à murmurer parce qu'une voiture s'est arrêtée à la porte de vos voisins, tandis que vous êtes obligées de vous contenter d'une promenade à dix-huit pence, dans les véhicules pris à la station la plus proche, arrêtez-vous et pensez à cette malheureuse jeune femme, qui, dans cette heure de désolation, se rappelle mille petits maux qu'elle a fait endurer à son mari et aurait voulu se mettre sous ses pieds pour expier ses petites tyrannies, ses petits caprices ! Pensez à elle dans sa solitude, avec son cœur qui désire revenir vers l'homme qu'elle aime et avec son amour qui se dresse contre elle et plaide pour lui. Elle changea d'idée cent fois durant quatre heures de voyage ; quelquefois elle pensait qu'elle devrait retourner par le prochain train à Mellish Park, puis ensuite elle songeait que son premier sentiment avait été le seul vrai, et que le cœur de John s'était tourné contre elle dans l'humiliation de sa découverte du matin.

Avez-vous jamais essayé de vous imaginer la colère d'une personne qui ne s'est jamais mise en colère ? Avez-vous jamais évoqué l'image d'une figure qui vous a toujours regardé avec douceur et amour, et avez-vous mis sur cette physionomie habituelle la froide dureté de l'éloignement ?

Aurora le fit. Elle se représenta maintes fois, dans son cerveau fatigué, la scène qui aurait pu avoir lieu entre elle et son époux. Elle se rappela cette banale pièce de théâtre dont tout le monde se moque et dont on pleure en secret. Elle se souvint de M Haller et de l'étranger, des enfants, de la comtesse, du cottage, des joyaux, des parchemins, et de toutes les vieilles et familières particularités du cinquième acte si connu de ce drame si simple et si vrai, et elle se figurait John se retirant dans quelque pays éloigné avec son piqueur Langley, et devenant un ermite misanthrope comme l'Allemand trompé.

Que sera sa vie désormais ? Elle fermait les yeux sur ce lugubre avenir.

— Je retournerai chez mon père, — pensait-elle, — je retournerai vers lui comme j'y suis déjà revenue une fois, mais, cette fois-ci, il n'y aura point de tromperie, point d'équivoque, et rien ne me fera le quitter.

Au milieu de toutes ses perplexités, elle s'attacha à l'idée que Lucy et Talbot l'aideraient : elle voulait implorer Bulstrode en faveur de John qui avait le cœur brisé.

— Talbot me dira ce qui est juste et honorable de faire, — pensa-t-elle ; — je ferai ce qu'il me dira ; il sera l'arbitre de ma destinée.

Je ne crois pas qu'Aurora eût jamais ressenti un amour très-passionné pour le bel habitant de Cornouailles, mais il est certain qu'elle l'avait toujours respecté. Il se peut que l'amour qu'elle avait eu pour lui se fût changé en un grand respect et que son estime pour son caractère fût rendue d'autant plus grande par le contraste qui existait entre lui et le vil séducteur auquel sa jeunesse avait été sacrifiée. Elle s'était soumise au décret qui l'avait séparée de son fiancé, car elle avait cru en sa justice, et elle était prête maintenant à se soumettre à la décision prononcée par cet homme, dont le sentiment d'honneur lui inspirait une confiance sans limite.

Elle songea à plusieurs reprises à ces choses pendant que les fermiers parlaient de brebis et de raves, du mélange de Thorley, des semences et des haricots, du blé, du trèfle, et des mystérieuses maladies des bestiaux et du houblon, etc. Ils changèrent de conversation et parlèrent de courses, et même, au milieu de ses chagrins absorbants et de ses souffrances domestiques, M Mellish lança un regard furieux sur ces innocents fermiers quand ils se moquèrent de l'écurie de John et démolirent la réputation de son homonyme, la jument baie, et déclarèrent qu'aucun cheval sortant des écuries du squire ne valait plus de vingt livres.

Le voyage tira à sa fin, seulement trop vite au gré d'Aurora : trop vite, car chaque mille élargissait l'abîme qu'elle avait mis entre elle et la maison qu'elle aimait ; chaque moment rendait sa résolution irrémédiable.

— Je suivrai le conseil de Bulstrode, — dit-elle en elle-même.

Et, en vérité, cette pensée était le seul roseau auquel elle s'accrocha dans sa douleur. Elle n'était pas forte d'esprit. Elle avait

une de ces natures généreuses et vives qui naturellement se portent vers les autres pour les aider et les consoler. La dissimulation n'entrait pas dans son organisation, et la nécessité de cacher quelque chose de sa vie avait été un perpétuel chagrin et une souffrance intense pour elle.

Il était huit heures passées quand elle se trouva seule parmi le bruit et la confusion du débarcadère de King's Cross. Elle envoya un commissionnaire chercher un cab et donna ordre au cocher de la conduire à Halfmoon Street.

Quelques jours seulement s'étaient écoulés depuis qu'elle avait rencontré Lucy et Talbot à Felden et elle savait que Bulstrode et sa femme étaient retenus à la ville, attendant la prorogation du Parlement.

C'était un samedi soir, et par conséquent un jour de congé pour le jeune défenseur des mineurs de Cornouailles ; mais Talbot employait ses loisirs parmi les livres bleus et les procès-verbaux du Parlement, et la pauvre Lucy, qui aurait pu briller, comme une pâle étoile, à quelque conversazione encombrée, était forcée de renoncer au plaisir de se démener sur l'escalier d'un de ces sages personnages qui persistent à inviter deux fois plus de monde que leur appartement ne peut en contenir.

Lucy abandonnait volontiers ses propres plaisirs ; car elle avait au suprême ce tact social qui n'appartient qu'aux femmes et qui avait fait partie de son éducation. Sa nature placide ne connaissait pas de tendances anormales. Elle aimait les amusements que les autres jeunes femmes de sa position aimaient. Elle n'avait aucune de ces prédilections excentriques qui avaient été si fatales à sa cousine. Elle n'était pas comme cette charmante et

illustre dame espagnole qui, disait-on, aimait mieux le cirque que l'opéra, et qui appréciait davantage les sauts à travers les cercles couverts de papier que les fioritures d'un ténor ou d'un soprano. Donc elle abandonna, en se résignant, les plaisirs stéréotypés de la saison de Londres. Mais Dieu sait combien il était doux pour elle de faire ce sacrifice. Ses goûts étaient des agneaux gras qu'elle immolait volontiers sur l'autel de son idole. Elle n'était jamais plus heureuse que lorsque, assise à côté de son époux, elle faisait des extraits des livres bleus qui devaient être cités dans quelque écrit qu'il composait, si ce n'est lorsqu'elle était assise dans la tribune réservée aux dames, faisant un effort pour regarder à travers les grillages, qui la cachaient aux regards errants des membres distraits, pour voir son mari à sa place sur les bancs du gouvernement, et très-souvent n'apercevant plus rien que le fond du chapeau de Bulstrode.

Ce même soir, elle était assise auprès de Talbot, occupée à quelque joli ouvrage d'aiguille, et écoutant avec une attention patiente la lecture des feuilles d'épreuves de la dernière brochure de son mari. C'était un noble spécimen d'un style imposant et vigoureux, qui anéantissait quelqu'un complètement (Lucy ne savait pas exactement qui c'était), et qui établissait quelque chose de la manière la plus incontestable, quoique mistress Bulstrode ne pouvait comprendre exactement quoi. C'était assez pour elle qu'il eût écrit cette étonnante composition, et que ce fût sa voix de baryton qui prononçât à haute voix cette harangue écrite dans le style de l'école de Johnson. S'il lui avait plu de lui lire du grec, elle aurait été contente de l'écouter. Il y avait de petits passages d'Homère que Bulstrode aimait à réciter de temps en temps à sa femme, et que la petite hypocrite prétendait admirer. Aucun nuage n'avait obscurci le ciel serein de la vie de Lucy. Elle aimait

et était aimée. C'était un côté de sa nature d'aimer dans une attitude respectueuse et elle n'avait aucun désir de s'approcher davantage de son idole. S'asseoir aux pieds de son sultan et lui remplir son chibouque : le veiller pendant qu'il dormait et agiter le punkah sur sa tête de séraphin ; l'aimer, l'admirer, et prier pour lui, étaient les plus grands désirs de son cœur.

Il était près de neuf heures quand Bulstrode fut interrompu dans sa péroraison par un double coup frappé à la porte de la rue. Les maisons d'Halfmoon Street sont petites, et Talbot jeta sa feuille d'épreuve avec un geste exprimant une grande irritation. Lucy regarda son seigneur et maître moitié par sympathie, moitié pour l'excuser. Elle se tint elle-même de manière à le mettre à son aise et à le réconforter.

— Qui cela peut-il être, — murmura-t-elle, — à cette heure ?

— Un ennui ou un autre, j'en suis sûr, ma chère, — répondit Talbot. — Mais, qui que ce soit, je ne recevrai pas ce soir. Je crois, Lucy, que je vous ai donné une assez jolie idée de l'effet que ceci doit produire sur mon honorable ami le représentant de…

Avant que Bulstrode pût dire le nom du bourg dont son honorable ami était le représentant, un domestique annonça que M Mellish attendait en bas le maître de la maison.

— Aurora !… — s'écria Lucy s'élançant de son siège et laissant tomber son ouvrage en désordre sur le plancher ; — Aurora !… Cela ne peut, pas être, Talbot. Elle est revenue du comté d'York il n'y a que quelques jours.

— M. et M Mellish sont tous les deux en bas, je suppose ? — dit Bulstrode à son domestique.

— Non, monsieur, M Mellish est venue seule dans un cab depuis la gare, je crois. M Melilsh est dans la bibliothèque, monsieur. Je l'ai priée de monter, mais elle a demandé à voir monsieur seul.

— J'y vais tout de suite, — répondit Talbot. — Dites à M Mellish que je suis à elle à l'instant.

La porte se ferma sur le domestique, et Lucy courut dans sa hâte d'aller voir sa cousine.

— Pauvre Aurora, — dit-elle, — il doit être arrivé quelque malheur, j'en suis sûre. Mon oncle Archibald est tombé malade, peut-être ; il n'avait pas l'air bien portant quand nous avons quitté Felden. Je vais vers elle, Talbot ; je suis sûre qu'elle aimera mieux me voir la première.

— Non, Lucy, non, — répondit Bulstrode posant la main sur la porte et se mettant entre elle et sa femme. — Je préfère que vous ne voyiez pas votre cousine avant que je l'aie vue. Il vaut mieux que je la voie le premier.

Sa figure devint sérieuse et ses manières presque graves en disant cela. Lucy s'éloigna de lui comme s'il l'avait blessée. Elle comprit, vaguement il est vrai, mais elle comprit qu'il avait des doutes ou des soupçons sur sa cousine, et, pour la première fois de sa vie, Bulstrode vit dans les yeux bleus de sa femme un regard de mécontentement.

— Pourquoi voulez-vous m'empêcher de voir Aurora ? — demanda Lucy. — C'est la meilleure personne du monde, et je l'aime par-dessus tout, pourquoi ne la verrais-je pas ?

Talbot regarda sa femme avec un grand étonnement.

— Soyez raisonnable, ma chère Lucy, — répondit-il très-doucement. — J'espère toujours pouvoir respecter votre cousine… autant que je vous respecte. Mais si M Mellish a quitté son mari dans le comté d'York et est venue ici sans sa permission, car il ne lui aurait jamais permis devenir seule, elle doit m'expliquer pourquoi elle l'a fait, avant que je consente à ce que ma femme la reçoive.

La belle tête de la pauvre Lucy se baissa à ce reproche. Elle se rappela sa dernière conversation avec sa cousine, cette conversation dans laquelle Aurora avait parlé d'un jour de douleurs éloigné, qui pouvait la conduire, pour demander une consolation et une protection, à Halfmoon Street. Ce jour de chagrin était-il déjà venu ?

— Est-ce donc mal à Aurora d'être venue seule, Talbot ? — demanda Lucy doucement.

— Si c'est mal ? — répéta Bulstrode furieux. — Serait-ce mal à vous de vous en aller seule d'ici dans le pays de Cornouailles, chère enfant ?

Il était irrité à la simple idée d'un tel outrage, et il regarda Lucy comme s'il la soupçonnait à demi d'une telle intention.

— Mais Aurora a pu avoir quelque raison particulière, cher Talbot ? — dit sa femme.

— Je ne puis imaginer aucune raison assez puissante, pour justifier un tel procédé, — répondit Talbot ; — mais je pourrai mieux juger cela quand j'aurai entendu ce que M Mellish a à me dire. Restez ici, Lucy, jusqu'à ce que je vous fasse appeler.

— Oui, Talbot.

Elle obéit, soumise comme un enfant ; mais elle se traîna vers la porte, après que son mari l'eut fermée sur elle, avec un douloureux désir dans le cœur. Elle désirait voir sa cousine et la consoler, si elle avait besoin de consolation. Elle tremblait à l'idée de ce que devaient produire les manières froides de son mari sur l'impressionnable nature d'Aurora.

Bulstrode descendit à la bibliothèque pour voir sa parente. Il eût été étrange qu'il ne se fût pas rappelé cette soirée de Noël, dans laquelle il s'était rendu dans le petit salon de Felden, avec l'espérance, dont son cœur battait, de demander une consolation à la femme qu'il aimait. Il eût été singulier que, dans le court intervalle qui s'était écoulé depuis qu'il avait quitté le salon et était entré dans la bibliothèque, son esprit ne se fût pas reporté en arrière à ce jour de consolation. S'il y eut une infidélité à Lucy dans le vif frémissement de douleur qui traversa son cœur lorsque revint ce vieux souvenir, le péché ne fut pas de plus longue durée que la peine qui l'amena. Il pouvait maintenant dire, dans la droiture de son cœur :

— J'ai fait un choix sage, et je ne me repentirai jamais de l'avoir fait.

La bibliothèque était une petite pièce située derrière la salle à manger. Elle était obscure, car Aurora avait baissé la lampe. Elle ne désirait pas que Bulstrode vît sa figure.

— Ma chère madame Mellish, — dit Talbot gravement, — je suis si surpris de votre visite, que je sais à peine comment vous dire que je suis bien aise de vous voir. Je crains que quelque malheur ne soit arrivé et vous force à voyager seule. John est malade, peut-être…

Il aurait pu en dire davantage, si Aurora ne l'eût interrompu en se jetant à ses genoux et en le regardant avec un visage plein d'angoisse qui semblait presque horrible à cette vague lumière de la lampe.

Il serait impossible de décrire l'horreur qui se répandit sur la figure de Bulstrode quand elle agit ainsi. C'était de nouveau la scène de Felden. Il venait à elle dans l'espoir qu'elle voudrait se justifier, et, tacitement, elle reconnaissait son humiliation.

Elle était donc coupable, c'était donc une créature criminelle, qu'il aurait dû rejeter de sa chaste maison. C'était une misérable, une malheureuse, perdue, souillée, qui ne devait pas être admise dans la sainte atmosphère de la maison d'un gentilhomme et d'un chrétien.

— Madame Mellish !... madame Mellish !... qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi me causez-vous encore une fois cette horrible souffrance ? Pourquoi persistez-vous à vous humilier, ainsi que moi, par une pareille scène ?

— Oh ! Talbot !... Talbot !... — répondit Aurora, — je suis venue vers vous parce que vous êtes bon et honorable. Je suis une femme désolée, misérable ; et j'ai besoin de votre aide... J'ai besoin de vos conseils. Je me règlerai d'après vos avis ; je le veux, Talbot ; ainsi aidez-moi, au nom du ciel.

Sa voix était brisée par ses sanglots. Dans sa douleur et sa confusion, elle oubliait qu'il était possible qu'un tel appel puisse n'avoir aucun effet sur Talbot. Mais peut-être, même au milieu de son étonnement, le jeune homme s'imagina voir quelque chose dans l'action d'Aurora qui n'avait rien de commun avec la faute, quelle qu'elle fût, dont il avait frémi de prime abord. Je crois qu'il

dut en être ainsi, car sa voix et ses manières devinrent plus douces quand il s'adressa à elle.

— Aurora, — dit-il, — pour l'amour de Dieu, soyez calme. Pourquoi avez-vous quitté Mellish Park ? Quelle est l'affaire dans laquelle je puisse vous aider de mes conseils ? Dieu sait combien je désire être votre ami, car je suis un frère pour vous, vous le savez, ma chère enfant, et je réclame le droit qu'a un frère de vous questionner sur vos actions. Je suis fâché que vous soyez venue seule à Londres, car cette action peut vous compromettre ; mais si vous voulez être calme et me dire pourquoi vous êtes venue, je pourrai comprendre vos motifs. Allons, Aurora, essayez d'être calme.

Elle était encore à genoux et sanglotait. Talbot aurait bien appelé sa femme pour l'assister, mais il ne pouvait supporter l'idée de voir ces deux femmes réunies avant qu'il eût découvert la cause de l'agitation d'Aurora.

Il versa de l'eau dans un verre et le lui donna. Il la plaça dans un fauteuil à côté d'une fenêtre ouverte et marcha dans la chambre jusqu'à ce qu'elle fût remise.

— Talbot, — dit-elle tranquillement après une longue pause, — j'ai besoin de vous pour m'aider dans la crise suprême de ma vie. Je dois être sincère avec vous et vous dire maintenant ce que j'aurais préféré mourir que de vous révéler il y a deux ans. Vous vous rappelez la soirée où vous avez quitté Felden ?

— Si je me la rappelle… Oh ! oui !… oui !…

— Le secret qui nous séparait alors, Talbot, était l'unique secret de ma vie, le secret de ma désobéissance, le secret du chagrin

de mon père. Vous me demandiez de vous faire un récit de cette année qui manquait à l'histoire de ma vie. Je ne le pouvais pas, Talbot ; je ne le voulais pas. Mon orgueil se révoltait de nouveau contre cette horrible humiliation. Si vous aviez découvert vous-même ce secret et si vous m'aviez accusée de la triste vérité, je n'aurais pas essayé de nier ; mais prononcer de mes propres lèvres l'affreuse vérité… Non, non, je ne pouvais pas supporter quelque chose d'aussi horrible que cela. Mais maintenant que mon secret est connu, qu'il est au pouvoir des gens de police et des garçons d'écurie, je puis tout vous dire. Quand je quittai la pension de la rue Saint-Dominique, je me sauvais pour me marier avec le groom de mon père.

— Aurora !…

Bulstrode se laissa tomber sur la chaise la plus proche de lui, et s'assit blême et frémissant en regardant sa cousine. Était-ce là l'humiliation secrète qui l'avait fait se prosterner à ses pieds dans la chambre de Felden ?

— Ô Talbot ! comment aurais-je pu vous dire cela ? Comment puis-je vous dire maintenant pourquoi j'ai fait cette folie et cette mauvaise action, comment j'ai flétri le bonheur de ma jeunesse par ma propre faute, et apporté la honte et le chagrin à mon père ? Je n'avais pas pour cet homme un amour fou, qui m'accaparât tout mon être. Je ne puis mettre en avant l'excuse que quelques femmes ont pour leur folie. J'avais seulement une fantaisie sentimentale de jeune pensionnaire pour ses manières brillantes, seulement une admiration frivole de jeune fille pour sa belle figure. Je l'épousais parce qu'il avait des yeux bleu foncé et des cils noirs, et des dents blanches, et des cheveux bruns. Il s'était mis sur le pied d'une espèce de familiarité avec moi, en me

rapportant les commérages des courses, en faisant attention à mes chevaux favoris, et en caressant mes caprices. Toutes ces choses amenèrent entre nous quelques rapports : il m'accompagnait toujours quand je montais à cheval, et il cherchait depuis longtemps à me raconter son histoire. Bah ! pourquoi vous en ennuierais-je ? — dit Aurora douloureusement. — C'était un prince déguisé, naturellement ; il était le fils d'un gentilhomme ; son père avait eu des chevaux de chasse ; il avait été en guerre avec la fortune ; on avait mal agi avec lui, et il avait été écrasé dans la bataille de la vie. Sa parole donnait à tout cela un certain air, et je le crus. Pourquoi ne l'aurais-je pas cru ? J'avais vécu toute ma vie dans une atmosphère de vérité. Ma gouvernante et moi, nous parlions continuellement de l'histoire romanesque du groom. C'était une sotte femme, et elle encourageait ma folie, rien que par simple stupidité, je crois, et sans avoir le soupçon du mal qu'elle faisait. Nous faisions la revue de la figure du beau groom, de ses mains blanches, de ses manières aristocratiques. Je prenais son insolence pour une bonne éducation ; que le ciel me vienne en aide ! Et comme nous vivions dans ce temps sans voir presque aucune société, je comparais le groom de mon père avec les quelques hôtes qui venaient à Felden, et le misérable profita de la comparaison avec des gentilshommes de province. Pourquoi essayerais-je de vous expliquer ma folie, Talbot ? Jamais je n'y arriverais, quand bien même je parlerais pendant une semaine entière ; je ne peux pas même me l'expliquer à moi-même. Je ne puis que regarder en arrière, revoir cet horrible temps, et me demander de quoi j'étais folle.

— Ma pauvre Aurora !... ma pauvre Aurora !...

Il parlait avec ce ton de pitié avec lequel il l'aurait consolée, si elle eût été un enfant. Il pensait à elle exposée, dans son ignorance enfantine, aux avances insidieuses d'un imposteur sans scrupule, et son cœur saigna pour la pauvre enfant privée de mère.

— Mon père trouva quelques lettres écrites par cet homme et découvrit que sa fille s'était fiancée à son groom. Il fit cette découverte pendant que j'étais sortie à cheval avec James Conyers, le nom du groom était Conyers, et, quand je revins à la maison, une terrible scène eut lieu. Je fus assez folle pour défendre ma conduite et je reprochai à mon père son peu de libéralité dans les sentiments. J'allai plus loin : je lui rappelai que la maison Floyd et Floyd était d'une très-humble origine. Il me mena à Paris le jour suivant. Je pensais qu'on me traitait cruellement. Je me révoltai contre la froide monotonie du couvent ; je détestai les études, qui étaient dix fois plus difficiles que ce que j'avais fait avec ma gouvernante ; je souffris terriblement de la réclusion du couvent, car j'avais été habituée à courir en liberté par les chemins des environs de Felden ; et avec tout cela, le groom me poursuivait avec des lettres et des messages, car il m'avait suivie à Paris et avait dépensé son argent avec insouciance, pour gagner les domestiques de la pension. Il jouait sur une grande échelle, et il joua si désespérément qu'il gagna. Je me suis sauvée de la pension et me suis mariée à Douvres huit ou neuf heures après mon évasion de la rue Saint-Dominique.

Elle cacha sa figure dans ses mains, et demeura silencieuse quelque temps.

— Que le ciel ait pitié de ma misérable ignorance ! — dit-elle à la fin. L'illusion qui fit que j'épousai cet homme s'évanouit en une

semaine environ. Au bout de ce temps, je découvris que j'étais à la merci d'un misérable, qui cherchait à se servir de moi le plus qu'il pouvait pour arracher de l'argent à mon père. Pendant quelque temps je me soumis, et mon père paya et paya chèrement pour la folie de sa fille ; mais il refusa de recevoir l'homme que j'avais épousé, ou de me voir jusqu'à ce que je fusse séparée de lui. Il offrit au groom une rente, à condition qu'il irait en Australie et cesserait tout rapport avec moi. Mais cet homme voulait jouer un jeu plus fort : il désirait arriver à une réconciliation avec mon père, et il pensait qu'avec le temps la résolution de ce tendre père cèderait par la force de son amour. Ce fut un peu plus d'un an après notre mariage que je fis une découverte qui me transforma en un moment, de jeune fille que j'étais, en une femme, une femme pleine du désir de la vengeance, monsieur Bulstrode. Je découvris que j'avais été insultée, trompée, outragée par un misérable qui riait de mon ignorante confiance en lui. J'avais appris à haïr cet homme longtemps avant que cela arrivât ; j'avais appris à mépriser ses mensonges éhontés, ses prétentions insolentes ; mais je ne crois pas que j'aie senti ses profondes infamies bien vivement avant cela. Nous voyagions dans le sud de la France, mon mari faisant le grand seigneur avec l'argent de mon père, quand je fis cette découverte ; ou plutôt non, car elle me fut révélée par une femme qui savait mon histoire et me prenait en pitié. Une demi-heure après, j'agis en conséquence. J'écrivis à Conyers, lui disant que j'avais découvert ce qui me donnait le droit d'en appeler à la loi pour me délivrer de lui, et que si je m'abstenais de le faire, c'était par amour pour mon père, et non pas pour lui. Je lui dis que tant qu'il me laisserait tranquille et qu'il garderait mon secret, je lui ferais remettre de temps en temps de l'argent. Je lui dis que je le laissais avec les relations qu'il s'était choisies, et que

ma seule prière était que Dieu, dans sa grâce, pût m'accorder de l'oublier complétement. Je laissai la lettre à la concierge, et je quittai l'hôtel de manière qu'il ne trouvât aucune trace du chemin que j'avais pris. Je m'arrêtai à Paris quelques jours, attendant une réponse à une lettre que j'avais écrite à mon père, pour lui dire que Conyers était mort. Peut-être fut-ce le plus grand péché de ma vie, Talbot. Je trompais mon père, mais je crus que je faisais une sage et bonne action en lui rendant le calme et le repos. Il n'aurait jamais été heureux aussi longtemps qu'il eût cru que cet homme vivait. Vous comprenez tout maintenant, Talbot, dit-elle tristement.

— Vous vous rappelez le matin à Brighton ?

— Oui, oui, et le journal avec le passage marqué, l'annonce de la mort du jockey.

— Ce rapport était faux, Talbot, dit Aurora, Conyers n'était pas encore mort.

La figure de Talbot devint subitement pâle. Il commença à comprendre quelque chose de la nature du trouble qui avait amené Aurora à lui.

— Quoi ! il était encore vivant ? — dit-il anxieusement.

— Oui, jusqu'à avant-hier soir.

— Mais où… où était-il pendant tout ce temps ?

— Pendant les dix derniers jours… à Mellish Park.

Elle lui raconta la terrible histoire du meurtre. La mort de l'entraîneur n'avait pas encore été insérée dans les journaux de Londres. Elle lui dit cette horrible histoire, et puis, le regardant

avec une figure sérieuse, implorante, comme elle l'aurait fait s'il eût été son frère, elle le supplia de l'aider et de lui donner un conseil dans ce terrible moment.

— Enseignez-moi ce qu'il y a à faire pour mon cher mari, dit-elle, ne pensez ni à moi ni à mon bonheur, Talbot, ne pensez qu'à lui. Je ferai tous les sacrifices : je me soumettrai à tout. Je désire expier envers mon pauvre mari tous les chagrins que je lui ai apportés.

Bulstrode ne fit aucune réponse à cet appel désespéré. Son esprit était à l'œuvre : il était occupé à résumer les faits, à les mettre devant lui, pour les combattre : et il n'avait aucune peine à prendre pour cacher sa pensée ou son émotion. Il se promenait dans la chambre, les sourcils froncés et la tête baissée.

— Combien de gens connaissent ce secret, Aurora ? — demanda-t-il.

— Je ne puis vous le dire : mais je crains qu'il ne soit généralement connu, — répondit M Mellish, en frémissant au souvenir de l'insolence de l'idiot. — J'ai entendu parler d'une découverte faite par un des garçons d'écurie, un homme qui me hait… un homme que… avec lequel j'ai eu une altercation.

— N'avez-vous aucune idée de la personne qui a tiré sur ce Conyers ?

— Non, pas la moindre.

— Vous ne soupçonnez même pas quelqu'un ?

— Non.

Talbot fit quelques tours de plus dans la petite chambre, dans un trouble évident et une grande perplexité d'esprit. Il quitta enfin la chambre, et appela au pied de l'escalier :

— Lucy, ma chère, venez voir votre cousine.

Je crains fort que M Bulstrode ne se fût mise aux aguets, quelque part près du salon, car elle vola au bas de l'escalier, au son de la voix forte, et fut à côté de son mari deux ou trois secondes après qu'il l'eut appelée.

— Ô Talbot, — dit-elle, — que vous avez été long ! Je pensais que vous ne m'appelleriez jamais. Qu'est-ce qui est arrivé à la pauvre chérie ?

— Entrez et allez la consoler, ma chère, — dit Bulstrode gravement. — Elle a eu assez de chagrin, le ciel le sait, la pauvre enfant ! Ne lui faites point de questions, Lucy : mais consolez-la aussi bien que vous le pourrez, et donnez-lui la meilleure chambre que vous trouverez ; elle demeurera avec nous aussi longtemps qu'elle restera à Londres.

— Cher !... cher Talbot, — murmura la jeune femme reconnaissante. — Que vous êtes bon !

— Allons ! — dit Bulstrode ; — elle a besoin d'amis, Lucy ; et Dieu le sait, je veux agir en frère avec elle, fidèlement et bravement. Oui, bravement, — ajouta-t-il en relevant la tête avec un geste de défi, tandis qu'il montait lentement les escaliers.

Quel était le sombre nuage qu'il voyait monter si fatalement au loin dans l'horizon ? Il n'osait pas penser à ce que c'était, il n'osait même pas reconnaître sa présence : mais il y avait dans

son cœur un sentiment de trouble et d'horreur qui lui disait que l'ombre était là.

Lucy accourut dans la bibliothèque, et, se jetant dans les bras de sa cousine, elle pleura avec elle. Elle ne demanda pas la nature du chagrin qui avait amené Aurora comme un hôte inattendu et non invité dans la modeste petite habitation. Elle savait seulement que sa cousine était dans le chagrin, et que c'était un heureux privilège de l'abriter et de la consoler. Elle se serait battue, dans une bataille terrible, pour la défense de ce privilège ; mais elle adorait son mari pour la générosité avec laquelle il le lui avait accordé sans combat. Pour la première fois de sa vie, la pauvre et douce Lucy prit une nouvelle position vis-à-vis de sa cousine. C'était à son tour de protéger Aurora ; c'était à son tour de déployer une douce tendresse maternelle pour la créature désolée dont la tête souffrante reposait sur son sein.

Les cloches du West End frappaient trois heures dans le calme imposant de la nuit, quand M Mellish tomba dans un assoupissement fiévreux, répétant sans cesse et toujours, même dans son sommeil :

— Mon pauvre John !... mon pauvre John !... cher amour ! Que deviendra-t-il ? mon seul chéri fidèle !

31

Bulstrode sortit de bonne heure, le tranquille dimanche matin, après l'arrivée d'Aurora, et descendit au bureau du télégraphe, à Charing Cross, d'où il envoya une dépêche à Mellish. C'était une

dépêche très-courte, lui disant seulement de venir à la ville sans délai, et qu'il trouverait Aurora à Halfmoon Street. Bulstrode retourna tranquillement à la maison, par un brillant soleil matinal, après avoir accompli son devoir. Les rues de Londres étaient claires et humides de rosée, car il n'était qu'un peu plus de sept heures, et les fraîches brises du matin venaient essuyer les toits des maisons, apportant la santé et la pureté. Les brumes du matin étaient doucement amoncelées sur l'herbe usée de Green Park, et de tristes créatures, qui n'avaient pas eu de meilleur abri que le ciel tranquille, s'en allaient en se glissant furtivement pour trouver quelque misérable endroit pour se reposer, dans cette libre cité dans laquelle s'asseoir pendant un temps déraisonnable sur les marches d'une porte, et demander du pain à un riche citoyen, c'est commettre une offense qui ne peut se dire.

Il était sérieusement impossible pour un jeune législateur pas encore tout à fait aguerri au long combat de la vie avec le temps, que l'on ne pense jamais être bien employé, il était sérieusement impossible pour un jeune libéral au cœur ardent, de se promener dans ces rues tranquilles sans penser à ces choses. Talbot réfléchissait sérieusement et très-tristement. À quel but tendaient ses travaux après tout ? Il combattait pour les mineurs de Cornouailles ; livrant bataille avec l'esprit rampant des circonlocutions pour l'amour de misérables enfoncés dans l'obscurité du noir abîme de l'ignorance, cent fois plus profond et plus sombre que les matières obscures dans lesquelles ils travaillaient. Il faisait de son mieux pour que ces hommes puissent apprendre, d'une manière facile et sans prétention, les plus simples éléments de l'amour chrétien et des devoirs domestiques. Il travaillait pour ces créatures mises à part, dans leur coin oublié de la terre, et tout autour et près de lui était une ignorance encore plus terrible,

parce que là se donnait la main, avec l'ignorance de tout ce qu'il y a de bien, la fatale expérience du mal. Le simple mineur des Cornouailles qui enfonce sa pioche dans le crâne de son ami, quand il désire renforcer un argument, agit ainsi parce qu'il n'a pas d'autre genre de force ; mais à Londres, dans les universités du crime, la fourberie et le vice, la violence et le péché s'immatriculent et s'élèvent de jour en jour pour prendre leurs degrés dans les refuges du crime ou sur l'échafaud. Comment pouvait-il être autrement que plein de tristesse en pensant à tout cela ? Est-ce que les Villes de la Plaine étaient pires que cette dernière cité, dans laquelle il y a tant d'hommes sérieux et bons, travaillant patiemment tous les jours et prenant peu de repos ? Est-ce que la grande accumulation du mal était si lourde qu'elle devait rouler toujours en arrière sur les Sysiphes non fatigués ? Ou faisaient-ils quelques pas imperceptibles vers le sommet de la montagne, malgré tous les découragements ?

En débattant cette fatigante question dans son cerveau, Bulstrode marchait le long de Piccadilly ; mais à la porte de la taverne de Gloucester, il s'arrêta pour regarder une nerveuse jument bai brun, qui s'entêtait à faire plusieurs exercices sur ses jambes de derrière, au grand ennui d'un garçon d'écurie non rasé, et particulièrement peu à l'avantage d'un brillant petit dog-cart auquel elle était attelée.

— Vous n'avez pas besoin de lui mettre la bouche en sang, mon garçon, — cria une voix, depuis l'entrée de l'hôtel ; — menez-la doucement, et elle sera bientôt tranquille. Là, ma fille..., là..., — ajouta celui auquel appartenait la voix, marchant vers le dog-cart tout en parlant.

Talbot avait raison de s'arrêter court, car c'était Mellish, dont le visage pâle et défait, les cheveux en désordre, indiquaient une nuit sans sommeil.

Il allait sauter dans le dog-cart, quand son vieil ami lui tapa sur les épaules.

— C'est un heureux hasard, John ; car vous êtes la personne que je désire voir, — dit Bulstrode. — Je viens de vous envoyer une dépêche par le télégraphe.

John le regarda étonné avec une figure livide.

— Ne m'arrêtez pas, je vous prie, — dit-il, — je vous parlerai un peu plus tard. J'irai chez vous dans un jour ou deux ; je pars pour Felden. Je suis seulement ici depuis une heure et demie, et je serais déjà parti si je n'avais craint de réveiller la maison !

Il fit un second essai pour monter dans la voiture, mais Talbot lui prit le bras.

— Vous n'avez pas besoin d'aller à Felden, — dit-il, — votre femme est beaucoup plus près !

— Elle !

— Elle est chez moi. Venez déjeuner.

Il n'y avait point d'ombre dans l'esprit de Bulstrode, quand son vieux camarade d'école le prit par la main, et lui disloqua presque le poignet dans un élan de joie et de reconnaissance. Il lui était impossible de regarder au-delà du soudain rayon de soleil qui éclata sur la figure de John. Si Mellish eût été séparé de sa femme depuis dix ans, et fût revenu des antipodes dans le seul

but de la revoir, il aurait à peine paru plus enchanté à l'idée de cette rapide rencontre.

— Aurora ici !... — dit-il, — chez vous !... Mon vieil ami, que me dites-vous là ? Mais j'aurais pu deviner qu'elle était venue chez vous. Elle ne pouvait faire quelque chose de mieux ou de plus sage, après avoir été si insensée que de douter de moi.

— Elle est venue à moi pour me demander conseil, John ! Elle m'a demandé de la conseiller pour savoir comment il fallait agir pour votre bonheur, votre bonheur à vous et non pas le sien.

— Que son noble cœur soit béni, — dit Mellish, — et vous lui avez dit ?...

— Je ne lui ai rien dit, mon cher ami, mais je vous conseille d'aller demain chez votre notaire, de prendre une nouvelle autorisation, et d'épouser votre femme pour la seconde fois, dans quelque petite église de la Cité, bien tranquille et bien écartée.

Aurora s'était levée de très-bonne heure ce tranquille dimanche matin. Quelques heures d'un sommeil fiévreux et agité lui avaient apporté peu de repos. Elle se tenait debout, la tête appuyée contre le chambranle de la fenêtre et regardait sans espoir dans les rues désertes de Londres.

Elle songeait au commencement désolé d'une nouvelle vie, à l'incertitude d'un avenir inconnu. Toutes les petites misères particulières à une toilette faite dans une chambre étrangère étaient doublement misérables pour elle. Lucy avait apporté à la pauvre voyageuse sans bagages, toutes les mille nécessités d'une table de toilette et avait arrangé tout de ses propres mains.

Mais la moindre petite chose qu'Aurora touchait dans la chambre de sa cousine reportait sa mémoire vers quelque objet de prix choisi pour elle par son époux. Elle avait voyagé dans sa blanche toilette du matin, et les fines dentelles et la mousseline avaient perdu leur fraîcheur dans son voyage : mais comme deux toilettes de Lucy, réunies ensemble, auraient à peine été à sa forte cousine, M Mellish fut obligée de se contenter de cette robe de mousseline fanée. Qu'importait ? Les charmants yeux qui observaient chaque nœud de ruban, chaque morceau de lacet, chaque pli de son vêtement, étaient peut-être destinés à ne plus jamais les voir. Elle enroula ses cheveux en une masse négligée derrière sa tête et avait achevé sa toilette quand Lucy vint à la porte, tendrement inquiète, pour savoir comment elle avait dormi.

— J'agirai d'après les conseils de Talbot, — répéta-t-elle de nouveau, — s'il dit que le mieux à faire pour mon cher mari est que je parte, je m'en irai pour toujours. Je demanderai à mon père de m'emmener bien loin, et mon pauvre chéri ne saura seulement pas où je serai allée. Je serai sincère dans ce que je ferai et je veux le faire exactement.

Elle regardait Bulstrode comme un juge infaillible, elle se soumettait d'avance et très-volontiers à sa sentence. Peut-être fit-elle cela parce que son cœur répétait toujours : « Retourne vers l'homme qui t'aime ; retourne, retourne. Tu ne peux pas lui faire plus de mal qu'en l'abandonnant. Il n'y a pas de malheur que tu puisses lui apporter qui soit égal au malheur de te perdre. Laisse-moi être ton guide. Retourne, retourne ! »

Mais ce moniteur égoïste ne doit pas être écouté. Combien cette pauvre femme, si vieille en expérience de chagrin, se rappe-

lait amèrement l'égoïsme de son mariage insensé ! Elle avait refusé de sacrifier l'illusion d'une jeune pensionnaire ! Elle avait désobéi à son père qui lui avait donné dix-sept ans de patient amour et de dévouement : et elle regardait toutes les peines de sa jeunesse comme la fatale conséquence de la mauvaise semence qu'avait produite sa désobéissance. Sûrement une pareille leçon ne devait pas être méconnue complètement ! Sûrement elle était assez forte pour lui enseigner le devoir et le sacrifice ! C'étaient ces pensées qui la fortifiaient contre les sujétions de sa propre affection. C'était pour cela qu'elle regardait Bulstrode comme l'arbitre de son avenir. Si elle eût été catholique romaine, elle serait allée vers son confesseur et se serait adressée à un prêtre, qui, n'ayant aucun lien social, devait naturellement être le meilleur juge de tous les devoirs qu'exigent les relations domestiques pour la secourir et la consoler ; mais appartenant à une autre foi, elle alla vers l'homme qu'elle respectait le plus et qui, étant marié lui-même, pouvait, comme elle le pensait, être à même de comprendre les devoirs qu'elle avait à remplir vis-à-vis de son mari.

Elle descendit avec Lucy dans une petite chambre sur le même palier que le salon, gentil petit appartement qui s'ouvrait sur une toute petite serre. C'était l'habitude de M. et M Bulstrode de déjeuner dans cette agréable petite chambre, plutôt que dans cet horrible temple de maroquin luisant, de bronze funéraire, et d'affreux acajou, que les tapissiers ont inventé comme la seule place convenable dans laquelle un Anglais peut prendre ses repas. Lucy aimait à s'asseoir en face de son mari à la petite table et à apaiser son appétit du matin dans son joli service à déjeuner d'argent et de porcelaine de Chine. Elle savait, au plus petit poids employé à Apothecaries'Hall, je pense, combien de sucre Bulstrode aimait dans son thé. Elle versait la crème dans sa tasse aussi soigneuse-

ment que si elle eût rempli une ordonnance. Il prenait ce simple breuvage dans une grande coupe de Sèvres qui avait coûté sept guinées, et avait été faite pour M du Barry, à ce que le marchand de rococo avait dit à Talbot. (Si son acheteur avait été une dame, je crois que Marie Antoinette-aurait été désignée comme ayant primitivement possédé cette porcelaine.) M Bulstrode aimait à servir son époux. Elle enlevait les foies gras des oies martyrisées de pâtés de Strasbourg pour sa délectation ; elle étendait le beurre sur son pain grillé, et le caressait et le servait comme certaines femmes servent leurs idoles. Mais ce matin-là elle avait sa cousine à consoler, et elle plaça Aurora dans un vaste fauteuil, sur le seuil de la serre, et s'assit à ses pieds.

— Ma pauvre chérie, que vous êtes pâle ! — dit-elle tendrement, — que puis-je faire pour ramener les roses sur vos joues ?

— Aimez-moi et ayez pitié de moi, chère, — répondit Aurora gravement, — mais ne me faites pas de questions.

Les deux femmes étaient assises ainsi depuis quelque temps ; la belle tête d'Aurora était baissée sur la gracieuse figure de Lucy, et ses mains serraient celles de sa cousine. Elles parlaient très-peu, et ne disaient que des choses indifférentes à propos du bonheur de Lucy et de la carrière parlementaire de Talbot. La petite pendule de la cheminée sonna huit heures moins un quart ; elles étaient matinales, ces douces jeunes femmes, et, une minute après, M Bulstrode entendit le pas de son mari, revenant de la promenade avant le déjeuner. C'était son habitude de faire une course pour sa santé dans Green Park, aussi Lucy ne s'était-elle pas inquiétée de son excursion matinale.

— Talbot est entré avec le passe-partout dit M Bulstrode, et je puis verser le thé, Aurora. Mais écoutez donc : il me semble qu'il y a quelqu'un avec lui.

Ce n'était pas nécessaire de prier Aurora d'écouter : elle s'était levée de son siège, et restait raide et sans mouvement, respirant d'une manière précipitée et agitée, en regardant la porte. Outre le pas de Bulstrode, il y en avait un autre plus prompt et plus lourd, un pas qu'elle connaissait bien.

La porte s'ouvrit, et Talbot entra, suivi par un visiteur qui poussa son hôte de côté, avec très-peu d'égard pour les lois sociales, et, en vérité, jeta Bulstrode en arrière, tout près d'une corbeille de fleurs. Mais ce vigoureux Mellish n'avait aucune intention d'être si sans façon et si brutal. Il mit de côté son ami comme il aurait poussé ou essayé de pousser de côté un régiment de soldats, la baïonnette au fusil, ou un canon de Lancastre, ou un océan en colère, ou tout autre obstacle qui serait venu se placer entre lui et Aurora. Elle tomba dans ses bras avant même que, dans sa surprise, elle pût prononcer son nom à haute voix ; et, un moment après, elle sanglotait sur sa poitrine.

— Ma chérie !... ma mignonne !... — dit-il en lissant ses cheveux dépeignés avec sa large main, et la bénissant et pleurant sur elle ; — mon seul amour ! Comment avez-vous pu faire cela ? Comment avez-vous pu me faire autant de mal ? Ma précieuse chérie, n'aviez-vous pas appris à m'aimer mieux que cela dans notre heureuse vie de mariage ?

— Je venais pour demander conseil à Talbot, — dit-elle sérieusement, — et je pense me conduire d'après ses avis, quelque cruels qu'ils soient.

Bulstrode souriait gravement en regardant ces deux insensés. Il était charmé de la part qu'il avait prise dans ce drame domestique, et il les contemplait avec la conscience intime d'être l'auteur de tout ce bonheur. Car ils étaient heureux. Le poète a dit qu'il y a quelques moments, très-rares, très-précieux, très-courts, qui ne relèvent que d'eux-mêmes, et ont leur parfaite somme de joie, ne prenant rien du passé, ne demandant rien à l'avenir. Si John et Aurora avaient su qu'ils devaient être séparés par la longueur de l'Europe pour le reste de leur vie, ils n'en auraient pas moins versé des larmes de joie à la pure félicité de cette réunion.

— Vous m'avez demandé un conseil, Aurora, — dit Talbot, — et je vous l'apporte. Laissez mourir le passé avec l'homme qui est mort l'autre soir. L'avenir n'est pas à vous pour que vous puissiez en disposer : il appartient à votre époux.

Ayant ainsi donné son opinion, Bulstrode se mit à table et regarda dans l'intérieur mystérieux d'un grand pâté avec une telle intensité qu'il semblait qu'il ne pourrait jamais en sortir. Il employa plusieurs minutes à cette sérieuse contemplation, et lorsqu'il leva la tête, Aurora était calme, pendant que Mellish affectait une gaieté qui n'était pas naturelle, et ne montrait pour tout signe d'émotion passée qu'une légère inflammation des paupières.

Mais ce mari vigoureux, dévoué, impressionnable, fit le plus extraordinaire repas en l'honneur de cette réunion. Il répandit de la moutarde sur ses gâteaux. Il versa de la sauce de Worcester dans son café et de la crème sur ses côtelettes. Il manifesta sa reconnaissance à Lucy en chargeant son assiette de mets qu'elle ne désirait pas. Il parlait perpétuellement, et dévorait des viandes d'une manière peu convenable. Il serra les mains de Talbot telle-

ment souvent à travers la table du déjeuner, qu'il exposait les plats et les membres de toute la compagnie à l'imminent péril de recevoir une partie de l'eau bouillante contenue dans la bouilloire. Il fut pris d'un accès de toux et se rendit la figure écarlate par un usage peu judicieux de poivre de Cayenne, et il montra en même temps une gaieté tellement insensée, que Talbot fut forcé d'avoir recours à toute sorte d'expédients pour tenir les domestiques hors de la chambre pendant le cours de ce repas bruyant et effrayant.

Les journaux du dimanche furent apportés au maître de la maison avant que le déjeuner fût fini, et tandis, que John parlait, mangeait, gesticulait, Bulstrode se cacha derrière la feuille ouverte de la dernière édition du Weekly Dispath, pour lire un paragraphe qui était dans ce journal.

Ce paragraphe donnait un court récit du meurtre et de l'enquête qui avait eu lieu à Mellish, et se terminait par la phrase stéréotypée :

« La police locale donne une attention constante à cette affaire, et nous pensons pouvoir affirmer qu'elle a obtenu un indice qui pourra probablement mener à la prompte découverte du coupable. »

Bulstrode, tenant le journal devant sa figure, resta encore un petit moment à froncer le sourcil sur la page sur laquelle se trouvait le paragraphe en question. L'ombre horrible dont il ne voulait pas reconnaître la nature apparut encore une fois à l'horizon qui venait de paraître si brillant et si clair.

— Je donnerais mille livres, — pensa-t-il, — pour trouver le meurtrier de cet homme.

32

Peu après déjeuner, ce même jour de sabbat, jour de réunion et de contentement général, John ramena Aurora à Felden. Il était nécessaire que Floyd apprît le récit de la mort de l'entraîneur des lèvres de ses propres enfants, avant que les journaux vinssent l'effrayer par quelque exagération ou quelque infraction à la vérité.

L'élégant phaéton dans lequel Bulstrode avait coutume de conduire sa femme fut amené devant la porte au moment où les cloches des églises appelaient les pieux citadins à leurs devoirs du matin ; ce fut à cette heure invraisemblable que Mellish fit claquer son fouet et partit dans la direction de Westminster Bridge.

Les chevaux de Bulstrode eurent bientôt laissé Londres derrière eux, et bientôt aussi le phaéton roula sur des chemins semblables aux allées d'un parc, ombragés de feuillages luxuriants et bordés çà et là de jardins ravissants et de villas rustiques qu'inondait la blanche lumière du soleil. La sainte paix du jour du Seigneur régnait sur chacun des objets qu'ils laissaient derrière eux, et il semblait à Aurora que les feuilles et les fleurs même en étaient empreintes. Les oiseaux faisaient entendre en sourdine d'harmonieuses symphonies ; et c'est à peine si une légère brise d'été parvenait à faire frissonner l'herbe épaisse, d'où le bétail paresseux regardait passer le phaéton.

Ah ! combien Aurora se trouvait heureuse, assise à côté de l'homme dont l'amour avait lassé tous les obstacles. Quel bonheur ! Cette sombre muraille qui les avait séparés était aplanie, et ils étaient bien réellement unis l'un à l'autre ! Mellish était pour elle aussi tendre, aussi attentionné que l'est une mère pour l'en-

fant auquel elle a pardonné. Il ne demandait pas d'explication ; il ne cherchait pas à connaître le passé. Il se trouvait heureux de croire qu'elle avait été légère et trompée, et que l'erreur et la faute de sa vie allaient être enterrées dans la tombe avec le malheureux entraîneur.

Le garde-portier de Felden Wood ne put retenir une exclamation en ouvrant la porte pour laisser entrer la fille de son maître. C'était un vieillard, et il avait ouvert cette même porte, plus de vingt ans auparavant, lorsque la fiancée du banquier était entrée, pour la première fois, dans la maison de son mari.

Floyd accueillit avec joie ses enfants. Comment eût-il pu n'être pas heureux en présence de son enfant chérie, que ses visites fussent rares ou fréquentes, ou son temps bien ou mal choisi ?

M Mellish conduisit son père dans son cabinet.

— Il faut que je te parle à toi seul, père, — dit-elle ; — mais John sait tout ce que j'ai à te dire. Il n'y a plus de secrets entre nous maintenant. Jamais, désormais, il n'y en aura.

C'était un récit pénible que celui qu'Aurora allait faire à son père, car elle avait à lui avouer qu'elle l'avait trompé lors de son retour à Felden, après sa séparation d'avec Conyers.

— Je t'ai menti, père, — dit-elle, — quand je t'ai dit que mon mari était mort. Mais le ciel m'est témoin que je croyais que ce mensonge me serait pardonné, car je pensais t'épargner ainsi une inquiétude, une douleur ; et sûrement tout ce qui devait amener ce résultat était excusable. Le bien ne peut sans doute jamais naître du mal, car j'ai sévèrement expié ma faute. J'ai reçu quelques mois après mon retour un journal qui contenait un récit

détaillé de la mort de Conyers. Ce récit n'était pas exact, car cet homme avait été sauvé ; et quand j'épousai John, mon premier mari vivait encore.

Floyd laissa échapper un cri de désespoir et se leva à demi de son fauteuil ; mais Aurora s'était jetée à genoux devant lui, elle l'entourait de ses bras, le calmait et le consolait.

— Tout est fini maintenant, cher père, — dit-elle, tout est fini ; cet homme est mort. Je te dirai tout à l'heure comment il est mort… Tout est fini ; John sait tout, et nous devons nous marier de nouveau. Talbot dit que cela est indispensable, parce que notre mariage n'est pas légal. Mon père bien-aimé ! il ne doit plus y avoir de secrets, plus de malheur, rien que de l'amour, du calme, et une union parfaite pour nous tous.

Elle fit alors au vieillard le récit de la mort de l'entraîneur, s'appesantissant peu sur les détails et passant sous silence ce qu'elle-même avait fait ce soir-là, si ce n'est qu'elle s'était trouvée dans le bois au moment du meurtre, et qu'elle avait entendu la détonation d'un pistolet.

Ce n'était pas un récit agréable que celui d'un meurtre, de violences, de trahisons accomplies, pour ainsi dire, à l'ombre de la demeure de sa fille. Malgré l'assurance que lui donnait Aurora que toute douleur était passée, que le doute et l'incertitude devaient faire place au calme et à la sécurité, Floyd ne pouvait maîtriser ce sentiment. Il était, malgré lui, inquiet et mal à l'aise. Il emmena John sur la terrasse qu'inondait le soleil, pendant qu'Aurora dormait étendue sur un sofa du grand salon, et, tout en allant et venant, il l'entretint de la mort de l'entraîneur. Il ne tira rien du jeune campagnard qui pût jeter quelque lumière sur

la catastrophe, et Floyd tenta vainement de deviner le mot de cette sombre énigme.

— Pensez-vous que quelqu'un ait pu avoir des motifs pour se débarrasser de cet homme ? — demanda le banquier.

John haussa les épaules. Bien souvent déjà on lui avait adressé la même question, et toujours il avait été obligé de faire la même réponse.

— Non ; je ne vois autour de Mellish personne qui pût avoir de semblables raisons.

— Cet homme avait-il de l'argent sur lui ? — demanda Floyd.

— Qui peut savoir s'il en avait ou non ? — répondit John d'un ton indifférent ; — mais je suis porté à croire qu'il n'en avait pas beaucoup. Il avait été sans place, à ce que je crois du moins, longtemps avant de venir me trouver, et il avait passé plusieurs mois dans un hôpital prussien. Je ne suppose pas qu'il eût rien qui valût la peine qu'on le volât.

Le banquier se rappela les deux mille livres qu'il avait données à sa fille. Qu'avait fait Aurora de cet argent ? Connaissait-elle, lorsqu'elle le lui avait demandé, la situation de l'entraîneur ? et l'avait-elle demandé à son intention ? Elle n'avait point expliqué tout ceci dans le récit écourté qu'elle avait fait du meurtre ; et maintenant, pourrait-il revenir et la presser sur un aussi pénible sujet ? Pourquoi n'accepterait-il pas l'assurance qu'elle lui avait donnée que tout était fini, et qu'il n'avait plus à attendre que des jours de tranquillité ?

Floyd et ses enfants passèrent ensemble une journée paisible, sans parler beaucoup, car Aurora était complétement exténuée

par la fatigue et les émotions qu'elle avait éprouvées. Sa vie n'avait-elle pas été une suite d'agitations et de terreurs continuelles depuis le jour où la lettre de Pastern était arrivée à Mellish pour lui faire connaître, à elle, que son premier mari vivait encore ? Elle avait dormi pendant presque toute la journée, étendue sur un sofa ; Mellish, assis à ses côtés, veillait sur elle. Elle avait dormi pendant que les cloches de l'église de Beckenham appelaient les fidèles paroissiens au service de l'après-midi ; pendant que son père assistait à ces offices, agenouillé sur la natte qui tapissait son vieux banc, et priait pour le bonheur de son enfant bien-aimée. Dieu sait avec quelle ferveur le vieillard priait pour sa fille, et combien celle-ci remplissait sa pensée ; sans se distraire de pensées plus saintes, il mêlait sans cesse dans son adoration, son image à ses prières et à ses actions de grâces. Ceux qui le virent ainsi, sa tête grise éclairée par un rayon de soleil, écoutant attentivement le sermon, ne savaient guère combien de tourments s'étaient mêlés dans sa vie à sa grande prospérité. Ils le montraient respectueusement aux étrangers, comme un homme dont la signature apposée sur un morceau de papier pouvait faire de ce chiffon une somme d'argent incalculable ; comme un homme qui avait atteint le pinacle doré des Rothschild, des Montefiores, et des Coutts ; qui pourrait solder la dette nationale le jour où la fantaisie lui en prendrait, et qui, malgré cela, n'était pas fier du tout, mais simple comme un enfant, ajoutaient les paroissiens ses admirateurs ; et, comme en effet chacun pouvait le voir, le banquier, en sortant de l'église, donnait des poignées de main à droite et à gauche, et adressait des signes de tête pleins de bienveillance aux enfants de charité.

Je crains bien que ces enfants ne témoignassent plus de respect à Floyd qu'au vicaire de Beckenham lui-même ; car ils

avaient appris à confondre l'image du banquier avec les gâteaux et le thé, avec les pièces de six pence et les oranges, avec leurs gambades sur leurs pelouses moelleuses de Felden, avec des fêtes de toutes sortes sous d'immenses tentes, où des bandes de musiciens faisaient entendre des rythmes joyeux, et mieux encore avec certaines grandes réjouissances, telles, par exemple, que des excursions à certain Palais de cristal élevé sur une colline, véritable pays enchanté, d'où il était délicieux de revenir dans la brume du soir en chantant des hymnes de joie qui faisaient trembler les carrioles dans lesquelles on voyageait.

Le banquier avait répandu le bonheur de tous côtés ; mais l'argent qui aurait pu payer la dette nationale avait été impuissant à sauver la vie de la femme qu'il avait tendrement aimée, ou lui épargner de douloureuses inquiétudes au sujet de l'enfant qu'il idolâtrait. Cette richesse toute-puissante n'avait-elle pas été la cause première des chagrins de sa fille, puisque c'est elle qui l'avait jetée, jeune, inexpérimentée et confiante, dans les mains profanes d'un méchant homme, qui n'eût pas pris garde à elle sans la fortune qui avait fait d'elle une proie pour tout aventurier auquel viendrait l'idée de tenter de la capturer ?

Avec ce souvenir toujours présent à l'esprit, il n'était pas étrange que Floyd supportât avec une certaine crainte le fardeau de ses richesses, sachant que, quoi qu'il pût être à la Bourse ou à la Banque, il n'était, aux yeux du ciel, qu'un faible vieillard soumis comme tous aux douleurs, aux chagrins, et dépendant humblement de la miséricorde de la Main qui est seule assez puissante pour épargner ou affliger, selon la volonté de Celui qui la guide.

Aurora s'éveilla de son long sommeil pendant que son père était à l'église. En s'éveillant, elle trouva son mari qui veillait à ses côtés, les journaux du dimanche oubliés sur ses genoux, et son regard honnête fixé sur les traits qu'il aimait.

— Mon bien cher John, — dit-elle en soulevant sa tête, en s'appuyant sur son coude et en tendant une main à Mellish, — mon bien cher ami, combien nous sommes heureux ensemble maintenant ! Quelque chose viendra-t-il encore briser notre bonheur, cher, et se peut-il que le ciel soit assez cruel pour nous affliger davantage ?

La fille du banquier, dans la souveraine vitalité de sa nature, s'était révoltée contre l'affliction, comme si c'était une partie de sa vie étrangère et anormale. Elle avait demandé le bonheur presque comme un droit ; elle s'était étonnée de ses maux, et n'avait pu comprendre pourquoi elle était ainsi affligée. Il est des natures qui acceptent la souffrance avec une douceur patiente et reconnaissent la justice des maux dont elles souffrent ; mais Aurora n'avait jamais rien admis de semblable. Son âme s'était révoltée contre la douleur, et elle s'éveillait maintenant en plein dans la joie qu'elle ressentait d'être débarrassée de liens qui lui avaient été si odieux, et elle provoquait la Providence par ses prétentions à être toujours heureuse.

John réfléchissait sérieusement à tout cela. Il ne pouvait oublier la soirée du meurtre, la soirée où il était demeuré seul dans la chambre de sa femme songeant à son indignité.

— Pensez-vous que nous méritions d'être heureux, Lolly ? — dit-il bientôt. — Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, chère enfant. Je sais que vous êtes la plus belle et la

meilleure des créatures. Vous êtes aimante, bonne, généreuse et franche : mais pensez-vous, Lolly chérie, que nous prenions la vie assez sérieusement ? Je crains quelquefois que nous soyons comme ces enfants insouciants de l'allégorie enfantine, qui jouèrent parmi les fleurs du jardin magnifique, jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour entreprendre sur la sombre route le voyage qui devait les conduire au paradis. Que ferons-nous, chère enfant, pour mériter les dons que Dieu nous a si libéralement accordés : la jeunesse, la santé, l'amour et la richesse ? Que ferons-nous, chère ? Ce n'est pas que je veuille positivement faire de Mellish un phalanstère, ni que je veuille me défaire de mes écuries, si je puis m'en dispenser, dit John d'un air rêveur ; mais je veux faire quelque chose, Lolly, pour prouver que je suis reconnaissant envers la Providence. Construirons-nous une demi-douzaine d'écoles, ou une église, ou des maisons de charité, ou quelque chose de semblable ? Lofthouse voudrait me voir mettre des vitraux de couleur dans l'église de Mellish, et une chaire nouvelle, avec un plafond acoustique breveté ; mais je ne vois guère le bien que produiraient de semblables innovations. Je veux faire quelque chose, Aurora, pour prouver ma reconnaissance à la Providence, qui m'a donné la plus charmante et la meilleure des femmes pour épouse bien-aimée.

La jeune femme eut pour son cher époux un sourire presque triste.

— Ai-je été un tel bienfait pour vous John, — dit-elle, — que vous en soyez reconnaissant ? Ne vous ai-je pas apporté plus de tristesse que de bonheur, cher ami ?

— Non, — s'écria Mellish avec feu, — le chagrin que vous m'avez apporté n'a rien été auprès de la joie que j'ai ressentie de

votre amour. Ma très-chère enfant, me trouver aujourd'hui assis à côté de vous et vous entendre dire que vous m'aimez, est un bonheur assez grand pour me faire oublier toute la peine que j'ai endurée depuis que cet homme, qui est mort maintenant, est venu à Mellish.

J'espère qu'on pardonnera à mon pauvre Mellish, s'il lui arriva de dire des absurdités à la femme qu'il aimait. Il l'avait aimée dès le premier moment où il l'avait vue à la Parade de Brighton ; et il l'aimait toujours. Pas une ombre de satiété ni de mésestime n'était née de son intimité avec elle, et je suis tenté de protester en passant contre ce vieux proverbe, ou du moins de penser que la satiété et le mépris ne viennent que de la constatation répétée, choses qui sont elles-mêmes viles et méprisables.

Floyd revint de l'église, et trouva ses deux enfants assis dans l'embrasure d'une des vastes fenêtres ; ils épiaient son retour en causant à voix basse comme des amoureux.

Ils dînèrent gaiement ensemble, et un peu après la tombée de la nuit le phaéton reparut au perron et Aurora embrassa son père en lui souhaitant une bonne nuit.

— Vous viendrez, assister au mariage, monsieur, — murmura John à l'oreille du vieillard, en lui prenant la main ; — Bulstrode arrangera tout. Cela aura lieu à quelque petite église de la Cité. Il n'en sera ni plus ni moins, et Aurora et moi nous retournerons à Mellish le plus tranquillement possible. Il n'y a que Lofthouse et Hayward qui sachent le secret du certificat et ils…

Mellish s'arrêta brusquement. Il se souvenait de l'allusion lancée par M Powell. Elle savait ce secret. Mais comment avait-elle pu l'apprendre ? Il était impossible que Lofthouse ou Hayward le

lui eussent dit. Tous deux étaient hommes d'honneur, et ils s'étaient engagés à n'en point parler. Floyd ne remarqua pas l'embarras de son gendre, et le phaéton s'éloigna, laissant sur le perron le vieillard qui suivait sa fille des yeux.

— Il faudra que je parte d'ici, — pensa-t-il, — et que j'aille finir mes jours à Mellish. Je ne puis supporter ces séparations ; je ne puis endurer ces incertitudes. C'est une pitoyable plaisanterie que toute cette maison, tout ce luxe inutile. Je partirai d'ici, j'irai demander à ma fille un petit coin bien tranquille dans sa propriété du comté d'York, et une tombe dans le cimetière de la paroisse.

Le garde sortit de sa confortable maison gothique pour ouvrir la grille au phaéton ; mais John retint ses chevaux avant qu'ils s'élançassent sur la route, car il vit que l'homme voulait lui parler.

— Qu'est-ce, Forbes ? — demanda-t-il.

— Oh ! rien de bien particulier, monsieur, et peut-être aurais-je dû ne pas vous en parler ; mais attendiez-vous quelqu'un aujourd'hui, monsieur ?

— Quelqu'un ici ?... non ! — répondit John.

— Il est venu une personne vous demander, je pourrais même dire deux personnes ; mais une surtout a demandé si vous étiez ici, et si M Mellish y était aussi ; et quand j'ai dit que vous y étiez, le monsieur a dit qu'il était inutile de vous déranger, qu'il était venu pour affaires, mais qu'il reviendrait une autre fois. Puis il m'a demandé aussi à quelle heure environ vous quittiez Felden, et j'ai répondu que je pensais bien que vous dîneriez ici. « C'est bien, » a-t-il ajouté, et ils sont partis.

— Il n'a rien laissé pour moi, alors ?

— Non, monsieur, il n'a rien dit de plus que ce que je vous ai rapporté.

— Alors, Forbes, mon ami, dit John en riant, — il faut croire que l'affaire qui l'amenait n'était pas d'une bien grande importance. Ainsi il est inutile que nous nous cassions la tête pour savoir ce qu'il me voulait. Bonsoir.

Mellish glissa une pièce de cinq shillings dans la main du garde, rendit les rênes aux chevaux de Talbot, et le phaéton roula vers Londres sur le bruyant cailloutis des routes si bien entretenues de Beckenham.

— Qui cet homme pouvait-il être ? — demanda Aurora au moment où ils franchissaient la grille.

— Qui sait, ma chère ? — répondit John avec indifférence, — quelqu'un pour affaires de courses, peut-être. Tout ce qui concerne les courses est en soi-même si mystérieux, qu'il n'est pas étonnant que tout ce qui est mystérieux soit toujours accusé d'y avoir rapport. Aurora se contenta donc de cette explication, mais ce ne fut pas sans une certaine surprise.

— Je ne m'explique pas quel peut être cet homme qui vient vous chercher à Felden, John, — dit-elle. — Comment peut-il savoir que vous y étiez aujourd'hui ?

— C'est vrai, comment a-t-il pu le savoir, Lolly ? — repartit Mellish. — Il est venu à tout hasard, je suppose. Ce doit être un rusé compère, qui a un cheval à vendre, sans doute, et qui a entendu dire que je payais bien ce qui était bon.

Mellish aurait pu aller encore plus loin, car il y avait dans les environs plusieurs gentlemen amateurs de chevaux, passés maîtres dans l'art qu'ils pratiquaient, qui avaient coutume de dire que le jeune squire, habilement préparé, pourrait donner un très-beau prix pour une très-mauvaise chose ; et plusieurs chevaux boiteux ou peu solides des jambes auraient pu, dans les écuries mêmes de Mellish, témoigner du fait. Ces chevaliers d'esprit besoigneux qui pensent que les propriétaires ont été créés par la Providence et doués des biens de ce monde à leur profit, de même que les pigeons sont plumés et apprêtés pour réjouir le palais des faucons, spéculaient grandement sur la naïveté et la confiance du jeune homme. Je crois que c'est Éliza Cook qui dit « qu'il vaut mieux être crédule et être trompé que posséder le vil et pauvre esprit qui trompe, » or, s'il y a quelque bonheur à être refait, le pauvre John jouissait assez fréquemment de ce bonheur généralement peu envié.

La route décrivait une courbe entre Beckenham et Norwood ; et comme le phaéton avançait, un dog-cart, de mesquine apparence, traîné par un cheval efflanqué, l'atteignit, et l'homme qui le conduisait pria le squire de vouloir bien lui indiquer le plus court chemin pour gagner Londres. Ce véhicule avait cheminé derrière eux depuis Felden ; mais jusqu'à ce moment, il s'était tenu à une distance respectueuse.

— Allez-vous dans la Cité ou dans le West End ? — demanda John.

— Dans le West End.

— S'il en est ainsi, vous n'avez rien de mieux à faire qu'à nous suivre, — répondit Mellish ; — la route est assez bonne, et votre

cheval a l'air de bien marcher ; vous pourrez ne pas nous perdre de vue, sans doute !

— Oui, monsieur, merci.

— Eh bien, c'est cela.

Les pur-sang de Bulstrode partirent, mais le cheval efflanqué se maintenait derrière eux. Il avait quelque chose de l'assurance insolente d'un cheval de boucher habitué à traîner un maître sans chapeau et revêtu d'une blouse bleue, dans l'air vif du matin.

— Je ne me suis pas trompé, Lolly. — dit Mellish, quand il eut laissé en arrière le dog-cart.

— Comment l'entendez-vous, cher ? — demanda Aurora.

— L'homme qui vient de me parler est le même qui est venu me demander à Felden. C'est un homme du comté d'York.

— Du comté !

— Oui ; n'avez-vous pas remarqué cet accent particulier aux gens des comtés du Nord.

Elle n'avait pas écouté l'homme, elle ne l'avait pas remarqué. Pourquoi aurait-elle pensé à autre chose qu'à son bonheur nouveau, à la confiance nouvelle qui existait entre elle et le mari qu'elle aimait ?

Ne la croyez pas endurcie ou cruelle, si elle oubliait que c'était la mort d'un de ses semblables, d'un pécheur fauché à la fleur de l'âge dans toute sa force, qui lui avait procuré cette tranquillité bénie. Elle avait tant souffert qu'elle ne pouvait faire autrement que de bénir le calme, de quelque façon qu'il lui arrivât.

Sa nature franche et ouverte avait été liée, emprisonnée pour ainsi dire par le secret qui obscurcissait sa vie. Peut-on s'étonner dès lors qu'elle se réjouît maintenant que ce secret n'était plus et que cet esprit généreux pouvait s'épancher à volonté.

Il était plus de dix heures quand le phaéton tourna dans Halfmoon Street. Les gens du dog-cart avaient suivi à la lettre la direction de John ; car ce n'était qu'arrivé dans Piccadilly, que Mellish les avait perdus de vue au milieu d'autres voitures qui allaient et venaient dans ce quartier si fréquenté.

Talbot et Lucy reçurent leurs visiteurs dans un joli petit salon. Le jeune mari et sa femme avaient passé ensemble une journée tranquille ; ils étaient allés à l'église le matin, et l'après-midi ils avaient dîné seuls, et, assis maintenant dans une demi-obscurité, ils causaient confidentiellement. Bulstrode était très-scrupuleux sur l'emploi du dimanche, et John avait quelque raison de se croire tout particulièrement privilégié, d'autant plus qu'on avait permis que les chevaux sortissent de l'écurie pour son service ; sans parler du groom, qui n'avait pas occupé son banc à la chapelle à la mode, afin d'accompagner John et Aurora à Felden.

La petite société veilla assez tard ; Aurora et Lucy causaient affectueusement ensemble, côte à côte, sur un sofa dans l'ombre, tandis que les deux hommes étaient accoudés à la fenêtre ouverte. John racontait à son hôte son histoire de la journée, sans oublier de parler de l'homme qui lui avait demandé le chemin de Londres.

Chose étrange à dire, Bulstrode semblait prendre un intérêt tout particulier à cette partie du récit. Il fit plusieurs questions au sujet des deux hommes. Il demanda de quoi ils avaient l'air, ce

qu'avait dit l'un, ce qu'avait dit l'autre, et fit beaucoup d'autres questions qui semblaient également vulgaires.

— Donc, ils vous ont suivi en ville, John ? — dit-il pour finir.

— Oui ; je ne les ai perdus de vue que dans Piccadilly, cinq minutes avant que je tournasse le coin de la rue.

— Pensez-vous qu'ils eussent quelque motif pour vous suivre ? — demanda Talbot.

— Mais je suis porté à le croire ; ils prenaient des informations, sans doute. L'homme qui m'a adressé la parole avait assez l'aspect d'un maquignon. J'ai entendu dire que lord Stamford s'inquiétait fort au sujet de mon jeune poulain d'Australie Pork Butcher. Peut-être ses gens ont-ils mis ces hommes en campagne pour savoir si j'allais l'engager pour le Saint-Léger.

Bulstrode sourit tristement à cette vanité d'amateur de chevaux. C'était un pénible spectacle que ce jeune squire si léger, qui contemplait avec un calme imperturbable un horizon où des hommes plus sérieux et plus observateurs pouvaient voir poindre une ombre menaçante. Bulstrode se tenait debout près du balcon ; il fit un pas en avant près des vases de Chine remplis de fleurs, et regarda dans la rue silencieuse en ce moment. Un homme était appuyé contre le réverbère, à quelques pas seulement de la maison : il fumait un cigare et sa tête était tournée du côté du balcon. Il acheva résolûment son cigare, en jeta le bout sur le pavé, et s'éloigna pendant que Talbot l'épiait. Mais Bulstrode n'abandonna pas son poste d'observation, et un quart d'heure après il vit le même individu qui arpentait lentement le trottoir de l'autre côté de la rue. John, qui se tenait derrière les rideaux de la fenêtre, et qui s'appuyait contre eux en froissant

leurs plis délicats par la lourde pression de son large dos, ignorait absolument ce qui se passait.

Le lendemain de grand matin, Bulstrode et Mellish prirent un cab et se firent conduire aux Doctors'Commons, où pour la seconde fois de sa vie John fit promesse de mariage, et par un heureux hasard obtint la sanction de l'archevêque de Cantorbéry pour son mariage avec Aurora Floyd, veuve de James Conyers, et fille unique d'Archibald Floyd, banquier. De là les deux gentlemen se rendirent à une certaine église peu fréquentée non loin des cloches de Bow, mais si complètement cachée par les murailles des entrepôts, les tuyaux de cheminée, les toits en pente et diverses excentricités de maçonnerie, que l'infortuné fiancé qui devait s'y marier avait à craindre de passer toute la journée de ses noces en vaines tentatives pour découvrir la porte de l'église. L'église trouvée, John aperçut un bedeau qu'alla chercher, dans une maison du voisinage et non sans bien des difficultés, un jeune garçon qui aurait été quérir le diable lui-même moyennant quelques pièces de cuivre. Mellish prévint le bedeau qu'un mariage aurait lieu le lendemain par autorisation spéciale.

— Je prendrai mon second certificat avec moi, — dit John en quittant l'église, — et après cela je voudrais bien voir celui qui oserait me regarder en face et me dire que la chère enfant n'est pas ma femme légitime.

Il pensait à M Powell en disant ces mots. Il pensait aux regards de dépit lancés sur lui et à la langue de cette femme qui le poignardait avec un tel acharnement. Il serait en état de la braver maintenant, elle ainsi que toutes les créatures du monde qui voudraient murmurer une syllabe contre sa femme.

Le lendemain, de très-bonne heure le mariage eut lieu. Floyd, Bulstrode et Lucy seuls y assistaient, c'est-à-dire à l'exception du bedeau et du sacristain, et d'un couple d'hommes qui demeurèrent dans l'église pendant la cérémonie, causant ensemble à voix basse jusqu'à ce que le prêtre eut ôté son surplis et que John eût emmené sa femme à la sacristie.

M. et M Mellish ne rentrèrent pas à Halfmoon Street ; ils se firent conduire à l'embarcadère du Great Northern, d'où ils partirent pour Doncastre par le train express de l'après-midi. John avait hâte de rentrer, car il avait laissé sa maison dans des circonstances particulières, et d'étranges bruits pouvaient s'être élevés sur son compte.

Le jeune châtelain n'y aurait pas pensé si cette idée ne lui avait été suggérée par Bulstrode, qui insista pour qu'il retournât immédiatement chez lui.

— Rentrez, John, — dit Bulstrode, — sans perdre une heure. Si par hasard il s'élevait quelque autre désagrément au sujet du meurtre, il vaut mieux pour vous et pour Aurora que vous soyez sur les lieux. J'irai moi-même à Mellish dans un jour ou deux, et j'emmènerai Lucy avec moi si vous le permettez.

— Vous le permettre, mon cher Talbot !

— J'irai alors. Adieu, et que Dieu vous garde ! Ayez bien soin de votre femme.

33

Prodder, en revenant à Londres, après avoir joué son rôle insignifiant dans le drame de Mellish Park, trouva cette ville singulièrement triste et sombre. Il descendit dans une pension bourgeoise, située dans un labyrinthe inextricable de briques et de mortier entre la Tour et Wapping, et ayant des rapports avec une autre pension de Liverpool. Il établit son séjour dans cet endroit, dans lequel il était connu et considéré. Il but un mélange de rhum et d'eau, et joua au cribbage avec d'autres marins, faits sur le même modèle que lui. Dans la nuit du samedi après le meurtre, il se rendit même dans un théâtre du East End, et assista à la représentation d'un drame naval, qu'il aurait été enchanté de tenir pour vrai, si l'on n'y avait mis en avant des théories tellement sauvages dans l'art de naviguer, et fait voir des essais tellement extraordinaires dans la manœuvre d'un vaisseau de guerre, sur lequel l'action de la pièce se passait, qu'elles firent dresser les cheveux du Capitaine, tant son étonnement était grand. Les choses qui se faisaient sur le bâtiment figeaient le sang de Prodder, lorsqu'il s'assit au milieu de la magnificence isolée d'une loge à dix-huit pence. C'était tout à fait ordinaire pour les acteurs de sauter par-dessus les bastingages et de disparaître dans ce qui devait représenter la mer. Tout ce que le Capitaine de ce noble vaisseau supportait de langage arrogant et d'humiliations ; le degré d'autorité exercée par un matelot dont les jambes se permettaient des licences ; les souffrances du mal de mer, représentées par un provincial comique qui n'avait que cette occupation à bord de la noble embarcation ; le concours de la danse, des joueurs de cors, et des chanteurs nautiques dans la pièce, tout se réunissait pour donner au pauvre Samuel une idée tellement

neuve du service naval de Sa Majesté, qu'il fut bien aise lorsque le Capitaine, qui avait été humilié, se repentit tout à coup de tous ses péchés, non sans un prompt avertissement du souffleur qui informa à voix basse les personnages du drame qu'il était minuit passé et qu'il valait mieux en finir tout de suite, et mit l'une dans l'autre les mains du matelot révolté et celles d'une jeune femme habillée de mousseline blanche, et les invita à être heureux.

C'était en vain que le Capitaine cherchait à se distraire de l'unique idée à laquelle il songeait toujours, depuis le soir de sa visite à Mellish Park. On pouvait avoir besoin de lui dans le comté d'York, pour qu'il dise ce qu'il connaissait de la sombre histoire de cette nuit fatale. On l'appellerait pour qu'il déclarât l'heure à laquelle il était entré dans le bois, qui il y avait rencontré, ce qu'il y avait vu et entendu. On voudrait lui arracher ce qu'il serait plutôt mort que de dire. On l'interrogerait contradictoirement, on l'effrayerait, on le tourmenterait jusqu'à ce qu'il avouât toute chose, jusqu'à ce qu'il répétât, syllabe par syllabe, les mots passionnés qui avaient été prononcés, jusqu'à ce qu'il dît comment, dans le quart d'heure qui avait précédé la détonation du pistolet, il avait été témoin d'une scène entre sa nièce et l'homme assassiné, scène dans laquelle une haine concentrée, une furie pleine de vengeance, un dédain et une répulsion sans limite avaient été manifestés par elle, par elle seule ; l'homme avait été calme et assez tranquille. C'était elle qui s'était mise en colère ; c'était elle qui avait exprimé sa haine à haute voix.

Maintenant, en raison d'une de ces singulières inconséquences communes à une nature faible, le Capitaine, quoique possédé jour et nuit par une terreur insensée de se trouver subitement saisi par les représentants de la loi, et forcé de conserver

le secret de sa nièce, non-seulement ne put pas rester dans sa sûre retraite, au milieu des labyrinthes de Wapping, mais encore désira fortement retourner vers la scène du meurtre. Il avait besoin de connaître le résultat de l'enquête. Les journaux du dimanche en donnaient un très-court récit, faisant seulement supposer d'une manière obscure l'intervention d'individus suspects. Il avait besoin de s'assurer par lui-même de ce que l'enquête avait amené, et si son absence avait fait naître des soupçons. Il avait besoin de revoir sa nièce, de la voir au jour et calme de toute passion. Il avait besoin de voir de jour cette belle tigresse dans ses moments tranquilles, si toutefois elle en avait. Dieu sait si le Capitaine était moins inquiet, quand il pensait à l'enfant de sa sœur Éliza et aux terribles circonstances de sa première, de sa seule rencontre avec elle.

Était-ce elle… ce qu'il craignait que l'on vînt à penser quand on saurait l'histoire de la scène dans la forêt ? Non, non, non !

C'était l'enfant de sa sœur, l'enfant de cette gaie et impétueuse petite fille qui déchirait ses tabliers et qui jouait à la marelle. Il se souvint qu'il l'avait vu se mettre en colère contre un nommé Tommy Barnes pour avoir triché à ce jeu, et lui faire des reproches presque aussi vifs qu'Aurora en avait fait à l'homme mort. Mais si Tommy avait été trouvé étranglé par une corde à sauter, ou tué par une sarbacane dans la rue voisine un quart d'heure après, est-ce que le frère d'Éliza aurait pu penser qu'il était probable qu'elle fût coupable du meurtre de ce garçon ? Dans le trouble de son esprit, le Capitaine avait été assez loin pour penser ainsi. L'enfant de sa sœur Éliza devait sans doute être aussi violente et aussi impétueuse ; mais l'enfant de sa sœur Éliza devait être une créature généreuse, ayant bon cœur, et inca-

pable de faire du mal, soit en pensée, soit en action. Il se rappelait sa sœur Éliza le soufflетant parce qu'il avait arraché les yeux de sa poupée de cire ; mais il se rappelait aussi cette enfant aux yeux noirs, sanglotant en voyant passer un agneau qu'un boucher inhumain menait à l'abattoir.

Mais plus Prodder retournait cette question dans son esprit, plus il était poussé vers Doncastre, et de bonne heure, dans la même matinée où le tranquille mariage avait eu lieu dans l'obscure église de la Cité, il se rendit aux Minories, dans un magnifique temple de modes juives, et y demanda un vêtement complet semblable à ceux que portent les provinciaux élégants. Le marchand juif lui recommanda quelque chose de clair et de gai, dans le genre fantaisie, et Prodder, se soumettant à cette autorité, se vêtit d'un habillement qu'il avait solennellement contemplé à travers la vaste étendue d'une glace, avant d'entrer dans le temple des Grâces. C'était un aristocratique vêtement de voyage, à soixante-dix-sept shillings six pence, et il était fait d'un drap laineux ayant une apparence poudreuse : les couleurs brique cuite et non cuite prédominaient sur un fond couleur pierre de cheminée ; couleur que les tailleurs du West End avaient en vain cherché à trouver, d'après la déclaration du marchand.

Le Capitaine, avec ce vêtement qui était du genre le plus nouveau et le plus distingué, avait peut-être plus l'air d'un mannequin que de la représentation d'un être humain faite par un artiste. Pour ne pas ressembler au marin qui avait apporté les nouvelles du meurtre à Mellish Park, le Capitaine s'était mis à la torture en substituant à l'honnête demi-aune de linge blanc de neige qu'il avait l'habitude de porter renversée sur le large col de sa veste bleu, un col rond, étroit, et une touffe de ruban couleur

pourpre. Il eut beaucoup à souffrir de cette invention moderne, mais il supporta cela bravement, et de chez le tailleur il se dirigea tout droit à la station de Great Northern Railway, où il prit son billet pour Doncastre. Il avait l'idée de visiter cette ville comme un touriste de noble race ; il voulait se tenir à distance du voisinage de Mellish Park, mais il voulait être sûr d'entendre parler du résultat de l'enquête, et être à même de s'assurer que rien n'était arrivé à l'enfant de sa sœur.

Le Capitaine ne voyagea pas par l'express qui avait transporté M. et M Mellish à Doncastre, mais ce fut par un train plus matinal et moins rapide, se traînant lourdement le long du chemin, emmenant des personnes d'une classe inférieure, pour lesquelles le temps n'était pas aussi précieux que l'or, et qui fumaient, dormaient, mangeaient et buvaient d'une manière assez résignée pendant les huit ou neuf heures de voyage.

Il faisait sombre lorsque Prodder atteignit la tranquille ville des courses, qu'il avait fuie au fort de la nuit si peu de temps auparavant. Il quitta la station, se dirigea vers le marché, et de là entra dans une ruelle étroite qui le conduisit dans une rue obscure aux extrémités de la ville. Il avait une grande frayeur d'être conduit par quelque malheureux accident du côté du Grand Cerf, de peur d'être reconnu par quelque serviteur de l'hôtel.

Àmi-chemin, entre le commencement de cette rue écartée et l'endroit où elle dégénérait et se perdait dans un chemin de campagne, le Capitaine trouva une petite auberge appelée le Lapin bossu, endroit hospitalier si obscur et si écarté que Samuel se crut en sûreté en cherchant dans ses sombres murs le repos et quelque nourriture. Il y avait une enseigne encadrée et vitrée, portant ces mots : « Bons lits, » accrochée derrière le carreau de

la fenêtre, lits pour lesquels l'aubergiste du Lapin bossu avait l'habitude de demander et de recevoir des prix fabuleux pendant la grande semaine du Saint-Léger. Mais pour le moment, il paraissait qu'il y avait assez peu à faire dans la modeste taverne, et le capitaine Prodder entra hardiment, demanda au comptoir une côtelette, une pinte d'ale, un verre de rhum et d'eau pour prendre après son repas, et retint pour lui un des bons lits. L'aubergiste, qui était un gros homme, frottait son dos contre le comptoir, tout en lisant les nouvelles des courses dans le Manchester Guardian, et ce fut la maîtresse de l'auberge qui prit les ordres de Prodder, et lui montra le chemin pour entrer dans une salle affreusement aménagée, qui était beaucoup plus basse que le seuil de la maison, et dans laquelle le visiteur inexpérimenté risquait de se précipiter, la tête la première, comme dans un puits ou dans un trou. Il y avait dans cette salle plusieurs petites tables en acajou, ornées d'arabesques gluantes, provenant des impressions humides des fonds des pots d'étain : il y avait tellement de crachoirs qu'il était à peu près impossible d'aller d'un bout de la salle à l'autre sans prendre involontairement des bains de pied de sciure de bois : il y avait une vieille table à jeu, dont le drap, de vert qu'il était primitivement, était devenu d'un jaune foncé, et qui était aussi râpé et déguenillé que l'habit d'un misérable ; et il y avait une fenêtre basse, dont le soubassement était presque de niveau avec le pavé de la rue.

Le Capitaine marchand ôta son chapeau, défi la bande de ruban et le col rond que lui avait vendus le fournisseur juif, et se jeta dans un fauteuil en acajou brillant près de la fenêtre. Les carreaux étaient couverts à l'intérieur d'un rideau cramoisi, et, le levant avec beaucoup de précaution, il regarda quelques moments dans la rue. Elle était assez solitaire et assez tranquille pendant

cette sombre soirée d'été. Par-ci par-là des lumières brillaient à la fenêtre d'une boutique, et sur une porte ou deux un homme était debout à causer avec son voisin. Une seule pensée dominant toujours son esprit, il n'est pas étrange que Prodder se figurât que ces gens devaient nécessairement parler du meurtre.

La maîtresse de l'auberge apporta au Capitaine la côtelette qu'il avait commandée, et le voyageur fatigué s'assit devant une des tables et fit disparaître son unique plat. Il n'avait rien mangé depuis sept heures du matin et il ne lui fallut pas prendre beaucoup de peine pour engloutir les trois quarts de livre de viande que l'on avait fait cuire pour lui. Il finit sa bière, but son rhum et son eau, fuma une pipe ; et comme il avait encore la salle pour lui seul, il fit à l'improviste un lit avec les chaises mises en ligne, et, dans son propre langage, il se tourna sur ce dur hamac pour prendre un repos de courte durée.

Il aurait peut-être pu tranquilliser son esprit, avant cela, s'il avait voulu. Il aurait pu interroger la maîtresse du logis au sujet du meurtre de Mellish Park ; elle était probablement au courant aussi bien que qui que ce fût qu'il pouvait rencontrer au Lapin bossu. Mais il s'était abstenu de le faire, ne désirant attirer en aucune manière l'attention sur lui comme une personne intéressée au plus petit degré au meurtre. Comment saurait-il les informations probablement prises sur le témoin manquant ? Il y avait peut-être une grande récompense offerte pour sa capture, et un mot ou un regard aurait pu le trahir aux yeux avides des gens en quête de l'obtenir.

Rappelez-vous que ce marin aux larges épaules était aussi ignorant qu'un enfant sur tout ce qui était en dehors du pont de son navire, et qu'il avait l'habitude de naviguer sur les grands

chemins des eaux. La vie sur terre était un mystère pour lui, les lois britanniques une complication d'énigmes impénétrables, et faites seulement pour en parler et y penser comme d'une merveille et d'une chose à vénérer. Si quelqu'un lui avait dit qu'il serait probablement arrêté comme complice et qu'il serait pendu pour sa part passive à la catastrophe de Mellish Park, il l'aurait cru. Comment pouvait-il savoir combien d'actes du Parlement pouvaient avoir eu lieu au sujet de sa conduite en quittant Doncastre sans se montrer ? Il aurait pu y avoir haute-trahison, lèse-majesté, tout ce qui dans ce monde est affreux et ne peut se dire, et ce simple marin n'aurait pas su le contraire. Mais au fond, ce n'était pas à sa propre sûreté que le Capitaine pensait ; c'était d'une trop petite importance pour ce marin au cœur léger, à l'allure facile. Il avait trop souvent exposé sa vie sur les hautes mers pour y attacher une valeur exagérée, à terre. « S'ils font pendre un homme innocent, ils feront ce qu'ils voudront : ce sera leur faute et non la mienne » ; et il avait la foi d'un simple homme de mer, un peu vague peut-être, et se réduisant à quelque chose comme trente-neuf articles, qui lui disaient qu'il y avait de gentils petits chérubins assis en haut dans les airs qui prendraient bien soin que toute erreur terrestre soit rectifiée dans le livre de loch d'en haut, sur lesquelles pages Prodder espérait se trouver inscrit comme un actif et honnête matelot, obéissant toujours humblement au signal de son commandant.

C'était pour le sort de sa nièce que le marin tremblait à l'idée de la découverte de sa présence, et c'était pour elle qu'il était résolu d'user de la plus grande prudence dont sa simple nature était capable.

— Je ne veux pas faire une seule question, — pensa-t-il ; — il y aura certainement une quantité de paltoquets qui viendront ici, tout à l'heure, et je les entendrai parler de l'affaire comme si cela ne me regardait pas. Ces gens du pays n'auraient rien à dire s'ils ne feuilletaient pas les livres de bord de leurs supérieurs.

Le Capitaine dormit profondément environ une heure, et fut réveillé à la fin de ce temps par le son de plusieurs voix qui parlaient dans la chambre et par la fumée du tabac. Le gaz étincelait dans la salle basse lorsqu'il ouvrit les yeux, et au premier instant il put à peine distinguer ceux qui occupaient la chambre, à cause de l'éclat aveuglant de la lumière.

— Je ne me lèverai pas, — pensa-t-il. — Je veux feindre d'être endormi pour un moment encore et attendre qu'ils arrivent à parler de l'affaire.

Il y avait seulement trois hommes dans la chambre. L'un était l'aubergiste que Prodder avait vu lire au comptoir, et les deux autres étaient des hommes à l'air râpé et n'ayant nullement, ni sur leurs personnes, ni dans leurs manières, aucun cachet respectable. L'un d'eux portait un habit de velours grossier avec de larges boutons de cuivre, des culottes, des bas bleus et des souliers couvrant le cou-de-pied. L'autre était un homme au visage pâle, ayant des favoris en côtelettes et recouvert d'un élégant habit râpé qui indiquait chez lui plutôt l'état d'un vagabond que celui d'un homme ayant une profession spéciale.

Ils parlaient de chevaux lorsque Prodder se réveilla, et le marin resta quelque temps à écouter un jargon qui, pour lui, était complètement inintelligible. Les hommes parlaient de l'écurie de lord Zetland, de celle de lord Glascow, du Saint-Léger et de la

Grande Coupe, et ils offrirent de parier l'un contre l'autre et se disputèrent pour les prix sans s'accorder jamais, tout cela d'une manière qui effraya le pauvre Samuel ; mais il attendit patiemment, feignant d'être endormi, et nullement dérangé par ces hommes, qui ne daignaient même pas faire attention à lui.

— Ils vont parler de l'affaire maintenant, — pensa-t-il, — il est sûr qu'ils vont en parler.

Prodder avait raison.

Après avoir discuté les mérites contradictoires de la moitié des chevaux appartenant au calendrier des courses, les trois hommes abandonnèrent ce sujet entraînant, et l'aubergiste, rentrant dans la chambre qu'il avait quittée pour aller chercher un nouveau supplément de bière pour ses hôtes, leur demanda si l'un ou l'autre n'avait pas entendu quelque chose de nouveau sur l'affaire de Mellish Park.

— Il y a une lettre dans le Guardian d'aujourd'hui, — ajouta-t-il avant de recevoir aucune réponse à sa demande, et elle est joliment forte. On cherche à rejeter le meurtre sur quelqu'un de la maison, mais on ne nomme personne d'une manière précise. Je crois que pendant un certain temps ce ne serait pas prudent de le faire.

Sur la demande des deux hommes, l'aubergiste du Lapin bossu lut la lettre dans le journal quotidien de Manchester. C'était une lettre très-habile et pleine de vigueur, faisant un récit des débuts de l'enquête, et commentant avec beaucoup de sévérité la manière dont les investigations avaient été menées. Prodder s'affaissa au point que les chaises tremblèrent sous lui quand l'aubergiste lut un passage dans lequel on remarqua que l'étranger

qui avait porté la nouvelle du meurtre à la maison du maître de la victime, celui qui avait entendu le coup de pistolet, et qui avait été le plus important témoin en trouvant le corps, n'avait pas été mis en état d'arrestation dans l'enquête.

« Il a disparu mystérieusement et subitement, et aucun effort n'a été fait pour le trouver, » écrivait le correspondant du Guardian. « Quelle assurance peut-on donner pour la sûreté de la vie de l'homme, quand un crime tel que le meurtre de Mellish Park est entouré de recherches aussi molles et faites d'une manière aussi indifférente ? La catastrophe a eu lieu dans les limites de l'enceinte du Park. Qu'on découvre si aucune personne de la maison de Mellish n'a eu un motif pour la destruction de James Conyers. Cet homme était étranger au pays. Il n'est pas probable, par conséquent, qu'il se soit fait des ennemis en dehors des limites de la propriété de son maître, mais il pouvait y avoir quelque secrète vengeance dans l'intérieur. Qui était-il ? D'où venait-il ? Quels étaient ses antécédents et ses relations ? Que chacune de ces quatre questions soit examinée d'une manière scrupuleuse, qu'un cordon soit tiré tout autour de la maison, et que chaque créature vivante y soit tenue sous la surveillance de la loi jusqu'à ce qu'une investigation patiente ait fait son travail, et que l'on ait trouvé une évidence telle qu'elle conduise à la découverte du coupable. »

Telle était la lettre que l'aubergiste lut d'une façon didactique très-imposante, non toutefois sans s'embarrasser de prononcer les mots difficiles et sans sauter tout d'un coup très-souvent à d'autres.

Prodder n'avait pas compris grand'chose à tout cela, sauf qu'il n'avait pas assisté à l'enquête et que son absence avait été com-

mentée. L'aubergiste et l'homme à l'habit élégant et râpé parlèrent longuement de l'affaire ; l'homme à l'habit de velours grossier, qui était évidemment un cockney accompli et tout nouvellement arrivé à Doncastre, demanda que l'histoire lui fût racontée afin qu'il fût au même point que les deux autres. Il était très-calme, parlait généralement entre ses dents, prenait rarement la peine inutile d'ôter sa courte pipe de terre de sa bouche, sauf quand il fallait la remplir. Il écouta l'histoire du meurtre, très-attentivement, en ne perdant de vue ni celui qui parlait, ni sa pipe, et approuvant de temps en temps par un signe de tête qu'il plaçait dans le cours du récit.

Quand l'histoire fut finie, il retira sa pipe de sa bouche et sortit de son gilet une poche de caoutchouc qui devait être retournée d'une manière mystérieuse avant qu'on pût en faire sortir le tabac. Tandis qu'il bourrait le fourneau de sa pipe des débris de tabac avec son petit doigt, il dit avec un suprême abandon :

— Je connaissais James Conyers.

— Vous le connaissiez ! — s'écria l'aubergiste, ouvrant ses yeux tout grands.

— Je le connaissais, — répéta l'homme, — aussi intimement que je connaissais ma mère : et quand je lus ce meurtre, dans les papiers de dimanche passé, vous auriez pu me renverser comme une plume. James a choppé, à là fin, me suis-je dit ; car c'était un de ces gaillards qui vont à travers le monde en bousculant tellement les autres pour se faire une place, que, lorsqu'ils tombent, il n'y a pas grand malheur. C'était un des individus les plus égoïstes qu'il y ait sur terre ; et quand un gars arrange sa vie en faisant son grand principe de ne se soucier de qui que ce soit, il ne doit

pas être surpris si sa fin n'intéresse personne. Oui, j'ai connu James Conyers, — ajouta l'homme, lentement et tout pensif, — et je l'ai connu dans des circonstances particulières.

L'aubergiste et l'autre homme dressèrent les oreilles en cet endroit de la conversation.

L'entraîneur de Mellish Park avait, comme nous le savons, acquis une certaine popularité dès l'heure où il était tombé sur le gazon plein de rosée du bois, frappé au cœur.

— Si vous n'avez pas d'objections particulières, — dit l'aubergiste du Lapin bossu, — j'entendrais avec un plaisir infini ce que vous pouvez avoir à dire sur ce pauvre garçon. Tout Doncastre prend grand intérêt à cette affaire, et mes habitués ont rarement entendu parler d'autre chose depuis le commencement de l'enquête.

L'homme à la casaque de velours se frotta le menton et fuma sa pipe en réfléchissant. Évidemment il n'était pas communicatif ; mais il était aussi certain qu'il était assez flatté de la distinction de sa position dans la petite salle de l'auberge.

Celui-ci n'était autre que Matthew Harrison, le marchand de chiens, le pensionnaire d'Aurora, l'homme qui avait trafiqué de son secret, et qui avait lui-même forgé la chaîne qui existait entre elle et l'indigne mari qu'elle avait abandonné.

Prodder se releva de dessus ses chaises à ce moment critique. Il était trop intéressé à la conversation pour pouvoir feindre plus longtemps de dormir. Il se leva, étendit ses jambes et ses bras, donna des signes évidents qu'il venait de se réveiller d'un long et

bienfaisant sommeil, et pria l'aubergiste de lui préparer un autre grog à l'ananas.

Le Capitaine alluma sa pipe, tandis que l'hôtelier s'en allait faire sa commission. Le marin jeta un regard quelque peu scrutateur sur Harrison ; mais il était impatient de voir la conversation reprendre son cours, et lui offrir l'occasion de faire quelques questions.

— Les circonstances particulières qui me firent connaître James Conyers, — continua le marchand de chiens, après avoir pris son temps et fumé une demi-pipe de tabac, à la grande contrariété de l'auditoire, — sont une femme, et une ébouriffante femme encore ; une de ces parfaites lionnes, qui viendra vous trouver au milieu de la quinzaine prochaine, si vous lui demandez comment elle a agi dans une voie qu'elle ne justifie pas. C'était une femme, une belle femme encore : mais c'était un rude parti pour James, avec toute sa monnaie. Moi qui vous parle, j'ai vu ses grands yeux noirs jeter du feu sur lui, — dit Harrison, regardant en songeant devant lui, comme s'il voyait à ce moment même les yeux ardents dont il parlait. — Je l'ai vue le regarder, comme si elle le soulevait du sol qu'il foulait, par le mépris qu'elle avait pour lui.

Prodder devint singulièrement mal à son aise, lorsqu'il entendit cet homme parler des yeux noirs flamboyants et des regards de colère dirigés sur Conyers. N'avait-il pas vu les yeux éclatants de sa nièce jeter des flammes sur cet homme mort, seulement un quart d'heure avant qu'il reçût la blessure mortelle ? Oui, aussi peu de temps, que le ciel vienne en aide à cette malheureuse femme ! aussi peu de temps avant que l'homme contre lequel elle

avait exprimé sa haine entière, tombât sous la balle d'un meurtrier inconnu.

— Elle devait être méchante, votre jeune femme, — fit observer l'aubergiste à Harrison.

— Elle était méchante, — répondit le marchand de chiens ; — mais, juste pour tout le reste : et, qui plus est, c'était une amie pour moi. Il ne se passe pas un jour de terme que je n'aie lieu de parler ainsi.

Il but un verre de bière nouvelle, tout en parlant, et repoussa la liqueur dans sa vaste gorge en murmurant :

— Voilà pour elle.

Un autre homme était entré, tandis que Prodder était assis, fumant sa pipe et buvant son rhum et son eau, un homme bossu, à la figure pâle, qui se glissa furtivement dans la salle de l'auberge, comme s'il n'avait pas le droit de s'y trouver, et s'assit sans bruit à une table.

Prodder se rappela cet homme. Il l'avait vu à travers la fenêtre, dans la salle éclairée du cottage, lorsque le corps de Conyers y avait été transporté. Il n'était pas probable, cependant, que cet homme eût vu le Capitaine.

— Du diable si ce n'est pas Hargraves, du Park, — s'écria l'aubergiste, quand il regarda autour de lui et reconnut l'idiot — ; il peut nous dire beaucoup de choses, j'en suis sûr. Nous parlions du meurtre, Steeve, — ajouta-t-il d'un air conciliant.

Hargraves frotta ses rudes mains sur sa tête et regarda à la dérobée, mais en les dévisageant, tous les membres de la petite

assemblée.

— Oh ! bien sûr, — dit-il, — on ne me semble pas parler d'autre chose. Cela allait déjà assez bien au Park, mais il paraît que c'est encore pire à Doncastre.

— Restes-tu à la ville, Steeve, — demanda l'aubergiste qui semblait être dans une intimité assez grande avec le nouveau venu.

— Oui, je reste à la ville pour le moment ; je suis sans place depuis cette affaire : vous savez comment j'ai été mis dehors de la maison qui m'a abrité depuis mon enfance, et vous savez qui l'a fait. Cela ne fait rien : je suis maintenant dehors, mais vous pouvez me tirer un pot de bière, j'ai encore assez d'argent pour payer.

Prodder regarda l'idiot avec un grand intérêt. Il avait joué un petit rôle dans la catastrophe, et maintenant il était peu probable qu'il pût jeter quelque lumière sur ce mystère. Qu'était-il autre chose qu'un pauvre idiot dépendant de l'homme assassiné, et qui avait tout perdu par la mort inattendue de son maître ?

L'idiot but sa bière, s'assit, silencieux, gauche, et désagréable à voir parmi les autres hommes.

— C'est une vraie agitation dans les journaux de Manchester sur cet assassinat, Steeve, — dit l'aubergiste, comme pour entamer la conversation ; — il ne me paraît pas que l'affaire soit prête à tomber tranquillement. Il y aura une seconde enquête, du moins c'est mon avis, un examen, un mémoire du secrétaire d'État ou quelque autre chose de cette sorte avant longtemps.

La figure de l'idiot, presque toujours sans expression, n'exprima rien qu'une indifférence stupide, la stupide indifférence d'un

ignorant dépourvu d'intelligence, pour lequel, même le meurtre de son propre maître, était un événement reculé et obscur, impuissant à éveiller aucun effort d'attention.

— Oui, je dis qu'on se remuera à ce propos avant qu'il soit longtemps, — continua l'aubergiste ; — les journaux disent d'une manière formelle que le meurtre a dû être commis par quelqu'un de la maison, par quelqu'un qui connaît la victime et qui a plus de raison de lui en vouloir que des étrangers. Maintenant, Hargraves, tu vivais dans l'endroit, tu dois avoir vu et entendu des choses que d'autres n'ont pas eu l'occasion de voir et d'entendre. Qu'en penses-tu ?

Hargraves se grattait la tête en réfléchissant.

— Les journaux sont plus habiles que moi, — dit-il enfin, — il ne faudrait pas qu'un pauvre diable comme moi allât contre eux. Je pense que c'est quelqu'un qui était dans la place qui a fait le coup, quelqu'un qui avait ses raisons d'en vouloir à celui qui est mort.

Un imperceptible frisson traversa le corps de l'idiot quand il fit allusion à l'homme assassiné. C'était étonnant de voir avec quel acharnement les trois autres hommes discutaient sur cet horrible sujet, y revenant avec persistance, malgré quelques interruptions, et comme en se léchant les lèvres de ces tristes détails. Cela semblait d'autant plus étrange encore qu'Hargraves montrait quelque répugnance à parler librement sur ce triste thème.

— Et qui penses-tu, Steeve, qui eût lieu de lui en vouloir ? — demanda l'aubergiste. — Est-ce que lui et M. Mellish se sont querellés sur la gestion de l'écurie ?

— Lui et M. Mellish n'ont jamais échangé une parole, à ce que j'ai entendu dire, — répondit l'idiot.

Il appuya tellement sur le mot monsieur, que les trois hommes le regardèrent avec étonnement, et Prodder ôta sa pipe de sa bouche et saisit le dos de la chaise voisine aussi fermement que s'il avait l'idée de lancer cette partie de l'ameublement sur la tête de l'idiot.

— Qui donc alors pouvait avoir quelque chose contre cet homme ? — demanda quelqu'un.

Prodder savait à peine qui parlait, car toute son attention était concentrée sur Hargraves, et son regard ne se détourna pas une fois de cette figure blême, triste, clignotant des yeux.

— Qui est-ce qui l'a rejoint tard, le soir, près de la grille du nord ? — murmura Stephen. — Qui est-ce qui ne pouvait trouver des mots assez durs pour lui, ni des regards assez irrités pour lui ? Qui est-ce qui lui a écrit une lettre ? Je l'ai prise et je compte bien la garder. Qui est-ce qui lui a demandé de se trouver à tel et tel moment dans le bois, le soir même du crime ? Qui est-ce qui l'a rencontré dans l'obscurité, comme d'autres pourraient le dire aussi bien que moi ? Qui était-ce qui a fait cela ?

Personne ne répondit. Les hommes se regardaient les uns les autres, puis regardaient l'idiot, bouche béante, mais ne disaient rien. Prodder saisit le barreau le plus élevé de la chaise de bois encore plus fortement, et sa large poitrine se soulevait et retombait sous son vêtement bourgeois comme une mer en colère ; mais il était assis dans l'ombre et personne ne le remarqua.

— Qui est-ce qui s'est sauvée de sa maison et s'est cachée après l'enquête ? — murmura l'idiot. — Qui est-ce qui a été effrayée de rester dans sa demeure et s'est enfuie à Londres sans laisser à qui que ce soit un mot pour dire où elle allait ? Qui est-ce qu'on a vu le matin du jour du meurtre, s'occupant des fusils et des pistolets de son mari, et d'autres que moi l'ont vue, et ces autres en témoigneront quand le temps viendra ? Qui est-ce ?

De nouveau il n'y eut pas de réponse. La mer courroucée se débattait encore plus difficilement sous l'habit de Prodder et ses poings serraient plus fortement, si cela était possible, le barreau de la chaise ; mais il ne prononça pas un mot. Il pouvait en arriver davantage encore, et il aurait pu avoir besoin de toutes les chaises de la chambre pour apaiser sa vengeance.

— Vous parliez justement, quand je suis entré il y a un instant, d'une jeune femme qui était en relation avec James Conyers, monsieur, — dit l'idiot se tournant vers Harrison, — une femme aux yeux noirs, disiez-vous. Aurait-elle pu être sa femme ?

Le marchand de chiens fut étonné et réfléchit quelques moments avant de répondre.

— Ma foi, elle était comme qui dirait sa femme, — dit-il à la fin, quoique avec répugnance.

— Elle était un peu au-dessus de lui, n'est-ce pas ? — demanda l'idiot. — Elle avait plus d'argent qu'elle n'en pouvait dépenser, hein ?

Le marchand de chiens regarda le questionneur.

— Vous savez qui elle était, je présume, — dit-il insidieusement.

— Je crois que je le sais, — murmura Hargraves. — Elle était la fille de M. Floyd, riche banquier de Londres ; et elle épousa notre maître pendant que son premier mari était encore en vie : et elle a écrit une lettre à celui qui est mort, pour lui demander un rendez-vous le soir du meurtre.

Le Capitaine jeta sa chaise loin de lui : c'était une trop pauvre arme pour assouvir sa vengeance, et d'un bond il courut sur l'idiot, saisit le misérable par le cou et le renversa sur une table remplie d'une masse de verres et de pots d'étain qui allèrent rouler dans les coins de la chambre.

— C'est un mensonge ! — hurla le marin. — Chien de menteur ! vous savez que c'est un mensonge ! Donnez-moi quelque chose, — cria Prodder. — Donnez-moi quelque chose, quoi que ce soit, et vite, que je puisse écraser cet homme comme un biscuit de mer trempé, car si j'use de mes poings, je le tuerai aussi sûr que je suis ici. C'est l'enfant de ma sœur Éliza que vous voulez perdre, n'est-ce pas ? Vous auriez mieux fait de tenir votre bouche fermée tandis que vous étiez dans la société de son oncle. Quand je pense que je suis resté tranquille ici, s'écria le Capitaine avec un vague ressouvenir qu'il s'était trahi, ainsi que son projet. Mais pouvais-je rester tranquille et entendre dire des mensonges sur ma propre nièce ? Faites attention, ajouta-t-il en secouant l'idiot au point que les dents d'Hargraves s'entrechoquaient, ou j'enfonce vos dents crochues dans votre affreux gosier, pour vous empêcher de dire davantage de mensonges sur l'unique enfant de ma pauvre sœur.

— Ce n'est pas des mensonges, — murmura l'idiot en grognant. — J'ai dit que je m'étais emparé de la lettre, et je l'ai. Lâchez-moi et je vous la montrerai.

Le marin lâcha le sale morceau de cravate par lequel il avait tenu Hargraves ; mais, néanmoins ! il le tenait par le collet de son habit.

— Dois-je vous montrer cette lettre ? — dit l'idiot.

— Oui !

Hargraves fouilla dans ses poches pendant quelques minutes et en retira un sale morceau de papier froissé.

C'étaient les quelques mots qu'Aurora avait adressés à Conyers, pour lui dire qu'elle le retrouverait dans le bois. Après l'avoir lu, l'homme assassiné avait jeté ce papier sans y faire attention, et il avait été ramassé par Hargraves.

Il ne voulut pas confier ce précieux document à d'autres qu'à ses mains grossières ; mais il le tint devant Prodder pour qu'il le regardât.

Le marin le fixa, anxieux, effrayé, craintif : à peine comprenait-il l'importance de ce misérable fragment de conviction formidable. Il y avait là des mots écrits d'une main hardie, à peine féminine. Mais ces mots eux-mêmes ne signifiaient rien jusqu'à ce qu'il ait été prouvé que c'était sa nièce qui les avait écrits.

— Comment savez-vous que c'est l'enfant de ma sœur qui a écrit cela ? — demanda-t-il.

— Ah ! j'en suis bien sûr, et c'est bien elle qui a écrit tout cela, — répondit l'idiot. Allons, lâchez-moi, s'il vous plaît, — ajouta-t-il avec une servile politesse. — Je ne savais pas que vous étiez son oncle. Comment pouvais-je le savoir ? Je n'ai pas envie de faire de la peine à M Mellish, quoiqu'elle n'ait pas été bonne pour moi.

Je n'ai rien dit à l'enquête, n'est-ce pas ? quoique j'aurais pu en dire autant que ce soir, et que je n'aie pas dit de mensonges. Mais quand les gens me tourmentent à propos de celui qui est mort et demandent ceci, ou cela, et autre chose encore comme si j'avais le droit de tout savoir, je suis libre de dire mes pensées, je pense. Bien sûr, bien sûr… que je suis libre de dire mes pensées.

— Je vais de ce pas trouver M. Mellish pour lui répéter ce que vous avez dit, misérable coquin ! — cria le Capitaine.

— Ah ! faites, dit Hargraves avec malice ; — il y a là dedans quelque autre chose qui sera du nouveau pour lui cependant.

34

M. et M Mellish retournèrent à la maison dans laquelle ils avaient été si heureux ; mais il ne faut pas croire que cette charmante habitation de campagne pût redevenir tout d'un coup la demeure qu'elle avait été autrefois, avant l'arrivée de Conyers et avant l'événement tragique qui avait si subitement terminé son court service.

Chaque angoisse qu'Aurora avait ressentie, toutes les souffrances que John avaient endurées, avaient laissé une certaine impression dans les lieux qui en avaient été témoins. Les subtiles influences du souvenir pesaient lourdement sur cet intérieur. Nous sommes esclaves de semblables pensées, et nous sommes sans force pour résister à leur muette puissance. Des vestiges de couleur et des fragments de dorure sur les murs supporteront, aussi bien que s'ils étaient couverts d'inscriptions hiérogly-

phiques, les ombres des souvenirs de ceux qui les ont considérés. Les effets passagers dus au hasard de la lumière et de l'ombre rappelleront les mêmes effets déjà vus et observés dans certaine crise de malheur et de désespoir, comme les chevilles brisées observées par Fagin sur la muraille du bassin réservé. Les objets et les ustensiles du plus petit ménage porteront le muet témoignage de nos souffrances ; une bergère nous dira : « C'est sur moi que vous vous êtes jeté dans le paroxysme de votre colère ou de votre chagrin. » Un service de table nous rappellera le jour fatal où nous avons repoussé notre nourriture encore intacte, et où nous avons tourné notre face contre le mur, comme le roi David frappé de douleur. Le lit sur lequel nous nous reposons, les rideaux qui nous cachent, les dessins du papier sur les murs, les bruits journaliers du ménage arrivant sourdement et de loin dans cette chambre isolée où nous nous cachons, tout porte le souvenir de notre peine et de cette double opération affreuse de l'esprit qui fait que ces choses nous impressionnent d'autant plus vivement qu'en même temps il semblerait qu'elles devraient nous être plus indifférentes.

Mais chaque douleur, chaque angoisse de l'amour blessé par la jalousie, le doute ou le désespoir, est un fait, un fait pour le moment, et un fait pour toujours ; on peut y survivre, mais rarement l'oublier, laissant une impression telle dans nos existences, qu'aucune joie à venir ne pourra effacer. Le meurtre s'est accompli, les mains sont restées rouges. Le chagrin nous a éprouvés, et quoique le bonheur puisse nous revenir, jamais il ne saurait avoir cette resplendissante virginité qu'il avait jadis, car il a passé par la vallée de l'ombre de la mort, et nous nous sommes aperçus qu'il n'était pas immortel.

Il ne faut donc pas s'attendre à ce que Mellish et sa femme puissent avoir les mêmes impressions dans leur joli appartement que celles qu'ils avaient avant le premier naufrage de leur bonheur. Ils avaient échappé au péril et à la destruction, et, par la grâce de la providence, ils avaient abordé sur ce rivage qui leur promettait dorénavant joie et sécurité. Mais le souvenir de la tempête était encore trop présent, et sur les sables, aujourd'hui si lisses, ils voyaient encore hier les écueils s'agiter furieusement et se presser pour les détruire.

Les funérailles de l'entraîneur n'avaient pas encore eu lieu, et ce n'était pas une chose agréable pour Mellish de se rappeler que le corps de l'homme assassiné gisait raide et horrible dans le cercueil de chêne qui était sur un tréteau dans la chambre rustique du cottage.

— Je ferai abattre cette maisonnette, Lolly, — dit John en allant vers la fenêtre ouverte par laquelle il pouvait apercevoir les cheminées gothiques de l'ancienne demeure de l'entraîneur qui apparaissaient à travers les arbres. — Je la ferai abattre, ma chérie. Il n'y a que les garçons d'écurie qui se servent de cette porte ; je la ferai démolir ainsi que l'habitation, et je ferai bâtir quelques grandes baraques avec tout le matériel nécessaire pour la portée des juments. Et nous, nous nous en irons dans le midi de la France, chère ; nous traverserons l'Italie, si vous le désirez, pour oublier tout ce qui se rattache à cette horrible affaire.

— Les funérailles auront lieu demain, n'est-ce pas ? — demanda Aurora.

— Demain, ma chère ! demain, c'est mercredi, vous savez, c'est dans la soirée de jeudi que…

— Oui… oui… répondit-elle en l'interrompant, — je sais… je sais…

Elle tremblait, tandis qu'elle parlait, en pensant aux affreuses circonstances de la soirée à laquelle il faisait allusion, elle voyait l'homme mort devant elle, plein de santé et de vie, et bravant insolemment sa haine. Loin de Mellish Park, elle se serait seulement rappelée qu'elle était déchargée du fardeau de sa vie, et qu'elle était libre. Mais là, sur le théâtre même de cette hideuse histoire, elle se souvenait comment elle en avait été délivrée, et ce souvenir l'oppressait d'une manière plus terrible que son ancien secret, que son seul chagrin.

Elle n'avait jamais vu ou connu au malheureux qui avait été assassiné une qualité ou une pensée généreuse, qui pût lui faire pardonner ses vices. Elle l'avait connu menteur, fanfaron, vil et misérable escroc, dissipateur égoïste, extravagant, aimant à mener joyeuse vie, même dangereux pour lui, mais plus dangereux encore pour les autres qu'on ne pourrait le dire ; dissipateur, sans foi, avide, ivrogne. Voilà celui que son imagination de jeune pensionnaire avait aimé pour sa belle figure, pour ses yeux bleus et ses cheveux noirs, doux et frisés. Ne dites pas qu'elle est dure, si la douleur n'a aucune part dans le frémissement d'horreur qu'elle éprouve quand elle évoque son image à l'heure de sa mort, et qu'elle voit ses yeux brillants de colère dirigés sur elle. Elle avait un peu plus de vingt ans, et son destin avait toujours été de prendre la mauvaise route, de toujours se trouver égarée par les vagues indications des poteaux placés sur le chemin de la vie, et de choisir le sentier le plus long, le plus sinueux et le plus dur pour atteindre le but qu'elle cherchait.

Si elle avait, à la découverte de l'infidélité de son premier mari, appelé la loi à son aide, elle était assez riche pour avoir recours à cet appui suprême, bien que sir Cresswell-Cresswell ne tînt pas encore la bannière sur le chemin royal du divorce, comme il le faisait encore tout récemment ; elle aurait pu être délivrée des chaînes abhorrées qui les liaient follement ensemble, et défier cet homme de la tourmenter désormais.

Mais elle avait suivi les conseils des convenances, et cela l'avait conduite sur le chemin raboteux à travers lequel je me suis efforcé de la suivre. Je sais qu'il n'est pas bien nécessaire de l'excuser. Ses propres mains avaient semé les dents du dragon, d'où la semence du diable avait fait sortir des hommes armés assez forts pour la dévorer. Mais si elle eût été sans faiblesse, elle n'eût pu être l'héroïne de cette histoire ; car je pense, comme un vieux sage l'a remarqué, que les femmes parfaites sont celles qui, ne laissant aucune histoire derrière elles, traversent la vie d'une manière si tranquille en faisant le bien sans bruit, qu'elles ne laissent aucune empreinte sur le sable du temps ; seulement, quelques souvenirs muets restent çà et là gravés profondément dans les cœurs reconnaissants de ceux qui ont été bénis par elles.

La présence même de l'homme mort dans l'intérieur de Mellish Park avait fait sentir dans la maison que la joie y avait régné autrefois. Le premier moment de la catastrophe passé, seul l'aspect sombre restait comme un sentiment d'accablement qui ne pouvait être éloigné. Il avait laissé sa trace dans la salle des domestiques aussi bien que dans les somptueux appartements d'Aurora. Le sommelier l'éprouvait aussi bien que le maître. Jamais auparavant aucune méchante action n'avait été commise dans l'intérieur de la propriété du jeune squire que la mort d'un

malheureux cerf qui s'était précipité, pour chercher un dernier refuge, dans le jardin de Mellish Park, et avait été poursuivi par la meute furieuse sur la pelouse de velours. La maison était vieille, et était restée debout grise et couverte de lierre, pendant les jours périlleux de la guerre civile. Il y avait des passages secrets dans lesquels les loyaux seigneurs de Mellish Park s'étaient cachés pour fuir les féroces Têtes rondes, adonnés aux excès et au pillage. Il y avait de larges pierres au foyer, sur lesquelles de vigoureux coups avaient été échangés par des hommes forts, au pourpoint de cuir et aux grossières bottes à talons de fer ; mais les Mellish royalistes étaient toujours parvenus à se sauver, soit par la cheminée, soit par la cave, ou derrière un rideau en tapisserie, et les méchants Thompson, priant le Seigneur, et les John, exterminateurs des Philistins, s'en étaient allés après avoir pillé les coffres de vaisselle plate et vidé les barils de vin. Jamais, dans les lieux où Mellish avait pour la première fois vu le jour, on n'avait vu la sanglante main du Meurtre.

Il n'était donc pas étonnant que les serviteurs restassent longtemps à table et parlassent, en murmurant, des événements de la semaine précédente. Il y avait à parler d'autre chose que du meurtre. Il y avait la fuite de M Mellish du domicile de son mari le jour même de l'enquête. C'était très-bien à John d'avancer que sa femme avait été à la ville pour faire une visite à sa cousine M Bulstrode ; mais des femmes comme M Mellish ne vont pas faire des visites sans être accompagnées, sans avoir écrit un mot d'avertissement, sans le plus petit accompagnement de sacs et de bagages. Non, la châtelaine de Mellish Park s'était sauvée de la maison sous l'influence de quelque panique soudaine. M Powell n'en disait pas plus, mais elle en laissait supposer bien davantage. Car cette sorte de femme ne répand-elle pas toujours ses

opinions en les établissant d'une manière certaine ? La chose sautait aux yeux. Sans doute Mellish avait pris le parti le plus sage ; il avait couru après sa femme et l'avait ramenée, et avait fait de son mieux pour étouffer l'affaire ; mais le départ d'Aurora avait été une fuite, une fuite subite et spontanée.

La femme de chambre de Madame (ah ! combien de magnifiques toilettes qui leur ont été données par une généreuse maîtresse sont proprement pliées dans leurs boîtes de jeune fille au second étage !) raconta comment Aurora était entrée dans sa chambre, pâle, les yeux hagards, et s'était habillée elle-même sans aide pour ce voyage précipité, le jour de l'enquête. Cette fille aimait sa maîtresse, elle l'adorait, peut-être, car Aurora avait l'étonnante et dangereuse faculté de se faire aimer de tous ceux qui l'approchaient ; mais c'était si drôle d'avoir quelque chose à dire sur ce sujet absorbant et d'être à même de faire figure dans cette solennelle réunion ! D'abord on n'avait parlé que de l'homme tué, en faisant des réflexions sur sa vie et sur son histoire, et on avait bâti là-dessus une douzaine de vues théoriques sur le meurtre. Puis le courant avait tourné, et on avait parlé de M Mellish. On ne mêla pas d'abord son nom d'une manière ouverte et certaine avec le meurtrier, mais on fit des commentaires sur l'étrangeté de sa conduite, et on appuya beaucoup sur les singulières coïncidences par lesquelles il lui était arrivé de se trouver dans le parc le soir même de la catastrophe, et de se sauver de la maison dans la journée de l'enquête.

— C'est bien singulier, voyez-vous ! — dit le cuisinier, — mais les femmes qui ont des yeux noirs sont généralement hardies. Je ne voudrais pas dire du mal de la femme de M. John. Vous rappelez-vous comment elle a donné son compte à Hargraves ?

— Mais il n'y avait rien entre elle et l'entraîneur, n'est-ce pas ? — demanda quelqu'un.

— Je n'en sais rien. Mais Steeve dit qu'elle le détestait comme le poison, et qu'il n'y avait pas d'amour entre eux.

Mais pourquoi Aürora aurait-elle haï l'homme mort ? La veuve de l'enseigne avait laissé derrière elle un dard venimeux et avait suggéré à ces domestiques, par des demi-mots et des insinuations, quelque chose dont je ne veux pas souiller ces pages, mais qui était plus vil et plus hideux encore que la vérité. Mais M Powell avait sans doute accompli cette lâche action sans prononcer un mot méchant qui aurait pu être tourné contre son savoir-vivre, s'il avait été répété à haute voix dans un salon plein de monde. Elle avait seulement levé les épaules et avait soupiré moitié de regrets, moitié en faisant une prière ; mais elle avait flétri le caractère de la femme qu'elle haïssait d'une manière aussi honteuse que si elle avait écrit un libelle tout entier pour Holywell Street. Elle avait causé un mal qui n'aurait pu être effacé que par la production de l'attestation tachée de sang, qui était en possession de John, et la révélation entière de l'histoire liée à ce fatal morceau de papier. Elle avait fait cela avant de ficeler ses caisses, et elle était partie de la maison qui l'avait abritée, heureuse d'avoir fait ce mal et se consolant de n'en avoir pas fait davantage avec l'idée de continuer au moyen de la poste.

On peut supposer que le journal de Manchester, qui avait soulevé une discussion si sérieuse dans l'humble salle du Lapin bossu, avait été lu dans la salle des domestiques de Mellish Park. Les journaux de Manchester étaient régulièrement envoyés au jeune squire, de cette ville de filateurs de coton et de courses de chevaux ; et la mystérieuse lettre publiée dans le Guardian avait été

lue et commentée. Tous les gens de la maison, depuis la grosse femme de charge qui gardait les clefs de l'office depuis environ trois générations, jusqu'à Langley, le vieil entraîneur paralytique, prenaient un vif intérêt à cette horrible affaire. Un valet de pied nerveux devint pâle quand on lut le passage qui déclarait que le meurtre avait été commis par quelqu'un de la maison ; mais je pense qu'il y avait quelques esprits plus jeunes et plus aventureux qui avaient assisté au saisissant drame de Susan Hopley, représenté sur le théâtre de Doncastre pendant les courses du printemps, qui auraient préféré être accusés du crime et sortir sans tache et triomphants de l'épreuve judiciaire, par le témoignage d'un idiot, d'une pie, où d'un spectre, ou de tout autre témoin commun et populaire dans les cours criminelles.

Aurora savait-elle quelque chose de tout cela ? Non : seulement elle savait qu'un pesant et triste sentiment d'accablement remplissait son cœur et rendait suffocante et empoisonnée l'atmosphère de l'été, qui entrait par la fenêtre ouverte ; que cette maison, qui lui avait été jadis si chère, était toujours hantée d'une manière pénible par l'image du spectre de l'homme assassiné, comme si l'entraîneur mort s'était promené d'une manière palpable à travers les corridors, enveloppé dans un suaire taché de sang.

Elle dîna seule avec son mari dans la grande salle à manger. Ils furent très-silencieux pendant le repas, car la présence des domestiques retenait leurs lèvres sur le sujet qui préoccupait leur esprit. À chaque instant, John regardait anxieusement sa femme, car il voyait sa figure devenue plus pâle depuis son arrivée à Mellish ; mais il attendait qu'ils fussent seuls pour parler.

— Ma chère, — dit-il quand la porte se ferma derrière le sommelier et ses subordonnés, — je suis sûr que vous êtes malade. Tout cela a été trop violent pour vous.

— C'est l'air de cette maison qui m'oppresse, — répondit Aurora. J'avais presque oublié toute cette terrible affaire quand j'étais loin. Depuis que je suis revenue et que je songe que le temps qui m'a paru d'abord si long en misère et en anxiété, et si long en joie, mon cher amour, n'est en réalité que de quelques jours, puisque l'homme assassiné repose encore près de nous, j'espère que je… je serai mieux… quand les funérailles auront eu lieu, John.

— Ma pauvre chérie, j'ai été un niais de vous ramener. Je n'aurais jamais dû le faire ; mais c'est par le conseil de Talbot. Il me pressait si fort de revenir directement. Il disait que s'il arrivait quelque chose à l'occasion du meurtre, nous devrions être sur les lieux.

— Quelque chose !… Quoi !… — s'écria Aurora.

Sa figure pâlit, et le cœur lui manqua. Que pouvait-il y avoir ? Est-ce que cette horrible affaire n'était pas encore terminée ? Elle savait… hélas ! elle ne savait que trop bien, qu'il ne pouvait y avoir aucune recherche dans cette affaire qui ne dût amener son nom devant le public, enchaîné à celui de l'homme mort. Combien de choses cependant avait-elle endurées pour garder ce honteux secret loin du monde ! Que n'avait-elle pas sacrifié dans l'espérance d'épargner une humiliation à son père ! Et quand elle croyait enfin que le sombre chapitre de sa vie était fini, que la page détestable avait été arrachée ; au dernier moment, il y aurait

peut-être quelque nouveau désordre, qui pourrait amener son nom et son histoire dans tous les journaux d'Angleterre !

— Oh ! John !... John !... — s'écria-t-elle en éclatant en sanglots nerveux et couvrant sa figure de ses mains crispées, — ne verrai-je jamais la fin de ceci ? Ne serai-je donc jamais, jamais délivrée des conséquences de ma misérable folie ?

Comme elle disait ces mots, le sommelier entra ; elle se leva précipitamment et marcha vers une des fenêtres, pour cacher son visage à cet homme.

— Je vous demande pardon, monsieur, — dit le vieux serviteur, — mais on a trouvé quelque chose dans le bois, et je pensais que vous pourriez peut-être savoir...

— On a trouvé quelque chose !... Quoi ?... — s'écria John, complètement bouleversé par son agitation à la vue du chagrin de sa femme et son désir de comprendre cet homme.

— Un pistolet, monsieur. Un des garçons d'écurie vient de le trouver. Il allait au bois avec un de ses camarades pour voir l'endroit où... où... l'homme a été tué, et il a rapporté ce pistolet qu'il y a trouvé. Il était tout près de l'eau, mais caché dans les herbes et les roseaux. Celui qui l'a jeté là, quel qu'il soit, a sans doute cru le jeter dans l'étang. Mais Jim, c'est un des garçons, s'imagina avoir vu briller quelque chose, et c'est tout simple, c'était le canon du pistolet, et je crois que ce doit être celui avec lequel l'entraîneur a été tué, monsieur John !

— Un pistolet !... — cria Mellish, — faites-le-moi voir.

Le serviteur lui tendit l'arme. Elle était assez petite pour être un jouet, mais elle n'était pas pour cela moins dangereuse dans

une main habile. C'était un caprice d'homme riche, habilement fini par quelque célèbre armurier, enrichi par un travail d'incrustation orné d'acier rougi et d'argent mat. Il était rouillé, étant resté exposé à la pluie et à la rosée ; mais Mellish connaissait bien ce pistolet, car c'était le sien.

C'était le sien, un de ses joujoux favoris, et il avait été pris dans la pièce qui ne s'ouvrait qu'à des personnes privilégiées, la pièce dans laquelle sa femme s'était occupée à mettre ses armes en ordre le jour même de l'assassinat.

35

Bulstrode et sa femme vinrent à Mellish Park peu de jours après le retour de John et d'Aurora. Lucy était heureuse de voir sa cousine, contente qu'il lui fût permis de l'aimer sans réserve, reconnaissante envers son mari de la bonté affable qu'il déployait en ne mettant aucune barrière entre elle et l'amie qu'elle affectionnait.

Et Talbot, qui dira les pensées qui occupaient son esprit, lorsqu'il s'assit dans le coin d'un wagon de première classe, absorbé, selon toutes les apparences, dans la lecture du premier article du Times ?

Je me demande ce que Bulstrode comprit ce matin au merveilleux anglais des rédacteurs de ce journal !

Le grand papier sur lequel on imprime le Times est un écran des plus commodes. Dieu sait combien de souffrances ont été endurées derrière ce masque imprimé ! Une femme mariée, une

heureuse mère, regarde assez négligemment les naissances, les mariages et les morts, et lit peut-être que l'homme qu'elle a aimé, qui est parti, qui lui a brisé le cœur, il y a de cela quinze ou vingt ans, est tombé mort, atteint au cœur, bien loin, sur un champ de bataille aux Indes. Elle tient le papier assez ferme devant sa figure, et son mari continue son déjeuner, remue son café, ou casse ses œufs, pendant qu'elle souffre, tandis que la table du déjeuner s'obscurcit et disparaît, que le jour passé depuis longtemps où le cruel vaisseau a quitté Southampton revient à sa mémoire, où des voix amies osent mettre en avant d'une manière monotone la folie des mariages imprévoyants. Ne vaudrait-il pas mieux, soit dit en passant, que les femmes prissent l'habitude de dire à leurs maris toutes les petites histoires sentimentales qui ont précédé leur mariage ? Ne vaudrait-il pas mieux rire librement à propos des yeux noirs et de la moustache de Charles, et espérer que le pauvre garçon fait pour le mieux en partant au service des Indes, que de garder un squelette, sous la forme du fantôme d'un enseigne au 87, caché au fond de quelque sombre recoin de la mémoire féminine ?

Mais d'autres souffrances que celles des femmes s'endurent derrière le Times. Le mari lit les mauvaises nouvelles de la Compagnie de chemin de fer dans laquelle il a si inconsidérément placé l'argent, que sa femme croit en sûreté dans les Consolidés et suivant son petit bonhomme de chemin à trois pour cent. Un élégant fils de famille, ayant le goût et les tendances de Newmarket, lit de mauvaises nouvelles du cheval pour lequel il a parié si hardiment, peut-être d'après les conseils d'un prophète de Manchester, qui garantissait de faire gagner à ses amis un chapeau plein d'argent pour la petite récompense de trois shillings six pence en timbres-poste. Visions d'un livre qu'il ne serait pas très-

facile de régler : d'une liste noire, d'engagements de jeu ou de payement à faire à une multitude de teneurs de livres de paris, en colère, criant après ce qui est dû, et nullement paresseux pour suggérer l'idée d'un abreuvoir à la portée de la main et aussi la possibilité d'avoir du goudron et des plumes à défaut de Welshers traînants et de mauvais goûts ; toutes ces choses se heurtent dans le cerveau désorganisé du jeune homme, tandis que ses sœurs supplient qu'on leur dise si les Diamants de la Couronne doivent se jouer le soir et si cette chère M Pyne gazouillera les variations de Rode avant la chute du rideau. Et pendant ce temps il a regardé le programme de Covent Garden, donné les informations demandées, et il est prêt à déposer le journal et à commencer tranquillement son déjeuner, méditant les manières et les moyens de sortir d'embarras.

Lucy lisait un roman, tandis que son mari était assis, le Times devant lui, pensant à tout ce qui lui était arrivé depuis sa première rencontre avec la fille du banquier. Comme cette ancienne histoire d'amour semblait éloignée depuis que le tranquille bonheur de sa vie domestique avait commencé par son mariage avec Lucy ! Il n'avait jamais été infidèle, dans l'ombre la plus éloignée de sa pensée, à son second amour ; mais maintenant qu'il connaissait le secret de la vie d'Aurora, il regardait en arrière et se demandait comment il aurait pu supporter cette cruelle révélation, si la destinée de John avait été la sienne ; s'il s'était fié à cette femme, s'il avait continué à l'aimer malgré le monde, malgré les paroles étranges qui avaient si terriblement fortifié ses craintes et si cruellement redoublé ses sombres doutes.

— Pauvre fille, — pensa-t-il ; — ce n'est pas étonnant qu'elle ait tremblé en me racontant cette histoire humiliante. Je n'ai pas

été assez tendre. Je l'ai jugée avec mon orgueil obstiné et sans pitié. Je pensais à moi plutôt qu'à elle et à ses chagrins. J'ai été barbare et mal élevé, et je ne m'étonne pas qu'elle ait refusé de se confier à moi.

Talbot, en raisonnant après le fait, découvrait les points faibles de sa conduite avec une clarté de vision surnaturelle, et ne put réprimer un vif regret de n'avoir pas agi plus généreusement. Il n'y avait nulle infidélité à Lucy dans ses pensées ; il n'aurait pas échangé sa petite femme si dévouée contre la divinité aux yeux noirs du passé, quand bien même une fée toute-puissante se fût levée à ses côtés pour annuler son mariage et pour former un nouveau lien entre lui et Aurora. Mais il était homme, et il sentait qu'il avait fait beaucoup de mal, insulté et humilié une femme dont la plus grande faute avait été la confiante folie d'une innocente jeune fille.

— Je l'ai laissée sur le plancher de cette chambre de Felden, — pensa-t-il, — à genoux par terre, avec sa magnifique tête courbée devant moi. Ô moi ! Dieu ! puis-je jamais oublier l'angoisse de ce moment ! Puis-je oublier combien cela m'a coûté de faire ce que je pensais être juste !

Une sueur froide lui vint au front, au souvenir de cette affliction passée, ainsi que cela arrive à un poltron, se rappelant d'une manière trop vive l'extraction d'une double dent après trois reprises, ou l'amputation d'un membre.

— Mellish a été dix fois plus sage que moi, — pensa Bulstrode ; — il s'est fié à son instinct et a reconnu une femme fidèle quand il l'a rencontrée. J'avais l'habitude de me moquer de lui à Rugby,

parce qu'il ne pouvait traduire Cicéron. Jamais je n'aurais cru qu'il serait devenu plus sage que moi.

Bulstrode plia le Times et le déposa sur une place vide à côté de lui. Lucy ferma le troisième volume de son roman. Comment aurait-elle pu avoir envie de lire, quand il plaisait à son mari de cesser de le faire !

— Lucy, — dit Bulstrode, prenant la main de sa femme (ils avaient un compartiment à eux, bonne fortune qui arrive souvent aux voyageurs qui donnent une demi-couronne à l'employé), — Lucy, j'ai fait jadis bien du mal à votre cousine ; aujourd'hui je désire le réparer. Si quelque malheur que personne ne peut prévenir lui arrive, je désirerais être son ami. Pensez-vous que j'aie le droit d'avoir ce désir ?

— Le droit, Talbot !

M Bulstrode ne put que répéter ce mot avec une excessive surprise. Comment aurait-elle pu penser autrement que son mari, qui était l'être le plus vrai, le plus sage et le plus parfait.

Tout paraissait très-tranquille à Mellish quand les visiteurs arrivèrent. Il n'y avait personne dans le salon ni dans la petite pièce qui le précédait. Les stores étaient fermés, car le jour était chaud et étouffant ; mais il n'y avait pas de livre ouvert, aucun fouillis de travaux à l'aiguille ni d'instruments à dessin qui indiquât la présence d'Aurora.

— M. et M Mellish vous attendaient par le dernier train, je crois, monsieur, — dit le domestique en faisant entrer Talbot et sa femme dans le salon.

— Dois-je aller chercher Aurora ? — dit Lucy. Je suis sûre qu'elle est dans sa chambre.

Talbot dit qu'il vaudrait peut-être mieux attendre que M Mellish vînt à eux. Lucy fut ainsi obligée de rester où elle était. Elle se dirigea vers une des fenêtres ouvertes et poussa les volets. Le brillant éclat du soleil envahit la pièce et la noya dans sa lumière. La douce pelouse était ornée de géraniums écarlates, de belles roses et de fleurs de toutes couleurs ; mais M Bulstrode regarda au-delà de ce parterre, vers le bois épais qui paraissait d'un pourpre foncé en contraste avec le ciel brillant.

C'était dans ce même bois que son mari lui avait déclaré son amour, ce même bois qui depuis avait été souillé par la violence et le meurtre.

— Cet homme… cet homme est enterré, n'est-ce pas, Talbot ? dit-elle à son époux.

— Je le crois, ma chère.

— Je ne me soucierais plus de vivre dans cet endroit, si j'étais Aurora…

La porte s'ouvrit avant que M Bulstrode eût fini sa phrase, et la maîtresse de la maison vint au-devant d'eux. Elle les reçut avec affection et bonté ; elle prit Lucy dans ses bras et l'embrassa très-tendrement ; mais Talbot s'aperçut qu'elle avait terriblement changé pendant les quelques jours qui s'étaient écoulés depuis son retour dans le comté d'York, et son cœur souffrit quand il remarqua son visage pâle et le cercle noir qui entourait ses yeux caves.

Qu'avait-elle pu entendre ?... Quelqu'un aurait-il pu laisser supposer ?...

— Vous n'êtes pas bien portante, madame Mellish, — lui dit-il, quand il prit sa main.

— Non, pas très-bien. Ce temps accablant me donne mal à la tête.

— Je suis fâché de vous voir malade. Où pourrai-je trouver John ? — demanda Bulstrode.

Le pâle visage d'Aurora s'empourpra soudainement.

— Je... je ne sais pas, — bégaya-t-elle. — Il n'est pas à la maison ; il est sorti pour aller aux écuries ou à la ferme, je crois. Je vais l'envoyer chercher.

— Non, non, — dit Talbot en arrêtant sa main qui se dirigeait vers la sonnette ; — je vais aller le chercher moi-même. Lucy sera contente de causer avec vous, et elle n'est pas fâchée de se débarrasser de moi.

Lucy passa le bras autour de la taille de sa cousine, et acquiesça à cet arrangement. Elle était peinée de voir le changement d'Aurora et la contrainte contre nature de ses manières.

Bulstrode s'en alla, en se félicitant d'avoir agi si sagement.

— Lucy est très-probablement plus à même que moi de découvrir ce qu'il y a, — pensa-t-il. — Il y a une espèce de franc-maçonnerie entre les femmes, une affinité électrique que la présence d'un homme détruit toujours. Comme Aurora paraît mortellement pâle ! Est-il possible que le chagrin que j'attendais soit venu si tôt.

Il alla aux écuries, moins pour chercher Mellish que dans l'espoir d'y trouver quelqu'un d'assez intelligent pour lui faire un récit plus exact du meurtre que ceux qu'il avait entendus jusque-là.

— Quelqu'un, aussi bien qu'Aurora, a dû avoir des raisons pour désirer se débarrasser de cet homme, — pensa-t-il. — Il ne manque pas de motifs : la vengeance, la cupidité, quelque chose qui n'a pas encore été découvert.

Il pénétra dans la cour ; mais il n'eut pas l'occasion de continuer longtemps ses recherches, car John était dans une attitude nonchalante devant une petite forge, surveillant le ferrage d'un de ses chevaux. Le jeune châtelain le regarda avec étonnement ; lorsqu'il reconnut Talbot, il lui donna sa main avec quelques mots de bienvenue qu'il étrangla. Bulstrode vit tout de suite qu'il y avait peut-être plus de changement dans l'apparence de John que dans celle d'Aurora. Ses yeux bleus avaient perdu leur éclat ; ses pas leur élasticité ; sa figure semblait défaillante et son regard hagard, et évidemment il évitait de rencontrer les yeux de Talbot. Il quitta la forge avec insouciance, marchant à côté de son hôte dans la direction des portes de l'écurie ; mais il avait l'air d'un homme qui ne sait pas où il va et qui ne se soucie pas de le savoir.

— Rentrons-nous à la maison ? — dit-il. — Vous devez avoir besoin de prendre quelque chose, après votre voyage.

Il regarda sa montre en disant cela. Il était trois heures et demie, une heure plus tard que celle fixée d'ordinaire pour le lunch à Mellish.

— J'ai passé toute la matinée à l'écurie, — dit-il ; — nous sommes occupés de nos préparatifs pour les courses d'été d'York.

— Quels chevaux faites-vous courir ? demanda Bulstrode, affectant par politesse de s'intéresser à un sujet qui lui était complétement indifférent, dans l'espoir que cette causerie sur l'écurie réveillerait peut-être John de son apathie.

— Quels chevaux ? — répéta Mellish vaguement ; — je… je le sais à peine. Langley arrange tout cela pour moi, vous savez. J'ai… j'ai oublié les noms des chevaux qu'il a proposés, et…

Bulstrode se retourna tout à coup vers son ami et le regarda fixement. Pendant ce temps, ils avaient quitté l'écurie et se trouvaient dans un sentier ombragé qui conduisait à la maison, à travers des taillis.

— Mellish, — dit-il, — ce n'est pas bien avec un ancien ami. Vous avez quelque chose dans l'esprit et vous cherchez à me le cacher. John détourna la tête.

— Oui, Talbot, — dit-il tranquillement. — Si vous pouviez m'aider, je vous aurais demandé votre secours plutôt qu'à qui que ce soit. Mais vous ne le pouvez pas… vous ne le pouvez pas…

— Mais supposez que je croie pouvoir vous aider, s'écria Bulstrode. Supposez que je veuille essayer de le faire, que vous le vouliez ou non ? Je devine ce qui vous inquiète, John ; mais j'ai pensé que vous seriez assez honnête homme pour ne pas vous occuper de cela. J'ai pensé que vous étiez justement la sorte d'homme qu'il fallait pour lutter noblement et bravement et sortir de tout cela par la force de votre volonté.

— Que voulez-vous dire ? — s'écria Mellish. — Vous pouvez deviner… vous savez… vous croyez ! Ne voyez-vous donc pas que je suis presque fou, et qu'il n'est plus temps de m'imposer votre

amitié ? Avez-vous besoin que je me trahisse ? Désirez-vous que…

Il s'arrêta soudain, comme si ces mots lui avaient fait mal, et frappant vivement la terre du pied, il marcha à grands pas, ayant toujours son ami à ses côtés.

La salle à manger semblait passablement triste, quand les deux hommes entrèrent, quoique la table offrît la promesse d'un lunch très-substantiel ; mais il n'y avait personne pour les recevoir ni pour les servir.

John s'assit avec lassitude au bout de la table.

— Vous feriez mieux d'aller voir si M Bulstrode et votre maîtresse viennent déjeuner, — dit-il à un domestique qui sortit pour remplir le message de son maître, et qui revint trois minutes après dire que ces dames ne viendraient pas.

Ces dames étaient assises l'une à côté de l'autre sur un sofa, dans la chambre d'Aurora. M Mellish avait la tête appuyée sur l'épaule de sa cousine. Rappelez-vous qu'elle n'avait jamais eu de sœur, et que Lucy remplaçait pour elle cette tendre consolatrice. Talbot avait eu raison ; Lucy avait accompli ce que lui n'aurait jamais pu arriver à faire : elle avait trouvé la clef du malheur de sa cousine.

— Lui… cesser de vous aimer, chère ! — s'écria M Bulstrode, en répétant comme un écho les derniers mots d'Aurora ; — mais c'est impossible !

— C'est cependant vrai, Lucy, — répondit M Mellish avec désespoir. — Il a cessé de m'aimer. Il y a un nuage noir entre nous… maintenant que tous les secrets ont été révélés. C'est très-

dur pour moi à supporter, Lucy : car je pensais que nous serions heureux et unis. Mais… mais ce n'est que naturel. La honte l'a accablé… Comment peut-il me regarder sans se souvenir qui je suis et ce que je suis ?… la veuve de son domestique !… Puis-je m'étonner s'il m'évite ?

— Vous éviter, chère.

— Oui, il m'évite. Nous nous sommes à peine dit douze mots depuis le soir de notre retour. Il était si bon pour moi, si tendre, si dévoué pendant le voyage et jusqu'à la maison ; il me répétait que cette découverte n'avait pas affaibli son amour, que tous les chagrins et les horreurs des derniers jours lui avaient seulement montré la violence de son affection. Mais le soir de notre retour, Lucy, il a changé, changé subitement et d'une manière inexplicable, et maintenant je sens qu'il y a entre nous un abîme infranchissable. Il est séparé de moi pour toujours.

M Bulstrode tressaillit en regardant sa cousine. Était-il bien possible que le chagrin et la confusion des deux dernières semaines eussent ainsi dérangé l'intelligence de cette pauvre femme.

— Ma pauvre Aurora, — murmura-t-elle en éloignant des yeux remplis de larmes de sa cousine ses longs cheveux ; — ma pauvre chérie ! comment est-il possible que John ait changé vis-à-vis de vous. Il vous chérissait tant… d'une manière si dévouée… Rien ne peut l'éloigner de vous.

— Je le pensais comme vous, Lucy, — murmura Aurora d'une voix tendre et brisée par la douleur. — Je pensais que rien ne pourrait jamais nous séparer. Il me disait qu'il me suivrait jus-

qu'au bout du monde ; il disait qu'aucun obstacle sur la terre ne pourrait nous séparer, et maintenant…

Elle ne put achever sa phrase, car elle éclata en sanglots convulsifs, et courba sa tête sur l'épaule de sa cousine.

— Ô mon amour, mon amour ! — s'écria-t-elle tristement. — Pourquoi me suis-je sauvée et me suis-je cachée de vous ! Pourquoi ne me suis-je pas fiée à mon premier instinct, et ne me suis-je pas enfuie pour toujours ! Toute autre souffrance serait préférable à celle-ci !

Son vif chagrin se changea en une attaque de nerfs, dans laquelle elle ne fut plus maîtresse d'elle-même. Elle avait souffert depuis quelques jours plus amèrement que tout ce qu'elle avait souffert jusqu'alors.

Lucy comprenait tout cela. C'était une de ces natures dont la tendresse instinctive comprend les chagrins des autres. Elle sut comment s'y prendre avec sa cousine, et moins d'une heure après cette crise, Aurora était étendue sur son lit, pâle et épuisée, mais dormant tranquillement. Pendant plusieurs jours elle avait supporté en silence le fardeau de sa douleur, et avait passé des nuits sans sommeil, se nourrissant de son chagrin ; sa conversation avec Lucy l'avait reposée, et elle dormait paisiblement après l'orage.

Lucy s'assit près du lit, veilla la dormeuse un moment, puis sortit sans bruit de la chambre sur la pointe des pieds. Elle alla, bien entendu, raconter à son époux tout ce qui s'était passé, et prendre conseil de sa suprême sagesse.

Elle trouva Talbot seul dans le salon ; il avait fait un triste déjeuner en compagnie de John, et son hôte l'avait abandonné en hâte après le repas. On n'avait pas entendu le bruit d'une seule voiture sur la route sablée durant toute la matinée : il n'y avait pas eu de visiteurs à Mellish Park depuis le retour de John ; car l'horrible scandale s'était répandu dans tout le pays, et ceux qui parlaient du jeune squire et de sa femme le faisaient d'un ton solennel, en se demandant bravement si quelques démarches sérieuses ne devaient pas être faites au sujet de cette affaire, qui occupait tous les esprits.

Lucy répéta à Talbot tout ce qu'Aurora lui avait dit. Ce n'était pas un abus de confiance dans le code de morale de la jeune femme ; car elle et son mari ne faisaient-ils pas qu'un, et aurait-elle pu avoir des secrets pour lui ?

— Je pense comme vous, — dit Bulstrode quand Lucy eut fini son récit.

— Que pensez-vous, cher ?

— Que la rupture entre John et Aurora est sérieuse. Ne me regardez pas d'un air si triste, ma chérie. C'est notre affaire de les réunir. Vous allez consoler Aurora, Lucy ; moi, je veillerai sur John.

Bulstrode embrassa sa femme et s'en alla remplir son amicale mission. Il trouva John dans sa chambre, la chambre dans laquelle Aurora lui avait écrit le jour de sa fuite, la chambre d'où l'arme meurtrière avait été volée par une main inconnue. John avait caché le pistolet rouillé dans un des tiroirs de son secrétaire ; mais il ne faut pas croire que cette découverte eût pu être tenue secrète ou cachée longtemps. Elle avait été complète-

ment discutée à l'office, et qui doutera qu'elle n'eût été plus loin, en se faufilant à travers quelques-uns de ces canaux tortueux qui conduisent tout au dehors de chaque maison.

— Venez vous promener avec moi, John, — dit Talbot d'un ton impératif. — Mettez votre chapeau et venez dans le parc ; vous êtes le plus agréable gentilhomme auquel j'aie jamais rendu visite, et l'attention que vous accordez à vos hôtes est vraiment quelque chose de remarquable.

Mellish ne fit aucune réponse à ce discours. Il se tint devant son ami, pâle, silencieux et triste. Il ne ressemblait pas plus au cordial châtelain que nous avons connu qu'il ne ressemblait au vicomte Palmerston ou à lord Clyde. Il était complétement transformé par quelque grand chagrin qui pesait sur son esprit : et ayant une organisation pleine de droiture, il lui était impossible de cacher son inquiétude.

— John, John ! — dit Talbot, — nous avons été petits garçons ensemble à Rugby, et nous nous sommes battus l'un contre l'autre dans une douzaine de luttes enfantines. Est-ce bien à vous de me retirer votre amitié à présent, quand je suis venu dans le dessein d'être votre ami… le vôtre et celui d'Aurora ?

Mellish détourna la tête, quand son ami prononça ce nom familier, et ce geste ne fut pas perdu pour Bulstrode.

— John, pourquoi me refusez-vous votre confiance ?

— Je ne refuse pas. Je… Pourquoi êtes-vous venu dans cette maison maudite ? — dit Mellish vivement ; — pourquoi êtes-vous venu ici, Talbot ? Vous ne savez pas la fièvre qui règne dans cet endroit et qui s'empare des personnes qui l'habitent, ou vous n'y

seriez pas plus venu que dans une ville frappée de la peste ? Savez-vous que quand moi et… et… ma femme… nous allons le dimanche à l'église, les gens que nous connaissions se détournent comme si nous avions le typhus ? Savez-vous que la foule maudite vient de Doncastre pour regarder à travers les palissades du parc, et que cette maison est un spectacle pour la moitié du West Riding ? Pourquoi venez-vous ici ? Vous serez regardé et bafoué, et couvert d'opprobre… vous qui… Retournez à Londres ce soir même, Talbot, si vous ne voulez pas me rendre fou !

— Non pas, jusqu'à ce que vous m'ayez dit vos peines, John, — répondit Bulstrode avec fermeté. — Mettez votre chapeau et venez avec moi. Je désire que vous me montriez l'endroit où le meurtre s'est accompli.

— Vous pouvez aller chercher quelqu'un d'autre, — murmura John, — je n'irai pas.

— John ! — dit Talbot subitement, — dois-je vous prendre pour un lâche ou pour un imbécile ? Par le ciel ! c'est au-dessus de moi. Vous me forceriez d'avoir cette idée si vous persistez dans cette folie. Venez dans le parc avec moi, j'ai la prétention d'avoir une vieille amitié pour vous et je n'abandonnerai pas cette prétention pour une folie.

Les deux hommes allèrent vers la pelouse, John acquiesçant assez bien à la demande de son ami. Ils marchèrent silencieusement dans le parc, vers la portion du bois dans laquelle Conyers avait trouvé la mort. Ils avaient gagné une des avenues les plus solitaires et les plus ombreuses du bois, et se trouvaient tout près de l'endroit d'où Prodder avait surveillé sa nièce et son interlocu-

teur dans la nuit du meurtre, quand Talbot s'arrêta subitement et posa sa main sur l'épaule du squire.

— John, — dit-il d'une voix ferme, — avant que nous allions regarder la place où ce misérable est mort, avouez-moi votre peine.

Mellish se retourna fièrement et regarda Bulstrode avec une sombre défiance.

— Je ne dirai à aucun homme ce que je n'ai pas envie de dire, — dit-il d'une voix ferme ; et puis avec un changement subit qui était terrible à voir, il s'écria impétueusement : — Pourquoi me tourmentez-vous, Talbot ? Je vous dis que je ne puis vous confier... Je ne puis confier à personne sur la terre... Si... si je vous disais... l'affreuse pensée que... si je vous la disais, ce serait votre devoir de... je... Talbot, Talbot, ayez pitié de moi..., laissez-moi seul... allez-vous-en... je...

Frappant furieusement du pied, comme s'il avait voulu écraser le lâche désespoir pour lequel il se méprisait lui-même, et frappant son front avec ses poings crispés, Mellish se détourna de son ami, et s'appuyant contré la branche noueuse d'un grand chêne, il se mit à pleurer tout haut. Bulstrode attendit que cette crise fût passée ; mais quand son ami fut devenu plus calme, il pencha son bras vers lui et l'entraîna presque aussi tendrement que si John eût été une femme ayant sérieusement besoin d'aide et de secours.

— John, John, — dit-il gravement, — remerciez Dieu, remerciez Dieu que quelque chose rompe la glace entre nous. Je connais votre douleur, mon pauvre ami, et je sais qu'elle n'a aucune raison d'être. Levez la tête, mon ami, et regardez votre bon-

heur à venir. Je connais la noire pensée qui torture votre pauvre cœur : vous croyez qu'Aurora a assassiné le domestique !

Mellish s'arrêta, frémissant convulsivement.

— Non… non, — dit-il, — qui a dit cela ?… qui ?…

— Vous le pensez, John, — continua Bulstrode, — et vous lui faites la plus grande injure qui ait jamais été faite à une femme : une injure plus honteuse que celle que j'ai commise quand j'ai pensé qu'Aurora était coupable de quelque vile intrigue.

— Vous ne savez pas… — dit John.

— Je ne sais pas !… Je sais tout et j'ai prévu la peine pour vous, avant que vous ayez vu le nuage dans le ciel. Mais je n'ai jamais songé à cela. J'ai pensé que les paysans soupçonneraient votre femme, comme il plaît toujours aux gens de charger d'un crime la personne pour laquelle ce crime est d'autant plus affreux. J'y étais préparé ; mais penser que vous… vous, John, qui devriez avoir appris à connaître votre femme, penser que vous ayez soupçonné la femme que vous avez aimée, d'un assassinat !…

— Comment avons-nous su que… que l'homme ait été assassiné ? dit John avec véhémence. — Qui dit que le coup a été traîtreusement donné ? Il peut l'avoir poursuivie au-delà de toute patience, l'avoir insultée dans sa généreuse fierté, et dans la folie de sa passion, ayant ce misérable pistolet en sa possession…

— Arrêtez ! — interrompit Talbot. — Quel pistolet ?… Vous me disiez qu'on n'avait pas trouvé l'arme.

— On l'a trouvée le soir de notre retour.

— Oui ; mais pourquoi mêlez-vous cette arme au nom d'Aurora ? Que pensez-vous en disant que le pistolet était en sa possession ?

— Parce que… Ô mon Dieu ! Talbot, pourquoi m'arrachez-vous le cœur ?…

— Pour votre propre bien, et pour la justification d'une innocente ; ainsi aidez-moi, au nom du ciel ! répondit Bulstrode. N'ayez pas peur d'être franc avec moi, John. Rien ne me fera croire qu'Aurora est coupable de ce crime.

Mellish se tourna subitement vers son ami, et s'appuyant sur les épaules de Bulstrode, il pleura pour la seconde fois.

— Que Dieu vous bénisse, Talbot ! — dit-il vivement. — Ah ! mon amour, ma chérie, quel misérable j'ai été pour vous ! Mais le ciel m'est témoin que, même dans ma peine la plus grande, mon amour n'a jamais faibli. Cela ne se pourrait jamais !

— John, mon vieil ami, — dit Bulstrode amicalement, — peut-être, au lieu de parler de cette folie, qui me laisse entièrement dans l'obscurité sur tout ce qui s'est passé depuis votre départ de Londres, feriez-vous bien de m'éclairer sur la cause de ces absurdes soupçons.

Ils avaient atteint la cabane en ruine et la pièce d'eau au bord de laquelle Conyers avait trouvé la mort. Bulstrode s'assit sur une pile de bois, tandis que Mellish marchait de long en large sur l'espace de terre nue qui se trouvait entre la maison et l'eau, et racontait d'une manière saccadée l'histoire de la trouvaille du pistolet qui avait été volé dans sa chambre.

— J'ai vu le pistolet le jour même du meurtre, — dit-il ; — j'en ai pris note, car je nettoyais mes armes ce jour-là, et je les ai toutes laissées en désordre quand je me rendis au cottage pour aller voir l'entraîneur. Quand je revins… je…

— Bien ; ensuite ?

— Aurora mettait mes armes en ordre.

— Vous en déduisez que votre femme a pris le pistolet ?

John regarda son ami ; mais le sourire de Talbot le rassura.

— Personne n'avait la permission d'entrer dans la pièce, — répondit-il. — J'y garde mes papiers et mes comptes, comme vous le savez, et il était entendu que pas une servante n'aurait la permission d'y entrer, excepté pour la nettoyer.

— Certainement ; mais cette pièce n'est pas fermée à clef, je suppose.

— Fermée à clef, non sans doute !

— Et les fenêtres qui s'ouvrent sur la cour sont quelquefois restées ouvertes, je pense ?

— Presque toujours, par un temps pareil à celui-ci.

— Ainsi, mon cher John, il est possible que quelqu'un qui n'avait pas la permission d'entrer dans cette pièce l'ait fait cependant, dans l'intention de s'emparer du pistolet. Avez-vous demandé à Aurora pourquoi elle avait pris la peine de mettre vos armes en ordre ? Elle ne l'avait jamais fait auparavant, je pense ?

— Oh ! si, très-souvent. J'ai l'habitude de les laisser après les avoir nettoyées ; et ma chérie s'entend à tout cela autant que moi.

Elle les avait souvent rangées pour moi.

— Donc il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'elle a fait le jour du meurtre. Lui avez-vous demandé combien de temps elle est restée dans votre chambre, et si elle peut se rappeler d'avoir eu le pistolet ?

— Lui demander ? — s'écria John. — Comment pouvais-je lui demander, lorsque…

— Lorsque vous avez été assez fou pour la soupçonner. Ah ! mon pauvre ami, vous avez commis la même erreur que j'ai commise à Felden. Vous avez admis la culpabilité de la femme que vous aimiez et vous avez été trop lâche pour chercher l'évidence sur laquelle vous bâtissiez vos soupçons. Si j'avais été assez sage, au lieu de questionner aveuglément cette pauvre fille effrayée, pour lui dire brutalement ce que j'ai soupçonné, la vérité incontestable aurait jailli de ses yeux irrités, et un démenti plein d'indignation m'aurait dit que je l'avais bassement injuriée. Vous ne commettrez pas l'erreur que j'ai commise, John. Vous devez aller franchement et sans crainte vers la femme que vous aimez, vous lui direz le soupçon qui obscurcit sa réputation, et vous lui demanderez de vous aider de tout son pouvoir à démêler le mystère de la mort de cet homme. L'assassin, il faut qu'il se trouve, John ; car aussi longtemps qu'il restera inconnu, vous et votre femme vous serez les victimes de chaque griffonneur à un penny la ligne qui se trouvera aux abois pour un article.

— Oui, — répondit amèrement Mellish, — les journaux ont déjà été durs pour cela ; et il y a eu un drôle qui a rôdé par ici dans ces derniers jours que j'avais une forte envie de rosser.

Quelque journaliste sans doute qui vient prendre des informations.

— Je le suppose aussi, — répondit Talbot pensivement. — Quelle espèce d'homme était-ce ?

— Un individu d'assez bonne façon, mais de Londres, j'imagine, et… Arrêtez, — s'écria subitement John, — voici un homme qui vient vers nous du côté du tourniquet, et à moins que je ne me trompe, c'est ce même individu.

Mellish avait raison.

Le bois était libre pour quiconque voulait jouir de l'abri bienfaisant des hêtres et marcher sur le tapis uni d'un terrain mousseux plutôt que de suivre péniblement la grand'route poudreuse.

L'étranger qui s'avançait du côté du tourniquet avait bonne façon, il avait un habit noir boutonné jusqu'au menton. Il regarda Talbot et John en passant près d'eux, pas insolemment ni même d'une manière méfiante, mais avec un regard brillant et un coup d'œil pénétrant, qui semblait saisir dans la même minute les détails les plus saillants de l'aspect extérieur des deux gentlemen. Puis, faisant quelques pas, il s'arrêta et regarda pensivement l'étang et le banc.

— C'est là la place, je crois, messieurs ? — dit-il d'une manière franche et assez délibérée.

Talbot le regarda avec intérêt.

— Si vous voulez parler de l'endroit où le meurtre a été commis, c'est là, — dit-il.

— Oh ! je comprends bien, — répondit l'inconnu.

Il regarda le banc, l'examinant d'un côté puis d'un autre, comme un habile tapissier qui prend des mesures pour une fourniture. Puis, marchant lentement autour de l'étang, il parut plonger dans la profondeur de l'eau stagnante, avec ses petits yeux gris.

Bulstrode surveillait cet homme, tandis qu'il prenait cette photographie mentale de l'emplacement. Tout cela paraissait être naturel à ses manières, qui étaient tout à fait différentes de la pénétrante curiosité d'un médisant ou d'un officieux.

Bulstrode se leva quand l'homme s'en alla, et marcha lentement vers lui.

— Restez où vous êtes, John ! — dit-il en quittant son compagnon. — Je veux savoir quel est cet homme.

Il s'éloigna, et rejoignit l'étranger à environ cent pas de l'étang.

— Je désire vous dire quelques mots avant que vous quittiez le parc, mon ami, — dit-il tranquillement. — À moins que je ne me trompe, vous êtes un agent de la police secrète, et vous avez des lettres de créance de Scotland Yard.

L'homme secoua la tête avec un calme sourire.

— Je ne suis pas obligé de dire à tout le monde mes affaires, dit-il froidement. — Ce sentier est un passage public, je pense ?

— Écoutez-moi, mon bon ami, — dit Bulstrode. — Cela sert peut-être vos projets de vouloir jouer au fin, mais moi je n'ai pas de raison pour le faire, et j'aime autant venir tout de suite au fait. Si vous êtes venu ici dans le but de découvrir le meurtrier de

James Conyers, vous ne pouvez pas être mieux reçu que par le maître de la maison.

En parlant, il désigna les cheminées gothiques.

— Si ceux qui vous emploient vous ont promis une bonne récompense, M. Mellish triplera volontiers la somme offerte. Vous n'aurez pas à vous plaindre de sa libéralité, si vous réussissez dans l'accomplissement de votre mission. Si vous pensez que vous gagnerez quelque chose en agissant en dessous main et en vous tenant dans l'obscurité, vous vous trompez grandement, car personne n'est plus à même et n'a plus de volonté de vous aider que M. et M Mellish.

L'agent de police, car il avait tacitement avoué sa profession, regarda Talbot avec un air de doute.

— Vous êtes homme de loi, je crois ? — dit-il.

— Je suis M. Talbot Bulstrode, représentant de Penruthy et le mari de la cousine germaine de M Mellish.

L'agent s'inclina.

— Mon nom est Joseph Grimstone, de Scotland Yard et de Ball's Pond, — dit-il ; — et certainement je ne vois aucun obstacle à ce que nous travaillions ensemble. Si M. Mellish est disposé à agir dans mes vues, je suis prêt à le faire avec lui et à accepter la récompense que sa générosité m'offrira. Mais si lui ou un de ses amis a envie de tromper Joseph Grimstone, il vaut mieux pour lui qu'il réfléchisse deux fois avant de l'essayer : voilà tout.

Bulstrode ne fit aucune attention à cette menace, mais regarda à sa montre avant de répondre.

— Il est six heures et quart, — dit-il, — monsieur Mellish dîne à sept heures. Pouvez-vous passer à la maison ce soir à neuf heures ? Vous aurez toute l'assistance qu'il sera en notre pouvoir de vous donner.

— Certainement, monsieur ; à neuf heures, ce soir !

— Nous serons prêts à vous recevoir. Bonsoir.

Grimstone toucha son chapeau et s'en alla tranquillement sous les ombrages des hêtres, tandis que Bulstrode rejoignait ses amis.

Il est peut-être utile d'expliquer l'apparition matinale de l'agent de police à Mellish Park. Le jour de l'enquête, et par conséquent le surlendemain du meurtre, deux lettres anonymes, faites de la même manière et écrites par la même main, avaient été reçues par des constables de Doncastre et par le chef de la police de Scotland Yard.

Ces communications anonymes, écrites par une main qui, en dépit de tout effort pour se déguiser, avait encore les marques distinctives de finesse d'une calligraphie féminine, désignaient, par une suite détournée d'inductions et de raisonnements, Aurora comme l'assassin de Conyers. Je n'ai pas besoin de dire que l'écrivain n'était autre que M Powell. Elle a disparu pour toujours de mon histoire, et je n'ai pas le désir de noircir un caractère qui supporterait mal qu'on le salisse. La veuve de l'enseigne croyait actuellement à la culpabilité de sa belle maîtresse. Il est si facile pour une femme envieuse de croire d'horribles choses sur le compte d'une sœur plus heureuse qu'elle déteste.

36

— Nous sommes sur le bord d'un précipice, — pensa Bulstrode, comme il se préparait pour le dîner dans le confortable boudoir qui lui avait été réservé à Mellish, — nous sommes sur le bord d'un précipice et il n'y a qu'un combat corps à corps qui puisse nous sauver. Il ne faut avoir aucune réticence ; essayer de conserver des soupçons, ou mettre en avant de sottes coïncidences nous serait fatal. Si John s'était défait du pistolet avec lequel le meurtre a été commis, inévitablement il aurait attiré le plus terrible soupçon sur sa femme. Dieu soit loué, je suis arrivé ici aujourd'hui ! nous devons envisager les choses en face, et notre premier devoir est de secourir Aurora. Aussi longtemps qu'elle gardera le silence sur sa participation dans l'affaire de cette soirée et de cette nuit, un anneau manquera à la chaîne et nous serons tous à la mer. John doit lui parler ce soir : ou plutôt il vaut mieux que ce soit moi qui lui parle.

Bulstrode descendit au salon, où il trouva son ami seul et ayant l'air malheureux.

— Ces dames dînent en haut, — dit Mellish, quand Talbot le rejoignit. — On vient de me le dire. Pourquoi me fuit-elle, Talbot ? Pourquoi ma femme m'évite-t-elle ainsi ? Nous nous sommes à peine parlé l'un à l'autre ces jours-ci.

— Voulez-vous que je vous dise pourquoi, mon pauvre John ? — répondit Bulstrode. — Votre femme vous évite parce que vous avez voulu vous séparer d'elle et parce qu'elle pense, la pauvre enfant, qu'elle a perdu votre affection. Elle s'imagine que la découverte de son premier mariage a changé vos sentiments, et que vous ne l'aimez plus.

— Ne plus l'aimer ! — dit John. — Ô mon Dieu ! elle devrait savoir que si je pouvais donner ma vie cinquante fois, je le ferais pour lui éviter une peine. Je voudrais le faire, aide-moi, ô ciel, quand même elle serait la misérable la plus coupable qui ait rampé sur la terre.

— Mais personne ne vous demande de faire de pareilles choses, — dit Bulstrode. — On ne vous demande que de rester tranquille et d'avoir de la patience, d'avoir confiance dans la Providence, et de vous laisser guider par des gens qui sont moins impétueux que vous.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, Talbot ; je ferai tout ce que vous voudrez.

Mellish serra la main de son ami. Avait-il jamais songé lorsqu'il avait vu dans Talbot un fiancé, agréé à Felden, et qu'il l'avait détesté avec la fureur sauvage d'un Indien, qu'il en arriverait à être si humblement reconnaissant envers lui, si piteusement subordonné à sa sagesse supérieure ? il prit la main du jeune politique et promit d'être aussi soumis qu'un enfant.

En conséquence, d'après les ordres de Talbot, il mangea quelques morceaux de poisson et but quelques verres de xérès ; après avoir ainsi simulé une apparence de dîner, il sortit avec Bulstrode pour aller chercher Aurora.

Elle était assise avec sa cousine, dans sa chambre, ayant l'air pâle dans le crépuscule sombre d'une soirée d'août, pâle comme une ombre dans sa blanche robe de mousseline ; Elle venait seulement de se lever, après un sommeil long et fiévreux, et avait voulu dîner pour complaire à son hôte. Lucy avait en vain essayé de consoler sa cousine. Cette enfant passionnée, impétueuse, gâ-

tée par la fortune et l'affection, refusa toute consolation ; elle pleurait d'avoir perdu l'amour de son mari, et disait qu'il n'y avait plus rien à faire pour elle sur cette terre.

Mais au milieu de l'un de ces discours, elle se leva tremblante, les lèvres entr'ouvertes et frémissantes, les yeux dilatés, et s'étonna d'un bruit de pas familier qui, pendant les derniers jours, avait été rare dans le corridor conduisant à sa chambre. Elle essaya de parler, mais la voix lui manqua, et un moment après la porte fut ouverte précipitamment par une main vigoureuse, et son mari entra dans la chambre en étendant ses bras et en l'appelant.

— Aurora !... Aurora !... ma seule chérie... mon amour... ma seule chérie !

Il la pressa sur son cœur, avant qu'elle sût que Talbot était derrière lui.

— Ma seule chérie, — dit John, — ma seule chérie, vous ne pouvez pas assez dire combien j'ai mal agi envers vous. Mais, ô mon amour, ce mal m'a causé un tourment insupportable. Ma pauvre et innocente enfant ! comment ai-je pu... comment ai-je pu... Mais j'étais fou, et ce n'est que quand Talbot...

Aurora releva sa tête de la poitrine de son mari et le regarda avec étonnement, tout à fait incapable de deviner le sens de ces phrases entrecoupées.

Talbot posa sa main sur les épaules de son ami.

— Vous allez effrayer votre femme si vous agissez ainsi, John, — dit-il tranquillement. — Vous ne devez faire aucune attention à cette agitation, chère madame Mellish. Cela n'a pas de raison, croyez-moi, je vous en prie. Asseyez-vous près de Lucy et remet-

tez-vous. Il est huit heures, et jusqu'à neuf heures nous avons quelque sérieuse affaire à arranger.

— Une sérieuse affaire, — répéta vaguement Aurora.

Elle était folle de ce bonheur soudain. Elle ne désirait nullement demander une explication sur le mystère des jours passés. Tout était fini, son fidèle époux l'aimait avec autant de dévouement et aussi tendrement que jamais. Que pouvait-elle désirer de plus ?

Elle s'assit à côté de Lucy, pour obéir à Talbot ; mais elle tenait encore la main de son mari, elle le regardait encore en face, n'ayant aucune conscience que la création renfermât quelque chose qui fût au-dessus de ce vigoureux homme.

Bulstrode alluma la lampe sur le secrétaire d'Aurora, une lampe couverte, qui éclairait la chambre seulement d'un demi-jour, puis, mettant sa chaise auprès d'elle, il dit gravement :

— Ma chère madame Mellish, je serai forcé de vous dire quelque chose qui, je le crains, pourra vous causer un choc terrible. Mais il n'est plus temps de se contenir : à peine est-il temps d'être délicat. Veuillez avoir foi dans l'amour et l'amitié de ceux qui vous entourent, et promettez-nous de supporter bravement cette nouvelle épreuve ? Je crois et j'espère qu'elle sera très-courte.

Aurora regarda son mari avec étonnement, mais non Talbot.

— Une nouvelle épreuve ?… — fit-elle.

— Vous savez que le meurtrier de James Conyers n'est pas encore découvert ? dit Bulstrode.

— Oui… oui… mais pourquoi cela ?

— Ma chère madame Mellish, ma chère Aurora, le monde a une horrible idée. Il y a des gens qui croient que vous êtes coupable de ce crime !

— Moi !

Elle se leva subitement et tourna son visage vers la lumière de la lampe, avec un regard où se lisait un tel ébahissement, un étonnement si grand et si effrayant que Talbot, qui jusqu'alors croyait à sa culpabilité, fut dorénavant et pour toujours fermement convaincu de son innocence.

— Moi ! — répéta-t-elle.

Ensuite elle se tourna vers son mari, l'ébahissement de son regard se changeant en un sombre chagrin, mélangé d'un étonnement plein de reproche, et lui dit à voix basse :

— Vous pensiez cela de moi, John !… vous pensiez cela de moi !…

Mellish courba la tête devant elle.

— Je le pensais, ma chère, — murmura-t-il, — Dieu me pardonne pour mon indigne folie… je le pensais, Aurora. Mais j'avais pitié de vous, j'étais désolé pour vous, mon seul et cher amour ; et quand je le pensais le plus, j'aurais voulu mourir pour vous épargner la honte et la douleur. Mon amour n'a jamais changé, Aurora, mon amour n'a jamais changé.

Elle lui donna sa main et de nouveau regagna son siège. Elle s'assit un moment, silencieuse, comme si elle essayait de rassembler ses idées et de comprendre le sens de cette étrange scène.

— Qui me soupçonne de ce crime ? dit-elle alors. Quelqu'un d'autre m'a-t-il soupçonnée de ce crime ? Quelqu'un d'autre… que mon mari ?

— Je puis à peine vous le dire, ma chère madame Mellish, répondit Talbot ; — quand un événement de cette nature arrive, il est très-difficile de dire qui peut être ou ne pas être accusé. Différentes personnes ont fait différentes suppositions : l'une a écrit aux journaux pour déclarer que, dans son opinion, le crime a été commis par quelqu'un de la maison ; un autre a écrit aussi positivement à un autre journal, assurant que le meurtrier doit être un étranger. Chacun met en avant une masse de preuves supposées en faveur de son propre argument, et chacun cherche plutôt à prouver son habileté qu'à découvrir la vérité. Aucune ombre de scandale ne doit rester sur cette maison ni sur ceux qui l'habitent. Pour cela, il est nécessaire, impérieusement nécessaire, que le vrai meurtrier soit découvert. Un agent de police de Londres est déjà en campagne. Ces hommes sont habiles : quelque circonstance insignifiante, négligée par la plupart de ceux qui sont intéressés à la découverte de la vérité, peut souvent les mettre sur la vraie trace. Cet homme doit venir ce soir ici, à neuf heures, et nous sommes là pour lui donner toute l'assistance possible. Voulez-vous nous aider, Aurora ?

— Vous aider !… comment ?

— En nous disant tout ce que vous savez relativement à la soirée du meurtre. Pourquoi étiez-vous dans le bois ce soir-là ?

— J'y étais pour rencontrer le mort.

— Dans quel but ?

Aurora se tut pendant quelques instants, puis levant son regard avec hardiesse et une demi-défiance, elle dit aussitôt :

— Talbot, avant de me blâmer ou de me mépriser, rappelez-vous comment le nœud qui me liait à cet homme a été rompu. La loi m'aurait délivrée de lui, si j'avais eu assez de courage pour en appeler à elle, et ne dois-je pas souffrir toute ma vie à cause de la faute que j'ai commise en ne demandant pas à être délivrée de cet homme dont l'évidente infidélité m'autorisait à divorcer ? Dieu seul sait ce que j'ai souffert avec lui. J'ai enduré son ton vulgaire, son insolence, son orgueil ; j'ai été souvent sans un sou, tandis que lui dépensait l'argent de mon père dans les maisons de jeu et aux courses ; j'ai été sans pain, tandis que lui buvait du champagne avec des fripons et des misérables. Rappelez-vous cela quand vous me blâmerez le plus. Je me rendis dans le bois pour le voir une dernière fois sur cette terre. Il m'avait promis qu'il émigrerait en Australie contre le payement d'une certaine somme d'argent.

— Et vous vîntes cette nuit pour la lui payer ? — dit vivement Talbot.

— Oui. Il fut insolent, comme il l'était toujours, car il me détestait, parce que j'avais découvert un moyen de l'empêcher de jamais rien réclamer sur ma fortune. Il se haïssait lui-même pour la folie qu'il avait faite en n'arrangeant pas mieux son jeu. Des mots de colère furent échangés entre nous ; mais il me réitéra son intention de partir pour Liverpool de bonne heure, le lendemain, et…

— Vous lui avez donné l'argent ?

— Oui.

— Mais dites-moi… dites-moi, Aurora, — dit Talbot presque trop emporté pour trouver les mots, — combien y avait-il que vous l'aviez quitté quand vous entendîtes le coup de pistolet ?

— Pas plus de dix minutes.

— Mellish, — s'écria Bulstrode, — a-t-on trouvé de l'argent sur le cadavre ?

— Non… oui… je crois, un peu d'argent, — répondit vaguement Mellish.

— Un peu d'argent, — dit Talbot avec mépris. — Aurora, quelle est la somme que vous avez donnée à James Conyers la nuit de sa mort ?

— Deux mille livres.

— En un bon ?

— Non, en billets.

— Et l'on n'a pas entendu parler de cet argent depuis ?

— Que voulez-vous dire ? — demanda John.

— Dieu soit loué ! — s'écria Bulstrode, — nous trouverons le meurtrier.

— Celui qui a tué James Conyers l'a tué pour lui voler l'argent qu'il avait sur lui au moment de mourir.

— Mais personne ne pouvait savoir qu'il avait cet argent — dit Aurora.

— Personne ! le sentier à travers le bois est un passage public. Votre conversation avec Conyers a pu être entendue Vous parliez

d'argent, je suppose ?

— Oui.

— Dieu merci !... Dieu merci !... Demandez pardon à votre femme de la cruelle injure que vous lui avez faite, John, et puis venez avec moi en bas. Il est neuf heures passées et je crois que Grimstone nous attend. Mais... Encore un mot, Aurora. Le pistolet avec lequel cet homme a été tué avait été pris dans la maison, dans le cabinet de John. Le savez-vous ?

— Non ; comment pourrais-je le savoir ? — demanda M Mellish naïvement.

— L'évidence est contre la possibilité du meurtre commis par un étranger. N'y a-t-il pas un de vos domestiques que vous pouvez soupçonner d'un pareil crime. John ?

— Non, — répondit vivement Mellish, — pas un.

— La personne qui a commis le meurtre doit être celle qui a pris votre pistolet. Vous êtes prêt à déclarer, John, que ce pistolet était en votre possession le matin du meurtre ?

— Certainement.

— Vous avez remis les armes de John en place ce matin-là, Aurora, — dit Bulstrode ; — vous rappelez-vous d'avoir vu ce pistolet ?

— Non, — répondit M Mellish, — je ne l'aurai pas remarqué parmi les autres.

— Vous n'avez trouvé aucun domestique dans la chambre ce matin-là ?

— Non, — répondit Aurora immédiatement. — M Powell vint dans cette pièce pendant que j'y étais. Elle me suivait toujours et je crois qu'elle m'a entendue parler avec…

— Avec qui ?

— Avec le serviteur et le messager de James Conyers, Stephen Hargraves… l'idiot, comme on l'appelle.

— Vous lui parliez ! Alors ce Stephen était dans la chambre ce matin-là ?

— Oui ; il m'apportait un message de l'homme assassiné et il a attendu ma réponse.

— Était-il seul dans la chambre ?

— Oui, je l'y trouvai quand je revins, comptant y trouver John. Je n'aime pas cet homme, injustement, peut-être, car c'est une pauvre créature, à moitié imbécile, qui ne sait ce que c'est que le bien et le mal, et j'étais en colère de le voir. Il a dû entrer par la fenêtre.

En ce moment un domestique entra dans la chambre. Il venait dire que Grimstone attendait en bas depuis quelques minutes et qu'il désirait voir Bulstrode.

Talbot et John descendirent ensemble. Ils trouvèrent Grimstone assis à une table dans la confortable chambre naguère occupée par M Powell ; la lampe était tirée jusque sur ses sourcils, et il avait un petit livre de notes ouvert devant lui. Il était profondément occupé à écrire des notes au crayon (quand ces gens-là commencent-ils donc un crayon, et comment se fait-il qu'ils

semblent toujours arriver au bout ?) lorsque les deux amis entrèrent.

Mellish s'appuya contre la cheminée et mit sa main devant sa figure. En réalité, il aurait autant aimé se trouver dans sa chambre. Il ne savait rien des raisons qu'avait Talbot pour avoir provoqué cette entrevue avec l'agent de police. Il n'avait aucune idée, aucun vague soupçon ne sortait lentement de l'obscurité pour lui prouver l'identité du meurtrier. Il savait qu'Aurora était innocente, qu'elle avait réfuté avec indignation ses indignes soupçons et qu'il avait vu la vérité radieuse comme la lumière de l'inspiration, briller sur sa belle figure.

Bulstrode sonna et fit venir une bouteille de sherry pour l'agent ; ensuite, d'une manière pleine de sens et très-calme, il raconta ce qu'il avait pu découvrir au sujet du meurtre. Grimstone écoutait très-tranquillement, et suivait Bulstrode en laissant une trace de crayon sur le papier, comme le petit Poucet semait des croûtes de pain dans le sentier du bois pour se guider pour rentrer à la maison. L'agent regardait en l'air de temps en temps, buvait un verre de sherry, et faisait claquer ses lèvres avec la tranquille approbation d'un connaisseur. Quand Talbot eut fini ce qu'il avait à dire, Grimstone jeta son livre de notes dans une poche très-étroite, et prenant son chapeau sous sa chaise, il se prépara à partir.

— Si les renseignements que vous venez de me donner concernant l'argent sont exacts, monsieur, — dit-il, — je pense trouver mon chemin à travers cette affaire c'est-à-dire, si nous pouvons avoir les numéros des billets. Je ne puis rien faire sans les numéros.

Le calme de Talbot s'évanouit. C'était un coup de mort. Était-il probable qu'Aurora, cette fille impétueuse et inhabile aux affaires, eût pris les numéros des billets que, dans sa colère, elle avait jetés comme une dernière proie à l'homme qu'elle haïssait ?

— Je vais aller m'en informer auprès de M Mellish, — dit-il, — mais je crains bien de ne pas avoir les renseignements que vous désirez.

Il sortit : mais cinq minutes après, il revint triomphant.

— M Mellish a reçu ces billets de son père, et M. Floyd a pris note des numéros avant de donner l'argent à sa fille.

— Si vous êtes assez bon pour écrire quelques mots à M. Floyd, et lui demander cette liste par le retour de la poste, je saurai comment agir, — répliqua l'agent. — Je n'ai pas été plus paresseux que vous, cette après-midi, messieurs. Je suis revenu après vous avoir quitté, monsieur Bulstrode, et j'ai examiné de nouveau le banc. J'ai trouvé quelque chose qui m'a indemnisé de ma peine.

Il tira de sa poche un petit objet qu'il tint entre son pouce et son index.

Talbot et John regardèrent fixement cet objet, mais ne purent rien découvrir. Il semblait que c'était un simple rond de métal rouillé.

— Ce n'est ni plus ni moins qu'un bouton de cuivre, — dit l'agent avec un sourire d'une grande supériorité : — le nom du fabricant est Crosby, de Birmingham. Il y a des taches qui semblent être du sang, et à moins que je ne me trompe, il se trouve être fait joliment bien pour entrer dans le canon de votre pistolet, mon-

sieur Mellish. Maintenant, ce que nous avons à faire, c'est de trouver une personne portant ou ayant en sa possession un habit avec des boutons de Crosby, de Birmingham, et un bouton manquant ; et si nous trouvons le même individu changeant un des billets, dont M. Floyd a pris les numéros, je ne crois pas que nous soyons bien loin de mettre la main sur l'homme qu'il nous faut.

Après ce discours, Grimstone partit pour Doncastre pour y ordonner l'immédiate impression et la mise en circulation de cent affiches offrant une récompense de deux cents livres sterling pour tel renseignement qui amènerait la prise du meurtrier de Conyers. Cette récompense serait donnée par M. Mellish, et indépendante de celle promise par le gouvernement.

37

Matthew Harrison et le Capitaine Prodder prirent tous les deux un convenable repas à l'enseigne du Lapin bossu ; mais tandis que le marchand de chiens paraissait avoir une grande occupation dans le voisinage, occupation d'une nature mystérieuse, qui le tenait sur pied toute la journée et le renvoyait chez lui au coucher du soleil, fatigué et affamé, le marin, n'ayant rien autre chose à faire et de grands soucis, trouva que le temps lui pesait. Cependant, étant d'un caractère naturellement jovial et sociable, il s'installa comme chez lui dans ce singulier logis. Le Capitaine avait obtenu d'Harrison plusieurs informations concernant le secret du chagrin qui était venu fondre sur sa nièce. Le marchand de chiens avait connu Conyers dès son enfance, et son père, le beau cocher et le compagnon des nobles et des gentlemen de

cette époque princière, où c'était un devoir pour la jeunesse aristocratique d'imiter les manières de M. Samuel Weller, l'aîné. Harrison avait connu l'entraîneur pendant sa courte et orageuse vie maritale et avait accompagné le premier mari d'Aurora dans un voyage à l'étranger, payé par les billets d'Archibald Floyd. Le sang de l'honnête Capitaine bouillonna quand il entendit la honteuse histoire de trahison et d'extorsion opérée sur l'ignorante pensionnaire. Oh ! comme il était prêt à venger les outrages faits à l'enfant de sa sœur ! Sa rage contre l'assassin redoubla, quand il se rappela comment Conyers avait échappé à sa vengeance.

Hargraves prit bien soin de se tenir éloigné du Lapin bossu, n'ayant aucun désir de rencontrer Prodder une seconde fois ; cependant il resta dans la ville de Doncastre, où il logeait au bout d'une misérable allée, cachée dans une des rues de derrière : une sorte de bouge comme il y en a dans toutes les grandes villes, et seulement trouvable pour les habitants de la localité.

L'idiot était né, avait été élevé, et avait passé sa vie dans un rayon si étroit, que le déracinement d'un des chênes de Mellish Park aurait été un travail moins pénible et moins lent que de rompre les nœuds de l'habitude qui retenaient le grossier serviteur dans le voisinage de la maison dont il avait si longtemps fait partie. Mais maintenant que son occupation à Mellish Park était finie pour toujours et que son maître, l'entraîneur, était mort, il était seul dans le monde et il avait besoin de chercher une nouvelle position.

Mais il semblait y mettre peu d'empressement. Ce n'était pas un individu très-prévenant, il faut se le rappeler, et il n'était pas fait pour rendre beaucoup de services. Quoique ayant dépassé la quarantaine, il était généralement regardé comme un jeune

homme qui s'entendait aux chevaux, et cette qualification est ordinairement suffisante pour procurer à n'importe qui une occupation dans les environs de Doncastre. L'idiot semblait cependant se tenir à l'écart des gens qui le connaissaient et qui auraient pu le recommander : et lorsqu'on lui demandait pourquoi il ne cherchait pas une position, il faisait des réponses évasives et disait quelquefois qu'il avait fait quelques épargnes à Mellish Park et qu'il n'aurait pas besoin de vivre aux dépens de la paroisse s'il restait une semaine ou deux sans ouvrage.

Mellish était si bien connu comme un maître généreux, Que personne ne fut surpris de la chose. Hargraves avait sans doute fait de jolies petites prises dans cette maison libérale. L'idiot allait donc sans qu'on lui fît de questions, rôdant par la ville d'une manière misérable, passant la moitié du jour et de la nuit dans la salle d'une auberge, buvant d'une manière triste et sauvage, qui lui était particulière, et ne se liant avec personne.

Un soir, il fit une apparition à la station du chemin de fer, et essaya de déchiffrer les tableaux des heures collés contre les murs : mais sans aide il ne put en venir à bout, et fut à la fin obligé de s'adresser à un employé à figure avenante qui était occupé sur la plate-forme.

— Je désirerais prendre le train pour Liverpool, — dit-il, et je ne puis rien trouver ici à cet égard.

L'employé connaissait Hargraves et le regarda avec un ébahissement mêlé d'étonnement.

— Ma parole, Steeve, — dit-il en riant, — qu'est-ce qui vous prend d'aller à Liverpool ? J'ai cru que vous n'aviez jamais été plus loin qu'York dans votre vie.

— Cela se peut que je n'y sois pas allé, répondit Hargraves en faisant la mine, mais ce n'est pas une raison pour que je n'y aille pas. J'ai entendu parler d'une place à Liverpool qui, je crois, me conviendra.

— Pas davantage que celle que vous aviez à Mellish.

— Peut-être, non, — répondit Hargraves, — mais Mellish Park n'est plus une place pour moi à présent et ne l'est plus depuis longtemps.

L'employé rit.

L'histoire du châtiment d'Aurora était assez connue parmi la population de Doncastre, et je suis fâché de le dire, il y avait très-peu de personnes qui n'admirassent un peu plus la maîtresse de Mellish Park en raison de ce petit incident dans son histoire.

Hargraves reçut les indications désirées sur les trains entre Doncastre et Liverpool, et quitta ensuite la station.

Un petit homme à l'air misérable qui avait aussi demandé quelques indications au même employé qui avait parlé à Hargraves et qui avait, par conséquent, entendu le court dialogue ci-dessus relaté, suivit Stephen depuis la station jusqu'à la ville. En vérité, si l'idiot n'avait pas été d'une lenteur de perception extraordinaire, il se serait aperçu que ce jour il arrivait que le même petit homme à l'air misérable se trouvait à tous les endroits où lui, Hargraves, se rendait. Mais l'ancien domestique de Mellish Park ne prit aucun souci de cette coïncidence. Son intelligence étroite, jamais assez vaste pour embrasser plusieurs sujets à la fois, était complètement absorbée par d'autres préoccupations, et

il se traînait par là avec une expression de physionomie qui ne rehaussait nullement ses attraits personnels.

Il ne faut pas croire que Grimstone laissât croître l'herbe sous ses pieds après son entrevue avec Mellish et Bulstrode. Il en avait assez entendu pour s'arranger, et il se mit à l'œuvre pour gagner la récompense offerte.

Il n'y eut pas une boutique de tailleur, dans Doncastre ou dans ses environs, dans laquelle il n'entrât. Il n'y eut pas un vêtement confectionné que Grimstone n'examinât, pas un tiroir de petits morceaux qu'il ne fouillât dans sa recherche de boutons de Crosby, de Birmingham. Mais pendant longtemps ses recherches furent vaines. Avant que le jour qui avait suivi celui de l'arrivée de Talbot à Mellish Park fût passé, l'agent avait visité tous les tailleurs et tous les marchands de drap du voisinage ; mais aucune trace de Crosby, de Birmingban, n'avait pu se trouver. Les boutons d'habits en cuivre ne sont pas particulièrement portés par les gens à la mode du temps présent, et Grimstone trouva presque toutes les manières de fermer les habits, excepté l'espèce de boutons dont il portait un spécimen déformé et taché de sang dans la poche de son pantalon.

Il retournait à l'auberge dans laquelle il avait établi sa demeure et où on le prenait pour un voyageur de commerce en amidons de Glenfied et en dragées, fatigué et exténué par une journée de travail inutile, quand il fut attiré par quelques vêtements tout faits, gracieusement étalés à la porte d'un prêteur sur gages, qui exposait des cuillères à thé en argent, des tableaux à l'huile, des bottes et des souliers, des montres, des restants de soie et de satin dans sa devanture artistement disposée.

Grimstone s'arrêta court devant la porte du prêteur d'argent.

— Je ne serai pas battu, — murmura-t-il entre ses dents ; — si cet homme a quelques habits, je les verrai.

Il entra dans la boutique d'un air désœuvré, demanda au propriétaire de l'établissement s'il n'avait pas quelque chose à bon marché en fait d'habits de fantaisie.

Naturellement le propriétaire avait tout ce qu'il fallait, et d'une espèce de bureau ou de trou rempli de toute espèce de marchandises, au fond de la boutique, il apporta une demi-douzaine de paquets, dont le contenu fut montré à Grimstone.

L'agent de police examina beaucoup d'habits, mais sans résultat satisfaisant.

— Vous n'avez rien, à ce que je vois, avec des boutons en cuivre ? — demanda-t-il à la fin.

Le propriétaire secoua la tête en réfléchissant.

Les boutons de cuivre ne se portent pas beaucoup aujourd'hui, — dit-il ; — mais, maintenant que j'y pense, j'ai ce que vous désirez. Je les ai eus, par un hasard extraordinaire, d'un voyageur d'une maison de Birmingham, qui était ici aux courses de septembre, il y a trois ans, et qui perdit un gros pari sur Underhand, et me laissa une quantité de choses pour avoir ce qu'il désirait.

Grimstone dressa les oreilles au mot de Birmingham. Le prêteur sur gages retourna de nouveau aux mystérieuses cavités du fond de la boutique, et, après une longue recherche, finit par trouver ce dont il avait besoin. Il apporta un nouveau paquet sur le comptoir, donna à la flamme du gaz un peu plus de hauteur, et

montra un monceau d'habillements communs, appartenant évidemment à cette sorte de marchandises qu'on appelle confection.

— Voici les marchandises, — dit-il, — et ce sont des objets de très-bon goût et très-gais. J'en avais une douzaine et je n'en ai plus que cinq.

Grimstone souleva un habit d'une couleur éclatante, et l'examina à la lumière du gaz.

Le but de cette journée de travail était enfin atteint. Le dos du bouton de cuivre portait les mots : Crosby, Birmingham.

— Il ne vous en reste plus que cinq sur douze, — dit l'agent, — alors vous avez vendu les sept autres.

— Oui.

— Pouvez-vous me dire à qui ?

Le prêteur se gratta la tête en réfléchissant.

— Je crois les avoir vendus à des ouvriers, — dit-il. Ils reçoivent leur paye tous les quinze jours, et il y en a qui viennent tous les samedis soirs acheter une chose ou une autre, ou bien pour dégager quelque chose. Je sais que j'en ai vendu quatre ou cinq ainsi.

— Mais vous rappelez-vous d'en avoir vendu un à quelqu'un d'autre ? demanda Grimstone. Je ne vous interroge pas par curiosité, et je ne pense pas rester sans vous acheter quelque chose de beau, si vous me donnez ces informations. Pensez-y et prenez votre temps. Vous ne pouvez les avoir vendus tous les sept à des ouvriers.

— Non, — répondit le prêteur sur gages après une pause. — Je m'en souviens, j'en ai vendu un, avec des festons de fantaisie, sur un fond pourpre, à Joseph, le boulanger de la rue voisine, et j'ai vendu l'autre, qui avait une raie jaune sur un fond brun, au jardinier en chef de Mellish Park.

La figure de Grimstone se colora et devint brûlante. Le travail de sa journée n'avait pas été perdu. Il apportait les boutons de Crosby, de Birmingham, très-près de l'endroit où il voulait les porter.

— Vous pouvez me donner le nom du jardinier, n'est-ce pas ? — dit-il au prêteur.

— Oui ; son nom est Dawson. Il est de Doncastre ; lui et moi étions enfants ensemble. Je ne me rappelais pas lui avoir vendu l'habit, car il y a de cela à peu près un an et demi ; seulement, il s'arrêta et causa avec moi et ma femme le soir qu'il l'acheta.

Grimstone ne resta pas plus longtemps dans la boutique. Son intérêt sur les habits avait évidemment disparu. Il acheta deux mouchoirs de soie de seconde main, par politesse, et souhaita ensuite le bonsoir au prêteur sur gages.

Il était près de neuf heures ; mais l'agent s'arrêta à son auberge assez de temps pour manger une livre trois quarts de beefsteak et boire un pot d'ale. Après ce court rafraîchissement, il partit à pied pour Mellish Park. C'était le principe de sa vie d'éviter de se laisser observer, et il préféra la fatigue d'une longue et solitaire promenade aux risques fortuits de louer un véhicule pour le mener à destination.

Talbot et John, pleins d'espoir, avaient attendu toute la journée son arrivée et le reçurent de leur mieux quand il apparut entre dix et onze heures. Ce soir-là, il apparut dans la propre chambre de John ; car les deux amis étaient restés à fumer et à causer après qu'Aurora et Lucy se furent retirées. M Mellish avait besoin de repos et pouvait dormir tranquillement, car l'ombre funeste qui s'était dressée entre elle et son mari avait disparu pour toujours, et elle ne pouvait craindre un péril, un chagrin, alors qu'elle se savait sûre de son amour. John regarda vivement quand Grimstone suivit le domestique dans la chambre ; mais un regard significatif de Bulstrode arrêta son impétuosité et il ne parla pas jusqu'à ce que la porte fût fermée.

— Eh bien, Grimstone, — dit-il, — quoi de nouveau ?

— Rien, monsieur, j'ai eu une dure journée de travail, — répondit l'agent gravement, — et peut-être aucun de vous, messieurs, n'étant de la profession, n'aura une haute idée de ce que j'ai fait : mais en fin de compte, je crois que j'ai trouvé, monsieur ! je crois que j'ai trouvé !…

— Dieu merci ! — murmura Talbot respectueusement.

Il avait jeté son cigare, et était assis près de la cheminée, le bras appuyé sur l'angle de la tablette de marbre.

— Vous avez un jardinier du nom de Dawson à votre Service, monsieur Mellish ? — dit l'agent.

— Oui, — répondit John, — mais que Dieu nous en préserve ! vous ne croyez pas que ce soit lui ? Dawson est le meilleur garçon qui ait jamais existé.

— Je ne dis pas que je crois que ce soit quelqu'un jusqu'à présent, monsieur, — répondit Grimstone, — mais quand un homme a eu deux mille livres sur lui en billets, qu'il est trouvé mort dans un bois, que les billets manquent, que le bois est désert, quoiqu'on puisse le traverser, c'est un joli cas à soupçons. Je désirerais voir ce Dawson, si cela est possible.

— Ce soir ? — demanda John.

— Oui, le plus tôt sera le mieux. Moins il y a de délai dans ces sortes d'affaires, et mieux cela vaut pour toutes les parties, excepté pour celle qui a rendu l'enquête nécessaire, — ajouta l'agent.

— Je vais faire chercher Dawson, — répondit Mellish ; — mais je m'attends à ce qu'il ait déjà été se mettre au lit.

— Dans ce cas-là il n'aura qu'à se relever, monsieur, — dit Grimstone poliment ; — j'ai résolu de le voir ce soir, si cela vous est égal.

Il ne faut pas croire que Mellish fût disposé à s'opposer à un arrangement qui pût hâter, même d'un moment, la découverte de ce qu'il désirait si ardemment. Il alla droit à la salle des domestiques chercher le jardinier, et laissa Bulstrode et l'agent ensemble.

— Il n'est rien arrivé, je pense, monsieur, — dit Grimstone s'adressant à Bulstrode, — qui puisse nous servir à quelque chose ?

— Si, — répondit Talbot. — Nous avons reçu les numéros des billets que M Mellish a donnés à l'homme assassiné. J'ai télégraphié à la maison de campagne de M. Floyd, et il est arrivé lui-même ici il y a une heure, apportant la liste des billets.

Cinq minutes après, Mellish rentra, amenant le jardinier. Cet homme avait été à Doncastre pour voir des amis, et il n'était revenu que depuis une demi-heure ; son maître l'avait surpris ravageant un formidable morceau de viande froide et un grand bocal de choux conservés dans la salle des domestiques.

— Ne vous effrayez pas, Dawson, — dit John avec une amicale indiscrétion. — Personne ne vous soupçonne plus que moi : mais monsieur désire vous voir, et vous savez sans doute qu'il n'y a pas de raison pour qu'il ne vous voie pas s'il le désire, quoique…

Mellish s'arrêta soudain, averti par un froncement de sourcils de Bulstrode, et le jardinier, qui ne comprenait rien à ce que voulait dire son maître, tira respectueusement ses cheveux en glissant sur la natte indienne.

— Je désire seulement vous adresser une question ou deux pour décider un pari entre ces deux messieurs et moi, Dawson, — dit l'agent avec une familiarité rassurante, — vous avez acheté un habit de seconde main à Gorgram, sur la place du Marché, n'est-ce pas, il y a un an et demi ?

— Oui, monsieur. J'ai acheté un habit, — répondit le jardinier, — mais il n'était pas de seconde main, il était tout battant neuf.

— Avec des dessins jaunes sur un fond brun ?

L'homme fit un signe de tête avec sa bouche grande ouverte, tant il était surpris de voir cet habitant de Londres si familier avec les détails de sa toilette.

— Je ne sais pas comment vous connaissez cette jaquette, — dit-il avec une grimace ; elle est usée depuis six mois, car je l'avais prise pour le jardin, et les travaux du jardin gâtent n'im-

porte quel habit ; mais celui auquel je l'ai donnée a néanmoins été assez content de l'avoir, quoiqu'elle fût horriblement râpée.

— Celui auquel vous l'avez donnée, — répéta Grimstone, ne s'arrêtant pas pour corriger sa phrase dans sa précipitation. — Vous l'avez donc donnée ?

— Oui, je l'ai donnée à l'idiot, et le pauvre garçon en était enchanté ; c'est tout !

— L'idiot ! — s'écria Grimstone, qui est-ce l'idiot ?

— C'est l'homme dont nous avons parlé hier soir, — répondit Bulstrode ; l'homme que M Mellish a trouvé dans ce cabinet le matin même du jour où le meurtre a été commis… l'homme appelé Stephen Hargraves.

— Ah ! ah ! nous y voilà ! j'y pensais, — murmura l'agent. C'est assez, Dawson, — ajouta-t-il, s'adressant au jardinier, qui s'était glissé près de la porte dans une situation d'esprit non exempte d'inquiétude. Attendez, cependant ; j'ai encore une question à vous faire. Est-ce qu'un des boutons manquait à l'habit, quand vous l'avez donné ?

— Non pas, — répondit hardiment le jardinier, — ma femme est trop soigneuse pour cela. Elle est extrêmement rangée : tout est raccommodé et a des morceaux, et si l'un des boutons s'en était allé, bien sûr qu'elle l'aurait recousu avant qu'il fût perdu.

— Merci, Dawson, — reprit l'agent avec l'amicale condescendance d'un supérieur. — Bonsoir.

Le jardinier s'éclipsa, très-satisfait d'être délivré de la terrible présence de ses supérieurs et de retourner à sa viande froide et à

ses pickles dans la salle aux domestiques.

— Je crois que je tiens le nœud de l'affaire, monsieur, — dit Grimstone quand la porte se fut refermée sur le jardinier. — Mais moins on parle, mieux cela vaut. Je vais prendre la liste des numéros des bank-notes, s'il vous plaît, monsieur, et je crois que je reviendrai vous voir pour les deux cents livres, monsieur Mellish, avant qu'un de nous soit plus vieux de bien des semaines.

Grimstone, ayant la liste faite par le prudent Archibald Floyd placée sûrement dans la poche de son paletot, retourna donc à Doncastre par une calme nuit d'été, et fort préoccupé de l'affaire qu'il avait entreprise.

— Il y a une semaine, cela prenait très-mauvaise tournure pour la dame, — pensa-t-il en passant à travers l'herbe pleine de rosée de Mellish Park, — et je m'imagine que la direction qu'ils ont prise aurait mis Scotland Yard sur une fausse trace et l'y aurait laissé jusqu'à ce que la bonne soit apparue. Mais cela devient clair, cela s'éclaircit magnifiquement, et je crois qu'il en sortira un des plus jolis cas que j'aie jamais eu en main.

38

Il est à peine nécessaire de dire qu'avec le bouton de Crosby dans sa poche et avec les renseignements obtenus de Dawson le jardinier, soigneusement recueillis dans son esprit, Grimstone regardait d'un œil particulièrement intéressé Steeve Hargraves l'idiot.

L'agent n'était pas venu à Doncastre tout seul. Il avait amené avec lui un humble allié, dans la personne du petit homme à l'air

misérable qui avait rencontré l'idiot à la station du chemin de fer, et qui avait reçu l'ordre de faire une garde secrète autour d'Hargraves. C'était par conséquent une chose très-facile que de reconnaître l'idiot dans la ville de Doncastre, où il avait été généralement connu dès son enfance.

Grimstone avait été chez un médecin et lui avait soumis le bouton pour qu'il l'examinât. Les taches qu'il y avait dessus étaient bien ce que l'agent avait supposé : du sang, et le chirurgien découvrit un tout petit morceau de cartilage adhérent à l'anneau ébréché du bouton ; mais le même chirurgien déclara que ce projectile n'avait pas pu servir au meurtrier de Conyers. Il n'avait pas traversé le corps ; il avait seulement fait une blessure superficielle.

Grimstone devait donc suivre la trace de l'une des banknotes ; et, dans ce dessein, lui et son allié se mirent à suivre l'idiot pour découvrir tous les endroits qu'il avait habitude de fréquenter. Les repaires préférés d'Hargraves étaient au nombre d'une demi-douzaine d'auberges très-obscures ; Grimstone alla en personne dans chacune d'elles.

Mais il ne put rien découvrir. Toutes ses recherches aboutirent seulement à savoir qu'on n'avait pas vu Hargraves changer ou essayer de changer quelque billet que ce soit. Il avait payé tout ce qu'il avait consommé et avait dépensé davantage qu'il n'en avait l'habitude ; en outre, il avait bu beaucoup plus qu'il ne l'avait jamais fait auparavant. Mais il avait payé en argent, sauf dans une occasion où il avait changé un souverain. L'agent alla à la Banque ; mais on n'y avait vu personne répondant au signalement d'Hargraves. Il chercha à découvrir quelque ami ou compagnon de l'idiot ; mais là encore il se trouva en défaut ; le familier

à moitié imbécile des écuries de Mellish ne s'était jamais fait d'amis, car il était entièrement dépourvu de qualités sociales.

La manière dont Grimstone s'efforçait de se rendre maître de toutes les informations qu'il désirait avoir, était quelque chose de vraiment merveilleux ; et, dans l'après-midi, le lendemain de son entrevue avec le jardinier Dawson, il avait fait en sorte de mettre de côté tous les faits établis ci-dessus, et avait réussi à capter la confiance de la vieille propriétaire de l'humble demeure dans laquelle Hargraves avait élu domicile.

Il est à peine nécessaire pour cette histoire de dire comment l'agent se mit à l'œuvre, car tandis qu'Hargraves s'épaississait la cervelle avec de la bière dans une salle basse des environs, et que l'allié de Grimstone faisait bonne garde et se tenait prêt à donner l'éveil sur tous les mouvements de l'individu soupçonné, Grimstone interrogeait si habilement l'hôtesse de l'idiot qu'en moins d'un quart d'heure il avait pris possession de cette faible intelligence, et qu'il put faire ce qu'il voulut de la vieille et de son misérable logis.

Son plaisir particulier était de faire un examen détaillé de la chambre occupée par l'idiot, et des autres pièces, des buffets et des cachettes dans lesquels Hargraves avait accès. Mais il ne trouva rien qui le récompensât de sa peine. La vieille femme avait l'habitude de recevoir des locataires de passage se reposant une nuit ou deux à Doncastre avant d'aller plus avant dans leurs courses vagabondes, et l'habitation, composée de six chambres, était meublée d'une façon si mesquine que l'on pouvait prévoir dès l'entrée qu'il n'y aurait à payer que de quatre à six pence pour une nuit. Il y avait peu de cachettes, point de tapis sous lesquels on aurait pu cacher de gros rouleaux de bank-notes, point de

cadres de tableaux derrière lesquels le même genre de propriété aurait pu être celée, point de corniches massives ou de cartonnières aux franges épaisses couvrant les rideaux et offrant des cachettes poudreuses dans lesquelles les titres d'une demi-douzaine de fortunes pouvaient rester et pourrir. Il y avait deux ou trois recoins dans lesquels Grimstone pénétra avec une chandelle : mais il ne découvrit rien de plus important que de la faïence, des allumettes, du bois à brûler, des pommes de terre, des cordes sur lesquelles pendait par-ci par-là un oignon qui poussait tristement dans ces sombres solitudes à l'ombre de bouteilles de gingerbeer vides, d'écailles d'huîtres, de vieux souliers et de vieilles bottes, de souricières en désordre, de filets noirs, de champignons humides s'élevant comme des spectres dans l'humidité et l'obscurité.

Grimstone sortit sale et mal à son aise d'une de ces sombres cachettes, après une recherche infructueuse qui l'avait occupé et fatigué pendant deux heures.

— D'autres feront l'affaire et me couperont l'herbe sous le pied si je perds ainsi mon temps, — pensa l'agent. — L'homme a l'argent sur lui, c'est aussi clair que le jour ; et quand bien même j'aurais le loisir de fouiller Doncastre jusqu'à ce que mes cheveux grisonnent, je ne trouverais pas ce que je désire.

Grimstone ferma la porte du dernier buffet qu'il avait examiné avec une violente impatience, et se tourna ensuite vers la fenêtre. Il n'y avait aucune trace de sa vedette dans la petite allée devant la maison, et il eut le temps de pousser plus loin les choses.

Il avait tout examiné dans la chambre de l'idiot, et avait particulièrement fait attention à la garde-robe d'Hargraves, qui

consistait en une pile de vêtements, dont chacun portait dans sa coupe et sa mode le cachet d'une individualité différente, et par là attestait lui-même qu'il avait appartenu à un autre maître. Il y avait un newmarket de Mellish et une culotte de chasse, que le grand Poole avait seul pu faire, usée aux genoux, mais autrement pas trop mauvaise pour être portée. Il y avait une jaquette en toile et un vieil habit de livrée ayant appartenu à un des domestiques du Park ; des revers de bottes dépareillés, de toutes les formes connues, depuis le blanc sans tache, à la délicate couleur crème de Champagne des dandys, jusqu'à la teinte vinaigre favorite des hardis hobereaux de campagne ; un chapeau de groom avec un galon terni et un fond ébréché ; des souliers à clous qui avaient dû appartenir à Dawson, des culottes de velours à côtes qui n'avaient pu servir qu'à un gardien de maison de fous, mort il y a longtemps ; il y avait un habit qui portait l'horrible empreinte d'une terrible action commise depuis peu. C'était l'habit de chasse en velours porté par Conyers, l'entraîneur, qui, percé par la balle meurtrière et inondé par un torrent de sang, avait été pris par Hargraves dans la confusion de la catastrophe. Toutes ces choses, avec divers débris, tels que des éperons et des manches de fouets, des morceaux de harnais cassés, des bouts de cordes et autres saletés que la misère seule aime à accumuler, étaient empaquetées dans une lourde malle couverte d'une peau galeuse, et protégée par une douzaine de mètres de cordes nouées, lacées et ficelées ensemble d'une manière que l'idiot avait considérée comme suffisante pour défier le plus habile voleur de la chrétienté.

Grimstone n'avait pas eu beaucoup de peine à briser cette fermeture de nœuds, et avait fouillé la malle de fond en comble ; il avait même examiné de près la serrure, il avait tâté chaque tête

de clou en cuivre pour s'assurer si l'un d'eux avait été touché ou enlevé. Il croyait possible que deux mille livres de la banque d'Angleterre eussent été clouées sous la peau galeuse. Il poussa un profond soupir quand il eut achevé son inspection, remit les habits un à un dans la malle, renoua la corde usée, et avec un soupir plus profond encore, il tourna le dos à la chambre de l'idiot.

— Ce n'est pas bon, — pensa-t-il, — le gilet à raies jaunes n'est pas parmi les habits, et l'argent n'est caché nulle part. Serait-il assez prudent pour avoir détruit ce gilet ? Cela m'étonnerait. Il en avait un en laine rouge ce matin, peut-être a-t-il celui à raies jaunes dessous.

Grimstone brossa la poussière et les toiles d'araignées de ses habits, lava ses mains dans un graisseux bol plein d'eau bouillante que la vieille femme lui apporta, et s'assit ensuite devant le feu, nettoyant pensivement ses dents, et fit un froncement de sourcils qui cacha momentanément ses petits yeux gris.

— Je n'aime pas à être battu, — pensa-t-il, — je n'aime pas à être battu.

Il doutait qu'un magistrat consentît à lui accorder un ordre d'arrestation contre l'idiot sur la seule preuve qu'il avait en sa possession le bouton taché de sang de Crosby, de Birmingham, et sans cette autorisation il ne pouvait chercher les billets sur la personne qu'il soupçonnait. Il avait interrogé tous les domestiques de Mellish Park, mais il n'avait rien pu découvrir qui pût jeter de la lumière sur les actions d'Hargraves pendant la nuit du meurtre. Personne ne se rappelait l'avoir vu, personne n'avait été dans la partie sud des bois cette nuit-là. Un des garçons avait

passé devant la loge du nord en allant de la grande route aux écuries, au moment où Aurora entendait le coup de feu dans le bois, et il avait vu une chandelle brûlant à la fenêtre la plus basse, mais naturellement ceci n'indiquait ni une chose ni une autre.

— Si nous pouvions trouver l'argent sur lui, — pensa Grimstone, — ce serait une jolie preuve du vol, et si le gilet d'où vient le bouton était en sa possession, ce ne serait pas une mauvaise preuve pour l'accuser du meurtre, et si l'on arrivait à réunir ces deux choses… Mais il nous faut donner un vigilant coup d'œil sur mon ami, pendant que nous faisons nos recherches, et je veux être pendu s'il ne nous donne pas le change, s'il ne part pour Liverpool, et s'il n'est pas hors du pays avant que nous sachions de quel côté nous retourner.

Le vrai de l'affaire était que Grimstone n'agissait peut-être pas aussi consciencieusement dans cette affaire qu'il aurait pu le faire, si l'amour de la justice seul et nulle idée de récompense, eût été la règle principale de sa conduite. Il aurait pu avoir toute l'aide qu'il aurait voulu de la constablerie de Doncastre, s'il avait voulu se fier à ses membres ; mais comme un individu très-rusé qui possède un cheval de trois ans, qu'il considère comme un fort coureur, est capable de tenir secrètes pour ses amis et le monde du sport, les capacités de son cheval, tandis qu'il place sur le dos de l'animal une énorme somme d'argent, de même Grimstone voulait garder ses renseignements pour lui seul jusqu'à ce qu'ils lui eussent rapporté leur fruit d'or sous la forme d'une petite récompense du gouvernement et d'une grande de Mellish.

L'agent avait raison de dire que les limiers de Doncastre, trompés par un double de cette même lettre qui avait d'abord éveillé l'attention de Scotland Yard, étaient dans le mauvais che-

min comme il l'avait été, et il fut très-content de les laisser dans l'erreur où ils étaient.

— Non, — dit-il, — c'est un jeu dangereux ; mais je le jouerai simplement, et jusqu'à la fin, sans personne que Chivers pour m'aider ; un billet de dix livres le contentera si nous gagnons la récompense.

Ayant fait ce calcul, Grimstone s'en alla, après avoir récompensé l'hôtesse par un don que la vieille femme considéra comme princier.

Il l'avait complètement trompée sur l'objet de ses recherches, en lui disant qu'il était clerc de notaire, envoyé par son patron pour chercher un codicille qui avait été caché quelque part dans la maison par un vieillard qui y avait vécu dans l'année 1783, et il s'était efforcé, dans le cours de la conversation, de tirer de la vieille femme, qui était loquace, tout ce qu'elle avait à dire sur l'idiot.

Ce n'était pas beaucoup, certainement. À sa connaissance, Hargraves n'avait pas changé un billet. Il avait payé sa nourriture, mais il n'avait pas dépensé un shilling par jour. Quant à des billets, il n'était pas le moins du monde probable qu'il en eût ; il se plaignait toujours de sa pauvreté, et disait que ses petites économies ne dureraient pas longtemps.

— Cet Hargraves est trop profond pour tous ceux qui l'appellent idiot, — pensa Grimstone en quittant la maison meublée, et en se dirigeant lentement vers l'auberge où il avait laissé l'idiot sous l'œil vigilant de Chivers. — J'ai souvent entendu dire que ces demi-idiots ont plus d'esprit dans leur petit doigt qu'un homme ordinaire dans toute sa personne. Un autre homme n'aurait ja-

mais pu résister à la tentation de changer un de ces billets ; ou il s'en serait allé portant ce gilet, ou il l'aurait caché le jour du meurtre, ou il aurait changé une chose ou une autre qui lui aurait fait mettre le grappin dessus ; mais le nôtre n'a rien fait de tout cela. Il cache ses billets et il cache le gilet, puis il rit au nez de ceux qui le cherchent, et boit sa bière aussi à son aise que n'importe qui.

Ayant ainsi réfléchi, l'agent se dirigea vers l'auberge où il avait laissé Hargraves. Il commanda un verre de grog au comptoir, et marcha dans la salle, espérant voir l'idiot apparaître soudain devant son verre, quoique gardé par l'œil en apparence indifférent de Chivers. Mais il n'en fut pas ainsi. La salle était vide, et par de prudentes investigations il découvrit que l'idiot et son surveillant étaient partis depuis plus d'une heure.

Il avait été défendu à Chivers de laisser sa proie s'éloigner hors de sa vue, sous quelque prétexte que ce fût, excepté si l'idiot était revenu à la maison tandis que Grimstone était occupé à fouiller son domicile, dans lequel Tom n'avait que quelques pas à faire pour donner l'éveil à son chef. Partout où Hargraves allait, Chivers le suivait ; mais il devait, avant tout, agir de façon à n'élever dans l'esprit de l'idiot aucun soupçon qui pût lui donner à penser qu'il était suivi.

Comme on vient de le voir, le pauvre Chivers n'avait pas une tâche facile, et il s'était efforcé de l'accomplir avec beaucoup d'habileté. Si Hargraves était assis à boire pendant une demi-journée, Chivers devait aussi boire ou faire semblant de boire pendant le même temps. Si l'idiot montrait quelque disposition à être communicatif, et donnait à son compagnon occasion de se lier avec lui, l'aide de l'agent était obligé d'employer sa plus

grande adresse et sa plus grande discrétion pour profiter de cette bonne chance. C'est une étonnante prévision de la Providence qui fait que la trahison, qui serait horrible et haïssable dans un autre homme, est considérée comme parfaitement légitime dans l'homme qui est employé à poursuivre un meurtrier ou un voleur. Les vils moyens que le criminel emploie contre son inoffensive victime sont à leur tour employés contre lui, et le misérable qui rit de la pauvre dupe qu'il a entraînée à sa ruine par ses mensonges, est attrapé à son tour par quelque tromperie, ou par quelque pitoyable moyen usé de l'espion salarié qui a été gagné pour l'amener à sa perte. Pour celui qui s'est mis en dehors de la société, le sens de l'honneur est nul et vide. Son existence est un perpétuel danger pour les femmes innocentes et les hommes honorables, et l'agent qui l'arrête à la fin rend à la société un tel service qu'il doit contre-balancer la lâcheté des moyens dont il s'est servi. Le temps de Jonathan Wild et de ses compagnons est loin, et ceux qui arrêtent les voleurs ne commencent plus leur carrière comme voleurs. Les agents de police sont aussi honnêtes qu'ils sont intrépides et rusés, et ce n'est pas leur faute si l'immonde nature de tout crime leur donne de temps en temps d'immonde besogne à faire.

Mais Hargraves n'avait pas fourni l'occasion pour laquelle Chivers était resté et avait attendu ; il s'était assis mélancolique, silencieux, stupide, inabordable, et comme les ordres de Tom étaient de ne pas s'imposer à son compagnon, il avait été obligé d'abandonner toute pensée de gagner les bonnes grâces de l'idiot. C'est ce qui rendait difficile la tâche de le surveiller. Ce n'est pas une chose aisée que de suivre un homme sans faire semblant de le suivre.

C'était jour de marché, et la ville était remplie des gens bruyants de la campagne. Grimstone se souvint tout à coup de cela, et ce souvenir n'apporta aucune paix à son esprit.

— Jamais Chivers ne m'a trompé, — pensa-t-il, — et sûrement il ne le fera pas maintenant. Et j'ose dire qu'en ce qui regarde l'affaire, ils sont en sûreté dans quelque autre taverne. Je vais m'en aller et les chercher.

Grimstone, comme je l'ai dit, connaissait tous les endroits fréquentés par Hargraves. Cela ne lui prit donc pas longtemps pour visiter trois ou quatre cabarets où Stephen pouvait se trouver, et découvrir qu'il n'y était pas.

— Il flâne quelque part dans la ville, — pensa-t-il, — avec mon homme sur ses talons. Je veux aller du côté du marché et voir si je ne puis les découvrir par là.

De la rue dans laquelle il marchait, Grimstone tourna dans une allée étroite conduisant à une grande place sur laquelle se tenait le marché.

L'agent, marchait d'une manière indifférente, les mains dans ses poches et un cigare à la bouche. Il avait une parfaite confiance dans Chivers, et la foule qui encombrait la place et son voisinage n'affaiblit en aucune manière son sentiment de sécurité.

— Chivers le suivra là malgré tous les obstacles, — pensa-t-il ; — il aura l'œil sur cet homme comme s'il avait à le surveiller entre Charing Cross et Whitehall quand la Reine se rend à l'ouverture du Parlement. Ce n'est pas un homme à être roulé par la foule sur une place de marché de campagne.

Calme dans ce sentiment de sécurité, Grimstone s'amusa à regarder autour de lui avec un air d'étonnement hautain les manières et les habitudes des indigènes, qui se pressaient sur la place du marché, et faisaient leurs affaires dans cette paisible ville. Il s'arrêta sur la dernière petite marche usée conduisant à la porte des comédiens du théâtre, et lut des fragments de vieilles affiches qui pourrissaient sur le linteau et le dormant de la porte. C'étaient de brillantes annonces de représentations dramatiques qui avaient eu lieu il y avait longtemps ; et au-dessus de ces reliques du passé et des taches de boue et de pluie apparaissait en grosses lettres noires le récit d'un drame plus terrible que tous ceux qu'on avait jamais joués sur ce théâtre de province. L'afficheur avait placé l'avis de la récompense offerte par Mellish, pour la découverte du meurtrier, dans tous les endroits avantageux et n'avait pas oublié cette position qui commandait un des débouchés de la place.

— C'est étonnant, — dit Grimstone, — que cette bienheureuse affiche n'ait pas ouvert les yeux à ces nigauds de Doncastre. Je suis sûr qu'ils pensent que c'est un voile épais pour les dépister ; leurs nez habiles sont entêtés dans leur détermination. Si je puis atteindre mon homme avant qu'ils ouvrent les yeux, j'aurai fait un coup de filet comme il y a longtemps que je n'en ai eu.

Grimstone s'éloigna du théâtre et traversa le marché en se livrant à ces agréables réflexions. À l'intérieur du bâtiment la clameur des acheteurs et des vendeurs était à son apogée : de bruyants campagnards causaient dans leur patois du Nord sur la valeur et le mérite de leur volaille, de leur beurre, de leurs œufs ; les marchands de viande de boucherie se mettaient en quatre pour essayer de satisfaire simultanément une douzaine de rusées

femmes de charge marchandant, tandis que du dehors arrivait un bruit confus d'autres marchands et d'autres acheteurs, criant et se bousculant contre les compartiments des marchands de légumes et les brouettes limoneuses des marchands de poissons aux jaquettes bleues. Au milieu de ce bruit et de cette confusion, Grimstone marcha subitement vers son confiant allié, pâle, frappé de terreur et seul !

L'esprit de l'agent ne fut pas lent à saisir la vraie face de la situation.

— Vous l'avez perdu ! — murmura-t-il en colère, saisissant l'infortuné Chivers par le collet de son habit et le clouant aussi solidement que s'il avait la sérieuse idée de faire de lui un meuble permanent sur les dalles de la place. — Vous l'avez perdu, Chivers, — continua-t-il éperdu. — Vous avez perdu une partie que je vous avais dit avoir plus de prix pour moi que toutes les autres pour lesquelles je vous ai employé. Vous m'avez enlevé la meilleure chance que j'aie eue depuis que je suis à Scotland Yard et à vous aussi ; car j'aurais agi libéralement avec vous, ajouta l'agent, oubliant apparemment sa rêverie du matin, dans laquelle il avait pensé offrir à son aide dix livres pour le payer de toutes ses peines. J'aurais agi très-libéralement avec vous, Tom. Mais quelle est la nécessité de rester à beugler ici ? Venez avec moi ; vous me direz en marchant comment cela vous est arrivé.

Tenant encore fortement le collet de son subalterne, Grimstone sortit de la place du marché, ne regardant ni à droite ni à gauche, quoique quantité d'yeux campagnards s'ouvrissent tout grands lorsqu'il passait, attirés sans doute par la rapidité de son pas et la détermination évidente de ses manières. Ces rustiques paysans pensaient probablement que cet homme, dans son long

habit noir, et avec son regard sévère, avait arrêté ce petit homme misérable au moment où il lui volait son mouchoir et qu'il l'entraînait pour le livrer aux mains de la justice.

Grimstone relâcha son étreinte quand lui et son compagnon eurent quitté le marché.

— Maintenant, — dit-il, hors d'haleine, mais sans diminuer son pas ; — maintenant je suppose que vous pouvez me dire comment vous êtes arrivé à faire un tel… — ici un adjectif inadmissible, — bête que vous êtes ! Jamais vous ne devineriez où je vais. Je vais à la station. Jamais vous ne devineriez pourquoi j'y vais. Vous le devineriez si vous n'étiez un imbécile. Maintenant racontez-moi comment cela est arrivé, le pouvez-vous ?

— Il n'y a pas beaucoup à dire, — murmura péniblement l'humble personnage dont les fonctions respiratoires étaient tristement éprouvées par le pas de son supérieur. — Il n'y a pas grand'chose. J'ai essayé de faire connaissance avec lui, en faisant semblant d'être tranquille et sans artifice ; mais cela n'a pas réussi. Il était aussi grognon qu'un terrier, aussi je ne le contraignis pas ; mais je gardais un œil sur lui, et je me présentai à lui comme si j'étais venu à Doncastre pour une affaire de course, et comme si j'étais chargé de voir un cheval qui avait été élevé à quelques milles par une personne de Londres : lorsqu'il quitta la place, je le suivis sans me faire remarquer. Mais depuis ce moment je pensais qu'il voulait fuir, car il ne faisait pas trois pas sans regarder en arrière, et il me fit courir à faire fléchir mes jambes sous moi, elles en tremblent encore dans ce moment ; ensuite il me mena sur la place du marché, près d'une paire de vaches, et là je le perdis. J'ai été en dehors et en dedans du marché, et par-ci et par-là, jusqu'à me laisser choir, mais cela ne m'a

servi à rien, et vous n'avez pas à me blâmer, car personne n'aurait pu faire davantage.

Chivers essuyait la sueur qui couvrait sa figure et qui témoignait de ses exercices. De sales petits filets descendaient de son front et coulaient sur ses pauvres joues fanées. Il essuyait ces marques de fatigue avec un mouchoir de coton rouge en poussant un soupir suppliant.

— S'il y a quelqu'un à blâmer, ce n'est pas moi, — fit-il doucement. — Depuis le commencement j'ai dit que vous deviez avoir de l'aide. Un homme qui est sur son propre terrain, et qui le connaît, est trop fort pour un seul individu étranger, quelque dur qu'il puisse travailler.

L'agent se tourna furieux contre son subordonné

— Qui est-ce qui vous blâme, — dit-il avec impatience ; — et pourquoi crier avant d'être battu ?

Pendant ce temps ils avaient atteint la station du chemin de fer.

— Depuis combien de temps l'avez-vous perdu ? — demanda Grimstone au malheureux agent.

— Trois quarts d'heure, ou peut-être une heure, — ajouta Tom d'un air douteux.

— Je suis sûr que c'est depuis une heure, — murmura Grimstone.

Il se dirigea tout droit vers un des principaux employés et demanda quels trains étaient partis dans la dernière heure.

— Deux, deux trains de marché : un du côté de l'est, chemin de Selby ; l'autre pour Penistone et les stations intermédiaires.

L'agent regarda la table des départs, faisant courir l'ongle de son pouce le long des noms des stations.

— Ce train atteindra Penistone à temps pour rejoindre celui de Liverpool, n'est-ce pas ? — demanda-t-il.

— Juste à temps.

— Quand est-il parti ?

— Le train de Penistone ?

— Oui.

— Il y a environ une demi-heure ; à deux heures trente.

La cloche avait frappé trois heures quand Grimstone se dirigeait vers la station.

— Il y a une demi-heure, — murmura l'agent. — Il a eu amplement le temps de prendre le train après avoir perdu Chivers.

Il demanda aux gardes et aux porteurs si personne n'avait vu un homme semblable au signalement de l'idiot : visage pâle, bossu, en culotte de velours à côtes et en jaquette de futaine : il pénétra même dans le cabinet de l'employé aux billets pour lui faire la même question.

Personne n'avait vu Hargraves. Deux ou trois le reconnurent à la description de l'agent, et demandèrent si c'était un des garçons d'écurie de Mellish Park que ce monsieur cherchait. Grimstone évita une réponse directe à cette question. Le secret était, comme nous le savons, le principe d'après lequel il menait ses affaires.

— Il peut être arrivé à leur fausser compagnie à tous, — dit-il confidentiellement à son fidèle, mais abattu allié. — Il peut être parti sans qu'un d'eux l'ait vu. Il a pris l'argent sur lui, j'en suis certain, et son jeu est d'aller à Liverpool. Ses recherches d'hier à propos des trains le prouvent. Je pourrais télégraphier et le faire arrêter à Liverpool, supposant qu'il nous a tous joués et qu'il est là, si je voulais laisser entrer les autres dans mon jeu, mais je ne veux pas. Je gagnerai ou je perdrai, mais je jouerai seul. Il peut essayer un autre détour et partir pour Hull par les bateaux des canaux que les gens du marché prennent, et ensuite filer vers Hambourg ou quelque chose comme cela ; mais cela n'est pas probable, ces gens-là suivent toujours le même chemin. Il semble que si un homme a tué un autre homme, ou falsifié son nom, ou détourné de l'argent, ses idées sont fixées sur un sillon, et ne peuvent jamais s'élever plus haut que Liverpool et le paquebot américain.

Chivers écouta respectueusement les communications de son patron. Il était très-content de voir que la sérénité de son esprit revenait graduellement.

— Maintenant, je vais vous dire, Tom, — dit Grimstone. — Si ce garçon nous a faussé compagnie, il est parti et nous ne pourrons pas chercher à le rattraper avant dix heures et demie ce soir, quand il y aura un train qui nous prendra pour Liverpool. S'il ne nous a pas faussé compagnie, il n'y a qu'un seul chemin par lequel il puisse quitter Doncastre, et c'est par la station : ainsi vous resterez ici patient et tranquille jusqu'à ce que vous me voyiez ou entendiez parler de moi. S'il est à Doncastre, je me ferai pendre si je ne le trouve pas.

Après cette puissante affirmation, Grimstone partit, laissant son éclaireur faire le guet pour la venue probable de l'idiot.

39

Mellish et Bulstrode se promenaient de long en large sur la pelouse devant les fenêtres du salon pendant la même après-midi que l'agent et son subordonné avaient perdu de vue Hargraves. C'était un temps lourd que cette période de veille et d'attente, d'incertitude et d'appréhension, et le pauvre John s'agitait amèrement sous le fardeau qu'il avait à supporter.

Maintenant que le bon sens de son ami était venu à son secours, et que quelques simples paroles prononcées ouvertement avaient dissipé le terrible nuage du mystère, maintenant qu'il était tout à fait assuré de l'innocence de sa femme, il n'avait plus de patience pour les campagnards stupides qui se tenaient à distance de la femme qu'il aimait. Il aurait voulu sortir et se battre pour sa femme outragée, et renvoyer toutes les injures à la face des gens qui avaient attaqué son Aurora idolâtrée. Comment osaient-ils, ces lâches calomniateurs, garder une mauvaise pensée contre la plus pure, la plus parfaite des femmes ? Naturellement Mellish oubliait complètement que lui, le défenseur légitime de toute cette perfection, avait souffert que son esprit fût obscurci par l'ombre de cet odieux soupçon.

Il haïssait ses anciens amis de jeunesse pour leur éloignement ; les domestiques de sa maison, pour l'expression à moitié soupçonneuse, à moitié solennelle de leur physionomie qu'il savait tenir à l'horrible soupçon qui semblait grandir à

chaque heure. Il se mit dans une grande fureur contre son sommelier à cheveux gris qui l'avait porté sur son dos dans son enfance, parce que le fidèle domestique avait essayé de supprimer certains journaux contenant de sombres allusions au mystère de Mellish.

— Qui vous a dit que je ne désirais pas lire le Manchester Guardian, Jarvis ? — dit-il furieux. — Qui vous a donné le droit de me dicter ce que j'ai à lire ou ce que je ne dois pas lire ? J'ai besoin du Guardian d'aujourd'hui ! d'aujourd'hui et d'hier, et de demain, et de tous les autres journaux qui entrent dans la maison. Je ne veux pas qu'ils soient inspectés par vous, ni par qui que ce soit, pour voir s'ils sont convenables ou non, avant qu'ils me soient apportés. Croyez-vous que je m'effraye par ce que ces barbouilleurs à un penny la ligne peuvent écrire ? — hurla le jeune squire frappant sur la table devant laquelle il était assis. — Laissez-les écrire ce qu'ils voudront sur mon compte. Mais qu'ils écrivent un mot qui puisse être tourné en insinuation sur la plus pure et la plus fidèle femme de la chrétienté, et par le Seigneur qui est au-dessus de moi, je donnerai une volée telle à ces barbouilleurs, imprimeurs, éditeurs, et à chaque homme de leur espèce, qu'ils s'en rappelleront jusqu'au dernier jour de leur vie.

Mellish disait tout cela malgré la présence de Bulstrode. Le jeune député de Penruthy ne passa d'aucune manière un temps agréable pendant ces quelques jours d'anxiété et d'incertitude. Un gardien placé pour veiller sur le cœur d'un jeune tigre des jungles, et pour empêcher le noble animal de commettre aucune imprudence, aurait à peine pu trouver son œuvre plus dure que celle que Bulstrode faisait, patiemment et sans se plaindre, par pure amitié.

Mellish errait, sous la garde de ce surveillant amical, avec ses cheveux châtains fiévreusement désordonnés, comme un champ d'épis mûrs qui a été battu par un ouragan d'été, ses joues pendantes et pâlies, et des poils jaunes comme le chaume au menton. Je suis sûr qu'il avait fait le vœu de ne se raser, ni de se faire raser, jusqu'à ce que le meurtrier de Conyers eût été trouvé. Il se tournait avec désespoir vers Talbot, mais avec un empressement plus sauvage encore vers l'agent, le chasseur professionnel qui l'avait, d'une manière tacite, mis sur la voie du véritable meurtrier.

Pendant tout le cours de ce jour d'août si agité, encore chaud et cependant couvert de nuages pluvieux, le maître de Mellish Park allait çà et là, tantôt s'asseyant dans son cabinet, tantôt errant sur la pelouse ; puis parcourant le salon de long en large, déplaçant, dérangeant, retournant les jolis meubles ; montant et descendant l'escalier, s'étendant sur le perron, et parcourant le corridor en dehors des chambres dans lesquelles Lucy et Aurora étaient assises ensemble, ayant l'air de s'occuper, mais seulement attendant, attendant, attendant toujours la fin qu'il désirait.

Le pauvre John se souciait à peine de rencontrer sa chère et bien-aimée femme ; car ses grands yeux sérieux lui demandaient toujours la même chose ouvertement, et réclamaient toujours une réponse qu'il ne pouvait donner.

C'était un temps triste et fatigant. Je me demande en écrivant ceci, et en songeant à une tranquille habitation du comté de Somerset dans laquelle une terrible action a eu lieu, dont le secret n'a jamais été révélé, et qui peut-être ne le sera jamais qu'au jour du jugement, ce qu'a dû souffrir chaque membre de cette famille ? Quelles lentes agonies, quelles tortures toujours écra-

santes, pendant que le cruel mystère était la seule sensation, le seul sujet de conversation de mille heureux cercles de famille, de mille salles de tavernes, et de quantité d'agréables clubs ! un thème commun et toujours intéressant, pour lequel les voyageurs des wagons de première classe rompaient ces cérémonieuses montagnes de glace qui entourent tout Anglais qui voyage, et le rend amical et confiant ; un thème sur lequel même des ennemis tacites peuvent causer plaisamment sans crainte de se briser sur les récits cachés à l'insinuation personnelle. Que Dieu aide cette habitation et toute semblable demeure pendant ce lugubre temps d'attente qu'il lui plaît de prolonger, jusqu'au jour où il lui plaira de révéler la vérité ! Que Dieu aide les patientes créatures qui plient sous le fardeau d'un injuste soupçon, et le supportent jusqu'à la fin.

Mellish s'agita sans cesse tout ce jour d'août tant que l'agent n'apparut pas. Pourquoi ne venait-il pas ? Il avait promis d'apporter ou d'envoyer des nouvelles de ses démarches. Talbot assurait en vain son ami que Grimstone poursuivait son œuvre, que la découverte qu'il avait à faire ne se faisait pas en un jour, et que Mellish n'avait qu'une seule chose à faire, c'était de se tenir aussi tranquille que possible et d'attendre patiemment l'événement qu'il désirait si vivement.

— Je ne vous dirais pas cela, John, disait Bulstrode de temps en temps, — si je ne croyais… comme je sais que Grimstone le croit… que nous sommes sur la bonne voie, et près de nous emparer du misérable qui a commis le crime. Vous n'avez rien à faire qu'à être patient et à attendre les résultats des efforts de Grimstone.

— Oui, — s'écriait John, — et pendant ce temps tous ces gens disent des choses cruelles sur ma chérie et s'éloignent d'elle. Non, je ne peux pas supporter cela. Je fuirai cette maudite habitation, je la vendrai, je la brûlerai, je… je ferai tout pour m'en aller et pour éloigner celle qui m'est chère des misérables qui l'ont insultée.

— C'est ce que vous ne ferez pas, John, — s'écria Talbot, — jusqu'à ce que le meurtrier de Conyers soit découvert. Alors allez-vous-en aussitôt qu'il vous plaira, car la vue de cette maison ne peut que vous être désagréable au moins pour un certain temps. Mais jusqu'à ce que la vérité soit connue, vous devez y rester. S'il y a quelque soupçon contre Aurora, sa présence ici démentira mieux ce soupçon. C'est son voyage précipité à Londres qui a d'abord fait parler sur son compte, — ajouta Bulstrode qui naturellement ignorait complètement qu'une lettre anonyme de M Powell avait d'abord éveillé les soupçons de la constablerie de Doncastre.

Ainsi, pendant ce long jour d'été, Talbot raisonnait et réconfortait son ami, sans jamais se fatiguer de sa tâche, sans jamais perdre un moment de vue les intérêts d'Aurora et ceux de son mari.

Peut-être était-ce une punition qu'il s'était imposée pour l'injure qu'il avait faite à la fille du banquier, autrefois, dans la chambre de Felden. S'il en était ainsi, il faisait pénitence de gaieté de cœur.

— Le ciel sait combien je serais charmé de lui rendre service, — pensait-il ; — sa vie n'a été qu'un chagrin, malgré la fortune de son père. Je remercie le ciel que ma pauvre petite Lucy n'ait ja-

mais été l'héroïne d'une tragédie comme celle-ci. Je remercie le ciel que ma pauvre petite existence coule égale et placide dans un canal tranquille.

Il ne pouvait penser sans frissonner que l'histoire colportée à travers le West Riding aurait pu être l'histoire de sa femme. Il ne pouvait que se réjouir en pensant que le nom de la femme qu'il avait choisie n'était jamais sorti du seuil de sa propre maison pour être le sujet de l'entretien des étrangers.

Il y a des choses complètement insupportables pour certaines gens, mais qui, aux yeux d'autres, ne sont nullement terribles. Mellish, calme dans sa croyance en l'innocence de sa femme, aurait voulu l'emmener avec lui, après avoir fait raser du sol la maison de ses ancêtres, en défiant tout le comté d'York de trouver un seul défaut et une seule tache à sa belle renommée. Mais Talbot serait devenu fou de douleur à la pensée que des langues vulgaires avaient flétri ce nom qu'il aimait, et il aurait voulu, après le triomphe de l'innocence de sa femme, pouvoir oublier ou racheter par la torture cette agonie insupportable. Il y a des gens qui ne peuvent oublier, et Bulstrode était de ces gens-là. Il n'avait jamais oublié sa douleur de Noël à Felden et le combat qu'il s'était livré à Bulstrode Castle. Aussi n'espérait-il jamais l'oublier. Le bonheur pur et sans mélange du présent, quel qu'il fût, ne pouvait effacer l'angoisse du passé. Il restait seul ; tant de mois, de semaines, de jours et d'heures d'indicible douleur, séparés du reste de sa vie, resteraient toujours comme une pierre commémorative sur la plaine unie du passé.

Floyd était assis avec sa fille et Lucy dans la chambre de M Mellish, la plus agréable chambre pour plusieurs raisons, principalement parce qu'elle était éloignée du bruit de l'intérieur et

de la chance d'une invasion fâcheuse. Tous les chagrins de la maison s'étaient fait jour loin de la présence du vieillard, et aucune parole n'était tombée devant lui qui pût lui faire deviner que son unique enfant était soupçonnée du plus affreux crime qu'une femme ou un homme puisse commettre. Mais Floyd n'était pas facile à tromper là où le bonheur de sa fille était en question : il avait surveillé cette belle figure, dont les expressions variées étaient un des plus grands charmes, assez longtemps et assez sérieusement pour être devenu familier aux charmes de ses regards. Aucune ombre sur l'éclat de la beauté de sa fille ne pouvait échapper aux yeux du vieillard, pas plus qu'elle n'aurait pu s'étendre sur son livre de banque. Aurora s'asseyait à côté de son père dans sa jolie chambre, elle lui parlait et elle l'amusait, tandis que John allait çà et là et se rendait fatigant à son ami Bulstrode. M Mellish répétait à son père qu'il n'y avait aucune cause de tourment : ils étaient anxieux, seulement anxieux, que l'homme coupable fût trouvé et remis à la justice ; rien de plus.

Le banquier acceptait assez tranquillement cette explication de la pâleur de sa fille ; mais il n'était pas moins inquiet : inquiet, il savait peine pourquoi ; mais l'ombre d'un sombre nuage s'appesantissait sur lui et rien ne pouvait la chasser.

Ce long jour d'août se dévora ainsi lui-même, et le soleil bas, brillant dans un nuage lugubre derrière les arbres de Mellish Park jusqu'à ce qu'il rendît cet étang, à côté duquel l'homme assassiné était tombé, semblable à une mare de sang, annonça qu'un autre jour de veille et d'inquiétude était près de commencer.

Mellish, trop inquiet pour rester assis au dessert, avait été sur la pelouse : il était accompagné de son infatigable gardien, Bul-

strode ; il s'occupait à parcourir de haut en bas l'herbe tendre et les corbeilles de fleurs de Dawson, regardant toujours vers le sentier qui menait à la maison, et murmurant des anathèmes contre l'agent retardataire.

— Encore un jour qui est près de finir, le ciel en soit loué, Talbot ! — dit-il avec un sourire impatient ; — je me demande si demain nous conduira plus près de ce que nous désirons ? Qu'arrivera-t-il si cela dure longtemps ? Qu'arrivera-t-il jusqu'à ce qu'Aurora et moi soyons devenus fous par cette misérable anxiété et cette attente ? Oui, je sais que vous pensez que je suis un fou et un lâche, Talbot ; mais je ne peux pas supporter cela tranquillement, je ne le peux pas. Je sais qu'il y a des gens qui peuvent garder leur peine pour eux et souffrir sans se plaindre ; je ne le peux pas, moi. Il faut que je pleure quand je souffre, ou je me briserais la cervelle contre le premier mur que je rencontrerais pour faire une fin. Pensez que tout le monde peut soupçonner ma chérie !... pensez qu'ils peuvent croire qu'elle est...

— Pensez que vous l'avez cru vous-même, John ! — dit gravement Bulstrode.

— Ah ! c'est ma peine la plus cruelle, — s'écria John. — Si moi... qui la connais, et qui l'aime, et qui crois en elle, comme jamais un homme n'a cru en une femme ; si j'ai pu être effrayé et rendu fou par cet horrible enchaînement de cruelles circonstances, dont chacune, que le ciel me vienne en aide, était dirigée contre elle : si j'ai pu être étourdi par ce coup au point que mon cerveau ait vacillé et que je sois devenu presque fou en doutant de mon très-cher amour, que peuvent penser les étrangers qui ne la connaissent ni ne l'aiment, mais qui sont seulement trop prêts à croire tout ce qui est infâme ! Talbot, je ne veux pas supporter

cela plus longtemps. Je vais à Doncastre trouver ce Grimstone. Il doit avoir fait quelque chose aujourd'hui. J'y vais.

Mellish aurait marché tout droit vers les écuries ; mais Talbot le saisit par le bras.

— Vous pouvez le croiser en route, John, — dit-il. — Il est venu hier dans la nuit, il peut venir aussi tard ce soir. On ne peut pas savoir s'il vient par le grand chemin ou à travers champs. Vous pouvez ne pas le rencontrer.

Mellish hésitait.

— Il se pourrait qu'il ne vînt pas ce soir, — dit-il, — et je vous le répète, je ne puis supporter cette attente !

— Laissez-moi alors aller jusqu'à Doncastre, — dit Talbot, — et vous, restez ici pour recevoir Grimstone s'il arrive.

Mellish fut considérablement adouci par cette proposition.

— Vous voulez bien aller à la ville, Talbot ? — dit-il. — Sur ma parole, c'est beau de votre part de me l'avoir proposé. Je n'aurais pas aimé manquer cet homme sous aucun prétexte ; mais en même temps je ne me sens pas disposé à attendre s'il ne vient pas. Je suis sûr que je suis un grand embarras pour vous, Bulstrode ?

— Pas du tout, — dit Talbot avec un sourire.

Peut-être souriait-il involontairement en voyant combien peu Mellish avait conscience des embarras qu'il leur avait donnés pendant cette pénible journée.

— J'y vais avec grand plaisir, John, — dit-il, — mais faites seller un cheval pour moi.

— Certainement ; prenez Red Rover, mon cheval de chasse. Allons aux écuries et ce sera fait tout de suite.

La vérité est que Talbot aimait beaucoup mieux courir lui-même après Grimstone, plutôt que ce fût Mellish qui fît cette commission ; car il aurait été aussi facile au jeune châtelain de traduire un numéro du Sporting Magazine en grec que de garder un secret pendant une demi-heure, quoique sérieusement décidé, ou consciencieusement déterminé à le faire.

Bulstrode avait fait tous ses efforts pendant toute la journée pour tenir autant que possible son ami hors de portée de toute créature vivante, pleinement convaincu que les manières de Mellish le trahiraient certainement au regard le moins observateur qui pourrait par hasard le voir.

Red Rover fut sellé, et, après vingt injonctions de John, Talbot partit par un beau coucher de soleil d'été. Le plus court chemin des écuries à la grand'route le faisait passer par le cottage du nord. Il avait été fermé depuis le jour des funérailles de l'entraîneur, et les meubles qu'il contenait abandonnés aux souris et aux rats ; car les domestiques de Mellish étaient trop superstitieux et trop impressionnés par l'histoire du meurtre pour remettre ces meubles qu'ils avaient choisis pour Conyers dans les mansardes où ils avaient été pris. La porte avait été fermée et la clef remise à Dawson, le jardinier, qui était encore une fois libre de se servir du cottage pour serrer les plantes et les paillassons, les vieux châssis à concombres et les instruments de jardinage hors de service.

Cet endroit paraissait assez triste, quoique le soleil brillât en une pompeuse illumination sur une des fenêtres grillées qui faisait face à l'occident enflammé, et quoique les dernières feuilles des roses fussent encore couchées sur les hautes herbes devant la porte par laquelle Conyers avait passé pour aller à sa dernière demeure. Un des garçons d'écurie avait accompagné Bulstrode pour lui ouvrir les grilles rouillées qui pendaient pesamment sur leurs gonds et n'étaient jamais fermées.

Talbot chevaucha d'un bon trot jusqu'à Doncastre, ne quittant pas les rênes jusqu'à ce qu'il eût atteint la petite auberge dans laquelle l'agent de police avait pris ses quartiers. Grimstone avait été se rafraîchir à la hâte, après une fatigante et inutile promenade dans la ville, et il sortit la bouche pleine pour parler à Bulstrode. Mais il prit grand soin de ne pas dire que, depuis trois heures, son compagnon et lui n'avaient pas vu ni entendu parler d'Hargraves, et qu'en ce moment il n'était pas plus près de découvrir le meurtrier qu'il ne l'avait été à onze heures la nuit précédente, quand il avait découvert le premier propriétaire du gilet de fantaisie, ayant des boutons de Crosby, de Birmingham, dans la personne de Dawson, le jardinier.

— Je n'ai pas perdu une minute, monsieur, — dit-il en réponse aux questions de Talbot ; mon genre de travail est un travail tranquille, et ne paraît rien jusqu'à ce qu'il soit fait. J'avais raison de penser que l'homme que nous cherchons est à Doncastre ; ainsi, je reste à Doncastre jusqu'à ce que je mette la main dessus, à moins que je prenne des informations qui me poussent plus loin. Dites à M. Mellish que je fais mon devoir en conscience, monsieur, et que je ne boirai, ne mangerai, ne dormirai que juste ce

qu'il faut pour soutenir la nature humaine, jusqu'à ce que j'aie fait ce que j'ai mis dans mon esprit de faire.

— Mais alors vous n'avez rien découvert de nouveau, — dit Talbot, — vous n'avez rien de neuf à me dire ?

— Ce que j'ai découvert n'est ni là ni ici pour le moment, monsieur, — répondit vaguement l'agent. — Prenez courage et dites à M. Mellish d'avoir confiance en moi.

Bulstrode fut obligé de se contenter de cette douteuse consolation. Ce n'était pas beaucoup, certainement, mais il se détermina à faire pour le mieux auprès de Mellish.

Il sortit de Doncastre, passa devant le Grand Cerf et les maisons aux blanches murailles des plus opulents citoyens de ce bourg prospère, et de là sur la douce montée du chemin. La défaillante lueur d'un pâle clair de lune qui se montrait de bonne heure éclairait le haut des arbres à droite et à gauche ; il laissa le faubourg derrière lui et fit le chemin comme s'il y avait eu un fantôme sous les sabots de son cheval. Il n'avait pas beaucoup d'espoir après son entretien avec Grimstone, il savait que les gens affamés de la constablerie de Doncastre avaient les yeux fixés sur tous les habitants de la maison Mellish, et que les langues scandaleuses d'un public avide s'étaient enflées jusqu'à produire un murmure assez violent contre la femme que John aimait. Chaque heure, chaque minute était d'une importance capitale. Une centaine de périls les menaçait de tous côtés. Que ne devaient-ils pas craindre de ces officieux, tenaces, désireux de se distinguer et fiers d'avoir les premiers propagé le scandale contre la charmante fille de l'un des hommes les plus riches en fonds publics ? Hayward, le coroner, et Lofthouse, le recteur, connaissaient tous

deux le secret de la vie d'Aurora ; il y avait donc peu à s'étonner si, en examinant la mort de l'entraîneur à la lumière de cette connaissance, ils la croyaient coupable d'avoir eu quelque participation dans l'affreuse affaire qui avait mis fin au service de Conyers à Mellish Park.

Et si, par quelque horrible fatalité, le coupable devait s'échapper et la vérité n'être jamais dévoilée ! À jamais, jusqu'à ce que son nom brillant soit gravé sur une pierre tumulaire, Aurora restera-t-elle sous l'ombre du soupçon ? Peut-on mettre en doute que cette sensible et forte créature ne succombera pas sous cet insupportable fardeau, que ce fier cœur ne se brisera pas sous cette disgrâce imméritée ! Que de misère pour elle ! et pas pour elle seule, mais pour tous ceux qui l'aiment et qui ont eu quelque participation à son histoire ? Que le ciel pardonne l'égoïsme qui s'empare de sa pensée, si Talbot se souvient qu'il aura une part dans cette disgrâce amère ; que son nom est allié, quoique d'une manière éloignée, à celui de la cousine de sa femme, et que le nom de Mellish devenant synonyme de honte, jettera aussi une tache sur l'écusson des Bulstrode. Sir Bernard Burke, recueillant les légendes des familles du comté, dira cette histoire cruelle, et poussant cauteleusement à la culpabilité d'Aurora, ne manquera pas d'ajouter que la cousine de la femme soupçonnée avait été mariée à Talbot Raleigh Bulstrode, Esq., fils aîné et héritier de sir John Walter Raleigh Bulstrode, baronnet de Bulstrode Castle, Cornouailles.

Quoique l'agent de police eût affecté d'être plein d'espérance et des manières mystérieuses dans sa courte entrevue avec Talbot, il n'avait pas réussi à tromper cet homme, qui avait un vague

soupçon que tout n'allait pas bien, et que Grimstone était bien loin d'être certain de son succès, comme il le prétendait.

— C'est ma ferme conviction que cet Hargraves lui a échappé ! — pensa Talbot. — Il a dit d'abord qu'il le croyait à Doncastre, et puis après il a ajouté qu'il pouvait être plus loin. Il est donc clair que Grimstone ne sait pas où il est : et dans ce cas il est assez probable que l'homme s'est enfui avec l'argent et qu'il quittera l'Angleterre malgré nous. S'il fait cela…

Bulstrode n'acheva pas sa pensée. Il avait atteint le cottage du nord et était descendu de cheval pour ouvrir la grille. Les lumières de la maison brillaient hospitalièrement au loin derrière le bois, et les voix de quelques hommes du côté des portes de l'écurie résonnaient faiblement à distance, mais le cottage du nord et la plantation négligée qui l'entourait étaient silencieux comme le tombeau et avaient un air fantastique au clair de la lune.

Talbot conduisit son cheval de l'autre côté des portes. Il regarda involontairement aux fenêtres de la loge en passant, mais il s'arrêta, comprimant une exclamation de surprise à la vue d'une faible lueur qui n'était pas le clair de lune, dans la fenêtre de la chambre d'en haut où le meurtrier avait dormi. Avant que cette exclamation eût franchi ses lèvres, la lumière avait disparu.

Si un des grooms ou un des garçons d'écurie de Mellish eût été témoin de cette courte apparition, il aurait pris instinctivement ses jambes à son cou et se serait précipité vers l'écurie en racontant l'histoire de quelque horreur surnaturelle qu'il avait vu dans le cottage du nord. Mais Bulstrode étant d'une tout autre nature, marcha doucement, tout en tenant son cheval, jusqu'à ce qu'il fût

bien loin de la portée de l'oreille de qui que ce fût dans la loge. Quand il eut attaché la bride de Red Rover à un arbre, il revint vers les portes du nord, laissant le cheval sous le couvert écourter avidement les branches de coudrier pleines de rosée et quelques herbes qui étaient à sa portée.

L'héritier de sir John Walter Raleigh Bulstrode rampa vers le cottage, ne faisant pas plus de bruit que s'il avait été élevé pour la profession de Grimstone, choisissant les passages où il y avait de l'herbe sous les arbres pour étouffer ses pas prudents. Lorsqu'il s'approcha de la barrière en bois qui fermait le petit jardin du cottage, la lumière qui avait si vite disparu reparut derrière le rideau blanc de la fenêtre d'en haut.

— C'est singulier, — murmura Bulstrode en regardant cette faible lueur ; mais je suis sûr qu'il n'y a rien. Les idées que m'inspire cet endroit sont assez fortes pour taire attacher une folle importance a tout ce qui s'y rapporte. Je crois que j'ai entendu dire à John que les jardiniers y rangeaient leurs instruments, et je suppose que c'est l'un d'eux. Mais il est trop tard, cependant pour qu'ils soient à l'ouvrage.

Dix heures avaient sonné pendant que Bulstrode revenait à la maison, et il était tout à fait improbable qu'un des domestiques de Mellish fût dehors à cette heure.

Talbot se dirigea vers la porte, irrésolu sur ce qu'il ferait ensuite, mais profondément déterminé à avoir le dernier mot de ce visiteur attardé au cottage du nord, quand l'ombre d'un homme passa à travers le rideau, une ombre encore plus fatale et plus gauche que presque toutes choses ne peuvent l'être : l'ombre d'un homme avec une bosse !

Bulstrode ne poussa aucun cri de surprise, mais son cœur battit violemment et le sang lui monta au visage. Il ne se souvenait pas d'avoir vu l'idiot, mais il l'avait toujours entendu décrire comme ayant une bosse. Il ne pouvait y avoir aucun doute sur l'identité de l'ombre : il y avait encore bien moins de doute qu'Hargraves fût venu dans cet endroit pour de mauvais desseins. Qui pouvait l'amener là, à cette place que par-dessus toutes les autres, s'il était coupable, il devait éviter ? Stupide, à demi idiot, comme on le supposait, il est certain que la terreur commune au plus bas assassin, moitié brute, moitié Caliban, aurait dû le chasser de cet endroit. Ces pensées ne l'occupèrent que quelques instants où le violent battement de cœur de Bulstrode le retint sans pouvoir bouger ni agir ; ensuite, poussant la porte, il se précipita à travers le jardin, marchant sur les couches de fleurs négligées, et il essaya doucement d'ouvrir la porte. Elle était fortement fermée par une lourde chaîne et un cadenas.

— Il est entré par la fenêtre alors, — pensa Bulstrode. — Au nom du ciel, quel motif l'a fait venir ici ?

Talbot avait raison. La petite fenêtre grillée avait été presque arrachée de ses gonds et pendait parmi le feuillage en désordre qui l'entourait. Bulstrode n'hésita pas un moment à plonger la tête la première dans l'étroite ouverture par laquelle l'idiot devait avoir trouvé son chemin, et grimpa comme il put dans la petite chambre. Le treillage, traîné plus loin, pendait avec bruit derrière lui, mais pas assez pour servir d'avertissement à Hargraves, qui apparut au même moment sur la plus haute marche d'un étroit escalier tournant. Il portait une chandelle dans un mauvais chandelier d'étain à la main droite, et il avait une petite valise sous le bras gauche. Sa figure n'était pas plus blanche que d'habitude,

mais son corps fut une affreuse vision pour Bulstrode, qui ne l'avait jamais vu ou qui ne l'avait jamais remarqué. L'idiot recula avec un geste d'une effroyable terreur quand il vit Talbot, et une boîte d'allumettes, qui était dans le chandelier, roula sur le plancher.

— Que faites-vous ici, — demanda Bulstrode fermement, — et pourquoi êtes-vous entré par cette fenêtre ?

— Je ne faisais aucun mal, — gémit piteusement l'idiot ; — et ce n'est pas votre affaire, — ajouta-t-il avec un faible essai d'insolence.

— C'est mon affaire. Je suis le parent et l'ami de M. Mellish, et j'ai lieu de soupçonner que vous n'êtes pas ici dans un bon dessein, — répondit Talbot. — Je veux savoir pourquoi vous êtes venu.

— Je ne suis pas venu pour voler, — dit Hargraves ; — il n'y a que des chaises et des tables ici, et je ne suis pas probablement venu pour les emporter.

— Peut-être non : mais vous êtes venu pour quelque chose, et je veux savoir ce que c'est. Vous ne seriez pas venu ici, si vous n'aviez eu une forte raison. Qu'avez-vous là ?

Bulstrode désigna le paquet que portait l'idiot. Les petits yeux rouges-bruns d'Hargraves évitaient ceux de son interlocuteur, et faisaient croire qu'il se trompait sur la direction dans laquelle Talbot regardait.

— Qu'avez-vous là ? — répéta Bulstrode. — Vous savez assez ce que je veux dire. Qu'avez-vous là dans ce paquet, sous votre bras ?

L'idiot serra convulsivement le sombre paquet, et fixa le questionneur avec quelque chose de la sauvage terreur d'un animal aux abois, sauf que, dans sa virilité brutale, il était plus gauche et peut-être plus répulsif que le plus laid des plus immondes animaux.

— Ce n'est pas à vous, ni à personne autre, — balbutia-t-il en boudant. — Je crois qu'un pauvre diable comme moi peut bien chercher le peu d'habits qu'il a sans qu'il soit traité ainsi.

— Quels habits ? Laissez-moi voir ces habits.

— Non, je ne veux pas ; ils ne sont pas à vous. Ils… C'est seulement un vieux gilet qui m'a été donné par un des garçons d'écurie.

— Un gilet ! — s'écria Bulstrode. — Faites-le-moi voir à l'instant. Un de vos gilets a été particulièrement réclamé, Hargraves. C'est un gilet couleur chocolat, avec des raies jaunes et des boutons en cuivre, si je ne me trompe. Faites-le voir.

Talbot avait presque perdu la respiration par suite de sa grande émotion.

L'idiot le regarda en face et les yeux hagards à la description du gilet ; mais il était trop stupide pour comprendre tout de suite la raison pour laquelle on lui demandait ce vêtement. Il recula de quelques pas, et prit son élan vers la fenêtre ; mais les mains de Talbot le retinrent par le collet comme dans un étau.

— Vous ferez mieux de ne pas lutter avec moi, — dit Bulstrode. — J'ai été accoutumé à me rencontrer avec les Cipayes révoltés des Indes, et j'ai combattu le tigre. Montrez-moi ce gilet ?

— Je ne veux pas.

— Par le ciel qui est au-dessus de nous, vous le montrerez !

— Je ne veux pas.

Les deux hommes se tenaient serrés l'un contre l'autre dans un combat corps à corps. Vigoureux comme était le soldat, il trouva qu'il avait affaire à forte partie dans Hargraves, dont la structure épaisse, les larges épaules, les bras nerveux étaient presque herculéens dans leur construction. Le combat dura un temps considérable, ou pendant un temps qui parut très-long aux deux combattants ; mais, à la fin, il arriva à son terme, et l'héritier de tous les Bulstrode, le commandant d'un escadron, l'homme qui avait combattu les Sikhs avides de sang, et s'était élancé contre les bouches des canons russes à Balaclava, sentit qu'il ne pouvait plus résister davantage contre le demi-idiot des écuries de Mellish. Les doigts calleux de l'idiot étaient sur son cou, les longs bras de l'idiot étaient tordus autour de lui, et en un moment Talbot Bulstrode fut étendu sur le plancher du cottage du nord, ayant le genou de l'idiot planté sur sa poitrine oppressée.

Un moment après, dans le clair-obscur de la lune, le chandelier avait été jeté à terre et foulé aux pieds, l'héritier de Bulstrode Castle vit Hagraves fouillant avec sa main libre dans sa poche de devant.

Un moment de plus, et Bulstrode entendit le bruit sec et métallique qui est inséparable de l'ouverture d'un couteau.

— Hé ! hé !... — siffla l'idiot avec son souffle chaud tout près des joues de l'homme qui était par terre, — vous désiriez voir

mon gilet ; mais vous ne le verrez pas, car je ferai votre compte comme j'ai fait le sien. Il n'est pas probable que je vous laisse entre moi et deux mille livres.

Bulstrode avait une faible notion qu'une large lame de Sheffield étincelait dans le clair de lune argenté ; mais à ce moment ses sens devinrent confus sous l'étreinte de fer de l'idiot ; pourtant il comprit qu'il y avait un soudain craquement de verre derrière lui, un rapide bruit de pas et une voix étrange hurlant quelques jurons marins au-dessus de sa tête. La pression suffocante de sa gorge cessa tout à coup : quelqu'un ou quelque chose fut précipité dans un coin de la petite chambre ; et Bulstrode sauta sur ses pieds un peu troublé et effaré, mais prêt à se battre de nouveau.

— Qui est là ? — cria-t-il.

— C'est moi, Samuel Prodder, — répondit la voix qui avait proféré un affreux jurement de marin. — Vous étiez joliment près d'en finir, camarade, quand je suis arrivé. Ce n'est pas la première fois que je suis venu ici dans l'obscurité, en me promenant tranquillement et en fumant une pipe avant de rentrer.

Prodder indiquait Doncastre par un signe en arrière de son pouce.

— Je surveillais la lumière à distance ; je m'approchai subitement, il y a cinq minutes, et je vis tout près de quoi il s'agissait. Je ne sais pas qui vous êtes ou ce que vous êtes, ni pourquoi vous vous battiez ; mais je sais que vous étiez aussi près de votre mort que ce garçon l'a été dans le bois.

— Le gilet !... — s'écria Bulstrode, — montrez-moi le gilet !...

Il sauta encore une fois sur l'idiot qui s'était précipité vers la porte et essayait d'enlever le panneau avec ses entraves de fer ; mais cette fois Bulstrode avait un allié dans le Capitaine Prodder.

— Un peu de corde dans ces cas-là devient très-utile, — dit Prodder, — et pour cette raison je me suis toujours fait une nécessité d'en porter partout avec moi.

Il plongea son avant-bras dans une des vastes poches de son paletot, et en sortit un rouleau de cordes goudronnées. Ainsi qu'il aurait pu attacher un marin à un mât au dernier moment d'un naufrage, de même il attacha Hargraves, le liant à droite et à gauche, jusqu'à ce que les bras et les pieds se débattant et le tronc se tordant fussent obligés de rester tranquilles.

— Maintenant, si vous désirez lui faire quelques questions, je ne doute pas qu'il ne vous, réponde, — dit poliment Prodder. — Vous le trouverez un peu plus docile.

— Je ne puis vous remercier maintenant, — dit Talbot précipitamment, — nous aurons assez de temps pour cela tout à l'heure.

— C'est bien clair, camarade, — grogna le Capitaine, — il n'y a besoin d'aucun remercîment, là où il n'y en a point de dû. Y a-t-il quelque chose d'autre que je puisse faire pour vous ?

— Oui, beaucoup pour le moment ; mais il me faut d'abord trouver ce gilet. Où l'a-t-il mis ?... Attendez ! j'aime mieux essayer d'avoir de la lumière. Surveillez cet homme pendant que je cherche.

Prodder se contenta de secouer la tête. Il regarda les liens qui entouraient l'idiot comme le triomphe de l'art, mais il fut sur le

qui-vive auprès du prisonnier pour complaire à la demande de Talbot, et prêt à se jeter sur lui s'il faisait mine de remuer.

Le clair de lune était assez brillant pour permettre à Bulstrode de trouver les allumettes et le chandelier après quelques minutes de recherches. La chandelle n'était pas devenue meilleure pendant qu'on avait marché dessus ; mais Talbot l'alluma et se mit à l'œuvre pour chercher le gilet.

Le paquet avait glissé dans un coin. Il était fortement attaché avec des cordes, et était plus lourd que s'il n'avait contenu que le gilet.

— Tenez-moi la chandelle, pendant que je défais cela, — dit Talbot, confiant le chandelier aux mains de Prodder.

Il était si impatient qu'il ne put attendre, et coupa les cordes avec l'énorme couteau de l'idiot, qu'il avait ramassé en cherchant la chandelle.

— Je le pensais, — dit-il, tandis qu'il déroulait le gilet. — L'argent est là.

L'argent était là, dans un petit portefeuille en cuir de Russie qu'Aurora avait donné à l'homme assassiné. S'il avait fallu une confirmation, le sauvage hurlement de rage qui s'échappa des lèvres de Stephen aurait offert cette preuve.

— C'est l'argent, — dit Bulstrode, — je vous prends à témoin, monsieur, qui que vous soyez, que j'ai trouvé ce gilet et ce portefeuille en la possession de cet homme, et que je les lui prends après un combat, dans lequel il a attenté à ma vie.

— Ah ! ah ! je le connais assez, — balbutia le marin ; — c'est un mauvais gredin, et lui et moi nous nous sommes déjà rencontrés.

— Je vous prends à témoin que cet homme est l'assassin de James Conyers.

— Quoi ! — hurla Prodder. — lui, ce vilain deux fois atroce, c'est lui qui m'a mis dans la tête que c'était l'enfant de ma sœur Eliza… que c'était M Mellish…

— Oui, oui, je sais. Maintenant nous le tenons. Courez à la maison et envoyez chercher un constable, pendant que je reste ici.

Prodder y consentit volontiers. Il avait aidé Talbot au premier moment sans aucune idée de l'importance de l'affaire. Maintenant il était tout aussi animé que Bulstrode. Il grimpa par-dessus le treillage et courut vers les écuries, guidé par la lumière des fenêtres des chambres des grooms.

Talbot attendit très-patiemment pendant son absence. Il se tint à quelques pas de l'idiot, surveillant Hargraves qui rongeait sauvagement ses liens, dans l'espérance peut-être de se détacher.

— Je serai toujours prêt pour vous, — dit le jeune habitant de Cornouailles, — si jamais vous êtes prêt pour moi.

Une foule de grooms, de garçons d'écurie vinrent avec des lanternes avant que les constables arrivassent, et à leur tête parut Mellish, très-inquiet et ne comprenant rien à ce qui se passait. La porte du cottage fut ouverte, et tous ils firent irruption dans la petite chambre, où, étourdi par les grooms, les jardiniers, les garçons d'écurie et la suite, Mellish tomba dans les bras de son ami et pleura.

. . . . . .

Qu'ai-je à dire de plus sur ce simple drame de la vie privée ? La fin est arrivée, L'élément dramatique qui a été intercalé dans l'histoire d'un simple propriétaire du comté d'York et de sa femme, est dorénavant banni des annales de leur vie. Le sombre épisode qui commence à la folie d'Aurora Floyd et touche à son apogée par le crime d'un domestique à moitié insensé, a été décrit depuis le commencement jusqu'à la fin. Il serait plus dangereux qu'utile de s'arrêter à décrire le jugement qui eut lieu à York, aux assises de Noël. Les preuves contre Stephen Hargraves furent accablantes, et la potence, devant le château d'York, mit fin à la vie d'un homme qui n'avait jamais été aidé ni consolé par aucun de ses semblables. On tenta de faire accepter la non-responsabilité de l'idiot, et le sobriquet qui lui avait été donné fut présenté comme excuse dans sa défense ; mais le jury, considérant les circonstances de ce meurtre, n'y vit autre chose qu'un assassinat commis de sang-froid, par un misérable dont le seul motif était la cupidité ; et le verdict qui condamna Stephen Hargraves ne fut pas accompagné par un recours en grâce. Le condamné protesta de son innocence jusqu'à la nuit qui précéda l'exécution ; mais pendant cette dernière nuit il fit l'aveu de son crime, comme c'est généralement l'habitude des gens de cette nature. Il raconta comment il avait suivi Conyers dans le bois la nuit de son rendez-vous avec Aurora, et comment il avait surveillé et écouté leur entrevue. Il avait tiré sur l'entraîneur, par derrière, tandis que Conyers était assis au bord de l'eau, regardant les billets dans le portefeuille, et il s'était servi d'un bouton de son gilet en guise de bourre, ne trouvant rien de plus convenable sous sa main. Il avait caché le gilet et le portefeuille dans un trou de la boiserie de la chambre de sa victime, et ayant été

renvoyé subitement du cottage, il avait été forcé de laisser son butin derrière lui plutôt que d'exciter les soupçons. C'est ainsi qu'il était revenu la nuit où Talbot l'avait trouvé, pensant assurer sa prise, et partir pour Liverpool à dix heures le lendemain matin.

Aurora et son époux quittèrent Mellish Park immédiatement après l'entrée de l'idiot dans la prison d'York. Ils allèrent dans le sud de la France, accompagnés par Archibald Floyd, et voyagèrent à travers des contrées qui ne furent pas obscurcies par l'ombre d'aucune idée triste. Ils restèrent longtemps à Nice, où Talbot et Lucy les rejoignirent avec une suite embarrassante de bagages et de domestiques et une nourrice normande avec un enfant aux yeux bleus. Ce fut à Nice que naquit un autre baby, un enfant aux yeux noirs, un garçon, je crois, mais ressemblant étonnamment à cette solennelle figure d'enfant que M Alexandre Floyd avait apporté à la veuve du banquier vingt-deux ans auparavant, à Felden.

Il est presque superflu de dire que Prodder fut cordialement reçu par John et sa femme. Il est le bienvenu au Park toutes les fois que cela lui fait plaisir d'y venir : il est retenu aux Barbades pour le moment ; sa cabine déborde de présents qu'il apporte à Aurora, tels que pickles conservés dans du vinaigre, gelée de goyaves, du rhum le meilleur de la Jamaïque, et autres objets convenables à une dame. Il y eut quelques consolations pour les gens de Scotland Yard quand on sut que Mellish avait agi libéralement envers l'agent, et lui avait donné l'entière récompense, quoique Bulstrode fût l'auteur de la capture de l'idiot.

Nous laissons donc Aurora un peu changée, un peu moins brillante, peut-être, mais remarquablement belle et tendre, se

penchant sur le berceau de son premier-né ; et quoiqu'il y ait de grands changements à Mellish, et des baraques construites sur l'emplacement du cottage du nord pour l'éducation des juments, et qu'une souscription soit déposée à Harper's Common, je doute que mon héroïne se soucie beaucoup de chair de cheval ou prenne un vif intérêt aux courses et aux handicaps, comme elle l'a fait dans les jours plus anciens.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Aurora_Floyd. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.